This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

CONFÉRENCES,

OU

DISCOURS

CONTRE LES ENNEMIS

DE NOTRE SAINTE RELIGION.

Beurrier, Vincent Toussaint

CONFÉRENCES,

OU

DISCOURS

CONTRE LES ENNEMIS

DE NOTRE SAINTE RELIGION,

SAVOIR,

Les Athées, les Déiſtes, les Tolérants, les Juifs, les Payens, les Mahométants, les Hérétiques, les Schiſmatiques, les Matérialiſtes & les Anti-Prêtres :

OUVRAGE

Utile, ſur-tout à Meſſieurs les Curés qui voudront dans leurs Prônes inſtruire leurs Paroiſſiens ſur la Foi.

Par M. BEURIER, Prêtre Eudiſte.

Convenerunt in unum adversùs Dominum, & adversùs Chriſtum ejus.

Pſalmo 2, v. 2.

A PARIS,

Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue S. Victor, vis-à-vis le Séminaire S. Nicolas du Chardonnet, au Soleil levant.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BX
1780
.B57

Le prix de ce Livre, eſt de 6 liv. relié.

General Library
4-12-45

OFFRANDE DE CET OUVRAGE

AU VERBE INCARNÉ.

VERBE de Dieu, engendré de toute éternité dans la ſplendeur des ſaints : ô vous qui êtes entierement égal & parfaitement conſubſtantiel à Dieu votre pere, éternel, immenſe, infini comme lui dans toutes vos perfections ; c'eſt à vous, roi du ciel & de la terre, que, proſterné au pied de votre trône, je dédie & je conſacre ce petit ouvrage : Dico ego opera mea regi. Pſal. 44.

Que la modicité du don ne vous empêche pas de le recevoir. Vous acceptâtes les deux oboles d'une pauvre veuve, daignez accepter un préſent proportionné à mon indigence.

D'infatigables ouvriers qui ont porté tout le poids de la chaleur & du jour, ont fait, ô mon Dieu, dans le champ de votre égliſe d'abondantes récoltes. Je ne viens que bien loin derriere eux, pour voir ſi je ne trouverois pas quelques épis dans ce champ où ils ont moiſſonné. J'en ai recueilli quelques-uns dont j'ai fait cette petite gerbe que je préſente au temple de votre gloire, comme on préſentoit dans l'ancienne loi la gerbe des prémices au temple de Jéruſalem.

Vous diſiez autrefois à vos apôtres : Quand le fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouve de la foi ſur la terre ? Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terrâ ? Luc. 18, v. 8. *Ah, Seigneur, ſi vous veniez maintenant, je crois que vous en trouveriez bien peu. C'eſt pour la ranimer, ô mon Dieu, parmi vos fideles, que je vous offre cet écrit.*

De ſavants prélats de votre égliſe ont fourni aux riches & aux grands du ſiecle, dans les profonds ouvrages qu'ils ont publiés, des remedes à l'incrédulité qui domine dans ces tems malheureux. Mais cette incrédulité gagne de proche en proche ; & des grands qu'elle a ſéduits, elle commence à pénétrer parmi le peuple.

C'eſt pour lui fournir, à ce peuple qui vous fut toujours ſi cher, à ce peuple que vous preniez plaiſir d'é-

vangéliſer pendant votre vie publique, à ce peuple qui par ſa ſimplicité même eſt plus ſuſceptible des impreſſions que les incrédules veulent lui donner; c'eſt, dis-je, pour lui fournir un remede proportionné à ſes beſoins, que j'ai entrepris ce travail. Puiſſent les paſteurs que vous avez chargés d'inſtruire ce pauvre peuple, trouver ici un moyen d'éclairer leurs eſprits des lumieres de votre foi & d'embraſer leurs cœurs du feu de votre ſaint amour!

Si vous ne nous deſtinez pas, comme les apôtres de ces derniers tems, à porter le flambeau de la foi dans la Chine & dans le Tonquin; faites qu'au moins nous contribuïons à empêcher qu'il ne s'éteigne dans notre France.

Je vous demande cette grace, ô mon Dieu, par le précieux ſang que vous avez verſé pour nous ſur le Calvaire, & que vous offrez encore tous les jours ſur nos autels. Je vous la demande par l'interceſſion de l'auguſte Vierge dans le chaſte ſein de laquelle vous prîtes ce ſang adorable; par l'interceſſion de l'ange tutélaire de ce royaume & des anges gardiens de tous ceux qui le compoſent; par l'interceſſion des hommes apoſtoliques qui les premiers défricherent cette partie du champ de votre égliſe, & l'arroſerent de leur ſang.

Faites qu'en marchant ſur les traces de ceux-ci, autant que les circonſtances le permettent; nous l'arroſions, au moins, de nos ſueurs. Faites qu'en montrant aux autres le chemin qui conduit à vous, nous ne nous en écartions pas nous-mêmes, & que conjointement avec eux, nous ayons un jour le bonheur de vous voir, de vous bénir, de vous aimer dans le ciel. Ainſi ſoit-il.

On doit regarder comme contrefaits, & par conſéquent très-défectueux, tous les Exemplaires qui n'auront pas cette ſignature,

AVERTISSEMENT.

Comme le Diſcours Préliminaire peut ſervir de Préface à toutes les Conférences qui le ſuivent, nous n'en ferons point d'autre; & nous nous contenterons de cet Avertiſſement, ſoit pour prévenir quelques réflexions que le lecteur pourroit faire, dès le titre de l'Ouvrage, ſoit pour lui rendre compte des ſources où nous avons puiſé nos preuves.

Quelqu'un pourra dire, dès la lecture du titre: Pourquoi nous donner encore un Ouvrage ſur la Religion? il y en a déja tant. A cela je pourrois me contenter de répondre ce que répondoit ſaint Auguſtin: Qu'on ne ſauroit faire trop de livres en faveur d'une ſi bonne cauſe, & qu'ils ſont toujours propres, ou à rappeller à la foi ceux qui l'auroient perdue, ou à y retenir ceux qui ſeroient en danger de la perdre. Si le ſaint Docteur parloit de la ſorte au cinquiéme ſiecle, il l'eût fait encore plus fortement, s'il eût vécu dans le dix-huitiéme.

En effet, puiſque les ennemis de la Religion ne ſe laſſent point de l'attaquer, pourquoi nous laſſerions-nous de la défendre? puiſqu'ils ne ceſſent de répéter des objections

qu'on a réfutées cent fois, pourquoi craindrions-nous de redire ce qui a déja été dit pour leur répondre? D'ailleurs, les réponſes que l'on trouve dans les excellens ouvrages qu'on a faits là-deſſus deviennent inutiles, par leur excellence même, au peuple qui n'eſt ni aſſez riche pour les acheter, ni aſſez habile pour les comprendre. Or, il faut ſe ſouvenir que c'eſt pour le peuple que nous avons fait celui-ci.

Mais, dira-t-on, le peuple lira-t-il plus celui-ci qu'il ne lit les autres? Non : je ſuis même convaincu que, ſur dix millions de perſonnes du peuple, il n'y en aura pas une ſeule qui le liſe. Auſſi, n'eſt-ce point au peuple immédiatement que je le deſtine; mais au peuple, par le moyen de ceux qui ſont chargés de lui montrer la voie du ſalut.

Oui, c'eſt à Meſſieurs les Paſteurs que nous offrons cet Ouvrage, comme un abrégé par le moyen duquel ils pourront ſe procurer, à peu de frais, & avec peu de travail, la ſatisfaction de fortifier leurs paroiſſiens dans la foi. Il eſt vrai qu'il en eſt à qui de riches bibliotheques fourniſſent le moyen de puiſer eux-mêmes dans les ſources, ſans avoir beſoin de recourir au petit ruiſſeau que je leur montre ici. Mais combien en eſt-il auſſi, ſurtout parmi les jeunes Paſteurs, qui n'ont pas

cet avantage ? & parmi ceux mêmes à qui leurs facultés ont permis de ſe donner un grand nombre de livres, combien ne s'en trouve-t-il point à qui les autres occupations indiſpenſables du ſaint miniſtere ne permettent pas de prendre tout le loiſir qu'il faudroit pour feuilleter les gros volumes où les preuves de la Religion ſont entaſſées.

Au lieu que par le moyen de celui-ci, ils pourront, après avoir lu deux ou trois fois, tout au plus, une Conférence, ſe mettre en état d'inſtruire ſolidement leurs peuples. Je dis, après avoir lu deux ou trois fois ; car je ne leur conſeillerois pas de les apprendre de mémoire ; ce travail ſeroit trop fatigant ; mais je ſuis perſuadé qu'après une ou deux lectures réfléchies, ils pourront parler ſur le ſujet d'une maniere très-ſolide, & l'expérience leur montrera qu'en ſe livrant, comme nous le devons tous faire, à l'eſprit de Dieu, au nom duquel nous parlons, ce divin eſprit leur donnera dans la chaire même des idées fortes, des expreſſions vives qui ne leur fuſſent jamais venues dans le froid de la compoſition.

D'ailleurs, comme quelques-unes de ces Conférences ſont trop longues pour un prône, on pourra les diviſer en deux ou trois parties, dont chacune ſuffira pour remplir le

tems que l'uſage a fixé à ces pieux exercices. Et par-là un Curé aura dequoi inſtruire ſes paroiſſiens pendant plus d'une année.

Il s'agit maintenant de répondre à une objection qui ſe préſente aſſez naturellement. C'eſt, dira-t-on, à l'inſtruction du peuple que vous deſtinez cet Ouvrage contre les Incrédules ; mais l'incrédulité n'eſt point le partage du peuple. Il n'y a que les grands & les prétendus beaux eſprits qui donnent dans ce travers.

Sur cela j'en appelle à l'expérience. Combien ne trouve-t-on pas, dans les provinces les plus éloignées de la capitale, dans de petites villes, & juſques dans le fond des campagnes, d'Incrédules qui plaiſantent froidement ſur les plus terribles vérités de notre Religion, qui diſent que l'enfer n'eſt qu'un épouvantail de l'invention des prêtres? Combien n'entend-on pas d'artiſans, dans leurs atteliers, & de payſans, dans leurs villages, traiter de momeries ce que nous avons de plus reſpectable dans nos myſteres (*a*)? Il eſt

(*a*) Tout ceci eſt confirmé par M. de Pompignant, ancien évêque du Puy, dans *ſa Religion vengée par l'incrédulité même*, page 268. Avouons, en gémiſſant, que l'impiété n'a pas ſeulement ſéduit des grands & des riches ; mais qu'elle a étendu ſes

vrai que ce n'eſt pas, graces à Dieu, le plus grand nombre qui en eſt là. Mais faut-il attendre que le mal ſoit irrémédiable pour y apporter le remede ?

Autre difficulté. Les fideles entendront-ils volontiers traiter un ſujet ſi métaphyſique, & par-là même ſi au-deſſus de leur portée ? N'eſt-il pas à craindre qu'ils ne viennent pas à des Diſcours de cette eſpece ?

Je réponds à cela, premiérement, qu'on ne conſulte pas le goût d'un malade, pour ſavoir s'il aime, ou s'il n'aime pas le remede qu'on lui préſente. C'eſt au médecin ſeul à en juger. Quand le malade aura pris ce remede, & qu'il en aura été guéri, il ſaura gré au médecin de l'avoir preſque forcé de s'en ſervir ; ſecondement, les fideles, même les plus ſimples, entendent plus volontiers qu'on ne croiroit, parler des preuves de leur religion. Il eſt ſi conſolant pour un Chrétien de pouvoir ſe dire à ſoi-même : Je ſuis sûr d'être dans la voie qui peut me conduire à Dieu ; qu'il

---

ravages dans des états mitoyens, & juſques dans les derniers rangs de la ſociété. De-là des blaſphêmes raiſonnés dans des bouches qui ne ſembloient pas faites pour être les échos des livres impies. De-là le ſpectacle de vils malfaiteurs ſe conſolant du ſupplice qu'ils alloient ſubir, par l'affreuſe eſpérance du néant.

n'eſt point ſurprenant qu'ils prennent plaiſir à en entendre parler. L'expérience montre que dans pluſieurs villes, dans pluſieurs diocèſes, dans pluſieurs provinces, ces ſortes de Diſcours les attirent en foule, & qu'ils les écoutent avec la plus grande ſatisfaction. Six évêques ont eu la joie de voir que dans leurs cathédrales, où, les jours ſur ſemaine, il y avoit à peine au ſermon ſoixante auditeurs, il s'y en trouvoit plus de huit cents dès qu'on commençoit à traiter ces ſortes de matieres.

On a donc tort de craindre que ces ſortes de Conférences ne rebutent les auditeurs. Au contraire, ils les écouteront avec d'autant plus de plaiſir, qu'on y employera la preuve par les faits; parce que les faits ſont plus à leur portée, que ce qui n'eſt que du reſſort de l'entendement. Il eſt vrai qu'il faut être judicieux dans le choix qu'on en fait. Apporter des faits faux pour ſoutenir la Religion, ce ſeroit un crime. La vérité n'a pas beſoin que le menſonge vienne à ſon ſecours. Alléguer des faits apocryphes, & dont les ſources ſont, au moins, douteuſes, c'eſt encore un mal. Ce ſeroit faire mépriſer la Religion par la foibleſſe des preuves qu'on employeroit pour la défendre. Mais quand les faits ſont tirés ou de l'Ecriture, ou des Saints Peres, ou de l'Hiſtoire Eccléſ-

ſiaſtique, ou d'auteurs qui paſſent conſtamment pour vrais dans leur narration ; ils ne peuvent être que d'un grand ſecours pour la défenſe d'une Religion principalement appuyée ſur des faits. Mais ceci ſe développera davantage dans le Diſcours préliminaire.

Paſſons à une autre difficulté qui regarde la briéveté ou l'étendue de cet Ouvrage. Quelques-uns le trouveront trop abrégé pour une matiere ſi importante. Quelques autres le trouveront trop diffus, & penſeront qu'on auroit pu, peut-être même, qu'on auroit dû en retrancher bien des choſes.

Les premiers ſont les ſavants. Si quelques-uns d'entr'eux daignent jetter les yeux ſur ce petit Ouvrage, ils ne manqueront pas de dire qu'un ſi grand objet ne devoit pas être traité ſi en raccourci. Mais je les prie de ſe ſouvenir que ce n'eſt pas pour eux qu'il a été fait. Nous convenons que les preuves de la Religion qui y ſont alléguées demanderoient plus de développement, & il n'eût pas été difficile de leur en donner davantage. Mais par-là, nous aurions manqué notre but. Le célebre Dom Mabillon dit, quelque part, qu'*un écrivain doit à chaque page jetter les yeux ſur ſon titre* ; c'eſt-à-dire, qu'il ne doit rien mettre dans ſon livre qui n'ait du rapport avec le deſſein qu'il a eu en le compoſant. Le nôtre ayant été d'inſ-

truire le peuple ; nous avons dû mettre ici en petit ce qui ſe trouve en grand par-tout ailleurs. Les ſavants de profeſſion dévorent les volumes ; le peuple n'en eſt pas-là.

Je ſuis déja convenu que les perſonnes qui compoſent cet ordre infime de la ſociété qu'on nomme le bas peuple ne liront pas cet Ouvrage, & qu'ils n'en pourront profiter que par l'organe de leurs paſteurs. Mais il en eſt d'autres qui tiennent le milieu entre les ſavants & le petit peuple. Ceux-ci pourront le lire, pourvu qu'il ne ſoit pas trop long. Quand un ouvrage eſt fort étendu, on commence par dire : *Quis leget hæc ?* On lit le titre ; on ferme le livre, & on n'y revient plus. Comme l'eſſentiel d'un ſermon, c'eſt qu'on l'entende ; l'eſſentiel d'un livre, c'eſt qu'on le liſe. Il falloit donc mettre celui-ci à portée d'être lu. C'eſt ce qui nous a déterminés à le faire auſſi court qu'il étoit poſſible. Si la trop grande prolixité dégoute le lecteur, une briéveté exceſſive ne l'inſtruit pas ſuffiſamment, & on tombe dans le défaut que le poëte lyrique vouloit qu'on évitât : *Brevis eſſe laboro, obſcurus fio.* C'eſt ce qui nous a portés à donner quelqu'étendue à nos preuves. Et c'eſt ſur cette étendue que nous avons maintenant à nous juſtifier vis-à-vis de quelques perſonnes.

Il eſt des hommes qui à peine ont com-

mencé à lire un livre, qu'ils voudroient être à la fin. Ceux-ci trouveront sûrement le nôtre beaucoup trop long. Ce n'eſt pas pour des lecteurs ſi ſuperficiels que nous l'avons fait. Nous l'avons écrit pour inſtruire. Or, on n'inſtruit pas, en ne faiſant qu'effleurer les matieres, & en gliſſant, pour ainſi dire, ſur la ſurface des objets. En fait de religion, il vaudroit mieux n'en point traiter du tout que de n'en traiter qu'à demi. On court riſque par-là de laiſſer dans l'eſprit des lecteurs les difficultés que forment les objections, ſi on n'en diſſipe les ténebres, en y répandant les lumieres que de ſolides réponſes y apporteroient, & ces réponſes ne peuvent être ſolides qu'en leur donnant une certaine étendue.

Finiſſons cet avertiſſement par rendre compte aux lecteurs des ſources où nous avons puiſé les preuves de la Religion Chrétienne. Nous leur devons cela pour leur montrer que ce n'eſt pas de nous-mêmes que nous parlons, & que nous avons appris de nos peres dans la foi ce que nous enſeignons ici aux fideles.

Ces ſources ſont, 1°. les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament; 2°. les deux apologies de ſaint Juſtin adreſſées à l'empereur & au ſénat; 3°. le dialogue du même ſaint avec le juif *Tryphon*; 4°. l'apologétique de Tertullien; 5°. les vingt-deux livres de la Cité de Dieu par

ſaint Auguſtin ; 6°. enfin plus de quatre-vingt-dix volumes ſur la Religion que nous avons lus, & quelques-uns plus d'une fois.

Voilà nos garans dans les preuves que nous apportons en faveur du Chriſtianiſme. Les uns nous ont fourni un fait & une hiſtoire ; les autres, une date & une époque ; celui-ci un paſſage ; celui-là un raiſonnement : *Sic fiunt libri.* On n'invente pas un fait, on le trouve ; on ne forge pas un paſſage, on le lit ; pour ce qui eſt des raiſonnements, c'eſt autre choſe. On en rencontre quelques-uns dans les livres qui ont traité la même matiere ; on en forme d'autres qui y ſont analogues, ou qui en ſont le développement. Telle eſt la marche de tous ceux qui écrivent. Telle a dû être, & telle a été la nôtre. Ceux qui ont lu les ouvrages dont nous venons de parler, s'appercevront bien que, ſans en copier aucun, nous les avons preſque tous mis à contribution.

Reſte maintenant à prévenir le lecteur ſur les notes qu'il trouvera dans la ſuite de cet ouvrage. Les notes courtes qui ne demandent qu'un coup d'œil rapide, je les ai miſes au bas de la page ; mais celles qui par leur longueur tiennent de la diſſertation, j'ai cru devoir les renvoyer à la fin de chaque Conférence, par la crainte de trop interrompre le fil du diſcours.

CONFÉRENCES
OU
DISCOURS
CONTRE LES ENNEMIS
DE NOTRE SAINTE RELIGION.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

UTILITÉ DES CONFÉRENCES SUR LA RELIGION.

Sine fide impoſſibile eſt placere Deo.
Sans la foi il eſt impoſſible de plaire à Dieu.
Epiſt. Sancti Pauli ad Hæbr. c. 11, v. 6.

QU'ELLE eſt affoiblie, parmi nous, mes chers Auditeurs, cette foi qui eſt ſi néceſſaire au ſalut! & que le ſiécle où nous vivons, eſt en cela différent de celui où vivoient nos peres! Après l'éta-

bliſſement du Chriſtianiſme, il a long-tems ſuffi, pour travailler au ſalut des Chrétiens, de les porter à s'éloigner du vice & à pratiquer la vertu. Mais aujourd'hui il s'en trouve, à l'égard deſquels il faudroit commencer par leur faire voir qu'il eſt une différence eſſentielle entre la vertu & le vice. Voilà les triſtes extrémités où nous a réduits un déréglement de l'eſprit & du cœur qui fait qu'on voit des hommes qui, méchans par principe, ſoutiennent que la méchanceté n'eſt qu'une idée arbitraire & que toutes les actions ſont indifférentes. C'eſt-là comme le caractere diſtinctif de notre ſiécle.

Les eſprits-forts de nos jours ſe plaiſent à lui donner le faſtueux titre de ſiécle des lumieres; mais qu'on l'appelleroit beaucoup mieux, au moins pour ce qui regarde la foi, le ſiécle des ténébres! ténébres formées par une eſpece de nuage dont la capitale du royaume eſt le centre, & dont la circonférence s'étend juſques dans les provinces les plus reculées.

Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter un coup d'œil ſur la maniere dont la Religion eſt traitée aujourd'hui dans les converſations d'un certain monde. Que de froides plaiſanteries qui tournent en ridicule nos cérémonies les plus auguſtes! Que de faux raiſonnements qui attaquent nos myſteres les plus inconteſtables! Que de livres impies dont on cite avec complaiſance ce qu'on en appelle les plus beaux morceaux, & qui ſont

toujours ceux où la Religion eſt plus violemment attaquée!

Puiſqu'on l'attaque publiquement, elle doit être publiquement défendue. Ne craignez pas, dit ſaint Auguſtin, de défendre votre croyance parmi ceux même qui en font l'objet de leurs blaſphêmes : *Non erubeſcas defendere vel inter blaſphemos quod credidiſti.* C'eſt ce que nous avons deſſein de faire dans ces Conférences ; dans leſquelles, ſuivant l'avis que nous donne S. Paul, qui veut qu'on ſoit en garde contre une vaine philoſophie (*a*), nous montrerons aux philoſophes de nos jours que le Chriſtianiſme, auquel ils livrent tant de combats, n'en eſt pas moins, malgré leurs ſarcaſmes, la Religion du vrai Dieu. *Aug. ſuper pſalmos.*

Conférences qui ſeront utiles aux incrédules ; aux chancelans & aux vrais fideles ; aux incrédules qui ne croyent pas, aux chancelans qui ne croyent qu'à demi, aux vrais fideles qui croyent de tout leur cœur. Ce ſont là les trois eſpeces de perſonnes auxquelles ſaint Athanaſe (*b*) penſe que les diſcours ſur la Religion peuvent profiter

(*a*) *Videte ne quis vos decipiat per inanem philoſophiam.* S. Paulus ad Col. c. 2, v. 8.

(*b*) *Qui malignè iſta inquirunt à tam inani ſtudio deſiſtant. Aut præ ſimplicitate dubitant, ſpiritu principali confirmentur. Vos verò qui veritatem compertam habetis eamdem inconcuſſam retinete.* S. Athanaſius in Epiſt. tom. 2 Conciliorum.

Luc. c. 1, v. 46. Vierge ſainte que l'Ecriture félicite du bonheur que vous avez eu de croire tout ce qui vous a été révélé de Dieu, intéreſſez-vous au ſuccès de ce Diſcours préliminaire & de ceux qui en ſont la ſuite, en priant Dieu qu'il daigne s'en ſervir pour rendre la foi à ceux qui l'ont perdue, pour la conſerver dans ceux qui courent riſque de la perdre, & pour la fortifier dans ceux qui n'y ont jamais donné la moindre atteinte. C'eſt ce que nous vous demandons humblement en vous diſant avec l'Ange : *Ave Maria.*

HEUREUX tems où les Chrétiens, fermes dans leur foi, n'avoient beſoin que d'être exhortés à y conformer leur conduite, qu'êtes-vous devenus? Mais il ne ſuffit pas de gémir ſur l'altération de la croyance parmi nous, il faut eſſayer de lui rendre ſa premiere fermeté, & de montrer aux incrédules combien eſt injuſte l'oppoſition qu'ils forment à la Religion de leurs peres.

1°. Les incrédules. Les incrédules. Mais y en a-t-il parmi les Chrétiens ? Et ne nous faiſons-nous pas ici des monſtres, pour avoir le plaiſir de les combattre? Ah, mes freres, qu'il ſeroit à ſouhaiter que la queſtion fût plus difficile à réſoudre! Il n'eſt que trop certain qu'il y a des incrédules en France, & qu'il y en a même plus qu'il n'y en a jamais eu. Nouveaux *Celſes*, nouveaux *Porphyres*, nouveaux *Juliens*, vous attaquez les fideles du dix-

huitieme ſiécle avec les mêmes armes que ces anciens impies employoient contre les Chrétiens de leur tems ; & vous avez ſur eux le funeſte avantage de trouver dans les paſſions de ceux-ci, de fâcheuſes diſpoſitions qu'ils ne trouvoient pas communément dans les premiers.

Il eſt vrai, mes freres ; que Dieu, qui n'abandonne jamais ſon Egliſe, a ſuſcité de nos jours, dans d'illuſtres prélats & d'habiles écrivains, de nouveaux Origenes, de nouveaux Cyrilles, de nouveaux Euſebes dont les ſolides écrits ont pulvériſé les objections de ces modernes ennemis du Chriſtianiſme. Mais plus ces écrits ſont profonds, & ſur-tout plus ils ſont volumineux, moins ſont-ils proportionnés à la capacité du commun des fideles. C'eſt donc pour mettre ces ſavans ouvrages à la portée de tout le monde, que nous entreprenons ces Conférences.

Mais, dira-t-on, ſi vous parlez aux incrédules, vous parlerez aux abſents ; car les incrédules ne viennent point au ſermon. A cela je réponds qu'il en pourra venir quelques-uns. Et n'y en eût-il qu'un ſeul à qui ces Conférences ſeroient utiles, nous ne regretterions pas notre travail. D'ailleurs, l'expérience montre qu'il en vient ordinairement un grand nombre. La nouveauté de ces ſortes de diſcours les attire. Et n'y eût-il que la curioſité, ce motif ſeul ſuffit pour les engager à s'y rendre. Saint Auguſtin diſoit autrefois à ſon

peuple, que dans ſon auditoire il y en avoit pluſieurs qui ne venoient l'entendre que par cette raiſon. N'importe, diſoit-il, qu'ils viennent toujours; peut-être Dieu ſe ſervira-t-il de cette curioſité qui les porte à chercher des choſes nouvelles, pour leur faire trouver des vérités qu'ils ne cherchent pas. C'eſt ce qu'il expérimenta lui-même dans les diſcours de ſaint Ambroiſe; il n'alloit d'abord l'entendre que par curioſité. Mais ces diſcours qui étoient pour lui tout nouveaux, lui découvrirent des vérités dont il profita pour ſon ſalut.

Cependant, quand je parle ici de choſes nouvelles, ne vous imaginez pas, mes freres, que j'aie deſſein de vous dire ſur la Religion rien de nouveau. En cette matiere, tout ce qui eſt nouveau eſt eſſentiellement erreur & menſonge. Auſſi ne vous dirai-je ſur cela que ce qui a été dit depuis plus de dix-ſept cens ans. Le fond des choſes ſera très-ancien, comme il doit l'être. Il n'y aura que la maniere de les dire qui pourra être nouvelle, au moins à l'égard de pluſieurs perſonnes. Et c'eſt l'avis que donne là-deſſus le célébre Vincent de Lérins. Lorſqu'il s'agit de la Religion, dit-il, donnez-vous bien de garde de rien dire de nouveau. Mais dites, ſi vous le pouvez, d'une maniere nouvelle : *Dicas novè, ſed non nova.*

In Commonitorio.

C'eſt ce que nous avons deſſein de faire. On

n'a juſqu'ici communément expoſé les preuves de la Religion que dans des écrits ; & il eſt extrêmement rare de les entendre expliquer dans la Chaire, au moins dans un certain détail. Or, ces ſavans écrits ne parviennent point à la connoiſſance de la majeure partie du commun des fideles. Cependant la Religion eſt pour eux auſſi bien que pour les doctes. Il eſt donc utile, & même aujourd'hui, d'une eſpece de néceſſité, de mettre ſous les yeux du peuple, parmi lequel il commence à ſe trouver des incrédules, les preuves de notre ſainte Religion.

On ne l'a preſque point fait juſqu'à préſent. Et on a eu raiſon de ne le pas faire, parce qu'il n'en étoit pas beſoin. Mais les choſes ayant changé de face à cet égard, nous devons changer de méthode, & varier nos défenſes, à proportion que nos ennemis varient leurs attaques. Ils répandent dans le public un déluge de brochures contre la Religion. Des ames vénales les débitent, non-ſeulement dans les grandes villes, mais dans les petits lieux, & juſques dans le fond de nos campagnes. Comme ces ouvrages ſont ordinairement en petits volumes, on ſe les procure à peu de frais ; on les lit en fort peu de tems. Les jeunes gens, ſur-tout, ſe les communiquent les uns aux autres, & le mal fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Témoins de la rapidité avec laquelle cette gan-

grene ſe répand dans le public, ne ferons-nous rien pour en arrêter le cours? O vous qui êtes attaqués de cette maladie contagieuſe, recevez le remede que nous vous préſentons! Il eſt propre à vous guérir, pourvu que vous en vouliez faire uſage. Mais, hélas! qu'il y a de ces malades qui le ſont d'autant plus dangereuſement que la maladie leur plaît! Oui, mes freres, il eſt des incrédules qui s'obſtinent à continuer de l'être, & qui ne viendront au ſermon que pour blâmer le prédicateur.

Semblables à ces Phariſiens qui n'alloient écouter Jeſus-Chriſt que pour tâcher de le ſurprendre dans ſes paroles : *ut caperent eum in ſermone*, ils ne viendront à nos Diſcours, que pour en faire la critique. N'importe : qu'ils y viennent auſſi. Peut-être Dieu, ſans avoir égard à la perverſité de leurs cœurs, ſe ſervira-t-il de ces Diſcours mêmes pour leur deſſiller les yeux; mais qu'ils dépoſent leur mauvaiſe diſpoſition, ſelon l'avis que leur donne S. Athanaſe : *Qui iſta malignè inquirunt, à tam inani ſtudio deſiſtant.*

Matt. 22. v. 15.

Ubi ſuprà.

Au reſte, me dira peut-être ici quelqu'un, que ne laiſſez-vous les incrédules pour ce qu'ils ſont? Chacun n'eſt-il pas libre de penſer comme bon lui ſemble? Qu'ils ſoient dans l'erreur, ou qu'ils n'y ſoient pas : que vous importe? Ah, mes freres, je vois un homme qui ſe noye, je tâche de lui donner du ſecours, & vous eſſayez de m'en détourner, en me diſant; que vous im-

porte ? y penſez-vous ? Oui, il importe, & il importe extrêmement à un Miniſtre de Jeſus-Chriſt d'empêcher ſes freres de périr pour l'éternité. Leur perte eſt d'autant plus propre à nous faire gémir, qu'elle eſt plus volontaire de leur part; & je pourrois leur dire ce que S. Auguſtin diſoit à des pécheurs de ſon tems : plus vous vous obſtinez à vouloir périr, plus j'ai de raiſon de vouloir que vous ne périſſiez pas : *Si vis* (a) *perire, quantò melius ego nolo.* Vous courez, les yeux fermés, vous jetter au fond du précipice; je dois travailler à vous les ouvrir, afin qu'effrayés à la vue de l'abîme, vous vous arrêtiez ſur ſes bords.

Cependant, quand même, ce qu'à Dieu ne plaiſe, aucun des incrédules ne devroit profiter de ce que nous dirons ici; nous ne laiſſerions pas de le dire, afin de pouvoir nous répondre qu'au moins nous aurons fait nos efforts pour empêcher leur perte. Quoi, mes chers Auditeurs, nous verrons les ennemis du Chriſtianiſme eſſayer de ſaper les fondements de la Religion; nous les verrons attaquer ce qu'elle a de plus reſpectable dans ſes myſteres, ridiculiſer ce qu'elle a de plus auguſte dans ſon culte, répandre ſur ſes miniſtres d'atroces calomnies, afin qu'elles retombent ſur le miniſtere même; & nous, ſpectateurs oiſifs de

(a) S. Aug. in cap. 34 Ezechielis.

leurs efforts, nous n'en ferons aucuns pour les rendre inutiles ! Nous verrons les ennemis venir en armes pour former le ſiége de la cité de Dieu; & nous, ſemblables à ceux que l'Ecriture appelle des ſentinelles endormies, nous craindrons de troubler le repos de nos concitoyens, & de les engager à s'armer du bouclier de la foi pour repouſſer les traits qu'on veut leur lancer ! Dieu nous préſerve de tomber dans une infidélité ſi coupable. Si la ſentinelle voit venir l'ennemi, & qu'elle manque à ſonner de la trompette, dit Dieu dans l'Ecriture, le peuple périra; mais la ſentinelle me répondra de ſa perte : *Sanguinem autem ejus de manu ſpeculatoris requiram.* Evitons le juſte reproche qu'on nous feroit à cet égard, & faiſons retentir la trompette évangélique, pour avertir le peuple fidele de ſe préparer au combat.

Ezech. c. 33, v. 7.

Quaſi tuba exalta vocem tuam, Ibid.

Qu'on ne nous diſe donc plus que nous avons tort d'agiter ces matieres, & qu'il vaut mieux laiſſer les incrédules pour ce qu'ils ſont, que de les attaquer par des prédications publiques. Car ſi cela eſt, les *Juſtin*, les *Tertullien*, les *Arnobe*, & les autres apologiſtes du Chriſtianiſme eurent grand tort de publier des défenſes de notre ſainte Religion. Que ne laiſſoient-ils les idolâtres pour ce qu'ils étoient ? Que ne ſe contentoient-ils du bonheur qu'ils avoient eux-mêmes de connoître & d'adorer Jeſus-Chriſt, ſans ſe

mettre en peine de réfuter les blaſphêmes que les payens vomiſſoient contre ce divin Sauveur? Mais non; ils ſe donnerent bien de garde de tenir une conduite ſi contraire aux intérêts de leur divin maître. Ce fut à ces apologies publiques que l'on fut redevable de l'augmentation du nombre des fideles, & quelquefois même du rallentiſſement des perſécutions qu'on leur ſuſcitoit. Si l'on a tort de prêcher publiquement contre les incrédules, le Souverain Pontife, prédéceſſeur médiat de celui qui gouverne actuellement l'Egliſe de Dieu, eut donc grand tort, lorſqu'à ſon avénement à la chaire pontificale, il exhorta, dans ſa lettre circulaire, les évêques de France à redoubler leurs ſoins pour arrêter les progrès de l'incrédulité dans le royaume. Ces reſpectables prélats de l'Egliſe Gallicane, aſſemblés dans la capitale en 1765, ont donc eu grand tort de s'exhorter eux-mêmes, & d'exhorter enſuite leurs collégues dans l'Epiſcopat à s'oppoſer comme une digue au torrent de l'irréligion (*a*). Clem. XIII.

Excités par la voix des premiers paſteurs, nous n'avons garde de manquer à élever la nôtre, afin de ramener, s'il ſe peut, nos incrédules à la foi

(*a*) Les Prélats de l'aſſemblée commencée à Paris au mois de Mai 1775, & terminée au mois de Décembre ſuivant, viennent tout récemment de faire la même choſe.

de leurs peres. Mais quand nous ſerions sûrs que nos Conférences ne ſeroient utiles à aucuns des partiſans de l'incrédulité, nous ne laiſſerions pas de les faire, dans l'eſpérance qu'elles pourront l'être à ceux que nous appellons *les chancelans.*

2°. Les chancelans.

C'eſt à ces ſortes de perſonnes que parle le ſaint docteur que nous avons cité plus haut, lorſqu'il exhorte ceux qui, par ſimplicité, doutent de nos myſteres, à ſe laiſſer confirmer dans la foi par le Saint Eſprit. *Qui præ ſimplicitate dubitant, ſpiritu principali confirmentur.* Mais avant d'entrer dans le détail de ce qui regarde ceux qui chancelent dans la foi, il faut diſtinguer deux eſpeces de chancelans; les chancelans volontaires & les chancelans involontaires; car il y a une grande différence entre les uns & les autres.

S. Athanaſius ubi ſuprà.

Pour ce qui eſt des premiers, on peut dire que leur état eſt, à-peu-près, le même que celui des incrédules poſitifs. En effet, douter volontairement de nos myſteres eſt preſque la même choſe que de les croire abſolument faux. La raiſon en eſt évidente. On ne fait pas à Dieu une moindre injure en doutant s'il nous a trompés, qu'en aſſurant qu'il l'a fait. Auſſi les théologiens définiſſent-ils la foi une vertu infuſe par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu nous a révélé. Je dis: *fermement;* parce que c'eſt cette fermeté qui conſtitue la différence eſſentielle entre la foi & l'opinion. D'où il ſuit que, quand le doute ſur

les objets révélés eſt volontaire, la foi eſt perdue, comme nous l'apprend un grand pape : *Dubius in fide infidelis eſt.* Ceux qui doutent volontairement de nos myſteres peuvent donc être mis dans la claſſe des véritables incrédules. Ce ne ſont pas là les chancelans dont nous parlons ici. Stephanus V. in can.

Nous parlons de ceux dont la ſimplicité ſouffre de violentes attaques contre la foi : *Qui præ ſimplicitate dubitant*, comme dit ſaint Athanaſe qui leur conſeille de prier l'Eſprit Saint de les confirmer dans leur croyance : *Spiritu principali confirmentur.* Or, un excellent moyen pour s'y confirmer, c'eſt de réfléchir ſur les preuves de leur Religion. Et c'eſt en cela que conſiſte l'utilité qu'ils pourront retirer de ces Conférences.

La Religion Chrétienne eſt l'ouvrage de Dieu, diront-ils, cela ſe démontre avec la derniere évidence. Donc c'eſt Dieu qui m'enſeigne tout ce qui eſt enſeigné par cette Religion. Or, ce que Dieu m'enſeigne ne peut pas être faux. Dieu ceſſeroit plutôt d'être Dieu que de pouvoir autoriſer le menſonge. Ainſi, quelqu'obſcur que ſoit un myſtere, dès-là qu'il eſt enſeigné par ma Religion, ſans eſſayer de le comprendre, je le crois ſur l'autorité d'un Dieu qui me le révele, & le reſpect que nous devons à ce que Dieu a dit doit ſuffire pour répondre à toutes nos difficultés.

Oui, mes freres, à ces deux mots : *Dieu l'a dit*, doit ſe réduire, en derniere analyſe, la mé-

thode qu'il faut ſuivre pour diſſiper toutes les obſcurités de la foi. Or, nous eſpérons, dans ces Conférences, vous montrer évidemment que Dieu a parlé, & que c'eſt lui-même que nous écoutons en croyant ce que la Religion nous enſeigne. Elles pourront donc être extrêmement utiles aux chancelans de la ſeconde eſpece. Elles ne le ſeront pas moins aux vrais fideles.

3°. Les vrais fideles.

Malgré les efforts que fait l'impiété pour ſe répandre, il faut convenir que, grace à la miſéricorde de Dieu, le plus grand nombre des Chrétiens eſt encore de ceux qui croyent de tout leur cœur. Comme donc il ne conviendroit pas d'abandonner la multitude, & de n'inſtruire qu'une très-petite partie de notre auditoire; ſi ces Conférences ne pouvoient être utiles qu'aux incrédules & aux chancelans, nous ne les euſſions pas entrepriſes. Mais nous ſommes perſuadés qu'elles ſerviront beaucoup à ceux mêmes qui croyent nos myſteres avec la plus grande aſſurance. C'eſt ce qu'enſeigne S. Athanaſe dans l'endroit que nous avons cité : Vous, dit-il, qui croyez fermement les vérités de la foi, affermiſſez-vous-y de plus en plus : *Vos qui veritatem compertam habetis, eamdem inconcuſſam retinete.*

En effet, mes freres, cette croyance que vous avez eſt un tréſor; mais un tréſor qui vous ſeroit inutile ſi vous n'en faiſiez uſage. De quoi ſerviroit à un homme d'avoir un tréſor dans ſon

champ, s'il ne le tiroit de-là pour l'employer à ſes beſoins ? Avec toutes ſes richeſſes cachées, il ſeroit auſſi pauvre que s'il n'en avoit aucunes : il ne ſuffit donc pas de conſerver la foi dans ſon cœur ; il faut l'exercer. Or, un des meilleurs moyens de l'exercer, c'eſt de réfléchir ſur les preuves qui en ſont le fondement.

Parmi les Chrétiens il en eſt beaucoup qui le ſont plutôt par l'heureux ſort de leur naiſſance que par l'intime conviction de leur eſprit. Si on leur demandoit pourquoi ils ſont Chrétiens, pluſieurs d'entr'eux ne répondroient guère autre choſe ſinon que leur pere l'étoit, & qu'ils ont eu le bonheur, en recevant le ſaint baptême, de devenir membres de l'Egliſe. Mais un Juif & un Mahométan répondroient à-peu-près de même. Le premier diroit que ſon pere étoit Juif, & qu'en recevant la circonciſion le huitiéme jour après ſa naiſſance, il eſt devenu membre de la Synagogue. Le ſecond diroit que le ſien étoit Turc, & qu'après avoir été circoncis à l'âge de 13 ans, il a été introduit dans la Moſquée. Juſques-là tout eſt égal de la part du Chrétien & de l'Infidele (*a*). Il faut donc quelque choſe de plus. Il faut être

(*a*) Je dis : *tout eſt égal* au dehors ; car le Chrétien a en dedans de lui-même la foi habituelle qu'il a reçue au ſaint baptême, & la grace intérieure qui l'aide à s'y fixer ; ce que n'ont pas les Infideles.

Chrétien, non par une eſpece de haſard, mais par principe, par conviction, par raiſonnement.

Quelquefois l'incrédule inſulte au fidele en lui reprochant que la foi lui interdit l'uſage de ſa raiſon. De quoi me ſert, dit-il, d'avoir reçu de Dieu ce flambeau qu'il m'a donné pour me conduire, ſi on m'ordonne de l'éteindre, & qu'on me défende d'en faire uſage? N'eſt-ce pas là, ajoute-t-il, dégrader l'homme & le mettre au rang des automates? Ainſi raiſonne l'impie, en nous accuſant de ne pas raiſonner. Mais il faut, ou que ſon illuſion ſoit bien grande, s'il penſe que la foi nous interdit tout uſage de la raiſon, ou que ſa fourberie ſoit plus grande encore, ſi ſachant bien que cela n'eſt pas, il nous l'objecte, comme s'il en étoit convaincu.

Nous ne raiſonnons pas lorſqu'il s'agit du fond des myſteres, parce que les myſteres en eux-mêmes ſont au-deſſus de la portée du raiſonnement. Mais lorſqu'il s'agit du motif qui nous porte à les croire, ſur l'autorité d'un Dieu qui nous les révele, alors non-ſeulement nous pouvons, mais nous devons raiſonner, ſelon ce que nous enſeigne l'Apôtre qui veut que l'obéiſſance que nous rendons à la foi ſoit raiſonnable : *Rationabile obſequium veſtrum.*

Rom. c. 12, v. 1.

C'eſt donc là, mes chers Auditeurs, ce qui nous occupera dans la ſuite de nos Diſcours ſur la Religion. Nous eſpérons vous y apprendre à croire

croire nos myſteres de la maniere la plus raiſonnable, & à pouvoir dire que vous les croyez, parce que votre raiſon vous dicte que vous les devez croire. Et c'eſt ce que recommande ſaint Paul dans ſon Epître aux Coloſſiens. Il veut qu'ils s'inſtruiſent des motifs de leur croyance, afin d'être en état de répondre à ceux qui les interrogent: *Ut ſciatis quomodo oporteat vos unicuique reſpondere.* Ce n'eſt donc pas, comme on ſeroit tenté de le croire, aux ſeuls miniſtres de la Religion qu'il convient de ſavoir les preuves qui en démontrent la certitude, il eſt extrêmement utile aux ſimples fideles d'en avoir la connoiſſance, au moins d'une maniere proportionnée à leur état. *Ad Col. 4. v. 6.*

Mais, direz-vous, c'eſt juſtement le peu de proportion qui ſe trouve entre des matieres ſi abſtraites & la capacité du commun des fideles, qui devroit empêcher qu'on ne traitât ces ſortes de ſujets dans les chaires. Non, Chrétiens; ces matieres ne ſont pas auſſi abſtraites qu'on ſe l'imagine, ſur-tout quand on employe pour les traiter, la méthode à laquelle nous comptons avoir recours. Point de ces raiſonnements alambiqués qui ſont à perte de vue, & qui demandent une extrême attention pour être ſuivis. Point de ces expreſſions inintelligibles qu'un certain monde admire d'autant plus qu'il ne les comprend pas. Point de ces termes obſcurs qui ſont en uſage dans l'école, & qui ſeroient ici fort déplacés; ou

ſi nous ſommes quelquefois indiſpenſablement obligés de nous en ſervir, nous les expliquerons ſi clairement qu'ils ſeront à la portée des moins intelligens de notre auditoire.

La raiſon n'en eſt pas difficile à comprendre. Comme c'eſt ſur-tout par les faits que nous prouvons la Religion Chrétienne; des preuves de cette eſpece ſont bien plus à la portée des ſimples fideles. Tel homme ne pourra pas ſuivre un raiſonnement un peu métaphyſique, qui ſuivra très-bien un fait. Pourquoi? c'eſt que pour un fait il ne faut que des yeux. C'eſt un fait que le pays que nous habitons étoit idolâtre il y a quinze cens ans. C'eſt encore un fait qu'aujourd'hui il eſt Chrétien. Or, comment a-t-il paſſé de l'idolâtrie qu'il profeſſoit alors, au Chriſtianiſme qu'il profeſſe aujourd'hui? par un troiſiéme fait, qui eſt la prédication des Apôtres & des hommes apoſtoliques, qui les ont ſuivis. Tout cela eſt ſenſible; tout cela ſe comprend ſans une extrême application d'eſprit; & ce qui eſt encore plus avantageux, c'eſt que tout cela ſe retient plus aiſément que les raiſonnements ſubtils.

On a entendu un ſermon qui étoit une longue ſuite de raiſonnements les plus ſublimes. On ſort de l'Egliſe en s'écriant : *Le beau Diſcours.* Quelqu'un qui n'y étoit pas demande ce qu'a dit le prédicateur; la plupart ne répondront autre choſe, ſinon qu'il a bien prêché. Au lieu que par

le moyen des faits, un enfant de dix à onze ans (cela s'eſt vu) rapportera dans ſa famille une grande partie de ce qui a fait le ſujet de la prédication.

Ce ſera donc, encore une fois, par l'énoncé des faits que nous établirons les preuves du Chriſtianiſme. Mais quand je dis l'énoncé des faits, ce n'eſt pas avec l'excluſion de tout raiſonnement. Les perſonnes inſtruites qui ſuivront ces Conférences s'appercevront que leur enſemble ſera comme une chaîne de vérités qui, ſemblables à des anneaux enlacés les uns dans les autres, ſe tiennent toutes, & ſe prêtent des forces mutuelles. Ce ſera, depuis le premier Diſcours juſqu'au dernier, un ſeul raiſonnement; mais un raiſonnement facile, un raiſonnement à la portée de tout le monde. Et c'eſt l'avis que donne ſaint Auguſtin à ceux qui annoncent la divine parole. Il faut parler, dit-il, de maniere à être entendu des moins intelligens de l'auditoire, & ne pas dire des choſes qui ne ſoient compriſes que par les ſavans. La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que les ſavans comprendront très-bien ce qui ſera dit pour les ſimples; au lieu que les ſimples ne comprendroient pas ce qui ne ſeroit qu'à la portée des ſavans. Comme nous nous devons encore plus aux premiers qu'aux ſeconds, nous ſuivrons cette méthode, & nous eſpérons qu'elle leur ſera utile en les fortifiant de plus en plus dans leur croyance.

L. 4 de Doctrinâ chriſtianâ.

Elle le pourra être encore, en leur fourniſſant des réponſes aux objections qu'on entend quelquefois ſortir de la bouche des incrédules. Une des objections bannales que ces impies font aſſez ſouvent pour éteindre le flambeau de la foi dans les Chrétiens, c'eſt que les miniſtres mêmes de la Religion ne la croyent pas intérieurement.

Pour répondre à ce ſarcaſme, je ne voudrois autre choſe que le trait qui ſe lit dans l'hiſtoire du Japon. Le voici : Un miſſionnaire, qui ſe nommoit *Organtin*, annonça l'Evangile à un roi de ce pays, appellé *Nobuzangua*. Celui-ci, après avoir entendu l'homme apoſtolique pendant quelque tems, le fit venir dans ſon palais, & lui parlant ſeul à ſeul, lui fit cette queſtion : *Croyez-vous intérieurement la Religion que vous nous prêchez ?* Le miſſionnaire avant de répondre pria le roi de faire quatre pas, & de s'approcher d'un globe de géographie qu'il avoit dans ſon appartement. Mon prince, lui dit-il, en montrant du doigt l'endroit de l'Europe d'où il étoit parti, & parcourant les lieux qu'il avoit traverſés pour ſe rendre au Japon, voilà mon pays natal, & la route que j'ai faite pour venir ici. Vous comprenez combien de périls j'ai courus dans un ſi long trajet. Je demande maintenant à votre majeſté ſi elle croit que j'aye perdu l'eſprit. Non, dit le roi, vous me paroiſſez même en avoir beaucoup. Prince, répliqua le miſſionnaire, il faudroit que

Tom. 1, p. 414, par le P. Craſſet.

je fuſſe le plus extravagant de tous les hommes, ſi je m'étois arraché, comme j'ai fait, aux délices de ma patrie, en m'expoſant aux dangers de mille morts, & cela afin d'annoncer à des peuples que je ne connoiſſois pas, une Religion que je croirois être fauſſe.

Le roi qui avoit beaucoup de jugement, comprit la réponſe du miſſionnaire, & ajouta : Savez-vous pourquoi je vous ai fait cette queſtion? C'eſt que je l'ai faite à nos prêtres. Je leur ai demandé s'ils étoient convaincus de la vérité de ce qu'ils nous diſoient; ils m'ont avoué qu'ils n'en croyoient pas le premier mot. J'ai penſé qu'il en pouvoit être de même de vous. Prince, repartit le pieux miniſtre, il y a une extrême différence entre vos prêtres & ceux de la Religion Chrétienne. On n'a jamais vu les bonzes du Japon quitter les avantages de leur patrie, & faire plus de ſix mille lieues pour aller en Europe apprendre aux Chrétiens à adorer les idoles; au lieu qu'on voit tous les jours des prêtres Chrétiens s'expoſer à perdre la vie pour la propagation du Chriſtianiſme.

En effet, mes freres, ce que le miſſionnaire diſoit de lui-même à ce prince idolâtre, on peut le dire de pluſieurs milliers d'ouvriers évangéliques, ſoit prêtres, ſoit religieux, qui, depuis plus de 200 ans que la porte des Indes leur eſt ouverte, ont couru des dangers infinis pour por-

ter la foi dans un pays où pluſieurs d'entr'eux ont trouvé une mort cruelle, à laquelle ils s'étoient attendus. Et on dira que ces grands hommes ne croyoient pas intérieurement leur Religion.

Mais laiſſant-là les Indes & le Japon, contentons-nous de jetter les yeux ſur les miniſtres que Dieu a fixés dans notre Europe. Il eſt vrai qu'ils n'y courent pas d'auſſi grands riſques qu'en ont courus ceux qui ont arroſé de leur ſang la *Chine* & le *Tonquin*, le *Bréſil* & le *Canada*; mais combien y en a-t-il qui arroſent leur pays natal de leurs ſueurs, & qui conſacrent leur tems, leur ſanté, leur vie aux pénibles exercices du miniſtere? Combien de prélats qui ſe donnant tout entiers aux ſoins de leurs diocèſes & aux fatigues inſéparables des viſites, ne négligent rien pour la conſervation du précieux tréſor de la foi? Combien de paſteurs ſubalternes qui ſe livrent à des travaux continuels pour le gouvernement de leurs paroiſſes, & qui vont, à toute heure du jour & de la nuit, quelquefois dans des ſaiſons très-rigoureuſes, adminiſtrer les ſacremens en des lieux fort éloignés de leurs demeures? Combien de ſimples prêtres qui, ſans y être obligés à titre de juſtice, ſe livrent aſſidument par une charité toute pure, à la pénible fonction du tribunal de la pénitence? Et on dira que tous ces hommes ne ſont pas perſuadés de leur Religion? Ah! mes freres, je ſuis ſûr que les calomniateurs mê-

mes qui le leur imputent ſont intimement convaincus de l'atrocité de la calomnie, & que ce n'eſt que pour jetter des doutes ſur la foi dans le cœur des fideles, qu'ils tâchent de les faire douter de la croyance intérieure de ceux qui la leur prêchent.

J'ai cru, diſoit autrefois le ſaint roi David, & c'eſt pour cela que j'ai parlé : *Credidi, propter quod locutus ſum.* Oui, mes freres, ce grand Saint croyoit fermement toutes les vérités de la Religion, & c'eſt pour cela qu'il en parle ſi ſouvent dans ſes pſeaumes. L'apôtre ſaint Paul, après avoir cité ce paſſage du pſalmiſte, ajoute : *Et nos credimus, propter quod & loquimur :* Et nous auſſi nous croyons, & c'eſt pour cela que nous parlons. En effet, il croyoit fermement la divinité de Jeſus-Chriſt, & c'eſt pour cela qu'il parloit tantôt aux Juifs, en leur montrant que ce divin Sauveur étoit le vrai Meſſie promis à leurs ancêtres, & tantôt aux Gentils, en leur faiſant voir que c'étoit lui ſeul qu'on devoit regarder comme le deſiré des nations : *Et nos credimus, propter quod & loquimur.*

Pſal. 115 ℣. 4.

2 *ad Cor.* 4.

Nous pouvons dire, mes freres, à l'exemple de ces deux Saints, que nous croyons fermement notre Religion, & que c'eſt par ce motif que nous parlons pour la défendre : *Et nos credimus, propter quod & loquimur.* C'eſt ce que nous avons deſſein de faire dans le cours de ces Con-

férences. Terminons celle-ci par un abrégé de ce que nous vous dirons dans la ſuite. Il conſiſte en cinq propoſitions.

La premiere, *il y a un Dieu.* Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur ce grand monde qui nous environne, & rentrer dans notre propre cœur. La ſeconde, *s'il y a un Dieu, il y a une Religion.* Pourquoi ? c'eſt que Dieu n'a pu nous créer que pour le connoître, l'aimer & le ſervir. Or, connoître Dieu, aimer Dieu, ſervir Dieu, c'eſt le fond de la Religion. Donc, dès qu'il y a un Dieu, il faut néceſſairement qu'il y ait une religion. La troiſiéme, *s'il y a une Religion, il n'y en a qu'une.* Pourquoi ? c'eſt que la vérité eſt une, & que la vérité ne peut pas ſe trouver dans deux Religions qui ſe combattent. La quatriéme, *s'il n'y a qu'une Religion, c'eſt la Religion Chrétienne.* Pourquoi ? c'eſt qu'elle eſt la ſeule qui ait les vrais caracteres de la divinité. Enfin la cinquiéme, *ſi la Religion Chrétienne eſt la véritable, l'Egliſe Catholique eſt la ſeule qui ſoit vraiment Chrétienne.* Pourquoi ? parce qu'elle eſt la ſeule qui ait les notes de la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt.

Voilà, mes freres, dans ces cinq vérités qui, comme vous le voyez, ſe tiennent toutes, & ſuivent immédiatement les unes des autres, l'eſpece de marche géométrique que nous garderons dans les preuves du Chriſtianiſme.

Béniſſez, Seigneur, le deſſein que nous avons de convertir les incrédules, & de fortifier les fideles dans une croyance hors de laquelle il n'y a point de ſalut. En croyant fermement toutes les vérités de la foi, & en y conformant notre conduite, nous eſpérons arriver au bonheur que vous nous promettez dans le Ciel. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE PREMIERE,

Ou Diſcours contre les Athées.

L'EXISTENCE DE DIEU (*a*).

Dixit inſipiens in corde ſuo : non eſt Deus.
L'inſenſé a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu.
Pſal. 13, v. 1.

LE croiroit-on, mes freres, ſi une triſte expérience ne nous l'apprenoit tous les jours, qu'il y a des hommes aſſez extravagans pour dire qu'il

(*a*) Quelques-uns trouveront peut-être mauvais que nous entreprenions de prouver l'exiſtence de Dieu. Ne vaudroit-il pas mieux, diront-ils, ſuppoſer un principe ſi inconteſtable, que d'en apporter les preuves. C'eſt obſcurcir une vérité ſi évidente que de vouloir l'éclaircir. J'avoue que ce raiſonnement me fit d'abord impreſſion. Mais une perſonne qui m'inſinua qu'en parlant ſur la Religion, c'étoit pécher par les fondemens, que de ne point parler de l'exiſtence de Dieu, & une autre qui

n'y a point de Dieu ? C'eſt en effet le comble de l'extravagance, de nier l'exiſtence d'un ſouverain Etre, ſans lequel aucun être ne pourroit exiſter. Auſſi David, en parlant de celui qui ſoutient un ſemblable paradoxe, l'appelle-t-il un inſenſé, pour nous montrer que cette opinion eſt le plus haut degré de folie où un homme puiſſe parvenir.

Cependant cet inſenſé ne l'eſt pas toujours au point d'oſer produire au dehors un ſyſtême ſi ridicule. Non, ce n'eſt pas ordinairement de bouche que les Athées attaquent l'exiſtence de Dieu; ce n'eſt que dans leur eſprit, ou plutôt dans leur cœur, *in corde ſuo*, comme s'exprime le pſalmiſte, qui parle de la ſorte pour nous montrer que le ſyſtême de la non-exiſtence de Dieu eſt dans ces impies beaucoup plus un deſir que produit leur volonté, qu'un jugement réfléchi que produiroit leur entendement, comme nous le montrerons bientôt; mais n'anticipons pas les matieres; & contentons-nous de dire ici que l'exiſtence de l'Etre ſuprême étant le fondement de la Religion, il faut, avant de prouver la ſeconde, établir inconteſtablement la premiere.

On trouve des hommes à qui on pourroit dire

---

m'avoua qu'elle-même avoit beſoin d'être inſtruite là-deſſus, me firent prendre le parti de me conformer en cela à la méthode qu'ont cru devoir ſuivre dans tous les tems ceux qui ont traité de la Religion.

ce que saint Paul disoit à quelques Chrétiens de son tems, que, quoiqu'on les ait instruits depuis plusieurs années, ils ont encore besoin qu'on leur enseigne les premiers élémens du Christianisme : *Cum deberetis magistri esse propter tempus, rursum indigetis ut doceamini quæ sint elementa sermonum Christi.* En effet, il semble qu'on ne devroit pas avoir besoin de prouver l'existence de Dieu, qui est le fondement de toute la Religion. Cependant, puisqu'il est des personnes à qui cela peut être utile, condescendons à leur foiblesse, & montrons-leur combien est déraisonnable le système des Athées, qui attaquent ce principe de notre foi. C'est ce que nous allons faire dans cette premiere Conférence. Avant de la commencer demandons les lumieres de l'Esprit Saint par l'entremise de Marie, & lui disons avec l'Ange : *Ave Maria.*

Ad Hæbr. 5, *v.* 12.

Le premier pas nécessaire pour s'approcher de Dieu, c'est de croire qu'il en est un, dit saint Paul : *Accedentem ad Deum credere oportet quia est.* Il suit de-là que les Athées, par la raison qu'ils nient l'existence de Dieu, sont de tous les hommes ceux qui sont les plus éloignés de lui. Mais y en a-t-il des Athées, & même peut-il y en avoir ?

Ad Hæbr. 11, *v.* 6.

Pour répondre à cette question, il faut distinguer des Athées de deux especes : Athées d'esprit,

& Athées de cœur. Un Athée d'eſprit ſeroit un homme qui, après avoir approfondi la matiere & mûrement peſé les raiſons de part & d'autre, ſeroit intimement convaincu que Dieu n'exiſte pas. Il n'y en a point, & il ne peut pas y en avoir de tels. La raiſon en eſt qu'un coup-d'œil ſur les objets viſibles qui nous environnent, ſuffit pour montrer à un homme qui réfléchit, l'exiſtence de leur auteur. *Inviſibilia enim ipſius per ea quæ facta ſunt intellecta conſpiciuntur* Ainſi quelqu'effort que faſſe l'incrédule dont nous parlons, pour ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, il ne peut jamais en venir à bout. Il n'y a donc point d'Athées d'eſprit.

Ad Rom. I, 2. 20.

Mais pour des Athées de cœur, ah! mes freres, il n'y en a que trop (*a*). Un Athée de cœur eſt un homme qui deſireroit qu'il n'y eût point de Dieu. Livré à ſes paſſions, il ſent que s'il y a un Dieu, il ne peut manquer d'être le vengeur du crime. Il veut y perſiſter, dans le crime, & voudroit cependant bien n'en pas éprouver la punition. C'eſt ce qui lui fait former dans ſon cœur des vœux pour l'anéantiſſement de ce Dieu qu'il ſent être ſon ennemi. Voilà le ſens de ce que dit David: L'inſenſé a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu. En effet, c'eſt en lui le cœur beaucoup

(*a*) On vient tout récemment d'imprimer un ouvrage où l'athéiſme eſt enſeigné en termes exprès.

plus que l'eſprit qui eſt attaqué. Si le cœur étoit guéri, l'eſprit le ſeroit bientôt. C'eſt ce que nous enſeigne ſaint Paul, lorſqu'il nous dit, prenez garde, mes freres, qu'il n'y ait parmi vous quelqu'un dont le cœur corrompu le porte à devenir incrédule, & à s'éloigner de Dieu (*a*). Vous voyez que ſaint Paul emploie ici la même expreſſion que David; c'eſt du cœur que parlent l'un & l'autre, quand ils veulent remonter à la ſource de l'incrédulité. C'eſt auſſi ce que nous apprend ſaint Auguſtin: Perſonne, dit-il, ne nie l'exiſtence d'un Dieu, ſi ce n'eſt celui qui auroit intérêt qu'il n'y en eût point: *Nemo negat Deum, niſi cujus intereſt Deum non eſſe.*

Ah! qu'il s'en trouve aujourd'hui à qui ce funeſte intérêt fait faire des efforts pour ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu. Voilà les Athées qui ne ſont malheureuſement que trop communs. C'eſt ce qui faiſoit dire à un célébre controverſiſte du dernier ſiecle: *Nous faiſons bien d'écrire contre les Calviniſtes; mais nous ferions peut-être encore mieux d'écrire contre les Athées.* C'eſt que de ſon tems il commençoit déja à en paroître quelques-uns. Le nombre en eſt conſidérablement augmenté. Montrons combien leur ſyſ-

(*a*) *Videte, fratres, ne forte ſit in aliquo veſtrûm cor malum incredulitatis diſcedendi à Deo.* Ad Hæbr. 3, v. 12.

tême eſt abſurde, ou plutôt faiſons voir qu'il eſt le comble du délire de l'eſprit humain.

1°. Preuve phyſique. Impies, qui vous efforcez de révoquer en doute l'exiſtence de l'Etre ſuprême, ouvrez les yeux, & à la vue de ce vaſte Univers, au milieu duquel vous n'êtes qu'un atôme, dites-moi, qui a fait ce grand tout dont le globe que vous habitez n'eſt qu'une ſi petite partie?

Exiſte-t-il néceſſairement? Cela eſt impoſſible. S'il exiſtoit néceſſairement, il ſeroit infini dans ſes perfections; puiſque l'être néceſſaire doit eſſentiellement les avoir toutes; or, il ne l'eſt pas. S'eſt-il donné l'exiſtence à lui-même? Cela répugne autant qu'il répugneroit qu'une choſe exiſtât tout enſemble & n'exiſtât pas. En effet, ſi le monde ſe fût donné l'exiſtence, il y auroit eu un tems où ce monde eût exiſté & où il n'eût pas exiſté. Il eût exiſté, puiſqu'il faut exiſter pour produire quelque choſe; il n'eût pas exiſté, puiſqu'on ne peut pas donner l'exiſtence à ce qui exiſte. S'eſt-il fait par haſard? Cela ne ſe peut pas. Le haſard n'eſt rien. Le haſard n'eſt qu'un mot vuide de ſens que nous employons pour couvrir notre ignorance. Quand on nous demande quelle eſt la cauſe d'un effet, & que nous ne la connoiſſons pas, plutôt que d'avouer de bonne foi que nous n'en ſavons rien, nous diſons que cela s'eſt fait par hazard. Mais dire cela, & ne rien dire, c'eſt exactement la même choſe. Quoi! dit le

prince (a) de l'éloquence Romaine, le haſard n'a pu faire ni un temple, ni un portique, & il auroit fait ce grand monde! il n'y a rien de ſi ridicule.

En effet, que penſeroit-on d'un homme qui, voyant un grand édifice, une vaſte baſilique par exemple, nieroit qu'un habile architecte a préſidé à ſa conſtruction, & ſoutiendroit que le ſeul haſard a réuni toutes les parties de cet édifice? S'il prétendoit que les fondemens ſe ſont creuſés par haſard; que des pierres ſe ſont taillées & placées les unes ſur les autres par haſard; que les pilaſtres & les colonnes, avec leurs baſes & leurs chapiteaux, ſe ſont élevées par haſard & ſituées à diſtance égale, afin de ſoutenir les arcades; que quelques pierres ſe ſont figurées en forme de coins, afin d'empêcher leur chûte mutuelle, & de former la voûte qui regne tout le long de l'édifice; que par haſard des ouvertures ſe répondent exactement les unes aux autres, & ſe ſont miſes avec une égale ſymmétrie dans la partie la plus élevée, pour donner du jour à tout le bâtiment; que par haſard les deux côtés du toit qui mettent tout l'ouvrage à l'abri des injures de l'air,

(a) *Si mundum efficere potuit concurſus atomorum fortuitus, cur templum, cur porticum non potuit, quæ ſunt multò faciliora?* Cic. tom. 2 de Naturâ Deorum, n°. 44.

ſe ſont ſitués obliquement & ſe ſont réunis en pointe, afin de faciliter l'écoulement des eaux qui tombent du ciel; on ne daigneroit pas répondre à un homme qui raiſonneroit de la ſorte, & on le reléguerait avec les habitans des petites-maiſons. Mais ſi c'eſt une ſi grande extravagance que d'attribuer au haſard la conſtruction d'un édifice, de quelle folie ne ſont pas frappés ceux qui lui attribuent la production de l'Univers? Non, mes chers auditeurs, le haſard n'eſt entré pour rien dans la confection de la machine du monde. Elle doit ſon exiſtence à un Etre ſupérieur qui l'a créée par une puiſſance infinie, & qui la gouverne par une ſageſſe ſans bornes.

Ici peut-être l'incrédule ſoutiendra-t-il que la création du monde ne ſuppoſe pas une puiſſance infinie, & qu'un effet borné n'exige pas eſſentiellement une cauſe qui ſoit ſans bornes. Ce ſeroit ſe tromper groſſiérement, mes freres, que de raiſonner de la ſorte. Le monde a des bornes, ſans doute; il eſt eſſentiel à toute créature d'en avoir. Mais, quoiqu'il ait des bornes, il ſuppoſe néceſſairement que ſon auteur n'en a pas, & que pour lui donner l'être, il a uſé d'un pouvoir infini; en voici la preuve. Plus eſt grand l'obſtacle qui s'oppoſe à une action, plus doit être grande la puiſſance qui le ſurmonte. Et ſi l'obſtacle eſt infini, il ne peut être ſurmonté que par une puiſſance infinie. Or, le néant étoit un obſtacle infini

fini à la création des êtres, puiſqu'on ne peut concevoir une plus grande diſtance que celle qui ſe trouve entre l'être & le néant. Donc il a fallu que Dieu, pour franchir cette diſtance, & pour tirer l'être du néant, ait fait uſage d'un pouvoir ſans bornes. Auſſi le pouvoir de Dieu n'en a-t-il aucunes, & il eſt infini comme toutes ſes autres perfections.

En effet, ne falloit-il pas une puiſſance infinie pour tirer du néant & ſemer comme à pleines mains dans cette voûte azurée qui eſt ſuſpendue au-deſſus de nos têtes, une multitude innombrable de globes auprès deſquels celui que nous habitons n'eſt qu'un point (*a*)? Les aſtronomes nous ap-

(*a*) Le ſoleil eſt un million de fois plus grand que la terre, & il eſt éloigné de nous d'environ 33 millions de lieues; *Saturne* eſt dix fois plus loin, c'eſt-à-dire, à 333 millions de lieues. Les étoiles fixes, *Syrius*, par exemple, eſt 43700 fois plus loin de nous que le ſoleil. Ce n'eſt cependant là que le demi-diametre de cette vaſte machine. Le diametre en eſt le double, & la circonférence eſt un peu plus que le triple du diametre, circonférence qui renferme un nombre prodigieux de globes, une étendue immenſe. Avant l'invention du téleſcope, on ne comptoit que 1022 étoiles; mais depuis que la providence nous a fourni ce nouveau ſupplément à la foibleſſe de notre vue, on en a apperçu des millions qui étoient inconnues aux anciens. Ces obſervations ſur la multitude & la vaſte étendue des globes céleſtes ſont

prennent qu'avec le ſecours d'un inſtrument d'optique, inventé depuis trois demi-ſiecles, & qu'on nomme *Téleſcope*, ils ont découvert que l'endroit du firmament qui, dans une belle nuit, nous paroît d'une couleur blanchâtre, & que par cette raiſon les anciens philoſophes ont appellé *la voie lactée*, n'eſt autre choſe qu'un amas d'étoiles dont l'éloignement de nous eſt ſi prodigieux qu'elles ne peuvent frapper notre vue que d'une lumiere confuſe qui nous empêche de les diſtinguer les unes des autres.

O mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos ouvrages! & qu'aveugles ſont ceux qui, à de ſi grands traits, refuſent de reconnoître l'immenſité de votre puiſſance! Mais ſi votre puiſſance eſt infinie dans la création de ce vaſte Univers, votre ſageſſe ne l'eſt pas moins dans l'admirable rapport qui ſe trouve entre les différentes parties qui le compoſent. Oui, mes freres, il y a un rapport admirable entre toutes les parties de ce grand monde. Un coup d'œil ſur la juſteſſe des proportions qui ſe rencontrent dans quelques-unes de celles qui tombent ſous nos ſens, va nous en convaincre.

Si le ſoleil étoit beaucoup plus petit, ou beau-

---

peut-être un des moyens les plus propres à nous donner au moins une légere idée de la grandeur de Dieu & de notre petiteſſe.

coup plus éloigné de nous qu'il l'eſt, il ne nous échaufferoit pas ſuffiſamment; nous ſerions tranſis de froid, & il ſe feroit de nos corps des eſpeces de congélations, ſemblables à celles qui ſe ſont faites dans les endroits les plus élevés de quelques montagnes du nord (*a*). Si le ſoleil étoit beaucoup plus grand, ou beaucoup plus proche de nous, l'activité de ſes rayons nous conſumeroit & nous réduiroit en cendres. Qui eſt-ce qui lui a donné cette juſte étendue, & qui l'a placé dans cette diſtance qui tient un exact milieu entre le trop grand éloignement & la trop grande proximité? C'eſt un Dieu dont la ſageſſe a ſu proportionner tout cela à nos beſoins.

Si cette terre que nous avons pour demeure étoit beaucoup plus molle qu'elle ne l'eſt, qu'elle reſſemblât, par exemple, à la boue ou au ſable mouvant, nous y enfoncerions à chaque pas, & elle ſeroit inhabitable. Si au contraire elle étoit beaucoup plus dure, & qu'elle reſſemblât au tuf & au rocher, nous ne pourrions pas la cultiver, & elle ne produiroit rien pour notre nourriture.

(*a*) Des voyageurs s'étant riſqués à franchir ces hautes montagnes, ou peut-être s'y étant égarés, furent trouvés, quarante ans après, dans la même ſituation où le froid les avoit ſaiſis. Il s'étoit fait de leur chair & de celle de leurs chevaux une eſpece de pétrification.

Qui eſt-ce qui lui a donné ce degré de conſiſtance qui s'éloigne également de deux extrémités qui nous ſeroient ſi défavorables ? C'eſt un Dieu dont la ſageſſe a créé cette terre pour nous être utile.

Si cette même terre produiſoit par-tout les choſes néceſſaires ou utiles à la vie, les hommes, contents du produit de leur propre terroir, reſteroient iſolés & ſéparés les uns des autres. Point de rapport de nation à nation, preſque point de commerce de ville à ville, ou de bourgade à bourgade. Qui eſt-ce qui a donné à la terre & cette heureuſe fécondité qui ſuffit à nourrir tous ſes habitans, & cette ſtérilité reſpective qui les engage à porter ailleurs ce qu'ils ont de trop, afin d'y trouver ce qui leur manque ? C'eſt un Dieu dont la ſageſſe a créé les hommes pour vivre en ſociété les uns avec les autres.

Nous pourrions faire cent obſervations ſemblables ſur différens objets dont nous ne ſommes point affectés, parce que nous les avons continuellement ſous les yeux, & qui ſont cependant des preuves évidentes de l'admirable providence de celui qui veille au bon ordre & à la conſervation de ce grand monde.

Par exemple, quelle confuſion ne ſeroit-ce pas ſi tous les hommes ſe reſſembloient ? Le pere ne reconnoîtroit pas ſon fils, & le fils méconnoîtroit ſon pere. Le juge courroit riſque de condamner

l'innocent pour le coupable, & d'abſoudre le coupable au lieu de l'innocent. Les concitoyens ſeroient ſans ceſſe expoſés à ſe méprendre dans les fréquens rapports qu'ils ſont obligés d'avoir les uns avec les autres. La ſageſſe de Dieu y a pourvu ; ſur cent millions d'hommes il n'y en a pas deux dont les traits du viſage ſoient abſolument ſemblables. Il en eſt que le ſouvenir peut quelquefois confondre, quand ils ſont éloignés ; mais rapprochez-les, vous trouverez dans celui-ci un certain *je ne ſais quoi* qui n'eſt pas dans celui-là, & qui vous fait diſtinguer parfaitement l'un de l'autre. On ne fait pas ordinairement de réflexion là-deſſus ; mais cela me paroît, & a paru de même à ſaint Auguſtin, un très-grand prodige de la ſageſſe de Dieu, d'avoir mis dans un eſpace auſſi étroit, une ſi grande variété de combinaiſons, que malgré toutes les parties que les viſages ont de communes, un front, une bouche, deux yeux & le reſte, il ſe trouve cependant des traits qui les diſtinguent au point de ne pouvoir jamais s'y méprendre. *De Civ. Dei, l. 10, c. 12.*

Quelle confuſion n'arriveroit-il pas ſi le jour n'étoit pas ſuivi de la nuit, & ſi la nuit n'étoit pas ſuivie du jour ? Si les ténébres étoient continuelles, nous ſerions, comme le furent autrefois les Egyptiens, dans l'état le plus déplorable. Les objets qui nous environnent ſeroient pour nous, à peu près, comme s'ils n'étoient pas, & quel-

ques-uns même nous seroient extrêmement nuisibles. Si le jour étoit sans interruption, le bruit de ceux qui voudroient travailler empêcheroit le repos de ceux qui voudroient jouir de la douceur du sommeil. La divine sagesse a prévenu cet inconvénient. Une vicissitude périodique de la nuit qui succede au jour, & du jour qui succede à la nuit, oblige les hommes à se réunir assez communément dans le choix qu'ils font des heures du travail & de celles du repos. Un autre avantage encore de cette alternative, c'est que la chaleur du jour contribue à la maturité des fruits, & que la fraîcheur de la nuit empêche qu'une chaleur continuelle ne leur soit nuisible. Ce sont sans doute ces réflexions qui ont fait dire au psalmiste, que les ténebres & la lumiere chantent également la louange de leur auteur; que le jour l'annonce au jour, & que la nuit l'annonce à la nuit. *Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat scientiam.*

Psal. 18, v. 3.

Mais outre ces objets sur lesquels nous venons de réfléchir, il en est d'autres qui doivent d'autant moins nous échapper, qu'ils sont plus près de nous, & que nous les voyons plus souvent. Je parle des insectes dans la création desquels un œil chrétiennement philosophe doit voir éclater des preuves d'une sagesse infiniment au-dessus de tout ce qu'on en peut dire.

Est-il en effet rien de plus admirable & de

plus propre à nous donner une haute idée de la puiſſance & de la ſageſſe de l'ouvrier qui l'a produit, qu'un ciron ? être vivant dont l'extrême petiteſſe échappe aſſez ſouvent à notre vue ; & qui renferme néanmoins dans un ſi petit corps une infinité de parties réellement diſtinguées les unes des autres ; une tête, un cœur, un poumon, des yeux (*a*) & des pieds, des veines & des artères, des nerfs & des muſcles, en un mot, tous les organes néceſſaires à la nutrition & au mouvement progreſſif de cette petite créature, qu'on pourroit appeller un atôme animé. Mais en fait d'inſecte, il y a encore quelque choſe de plus admirable que tout cela.

A l'aide du *microſcope*, de ſavans obſervateurs en ont apperçu de ces inſectes qui ſont mille huit cens fois plus petits qu'un ciron. Quelques-uns même ont pouſſé leurs obſervations beaucoup plus loin (*b*). Or, ce que nous avons dit du ciron,

(*a*) Pour vous convaincre qu'un ciron a des yeux, dans ſa marche oppoſez-lui un fétu, vous le verrez ſe détourner de ſa route.

(*b*) M. de Malezieu dit avoir apperçu des inſectes qu'il eſtime être 27 millions de fois plus petits qu'une mite. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences, à l'année 1718.*

On pourroit dire là-deſſus que, comme Chriſtophe Colomb découvrit dans le ſeiziéme ſiecle un nouveau monde inconnu juſqu'alors aux trois autres parties de l'Univers, un demi-ſiecle après, l'invention du téleſcope & du mi-

dans lequel il ſe trouve des veines & des arteres, des nerfs & des muſcles, on doit le dire de ces inſectes tant de fois plus petits que lui. Il s'y trouve du ſang qui coule du cœur aux extrémités par les arteres, & qui revient des extrémités au cœur par les veines. Car c'eſt dans la circulation de cette liqueur vivifiante que conſiſte la vie de l'animal. Or, ſur cela je demande quelle énorme petiteſſe ne doivent pas avoir les canaux par leſquels coule le ſang d'un inſecte, mille huit cens fois plus petit qu'un ciron? Mais puiſque la petiteſſe de ces canaux eſt ſi incompréhenſible, combien doit l'être davantage celle des parties qui compoſent la liqueur qui y circule? Avouons-le, Chrétiens, que l'imagination ſe perd en approfondiſſant des vérités ſi étonnantes, & qu'il faut être d'un aveuglement prodigieux pour ne pas appercevoir dans la création de ces êtres infiniment petits les traits d'une puiſſance illimitée & d'une ſageſſe inconcevable.

En effet, plus les ouvrages ſont fins & délicats, plus on admire l'habileté de l'artiſte qui les a produits; par exemple, on loue un horloger qui a

---

croſcope nous a découvert deux nouveaux mondes, le monde des infiniment grands dans des millions d'étoiles, qu'on ne connoiſſoit pas, & le monde des infiniment petits dans des milliards d'animalcules que l'on connoiſſoit encore moins.

fait une pendule d'une grandeur ordinaire, quand elle eſt extrêmement juſte dans ſes révolutions; mais ſi on voyoit une pendule qui marquât non-ſeulement les heures, les minutes & les ſecondes, mais de plus tous les ſignes du zodiaque, toutes les phaſes de la lune, toutes les éclipſes du ſoleil, & que tout cela fût renfermé dans une boëte aſſez petite pour être enchaſſée dans un anneau que l'on porte au doigt; quelle adreſſe cela ne ſuppoſeroit-il pas dans le machiniſte qui auroit fait un ſi bel ouvrage? ce chef-d'œuvre paſſeroit avec raiſon pour une des merveilles du monde. Ah! mes freres, que cette merveille, qui n'a jamais exiſté & qui n'exiſtera jamais, ſeroit inférieure à celle qui paroît dans un animal dix-huit cens fois plus petit qu'un ciron? C'eſt ici, Seigneur, bien plus encore que dans la création des baleines & des éléphans, que nous devons admirer la vaſte étendue de votre pouvoir & l'incompréhenſibilité de votre ſageſſe. C'eſt ici que nous devons nous écrier avec ſaint Auguſtin, que vous avez créé les Anges dans le ciel & les inſectes ſur la terre; que vous n'êtes ni plus grand dans ceux-là, ni plus petit dans ceux-ci; mais qu'en vous conſidérant dans les uns & les autres, on peut dire que vous êtes admirable dans tous vos ouvrages. *Creavit Deus in cœlo Angelos, in terrâ vermiculos; nec major in illis, nec minor*

in iſtis, ſed in omnibus dici debet mirabilis in operibus ſuis.

Oui, mes freres, Dieu eſt infiniment admirable dans tous ſes ouvrages. La terre & les cieux en contiennent des milliers de millions qui doivent faire l'objet de notre étonnement. Mais les cieux, ſur-tout, annoncent ſa gloire d'une maniere plus ſpéciale, & le firmament publie avec éclat l'étendue de ſa magnificence: *Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Les louanges qu'ils lui donnent ſont un langage entendu de tous les peuples: *Non ſunt loquelæ neque ſermones quorum non audiantur voces eorum.* Auſſi ce langage éloquent a-t-il été compris par les habitans de toutes les parties de la terre, ſans en excepter ceux qui vivent dans les climats les plus reculés: *In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.*

2°. Preuve morale.

En effet, Chrétiens, les peuples même les plus barbares ont entendu cette voix du ciel & des aſtres, qui leur a dit, comme à nous, qu'il y a un ſouverain Etre auquel ce vaſte Univers eſt redevable de ſon exiſtence. C'eſt ce qu'ont enſeigné des écrivains qui ne reconnoiſſoient pas la Religion du vrai Dieu. *On trouve*, dit Plutarque, *des Nations qui n'ont point de villes, point de loix, point de magiſtrats; mais on n'en*

trouve aucune qui n'ait point de Dieu. J'ai trouvé, dit Jules-César, *des pays qui ont des coutumes bien différentes des nôtres ; mais je n'en ai point trouvé qui ne reconnuſſent qu'il y a une Divinité.* Il n'y a point, dit Séneque, de nation ſi barbare, qui ne reconnoiſſe qu'on doit adorer des Dieux. *Nulla gens adeò extra leges poſita ut non Deos credat.* Nous pourrions ajouter à tout cela le témoignage de Cicéron, de Macrobe, de Pline & d'une foule d'autres écrivains de Rome, encore payenne, qui atteſtent exactement la même choſe. *Seneca epiſt. 117.*

Quelques voyageurs, il eſt vrai, ont rapporté qu'ils avoient trouvé des Sauvages parmi leſquels on n'appercevoit aucune connoiſſance de la Divinité. Mais, outre qu'on ne doit pas toujours compter ſur la ſincérité des voyageurs, ceux mêmes qui ont eu deſſein d'être vrais dans leur narration ont pu très-aiſément ſe tromper ſur cet article, & cela pour pluſieurs raiſons. La premiere, c'eſt que de tels obſervateurs ordinairement ne s'intéreſſent que très-peu à de ſemblables recherches. Enſuite c'eſt que contens de parcourir les côtes de ces pays qu'ils ne connoiſſoient pas, ils ne pénétroient pas dans le ſein des terres, & ne pouvoient guère ſe mettre au fait de ce qui s'y paſſoit. Enfin, c'eſt qu'en ſuppoſant même qu'ils ont pénétré plus avant, comme ils n'entendoient pas la langue de ces Sauvages, & que ceux-ci n'entendoient pas la leur,

il eſt difficile que les uns & les autres ayent eu entr'eux des rapports aſſez intimes pour que les premiers ayent pu apprendre tout ce qui regardoit le culte des ſeconds. Auſſi quelques-uns de ces faiſeurs de relations, après de nouvelles découvertes, ont-ils eu la bonne foi de convenir qu'ils s'étoient trompés, & que ces peuples, qui leur avoient d'abord paru ne rendre aucun culte à la Divinité, lui en rendoient un (*a*).

D'ailleurs, ſur quoi fondés, quelques-uns de ces voyageurs ont-ils penſé de la ſorte? Sur la groſſiéreté de ces Sauvages qui leur paroiſſoient n'avoir rien d'humain que la figure. Or, quand cette groſſiéreté ſeroit auſſi grande & auſſi générale parmi eux qu'on le ſuppoſe, il s'enſuivroit, tout au plus, qu'il y auroit des peuples d'imbécilles. Mais comme le défaut de connoiſſance de Dieu, dans les imbécilles qui vivent au milieu de nous, ne prouve rien contre la connoiſſance que nous avons de la Divinité; s'il y avoit (ce que nous n'accordons pas) des nations compoſées d'imbécilles, l'ignorance où elles ſeroient de l'exiſtence d'un Dieu ne prouveroit rien par rapport aux autres peuples. Pluſieurs de ces peuples, il eſt vrai, ſe trompent en regardant comme Dieux,

(*a*) Voyez un livre intitulé : *Mœurs des Américains, tom.* 1, *p.* 99. On y montre que de tout tems ces Sauvages ont rendu un culte à la Divinité.

des objets qui ne le ſont pas ; mais ils conviennent tous qu'il faut en adorer un.

Or là-deſſus je demande : d'où peuvent venir dans tous les peuples des idées ſi générales? viendroient-elles des préjugés? Non. Les préjugés ſont nationaux, & ces idées ſont univerſelles. D'ailleurs, les préjugés favoriſent les paſſions, & l'exiſtence de Dieu les combat. Viendroient-elles de l'éducation? Cela prouveroit que tous les hommes ont reçu de leurs peres la connoiſſance de l'Etre ſuprême, ce qui ajouteroit l'univerſalité des tems à celle des lieux. D'où viennent-elles donc? Ah! mes freres, elles ne peuvent venir que du ſouverain Etre lui-même qui les imprime généralement à tous les hommes. Et c'eſt-là un troiſiéme genre de preuves qui démontre invinciblement l'exiſtence de Dieu.

N'en doutons pas, Chrétiens, que ce conſentement unanime de toutes les Nations de l'Univers ſur l'exiſtence de l'Etre ſuprême ne vienne de ce que cette exiſtence eſt comme gravée au-dedans de nous. C'eſt ce qu'enſeigne le Prophete-roi lorſqu'il dit, en parlant à Dieu d'une maniere figurée & métaphorique : Seigneur, votre lumiere eſt comme un cachet, comme un ſceau, dont les traits ſont imprimés dans la ſubſtance de notre ame. *Signatum eſt ſuper nos lumen vultûs tui, Domine.* Cette expreſſion de David eſt admirable. Expliquons-la plus en détail, afin d'en

1°. Preuve métaphyſique.

mieux pénétrer le ſens. Quand on appoſe un cachet ſur de la cire molle, les traits qui ſont gravés dans celui-là ſe trouvent en relief dans celle-ci. Voilà l'idée du pſalmiſte; il ſe repréſente Dieu qui, en créant l'homme, imprime au fond de ſa ſubſtance les traits de la Divinité; car c'eſt ce que ſignifie le terme *ſignatum*, & c'eſt en cela ſpécialement que nous ayons été faits à l'image de Dieu. *Creavit Dominus hominem ad imaginem ſuam.*

Gen. 1, v. 27.

L'idée de Dieu eſt donc comme innée avec nous; & il me ſemble que quand je ne verrois ni le ciel, ni les aſtres qui y brillent, ni la terre, ni les autres hommes qui l'habitent, la ſeule idée que j'ai de mon exiſtence ſuffiroit pour me démontrer l'exiſtence de l'Etre ſuprême. Et voici comme je raiſonnerois.

Je ſuis. Je n'ai cependant pas toujours été. Il y a beaucoup moins d'un ſiecle que je n'étois pas. Qui eſt-ce qui m'a donné l'exiſtence? Ce n'eſt pas moi. On ne peut pas ſe donner l'exiſtence avant que d'exiſter. Ce ne ſont pas mes parens. Je ne leur ſuis redevable que pour le corps, mais ils n'ont pas pu me donner une ame. Et quand cela ſeroit, il faudroit toujours remonter à un premier homme qui n'auroit pas pu ſe la donner à lui-même. C'eſt donc un autre être qui m'a donné l'exiſtence. Or, cet être qui m'a tiré du néant a un pouvoir infini, puiſqu'il en

faut un pour faire que ce qui n'exiſte pas exiſte. Un être qui a un pouvoir infini eſt Dieu; donc il y a un Dieu.

J'exiſte. Mais comment exiſtai-je? Je ne ſuis pas un pur eſprit. Je ſens que je ſuis ſujet à bien des miſeres dont un pur eſprit n'eſt pas ſuſceptible. Je ne ſuis pas non plus un pur corps. Je penſe, je juge, je raiſonne, & un pur corps ne ſauroit faire tout cela. Je ſuis donc compoſé d'un eſprit & d'un corps. Mais qui a uni enſemble deux ſubſtances ſi diſparates? Ce n'eſt pas mon eſprit qui s'eſt uni à mon corps. Il ſouffre trop de cette union pour en avoir fait le choix. Ce n'eſt pas non plus mon corps qui s'eſt uni à mon eſprit; il n'eſt pas capable de choiſir. Il y a donc un autre être qui a uni intimement enſemble les deux ſubſtances qui me compoſent, pour en faire un ſeul individu. Or, un être qui a pu unir ſi étroitement deux êtres ſi oppoſés, a un pouvoir infini. Un être qui a un pouvoir infini eſt Dieu. Donc il y a un Dieu.

Je ſouffre. Je voudrois cependant bien ne pas ſouffrir; car la ſouffrance eſt une affection que l'ame éprouve malgré elle. Donc je ne ſuis pas indépendant. Donc il y a au-deſſus de moi un être qui peut remédier à mes ſouffrances. Donc il y a un Dieu.

Et c'eſt, mes freres, de cette idée que nous avons tous d'un Etre ſuprême dans la dépendance

duquel nous vivons, & qui peut remédier à nos maux, que vient cette eſpérance en Dieu qui fait que dans les malheurs inopinés, & contre leſquels on ne trouve point de reſſource parmi les hommes, on s'écrie indélibérément : *Mon Dieu.* Ce qui a fait dire à Tertullien, que l'ame de l'homme eſt comme naturellement Chrétienne : *Deus bonus ; hæc omnium vox eſt : ô teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ !*

Apologétique, c. 17.

C'eſt ce que nous montre encore un trait de l'Hiſtoire de l'Egliſe. Il eſt rapporté d'abord par Eutique, un des ſucceſſeurs de ſaint Marc l'évangéliſte, dans le patriarchat d'Alexandrie, & d'après lui par le pere Bollandus, par M. de Tillemont, & par Dom Calmet. Le voici.

Eutique, p. 228.

Bollandus, p. 46.

Tillemont, t. 2, p. 901.

D. Calmet, hiſtoire ſacrée & profane.

Saint Marc, après avoir, comme le dit Baronius, écrit ſon Evangile en latin pour les Chrétiens de Rome qui l'en avoient prié, & avec l'approbation, peut-être même ſous la dictée du prince des Apôtres, dont il étoit le diſciple, traduiſit ſon propre Evangile de latin en grec, afin d'aller, par l'ordre de ſon maître, porter la foi dans le vaſte pays de l'Egypte. Il ſe rendit à Alexandrie qui en étoit la capitale. Arrivé dans cette ville, il entra chez un artiſan nommé *Anien*, pour lui demander un ſervice dont il avoit beſoin (*a*). Celui-ci, travaillant de ſon

(*a*) Un des ſouliers de ſaint Marc s'étant rompu à métier

métier à faire ce que cet étranger lui demandoit, ſe perça la main de part en part, & tout d'un coup, par la violence de la douleur il s'écria: *Mon Dieu.*

L'homme apoſtolique prit occaſion de ces deux mots prononcés par l'ouvrier, pour lui annoncer la foi. Vous avez raiſon, lui dit-il, de dire: *Mon Dieu*, & non pas *Mes Dieux*; car il n'y a qu'un ſeul Dieu; & c'eſt ce Dieu tout-puiſſant que je viens vous faire connoître. Alors, pour lui prouver par des effets la toute-puiſſance de cet Etre ſuprême, ſaint Marc fit pour guérir la plaie de cet homme, ce que Jeſus-Chriſt avoit fait pour guérir l'aveugle-né. Il cracha à terre, fit de la boue avec ſa ſalive, appliqua cette boue ſur la bleſſure qui ſe referma auſſi-tôt, & remit *Anien* en état de travailler comme auparavant.

Celui-ci, touché d'un miracle ſi évident, ſe fit inſtruire de la loi de Jeſus-Chriſt & reçut le ſaint baptême. Dans la ſuite, ſaint Marc l'ordonna prêtre. Quelques années après, il l'éleva à l'épiſcopat, & Anien ayant ſuccédé au ſaint Evangéliſte dans le gouvernement de l'égliſe d'Alexandrie, eut, comme on croit, le bonheur qu'a-

---

l'entrée de la ville; ce Saint entra chez un ſavetier nommé *Anien*, pour le prier de le lui raccommoder. Ce fut en travaillant à ce ſoulier, qu'Anien ſe perça la main avec ſon alêne.

voit eu ſon maître, de ſigner ſa foi de ſon ſang; & de mériter comme lui la couronne du martyre. Le Martyrologe Romain en fait mention au vingt-cinquiéme d'Avril. Voilà le fait. Mais ce qui vient à la matiere dont nous parlons, c'eſt ce cri indélibéré d'un homme qui reſſent une grande douleur : *Mon Dieu*, cri qui n'étant point l'effet de la réflexion, ne peut venir que de l'eſpérance en Dieu que nous avons tous comme naturellement au fond de nos cœurs.

Au reſte cette eſpérance n'eſt pas la ſeule affection de notre ame qui décele la connoiſſance de Dieu, imprimée au-dedans de nous. Il y a de plus la crainte de Dieu. Cette crainte eſt ſi vive & ſi profondément gravée dans le cœur de l'homme, qu'il en reçoit les atteintes quelquefois même malgré lui.

Qu'un homme ait commis en ſecret quelque crime, un meurtre, par exemple, mais un meurtre dont il eſt bien sûr qu'on ne peut fournir aucune preuve contre lui. A peine l'action eſt-elle commiſe qu'il rougit de honte, & ſe dit à lui-même : *Malheureux, qu'as-tu fait ?* Mais qui eſt-ce qui le trouble cet homme ? Perſonne ne l'a vu. Il eſt bien aſſuré qu'aucun mortel ne lui en fera jamais le moindre reproche, & que la juſtice humaine n'en peut avoir la plus légere connoiſſance. D'où peut donc lui venir ce trouble, cette agitation, ce remords ? C'eſt de la juſtice divine. Il

ſent qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu qui a été le témoin de ſon forfait, ne peut manquer d'en être un jour le vengeur. Voilà ce qui cauſe malgré lui ſon inquiétude.

On parvient quelquefois, il eſt vrai, à force de crimes, à étouffer en partie le cri de la conſcience, & à l'affoiblir notablement; affoibliſſement qui eſt une punition que le pécheur endurci ne mérite que trop. Cependant, quelqu'effort qu'il faſſe pour faire taire entiérement cette conſcience allarmée, il eſt rare qu'il en puiſſe venir à bout. Il réuſſira bien, ſur-tout dans certains momens où la fureur de la paſſion le tranſporte, à l'empêcher de jetter les hauts cris. Mais il ne l'empêchera guère de gémir, au moins de tems en tems, & de ſoupirer ſur le triſte état où elle ſe trouve. Or, d'où vient cette voix? Elle ne vient pas de l'homme même, puiſqu'il l'entend malgré qu'il en ait. Elle vient donc d'un Dieu qui, pour le détourner du mal, lui a imprimé au fond du cœur la crainte de ſa juſtice.

Concluons de ce que nous venons de dire, que puiſqu'il y a naturellement au fond de notre ame l'idée de Dieu, l'eſpérance en Dieu, la crainte de Dieu, il faut néceſſairement qu'il y ait un Dieu qui y a imprimé tout cela. C'eſt le ſentiment intime de cette idée de Dieu, de cette eſpérance en Dieu, de cette crainte de Dieu, qui a fait dire à un des plus beaux génies du dernier

M. de la Bruyere. ſiecle : *Je ſens qu'il y a un Dieu. Je ne ſens point qu'il n'y en a pas. Je m'en tiens-là, & je crois que Dieu exiſte. S'il eſt des hommes qui ne le croyent pas, il s'enſuit ſeulement que dans le moral comme dans le phyſique il y a des monſtres.*

Oui, Seigneur, ceux qui ne croyent pas votre exiſtence, malgré toutes les preuves que vous nous en donnez, ſont de véritables monſtres. Tirez-les, ô mon Dieu, d'un aveuglement ſi pitoyable, & ne permettez pas que nous ayons jamais nous-mêmes le malheur d'y tomber. Vous avez fait vos créatures comme autant de degrés pour nous élever vers vous. C'eſt l'uſage que nous en voulons faire. Un coup-d'œil ſur les brillans objets que nous voyons dans les cieux, un coup-d'œil ſur le conſentement unanime de toutes les Nations de la terre, & ſur-tout un coup-d'œil ſur ce que nous ſentons au-dedans de nous-mêmes, nous fortifiera dans la foi de votre exiſtence, après laquelle nous eſpérons avoir le bonheur de jouir de la vue de votre eſſence dans le ciel pendant toute l'éternité bienheureuſe. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE SECONDE,

Contre les Déiſtes.

L'EXISTENCE D'UNE RELIGION RÉVÉLÉE.

Dicentes ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt.
En ſe diſant ſages, ils ſont devenus inſenſés.

Ad Rom. c. 1, v. 22.

NOUS l'avons dit dans la Conférence précédente, après un célébre écrivain du dernier ſiecle, que les Athées ſont de vrais monſtres. Mais comme les monſtres ſont rares, les Athées ne ſont pas communs. Auſſi ſont-ils, par cette raiſon, les moins dangereux de tous les incrédules. Ils le ſont encore par la précaution qu'ils prennent ordinairement pour cacher leur impiété. Comme ils n'ignorent pas que les loix civiles puniſſent de mort ceux qui font profeſſion publique d'athéiſme, il y va de leur intérêt de ne pas paſſer pour ce qu'ils ſont.

Le fameux *Vanini* (*a*) n'eſt pas le ſeul qui

(*a*) Lucillo *Vanini*, né en 1585 dans la terre d'Otrente en Italie, fut brûlé par arrêt du parlement de Toulouſe, du 9 Avril 1619, pour cauſe d'athéiſme. Il mourut impénitent. Il avoit été aumônier du maréchal de Baſſompierre.

ait payé par la peine du feu la liberté qu'il ſe donna à cet égard. Dans notre France le nommé *Dolet* ſubit le même ſupplice pour la même cauſe (*a*). Ainſi, effrayés par ces exemples, les Athées ſe donnent aſſez communément bien de garde de publier leur ſentiment ſur l'exiſtence de Dieu. Et c'eſt, comme nous venons de le dire, ce qui les rend beaucoup moins ſéduiſans.

Les plus dangereux de tous les incrédules, & ceux qui ſont plus de mal aujourd'hui dans le royaume, ſont les Déiſtes. Ils ſe regardent comme les ſeuls ſages, comme les ſeuls *êtres penſans*, comme les ſeuls qui ſachent faire un légitime uſage de leur raiſon. Voilà bien le premier caractere des philoſophes dont parle ſaint Paul : *Dicentes ſe eſſe ſapientes.* Mais le ſecond ne leur convient pas moins que le premier : *Stulti facti ſunt.* Ils ont montré par leur conduite, par leurs diſcours, par leurs écrits, qu'ils ſont devenus inſenſés.

(*a*) Etienne *Dolet* fut brûlé à Paris pour le même crime, le 3 Août 1540. On dit de lui, que paſſant par la place Maubert pour aller à la Greve, il dit, en croyant appercevoir dans le peuple des ſentimens de compaſſion pour lui,

Non dolet ipſe Dolet; *ſed pia turba dolet;*

& le prêtre qui l'accompagnoit lui répondit ſur le champ :

Non pia turba dolet; ſed dolet ipſe Dolet.

Que quelques-uns d'entr'eux ſoient des poëtes célébres, des orateurs éloquens, des géometres profonds; nous ne leur diſputerons point ces brillantes qualités. Mais nous dirons qu'on peut être tout cela, & être en même tems de fort mauvais philoſophes, & encore plus de fort mauvais théologiens. Que ces Meſſieurs nous donnent des leçons de littérature, ou qu'ils faſſent des découvertes dans la phyſique, à la bonne heure. Mais qu'ils attaquent la religion de leurs peres; mais qu'ils s'efforcent de la faire perdre à ceux qui la conſervent; mais qu'ils traitent de petit génie & d'homme ſuperſtitieux quiconque ne penſe pas comme eux ſur cet article; nous dirons d'eux ce que ſaint Paul diſoit des philoſophes de ſon tems, qu'avec leur prétendue ſageſſe, ils ont donné dans le comble de l'extravagance : *Dicentes ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt.* Avant d'entrer en matiere, implorons les lumieres de l'Eſprit Saint par l'entremiſe de Marie : *Ave Maria.*

QUAND je parle ici des Déiſtes, je n'entends point ſous ce nom les ſectateurs de *Spinoſa.* Ceux qui ſuivent les ſentimens de cet impie ſont plutôt des Athées que de véritables Déiſtes. En effet, le Dieu qu'ils admettent eſt une chimere, & non pas un Dieu. Dans le ſyſtême des Spinoſiſtes, Dieu n'eſt autre choſe que la collection de tous les êtres. C'eſt-à-dire que le ciel & les aſtres,

Les Spinoſiſtes.

la terre & ſes habitans, la mer & ſes poiſſons compoſent la divinité, dont chacun de ces objets fait une partie. Quoi de plus ridicule? La divinité eſt eſſentiellement un être ſimple & qui exclut toute compoſition. Si elle avoit des parties, on pourroit la concevoir plus ou moins grande par l'addition ou le retranchement d'une des parties qui la compoſent, & par conſéquent elle ne ſeroit pas infinie.

D'ailleurs, qu'eſt-ce qu'un Dieu qui ſeroit tout à la fois matiere & eſprit, heureux & miſérable, ſaint & impie? Qu'eſt-ce qu'un Dieu qui ſeroit aſſis ſur le trône, couronné du diadême, revêtu de la pourpre avec les ſouverains, & qui ſeroit en même-tems enfermé dans un cachot, chargé de chaînes & expirant ſur un échafaud avec les criminels? De ſemblables idées ſont encore plus de pitié que d'horreur. C'eſt nier un Dieu que d'en admettre un de cette eſpece. Ces impies ſont donc de vrais Athées. Mais, comme nous avons ſuffiſamment parlé des Athées, parlons des Déiſtes proprement dits.

Ceux-ci ſont partagés en deux claſſes. Les premiers admettent un Dieu qui n'exige des hommes aucune religion. Les ſeconds en admettent un qui veut une religion, mais qui ne veut qu'une religion purement naturelle. Examinons les uns & les autres. Commençons par les premiers; nous viendrons enſuite aux ſeconds.

Les Déistes de la premiere espece regardent Dieu comme un être trop élevé au-dessus de nous pour s'intéresser à ce qui se passe dans le monde, & qui, par conséquent, se met fort peu en peine qu'on ait de la religion ou qu'on n'en ait pas. Il y avoit de ces sortes d'impies dès le tems du roi prophete. Il les dépeint dans un de ses psaumes, comme des gens qui irritent Dieu, en disant au fond de leur cœur qu'il ne prendra pas garde à leur conduite, & qu'il ne leur en fera pas rendre compte : *Irritavit impius Dominum : dixit enim in corde suo, non requiret.* Les Théistes. *Psal.* 10, *v.* 13.

Ceux d'aujourd'hui tiennent à peu près le même langage. Et voici le raisonnement de ces prétendus esprits-forts. Dieu, disent-ils, est trop élevé au-dessus de nous pour s'intéresser à ce qui nous regarde. Infini dans tous ses attributs, & enfermé dans sa propre grandeur, il est trop indépendant de ce que font les hommes, pour y prendre part. Ainsi qu'on le méprise, ou qu'on l'estime ; qu'on l'insulte, ou qu'on l'honore ; qu'on le haïsse, ou qu'on l'aime, tout cela lui est égal, parce que tout cela ne peut donner la moindre atteinte à l'immuable tranquillité de son être.

Y eut-il jamais un plus criminel abus de la raison, que de s'en servir à justifier la plus déraisonnable de toutes les conduites ? Est-il possible, ô mon Dieu, que ces insensés portent la fureur

juſqu'à employer la connoiſſance que vous leur donnez de vos perfections, pour s'autoriſer dans le refus opiniâtre qu'ils font de vous rendre le culte qui vous eſt dû?

Oui, coupables mortels, aveuglés par une vaine philoſophie, Dieu eſt infini dans tous ſes attributs, & l'aveu que vous en faites eſt un hommage que la ſouveraine raiſon vous force à lui rendre ici malgré vous. Mais ſi vous raiſonniez conſéquemment, de ce que Dieu eſt infini dans tous ſes attributs, vous concluriez qu'il eſt donc infiniment ſage, infiniment juſte, infiniment puiſſant. Vous concluriez que s'il eſt infiniment ſage, il n'a pu vous créer que pour une fin digne de lui; c'eſt-à-dire, pour le connoître & l'aimer; que s'il eſt infiniment juſte, il ne peut approuver que vous refuſiez de tendre à cette fin, en refuſant de lui rendre ces devoirs qu'il exige de vous; que s'il eſt infiniment puiſſant, il ne peut manquer de vous récompenſer infiniment, ſi vous les lui rendez, & de vous punir infiniment, ſi vous ne les lui rendez pas.

Mais, dites-vous, Dieu daigneroit-il s'abaiſſer aux choſes de ce monde? Nous ne ſommes devant lui que de vils inſectes bien peu dignes de fixer ſon attention. Semblable à un roi qui ne doit pas deſcendre dans le détail des petites choſes qui ſe paſſent dans ſon royaume, Dieu doit mépriſer ſouverainement tout ce qui ſe fait ici bas.

Insensés, qui jugez des choses de Dieu sur les foibles idées d'une raison séduite, à quoi pensez-vous quand vous comparez Dieu à un roi de la terre? Ne voyez-vous pas que l'intelligence d'un roi étant bornée, elle ne peut s'appliquer aux petites choses sans négliger les grandes? au lieu que celle de Dieu étant infinie, elle s'étend également à tous les objets? Il est vrai, comme vous le dites, que l'homme est infiniment moins à l'égard de Dieu que le plus vil insecte à l'égard d'un souverain. Mais vous avez tort d'en conclure que Dieu ne doit pas plus s'intéresser à l'homme, que le souverain ne s'intéresse à un insecte. Pourquoi? c'est que l'insecte n'est pas fait à l'image du souverain; au lieu que l'homme est fait à l'image de Dieu; c'est-à-dire, qu'il a reçu de lui un esprit pour connoître & une volonté pour aimer. Car de ce double rapport que l'homme a avec Dieu, il s'ensuit que son esprit étant fait pour connoître le vrai, comme vous en convenez, sa volonté est faite essentiellement pour aimer le bien. Or, connoître le vrai & aimer le bien, c'est connoître Dieu & aimer Dieu, puisque Dieu est la vérité & la bonté même. Mais connoître Dieu & aimer Dieu, c'est l'essentiel de la Religion. Donc dès qu'il y a un Dieu, il faut nécessairement qu'il y ait une Religion, & Dieu lui-même ne sauroit nous dispenser de ce devoir, sans quoi il cesseroit d'être Dieu.

En effet, si Dieu étoit indifférent à cet égard, son indifférence ne pourroit venir que de trois causes, ou de ce qu'il ne connoîtroit pas le mépris qu'on feroit de lui, ou de ce que, le connoissant, il ne voudroit pas le punir; ou de ce que, voulant le punir, il ne pourroit pas en venir à bout. Mais, s'il ne voyoit pas ce mépris, ce seroit un Dieu aveugle; si, le voyant, il ne vouloit pas le punir, ce seroit un Dieu injuste; si, voulant le punir, il ne le pouvoit pas, ce seroit un Dieu impuissant. Or, un Dieu aveugle, un Dieu injuste, un Dieu impuissant ne seroit point un Dieu. Donc Dieu ne pourroit être indifférent sur la religion des hommes, sans cesser d'être Dieu.

Avoir exposé un tel système, c'est l'avoir suffisamment réfuté. Aussi les Déistes se partagent-ils sur cet article. Les moins déraisonnables d'entr'eux sont obligés de convenir que s'il y a un Dieu, il faut nécessairement qu'il y ait une Religion. Mais, disent-ils, pourquoi une Religion révélée? Pourquoi ne pas s'en tenir à la Religion naturelle? C'est-là le système des Déistes de la seconde espece; & c'est contr'eux que nous avons à parler maintenant.

Les Déistes. Pourquoi, disent ces sortes d'incrédules, la Religion naturelle ne suffiroit-elle pas pour nous conduire à Dieu? Ce divin flambeau que nous avons reçu de Dieu même est destiné à diriger

nos pas dans les voies ténébreuſes de la vie préſente ; pouvons-nous, en ſuivant ſa lumiere, manquer d'arriver à notre terme ? Ce grand Dieu qui nous l'a donnée peut-il trouver mauvais que nous la ſuivions ? Non, mes freres, Dieu ne trouve pas mauvais que vous la ſuiviez ; il exige même que vous ne vous en écartiez pas. Mais s'il vous en donne une autre beaucoup plus vive, & qui ſupplée à la foibleſſe de la premiere, vous devez la ſuivre encore ; & vous déſobéiſſez à ce Dieu qui vous la donne, en vous obſtinant à y fermer les yeux. Or, cette ſeconde lumiere qui ſupplée à la foibleſſe de la raiſon, c'eſt la Religion révélée. Pour montrer combien la raiſon ſeule eſt foible & incapable par elle-même de nous conduire à Dieu, il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur l'uſage qu'en ont fait preſque tous les hommes pendant près de quatre mille ans.

Inſuffiſance de la raiſon.

La plupart d'entr'eux ont donné, par rapport à la connoiſſance de Dieu, dans des écarts que nous ne croirions pas aujourd'hui poſſibles, ſi ces écarts n'étoient conſtatés par les monumens les plus certains, & ſi ceux où donnent encore actuellement quelques peuples de l'Aſie ne nous rendoient ceux des anciens peuples plus vraiſemblables. Les uns adorerent des idoles de bois & de métal (*a*).

Les Chinois, &c.

(*a*) Avant que les hommes adoraſſent le bois, la pierre & le métal, il y avoit eu une autre idolâtrie qui

Les autres proſtituerent leurs hommages à de vils animaux & aux productions de leurs jardins. Pluſieurs offrirent leur encens à des hommes criminels, afin de juſtifier leurs infames paſſions par l'exemple des Dieux qu'ils adoroient.

Reprenons cet enchaînement des erreurs de l'eſprit humain au ſujet de la Divinité. Le bois & le métal furent un des premiers objets du culte idolatrique qui a regné dans preſque tout l'Univers pendant pluſieurs ſiecles.

Le bois, la pierre & le métal.

Un artiſan voyoit dans ſon attelier une piéce de bois; il commençoit d'abord par la dégroſſir, enſuite il lui donnoit une figure humaine, il la revêtoit de différentes couleurs; & peu de tems après on le voyoit adorer cet ouvrage de ſes mains, ſe proſterner devant ce Dieu qui n'avoit point d'yeux pour le voir, prier celui qui n'avoit point d'oreilles pour l'entendre, & trembler devant une figure de laquelle il auroit pu faire quelques jours auparavant un banc, une table, ou quelqu'autre meuble de cette eſpece. C'eſt ce qu'exprime ingénieuſement le poëte lyrique:

Horace.

Incertus ſcamnum faceret ne Priapum,
Maluit eſſe Deum.

Les animaux.

D'autres, ſur-tout les Egyptiens, adorerent de

---

avoit pour objet le ſoleil, la lune & les étoiles. C'eſt ce que l'écriture entend par ces mots génériques, *omnis militia cœlorum.*

vils animaux. Tout le monde ſait que le crocodile étoit l'objet de leur culte ; & que l'animal domeſtique que la providence nous a donné pour nous garantir de l'incommodité que nous cauſent ces petits animaux qui rongent les meubles dans nos maiſons, le *Chat*, en un mot, étoit en une vénération ſuperſtitieuſe parmi ces peuples. (Apparemment qu'on avoit trouvé le ſecret de fixer ce Dieu dans ſon temple, ou en l'enfermant dans une eſpece de cage, ou en l'attachant de quelqu'autre maniere ; car ſans cela, il auroit *bien*tôt laiſſé-là tous les honneurs de la divinité (*a*). Mais de toutes les déités Egyptiennes, la plus fameuſe étoit *Apis*. Or, *Apis* étoit un bœuf. Quand ce Dieu étoit mort, (car les Dieux Egyptiens n'étoient pas immortels) il falloit en trouver un autre. On le cherchoit dans tous les états du roi d'Egypte : mais tout bœuf n'étoit pas propre à l'apothéoſe. On y procédoit avec précautions. Le ſigne auquel on devoit le reconnoître étoit une tache blanche en un certain endroit de la tête. Le premier qu'on trouvoit ainſi

(*a*) Des ſoldats Romains tuerent en Egypte un *Chat*. Le peuple prit tumultueuſement les armes, & maſſacra ces prétendus ſacriléges. S'ils n'avoient tué qu'un homme, les Egyptiens l'euſſent ſouffert ; mais ils avoient tué un *Chat*, il falloit venger la mort de leur Dieu. C'eſt ce qui occaſionna la fameuſe guerre que le Conſul Gabinius fit à l'Egypte.

marqué étoit celui auquel on décernoit les honneurs divins ; on le couronnoit de fleurs ; on le menoit en triomphe dans la ville capitale ; on l'introduiſoit dans ſon temple ; on lui offroit des ſacrifices ; on lui préſentoit de l'encens ; on lui adreſſoit des prieres. Toute l'Egypte étoit dans l'allégreſſe ; *Memphis* avoit un nouveau Dieu.

Cependant quelqu'hommage que l'on rendît en Egypte aux animaux, ils n'y jouiſſoient pas du privilege excluſif de la divinité. Les légumes des jardins le partageoient avec eux. Ce qui a fait dire à Juvénal, en parlant des Egyptiens : ô la ſainte nation que l'Egypte ! elle eſt ſi ſainte que ſes jardins mêmes produiſent des Dieux : *O ſanctas gentes, quarum naſcuntur in hortis Numina.*

Des hommes criminels.

D'autres peuples ont adoré des hommes, & quels hommes ! Pour le comprendre, ouvrons les livres de l'antiquité payenne. Nous y verrons un *Jupiter* inceſtueux ; une *Vénus* impudique ; un *Mercure*, le Dieu des voleurs ; un *Bacchus*, celui des ivrognes ; un *Momus*, celui des médiſants. Nous y verrons, en un mot, tous les vices déifiés dans la perſonne des Dieux qui en étoient coupables. Voilà quel étoit le fonds de la théologie morale des idolâtres. Auſſi avoient-ils les idées les plus groſſieres, ſur la plûpart des vices auxquels les hommes ſont ſujets.

On demandoit à un de leurs philoſophes, ſi l'ivrogneri

l'ivrognerie étoit un mal. Oui, répondit-il, c'eſt un mal que de dégrader ſa raiſon en ſe mettant, comme font les ivrognes, au-deſſous des plus vils animaux. Mais ſi cela eſt, lui repliquoit-on, pourquoi donc eſt-ce qu'on s'enivre en l'honneur de *Bacchus* ? Ici le caſuiſte étoit embarraſſé... Ah ! dit-il, c'eſt que... ce qui eſt un mal en ſoi-même ceſſe de l'être quand on ne le fait que pour honorer un Dieu. Quelle doctrine ! On demandoit à un autre théologien du paganiſme, c'étoit le poëte *Simonide*, quel moyen on devoit prendre pour rendre graces aux Dieux de la diſperſion de l'armée de Xerxès qui menaçoit toute la Grece. Il faut, dit-il, que les filles proſtituées adreſſent leurs prieres à *Vénus*. On ſuivit ce conſeil ; on en dreſſa un *Ex-voto*, c'eſt-à-dire, qu'on fit un tableau où ces filles publiques étoient repréſentées en prieres devant l'autel de la Déeſſe. Et ce fut le même poëte qui en compoſa l'inſcription qui marquoit que c'étoit à ces perſonnes que la Grece étoit redevable de ſa délivrance (*a*). Voilà juſqu'où alloient l'impiété & la folie de ces hommes qui ſe piquoient tant de ſuivre les lumieres de la raiſon naturelle.

Ariſtote, dans ſa Politique, l. 7.

Mais ceux mêmes qui ſembloient en avoir fait

(*a*) Athenée, liv. 13, rapporte qu'on fit un ſemblable vœu à *Vénus* pour obtenir la ceſſation d'une maladie contagieuſe dans pluſieurs villes de la Grece.

un meilleur uſage, les plus grands philoſophes; les *Socrate*, les *Platon*, les *Diogene*, dans combien de travers ne donnerent-ils pas ſur les objets de la religion?

Ces prétendus ſages étoient ſi éloignés de la vraie ſageſſe, qu'ils avoient, au témoignage de *De Civ. Dei.* ſaint Auguſtin, deux cens quatre-vingt-huit opinions différentes ſur un article auſſi important que celui de la béatitude. Et c'eſt ſans doute pour montrer à l'homme ſa propre foibleſſe & l'inſuffiſance de ſa raiſon, que Dieu laiſſa le monde ſi long-tems ſans lui envoyer ſon Verbe, afin que nous compriſſions mieux le beſoin que nous avions d'une lumiere ſurnaturelle. En effet, de tout tems on a été ſi convaincu de l'inſuffiſance de la raiſon & de l'eſpece de néceſſité qu'on avoit d'une lumiere ſurnaturelle pour nous conduire à Dieu, que tous ceux qui ſe ſont donnés pour auteurs d'une religion, ſe ſont prétendus inſpirés du Ciel. *Numa Pompilius* à Rome ſe prétendit inſpiré par la nymphe *Egérie*; *Lycurgue* à Lacédémone fit approuver ſes loix par l'oracle de Delphes. Mahomet lui-même ſe diſoit inſpiré par le Saint-Eſprit. Tant il eſt vrai que tout le monde étoit perſuadé que la ſeule raiſon ne ſuffiſoit pas pour conduire à la divinité. Quelques-uns même des payens en furent ſi convaincus, qu'ils ſouhaiterent que la divinité voulût bien ſe faire connoître aux hommes d'une maniere

plus claire & plus diſtincte. Ce que ces payens ſouhaitoient, Dieu le fit. Il ajouta aux foibles lueurs de la raiſon les lumieres d'une religion ſurnaturelle.

Avant d'en montrer l'exiſtence, de cette religion ſurnaturelle, il faut en faire voir la convenance & la poſſibilité. Pour y procéder avec ordre, j'établis trois propoſitions. *Il peut y avoir une Religion révélée ; il doit y avoir une Religion révélée ; il y a une Religion révélée.* Je reprends, & je dis d'abord qu'il peut y en avoir une. Poſſibilité de la révélation.

Ici je commence par demander aux Déiſtes s'ils peuvent me nier la poſſibilité de la révélation. Je ne crois pas qu'ils s'oublient au point d'ôter à Dieu le pouvoir de parler à l'homme, & de lui faire connoître ſes volontés d'une maniere plus diſtincte qu'il ne les connoît par la raiſon. Cette hypotheſe répugneroit-elle du côté de Dieu ? Mais auquel de ſes attributs eſt-elle contraire ? à ſa ſageſſe ? à ſa juſtice ? à ſa bonté ? Rien de tout cela. Répugneroit-elle du côté de l'homme ? Mais en quoi ? Son eſprit n'eſt-il pas ſuſceptible de connoiſſances plus claires que celles que lui fournit la raiſon ? Sa volonté n'eſt-elle pas capable d'un amour plus noble & plus pur que celui qu'il tire des motifs naturels ? On ne ſauroit en diſconvenir. Il eſt donc certain que la révélation eſt poſſible. Je dis plus : non-ſeu-

lement il y a de la poſſibilité dans la révélation; il s'y trouve en outre une très grande convenance. Et c'eſt ce que j'ai avancé en ſecond lieu; *il doit y avoir une Religion révélée.*

Convenance de la révélation.

Oui, mes freres, il convenoit que Dieu donnât aux hommes une Religion révélée qui pût ſuppléer à ce qui manque à la religion purement naturelle. En effet, cette raiſon eſt extrêmement bornée. Donc il convenoit que la révélation vînt étendre ſes lumieres & lui donner une clarté qu'elle ne ſauroit avoir par elle-même. Cette raiſon eſt très-incertaine. Donc il convenoit que la révélation vînt diſſiper ſes doutes & fixer ſes incertitudes. Cette raiſon eſt très-foible. Donc il convenoit que la révélation vînt augmenter ſes forces & l'encourager par la crainte des peines & par l'eſpoir des récompenſes.

De plus, comme nous ne ſommes pas de purs eſprits, & que la ſociété ne ſauroit ſe ſoutenir par le ſeul ſecours des penſées & des ſentimens; il convenoit que la révélation vînt pour fixer le culte extérieur. D'ailleurs, les hommes vivant en ſociété ont beſoin d'un culte public, & par conſéquent d'un culte uniforme. Donc il convenoit que la révélation vînt établir cette uniformité.

Remarquez, mes freres, que je me ſers toujours ici du terme de *convenance*, pour montrer qu'il n'y avoit pas de néceſſité abſolue que Dieu nous donnât la révélation, & que cette révélation

étant une grace purement gratuite, Dieu n'étoit pas eſſentiellement obligé à nous l'accorder; mais que cela convenoit à ſa ſageſſe, à ſa bonté, & même en quelque ſorte à ſa juſtice. Or, tout cela eſt plus que ſuffiſant pour dire qu'il devoit y avoir une révélation.

Existence de la révélation.

Maintenant il s'agit de faire voir que non-ſeulement la révélation eſt poſſible & convenable, mais encore que la révélation eſt réelle & qu'il y en a certainement une. C'eſt ici le point topique contre les Déiſtes. S'ils veulent une bonne fois convenir de cette vérité, & avouer que Dieu a véritablement parlé aux hommes, ils ceſſeront d'être Déiſtes, puiſqu'ils ne peuvent nier que quand un Dieu parle, on doit l'écouter & lui obéir. Entrons dans cet article eſſentiel, & pour le faire avec méthode, remontons aux tems qui ont précédé l'établiſſement du Chriſtianiſme.

Pendant que preſque tous les hommes proſtituent honteuſement leurs hommages à la créature, & que chez eux tout eſt Dieu, excepté le Dieu véritable; je vois un peuple, ſéparé des autres peuples par ſa croyance, par ſa religion, par ſes pratiques, je vois qu'il fait profeſſion d'adorer un ſeul Dieu qui a fait le ciel & la terre, & qu'il ſoutient que toutes les Nations qui ne l'adorent pas ſont dans une groſſiere erreur : c'eſt le peuple Juif: *Notus in Judæâ Deus.*

Je m'informe de l'origine de ce peuple, & j'ap-

Origine des Juifs.

prends qu'il la doit à un ancien patriarche, nommé *Abraham*, auquel ils disent que le vrai Dieu a parlé, & qu'il lui a fait de grandes promesses. J'apprends que ces descendans d'*Abraham*, après avoir été long-tems captifs en Egypte, après s'y être extrêmement multipliés, après y avoir essuyé de violentes persécutions, en sortirent par l'ordre de Dieu, pour lui aller sacrifier dans le désert; que, poursuivis par le roi d'Egypte jusques sur les bords de la mer rouge, la mer s'ouvrit à leurs yeux, que ses eaux se soutinrent, comme deux murs, à droite & à gauche; que ce peuple, composé de deux millions d'hommes (*a*), passa à pied sec au travers de ces abymes, & que *Pharaon*, qui les poursuivoit, y étant entré à leur suite, y périt avec toute son armée, par les flots que Moïse avoit suspendus d'un coup de baguette, & qu'il fit retomber sur eux par le même moyen.

J'apprends que ce peuple ayant bientôt consommé les vivres qu'il avoit apportés d'Egypte, & n'en trouvant point dans le désert, obtint de Dieu, à la priere de Moïse, un pain qui tomba du ciel

(*a*) L'Ecriture dit qu'il y avoit six cens mille combattans. Or, six cens mille combattans, parmi lesquels on ne compte ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards, ni les esclaves, doivent donner pour le moins trois millions de personnes. Les gens en état de porter les armes ne font pas la cinquiéme partie des citoyens. *Voyez M. Bullet, Réponses critiques, t. 3, p. 129 & 130.*

pendant quarante années pour leur ſubſiſtance, & que, près de périr de ſoif dans cette ſolitude, ils virent le même Moïſe frapper de ſa baguette miraculeuſe un rocher, & en faire ſortir des ruiſſeaux d'une eau claire qui leur conſerva la vie.

La loi donnée ſur le mont Sinaï.

J'apprends enfin que quelques mois après le paſſage de la mer rouge, Dieu, du ſommet de la montagne de *Sinaï*, au milieu des feux & des éclairs, donna à tout le peuple, aſſemblé au bas de cette montagne, une loi que nous appellons le *Décalogue. Je ſuis*, leur dit-il, *le Seigneur votre Dieu. C'eſt moi qui vous ai tirés de l'Egypte. Vous n'adorerez que moi ſeul...* & le reſte des dix loix gravées par le doigt de Dieu même (*a*) ſur deux tables de pierre.

Voilà, Chrétiens, la premiere révélation publique que Dieu a faite aux hommes. Voilà le fondement de la Religion ſainte que nous profeſſons; Religion ébauchée en quelque ſorte quelque tems après la Pâque moſaïque ſur la montagne de *Sinaï*, au milieu des feux étincelans, & enſuite achevée, conſommée, perfectionnée cinquante jours après la Pâque chrétienne ſur la montagne de *Sion*, au milieu d'un vent impétueux & des langues de feu qui parurent ſéparément ſur la tête de chacun

(*a*) *Deditque Dominus Moïſi duas tabulas lapideas, ſcriptas digito Dei.* Exodi. c. 31. Expreſſions métaphoriques.

des premiers Disciples de Jesus-Christ. Le rapport entre ces deux grands événements est trop visible pour que nous nous arrêtions à en faire la remarque. Mais comme le premier est le fondement du second ; c'est sur celui-là que nous devons insister d'abord. Commençons par en montrer la certitude.

Le passage de la mer rouge, la colonne obscure du côté des Egyptiens, & lumineuse du côté des Israëlites, la manne qui tombe du ciel, l'eau qui coule du rocher, le nuage épais & la fumée qui sort du mont *Sinaï*, le tonnerre qui gronde & les éclairs qui l'accompagnent, le bruit d'une trompette éclatante & le son d'une voix qui se fait distinctement entendre à trois millions d'hommes, sont des prodiges trop évidents pour qu'on puisse douter qu'ils soient les ouvrages du bras de Dieu. Mais sont-ils bien certains ces prodiges? Oui, mes freres, ils le sont de maniere à ne pas souffrir la moindre réplique.

En effet, ils se lisent dans le *Pentateuque*. (Le Pentateuque est la collection des cinq premiers livres de l'Ecriture composés par Moïse.) Or, s'ils sont contenus dans le Pentateuque, ils sont d'une vérité inconteſtable. Nos adversaires ne conviendront pas de la conséquence ; il faut la leur prouver. Pour y réussir, j'établis deux propositions ; la premiere, que ces livres sont le véritable ouvrage de Moïse ; la seconde, que s'ils sont l'ouvrage de

Moïſe, ils ne contiennent que la vérité toute pure. Il s'agit donc d'abord de faire voir l'authenticité de ces livres.

Authenticité du Pentateuque.

Quand pour la démontrer nous n'aurions d'autres preuves que l'opinion commune où l'on eſt à cet égard depuis plus de trois mille deux cens ans, ce ſeroit déja beaucoup. Une poſſeſſion qui remonte au-delà de trente-deux ſiecles eſt un titre plus que ſuffiſant pour autoriſer l'argument de preſcription contre nos adverſaires. On pourroit ſe contenter de leur dire qu'ils viennent trop tard pour enlever au légiſlateur des Juifs un ouvrage qu'une ſi haute antiquité lui attribue.

Si dans la république des lettres quelqu'un s'aviſoit de diſputer à Hérodote ſon Hiſtoire, à Homere ſes Poëmes, à Céſar ſes Commentaires, à Cicéron ſes Harangues; on ne daigneroit pas répondre à celui qui avanceroit un paradoxe ſi ridicule; & quoique tous ces ouvrages ne remontent pas, à beaucoup près, auſſi loin que celui de Moïſe, on regarderoit comme de doctes délires les raiſons qu'on allégueroit pour appuyer cette opinion. Mais comme ce n'eſt-là qu'une réponſe générale, entrons un peu plus dans le détail des motifs que nous avons d'attribuer les livres du Pentateuque au conducteur d'Iſraël.

Tradition des Juifs.

D'abord, ſans parler des millions de Chrétiens, qui tous regardent, depuis plus de dix-ſept cens ans, ces livres comme l'ouvrage de Moïſe, il ne

faut que jetter les yeux ſur les Juifs pour convenir de leur authenticité. Les Juifs d'aujourd'hui, qui liſent encore ces livres ſacrés avec la plus grande vénération, ne les reſpectent tant que parce qu'ils ſont convaincus que Moïſe en eſt l'auteur; & cette conviction, ils l'ont reçue de leurs peres, qui eux-mêmes l'avoient reçue de leurs ancêtres, en remontant de ſiecle en ſiecle juſqu'à ceux qui les reçurent primitivement de la main de Moïſe même.

Sous le regne de Roboam le ſchiſme politique & religieux qui ſépara *Iſraël* de *Juda*, & qui cauſa parmi les habitans de ces deux royaumes une haine mutuelle, qui duroit encore du tems de Jeſus-Chriſt, n'empêcha pas que les uns & les autres ne reconnuſſent le Pentateuque pour l'ouvrage de Moïſe. En effet, les Samaritains ne reprocherent jamais aux Juifs, ni les Juifs aux Samaritains d'attribuer à ce ſaint prophete un ouvrage qui ne fût pas le ſien. Or, je demande d'où pouvoit venir entre des partis ſi oppoſés un concert unanime ſur cet article, ſi ce n'eſt de la perſuaſion intime où ils étoient tous de l'authenticité de cet ouvrage? Il eſt donc sûr que dans le tems de la ſéparation des dix tribus il n'y avoit parmi les Hébreux aucun doute ſur cette vérité. Voilà une époque qui s'approche déja bien de la ſource. Mais remontons plus haut.

Près d'un ſiecle auparavant, *David* attribuoit les livres du Pentateuque à Moïſe, & le cite plus

fieurs fois comme en étant l'auteur. Remontons plus haut encore. Avant *David*, *Samuel* attribuoit les mêmes livres au thaumaturge Iſraëlite ; & avant eux tous, *Joſué* qui fut le ſucceſſeur immédiat de Moïſe, & qui avoit reçu l'original Hébreu de la main de Moïſe même, nomme le Pentateuque la loi de Moïſe, le livre de Moïſe, l'ouvrage de Moïſe. Tout cela fait un enchaînement de tradition judaïque contre laquelle on ne peut s'inſcrire en faux, ſans donner dans le plus honteux pyrrhoniſme.

Tradition des payens.

Je dis plus : ce ne ſont pas ſeulement les Juifs qui attribuent le Pentateuque à Moïſe ; ce ſont des payens. *Longin*, dans ſon Traité du Sublime, pour montrer que le ſtyle ſimple n'eſt point oppoſé au ſtyle ſublime, dit : « Y a-t-il rien de plus » ſimple & de plus ſublime tout enſemble que ce » texte d'un certain Moïſe : *Fiat lux & facta eſt* » *lux*. Que la lumiere ſoit faite, & la lumiere ſe » fit » ? Voilà donc un payen qui attribue le Pentateuque à Moïſe. Or, ce payen parloit ſelon le ſentiment de ceux qui vivoient de ce tems-là. C'étoit donc du tems de *Longin* une opinion publiquement reçue que Moïſe étoit l'auteur du Pentateuque.

Hérodote dit que les Juifs étoient venus de l'Egypte, & qu'ils en ſortirent tous enſemble, après avoir mis un *pâtre* à leur tête. Or, ce *pâtre* d'Hérodote eſt évidemment Moïſe, qui avoit conduit

pendant quarante ans les troupeaux de ſon beau-pere *Jethro*.

En voilà plus qu'il n'en faut pour conſtater l'authenticité du Pentateuque, & pour prouver qu'on ne peut l'attribuer qu'à Moïſe. Mais ſi le Pentateuque eſt l'ouvrage de Moïſe, tout ce qu'il contient eſt d'une vérité inconteſtable. Et c'eſt ma ſeconde propoſition.

Caractere de Moïſe.

Pour en comprendre la certitude, il ne faut que peſer attentivement le caractere de l'écrivain qui nous a laiſſé cet ouvrage. Il l'a écrit d'un ſtyle qui eſt de la plus grande ſimplicité. Point d'exagération, point d'enflure dans le récit qu'il nous fait des événements les plus prodigieux. Il les raconte dans les termes les plus ſuccincts, & ſans chercher à y ajouter les ornements de l'éloquence. Combien de brillantes réflexions n'auroit-il pas pu faire ſur le paſſage de la mer rouge à pied ſec, ſur la manne qui tomboit dans le déſert, ſur l'eau qui ſortit tout-à-coup du ſein d'un rocher ? Point du tout. Il raconte ces faits étonnans avec auſſi peu d'emphaſe que s'il rapportoit des choſes ordinaires & communes.

Autre caractere de Moïſe dans ſon ouvrage, c'eſt la candeur. Il l'y porte juſqu'à faire un humble aveu de ſes défauts naturels, comme de la difficulté qu'il avoit à parler, & même de ſes péchés, comme de la défiance qu'il eut du pouvoir de Dieu qui lui commandoit de frapper le roche

de ſa baguette. Un homme qui pouſſe la ſincérité juſques-là, auroit-il porté le menſonge juſqu'à s'attribuer des miracles qu'il n'auroit pas faits? Mais quand il eût eu deſſein de mentir, il étoit trop prudent pour oſer le faire dans des circonſtances où il eût été très-facile de prouver l'impoſture.

Et c'eſt encore-là un des caracteres de l'ouvrage de Moïſe. On y voit d'un bout à l'autre une prudence conſommée. La ſeule lecture ſuffit pour s'en convaincre. Or, il eut fallu que Moïſe eût été non-ſeulement le plus imprudent, mais même le plus extravagant de tous les hommes, pour oſer dire à deux millions de perſonnes, qu'ils avoient vu des prodiges étonnans, quoiqu'aucun d'eux n'en eût pas la moindre connoiſſance.

Car ſi les Hébreux ne paſſerent pas la mer rouge à pied ſec, s'ils ne furent pas nourris pendant quarante ans d'un pain tombé du ciel, s'ils ne furent pas témoins du ſpectacle effrayant qui accompagna la promulgation de la loi ſur la montagne; de quel front Moïſe oſoit-il leur dire qu'ils avoient vu tout cela de leurs yeux? & non-ſeulement le leur dire, mais le conſigner dans un écrit qui devoit paſſer à la poſtérité la plus reculée, dans un écrit où il leur fait les reproches les plus ſanglans, dans un écrit où il les accuſe d'être des ingrats & des hommes adonnés, pour la plûpart, aux paſſions les plus infames? Malgré cela, ils reçoivent

cet écrit avec le plus profond reſpect ; ils ſe le tranſmettent de pere en fils, & leurs deſcendans, après plus de trente-deux ſiecles, le conſervent encore avec la plus grande vénération. Avouons, mes freres, que tout cela ſeroit abſolument impoſſible, ſi le récit de Moïſe n'étoit pas marqué au coin de la vérité la plus inconteſtable.

Et ne dites pas que le reſpect qu'ils avoient pour lui les porta à recevoir ſon écrit malgré les fauſſetés qu'il contient. Car ce reſpect même montre qu'ils le regardoient comme un homme inſpiré de Dieu. Ils n'euſſent point reſpecté un homme qu'ils euſſent ſu être un impoſteur ; & ſur-tout un homme qui par l'ordre de Dieu en fit paſſer pluſieurs mille au fil de l'épée, & fit engloutir tout vivants dans les entrailles de la terre *Coré*, *Dathan* & *Abyron*, avec tous ceux qui eurent part à leur révolte. Avouons-le encore une fois, que ſi, malgré tout cela, les Hébreux ont reçu & conſervé précieuſement l'ouvrage de Moïſe, c'eſt qu'ils étoient intimement convaincus de la vérité de tous les faits qu'il contient.

Monumens ſubſiſtans de l'authenticité du Pentateuque.

Au reſte nous avons encore aujourd'hui des preuves évidentes de cette vérité des faits contenus dans le Pentateuque. Un peu de détail va nous en convaincre.

Les Turcs.

Nous voyons que les Juifs circonciſent leurs enfans huit jours après leur naiſſance, & que les Turcs circoncifent les leurs à l'âge de treize ans. Chez

chons la ſource de cette pratique obſervée par ces deux nations. Nous la trouverons dans le Pentateuque ; nous y verrons qu'Abraham eut deux fils, *Iſmaël* & *Iſaac* ; qu'il circoncit *Iſaac* à l'âge de huit jours; voilà l'uſage des Juifs qui ſont deſcendus d'Abraham par *Iſaac* ; & qu'il circoncit *Iſmaël* à l'âge de treize ans ; voilà l'uſage des Turcs qui ſe prétendent deſcendus d'Abraham par *Iſmaël*.

Les Juifs.

Nous ſavons que les Juifs immolent encore aujourd'hui leur agneau paſchal le quatorziéme jour de la lune de Mars. Où trouverons-nous la ſource de cette cérémonie? dans le Pentateuque, où Moïſe nous apprend que Dieu ordonna à ſon peuple d'immoler un agneau le même jour, qui étoit la veille de leur ſortie de l'Egypte.

Les ſept jours de la ſemaine.

Nous comptons les jours de la ſemaine par ſept ; après avoir compté ſept jours, nous recommençons & nous en comptons ſept autres. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cela ſe fait de même chez différents peuples. Non-ſeulement les François, mais les Romains, les Grecs (*a*), les Egyptiens, les Turcs, les Chinois, les Sauvages (*b*) obſervent

(*a*) S. Clem. d'Alex. rapporte dans ſes Stromates, liv. 5, des Textes d'Homere, d'Héſiode, de Solon, &c. où ces payens diſent qu'on doit honorer la Divinité ſurtout le ſeptiéme jour de la ſemaine, parce que c'eſt celui où la création de l'Univers a été achevée.

(*b*) Il eſt vrai que le P. Laffiteau parle d'une petite

la même méthode. D'où peut venir une ſi grande unanimité dans une choſe qui paroît ſi arbitraire ; car enfin le nombre ſept n'eſt une partie aliquote (*a*) ni du mois, ni de l'année. Pourquoi donc le prendre ſi généralement à l'excluſion de tout autre nombre ? Pourquoi ne pas compter par cinq ou par dix, par douze ou par quinze ? Cela devoit être entiérement égal. Nous n'en trouverons point la raiſon, ſi nous ne la cherchons dans le Pentateuque. Ouvrons la Geneſe à l'endroit où Moïſe rapporte ce qui s'eſt paſſé dans la création du monde ; nous y verrons que Dieu ayant fait toutes les parties de l'Univers en ſix jours, ſe repoſa le ſeptiéme. Comme tous les hommes ſont venus d'Adam & de Noé, ils ont appris de ces premiers peres du genre humain cette partition du nombre de ſept jours. Les enfans de ces premiers chefs de la race humaine l'ont tranſmiſe à leurs deſcendans, qui l'obſervent encore aujourd'hui.

Les Negres. Les Negres du Sénégal ont une ancienne tradition qui leur apprend qu'ils ſont faits pour être

---

Nation de Sauvages qui compte par quinze. Mais cette Nation, très-peu nombreuſe, eſt ſi peu de choſe, en comparaiſon du reſte de l'Univers, qu'elle peut n'être comptée pour rien.

(*a*) Une partie *aliquote* eſt une partie qui répétée un certain nombre de fois égale le tout dont elle eſt partie. Par exemple, ſix eſt une partie aliquote de dix-huit, parce que ſix répété trois fois donne dix-huit.

les eſclaves des autres hommes, en punition, diſent-ils, du crime d'un de leurs ancêtres nommé *Tam*, qui inſulta ſon pere. Or, le *Tam* des Negres du Sénégal eſt évidemment le *Cham* dont parle Moïſe au *ch. 9 de la Geneſe*. Nous y liſons que Cham ayant inſulté Noé ſon pere, ce ſaint patriarche lui prédit que ſes enfans ſeroient les eſclaves des enfans de ſes freres : *Maledictus Canaam erit ſervus fratrum ſuorum.* Gen. c. 9 v. 25.

Les Chinois. Les Chinois ont une autre tradition, ſelon laquelle ils ſe prétendent deſcendus d'un certain *Fohé* (a), qui, reſté ſeul avec ſon épouſe, ſes trois fils & leurs trois femmes, repeupla la Chine après une grande inondation. Or, ce *Fohé* des Chinois eſt exactement *Noé* avec ſa femme, ſes trois fils & ſes trois brus qui, comme dit Moïſe, repeuplerent le monde après le déluge.

Les Payens. Ce déluge eſt rapporté par *Beroſe* le Chaldéen, de la même maniere que le rapporte Moïſe. Plutarque, auteur payen, parle de la colombe qui ſortit de l'arche, ainſi qu'en a parlé Moïſe. Les poiſſons pétrifiés dans le ſein des plus hautes montagnes, en des lieux fort éloignés de la mer, ſont des preuves que les eaux ont été ſur ces montagnes, ſelon le récit qu'en fait Moïſe. Un célebre

(a) Voyez le Dictionnaire de M. l'Advocat, tom. I, pag. 491, colonne ſeconde, vers le milieu, à l'article qui commence par *Fé*, *Fo* ou *Fohé*.

écrivain a appellé ces pétrifications des médailles de l'hiſtoire du déluge (*a*).

L'ancienne Mythologie.

L'ancienne mythologie nous fournit encore des preuves de la vérité du Pentateuque. Il eſt clair que c'eſt dans cet ouvrage que les payens ont puiſé le fond des fables qu'ils ont attribuées à leurs Dieux. *Bacchus*, ſauvé des eaux pendant ſon enfance, n'eſt-il pas évidemment Moïſe enfant retiré de deſſus le courant du Nil ? Le caducée de *Mercure*, auquel les payens attribuoient tant de vertu, & qui conſiſtoit dans une baguette entourée de deux ſerpents, étoit-il autre choſe que la baguette miraculeuſe de Moïſe qui dévora les ſerpents des Egyptiens ?

Les pierres Béthyles.

Finiſſons par le récit d'une pratique ſuperſtitieuſe dont l'origine ſe trouve encore dans le Penta-

(*a*) Je ſais qu'un Naturaliſte moderne a voulu infirmer cette preuve du déluge tirée des pétrifications. Mais on lui a ſolidement répondu ; & je ne vois pas ce qu'il repliqueroit à celle que fourniſſent des feuilles d'arbres qui ne croiſſent que dans les Indes, & qu'on a trouvées pétrifiées au milieu de notre Europe. Cela ne prouve-t-il pas le bouleverſement du globe occaſionné par le déluge dont parle Moïſe ?

De plus on trouve au milieu de l'Afrique, à plus de trois cens lieues de la mer, des campagnes toutes couvertes de coquillages. On en a même trouvé ſur le plus haut des Alpes, des couches rangées les unes ſur les autres.

C'eſt ce qu'on lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, preſqu'à chaque année.

teuque. Il y avoit chez les payens des eſpeces de *Taliſmans* en grande vénération parmi eux. C'étoient des pierres que l'on nommoit *Béthyles*, & ſur leſquelles on répandoit de l'huile en les conſacrant aux faux Dieux. L'hiſtoire qui nous rapporte cette pratique ne nous en montre point la ſource. Remontons juſqu'à Moïſe; nous la trouverons dans ſon Pentateuque. Il y eſt dit de *Jacob* qu'après le myſtérieux ſommeil qu'il eut à *Béthel*, il prit la pierre qu'il avoit eue ſous ſa tête en dormant, & qu'il la conſacra à Dieu en y répandant de l'huile. Qui ne voit là le rapport qui ſe trouve entre cette pierre de *Béthel*, conſacrée à Dieu par Jacob en y répandant de l'huile, & les pierres *Béthyles* que les payens conſacroient aux faux Dieux de la même maniere? Tout cela montre évidemment la vérité des faits rapportés dans le Pentateuque. Gen. c. 28.

Non-ſeulement les Chrétiens, mais les Juifs; les Samaritains, les payens, les Turcs, les Negres, les Chinois dépoſent en faveur de l'authenticité de cet admirable ouvrage. Et ſi cela eſt, les miracles qui y ſont rapportés ſont certains. Si ces miracles ſont certains, il eſt certain auſſi qu'il y a eu une révélation. Oui, mes freres, cette révélation, commencée dans la Synagogue, eſt de la plus grande certitude; & c'eſt-là le fondement de notre Religion, qui n'eſt autre choſe qu'une ſeconde révélation qui a perfectionné la premiere.

Concluons de tout ce que nous venons de dire; que Moïſe a figuré Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt a confirmé la loi de Moïſe; que la Synagogue a annoncé l'Egliſe, & que l'Egliſe a été le complément de la Synagogue. La premiere nous a appris à connoître Dieu. La ſeconde nous a fait connoître Jeſus-Chriſt ſon fils. C'eſt en cela, Seigneur, que conſiſte la vie éternelle, à vous connoître, vous qui êtes le ſeul vrai Dieu, & à connoître Jeſus-Chriſt que vous nous avez envoyé: *hæc eſt vita æterna, ut cognoſcant te Deum verum & quem miſiſti Jeſum-Chriſtum.* C'eſt au nom de ce divin Sauveur que nous eſpérons avoir part à cette vie que vous nous promettez pendant toute l'éternité bienheureuſe. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE TROISIEME,

Contre les Déïſtes.

L'EXISTENCE D'UNE RELIGION RÉVÉLÉE.

Legem ergo deſtruimus per fidem? Abſit. Sed legem ſtatuimus.

Détruiſons-nous donc la loi par la foi? Non. Mais nous l'établiſſons.

S. Paulus ad Rom. 3, v. 31.

CE que l'Apôtre dit ici aux Juifs à l'égard de l'ancienne loi, par rapport à la loi nouvelle, nous pouvons le dire aux Déïſtes à l'égard de la raiſon, par rapport à la Religion révélée. Détruiſons-nous la loi de la Religion par la foi qui nous fait croire les myſteres que Dieu nous révele? *Legem ergo deſtruimus per fidem?* Non. Et nous en ſommes bien éloignés de la détruire. Au contraire, nous la ſuppoſons, nous l'établiſſons, nous la confirmons de plus en plus. *Abſit. Sed legem ſtatuimus.*

En effet, mes freres, nous ne blâmons pas les Déïſtes de ce qu'ils ſe déclarent les partiſans de la raiſon; & nous n'avons garde de le faire, puiſque nous le ſommes, pour le moins, autant qu'eux. Et c'eſt le ſens qu'on peut donner à ce que nous ordonne ſaint Paul, quand il veut que la ſoumiſſion

que nous rendons à la foi soit appuyée sur les lumieres de la raison (*a*) : *Rationabile obsequium vestrum.*

C'est en effet la raison même qui nous dicte la docilité que nous avons à soumettre notre esprit aux lumieres de la foi. Cette raison nous enseigne qu'il y a un Dieu. Nous n'avons besoin que de ses lumieres pour comprendre la certitude de cette vérité fondamentale. Elle va plus loin ; convaincue de l'existence d'un premier Etre, elle ne peut s'empêcher de conclure que cet Etre suprême étant infiniment sage, n'a pu créer les êtres raisonnables que pour le connoître & l'aimer; puisque, par rapport à eux il n'y a point de fin digne de Dieu que sa connoissance & son amour. Elle conclut que la connoissance & l'amour de Dieu étant l'essentiel de la Religion, dès qu'il y a un Dieu, il y a essentiellement une Religion.

Elle ne s'en tient pas encore là. Elle fait un pas de plus, & elle dit, il n'est pas impossible que Dieu, non content d'avoir éclairé l'homme par le flambeau de la raison naturelle, lui ait donné une lumiere plus distincte ; & au cas que cela soit, l'homme est obligé d'y soumettre son esprit. Il s'agit donc d'examiner si ce qui est possible n'existeroit

(*a*) Notre foi est appuyée directement sur l'autorité d'un Dieu qui nous parle; mais c'est la raison qui nous montre qu'un Dieu a parlé.

pas. Or, en l'examinant, je trouve que Dieu a parlé (*a*) à l'homme, qu'il lui a révélé des vérités ſurnaturelles, & que ces vérités ont été confirmées par des prodiges. Ces prodiges me montrent que la révélation étant l'ouvrage de Dieu, tout homme eſt obligé de s'y ſoumettre, & que, par conſéquent, quelqu'incompréhenſibles qu'on ſuppoſe les vérités qui me ſont révélées, je dois les croire par rapport à l'autorité d'un Dieu qui parle.

Au reſte, dès qu'il s'agit de la connoiſſance de Dieu, je dois m'attendre à des vérités incompréhenſibles. Mon cœur ne pourroit adorer un Dieu que mon eſprit pourroit comprendre. Un Dieu qui ſeroit compris par un entendement auſſi borné que

(*a*) Il eſt vrai que le ſens que nous donnons ici au paſſage de ſaint Paul n'eſt pas le ſens littéral que l'Apôtre a eu en vue; il oppoſe le culte raiſonnable des Chrétiens à celui des Juifs, qui n'offroient à Dieu en ſacrifice que des animaux ſans raiſon. Cependant Origene, Théophylate, Emmanuel-Sa & quelques autres interpretes indiqués par Corneille de la Pierre, diſent qu'on pourroit le prendre dans un ſens moins propre qu'on peut appeller un ſens d'accommodation, pour un culte conforme à la raiſon, qui eſt le ſens que nous lui donnons. Voici les paroles d'Emmanuel-Sa : *Rationabile obſequium, græcè* λογικὴν λατρειὰν, *id eſt, cultum ſecundùm rationem.* In Bib. m. tom. V, pag. 574. MM. Bullet, Bergier & d'autres célébres écrivains modernes, & en particulier l'auteur de la Religion vengée, tom. I, pag. 340, l'ont pris auſſi dans ce ſens.

le mien, ne ſeroit pas infini, & par conſéquent il ne ſeroit pas un Dieu.

Accord de la foi & de la raiſon.

Voilà le principe d'où l'on part, & les conſéquences que l'on en tire, pour conduire l'homme aux vérités de la Religion. Je vous demande, mes freres, ſi cette marche ne vous paroît pas bien raiſonnable; & s'il n'eſt pas évident que c'eſt la raiſon même qui veut que la raiſon ſoit ſoumiſe à la foi. Mais tout ceci ſe développera davantage dans le cours de la Conférence. Saluons la reine du ciel. *Ave Maria.*

J'ENTENDS une voix qui me paroît venir de deſſus les bords du lac de Geneve, & qui crie bien haut : *je ne puis croire ce que je ne ſaurois comprendre.* Voix fatale dont le ſon ſe répand juſques dans notre France, & qui, y trouvant des milliers d'échos qui la répetent, nous dit à pluſieurs repriſes, d'après celui qui l'a dit le premier : *Je ne puis croire ce que je ne puis comprendre.*

O diſciples malheureuſement trop dociles aux inſtructions de votre maître! il ne faudroit, pour vous faire concevoir la fauſſeté de ſon opinion & de la vôtre, que vous faire une queſtion bien ſimple. La voici : que répondriez-vous à un Athée qui vous diroit qu'il ne peut croire qu'il y a un Dieu, parce qu'il ne peut comprendre que Dieu exiſte? à un Matérialiſte qui vous diroit qu'il ne peut croire qu'il y ait dans le monde autre choſe que de la ma-

tiere, parce qu'il ne ſauroit comprendre ce que c'eſt qu'une ſubſtance ſpirituelle? à un Epicurien qui vous diroit qu'il ne peut croire que Dieu ait créé le monde, parce qu'il ne ſauroit comprendre ce que c'eſt que la création ? Votre réponſe à ces trois ſortes d'impies, ſera celle que nous vous ferons à vous-mêmes; mais il faut vous en donner une plus directe.

L'union de votre ame & de votre corps.

Je vous demande donc, combien y a-t-il de choſes dans le monde que vous croyez & que vous ne comprenez pas ? Comprenez-vous en quoi conſiſte l'union de votre ame & de votre corps? ſi vous la comprenez, expliquez-moi comment une ſubſtance purement ſpirituelle peut avoir priſe ſur le corps, & comment une ſubſtance purement matérielle peut avoir priſe ſur l'eſprit. Voilà donc déja une choſe que vous croyez & que vous ne comprenez pas.

Le mouvement de votre doigt.

Comprenez-vous en quoi conſiſte le mouvement de votre doigt? Quel eſt le muſcle ou le nerf qu'il faut enfler pour le mouvoir à droite ou à gauche? Quelle eſt la quantité d'eſprits animaux qu'il faut jetter dans cette partie de votre corps pour lui donner telle ou telle inflexion, plutôt que telle ou telle autre ? Vous n'en ſavez rien, & cependant vous croyez que cela ſe fait. Mais ſi ces queſtions vous paroiſſent trop difficiles à réſoudre, comme elles le ſont en effet, je vais vous en faire une autre.

L'eſſence d'un grain de ſable.

Je me baiſſe à terre, & j'y prends le premier grain de ſable qui ſe trouve ſous ma main. Je vous le montre, & je vous demande : comprenez-vous en quoi conſiſte l'eſſence de ce petit être que vous foulez aux pieds ? Si cela eſt, expliquez-moi ſa nature. Eſt-il diviſible à l'infini, ou comme on s'exprime aujourd'hui, *à l'indéfini*, ou ne l'eſt-il pas ? Prenez là-deſſus celui des deux ſyſtêmes qui vous paroîtra le plus plauſible; on vous fera, ſur l'un & ſur l'autre, des difficultés auxquelles vous ne répondrez rien de raiſonnable. Un ſeul grain de pouſſiere eſt l'écueil où votre orgueilleuſe raiſon vient ſe briſer. Dieu, qui donna autrefois pour borne aux flots impétueux de la mer quelques grains de ſable, donne aujourd'hui pour limite à l'impétuoſité de votre eſprit un grain de pouſſiere, & vous dit, comme à ce fougueux élément : *Hùcuſquè veniès, & hîc confringes fluctus tumentes tuos.* Tu viendra juſqu'ici, mais ici ſe briſera toute la violence de tes vagues.

O prétendus eſprits-forts, ne conviendrez-vous jamais de votre foibleſſe ? & n'avouerez-vous pas qu'un homme, qui ne ſauroit expliquer la nature d'un grain de ſable, donne des marques d'un eſprit foible autant de fois qu'il entreprend de ſonder avec audace les profonds abymes de la divinité ? En effet, mes freres, il n'eſt point de marques plus certaines d'un eſprit qui a perdu la raiſon que de vouloir ſonder l'exiſtence de tout ce que ſa raiſon ne comprend pas.

Que penſeriez-vous d'un aveugle-né qui combattroit l'exiſtence des couleurs & de la lumiere qui les occaſionne, parce qu'il n'en a jamais reçu l'impreſſion? Vous le regarderiez comme un homme ridiculement opiniâtre, qui ne voudroit pas, au défaut des ſenſations qui lui manquent, s'en rapporter à ceux qui les éprouvent. Cette comparaiſon de l'aveugle eſt d'un célébre écrivain de nos jours, d'après lequel nous nous en ſervons. Mais je crois devoir la développer encore davantage, parce qu'elle me paroît très-propre à repréſenter l'état d'un Déiſte qui ne pouvant pas comprendre nos myſteres, prend ſur cela le parti d'en nier l'exiſtence. Aveugle-né. M. Bergier.

Figurez-vous donc, Chrétiens, un aveugle; mais n'oubliez pas que nous parlons d'un aveugle-né. Cet homme ſe trouve en converſation avec des amateurs de l'art pittoreſque, qui s'entretiennent en ſa préſence des beautés d'un excellent tableau qu'ils ont ſous les yeux; l'un y admire la fécondité de l'imagination de l'artiſte dans la correction du deſſein; l'autre, la vivacité du coloris & le mêlange de couleurs rembrunies avec les couleurs ſaillantes qui opere ſur les yeux une eſpece d'enchantement; un troiſiéme releve l'admirable ſecret de la perſpective qui fait paroître les objets à une lieue du tableau. Notre aveugle les a attentivement écoutés, & n'a rien compris à tous leurs diſcours. Meſſieurs, leur dit-il, faites-moi le plaiſir de me donner des idées claires de ce que

vous venez de dire; car je vous avoue que les miennes là-deſſus ne le ſont pas. D'abord, *qu'eſt-ce qu'un tableau?* Un tableau, répond un des aſſiſtans, eſt une toile ſur laquelle, par l'aſſemblage des lumieres & des ombres adroitement ménagées, on fait ſaillir un objet; on le fait paroître en relief, comme s'il ſortoit à un demi pied en deçà de la toile. *Et la perſpective, qu'eſt-ce?* La perſpective eſt une branche de la peinture, mais qui produit un effet tout contraire à celui que je viens de dire. Le premier effet eſt un relief; le ſecond eſt un enfoncement. Ainſi la perſpective eſt le ſecret de peindre les lointains. C'eſt un art par lequel, au moyen des juſtes proportions que l'on garde dans la diminution des grandeurs & dans l'affoibliſſement des nuances, on repréſente un objet comme s'il étoit enfoncé bien au-delà de la toile; une allée d'arbres, par exemple, ou une enfilade de bâtimens, à laquelle l'œil donnera dans le tableau cent toiſes de profondeur.

Je ne ſuis pas, replique l'aveugle, plus avancé qu'auparavant, & je ne comprends rien à tout cela. Mais attendez; j'ai, ce me ſemble, un bon moyen pour y comprendre quelque choſe. Approchez-moi de votre tableau. (Vous ſavez, mes freres, que les aveugles ont ordinairement le tact extrêmement fin & délicat. Il ſemble que Dieu ſe plaiſe à les dédommager de la perte d'un ſens par la perfection de l'autre.) Celui-ci ſe fait donc conduire

auprès du tableau ; il promene ſes doigts en long & en large ſur toute l'étendue de la toile ; & comme il n'y trouve rien de ce qu'on lui a dit, il s'imagine qu'on abuſe de ſon infirmité pour lui faire croire des choſes qui ne peuvent pas être ; & là-deſſus, voici comme il raiſonne. Vous me parlez, Meſſieurs, de reliefs & d'enfoncements ; mes doigts ne me font trouver dans votre tableau qu'une ſurface toute unie ; or, une ſurface toute unie eſt incompatible avec des reliefs & des enfoncements. Donc il n'y a dans ce tableau ni enfoncements ni reliefs. S'il y avoit-là d'autres aveugles-nés, en l'entendant parler de la ſorte, ils diroient : *il a raiſon.* Mais nous qui avons des yeux, qu'en penſerions-nous ? nous dirions : *Ce ſont des aveugles qui raiſonnent ſur les couleurs.*

Mes chers auditeurs, cette digreſſion ne doit point être regardée comme un hors d'œuvre. Elle vient directement au ſujet que nous traitons. L'aveugle-né, c'eſt le Déiſte ; les objets du tableau ſont les myſteres de notre Religion ; les doigts de l'aveugle ſont les raiſonnements de l'incrédule ; mais les raiſonnements les plus ſubtils ne ſont pas plus faits pour comprendre les myſteres que les doigts les plus délicats ne ſont faits pour juger des couleurs ; & le Déiſte qui refuſe de croire nos myſteres, parce que ſon entendement ne les comprend pas, eſt auſſi déraiſonnable que l'aveugle qui refuſeroit de croire ce qu'on lui dit d'un

tableau, parce que ſes doigts ne ſauroient l'en convaincre.

Si cela eſt, diront ici les Déiſtes, à quoi nous ſervira notre raiſon ? Dieu qui nous l'a donnée, nous défend-il d'en faire uſage ? Non, Meſſieurs, loin de vous le défendre, il vous l'ordonne, & il n'y a pas lieu de craindre que votre raiſon vous trompe ; mais c'eſt votre raiſonnement qui vous trompera. Ce ſont deux choſes bien différentes. Ceci s'expliquera par une comparaiſon. Une regle peut être très-droite, & cependant ne pas bien régler, parce qu'on l'applique mal. C'eſt ce qui ſe trouve ici. Votre raiſon eſt la regle primitive que Dieu vous a donnée pour vous conduire. Elle ne vous trompera jamais. Votre raiſonnement eſt l'application que vous faites de cette regle. Or, cette application eſt quelquefois fautive, & voilà ce qui vous trompe ; mais ce n'eſt pas la raiſon. Sa lumiere, que Dieu vous a donnée, ne vous égarera pas ; & il veut, comme nous l'avons déja dit, qu'elle ſerve à vous conduire à la foi. C'eſt là le deſſein de Dieu en vous la donnant. Deſſein que le docteur de la grace explique en ſe ſervant d'une comparaiſon dont nous pouvons bien nous ſervir après lui.

Le raiſonnement conduit à la Religion.

Ce ſaint docteur compare la Religion Chrétienne, à laquelle conduit le raiſonnement humain, à une dame, à l'audience de laquelle on eſt introduit par un domeſtique. Ce domeſtique conduit les

étrangers à l'appartement de ſa maitreſſe. C'eſt-là ſon emploi ; mais quand il l'a rempli cet emploi, il ne s'aviſe pas de s'ingérer dans la converſation, il mériteroit d'être congédié, s'il portoit la groſſiéreté juſques-là ; il ſe retire dans ſon antichambre, & laiſſe ceux qu'il a introduits s'entretenir avec la perſonne qu'ils ſont venus chercher. Voilà dans la matiere préſente l'emploi du raiſonnement ; il ſert à conduire l'homme aux pieds de la Religion. Juſques-là on a beſoin de ſon ſecours ; mais quand il a rendu ce ſervice, il ne doit pas aller plus loin ; il doit ſe retirer, & laiſſer la Religion inſtruire ceux qu'il a conduits en ſa préſence. C'eſt elle ſeule qu'ils doivent écouter. Servons-nous donc du raiſonnement pour approfondir les motifs qui doivent nous porter à croire la Religion ; mais quand cela eſt fait, laiſſons-là le raiſonnement, & appliquons-nous à écouter les vérités ſaintes que la Religion nous enſeignera, quelqu'obſcures & quelqu'incompréhenſibles qu'elles puiſſent être, elles n'en ſont pas moins inconteſtables.

Pourquoi l'obſcurité de la foi.

Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu nous conduit-il par cette voie obſcure de la foi ? Foibles mortels que nous ſommes, nous convient-il de demander compte à Dieu de la conduite qu'il tient à notre égard ? Hé, mes freres, quand nous n'aurions pas d'autres raiſons à alléguer là-deſſus, ſinon que Dieu le veut ; cela ne devroit-il pas nous ſuffire ? Tous ces *pourquoi* & ces *comment* ne ſont-ils pas

entiérement déplacés, lorſqu'il s'agit de l'obéiſſance que nous devons au ſouverain Etre ?

Cependant, puiſqu'il vous faut des raiſons pour juſtifier cette volonté de Dieu qui nous conduit par l'obſcurité de la foi, les voici : il le fait, parce que cette conduite lui eſt plus honorable, & parce qu'elle nous eſt plus avantageuſe. Approfondiſſons ces deux vérités.

Plus honorable à Dieu.

Je dis d'abord que Dieu en agit de la ſorte, parce que cette méthode lui eſt plus honorable. En effet, notre eſprit & notre cœur étant l'ouvrage de Dieu, nous devons lui faire un ſacrifice entier de l'un & de l'autre. Comme donc nous lui ſacrifions notre cœur, en lui ſoumettant nos deſirs, malgré la difficulté des commandements qu'il nous fait, nous devons lui ſacrifier notre eſprit, en lui ſoumettant nos lumieres, malgré l'obſcurité des myſteres qu'il nous révele.

Quel mérite y auroit-il à croire ce que Dieu nous enſeigne ; ſi ce qu'il nous enſeigne étoit auſſi évident que les premiers principes de la géométrie ? Quel ſacrifice lui ferions-nous de nos lumieres, ſi les vérités qu'il nous propoſe étoient auſſi faciles à comprendre que le ſont par exemple ces deux propoſitions primordiales : *Le tout eſt plus grand que ſa partie : Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & qu'elle ne ſoit pas ?* Nous n'aurions pas aſſurément une grande violence à nous faire en croyant des vérités ſi palpables ; & l'autorité de

Dieu

Dieu n'entreroit pour rien dans le conſentement que nous y donnerions. Mais quand Dieu nous révele des vérités que nous ne comprenons pas, des vérités que nous ſerions tentés de révoquer en doute, des vérités ſupérieures à tous nos raiſonnemens, & que, malgré cela, nous nous y ſoumettons par reſpect pour un Dieu qui parle; oh, c'eſt pour lors que nous lui rendons hommage, & que nous faiſons à ſa vérité ſouveraine un ſacrifice de notre eſprit, ſacrifice qui eſt infiniment honorable à Dieu, & qui nous eſt de plus, fort avantageux à nous-mêmes.

Plus avantageuſe à nous-mêmes.

Et c'eſt le ſecond motif que Dieu a de nous conduire par le chemin de la foi. L'homme n'a dans cette vie que deux moyens pour acquérir les connoiſſances néceſſaires au ſalut. D'une part, la foi, & de l'autre, l'étude. Or, de ces deux moyens, le premier eſt, ſans contredit, le plus court, le plus facile & le plus proportionné à la portée de tout le monde. Au lieu que le ſecond eſt beaucoup plus long, plus embarraſſant, & même abſolument impoſſible aux trois quarts & demi du genre humain. On peut même dire que parmi les hommes il y a pour le moins les dix-neuf vingtiémes à qui l'étude de ces matieres abſtraites eſt de toute impoſſibilité. Aux uns, parce qu'ils ne ſont pas aſſez riches pour ſe procurer les livres néceſſaires à cet examen; aux autres, parce que quand ils les auroient, ils ne pourroient pas les lire, & que quand

ils les liroient, ils ne les entendroient pas; à tous; parce que leurs autres occupations ne leur laiſſeroient pas le loiſir de s'appliquer à une étude ſi ſoutenue. Voilà donc les dix-neuf vingtiémes du genre humain auxquels la diſcuſſion eſt abſolument impraticable.

Venons maintenant à la vingtiéme partie qui nous reſte. Je dis la vingtiéme, & je pourrois dire la centiéme, puiſque ſur cent perſonnes, à peine en eſt il une ſeule qui ſoit capable de cette diſcuſſion; mais ne diſputons pas ſur le nombre. Indépendamment du plus ou du moins, je dis que pour ceux mêmes qui ſont ſuſceptibles de cette étude, elle leur ſeroit d'une extrême difficulté, d'un travail fatigant, d'un dégoût auquel pluſieurs ne réſiſteroient pas, & qu'après bien des années paſſées à feuilleter les livres, elle ne leur donneroit encore ſur pluſieurs points que des incertitudes que rien ne pourroit fixer. C'eſt ce qu'enſeigne ſaint Thomas: *Veritas de Deo, per rationem inveſtigata, paucis & per longum tempus & cum admixtione multorum errorum perveniret.* Non, dit ce ſaint Docteur, les vérités divines que l'on voudroit acquérir par la raiſon ſeule ne parviendroient qu'à un très-petit nombre de perſonnes, encore ne ſeroit-ce qu'après un très-long tems, & avec un mélange d'un grand nombre d'erreurs.

S. Th. 1 part. queſt. 1, art. 1, in corp.

Pour nous convaincre de la vérité de ce que ſaint Thomas enſeigne là-deſſus, il ne faut que

jetter un coup-d'œil ſur les bévues où ont donné de ſages payens qui avoient blanchi dans l'étude & acquis ſur bien des articles des connoiſſances ſublimes. Horace diſoit : Que la divinité me donne la vie & les richeſſes ; pour ce qui eſt de la vertu, je ſaurai bien me la donner à moi-même : *Det vitam, det opes : æquum mihi animum ipſe parabo.* Cicéron enſeignoit qu'on ne doit pas de reconnoiſſance à Dieu pour la vertu, parce qu'elle eſt notre propre ouvrage. Séneque ſoutenoit qu'il l'emportoit ſur Dieu : Dieu, diſoit-il, doit ſa ſageſſe à ſa nature, & moi je dois la mienne à mon étude & à mon travail. Peut-on porter plus loin la folie & l'extravagance? On pourroit citer bien d'autres traits ſemblables ; mais ceux-ci ſuffiront pour nous montrer les chûtes qu'ont faites, dans le chemin de la vérité, des hommes qui ont employé un demi-ſiecle à lire, à étudier, à réfléchir, parce qu'ils n'ont eu pour s'y conduire que la foible lueur de la raiſon.

Concluons de ce que nous venons de dire que la voie de l'étude eſt, pour ceux mêmes qui en ſont capables, très-longue, très-pénible, très-incertaine. Au lieu que la voie de la ſoumiſſion à la parole d'un Dieu eſt très-courte, très-facile, très-aſſurée. Parmi nous une perſonne ſans lettres, un pauvre artiſan, un ſimple berger en ſavent plus ſur la nature de Dieu, ſur la deſtination primitive de l'homme, ſur l'objet de ſa béatitude, que les phi-

loſophes n'en pouvoient ſavoir après cinquante ans d'étude & d'application. La raiſon en eſt que ces gens ſimples, auſſi-bien que les plus ſavans ſont inſtruits à l'école d'un Dieu qui leur enſeigne également à tous les vérités eſſentielles au ſalut.

Et c'eſt-là ce qui choque aſſez communément nos incrédules. Se regardant comme des génies ſupérieurs, ils voudroient que Dieu ne les confondît pas avec des ames vulgaires. Semblables aux anciens philoſophes qui, mépriſant le peuple, comme incapable des connoiſſances de la divinité, ne daignoient pas lui faire part de leurs lumieres, ceux de nos jours, ſe croyant extrêmement au-deſſus du commun, voudroient être diſtingués dans les choſes de la Religion, comme ils le ſont dans celles de la nature; mais c'eſt cela même que Dieu ne veut pas. Comme ſes récompenſes ſont pour tous ceux qui voudront les mériter, ſans diſtinction des grands eſprits ou des génies bornés, il prend pour les y conduire, un moyen qui eſt à la portée de tout le monde, ſavoir, la ſoumiſſion aux vérités qu'il leur révele. Et en cela il nous traite de la maniere la plus avantageuſe.

La foi n'eſt pas contraire à la raiſon.

Dieu, diſent ici les Déiſtes, n'eſt pas contraire à lui-même, & puiſque notre raiſon vient de Dieu, ce qui la combat ne ſauroit venir de lui. Or, les myſteres du Chriſtianiſme combattent ouvertement la raiſon; ils ne viennent donc pas de Dieu. Voilà leur raiſonnement, raiſonnement qui n'eſt, mes

freres, qu'un pur paralogiſme. Non, nos myſteres ne ſont pas contraires à la raiſon. S'ils l'étoient, nous ne devrions pas les croire, puiſque Dieu, auteur de la raiſon, auſſi-bien que de la Religion, ne peut rien enſeigner dans l'une qui ſoit contraire à ce qu'il enſeigne dans l'autre. Auſſi ne le fait-il pas. Les myſteres de la Religion Chrétienne ſont au-deſſus de la raiſon; mais ils ne ſont pas contre la raiſon. Ce ſont deux choſes bien différentes. Développons-les un peu davantage.

Si l'on vous diſoit qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & que cependant il y a trois Dieux; ſi on vous diſoit qu'il y a trois perſonnes en Dieu, & que cependant il n'y a qu'une ſeule perſonne en Dieu, vous ne devriez pas le croire. Pourquoi? c'eſt que cela eſt contraire à la raiſon, & que ces propoſitions ſe détruiſent évidemment l'une l'autre. Mais ce n'eſt pas ainſi que parle la Religion. Elle vous dit qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu en nature; & que cependant il y a trois perſonnes en un ſeul Dieu. Or, ces propoſitions ſurpaſſent bien la raiſon; mais elles ne la contrediſent pas. Pour montrer que nos myſteres ne contrediſent pas la raiſon, prenons-en quelques-uns des principaux; & faiſons voir par des comparaiſons tirées de la nature, que ſi ces objets ſont de beaucoup ſupérieurs aux lumieres de notre raiſon, ils n'y ſont point oppoſés.

Au reſte, mes freres, n'allez pas vous imaginer que par ces comparaiſons j'aie deſſein de vous faire

comprendre les myſteres. Non, ce ne ſeroient plus des myſteres ſi on pouvoit les comprendre. Ce n'eſt pas là non plus ce que je me propoſe. Je veux ſeulement vous montrer qu'il n'y a point dans ces objets la répugnance que nos adverſaires croyent y appercevoir (*a*).

La Sainte Trinité.

Commençons par le myſtere de la Sainte Trinité. Quoi, diſent les Déiſtes : *Un ſeul Dieu en trois perſonnes ; trois perſonnes en un ſeul Dieu!* cela ſe comprend-il? Non, cela ne ſe comprend pas. Auſſi n'êtes-vous pas obligés de le comprendre. Vous n'êtes tenus qu'à le croire ; & vous trouvez dans vous-mêmes un objet dont le rapport avec la Sainte Trinité doit vous porter à vaincre la répugnance que vous auriez à ſoumettre là-deſſus les lumieres de votre eſprit à celles de la foi. Cet objet, c'eſt votre ame. La comparaiſon eſt d'un pere de l'Egliſe qui appelle l'ame de l'homme une Trinité créée, *Trinitas creata* (*b*).

(*a*) C'eſt contre les Déiſtes que nous apportons ces comparaiſons ; mais ce n'eſt pas contr'eux que nous citons l'Ecriture & les Peres ; c'eſt vis-à-vis des vrais fideles, pour leur montrer que nous ne ſommes pas les ſeuls qui comparons des objets ſurnaturels avec ceux qui ne le ſont pas.

(*b*) Saint Bernard fait la même comparaiſon en diſant à la Sainte Trinité : *Miſera Trinitas mea invocat te, Sanctiſſima Trinitas.* M. Boſſuet la fait auſſi dans ſon Hiſtoire univerſelle. Saint Thomas dit la même choſe ; *primâ parte, quæſt.* 93, *a.* 5.

En effet, comme dans Dieu, il n'y a qu'une ſeule nature, dans nous il n'y a qu'une ſeule ame. Comme dans Dieu il y a trois perſonnes; le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit; dans nous il y a trois facultés; l'entendement, la volonté & la mémoire. Comme dans Dieu, le Pere n'eſt pas le Fils; le Fils n'eſt pas le Pere; le Saint-Eſprit n'eſt ni le Pere ni le Fils; dans nous l'entendement n'eſt pas la volonté; la volonté n'eſt pas la mémoire; la mémoire n'eſt ni la volonté ni l'entendement. Comme dans Dieu, le Pere eſt Dieu en tant qu'il engendre; le Fils, Dieu en tant qu'il eſt engendré; le Saint-Eſprit, Dieu en tant qu'il aime; dans nous l'entendement eſt l'ame en tant qu'elle conçoit; la volonté, l'ame en tant qu'elle deſire; la mémoire, l'ame en tant qu'elle ſe ſouvient. On pourroit porter plus loin la comparaiſon; mais ceci doit ſuffire pour nous faire comprendre, non pas le myſtere, mais la non-répugnance du myſtere de la Sainte-Trinité.

L'Incarnation.

Il ſe trouve dans l'Incarnation une choſe toute contraire à ce qui ſe trouve dans la Trinité. Dans

---

Il eſt vrai que ſaint Bernard & ſaint Norbert blâmoient beaucoup Abailard de ce que pour expliquer la Sainte Trinité il employoit la comparaiſon des trois propoſitions du ſyllogiſme, qui n'ont toutes trois qu'une même vérité; & ils avoient raiſon de le blâmer, parce que cet héréſiarque comptoit par-là rendre ce myſtere très-intelligible. Mais c'eſt ce que nous ſommes bien éloignés de prétendre.

la Trinité il n'y a qu'une nature & il y a trois perſonnes. Dans l'Incarnation il n'y a qu'une perſonne & il y a deux natures ; mais cela n'eſt point contraire à la raiſon. Et c'eſt encore dans nous-mêmes que nous trouvons une image de ce myſtere, puiſque nous trouvons dans nous une ſeule perſonne en deux natures ; mais de l'union de ces deux natures il ſe fait une ſeule perſonne qui eſt l'homme.

Cette comparaiſon eſt de ſaint Athanaſe, ou du moins de celui qui eſt l'auteur du Symbole qui porte ſon nom. *Sicut anima rationalis & caro eſt unus homo, ita Deus & homo eſt unus Chriſtus.* Comme l'ame raiſonnable & le corps ne ſont qu'un ſeul homme, de même Dieu & l'homme ne ſont qu'un ſeul Chriſt.

L'Euchariſtie.

Venons à la divine Euchariſtie. Saint Cyrille de Jéruſalem employe une comparaiſon pour expliquer ce myſtere. C'eſt celle de l'eau changée en vin aux noces de Cana (*a*). Le vin, dit-il, a quelqu'analogie avec le ſang. Si Jeſus-Chriſt a pu changer l'eau en vin ; pourquoi ne pourroit-il pas changer le vin en ſon ſang ? Nous pouvons, à l'exemple de ce ſaint patriarche & de pluſieurs autres (*b*),

(*a*) *Si Chriſtus aquam olim convertit in vinum quod habet quamdam cum ſanguine propinquitatem ; credamus quòd vinum in ſanguinem tranſmutavit.* S. Cyrillus Hieroſolymitanus in quartâ Catechæſi myſtagogicâ.

(*b*) M. l'Evêque de Boulogne, dans ſon Inſtruction

uſer d'une comparaiſon par rapport à l'Euchariſtie. Tous les jours, par la chaleur naturelle, le pain que nous mangeons ſe change en notre chair; le vin que nous buvons ſe change en notre ſang. Pourquoi ne pourroit-il pas ſe faire par la conſécration un changement de la ſubſtance du pain & du vin dans la ſubſtance du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt.

La réſurrection des corps.

Pour ce qui eſt de la réſurrection des corps, dont le myſtere révolte tant nos incrédules, on peut trouver dans le grain de froment que l'on jette en terre, où il meurt, & d'où enſuite on le voit reſſuſciter en quelque ſorte, une comparaiſon qui montre la non-répugnance de notre réſurrection à nous-mêmes. Cette comparaiſon eſt de l'apôtre ſaint Paul. Vous me demandez, dit-il (*a*), comment les morts peuvent reſſuſciter? Inſenſé, ne

---

paſtorale ſur l'Euchariſtie, page 76, emploie la comparaiſon priſe des alimens qui ſe changent en notre chair, & cite ſaint Grégoire de Nice, ſaint Jean Dam. M. Boſſuet & M. de Marca, qui s'en ſont ſervis avant lui. Toute la différence qu'il y trouve, c'eſt que la nutrition n'opere ſon changement que ſucceſſivement, au lieu que la conſécration opere le ſien tout d'un coup.

(*a*) *Sed dicet aliquis: quomodo reſurgunt mortui?.. Inſipiens, tu quod ſeminas non vivificatur, niſi priùs moriatur. Et quod ſeminas, non corpus quod futurum eſt, ſeminas, ſed nudum granum ut putà tritici...* S. Paulus, 1 ad Cor. c. 15, v. 37.

voyez-vous pas que ce que vous ſemez en terre, comme un grain de froment, ou quelqu'autre grain que ce puiſſe être, ne prend vie qu'après être mort? Selon cet apôtre, il en eſt d'un corps humain, qui après avoir été réduit en pouſſiere, reſſuſcitera au jour du jugement général, comme du grain de froment que l'on ſeme. Celui-ci enfermé dans le ſein de la terre, ſe diſſout, ſe décompoſe, meurt, & c'eſt comme du ſein de cette mort qu'il reprend une nouvelle vie. C'eſt, pour ainſi dire, comme de ſes cendres que non-ſeulement il reſſuſcite, mais qu'il obtient une multiplication qui ſert à la ſubſiſtance du genre humain. Pourquoi Dieu ne pourroit-il pas faire, à l'égard de nos corps, ce qu'il fait tous les jours à l'égard du grain de froment?

Le péché originel.

Terminons ces comparaiſons priſes de la nature, par celle que l'on emploie en ce qui regarde le péché originel. Ce myſtere eſt un de ceux, peut-être même celui de tous qui cabre le plus la fiere raiſon de nos Déiſtes. Ils ne tariſſent pas ſur les difficultés qu'ils font là-deſſus. Si par toutes ces difficultés ils ne veulent dire autre choſe, ſinon que ce myſtere eſt incompréhenſible; nous en convenons avec eux. Pour leur montrer qu'ils doivent convenir auſſi que ce myſtere, tout incompréhenſible qu'il eſt, ne contrarie point la raiſon, nous pourrions leur faire l'argument tiré d'un ſavant écrivain de nos jours qui a défendu notre Religion contre les

M. Bergier dans ſon Déiſme réfuté par lui-même.

ſophiſmes du philoſophe de Genève, de maniere à faire perdre à celui-ci l'envie de lui répondre, quoiqu'il l'en ait défié plus d'une fois. Mais comme on peut le voir dans l'auteur même, je me contente de dire ici que c'eſt ce dogme du péché originel qu'on peut regarder comme la clef de tout le Chriſtianiſme. Et c'eſt pour n'avoir pas eu cette clef, que les anciens Philoſophes, & d'après eux, les Manichéens, ont donné dans de ſi groſſieres erreurs. En effet, on peut dire que ſans la connoiſſance du péché originel, l'homme eſt un myſtere incompréhenſible, & un être dans lequel on croiroit appercevoir des contradictions les plus évidentes. Pour nous en convaincre, il ne faut que conſidérer l'homme dans ſon eſprit, dans ſon cœur, dans ſon corps.

L'eſprit de l'homme eſt, d'un côté, d'une pénétration ſi étonnante qu'il va juſqu'à connoître des objets qui ſont extrêmement éloignés de lui. Il va juſqu'à prédire, à point nommé, le jour, l'heure, la minute, où commenceront & finiront telles éclipſes de lune & de ſoleil. Il va juſqu'à aſſujettir à la juſteſſe de ſes calculs le tems précis que les corps céleſtes mettent à parcourir leur orbite ; il n'y a pas juſqu'aux cometes auxquelles on ne ſoit enfin parvenu à aſſigner l'époque de leur retour (*a*). L'eſprit.

(*a*) M. le Monnier, de l'Académie des Sciences, & le P. Pingré, bibliothécaire de ſainte Genevieve, avoient

Quelle ſublimité ! voilà ce qu'eſt l'eſprit de l'homme par ſa nature. Mais, d'un autre côté, la ſagacité de ce même eſprit échoue contre un grain de ſable, dont il ne ſauroit connoître l'eſſence, ni découvrir les propriétés. Voilà ce qu'eſt l'eſprit de l'homme par le péché originel.

Le cœur. Le cœur de l'homme a d'une part dans ſes deſirs une eſpece d'immenſité que rien ne contente. Il recherche la poſſeſſion de quelques objets. Les a-t-il obtenus ? loin d'être ſatisfait, il éprouve au-dedans de lui-même un vuide que rien de ce qui eſt ici bas ne peut remplir. Il ſent qu'il eſt fait pour des biens d'une nature ſupérieure à tout ce qui ſe trouve dans ce monde. Voilà ce qu'il eſt par ſa deſtination primitive. Mais d'une autre part, il s'attache aux choſes les plus mépriſables ; il leur livre ſon affection. Voilà ce qu'il eſt devenu par le péché originel.

Le corps. Le corps de l'homme eſt d'une ſtructure où paroît une ſageſſe admirable. L'enſemble des parties qui le compoſent eſt un chef-d'œuvre dont la connoiſſance ravit ceux qui en approfondiſſent les propriétés. Voilà ce qu'il eſt dans ſa premiere origine. Malgré cela il eſt ſujet à des maux de toute eſpece, à des maladies & à la mort. Voilà dans lui l'effet du péché originel.

---

annoncé que la comete qui parut en 1680, acheveroit ſa révolution en ſoixante-quinze ans. L'événement a vérifié la prédiction.

On peut donc dire encore une fois que ce dogme du péché originel, quoiqu'il ſoit en lui-même un myſtere incompréhenſible, eſt néanmoins la clef d'un grand nombre d'autres myſteres qui, ſans lui, ſont abſolument inexplicables. Oui, mes chers auditeurs, ſans ce dogme l'homme eſt quelque choſe d'inintelligible. Sa ſublimité d'une part, & ſa baſſeſſe de l'autre, ſont une énigme que l'on ne ſauroit expliquer; mais remettez la croyance du péché originel, tout ſe développe, les ténebres ſe diſſipent & les contradictions diſparoiſſent; on apperçoit la ſource de l'extrême différence qui ſe trouve entre ce qu'il eſt & ce qu'il devroit être.

Et c'eſt en cela, Déiſtes de nos jours, que vous êtes extrêmement inconſéquents. Vous refuſez d'admettre nos myſteres, parce qu'ils ſont incompréhenſibles, & en les rejettant, vous êtes contraints de donner dans des abſurdités qui ſont plus incompréhenſibles encore. En effet, ſi les myſteres du Chriſtianiſme ſont, comme vous le dites, contraires à la raiſon; il s'enſuit que depuis plus de dix-ſept cens ans des millions de millions d'hommes qui ont fait, ſans doute, uſage de leur raiſon, comme vous prétendez le faire de la vôtre, ont cru ce qui étoit contraire à leur raiſon, ſans avoir aucune raiſon pour ſe déterminer à le croire. Or, cela ſe comprend-il? Peut-on comprendre qu'une ſi prodigieuſe multitude de perſonnes raiſonnables ait cru nos myſteres ſans avoir aucun motif qui pût raiſon-

nablement leur faire ſurmonter la répugnance qu'ils avoient à s'y ſoumettre ? Car enfin ou ces myſteres ſont incroyables, ou ils ne le ſont pas. S'ils ne ſont pas incroyables, pourquoi refuſez-vous de les croire ? S'ils ſont incroyables, comment ſe peut-il faire qu'ils ayent été crus ? il y a autant de contradiction à dire qu'on a cru ce qui eſt abſolument incroyable, qu'à dire qu'on a vu ce qui eſt abſolument inviſible ; c'eſt exactement la même choſe.

D'ailleurs la Religion Chrétienne a des caracteres de divinité qui ſont inconteſtables, comme nous le montrerons dans la ſuite de ces Conférences. Elle a été annoncée par des prophéties qu'on ne peut attribuer qu'à Dieu, confirmée par des miracles qui ſont évidemment l'ouvrage de Dieu, établie par des progrès où il n'y a rien qui ne ſoit de Dieu. Or, là-deſſus je demande : S'il y a une providence, comme vous n'en doutez pas (car je parle ici aux Déiſtes de la ſeconde eſpece) ; s'il y a une providence, comment a-t-elle pu ſouffrir qu'une Religion fauſſe ait eu tous les caracteres de la Religion véritable ? Cela ſe comprend-il ? Non, mes freres, on ne ſauroit concevoir que la ſageſſe & la bonté de Dieu ayent permis que l'on ait tendu aux hommes un piege auquel ceux d'entr'eux qui ſont les plus prudens ne pouvoient manquer de ſe laiſſer prendre. Ce ſont-là autant de contradictions, & cependant ce ſont des contradictions qu'il faut que vous dévoriez en refuſant de vous ſoumettre à la Religion Chrétienne.

Avouez donc avec le philoſophe Génevois, que les difficultés inſolubles ſont communes à tous les ſyſtêmes, & concluez que myſteres pour myſteres, il eſt bien plus raiſonnable d'admettre ſur l'autorité d'un Dieu des myſteres que l'on ne comprend pas, que d'admettre ſans ombre d'autorité, des abſurdités que l'on comprend encore moins. Dans ſon Emile.

Mais c'eſt le propre des ennemis du Chriſtianiſme que de ſe contredire. Eſt-il une contradiction plus évidente que celle de l'auteur paradoxal que nous venons de citer? Dans ſon Emile il combat fréquemment la Religion Chrétienne; &, malgré cela, dans le même écrit il en fait un éloge ſi complet qu'il y a lieu de douter ſi les plus célebres apologiſtes de cette Religion en ont pu dire davantage. Ecoutons le parler lui-même, & prenons acte du célebre aveu que la vérité lui arrache en faveur d'une Religion qu'il combat.

L'Evangile. Quel livre! & que ceux de nos philoſophes ſont petits auprès de celui-là! quelle ſublimité dans la doctrine! quelle pureté dans la morale! où trouver rien qui ſoit ſi digne de Dieu? Peu après il ajoute: *Ce livre a des caracteres de vérité ſi frappans, que ſi c'étoit une invention humaine, l'inventeur en ſeroit plus admirable que le héros.* Venant enſuite à l'auteur même de l'Evangile, il releve la ſublimité des vertus qu'il pratiqua dans le cours de ſa vie, & ſur-tout à l'heure de ſa mort, & finit par dire: *Quelle différence entre le*

fils de Sophroniſque & le fils de Marie ! Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont la vie & la mort d'un ſage, la vie & la mort de Jeſus ſont la vie & la mort d'un Dieu.

Emile, t. III, p. 179, 180, 181, 182 & 183.

L'avez-vous entendu, mes freres? C'eſt un des plus opiniâtres ennemis de notre Religion qui parle de la ſorte. O impie ! *la vie & la mort de Jeſus ſont la vie & la mort d'un Dieu.* C'eſt ta main qui a tracé cet éloge ; puiſſe-t-il être gravé ſur le marbre & le bronze, pour ſervir d'un monument perpétuel à la divinité de Jeſus-Chriſt, & à l'extravagance d'un homme qui le blaſpheme après l'avoir reconnu pour un Dieu !

Ibidem. p. 168.

Au reſte nous n'avons pas lieu d'être ſurpris qu'un homme qui a commencé par contredire tout le genre humain, finiſſe par ſe contredire lui-même. Mais de ſes contradictions nous devons conclure la foibleſſe du ſyſtême dont il ſe déclare le partiſan, & la vérité de la Religion qu'il attaque. Auſſi voit-on aſſez ſouvent les incrédules reconnoître cette vérité quand ils ſont proches de la mort. C'eſt toujours quelque choſe, qu'ils lui rendent hommage au moins en expirant. Mais comme il y a lieu de craindre qu'un hommage ſi tardif ne ſerve de rien pour leur ſalut ; ne permettez pas, Seigneur, qu'ils attendent ſi tard à vous le rendre. Eclairez-les pendant la vie, afin qu'après la mort ils jouiſſent du bonheur de vous voir dans le ciel, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE

CONFÉRENCE QUATRIÉME;

Contre les Partiſans de la Tolérance religieuſe.

IL N'Y A QU'UNE SEULE RELIGION.

Unus Dominus ; una fides ; unum baptiſma.
Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême.
Ad Eph. c. 4, v. 5.

NON, mes chers auditeurs, il n'y a qu'un Dieu; & conſéquemment il n'y a & il ne peut y avoir qu'une foi, qu'un baptême, qu'une Religion. La raiſon en eſt évidente; c'eſt que Dieu eſt la vérité même, & que la vérité étant eſſentiellement une, elle ne peut ſe trouver dans deux Religions qui ſe combattent. Or, la Religion Chrétienne combat toutes les autres Religions, & toutes les autres Religions combattent réciproquement la Religion Chrétienne. Si donc celle-ci eſt la véritable, il faut néceſſairement que toutes les autres ſoient fauſſes.

Qu'ils ſont donc inconſéquents ceux qui, regardant notre Religion comme la meilleure, ne laiſſent pas de regarder les autres comme pouvant être bonnes ! C'eſt-là le ſyſtême des tolérans. Syſtê-

me (*a*) qui prend malheureuſement beaucoup aujourd'hui. Il n'eſt pas rare de trouver des hommes qui ſe font gloire de leur indifférence pour toutes ſortes de Religions. Comme ils ſont Catholiques à Paris; ils ſeroient, s'il le falloit, Luthériens à Auſbourg, Calviniſtes à Genève, Juifs à Amſterdam; & des gens qui tiennent ſi peu à leur Religion ſeroient, ſi leur intérêt temporel le demandoit, Muſulmans à Conſtantinople, Idolâtres à Cangozuma.

On voit, diſent-ils, tant de Religions, qu'on ne ſait à quoi ſe fixer. Le meilleur parti ne ſeroit-il point celui de n'en prendre aucun? Pourquoi ne pas embraſſer la Religion du pays où l'on ſe trouve? Nous prétendons être dans la bonne Religion; mais ceux qui en ſuivent une autre le prétendent auſſi. Pourquoi aurions-nous raiſon plutôt qu'eux? Mes freres, ceux qui raiſonnent de la ſorte ont renoncé au Chriſtianiſme, & ce n'eſt pas être véritablement fidele que de ne pas regarder la Religion de Jeſus-Chriſt comme la ſeule qui puiſſe nous conduire à Dieu. C'eſt la preuve de cette pro-

(*a*) M. de Marmontel, au chap. XV de ſon livre intitulé *Béliſaire*, fait dire à ſon héros qu'il deſire de ſortir de ce monde, pour être avec Titus, Trajan, Antonin. Or, ces princes étoient idolâtres. Que penſer de la religion d'un homme qui met des idolâtres dans le ciel? M. de Voltaire a compoſé un livre entier en faveur du Tolérantiſme.

position qui va faire le ſujet de ce diſcours. *Ave Maria.*

LA Religion Chrétienne, diſent quelques-uns, a de grands avantages : ſublimité dans ſa doctrine, pureté dans ſa morale, dignité dans ſon culte. Tout cela s'y trouve réuni ; mais il faut avouer auſſi qu'elle a un grand défaut, c'eſt qu'elle eſt la plus intolérante de toutes les Religions.

La Religion Chrétienne ſe fait gloire d'être intolérante.

Ah ! mes freres, ce qu'on appelle ici un défaut n'en eſt point un. Il eſt vrai que la Religion Chrétienne eſt intolérante ; mais elle doit l'être, & ſi, par impoſſible, elle ne l'étoit pas, elle ne ſeroit plus la Religion du vrai Dieu. Pourquoi ? c'eſt que, comme nous l'avons déja dit, Dieu eſt la vérité même, & que la vérité étant eſſentiellement une, elle ne peut ſe trouver dans deux Religions dont l'une dit expreſſément la contradictoire de ce que dit l'autre.

Si toutes les Religions prétendent être bonnes, avec les mêmes prétentions, elles n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes titres. Et il eſt très-aiſé de diſtinguer la Religion véritable d'avec les fauſſes. La premiere a des caracteres de divinité qui ne conviennent qu'à elle ſeule ; & un de ces caracteres eſt cette intolérance même qu'on nous reproche. En effet ſi la Religion Chrétienne n'étoit pas intolérante, l'incrédule regarderoit avec raiſon ſa tolérance comme une preuve de ſa fauſſeté. Si vous

étiez sûrs, nous diroit-il, que vous êtes dans la vraie Religion, vous ne tourneriez pas ainsi à tout vent de doctrine. Mais puisque vous admettez des Religions qui combattent la vôtre, c'est une marque évidente que vous ne savez à quoi vous en tenir. Il raisonneroit juste ; & nous n'aurions rien à lui répliquer. Nous serions obligés de convenir que le Christianisme seroit l'ouvrage de l'imposture, puisque pour se soutenir avec des Religions qui lui sont contraires, il les admettroit dans son sein. Mais comme cette Religion n'a que Dieu pour auteur, elle n'a pas besoin de ces moyens pour se maintenir. Inflexible dans sa conduite & dans ses maximes, elle rejette avec horreur tout culte & tout enseignement qui lui est étranger.

Lorsque dans un congrès différens monarques envoyent leurs plénipotentiaires pour y soutenir les droits respectifs de leurs couronnes, ils leur donnent pouvoir de céder une chose afin d'en obtenir une autre, de se relâcher sur certaines prétentions, afin d'engager leurs concurrens à se relâcher aussi de leur côté. C'est ce que font en effet ces négociateurs. Cédez-nous telle province, disent-ils, & nous vous céderons telle autre. Rendez-nous cette place que vous nous avez prise, & nous vous rendrons celle dont nous sommes devenus les maîtres. Pourquoi ces ministres d'Etat en agissent-ils ainsi ? C'est qu'il ne s'agit que d'intérêts humains, & que les rois, au nom desquels ils parlent, leur permet-

tent de consentir à perdre quelque chose, afin de ne pas perdre le tout.

Mais quand il s'agit des intérêts de Dieu, quand il est question des oracles émanés de la bouche de celui qui est le roi du ciel & de la terre; on ne doit pas s'attendre à de semblables accommodemens. On ne peut pas, pour ainsi dire, céder un pouce de terrein. Il faut admettre toutes les parties de sa Religion, ou n'en admettre aucune. Or, une des parties de la Religion Chrétienne est de croire qu'elle seule est la véritable, & par conséquent, d'exclure absolument toutes les autres.

Persuadons-nous donc bien, mes chers auditeurs, que d'être indifférent à toutes les Religions, c'est exactement n'en avoir point. Car dès-là que ces Religions sont opposées entr'elles, il faut nécessairement qu'il y en ait de fausses. Or, être prêt à les professer toutes, c'est être prêt à reconnoître publiquement comme vrai, ce qu'on croit intérieurement être faux. Quoi de plus contraire à la sincérité dont on doit user dans le commerce de la vie?

Ce sont cependant là les principes du philosophe de Genève. Principes d'où il suit que pour me conformer à la police des nations, je puis & je dois adorer Jesus-Christ en France, le renier en Turquie & le blasphémer dans une Synagogue. Il suit même de plus que je puis & que je dois professer l'idolâtrie dans les pays où elle est admise. Voilà où conduit

le ſyſtême des tolérans, voilà ce qui doit ſuffire pour en faire voir toute l'abſurdité.

Nos philoſophes ont beau, pour juſtifier ce ſyſtême, alléguer la douceur & l'humanité qu'ils ſoutiennent en être le principe : car c'eſt-là leur raiſonnement; n'eſt-il pas, diſent-ils, bien plus doux & plus humain de vivre en paix avec tout le monde & de laiſſer chacun penſer ſur la Religion comme bon lui ſemble, que de ſe croire avec orgueil les ſeuls qui penſent là-deſſus comme il faut, & de damner tous ceux qui ne penſent pas comme nous?

Rien n'eſt ſi facile que de montrer à ces tolérans ſi doux, ſi humains, ſi pacifiques, que leur douceur, leur humanité, leur amour de la paix ne ſont que de fauſſes vertus, dès-là qu'elles ſont appuyées ſur le menſonge. Et c'eſt ce que nous enſeigne un Prophete, qui ne veut point que nous ſéparions la paix de la vérité : *veritatem & pacem diligite*, nous dit-il, aimez la paix, pourvu qu'elle ait la vérité pour fondement.

Zach. 8, 19.

Ces Meſſieurs, en nous parlant de la tolérance, nous diſent les plus belles choſes ſur la douceur & ſur l'amour qui doit regner parmi les hommes. Mais nous n'avions pas beſoin des leçons qu'ils nous donnent là-deſſus. L'Evangile nous fournit en une ſeule page plus d'inſtructions ſur la douceur, ſur la concorde, ſur la charité fraternelle qu'il ne s'en trouve dans tous les écrits de ces prôneurs de l'humanité. *Apprenez de moi*, dit Jeſus-

Matt. 11.

Christ, *que je suis doux & humble de cœur, aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Aimez vos ennemis, & faites du bien à ceux qui vous font du mal.* Voilà ce que nous apprend l'Evangile, & c'est dans cet Evangile même que nos tolérans ont puisé leurs plus brillantes réflexions sur la douceur. C'est à l'éducation chrétienne que plusieurs d'entr'eux ont reçue dans leurs premieres années, qu'ils sont redevables de ces maximes qu'ils employent aujourd'hui contre la Religion qui les leur a apprises. Joan. 13. Matt. 5.

Nous convenons avec eux qu'il faut avoir de la douceur pour tous les hommes; mais nous soutenons que cette douceur ne doit pas aller jusqu'à appeller bien ce qui est mal, jusqu'à dire véritable ce qu'on sait être faux; jusqu'à professer comme un dogme de foi ce qui est manifestement une erreur. Que l'on conserve la paix avec ceux mêmes qui en ont plus d'éloignement; c'est le conseil & l'exemple que nous a donné le Roi-Prophete, & que notre divin Sauveur a plus d'une fois renouvellé dans l'Evangile; mais cet amour de la paix n'autorise que la tolérance civile, & non pas la tolérance ecclésiastique; ce sont deux choses bien différentes. *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus*, Ps. 119.

Je vivrois en paix avec un Juif, avec un Turc, avec tout homme enfin, de quelque Religion qu'il pût être, disent assez souvent les partisans de la tolérance; & ils le disent, en insultant au Christia- Tolérance civile.

niſme, comme à une Religion qui bannit les vertus ſociales, & qui ignore les regles que preſcrit l'humanité. Mais c'eſt en vain qu'ils s'applaudiſſent de poſſéder excluſivement une cordialité qui nous eſt commune avec eux. Il n'eſt point de bon Chrétien qui ne puiſſe & qui ne doive dire la même choſe, pendant qu'il ne s'agira que de la tolérance civile.

Tolérance eccléſiaſtique.

Je me trouve dans un pays où il y a des Juifs, des Turcs, des Proteſtans, ou toute autre eſpece de gens d'une Religion différente de la mienne. Je converſerai avec eux, s'il en eſt beſoin. Je leur rendrai même ſervice, ſi l'occaſion s'en préſente, parce qu'ils ſont hommes comme moi, & que la différence de Religion ne doit rien prendre ſur les droits de l'humanité. Voilà une tolérance civile, mais je me donnerai bien de garde d'aller avec les Juifs dans leur Synagogue, avec les Turcs dans leur Moſquée, avec les Proteſtans dans leur prêche; & je me donnerai plus de garde encore de blaſphémer Jeſus-Chriſt avec les premiers, de le renier avec les ſeconds, de parler contre l'Egliſe Romaine avec les troiſiémes. Ce ſeroit-là une tolérance eccléſiaſtique, une tolérance religieuſe, une tolérance que je ne pourrois me permettre ſans renoncer ouvertement au Chriſtianiſme ou à la Catholicité.

En effet, dès-là que je ſuis Chrétien, je crois que Jeſus-Chriſt eſt le vrai Meſſie, & par conſé-

quent, je ne puis pas en attendre un autre avec les Juifs. Dès-là que je ſuis Chrétien, je crois que Jeſus-Chriſt eſt le propre fils de Dieu ; & par conſéquent, je ne puis pas le regarder comme un pur homme avec les Turcs. Dès-là que je ſuis Catholique, je crois que l'Egliſe Romaine eſt la vraie épouſe de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent je ne puis pas la nommer une proſtituée avec les Luthériens & les Calviniſtes. Ce ſeroit-là, ſur un même objet, dire le *oui* & le *non*, défendre le *pour* & le *contre*, ſoutenir formellement deux propoſitions contradictoires. Ce ſeroit-là, en un mot, commettre une véritable apoſtaſie. Crime dont ſe rend coupable tout Chrétien qui ſe déclare pour la tolérance eccléſiaſtique.

Je dis tout Chrétien ; car on comprend que ce n'eſt pas ici ſeulement aux Déiſtes que je parle ; mais aux Chrétiens tolérans. Et c'eſt pour les détourner de l'être que je vais leur montrer que Jeſus-Chriſt a été intolérant, que les Apôtres ont été intolérans, que les Saints Peres ont été intolérans, que les conciles généraux ont été intolérans. Ceci demande du détail. Entrons-y, & prouvons chacune de ces propoſitions en particulier.

Oui, Chrétiens tolérans, vous qui par une fauſſe douceur, & par une bonté d'ame mal entendue, regardez l'intolérance en fait de Religion comme un vice, vous allez directement contre la doctrine & la conduite de Jeſus-Chriſt, des Apô-

tres, des Saints Peres & de toute l'Egliſe. Il ne faut qu'une légere teinture de l'Evangile & de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique pour s'en convaincre.

Jeſus-Chriſt a été intolérant.

Jeſus-Chriſt a été intolérant. Quiconque ne croira pas à ma doctrine, dit-il au chapitre XVIe de ſaint Marc, ſera condamné : *Qui non crediderit, condemnabitur.* Si vous avez une diſpute avec votre frere, dit-il encore au chapitre XVIIIe de ſaint Matthieu, après l'avoir repris d'abord en particulier, & l'avoir enſuite averti devant deux témoins, dites-le à l'Egliſe ; mais s'il n'écoute pas l'Egliſe, regardez-le comme un payen & un publicain : *Si autem Eccleſiam non audierit, ſit tibi ſicut Ethnicus & Publicanus.* Ce divin Sauveur pouvoit-il plus expreſſément enſeigner l'intolérance ? Il ne s'en tint pas-là. Il joignit la conduite à la doctrine. Après avoir déclaré qu'il donneroit ſon corps à manger & ſon ſang à boire dans le Sacrement de l'Euchariſtie qu'il promettoit d'inſtituer ; il vit que cela faiſoit murmurer, non ſeulement les groſſiers habitans de Capharnaum, mais pluſieurs même de ſes Diſciples qui quitterent ſa compagnie, & qui ne voulurent plus depuis ce tems aller à ſa ſuite. Il aima mieux les voir l'abandonner & ſe ſéparer de lui que de tolérer dans ſon école des Diſciples ſi peu dociles aux inſtructions de leur maître.

Luc. 6. Et ne dites pas que Jeſus-Chriſt nous a défendu de condamner perſonne, ſi nous ne voulons pas

être condamnés ; car ce n'eſt pas là le ſens de cette propoſition du Sauveur. En parlant de la ſorte, il nous défend de condamner de notre propre autorité, de condamner ſur des choſes purement intérieures dont nous ne pouvons avoir de preuves. Il nous défend de juger témérairement ; mais quand les faits ſont évidens, ce n'eſt plus juger, c'eſt voir ; ce n'eſt plus condamner, c'eſt ſouſcrire à une condamnation déja faite. Ceux qui ne croyent pas à la doctrine de Jeſus-Chriſt, ou qui n'en croyent qu'une partie, ſont condamnés par Jeſus-Chriſt même ; c'eſt ſa bouche qui a prononcé la ſentence qui les proſcrit : *Qui non crediderit condemnabitur.* Ce n'eſt point encore une fois nous qui les condamnons ; nous ne faiſons qu'acquieſcer au jugement qu'en a porté le fils de Dieu.

Les Apôtres ont été intolérans. En cela, comme en tout le reſte, ils ont ſuivi la doctrine & la conduite de leur divin maître. Saint Pierre chaſſa Simon le magicien de la ſociété des fideles en punition de l'erreur où il étoit ſur le commerce profane qu'il vouloit faire des choſes ſaintes : *Non eſt tibi pars neque ſors in ſermone iſto.* Saint Paul écrivant à ſon diſciple Tite, lui recommande d'éviter la compagnie d'un hérétique, après l'avoir repris une ou deux fois. Sachez, lui ajoute-t-il, que celui qui eſt dans de pareils ſentimens eſt perverti & condamné par ſon propre jugement : *Cum ſit proprio judicio condemnatus.* Le même Apôtre

Les Apôtres ont été intolérans.

Act. 8, 21.

Ad Tit. 3.

chaſſa de l'Egliſe Hymenée & Alexandre en punition des blaſphêmes qu'ils proféroient contre la doctrine de Jeſus-Chriſt : *Quos tradidi ſatanæ ut diſcant non blaſphemare.* Saint Jean l'Evangéliſte, ce Diſciple bien-aimé de Jeſus-Chriſt, cet Apôtre de la charité, ce parfait modele de douceur, ne vouloit point qu'on ſaluât un hérétique & qu'on eût de liaiſon intime avec lui : *Nolite recipere eum in domum, nec ave ei dixeritis.* Nous liſons dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique que ce ſaint Apôtre étant entré dans un bain public, en ſortit & ordonna à ſes Diſciples de le ſuivre, auſſi-tôt qu'il y eut apperçu l'héréſiarque Cérynthe. Etoit-ce là pratiquer la tolérance ? Non, mes freres, ce grand Saint, malgré ſa charité & ſa douceur, ſe faiſoit gloire d'être parfaitement intolérant.

1 ad Tim. c. 1.

Les SS. Peres ont été intolérans.

Les Saints Peres ont exactement enſeigné la même doctrine, & tenu la même conduite. On en pourroit citer pluſieurs exemples ; je me contente d'un ſeul. C'eſt celui de ſaint Polycarpe évêque de Smyrne. Ce glorieux Martyr qui ſigna de ſon ſang la Religion qu'il enſeignoit, avoit coutume, quand il entendoit proférer des héréſies, de ſe boucher les oreilles & de dire : *Seigneur, à quel ſiecle m'avez-vous réſervé ?* Un autre trait de ce ſaint Evêque confirme encore la même choſe. Il étoit allé à Rome pour les affaires de ſon Egliſe. Dans les rues de Rome il rencontra Marcion qu'il avoit connu particuliérement dans ſon pays ; mais qui, depuis

qu'ils ne s'étoient vus, étoit devenu héréſiarque. Dès que Marcion l'apperçut, il courut à lui; le Saint ne fit pas ſemblant de le voir. Quoi, Policarpe, lui dit Marcion, ne me reconnoiſſez-vous pas? Oui, lui répondit le Saint; je te reconnois pour le fils aîné de Satan: *Novi te primogenitum Satanæ.* Etoit-ce là être tolérant? Non. Ce grand homme inſtruit immédiatement par les Apôtres, n'avoit garde de s'éloigner là-deſſus de l'enſeignement & de la pratique de ces premiers fondateurs de la Religion.

Nous pourrions citer d'autres traits des ſiecles qui ont ſuivi d'aſſez près les tems apoſtoliques; mais pour abréger, tenons-nous en-là au ſujet des premiers ſiécles de l'Egliſe, & paſſons à l'Egliſe même, c'eſt-à-dire, aux Conciles généraux qui la repréſentent.

Les Conciles généraux ont été intolérans. Depuis le premier Concile œcuménique tenu à Nicée en 325, juſqu'au dix-huitiéme & dernier tenu à Trente en 1563, il n'y a pas eu une ſeule de ces aſſemblées préſidées par le Saint-Eſprit, qui ne ſe ſoit fait gloire de ſon intolérance. L'Egliſe prévoyoit bien qu'en uſant de rigueur avec les hérétiques, elle s'attireroit de ſanglantes perſécutions de la part des princes qui aſſez ſouvent en étoient les partiſans. Malgré cela, elle ne laiſſa pas de les chaſſer de ſon ſein & de leur dire: *Anathême.*

Les Conciles ont été intolérans.

Elle prononce ce foudroyant arrêt à Nicée con-

tre Arius qui ſoutenoit que le Verbe n'étoit pas conſubſtantiel à Dieu ſon pere ; à Conſtantinople contre Macédonius qui attaquoit la divinité du Saint-Eſprit ; à Epheſe & à Calcédoine contre Neſtorius & Eutichés, dont le premier admettoit deux perſonnes en Jeſus-Chriſt, & dont le ſecond n'admettoit en lui qu'une ſeule nature. Elle fit la même choſe dans la ſuite contre les Circoncellions, contre les Pélagiens, contre les Monothélytes, contre les Iconoclaſtes, & enfin contre les Proteſtans. Elle a mieux aimé voir pluſieurs cercles d'Allemagne & un grand nombre de provinces du Nord, quelques-uns des cantons Suiſſes & l'état Génevois, la Hollande & l'Angleterre, s'arracher de ſon ſein, que de tolérer les erreurs qu'on enſeigne en ces différens lieux, & elle ne pouvoit pas faire autrement.

En effet, ſi elle eut toléré les dogmes hétérodoxes que les hérétiques ont inventés, il s'enſuivroit que dans la même Religion on pourroit croire avec l'Egliſe que le Verbe de Dieu eſt conſubſtantiel à ſon Pere, & avec Arius qu'il ne l'eſt pas ; avec l'Egliſe que le Saint-Eſprit eſt Dieu comme le Pere & le Fils, & avec Macédonius que ce n'eſt qu'une créature ; avec l'Egliſe qu'il y a un purgatoire, & avec Luther qu'il n'y en a point. Or, dire tout cela, ce ſeroit ſe contredire groſſiérement. Cette Egliſe ſainte ne ſeroit plus la colonne & le ſoutien de la vérité, comme l'appelle ſaint

Columna & firmamentum veritatis, 1 ad Tim. 3.

Paul, puiſqu'elle enſeigneroit également la vérité & le menſonge. Elle doit donc être eſſentiellement intolérante, & exclure de ſon ſein quiconque ne penſe pas comme elle.

Au reſte ce que l'Egliſe a fait dans ce genre là, par rapport à ſes anciennes poſſeſſions, qu'elle a mieux aimé perdre que de tolérer les hérétiques; elle l'a fait, lorſqu'il s'eſt agi d'en acquérir de nouvelles; par exemple, lorſqu'à la fin du dernier ſiecle, & au commencement de celui où nous vivons, il s'agiſſoit d'établir le Chriſtianiſme dans la Chine & dans les autres états Aſiatiques, ſi elle eut voulu tolérer la polygamie, autoriſée depuis long-tems dans ces pays-là, elle auroit fait à Jeſus-Chriſt de nouvelles conquêtes & auroit extrêmement étendu les limites du Chriſtianiſme : mais non, elle aima mieux manquer d'acquérir de nouveaux diſciples au Fils de Dieu, que de lui en procurer qui ne reçuſſent pas entiérement toute ſa doctrine. Elle condamna la polygamie pour l'Aſie, comme elle la condamne pour l'Europe. Par-là elle fermoit la porte de la vraie Religion aux Empereurs & aux Mandarins Chinois, qui ſe fuſſent volontiers faits Chrétiens, & qui par leur exemple auroient engagé des millions d'autres à le devenir, ſi elle eut conſenti d'uſer de cette condeſcendance à leur égard. Mais elle aima mieux les en voir exclus que de les y introduire avec une doctrine ſi contraire à la ſienne.

Bien différente en cela de la prétendue réforme dont les principaux chefs par un avis doctrinal, signé de Martin Luther, de Martin Bucer, de Philippe Mélancton, &c. déclarerent par complaisance pour le Landgrave de Heſſe que ce prince pouvoit, du vivant de ſa femme légitime, en épouſer une autre.

Boſſuet, hiſt. des variations.

La vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt ne ſe rendra jamais coupable d'une prévarication ſi criminelle. Elle n'admettra jamais une tolérance qui iroit à croire d'une part, ce que Jeſus-Chriſt dit dans l'Evangile, que chaque homme doit ſe contenter d'une ſeule épouſe, & croire de l'autre qu'un même homme peut en avoir pluſieurs dans le même tems. Elle anathématiſera toujours toute doctrine, oppoſée à celle qu'elle a reçue de Jeſus-Chriſt.

Mais, dira-t-on, de cette intolérance de la Religion Chrétienne, à l'égard de toute autre Religion, & de l'Egliſe Catholique à l'égard de toutes les ſociétés qui ne le ſont pas, il s'enſuit qu'il y a dans le monde des milliers de millions d'hommes qui ſe perdront, ſans qu'il y ait de leur faute. Nous convient-il de faire ainſi le procès à une ſi grande partie du genre humain, & de damner irrémiſſiblement tant de nations, parce qu'elles ont le malheur de ne penſer pas comme nous ?

Avant de répondre à cette difficulté, il faut diſtinguer ceux qui nous la font; car elle nous vient ou des Déiſtes, qui ſont tous partiſans déclarés

de

de la Tolérance, ou des Chrétiens qu'une fauſſe compaſſion porteroit à vouloir ſauver tous les hommes, au moins ceux d'entr'eux qui adorent le vrai Dieu.

Si ce ſont les Déiſtes qui nous font cette objection, ils doivent convenir qu'ils ſont obligés d'y répondre auſſi-bien que nous. En effet, comme, ſelon leurs principes, il n'y a qu'un ſeul Dieu, ils doivent avouer que ceux qui en adorent pluſieurs ne ſont pas en voie de ſalut. Ainſi voilà les habitans de la Chine, de la Cochinchine & du Tonquin, ceux des iſles du Japon, des Maldives & des Philippines, ceux de pluſieurs royaumes de l'Amérique méridionale & ſeptentrionale, ceux de preſque toute la côte occidentale de l'Afrique, & pluſieurs autres qui ne ſe ſauveront pas. Car leur tolérance n'ira pas ſans doute juſqu'à ſauver ceux qui ſe rendent coupables du crime de l'idolâtrie. Il eſt vrai, comme nous l'avons remarqué plus haut, que l'auteur de *Béliſaire* met des idolâtres dans le ciel; mais ce ſyſtême n'eſt pas commun parmi les Déiſtes. Le très-grand nombre d'entr'eux penſent comme nous ſur cet article, & par conſéquent ils ont cette difficulté à réſoudre auſſi-bien que nous.

Si ce ſont des Chrétiens tolérans qui parlent de la ſorte, & qui nous accuſent de dureté parce que nous damnons, diſent-ils, tous ceux qui ne ſont pas dans notre Religion; nous leur répondrons ce que nous avons déja dit; ſavoir, que ce n'eſt pas nous

qui les damnons. Les anathêmes que nous prononçons contr'eux, nous ne les avons pas mis dans l'Evangile. Ils ont été prononcés par la bouche du Fils de Dieu même; pouvons-nous les en retrancher? Ce divin Sauveur l'a dit : *Quiconque ne croira pas ſera condamné.* Que nous le diſions ou que nous ne le diſions pas, la ſentence n'en eſt pas moins irrévocable.

Mais, diſent-ils encore, n'y auroit-il pas de l'injuſtice du côté de Dieu de damner pour n'avoir pas été Chrétiens & Catholiques tant de millions d'hommes qui n'ont jamais entendu parler ni du Chriſtianiſme, ni de la véritable Egliſe? Ils ſont malheureux de n'être pas nés dans le ſein de notre Religion. Mais ſont-ils criminels? Dieu peut-il leur imputer une choſe qui n'a pas dépendu d'eux? Voilà peut-être une des plus violentes tentations des gens ſimples & peu inſtruits. Ils ne ſavent comment concilier avec la juſtice & la bonté de Dieu la damnation d'un ſi grand nombre de perſonnes qui ne leur paroiſſent pas coupables. Tirons-les d'inquiétude, & faiſons-leur voir que cette rigueur, qui leur paroît exceſſive, n'eſt contraire ni à la juſtice ni à la bonté de notre Dieu.

Non, mes freres, cette rigueur n'eſt oppoſée ni à l'un ni à l'autre de ces divins attributs. Dieu ſaura bien, au grand jour du jugement, juſtifier ſa conduite à cet égard. Il en montrera l'équité d'une maniere ſi claire & ſi évidente, que ceux mêmes qu'il

condamnera ſeront obligés de convenir qu'il les condamne avec juſtice, & de dire d'après le Prophete: Ouí, Seigneur, vous êtes juſte, & vos jugemens ſont la juſtice même. *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum.*

En attendant qu'il le faſſe en ce jour ſolemnel faiſons-le par avance, & montrons qu'il eſt équitable en cela comme en tout le reſte.

Pour le faire avec ordre, il faut d'abord ſuppoſer comme un principe inconteſtable que Dieu eſt trop juſte, trop bon, trop miſéricordieux, pour damner les hommes ſans qu'il y ait de leur faute; auſſi y en a-t-il toujours dans ceux qui ſe perdent, leur perte vient d'eux-mêmes, & ne doit nullement être attribuée à Dieu. Mais pour le montrer plus en détail, diſtinguons trois différentes claſſes de ceux qui ne ſont pas dans la véritable Religion. Ce ſont les Idolâtres, les Infideles, les Hérétiques.

Commençons par ce qui regarde les premiers. Les Idolâtres. Je dis donc d'abord que les Idolâtres ſont toujours coupables de rendre à la créature un culte que la ſeule raiſon naturelle leur dicte n'être dû qu'au Créateur. En effet, il ne faut que le plus commun bon ſens pour comprendre que le bois, la pierre & le métal ne ſauroient mériter nos adorations; & s'ils ne le comprennent pas, c'eſt leur faute de ne pas réfléchir ſur un objet qui, par ſon importance, exige les plus ſérieuſes réflexions. Le trait ſuivant va ſervir à montrer la vérité de ce que nous

disons. Ce trait est rapporté par le P. Touron, Dominicain, dans son Histoire du Mexique, tom. 5.

Un Missionnaire demandant à un Mexicain qu'il alloit baptiser, s'il promettoit de ne plus adorer les idoles, celui-ci ne répondit que par un sourire. Le Missionnaire effrayé par la crainte où il étoit d'administrer le saint Baptême à un homme qui tenoit encore à l'idolâtrie, lui demanda quelle étoit la cause & de son silence & d'un sourire auquel il ne se seroit pas attendu. Mon Pere, répondit l'Indien, je ris de ce que vous me croyez assez imbécille pour avoir adoré du bois & de la pierre. Ici l'étonnement du Missionnaire augmenta, mais dans un sens bien contraire au premier. Quoi, mon ami, lui dit-il, vous n'avez jamais adoré les idoles? & comment avez-vous donc pu vivre avec vos compatriotes qui sont tous idolâtres? Mon Pere, repliqua le Néophyte, j'en ai été sollicité bien des fois, j'ai même été dans mon enfance maltraité à ce sujet par mes parens qui vouloient m'obliger à faire comme eux, mais je ne l'ai jamais voulu. Voilà le fait rapporté dans l'ouvrage que je viens de citer. Or, ce fait nous montre que ceux qui adorent les idoles sont bien coupables, & qu'il ne tiendroit qu'à chacun d'eux d'imiter la conduite du Mexicain dont nous venons de parler.

Les Infideles.

Venons maintenant à la seconde classe de ceux qui ne sont pas dans la vraie Religion. Ce sont ceux qui, n'étant pas baptisés, n'ont jamais eu la

moindre connoiſſance de la Religion Chrétienne. Ces gens-là, dites-vous, ſeront cependant damnés, oui; mais ils ne le ſeront pas pour n'avoir pas été Chrétiens, puiſque, comme dit ſaint Thomas, leur infidélité (pourvu qu'elle ne ſoit pas jointe à l'idolâtrie) ne venant que d'un défaut de connoiſſance qu'ils n'ont pas pu avoir, n'eſt pas un péché (*a*); mais ils le ſeront pour avoir été voleurs, homicides, impudiques, ou pour d'autres crimes qu'ils auront commis contre les lumieres de leur raiſon qui ſeule ſuffiſoit, avec la grace qui ne leur manquoit pas, pour leur en faire voir la difformité.

Infidelitas negativa non eſt peccatum. S. Th.

Le Docteur angélique eſt ſi convaincu de la certitude de ce principe, qu'il ne fait pas difficulté de dire que ſi un de ces infideles négatifs obſervoit exactement tous les points de la loi naturelle, Dieu feroit plutôt un miracle pour lui envoyer un prédicateur que de permettre qu'il mourût ſans baptême. Et il le dit, non pas en doutant, mais comme une vérité qu'on doit croire avec la plus grande aſſurance: *Certiſſimè tenendum eſt.*

(*a*) Ce ſentiment de ſaint Thomas eſt auſſi celui de la Sorbonne qui, dans ſa Cenſure du livre d'Emile *, en date du 20 Août 1762, page 61, parle ainſi: *Quiſquis in invincibili ignorantiâ veritatum fidei verſatur, nunquam idcircò à Deo punietur. Hæc eſt doctrina Chriſtiana & Catholica.*

* Se vend à Paris chez Berton, rue S. Victor.

Un trait que nous liſons dans le recueil des Lettres édifiantes, confirme ce ſentiment de l'Ange de l'école : le voici.

Deux Miſſionnaires voyageant dans les Indes ; l'un d'entr'eux ſe ſentit vivement inſpiré de ſe détourner de la grande route & de s'enfoncer dans un bois. Son compagnon de voyage eut beau lui dire qu'ils alloient s'égarer, le premier ſuivit le mouvement intérieur qu'il éprouvoit & engagea le ſecond à venir avec lui. Après avoir marché quelque tems, comme à l'aventure, ils arriverent à une eſpece de cabane faite de branches d'arbres. Entrés dans ce lieu, ils y trouverent un vieillard qui étoit preſque mourant. Le Miſſionnaire lui demande s'il a quelque connoiſſance de Dieu. Je ſais, dit le moribond, qu'il y a un ſouverain Etre qui m'a donné l'exiſtence ; mais je ne le connois pas, & je deſirerois bien qu'il ſe fît connoître à moi. C'eſt lui-même, repliqua le Miſſionnaire, qui nous envoye ici, pour que vous le connoiſſiez. Mais, dites-moi, mon bon ami, n'avez-vous point tué quelqu'un, comme font ſi ſouvent vos compatriotes ? Non, je ne voudrois pas qu'on m'ôtât la vie ; je ne dois pas l'ôter aux autres. N'avez-vous point volé ? Non. J'ai fort peu de choſe, ma hache, mon arc, mes fleches ; je ne voudrois pas qu'on me prît ce peu qui m'appartient, pourquoi prendrois-je ce qui ne m'appartient pas ? N'avez-vous point menti ?... Qu'eſt-ce

que mentir ? c'eſt parler contre ſa penſée, contre la vérité... Non... quand j'interroge quelqu'un, je ſuis bien aiſe qu'il me parle juſte ; je dois faire aux autres ce que je deſire qu'ils me faſſent à moi-même. Enfin l'homme apoſtolique, après avoir ſommairement parcouru tous les points de la loi naturelle, trouva que ce bon vieillard n'avoit jamais, au moins mortellement, offenſé Dieu. Il l'inſtruit de nos myſteres, lui en fait faire un acte de foi, & lui demande s'il veut être baptiſé. Le malade y conſent ; mais il ne ſe trouve point d'eau. Un des Miſſionnaires ſort de la cabane pour voir s'il ne trouvera point quelque ruiſſeau ou quelque fontaine. Après bien des recherches, il trouve de l'eau dans l'endroit où il l'attendoit le moins. C'étoit ſur une feuille d'arbre large, épaiſſe & concave ; il s'en trouva ſuffiſamment pour adminiſtrer le baptême. Notre bon vieillard le reçut avec foi, & mourut fort peu de tems après, comblé de la plus ſainte allégreſſe.

O bonté de mon Dieu, que vous êtes admirable ! vous n'abandonnez pas ceux qui, ſecourus par votre grace qui ne manque à perſonne, vous recherchent dans la ſincérité de leurs cœurs ; & vous feriez plutôt une foule de prodiges, que de laiſſer périr ſans leur faute les hommes que vous avez faits à votre image.

Car, n'en doutons pas, mes freres, Dieu ne donne des graces à ceux mêmes qui ne ſont pas

Chrétiens. Il eſt vrai que nous en recevons de plus abondantes; mais tous les hommes en reçoivent au moins de ſuffiſantes pour leur ſalut, puiſque l'Evangile nous apprend que Jeſus-Chriſt eſt la vraie lumiere qui éclaire tout homme venant au monde : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Saint Auguſtin eſt perſuadé que Dieu dans tous les tems s'eſt fait particuliérement connoître à pluſieurs de ceux qui vivoient parmi les Gentils (*a*).

Richard de Saint-Victor expliquant ce texte
Aggæi 2, 8. d'Aggée, *veniet deſideratus cunctis gentibus*, remarque que le Prophete ne dit pas, *deſiderandus*, mais *deſideratus*, pour nous montrer, dit-il, que dans toutes les Nations, il y en a quelques-uns qui ont eu grand deſir de la venue du Meſſie : *ut intelligas in omni gente aliquos deſiderio ejus flagraſſe.* On peut citer en preuve de ce ſentiment le trait rapporté par le diacre Paul, l. 23, & par Sigebert & Génébrard à l'année 796.

En travaillant vers la fin du huitiéme ſiecle au décombrement d'un très-ancien édifice, on trouva un tombeau dans lequel étoit un ſquelette qui avoit à l'endroit de la poitrine une plaque d'airain ſur laquelle étoient gravés ces mots : CHRISTUS

(*a*) *Multi inter gentes pertinuerunt ad Civitatem Dei, quibus divinitùs revelatus eſt Jeſus Chriſtus.* S. Aug. libro 18, de Civ. Dei, c. 47.

NASCETUR EX VIRGINE. EGO CREDO IN EUM. SOL ITERUM ME VIDEBIT SUB IMPERATORIBUS CONSTANTINO ET IRENE; c'eſt-à-dire, *le Chriſt naîtra d'une Vierge. Je crois en lui. Ce tombeau ſera ouvert ſous les empereurs Conſtantin & Irene.* Ce fut en effet ſous le regne de Conſtantin & d'Irene que ſe fit l'ouverture de ce tombeau. Ce fait nous montre que dans tous les tems il y a eu, même dans la gentilité, des perſonnes à qui Dieu a révélé la venue future du Meſſie.

On pourroit ajouter à tout cela le texte du ſecond livre de *Confucius*, où ce philoſophe exhorte le prince qu'il inſtruit, à pratiquer la vertu, afin, dit-il, que quand le Saint que nous attendons ſera venu, il puiſſe en obtenir la récompenſe: *ut cum Sanctus ille expectatus advenerit, &c.* Ce texte du philoſophe Chinois eſt rapporté par M. Tourneli, dans ſon Traité de l'Incarnation, pag. 24.

Finiſſons par le trait que nous apprend l'Ecriture au ſujet de Corneille le Centurion; il n'étoit point de la religion des Juifs; il étoit Gentil. Cependant ſes prieres & ſes aumônes monterent devant le trône de Dieu, & lui obtinrent la grace de voir deſcendre vers lui un ange du ciel qui lui ordonna d'envoyer chercher Simon-Pierre, par le moyen duquel il apprendroit ce qu'il auroit à faire pour ſon ſalut.

Les autorités & les faits allégués ci-deſſus mon-

trent que Dieu n'abandonne jamais qui que ce ſoit, & que ceux mêmes qui ne ſont pas encore dans la vraie religion reçoivent de lui des graces par le moyen deſquelles ils peuvent en obtenir de plus grandes & parvenir à la connoiſſance de ce qu'il demande d'eux pour les ſauver.

Les Hérétiques. Nous n'avons plus à parler que de la troiſiéme claſſe des hommes qui ne ſe ſauveront pas. Ce ſont ceux qui étant Chrétiens, ſont hors de la vraie Egliſe, comme les hérétiques & les ſchiſmatiques. Or, ceux-ci peuvent être ſous-diviſés en deux eſpeces. Dans la premiere ſont les hérétiques ou ſchiſmatiques opiniâtres, qui, inſtruits de la cauſe de leur rupture avec l'Egliſe Romaine, ſont en état, s'ils le veulent, d'appercevoir que leurs peres n'ont eu aucune raiſon de ſe ſéparer de cette Egliſe, & que, par conſéquent, ils doivent ſe réunir à elle; ſi par entêtement, par reſpect humain, ou par quelqu'autre motif ſemblable, ils refuſent de le faire, c'eſt leur faute, & leur orgueilleuſe opiniâtreté mérite la punition dont Dieu les menace.

Dans la ſeconde ſont les hérétiques ou ſchiſmatiques involontaires; c'eſt-à-dire, ceux qui ſont dans une ignorance invincible de la vraie Egliſe. Il n'eſt pas impoſſible qu'il y en ait de tels (*a*). Par

(*a*) Voyez la Cenſure de la Sorbonne contre le livre d'Emile. Il y eſt dit aux pages 108 & 109: *Apud ſectas, non ſolùm pueri ante rationis uſum, ſed plures*

exemple, combien n'y a-t-il pas de pauvres payſans dans les montagnes de l'Ecoſſe, ou dans le nord de l'Angleterre, & bien ailleurs, qui n'ont jamais entendu parler de l'Egliſe Romaine, ou qui n'en ſavent que ce que leur en diſent leurs miniſtres, qui ne la leur dépeignent qu'avec les plus noires couleurs.

Comme ces gens ſimples ou ignorent entiérement qu'il y ait une autre Egliſe que la leur, ou n'ont averſion de l'Egliſe Romaine que ſur la fauſſe idée que leur en donnent ceux qu'ils regardent comme leurs vrais paſteurs, ils ne ſont pas coupables, & Dieu eſt trop bon pour leur imputer une ignorance qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de vaincre. Auſſi ceux d'entr'eux qui ont conſervé l'innocence baptiſmale en ne faiſant rien qui ſoit, au moins griévement, contraire à la loi naturelle, peuvent-ils être ſauvés. Il eſt vrai que comme ils n'ont pas les ſacremens de Pénitence & d'Euchariſtie, ceux qui parmi eux ont péché mortellement ſont dans une eſpece d'impuiſſance de ſe convertir. Je dis eſpece d'impuiſſance, car elle n'eſt pas abſolue, puiſque le très-grand nombre des docteurs Catholiques en-

---

ſimplices ignorantiâ invincibili excuſantur à crimine ſchiſmatis & hæreſeos. Hos ab Eccleſia (extra quam nulla ſalus) extorres non habemus... ad Eccleſiæ animam pertinent, neque Deus iis imputat errorem invincibiliter ignoratum.

ſeigne qu'ils pourroient encore obtenir le pardon de leurs péchés en produiſant un acte d'une contrition parfaite.

Voilà une réflexion bien propre à raſſurer ceux dont la foi chancelante s'effraye à la vue de ce grand nombre de perſonnes qui ſe perdent hors de notre Religion. Ils peuvent être sûrs que pas un d'eux ne ſe perdra s'il n'y a de ſa faute, & que ceux qui ſont à cet égard dans une ignorance invincible peuvent opérer leur ſalut.

Et qu'on ne diſe pas que de ce principe il s'enſuivroit qu'on peut faire ſon ſalut hors de la vraie Egliſe; car, ſelon le ſentiment de ſaint Auguſtin, les ames ſimples dont nous venons de parler ſont, par la diſpoſition de leurs cœurs, autant d'enfans de l'Egliſe Catholique. C'eſt ce que le ſaint docteur enſeigne expreſſément, en parlant des Donatiſtes, & pour expliquer ſa penſée il apporte une comparaiſon tirée des épouſes de Jacob, qui donnerent des enfans à ce ſaint patriarche, non-ſeulement par elles-mêmes, mais par leurs ſervantes. Comme ces hérétiques ont le vrai baptême; l'Egliſe Catholique les enfante à Jeſus-Chriſt par la grace que le Sacrement leur confere; ils ne ſont hérétiques que matériellement, & ſont enfans de l'Egliſe par le deſir qu'ils auroient de l'être s'ils en avoient la connoiſſance. Or, ce défaut de connoiſſance étant invincible de leur part, comme nous le ſuppoſons, Dieu eſt trop

Voyez M. Bergier, 2 part. p. 341.

juſte pour les damner à raiſon d'un défaut qu'il ne tient pas à eux d'éviter.

De cette longue digreſſion que nous avons été obligés de faire pour montrer que l'intolérance eccléſiaſtique dont nous avons parlé dans ce Diſcours n'eſt contraire ni à la juſtice ni à la bonté de Dieu, concluons que ſi l'ignorance invincible de la Religion Chrétienne & de la vraie Egliſe excuſe de péché les infideles qui n'embraſſent pas la premiere, & les hérétiques qui n'entrent pas dans le ſein de la ſeconde; l'opiniâtreté de ceux qui connoiſſant l'une & l'autre, refuſent de s'y ſoumettre, eſt abſolument inexcuſable, & que hors de la Religion Chrétienne & de l'Egliſe Catholique il n'y a point de ſalut à eſpérer.

Cette propoſition que *hors du Chriſtianiſme & hors de l'Egliſe il n'y a point de ſalut*, eſt une de ces maximes que le philoſophe Génevois ne peut digérer. Son prétendu penchant pour la douceur & pour l'humanité le porte à une tolérance univerſelle qui lui fait dire dans ſon *Emile*, qu'il faut bannir de la ſociété quiconque enſeigne que hors de l'Egliſe il n'y a point de ſalut. En quoi il ſe contredit de la maniere la plus évidente.

En effet, dans cette ſeule propoſition il ſe montre tolérant & intolérant tout enſemble; tolérant en défendant que l'on diſe; *hors de l'Egliſe point de ſalut*: intolérant, en ordonnant de chaſſer tout homme qui le diroit. Subtil raiſonneur, accordez-

vous une bonne fois avec vous-même. Si vous êtes tolérant, ne chaſſez donc perſonne, pour être d'une religion différente de la vôtre, puiſque vous faites profeſſion de les tolérer toutes. Si vous êtes intolérant au point de chaſſer de votre ſociété ceux qui ne penſent pas comme vous, ne trouvez donc pas mauvais que l'Egliſe chaſſe de ſon ſein ceux qui ne penſent pas comme elle. C'eſt ainſi que les deux extrémités du cercle ſe rapprochent à force de s'éloigner l'une de l'autre. Notre philoſophe tombe malgré lui dans l'intolérance la plus outrée par les principes de ſa tolérance même.

Je dis : *l'intolérance la plus outrée ;* & c'eſt ce qui paroît dans un autre ouvrage du même écrivain. Après avoir dit dans ſon *Emile* ce que vous venez d'entendre, il dit dans ſon *Contrat ſocial*, que le ſouverain peut bannir de l'état quiconque ne croit pas les articles d'une profeſſion de foi civile que ce prince a fixés. Il va plus loin : il ajoute que ſi quelqu'un ſe comporte comme ne les croyant pas, *on doit le punir de mort.* Eſt-ce bien le même homme qui avance deux choſes ſi contradictoires ? Oui, mes freres, c'eſt le même écrivain qui dit poſitivement l'un & l'autre.

Que cet exemple nous apprenne, ô mon Dieu, que hors le centre de l'unité, il n'y a qu'erreur & que menſonge. Qu'il nous apprenne que comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a auſſi qu'une foi, qu'un baptême, qu'une Religion. Qu'il nous apprenne

à nous attacher ſi fortement à cette unité ſur la terre, que nous puiſſions un jour parvenir à l'heureux terme où il n'y aura plus qu'une bergerie dans laquelle nous bénirons l'unique paſteur de nos ames pendant toute l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE CINQUIEME,

Contre les Juifs (*a*).

L'ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES DANS LA PERSONNE DE J. C.

Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis.

Seigneur, vos oracles ſont d'une évidence à forcer les plus incrédules.

Pſalmo 92, v. 5.

QU'ON ſe trompe groſſiérement, quand on ſe figure que notre Religion craint d'être approfon-

---

(*a*) *Les Juifs.* Il eſt vrai qu'il n'y a peut-être pas des Juifs dans toutes les villes du royaume; mais il y en a dans la Capitale. Il y en a à Metz, à Nancy, à Lyon, à Bordeaux & bien ailleurs. Ils ne viendront pas ſans doute écouter le Curé qui les réfutera dans ſes prônes. Mais par-là le paſteur précautionnera contre la ſéduction les fideles qui les fréquentent, & qui pourroient être induits à penſer

die! Non, mes chers auditeurs, bien différente de ces religions fauſſes, qui faſcinant autrefois les yeux de preſque tous les hommes, n'appréhendoient rien tant que la lumiere, elle gagne trop à être connue, pour appréhender qu'on la connoiſſe, & ſi elle nous oblige à une ſoumiſſion aveugle au ſujet des myſteres qu'elle nous propoſe; elle nous permet d'examiner combien ſont évidents les motifs qui en établiſſent la certitude.

L'auteur de cette Religion menace, il eſt vrai, d'opprimer du poids de ſa gloire ceux qui par une curioſité mal entendue cherchent à approfondir ſes divins ſecrets, & à comprendre ce qui de ſa nature eſt incompréhenſible; mais pour ceux qui, croyant déja tous nos myſteres, en examinent les preuves, afin de s'y affermir davantage, ils ne peuvent que plaire à un Dieu qui n'a donné tant de certitude à ſes oracles qu'afin de les rendre évidemment croyables: *Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis.*

Et c'eſt-là, mes freres, ce que je me propoſe de vous faire voir en montrant que la Religion Chrétienne a des caracteres diſtinctifs qui doivent

---

comme eux. D'ailleurs, un Curé, dans ces ſortes de pays, peut ſe trouver avec les Juifs dans la ſociété civile, & y avoir occaſion de retirer quelques-uns d'entr'eux de l'erreur, ou au moins de fermer la bouche à ceux qui voudroient parler contre notre ſainte Religion.

la faire évidemment connoître pour une Religion divine. En effet une Religion prédite par des prophéties qui ne peuvent venir que de Dieu, établie par des miracles qu'on ne peut attribuer qu'à Dieu, confirmée par des progrès où il n'y a rien qui ne ſoit de Dieu, eſt tellement une Religion divine, qu'on ne peut, ſans renoncer à tous les principes de l'évidence, s'empêcher de la regarder comme telle. Or, ce ſont-là les caracteres de notre Religion. Les prophéties qui l'ont annoncée, les miracles qui l'ont accompagnée, les progrès qui l'ont confirmée, forment en ſa faveur une démonſtration qui doit nous faire dire avec un pieux docteur, que ſi, par impoſſible, nous nous trompions en profeſſant le Chriſtianiſme, ce ſeroit Dieu même qui nous auroit trompés. *Domine, ſi error eſt, à te deceptus ſum.*

Richard de S. Victor.

Voilà donc, en trois mots, ce qui devroit faire le ſujet de ce Diſcours. Les prophéties qui ont prédit notre Religion. Les miracles qui ont établi notre Religion. Les progrès qui ont ſuivi notre Religion. Mais comme tout cela nous meneroit trop loin, contentons-nous aujourd'hui de parler des prophéties. Comme les Juifs en ſont auſſi-bien que nous les dépoſitaires, il ne tiendra qu'à eux d'y appercevoir la vérité du Chriſtianiſme. Commençons par implorer l'aſſiſtance de la reine des prophetes, & lui diſons avec l'Ange : *Ave Maria.*

L'ESPRIT prophétique eſt tellement le propre de la divinité, qu'Iſaïe ne craint point de promettre aux idoles qu'il les nommera des Dieux, pourvu qu'elles puiſſent annoncer les événements futurs: *Annuntiate quæ ventura ſunt in futurum, & dicemus quia Dii eſtis vos.* En effet, comme il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe prévoir ce qui arrivera dans les ſiecles à venir, il n'y a conſéquemment que lui ſeul qui puiſſe le prédire avec certitude. Ainſi une Religion, dont l'auteur a été promis dans un tems extrêmement éloigné de celui qui le vit naître eſt évidemment une Religion divine, & c'eſt ce qui ſe voit dans la nôtre; ſon auteur a été promis par différens prophetes, qui, long-tems avant ſa venue, ont annoncé ce qui regarde ſon origine & ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort, ſes ignominies & ſes triomphes avec la derniere préciſion.

Iſaïæ 41, 23.

1°. J. C. a été annoncé par les prophetes.

Quand il n'y auroit donc qu'une ſeule prophétie exactement vérifiée dans Jeſus-Chriſt, cela ſeul devroit ſuffire pour montrer aux Juifs qu'il eſt le vrai Meſſie, promis de tous tems à leurs peres; puiſque Dieu ne peut pas plus mentir une ſeule fois que mentir pluſieurs. Mais au lieu d'une prophétie on en compte cinquante-trois, ſi littéralement accomplies en ſa perſonne, qu'il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas appercevoir le rapport qu'elles ont avec ſa qualité de libérateur d'Iſraël.

Figurez-vous, mes freres, une ſtatue dont les

différentes parties ont été travaillées par différens artiſans qui ne ſe ſont jamais connus, & qui ont vécu dans des ſiecles & dans des pays extrêmement éloignés les uns des autres : une ſtatue dont la tête, par exemple, a été cizelée par un ſculpteur qui vivoit à Pékin il y a douze cents ans, dont les bras ont été taillés par un autre qui demeuroit à Conſtantinople il y a huit ſiecles, dont les autres membres ſont l'ouvrage de trois ou quatre artiſtes, dont l'un vivoit à Rome, l'autre à Paris, le troiſiéme à Copenhague, le dernier à Amſterdam, & cela à plus de cent ans d'intervalle entre la mort des premiers & la naiſſance des ſeconds. Figurez-vous que toutes ces parties, faites chacune à part dans des climats ſi éloignés & dans des tems ſi différens, euſſent néanmoins entr'elles un rapport ſi exact & des proportions ſi juſtes, qu'en les rapprochant les unes des autres, il en réſulteroit une figure qui repréſenteroit au naturel un puiſſant monarque, Louis XIV, par exemple, ou Louis XV ; vous ne pourriez vous empêcher de convenir qu'un accord ſi marqué entre des perſonnes qui en étoient ſi peu ſuſceptibles, ne pourroit s'attribuer qu'au ſouverain Etre, & qu'il faudroit néceſſairement que Dieu lui-même eût préſidé à la confection de cet ouvrage.

Voilà, mes chers auditeurs, ce qui ſe voit dans le tableau de Jeſus-Chriſt, que des hommes inſpirés nous ont dépeint dans leurs prédictions. Ils

n'eurent garde de concerter enſemble les traits qu'ils employerent pour nous le repréſenter, puiſqu'ils vécurent dans des tems & dans des lieux extrêmement éloignés les uns des autres. L'un prophétiſoit dans l'Egypte; l'autre dans le pays de Moab; celui-ci à Jéruſalem; celui-là à Babylone. Il en eſt de même des tems. Il y a eu des ſiecles d'intervalle entre la mort de quelques-uns d'eux & la naiſſance des autres. Le premier vivoit près de dix-huit cents ans, & le dernier environ quatre ou cinq ſiecles avant Jeſus-Chriſt; cependant, malgré cette diſtance des pays & ce long (*a*) intervalle des années où ces grands hommes ont publié leurs prédictions, ils s'accordent ſi bien enſemble qu'en réuniſſant tous les traits qu'ils ont employés pour dépeindre le Meſſie, il en réſulte un tableau de Jeſus-Chriſt, mais un tableau ſi exact, ſi parfait, ſi reſſemblant, qu'il eſt impoſſible de l'y méconnoître. Entrons dans le détail de ces divines prophéties, ſans néanmoins entreprendre de les rapporter toutes. Nous nous en tiendrons aux principales.

D'abord, le tems où le Meſſie devoit venir au monde eſt déſigné dans la prophétie de Jacob. Ce

(*a*) Il eſt vrai que les derniers prophetes ſavoient ce que les premiers avoient prédit; mais les traits des derniers ſont tout différens de ceux qu'avoient tracés les premiers. Ainſi point de concert entr'eux là-deſſus.

saint patriarche, au lit de la mort, prédit à ses enfans, réunis auprès de lui, que ce divin libérateur, promis tant de fois à leurs peres, naîtroit dans le tems où la tribu de Juda commenceroit à ne plus jouir de la souveraine autorité (*a*). Prédiction qui s'est accomplie à la lettre dans Jesus-Christ, puisqu'il naquit sous le regne d'Hérodes l'Ascalonite, qui étoit étranger à la nation des Juifs; & que, quand il mourut, cette nation n'avoit plus le droit de condamner personne à mort, comme les Juifs le dirent eux-mêmes publiquement à Pilate : *Non licet nobis interficere quemquam.* Or, le droit de vie & de mort étant essentiel à la souveraineté, & cette souveraineté des Juifs ayant été donnée, malgré eux, par les Romains à Hérodes qui n'étoit pas Juif, il est évident que Jesus-Christ est né & est mort dans le tems où le sceptre, c'est-à-dire, le pouvoir du gouvernement, étoit sorti de la tribu de Juda (*b*). *Joannis 18.*

Pour ce qui est du lieu de sa naissance, un prophete avoit annoncé que ce seroit Béthléem de la tribu de Juda : *Et tu Béthleem terra Juda, . . . Ex te exiet Dux qui regat populum meum Israel.* Les Juifs en étoient si convaincus que leurs docteurs, interrogés là-dessus par Hérodes, à l'oc- *Michæe 5.*

(*a*) *Non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* Gen. c. 49, v. 10.

(*b*) Voyez la Note qui est à la fin de la Conférence.

caſion de l'arrivée des Mages à Jéruſalem, indiquerent expreſſément cette bourgade comme le lieu où le Meſſie devoit naître.

Mais cette circonſtance conviendra-t-elle bien à Jeſus-Chriſt? N'y a-t-il pas lieu de craindre que ce trait ſi eſſentiel au Meſſie ne ſe vérifie point dans ſa perſonne? En effet, Marie ſa mere, qui le porte dans ſon ſein depuis près de neuf mois, demeure à Nazareth. Ce ſera-là ſans doute qu'elle lui donnera naiſſance; & ſi cela eſt, que deviendront les prophéties? Ne craignons rien, mes freres, le ciel & la terre paſſeront plutôt qu'on ne verra une ſeule des prédictions qui regardent le Meſſie, manquer à s'accomplir en la perſonne de Jeſus-Chriſt. *Iota unum aut unus apex non præteribit, donec omnia fiant.* Matth. 5, v. 18.

Auguſte fait publier un édit par lequel il ordonne à tous les ſujets de l'Empire de ſe tranſporter dans le lieu de leur origine, & de s'y faire inſcrire dans les regiſtres publics. Joſeph & Marie, pour obéir à ce commandement, partent de Nazareth, ſe rendent à Béthléem d'où ils ſont originaires l'un & l'autre; & c'eſt dans ce lieu que le fils de Marie prend naiſſance.

O mon Dieu, que vous êtes admirable dans l'exécution de vos deſſeins! celui d'Auguſte en faiſant publier cet édit, n'étoit, ſans doute, que de ſatisfaire ſa vanité qui vouloit ſavoir à combien de millions d'hommes il commandoit;

mais le vôtre, Seigneur, étoit de faire ſervir l'ordre de cet empereur à l'accompliſſement littéral de tout ce que les prophetes avoient annoncé ſur ce qui regardoit le lieu de la naiſſance temporelle de votre divin Fils.

Ici nous devons remarquer, mes freres, que cette circonſtance de l'enregiſtrement des noms de Jeſus, de Marie & de Joſeph, dans les archives publiques de Béthléem prouve encore une troiſiéme vérité, ſavoir, que Jeſus avoit l'origine attribuée au Meſſie par les prophetes.

Cette origine étoit ſpécifiée trop clairement par Iſaïe, pour qu'on pût s'y méprendre. *Il ſortira*, dit-il, *un rejetton de la racine de Jeſſé*. Or, Jeſſé fut pere de David; ainſi, ſelon ce prophete, le Meſſie devoit naître de la famille de David qui étoit originaire de Béthléem. Et tout le monde en étoit ſi perſuadé que perſonne n'avoit là-deſſus le moindre doute. De qui le Chriſt eſt-il fils, demanda Jeſus aux Scribes & aux Phariſiens? de David, lui dirent-ils unanimement: *Dicunt ei, David.* Mais ce même Jeſus qui les interrogeoit étoit né de David, & par la branche de Nathan, & par celle de Salomon, comme le prouve la liſte de ſes ayeux, copiée ſur les regiſtres publics; liſte contenue dans les deux généalogies de Jeſus-Chriſt écrites par ſaint Matthieu & par ſaint Luc (*a*), &

Egredietur virga de radice Jeſſe. Iſaïæ 1.

(*a*) Les Evangiles de ſaint Matthieu & de ſaint Luc fu-

contre laquelle aucun des Juifs n'a jamais osé s'inscrire en faux; ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire si cette double généalogie n'avoit pas été constante. Donc Jesus-Christ est né dans le tems, dans le lieu, dans la famille, attribués au Messie par les prophetes. Premier trait de son tableau.

On pourroit en trouver un second dans les événements extraordinaires qui, selon les mêmes prophetes, devoient accompagner la naissance du Messie, comme l'apparition d'une étoile, l'adoration des Rois, le massacre des Innocents, & un troisiéme dans la qualité de fils de Dieu que le Messie devoit porter, dans la doctrine céleste qu'il devoit annoncer, dans les miracles surprenants qu'il devoit opérer; puisque tous ces signes qui avoient été prédits, comme des caracteres distinctifs du libérateur si long-tems attendu, conviennent à Jesus-Christ de la maniere la plus parfaite; mais j'omets tout cela, pour abréger, & je passe aux dernieres circonstances de sa vie, comme à celles qui sont les plus détaillées dans les livres saints.

---

rent écrits plusieurs années avant qu'on formât le siége de Jérusalem, par conséquent en un tems où l'on gardoit encore dans le Temple qui fut incendié depuis, les regîstres qui constatoient les généalogies de la nation. Si Jesus-Christ n'eut pas descendu de David, rien n'étoit si facile aux Juifs que de le prouver en compulsant les archives du Temple.

Nous lisons dans Zacharie que le Messie seroit vendu pour trente piéces d'argent; dans Isaïe qu'on le mettroit en un état où il seroit absolument méconnoissable (*a*); dans David, qu'on lui feroit souffrir le cruel tourment de la flagellation; mais ce dernier, sur-tout, est celui qui a prédit plus clairement les différens supplices de Jesus-Christ. On diroit, à voir la maniere dont il en détaille les moindres circonstances, qu'il s'étoit trouvé sur le Calvaire dans le moment où ce divin Sauveur y mourut. *Isaïe, c. 53.*

En effet, il vit les bourreaux lui percer les pieds & les mains: *Foderunt manus meas & pedes meos.* Il les vit partager ses vêtements entr'eux, & tirer sa tunique au sort: *Diviserunt sibi vestimenta mea & super vestem meam miserunt sortem.* Il les vit se repaître avec plaisir du spectacle de ses douleurs & branler la tête en lui insultant: *Videntes deriserunt me, locuti sunt labiis & moverunt caput.* Enfin il les vit lui donner du vinaigre à boire dans la soif dont il se plaignit quelques instants avant *Psal. 21. v. 18.* *Ibid. 19.*

(*a*) Un Pere de l'Eglise a dit qu'on pourroit intituler le cinquante-troisiéme chapitre d'Isaïe: *Passio Domini nostri Jesu Christi, secundùm Isaiam.* Un interprete dit là-dessus qu'un grand nombre de Juifs d'Afrique embrasserent la Religion Chrétienne, touchés de l'évidence de ce cinquante-troisiéme chapitre d'Isaïe. *Vide Calmet hîc.*

de mourir : *Et in ſiti meâ potaverunt me aceto.* A de ſemblables expreſſions, ne croiroit-on pas entendre un évangéliſte plutôt qu'un prophete ? Oui, mes freres, & ſi on ne ſavoit pas que David parloit de la ſorte plus de mille ans avant le Chriſtianiſme, on le croiroit contemporain de Jeſus-Chriſt & ſpectateur de ſes tourments.

Pſal. 68, *v.* 22.

Mais les connoiſſances de David ne ſe bornerent pas là. Le même Dieu, qui lui découvroit les douleurs du Meſſie, lui montra la gloire qui en devoit être la ſuite. Il le vit ſe tirer des bras de la mort avec autant de facilité qu'un homme endormi ſe tire des bras du ſommeil. Il le vit monter au ciel en triomphe avec les glorieux captifs qu'il devoit délivrer de leur priſon. Il le vit s'aſſeoir à la droite de Dieu ſon pere juſqu'au moment où il viendra juger ſes ennemis & les ſoumettre entiérement à ſa puiſſance : *Sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos ſcabellum pedum tuorum.*

Pſal. 3, *v.* 6.

Pſal. 67, *v.* 19.

Pſal. 109.

Comparez, mes chers auditeurs, toutes ces prédictions de l'ancien Teſtament avec ce que nous liſons dans le nouveau ; & jugez vous-mêmes ſi les événements du ſecond n'ont pas un rapport eſſentiel avec les prophéties du premier. Oui, mes freres, & ce rapport a paru ſi viſible aux Gentils, que quelques-uns d'entr'eux n'y ont répondu qu'en diſant que ce ſont les premiers Chrétiens qui après avoir vu tout ce qui s'eſt paſſé dans Jeſus de Nazareth, ont compoſé ſur l'événement de préten-

dues prophéties auxquelles ils ont donné un air d'antiquité en les ſuppoſant écrites pluſieurs ſiecles avant ſa naiſſance.

Mais, ô mon Dieu, que vous êtes admirable dans les moyens que vous nous fourniſſez de leur répondre! Vous avez diſperſé par-tout la nation Juive, afin qu'elle fût une preuve toujours ſubſiſtante de l'antiquité de vos oracles, & qu'oppoſant ainſi nos ennemis les uns aux autres, nous puſſions combattre les Gentils par les Juifs, & les Juifs par les Gentils.

En effet, mes freres, pour répondre aux Gentils qui révoquent en doute l'antiquité des livres prophétiques, il ne faut que leur oppoſer le ſentiment des Juifs. Conſultez, pouvons-nous leur dire, conſultez ſur le tems où ces livres ont été faits, un peuple qui en eſt auſſi-bien que nous le dépoſitaire; il vous répondra que ces livres ſont les vrais ouvrages des auteurs dont ils portent les noms, & que parmi les prophetes qui leur ont laiſſé ces divins écrits, il y en a qui vivoient pluſieurs ſiecles, quelques-uns plus de mille ans, & un autre près de dix-huit cents ans avant le Chriſtianiſme. A un témoignage de cette nature que répondront les Infideles? Soupçonneront-ils les Juifs d'être favorables aux Chrétiens & de s'entendre avec eux afin de tromper tout l'univers? Il n'y auroit rien de plus abſurde qu'un pareil ſoupçon; puiſque des gens qui nous regardent comme leurs ennemis

mortels, & qui voudroient de tout leur cœur pouvoir anéantir notre Religion, ne peuvent être forcés que par la vérité même à faire un aveu dont ils ſavent que nous tirons un ſi grand avantage. Il faut donc convenir que l'antiquité des prophéties eſt inconteſtable, & que Dieu, pour tirer une preuve évidente de la vérité de cette Religion, de la bouche de ceux mêmes qui ſont plus intéreſſés à la combattre, a diſperſé les Juifs par toute la terre, afin qu'ils fuſſent en état de rendre en tous les lieux du monde un témoignage ſi peu ſuſpect aux Infideles.

Et c'eſt le raiſonnement que fait là-deſſus ſaint Auguſtin. Si les Juifs étoient entiérement détruits, dit ce ſaint Docteur, les payens ſembleroient avoir quelque droit d'infirmer la preuve que nous tirons des prophéties, en nous accuſant de les avoir compoſées nous-mêmes & de les avoir enſuite fauſſement attribuées à d'anciens auteurs; mais non, continue-t-il, par-tout où il y a des Chrétiens, par-tout il y a des Juifs qui par leur extrême vénération pour nos livres en conſtatent la certitude en montrant leur antiquité.

Le ſaint Docteur développe ſa penſée par une comparaiſon. Figurez-vous, dit-il, une princeſſe qui ſe fait ſuivre par ſes domeſtiques. Ceux-ci portent ſes livres & les lui préſentent quand elle les leur demande. Cette princeſſe, c'eſt la Religion Chrétienne; ſes domeſtiques ſont les Juifs qui la

ſuivent par-tout, & qui portent avec eux ſes livres prophétiques qu'ils lui donnent quand elle en a beſoin ; c'eſt, fondé ſur cela, qu'il appelle les Juifs nos porte-livres : *Judæi ſunt capſarii noſtri* (*a*).

Or, ce raiſonnement de ſaint Auguſtin eſt bien capable de convaincre les Juifs & les Payens les uns par les autres. En effet, on peut leur dire : Vous, Juifs, vous convenez que les prédictions marquées dans nos livres, qui ſont les vôtres, regardent le Meſſie & ſont bien plus anciennes que Jeſus de Nazareth. Vous, Payens, vous avouez que ce qui eſt marqué dans ces livres s'eſt parfaitement accompli dans Jeſus de Nazareth. Vous devez donc convenir les uns & les autres que ce Jeſus de Nazareth eſt le vrai Meſſie, promis depuis tant de ſiecles, & que par conſéquent la Religion Chrétienne eſt une Religion toute divine.

Au reſte, cette diſperſion des Juifs dont nous parlons, outre qu'elle nous fournit la preuve de l'antiquité des prophéties, en eſt elle-même un viſible accompliſſement ; & rien n'eſt plus aiſé que de le montrer. Les prophetes ont prédit que quand

(*a*) Autrefois les livres s'enfermoient dans de petites caiſſes, *capſa*. Ces caiſſes étoient des eſpeces de cylindres dans leſquels on couloit les volumes roulés ſur eux-mêmes pour les conſerver.

le Meſſie ſeroit venu, le peuple Juif qui le renieroit ceſſeroit d'être ſon peuple, & qu'enſuite il ſeroit diſperſé dans toutes les Nations, où il vivroit ſans prince & ſans roi, ſans temple & ſans autel, ſans prêtre & ſans ſacrifice (*a*). Or, c'eſt-là l'état où les Juifs ſe trouvent réduits, & il ne faut que des yeux pour voir l'accompliſſement de cette prédiction.

Ce genre de preuve qui convertit autrefois un célébre incrédule de notre France, ſuffiroit pour les convertir tous, s'ils ne s'obſtinoient pas à rejetter tout ce qui peut occaſionner leur converſion. Nous demandons des miracles, diſoit-il, en voilà un bien évident; c'eſt la diſperſion des Juifs, diſperſion prédite il y a plus de deux mille ans par les prophetes dans le plus grand détail, & qui s'accomplit depuis près de dix-ſept cents ans dans la plus grande exactitude.

2°. J. C. a été lui même un grand prophete.

Paſſons maintenant, mes freres, à une autre preuve qui établit encore invinciblement la vérité du Chriſtianiſme, & qui eſt tirée comme la premiere de la divinité des prophéties, mais des prophéties conſidérées ſous un autre point de vue. C'eſt que l'auteur du Chriſtianiſme a non-ſeulement été annoncé par les prophetes, mais qu'il a

(*a*) *Dies multos ſedebunt filii Iſrael, ſine rege, ſine principe, ſine altari, ſine ſacrificio, ſine ephod & ſine teraphim.* Oſée, cap. 3.

été lui-même un très-grand prophete. Etabliſſons d'abord la néceſſité du caractere prophétique dans le Meſſie ; nous ferons voir enſuite que ce caractere convient évidemment à Jeſus-Chriſt.

En effet le Meſſie devoit être prophete, puiſque c'eſt ſous ce glorieux titre qu'il eſt annoncé pluſieurs fois dans les livres ſaints. D'abord Moïſe le promet aux Juifs de la part de Dieu, & il le promet comme un grand prophete que tout le monde ſera obligé d'écouter. Dieu, dit-il, vous donnera un prophete de votre Nation comme moi, vous l'écouterez : *Prophetam ſuſcitabit tibi Dominus de gente tuâ ſicut me ; ipſum audietis.* Deut. 18, 15. Et peu après il ajoute : voici ce que dit le Seigneur. Je leur ſuſciterai un prophete du milieu de leurs freres... ſi quelqu'un ne l'écoute pas, j'en tirerai une vengeance éclatante : *Ait Dominus, prophetam ſuſcitabo eis de medio fratrum ſuorum, qui verba ejus audire noluerit, ego ultor exiſtam.* Ibid. 18. Il eſt donc certain que le Meſſie promis aux Juifs devoit être un prophete, un grand prophete, le prophete par excellence. Or, ce principe une fois établi, il eſt sûr que ſi Jeſus-Chriſt n'a pas eu l'eſprit prophétique, il manque d'un caractere eſſentiel au vrai Meſſie ; mais que ſi au contraire, ayant réuni dans ſa perſonne tous les traits que les prophetes ont attribués au Meſſie, & que de plus il ait fait des prédictions vérifiées par l'événement, il eſt conſtant qu'il eſt celui qui de-

voit venir ; & qu'on ne doit pas en attendre d'autre. Or, c'eſt ce qu'il s'agit de prouver maintenant en faiſant voir que Jeſus-Chriſt a été animé de l'eſprit prophétique.

Quand nous n'aurions pour établir cette vérité d'autre preuve que la réputation dont il jouiſſoit dans la Judée, cela ſeul ſuffiroit pour nous en convaincre. Il étoit reconnu publiquement pour un prophete, & les peuples lui donnoient ouvertement cet auguſte titre. Quand il entroit dans les villes & dans les bourgades, & qu'on demandoit qui il étoit ; c'eſt, répondoit-on, Jeſus le prophete de Nazareth : *Hic eſt Jeſus propheta à Nazareth.* Quand il eut reſſuſcité le fils de la veuve de Naïm, les habitans de cette ville & tous les ſpectateurs d'un prodige ſi ſurprenant s'écrierent : Un grand prophete s'eſt élevé parmi nous : *Propheta magnus ſurrexit in nobis.* Quand il eut fait le miracle de la multiplication des pains, les peuples dirent de lui : C'eſt-là le prophete qui doit venir dans le monde : *Hic eſt verè propheta qui venturus eſt in mundum.*

Matt. 21, *v.* 11.

Lucæ 7, *v.* 16.

Joan. 1, 45.

Sans nous contenter de cet éloge que lui donnoient les peuples, voyons ſur quel fondement ils s'appuyoient pour le lui donner. Je pourrois citer ici en preuve de ſon eſprit prophétique un grand nombre de ſes prédictions ; mais ce ſeul article, pour être approfondi, demanderoit pluſieurs Conférences. Il me ſuffira d'en citer trois ; encore paſſerai-je

ferai-je légérement ſur les deux premieres, en inſiſtant un peu plus ſur la troiſiéme.

La premiere prédiction de Jeſus-Chriſt ſur laquelle je m'arrête, c'eſt celle qu'il fit à ſaint Pierre, la veille de ſa paſſion. Simon-Pierre étoit le plus courageux & le plus zélé de ſes diſciples. Lorſque Jeſus-Chriſt leur prédit qu'ils l'abandonneroient tous cette nuit-là même, Pierre prit la parole & proteſta que quand tous les autres le quitteroient, lui ne le quitteroit jamais, & qu'il étoit prêt de le ſuivre juſqu'à la priſon & juſqu'à la mort. Jeſus lui répliqua, Pierre, cette même nuit où je vous parle, avant que le coq ait chanté deux fois, trois fois vous m'aurez renié. Rien, ce ſemble, n'annonçoit une ſi prompte infidélité dans un apôtre qui avoit juſqu'alors témoigné tant de courage; courage dont il donna bientôt une preuve en tirant l'épée pour la défenſe de ſon maître, & en bleſſant un des ennemis qui étoit venu pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. Comment la prédiction ſe vérifiera-t-elle? Attendons quelques moments, & nous allons la voir s'exécuter de point en point.

Pierre ſuit le Sauveur dans la maiſon du pontife; on lui demande s'il n'eſt pas des diſciples de Jeſus; la frayeur le ſaiſit; il le nie & proteſte qu'il ne le connoît pas; le coq chante, il n'y fait pas d'attention; on lui fait une ſeconde fois la même demande; Pierre fait la même réponſe. Un troiſiéme inſiſte, & dit qu'il l'a vu avec Jeſus dans le

jardin ; alors Pierre assure, avec serment & avec exécration, qu'il ne sait ce qu'on veut lui dire ; le coq chante une seconde fois ; à ce moment, Pierre ouvre les yeux ; il se souvient de la prédiction que Jesus-Christ lui a faite quelques heures auparavant ; il sort & pleure amérement le malheur qu'il a eu de la vérifier dans toutes ses circonstances.

Or là-dessus je demande si Jesus-Christ n'avoit pas été prophete, auroit-il pu prévoir un événement si peu attendu, & le prédire avec un détail aussi précis que l'est celui du second chant du coq, & du triple reniement de son disciple ?

La seconde prédiction de Jesus-Christ que nous avons à examiner, est celle qu'il fit aux apôtres, quand quelques-uns d'entr'eux murmurerent de la sainte profusion du parfum qu'une femme employa pour oindre sa tête. Laissez-la, leur dit-il, & ne la chagrinez point. En vérité je vous le dis, ce qu'elle vient de faire sera annoncé dans tous les lieux du monde où l'Evangile sera prêché.

Marc 14.

Voilà une prédiction qui se vérifie toutes les années sous nos yeux, & sous ceux de tous les Chrétiens. En effet chaque année, pendant la semaine sainte, tous les prêtres qui célebrent la sainte messe, & tous les diacres qui chantent l'évangile, annoncent publiquement ce que fit cette femme en l'honneur de Jesus-Christ, & on le fait de même dans toutes les églises du royaume & dans tou-

tes celles de l'Europe. On le fait dans celles de la Chine & du Mogol, du Mexique & du Canada, de la Perſe & de l'Arménie ; on le fait en un mot dans tous les lieux du monde où il y a des Catholiques. Or, il y en a dans tous ces endroits & bien ailleurs.

Sur cela je demande encore : ſi Jeſus-Chriſt n'avoit pas été prophete, auroit-il pu prévoir qu'une action d'une ſimple femme, une action qui ſe paſſoit en un repas de famille, au fond d'une bourgade, dût être un jour annoncée, publiée, préconiſée dans toutes les parties de l'Univers ? Voilà cependant ce qui s'exécute toutes les années depuis dix-ſept ſiecles, & dont il peut y avoir autant de témoins qu'il y a de Chrétiens dans le monde ; & qu'on ne diſe point que ce ſont les Chrétiens mêmes qui vérifient cette prédiction. Cela n'infirme point notre preuve ; puiſqu'il falloit au moins que Jeſus-Chriſt prévît qu'un jour il y auroit des Chrétiens dans toutes les parties du monde ; & comment l'auroit-il prévu s'il n'eut été prophete ? A Béthanie.

Une troiſiéme prédiction & ſur laquelle nous inſiſterons d'autant plus qu'elle a eu plus d'éclat & de célébrité, c'eſt celle qui eut pour objet la deſtruction de Jéruſalem & la ruine du temple.

Rien n'annonçoit aux Juifs une pareille cataſtrophe. Inſtruits par une longue expérience de leurs malheurs paſſés, ils étoient entiérement ſoumis à

la domination des Romains; ils payoient exactement le tribut aux empereurs, & déclaroient publiquement qu'ils ne reconnoiſſoient d'autre ſouverain que Céſar : *Non habemus regem niſi Cæſarem.* Protégés par toutes les forces de l'Empire, qui regardoit la Judée comme une de ſes provinces, ils n'avoient, ce ſemble, rien à craindre de leurs ennemis, & leur ville capitale, ſous la protection de ces maîtres du monde, paroiſſoit devoir jouir d'une paix parfaite & ſolide.

Joannis 19, v. 15.

Cependant, malgré toutes ces apparences d'une tranquillité durable, Jeſus annonce qu'avant la fin de la génération préſente Jéruſalem ſera aſſiégée, qu'elle ſera environnée d'une circonvallation qui en fermera toutes les iſſues, qu'elle ſera priſe d'aſſaut, qu'elle ſera ruinée de fond en comble, & que le fameux temple, qui en fait le principal ornement, ſera détruit de façon qu'il n'y reſte pas pierre ſur pierre. Comment Jeſus-Chriſt pouvoit-il prévoir un événement qui avoit alors ſi peu de vraiſemblance, ſi ce n'eſt par ſon eſprit prophétique? Auſſi ce fatal événement vérifia-t-il la prédiction dans toutes ſes parties, & ce fut des Romains mêmes, qui ſembloient devoir être les protecteurs de la nation Juive, que Dieu ſe ſervit pour la détruire & pour montrer l'accompliſſement littéral des malheurs qu'il lui avoit prédits.

Lucæ 21, v. 22.

D'abord Veſpaſien commence le ſiege de Jéruſalem. Tite ſon fils le continue; celui-ci environne

la ville, malgré ſa vaſte étendue, d'une longue circonvallation qui lui coûte des travaux immenſes. Après une opération ſi difficultueuſe, & qui eſt unique dans l'hiſtoire, ſi on en excepte la circonvallation que fit Nabuchodonoſor de la même ville de Jéruſalem, il ſomme les habitans de ſe rendre, afin d'épargner le ſang humain; mais voyant leur fureur à vouloir combattre, il ſerre la ville de plus près; il y fait brèche, il y donne l'aſſaut, il y entre en vainqueur, & l'armée Romaine irritée d'une ſi longue réſiſtance y commet d'horribles maſſacres.

En vain le général donne-t-il les ordres les plus précis pour la conſervation du temple, un ſoldat y jette une torche embraſée; le feu y prend, & malgré les ſoins que Tite ſe donne pour l'éteindre, les flammes gagnent toutes les parties de ce ſuperbe édifice & le réduiſent en cendres.

Le doigt de Dieu ne paroît-il pas évidemment dans toutes les circonſtances de ce fameux ſiége? Oui, mes freres; auſſi Tite le reconnut-il, quand, de retour à Rome, on lui décerna les honneurs du triomphe; il les refuſa conſtamment, diſant qu'il ne les méritoit pas, & que c'étoit Dieu même qui avoit combattu contre les Juifs, en ſe ſervant de lui comme d'un inſtrument pour les punir. Or, ce qui fait à la matiere que nous traitons, c'eſt que dans le ſiége de Jéruſalem on vit l'accompliſſement exact de tout ce que notre Sei-

Philoſt. vit. Apollonii Thyanæi, l. 6.

gneur avoit prédit; & qui eſt-ce qui nous fournit la preuve de cet accompliſſement? c'eſt un Juif.

Oui, mes chers auditeurs, c'eſt l'hiſtorien Joſephe, Juif d'origine & de religion, qui en nous faiſant le détail de ce qui s'eſt paſſé dans le ſiége de Jéruſalem, nous a fourni ſans le vouloir, une preuve évidente de l'eſprit prophétique qui animoit Jeſus-Chriſt; en quoi nous ne ſaurions aſſez bénir & adorer la divine ſageſſe qui a voulu qu'un Juif écrivît cette hiſtoire, afin qu'on n'eût aucun lieu de la révoquer en doute. En effet, ſi elle eut été écrite par un Chrétien, on pourroit ſoupçonner ſon auteur d'avoir cherché plutôt à vérifier la prédiction de Jeſus-Chriſt, qu'à raconter les faits avec exactitude; mais non, c'eſt Joſephe, un zélé partiſan du Judaïſme, un prêtre de la Synagogue, un docteur de la Loi Moſaïque, qui raconte comme témoin oculaire cette déſolation de ſa patrie, & qui la raconte de la même maniere que Jeſus-Chriſt l'avoit prédite, & qui la raconte dans un tems où il eût été facile aux autres Juifs de le démentir, s'il eut falſifié ſa narration, & qui la raconte en confirmant ce qu'il dit, par le témoignage de trois têtes couronnées, de l'empereur Veſpaſien, de l'empereur Tite, & du roi Agrippa, qui ont ſigné ſon Hiſtoire comme contenant la plus exacte vérité.

Que Dieu eſt donc admirable, mes freres, d'a-

voir tiré de ſes ennemis mêmes une preuve ſi convaincante de l'évidence de ſes oracles! Cependant quelqu'évidente que ſoit cette preuve, en voici une autre qui ne l'eſt pas moins, ſi elle ne l'eſt davantage, puiſqu'elle nous vient de celui-là même qui fit les plus violents efforts pour l'affoiblir; je parle de Julien l'Apoſtat.

Figurez-vous, mes freres, un empereur idolâtre qui, après avoir été du nombre des Chrétiens, eſt devenu leur plus mortel ennemi & leur perſécuteur le plus déclaré (*a*). Pour aſſouvir la haine qu'il leur porte, il ne ſe propoſe rien moins que d'abolir entiérement le Chriſtianiſme; & pour réuſſir dans ce vaſte projet, il commence par entreprendre de rebâtir le temple de Jéruſalem, eſpérant montrer par-là que celui qui en avoit prédit la deſtruction n'étoit qu'un faux prophete. Inſenſé, quand tu viendrois à bout de ton deſſein, qu'en pourroit-on conclure contre la prophétie? Le temple en auroit-il été moins détruit pour avoir été rebâti une ſeconde fois? mais laiſſons-le faire, & voyons où aboutira ſon entrepriſe.

(*a*) Il eſt vrai que Julien au commencement de ſon regne, affecta une modération philoſophique qui lui fit épargner le ſang des Chrétiens; mais cette douceur de parade ne ſe ſoutint pas, & ne fut pas de longue durée. Il en fit mourir un grand nombre, & ſe propoſoit de les détruire entiérement.

Il a déja fait de grands préparatifs & a ramaſſé de toutes parts des matériaux conſidérables. Il a commandé aux Juifs de ſon Empire de ſe rendre à Jéruſalem en très-grand nombre. Ils y ſont venus en foule ; ils y ont apporté des ſommes immenſes, & je les vois s'employer à démolir les moindres reſtes de leur ancien temple. Juſques-là, tout leur réuſſit ; l'ardeur avec laquelle ils travaillent ſemble annoncer qu'on ne tardera pas à voir un nouvel édifice s'élever ſur les ruines de l'ancien.

Mais à peine ont-ils achevé d'accomplir à la lettre ce que Jeſus-Chriſt avoit prédit, que de ce temple ſi magnifique il ne reſteroit pas pierre ſur pierre, qu'ils ſont obligés d'interrompre leurs travaux. En vain s'efforcent-ils de rebâtir un nouveau temple, ils ſentent le bras de Dieu qui les en empêche ; un feu ſouterrain, ſorti des fondements, écarte les ouvriers ; le feu du ciel, ſe joignant à celui de la terre, conſume une partie des matériaux ; un vent terrible en diſſipe les foibles reſtes, & pour montrer le rapport qu'ont tous ces prodiges avec la prédiction de celui que les Juifs ont mis en croix, des croix de feu paroiſſent ſur les vêtemens des ſpectateurs & y demeurent pluſieurs jours ſans pouvoir en être effacées (*a*).

(*a*) Autre fait. En travaillant à la démolition du temple on leva dans les fondements une pierre qui couvroit

Avouons, mes chers auditeurs, qu'un fait ſi extraordinaire eſt la plus exacte vérification de la prophétie de notre divin maître. Cette prophétie n'avoit point encore eu juſques-là ſon entier accompliſſement. Jeſus-Chriſt avoit prédit que Jéruſalem ſeroit aſſiégée, qu'elle ſeroit priſe, qu'elle ſeroit ruinée, & que le temple le ſeroit auſſi ; tout cela s'étoit vérifié à la lettre; mais il avoit dit de plus, en parlant de ce temple, qu'il n'en reſteroit pas pierre ſur pierre, & on en voyoit encore ſubſiſter quelques pans de muraille, quelques naiſſances de voûtes, quelques demi-pilaſtres dont la ſolidité rendoit témoignage à la magnificence de cet ancien édifice. Or, il falloit que la moindre partie de la prédiction s'exécutât, & que de tout ce ſomptueux bâtiment il ne reſtât pas pierre ſur pierre. C'eſt ce que Dieu vérifia dans l'événement que nous venons de décrire, & ce furent les mains des Juifs qui lui ſervirent à le vérifier.

On dira peut-être ici ; ce fait bien conſtaté ſeroit d'une grande force; mais eſt-il auſſi certain qu'il eſt ſurprenant? Qui eſt-ce qui nous le rap-

---

l'orifice d'un ſouterrain rempli d'eau. Du milieu de l'eau s'élevoit une colonne ſur le haut de laquelle étoit un livre enveloppé d'un linge; on le prit & on trouva le linge extrêmement blanc comme s'il eut été tout neuf, quoiqu'il dût être là depuis bien des ſiecles. On ouvrit le livre, c'étoit l'Evangile ſelon ſaint Jean : *In principio erat verbum.* Voyez M. de Tillemont.

porte? eſt-ce un Chrétien? Si cela eſt, je croirai devoir être en garde contre un témoignage ſi ſuſpect. Non, mes chers auditeurs, Dieu y a pourvu, en permettant qu'un événement auſſi extraordinaire que celui-là, fût rapporté par un auteur qu'on ne peut raiſonnablement ſoupçonner d'avoir altéré la vérité dans ſa narration; c'eſt Ammien Marcellin, écrivain idolâtre, adulateur perpétuel de l'empereur Julien, homme qui ne pouvoit avoir aucun motif de rapporter un fait ſi défavorable à ſon prince, s'il n'eut pas été certain, & qui pouvoit en avoir pluſieurs de ne le rapporter pas, quelque certain qu'il fût. C'eſt cependant lui qui raconte cet événement, & qui le raconte comme un prodige dont il ne peut, dit-il, deviner la cauſe.

Aveugle volontaire, que tu es à plaindre de ne pas appercevoir le doigt de Dieu dans un fait ſi ſurprenant, & de ne pas convenir que ce prodige eſt l'ouvrage de celui qui, après avoir employé ſes ennemis mêmes à vérifier juſqu'à la moindre partie de ſa prédiction, les empêche de rien faire qui ſoit oppoſé à ce qu'il a prédit!

Cet événement des Juifs encouragés par Julien à rebâtir leur temple, & contraints par une force toute divine à ſe déſiſter de leur entrepriſe, ſemble avoir été annoncé environ neuf ſiecles auparavant par le prophete Daniel: *Cumque corruerint*, dit ce prophete en parlant des Juifs, *ſublevabuntur*

Dan. c. 11, v. 34.

auxilio parvulo, & applicabuntur eis plurimi fraudulenter (*a*).

Tous les termes de cette prophétie ſont remarquables. Examinons-les l'un après l'autre, & approfondiſſons-en le ſens : *Cumque corruerint*, après qu'ils ſeront tombés ; voilà l'état des Juifs après la guerre de Judée, état qui dura plus de trois cents ans. Après cela ils ſeront aidés : *ſublevabuntur auxilio*, voilà le ſecours que leur donne Julien ; mais ſecours foible, impuiſſant, momentané, *auxilio parvulo.* Julien ne peut réuſſir dans ſon deſſein, & ſa protection fut aſſez inutile aux Juifs, puiſqu'il mourut peu de tems après. D'ailleurs, ce n'étoit qu'une faveur apparente que celle qu'il accordoit aux Juifs ; il ne les aimoit pas plus que les Chrétiens, puiſque les uns & les autres n'adorent qu'un ſeul Dieu, & que Julien en adoroit pluſieurs. C'étoit donc avec malignité qu'il ſembloit s'unir à eux pour conſtruire leur temple : *applicabuntur eis plurimi fraudu-*

(*a*) Il eſt vrai que quelques-uns appliquent ce paſſage à la perſécution d'Antiochus au tems des Machabées ; mais comme Jérémie, en prédiſant la ruine du temple par Nabuchodonoſor, a prédit celle du ſecond par Titus ; Daniel, en prédiſant les événements arrivés du tems d'Antiochus, ſemble avoir prédit ceux du tems de Julien dont Antiochus a pu être la figure. C'eſt la penſée de ſaint Hiérome ſur un autre endroit de Daniel cité par M. le Franc, évêque du Puy.

lenter. Cette expreſſion *fraudulenter* nous marque le mauvais deſſein qu'avoit Julien de détruire les Chrétiens par les Juifs, & de détruire enſuite les Juifs après s'être défait des Chrétiens.

Quoi qu'il en ſoit du paſſage de Daniel, il eſt sûr que l'incendie du temple, malgré les efforts de Titus pour le conſerver, & l'inutilité des efforts de Julien pour le rebâtir, ſont l'accompliſſement littéral de la prophétie de Jeſus-Chriſt, & que par conſéquent ce divin Sauveur a non-ſeulement été annoncé par les prophetes, mais qu'il a été lui-même le grand prophete dont les autres n'ont été que les précurſeurs. Puiſſions-nous un jour avec eux bénir celui qui fut la ſource & l'objet de leurs prédictions, & chanter ſes louanges de concert avec les eſprits céleſtes pendant toute l'éternité bienheureuſe! Ainſi ſoit-il.

NOTE

Pour la page 149.

LE Meſſie devoit naître ſelon la prophétie de Jacob dans le tems où l'autorité ſouveraine ceſſeroit parmi les Juifs; ſur cela il faut remarquer que la ceſſation de l'autorité ſouveraine parmi les Juifs n'eſt pas venue tout d'un coup. Elle a été amenée comme par degrés. On peut lui donner cinq époques. Dans la premiere, Pompée qu'Hircan, roi des Juifs, avoit appellé à ſon ſecours, rendit la Judée

tributaire des Romains; dans la ſeconde, le ſénat de Rome donna aux Juifs malgré eux un roi étranger à leur Nation; c'étoit Herodes l'Aſcalonite ou l'Idumméen, c'eſt-à-dire, natif de la ville d'Aſcalon dans le pays de l'Idumée; dans la troiſiéme, Hérodes mit à mort preſque tous les membres du grand Sanédrin qui avoit conſervé juſques-là un reſte d'autorité dans les jugements; dans la quatriéme, Auguſte réduiſit la Judée en province Romaine; & les ſentences de mort ne ſe portoient plus qu'au nom de l'empereur; enfin dans la cinquiéme, Veſpaſien & Tite ſon fils ſubjuguerent entiérement la Nation Juive & la diſperſerent en différens lieux. Or, Jeſus-Chriſt eſt venu exactement au milieu de ces cinq époques; il eſt né vers la fin de la ſeconde; il a vécu dans la troiſiéme, & il eſt mort avant la derniere.

Ita ferè Petavius & Huetius poſt ſanctum Juſtinum in dialogo adversùs Judæum Tryphonem.

CONFÉRENCE SIXIÉME,

Contre les Juifs.

LES JUIFS ONT TOUJOURS ÉTÉ ET SONT ENCORE INEXCUSABLES.

Scrutamini ſcripturas... illæ ſunt quæ teſtimonium perhibent de me.

Approfondiſſez les écritures... ce ſont elles qui rendent témoignage de moi.

Joannis, c. 5, v. 39.

CE que Jeſus-Chriſt diſoit aux Juifs de ſon tems, on a pu le dire à ceux des ſiecles poſtérieurs, & on peut le dire encore aujourd'hui à ceux qui vivent au milieu de nous : *Scrutamini ſcripturas*, approfondiſſez les écritures. C'a toujours été & c'eſt encore maintenant la coutume des Juifs de lire ſans ceſſe les livres ſaints ; mais ils les liſent & ne les approfondiſſent pas ; ils en voyent la lettre, l'écorce, les dehors ; mais ils s'en tiennent-là, & ne vont point juſqu'au fond de ce précieux tréſor qu'ils ont entre les mains. Ils parcourent ces pieux monuments que les prophetes leur ont laiſſés, & ils n'y reconnoiſſent pas celui qui y eſt déſigné d'une maniere ſi claire & ſi évidente.

D'où cela vient-il ? Cela vient de ce qu'ils ont

ſur les yeux, comme dit ſaint Paul, un fatal bandeau. Oui, dit cet apôtre, juſqu'aujourd'hui, quand les Juifs liſent Moïſe, ils ont un bandeau ſur les yeux de l'ame : *Uſque in hodiernum diem, cum legitur Moïſes, velamen poſitum eſt ſuper cor eorum.* Mais ce bandeau qui les aveugle, ne les excuſe pas dans leur aveuglement, parce que c'eſt un aveuglement très-volontaire de leur part, & dont il ne tiendroit qu'à eux de guérir. Un jour, quand cette nation reviendra au Seigneur, le voile tombera : *Cum autem converſus fuerit ad Dominum, auferetur velamen*, nous dit le même apôtre. 2 ad Cor. 3, 15. Ibid.

S'il ne tombe pas dès maintenant c'eſt leur faute; ils n'auroient qu'à prier Dieu ſincérement d'éclairer leur eſprit de ſa lumière & d'amolir la dureté de leur cœur; ils n'auroient qu'à lire les prophéties avec un vrai deſir de connoître la vérité, Dieu viendroit à leur ſecours, comme il le fit autrefois à l'égard des Juifs de Theſſalonique qui approfondiſſoient les écritures pour voir ſi elles étoient conformes à ce que diſoit ſaint Paul, & qui ſe convertirent : *Scrutantes ſcripturas ſi hæc ità ſe haberent.* Mais comme ils s'obſtinent à marcher les yeux fermés au milieu de la lumiere, il n'eſt pas étonnant qu'ils faſſent à chaque pas des chûtes d'autant plus inexcuſables qu'il ne tiendroit qu'à eux de les éviter. Act 17, 11.

Oui, les Juifs ont toujours été & ſont encore inexcuſables. C'eſt ce que nous avons deſſein

de montrer dans cette Conférence, où nous les considérerons sous trois époques : dans le siecle de Jesus-Christ; dans les premiers siecles de l'église, & dans le siecle où nous vivons. Je dis donc, 1°. que les Juifs du tems de Jesus-Christ ont été inexcusables; 2°. que les Juifs des premiers siecles de l'église l'ont été plus encore; 3°. que les Juifs d'aujourd'hui le sont beaucoup plus que les uns & les autres. Justifions la conduite rigoureuse que Dieu tient à leur égard, en faisant voir que l'orgueilleux entêtement de leurs peres en fut la premiere cause, & qu'ils y mettent le comble par leur entêtement personnel. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de sa divine épouse, & lui disons avec l'Ange : *Ave Maria.*

QUE l'apôtre saint Pierre a bien raison, mes chers auditeurs, de donner aux prophéties le premier rang dans les preuves qui établissent la certitude de notre sainte Religion ? Il avoit eu le bonheur, lui troisiéme, d'être sur le Thabor témoin oculaire de la gloire de son divin maître, & il allegue ce prodige en preuve de la divinité de Jesus-Christ; mais il ne fait pas difficulté de donner sur ce grand prodige la préférence aux livres prophétiques qui l'ont annoncé comme le Messie : *Firmiorem habemus propheticum sermonem.* D'où vient donc que les Juifs qui sont, comme nous, dépositaires de ces livres sacrés, & qui les

2 Petri, 1. 1.

lisent

lisent si assidûment, ne l'y apperçoivent pas ? C'est qu'ils les prennent à contre-sens, & qu'au lieu de les lire à dessein de voir si ce Jesus de Nazareth qui est l'objet de leur mépris, ne seroit pas celui que les prophetes annoncent ; ils ne le font que pour y trouver des preuves d'un autre Messie qu'ils attendent, & qui ne viendra jamais.

1°. Les Juifs du tems de J. C. furent inexcusables.

Ces prophetes ont dépeint le libérateur d'Israël avec des traits auxquels il seroit très-facile aux Juifs de le reconnoître. Mais comme dans un tableau il y a des ombres & des lumieres, & que celles-ci frappent beaucoup plus que celles-là, ils n'ont porté les yeux que sur les couleurs saillantes, sans faire attention aux couleurs rembrunies qui servent à donner plus d'éclat aux premieres. Voilà ce qui les a trompés.

En effet, les prophetes ont annoncé deux avénemens du Messie ; le premier dans un état de foiblesse & de souffrances ; le second dans un état de gloire & de triomphe. Comme celui-ci flattoit leur orgueil, & que l'autre n'étoit propre qu'à les humilier, ils ont laissé ce qu'il y a d'humiliant & d'abject dans le premier, pour ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de flatteur & de brillant dans le second. De-là l'idée d'un Messie conquérant qui, semblable à David son pere, humilieroit ses ennemis & subjugueroit toutes les Nations, en les soumettant au peuple Juif. De-là l'idée d'un royaume temporel qui feroit de tous les royaumes de la

terre autant de provinces soumises à une monarchie générale dont Jérusalem seroit le centre.

Avec de semblables idées, il n'est pas étonnant qu'ils n'ayent pu goûter un Messie pauvre, humble, souffrant, & sujet, au péché près, à toutes les miseres de l'humanité. S'ils avoient voulu faire attention aux différens traits que les prophetes employent pour le dépeindre, ils y auroient apperçu un mêlange de force & de foiblesse, d'élévation & d'abaissement, de gloire & d'ignominie; mêlange qui eût été pour eux la clef qui les eût introduits dans les secrets les plus profonds des livres saints. Faisons-le dans leur place, & considérons le Messie sous deux points de vue si différents.

Rien de plus vil en apparence que la venue du Messie. Un homme pauvre qui passe pour être le fils d'un simple artisan, qui s'attache quelques gens de la lie du peuple, & qui semble, au moins communément, borner son zele à l'instruction des pauvres; voilà tout ce que les yeux de la chair & du sang ont pu appercevoir dans Jesus de Nazareth. Il faut avouer qu'il n'y a rien là de bien brillant, & que tout cela n'annonce qu'un homme très-ordinaire & même au-dessous du commun des autres hommes; mais à regarder les choses dans un autre point de vue, oh! que l'aspect est bien différent, & que l'entrée de ce Jesus de Nazareth dans le monde est un événement admirable! Cet hom-

me eſt un conquérant, non pas un conquérant qui détruit les villes & qui ravage les provinces; mais un conquérant qui ſe rend maître des eſprits & des cœurs; & qui, par-là, l'emporte infiniment ſur ceux qui ont rempli le monde du bruit de leurs exploits.

Lorſqu'un monarque doit faire ſon entrée dans la capitale d'un royaume qui lui appartient légitimement, mais dont ſes ennemis lui diſputoient la poſſeſſion, & dont il a été obligé de ſe rendre maître à la pointe de ſon épée, il eſt d'abord annoncé par les nouvelles publiques qui apprennent qu'il viendra bientôt. Des couriers apprennent enſuite qu'il va venir; d'autres diſent: *il vient*, & enfin ſon héraut d'armes, qui le précede immédiatement, le montre comme du doigt, & ſemble dire aux peuples: *le voici.*

C'eſt-là ce qui s'eſt vu dans la perſonne de Jeſus-Chriſt. Dès le commencement du monde il fut promis aux hommes qui ne le voyoient encore que dans un avenir extrêmement reculé; dans la ſuite il fut figuré par les patriarches qui le repréſenterent dans les principales actions de leur vie. Après ceux-ci vinrent les prophetes qui l'annoncerent en divers ſiecles d'une façon plus claire & plus expreſſe. Enfin Jean-Baptiſte, après avoir préparé les Juifs à le recevoir par ſa prédication, l'a montré du doigt, en leur diſant: Voici l'Agneau de

Dieu, voici celui qui efface le péché du monde.

Or, ſi les Juifs de ce tems-là ne reconnurent pas ce divin Meſſie, après la venue duquel leurs peres avoient ſoupiré ſi long-tems, & qu'on leur montroit d'une maniere ſi évidente, ce fut bien leur faute, & rien ne peut les excuſer de l'entêtement le plus criminel. En effet, on peut conſidérer les Juifs du tems de Jeſus-Chriſt, ou avant ſa prédication, ou pendant ſa prédication, ou après ſa prédication. Cela ſuppoſé, je dis qu'avant ſa prédication ils devoient être prêts à le reconnoître; que pendant ſa prédication ils avoient une infinité de motifs pour le reconnoître; & qu'enfin, après ſa prédication, c'eſt-à-dire, après qu'étant mort, il s'étoit reſſuſcité lui-même, ils ne pouvoient, ſans un prodigieux aveuglement, refuſer de le reconnoître. Tout ceci demande du développement & du détail. Entrons-y, & montrons combien l'opiniâtreté des Juifs a été coupable dans ces trois différentes circonſtances.

Avant ſa prédication.

Oui, mes freres, avant que Jeſus-Chriſt prêchât dans la Judée, les Juifs devoient être diſpoſés à le recevoir & à l'écouter avec reſpect. Pourquoi? Parce qu'ils étoient sûrs que c'étoit-là le tems où le Meſſie devoit venir au monde. En effet le prophete Daniel avoit prédit que depuis l'ordre donné pour rétablir Jéruſalem il s'écouleroit ſoixante-dix ſemaines d'années, c'eſt-à-

dire, quatre cents quatre-vingt-dix ans & qu'à la moitié de la ſoixante-neuviéme ſemaine (*a*) le Chriſt ſeroit mis à mort : *Occidetur Chriſtus*. Or, les Juifs, & ſur-tout les prêtres Juifs, les docteurs Juifs qui tous s'appliquoient par état à étudier les écritures, ne pouvoient ignorer que l'on touchoit à cette époque ; auſſi en étoient-ils ſi convaincus, que trente ans auparavant, quand Hérodes conſulta le Sanédrin ſur la naiſſance du Chriſt, aucun de ceux qui compoſoient cette aſſemblée ne s'aviſa de lui dire que le tems n'en étoit pas encore venu ; mais ſuppoſant tous que ce tems approchoit, ils répondirent qu'il devoit naître à Béthléem. *Dan. 9 v. 24.*

Une autre preuve encore qui montre évidemment qu'avant que Jeſus-Chriſt commençât à prêcher, les docteurs Juifs étoient perſuadés que c'étoit en ce tems-là que devoit venir le Meſſie, c'eſt qu'ils envoyerent une célebre députation à Jean, pour ſavoir ſi ce n'étoit pas lui qui étoit ce Meſſie, promis depuis ſi long-tems, ou s'il falloit en attendre un autre : *Tu es qui venturus es, an* *Luc. 7, 19.*

(*a*) Il eſt vrai que Daniel dit que le Chriſt ſera mis à mort à la moitié de la ſoixante-deuxiéme ſemaine ; mais il faut y ajouter les ſept ſemaines précédentes qui font ſoixante-neuf ; car ſans cela, comme remarque Cornélius à Lépide, il y auroit une contradiction dans le prophete.

alium expectamus? Car puiſqu'ils étoient prêts à reconnoître ſaint Jean pour le Meſſie, s'il eût avoué qu'il l'étoit, ils devoient donc reconnoître Jeſus pour tel, puiſque ſaint Jean le leur déſignoit comme l'Agneau de Dieu, qui venoit délivrer les hommes de leurs péchés. Il eſt au milieu de vous, leur diſoit-il, ce Meſſie que vous cherchez, & vous ne
Joan. 1, 26. le connoiſſez pas. *Medius veſtrûm ſtetit quem vos neſcitis.* Peu de jours après ſaint Jean vit Jeſus ſur les bords du Jourdain, & il dit aux Juifs qui ſe trouvoient-là, en le leur montrant, voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde: *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.* Après le baptême de Jeſus-Chriſt le ciel s'ouvre, la voix du Pere éternel ſe fait entendre, & déclare que c'eſt-là ſon fils bien-aimé, en qui il a mis ſes complaiſances; & afin qu'on ne doute point de la perſonne en faveur de laquelle la voix céleſte rend ce témoignage, une colombe paroît ſur la tête de Jeſus, & ſaint Jean les aſſure que Dieu lui a révélé que celui ſur lequel il verroit le Saint-Eſprit en forme de colombe, c'eſt celui-là qui eſt le Meſſie.

Qu'eſt-ce que les Juifs pouvoient deſirer de plus clair pour le leur faire connoître? Ils regardoient Jean-Baptiſte comme un ſaint; or, ce ſaint homme leur déclaroit qu'il étoit envoyé pour préparer la voie du Meſſie. Ils devoient donc le croire ſur ſa parole; & pour s'en convaincre encore davantage,

il ne tenoit qu'à eux de ſe rappeller à cette occaſion ce que Dieu même avoit dit environ quatre cents ans auparavant par un de leurs prophetes ; *Voilà que j'envoie mon ange qui préparera la voie devant ma face, & auſſi-tôt viendra dans ſon temple le Seigneur que vous attendez.* Malach. 3, v. 7.

Les Juifs ne pouvoient donc pas douter que le tems du Meſſie ne fût venu. Le peuple même, non-ſeulement dans la Judée, mais juſques dans la Samarie, étoit ſi convaincu de cette vérité qu'une femme Samaritaine diſoit à Jeſus-Chriſt même : *Le Meſſie va venir, & nous apprendra ce que nous devons ſavoir.* Joan. 4, 25. Ce n'étoit pas ſeulement dans la Paleſtine que le bruit de la prochaine venue du Meſſie s'étoit répandu ; il s'étoit communiqué de proche en proche juſques dans la capitale de l'Empire. Oui, à Rome les payens en étoient inſtruits, & deux d'entr'eux, *Tacite* & *Suétone*, en rendent témoignage dans leur hiſtoire : *Il couroit un bruit*, diſent l'un & l'autre, *que vers ce tems-là il devoit ſortir de la Judée des gens qui ſe rendroient maîtres de l'univers* (a).

(a) *Rumor eras quòd his temporibus ex Judæâ venirent qui rerum potirentur.* Suétone ſur Veſpaſien, Tacite, liv. 5, c. 1. Joſephe rapporte les paroles de ces deux auteurs payens, & dit que le bruit dont ils parlent étoit fondé ſur les livres ſaints. *De bello Judaïco*, liv. 7, c. 12.

Pendant la prédication de J. C.

Paſſons maintenant au tems où commença la prédication de Jeſus-Chriſt. Dans cette ſeconde époque les preuves de ſa qualité de Meſſie ſe développent encore d'une maniere plus évidente. Il leur montra dans ſa perſonne l'exact accompliſſement des prophéties de *Moïſe*, de *David*, d'*Iſaïe* & de pluſieurs autres. Si vous croyiez à Moïſe, leur diſoit-il, vous croiriez auſſi ce que je vous enſeigne; car c'eſt de moi que Moïſe a parlé dans ſes écrits.

Ce divin Sauveur étant entré un jour de ſabat dans une ſynagogue, on lui préſenta le livre d'*Iſaïe*; il l'ouvrit à l'endroit où ce prophete dit de la perſonne du Meſſie: L'eſprit du Seigneur s'eſt repoſé ſur moi; il m'a envoyé pour annoncer l'Evangile aux pauvres. Après avoir fermé le livre, il leur dit que cette prédiction étoit entiérement accomplie en ſa perſonne: *Cœpit illis dicere: impleta eſt hæc ſcriptura in auribus veſtris.* Et toute ſa conduite étoit une preuve évidente de cet accompliſſement.

Luc. c. 4.

En effet, il annonçoit l'Evangile aux pauvres, en prêchant le royaume de Dieu dans les villes & dans les bourgades au ſimple peuple qui le ſuivoit. Les guériſons ſurprenantes qu'il opéroit à chaque inſtant achevoient de vérifier les autres parties de la prédiction d'Iſaïe. Ce prophete avoit dit: Dieu lui-même viendra & vous ſauvera; ce ſera pour-lors que les boiteux marcheront droit, que les ſourds enten-

dront, que les muets parleront, que les aveugles verront (*a*). Or, Jesus-Christ opéroit tout cela à leurs yeux; il faisoit plus: non content de guérir les malades, il ressuscitoit les morts, & ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'il ne les ressuscitoit pas de la même maniere que quelques prophetes l'avoient fait autrefois. Ceux-ci ne le faisoient qu'en priant Dieu de rendre la vie à ceux qui l'avoient perdue, au lieu que Jesus-Christ en ressuscitant un mort, parloit en Dieu, comme étant le maître absolu de la vie. Jeune homme, levez-vous, dit-il au fils de la veuve de Naïm que l'on portoit en terre, c'est moi qui vous l'ordonne: *Adolescens, tibi dico, surge.*

Jesus-Christ montra aux Juifs que David l'avoit annoncé comme devant être & son fils selon la chair, & le fils du Pere éternel selon sa divinité. Si le Christ est le fils de David, comme vous en convenez, leur disoit-il, comment le même David l'appelle-t-il son Seigneur? Car c'est comme s'il leur eut dit: le Christ est le fils de David selon sa nature humaine, & il est son Seigneur selon sa nature divine. Si les Juifs à qui Jesus-Christ parloit eussent douté qu'il fût descendu de David, il ne te-

(*a*) *Deus ipse veniet & salvabit vos: tunc saliet sicut cervus claudus, aperientur oculi cæcorum, & aures surdorum patebunt, & aperta erit lingua mutorum.* Isaïe, c. 35.

noit qu'à eux de conſulter les regiſtres publics, ils auroient vu que quoiqu'il eût été nourri à Nazareth, il étoit né à Béthléem, lieu où le Meſſie devoit naître. Ils auroient vu qu'il étoit non-ſeulement de la tribu de Juda, mais de la famille de David qui étoit la tribu & la famille attribuées au Meſſie dans les livres ſaints.

De plus les anciens d'entre les docteurs Juifs pouvoient ſe ſouvenir que trente ans auparavant, qui étoit à-peu-près l'âge que Jeſus-Chriſt pouvoit avoir, il s'étoit répandu un bruit ſur la naiſſance d'un enfant que des Anges avoient annoncé aux bergers de Béthléem, comme étant le Sauveur qui leur étoit né. Béthléem étant aſſez proche de Jéruſalem (il n'y avoit que deux lieues entre l'un & l'autre), il n'étoit pas poſſible qu'ils n'en euſſent eu connoiſſance, puiſque les bergers en parlerent à un grand nombre de perſonnes.

D'ailleurs, ils avoient vu, vers le même tems, des mages de l'Arabie, c'eſt-à-dire, des princes philoſophes qui étoient venus de l'Orient, pour chercher en Judée le roi des Juifs qui venoit de naître, & dont ils aſſuroient avoir vu l'étoile.

Enfin ils pouvoient ſe ſouvenir qu'eux-mêmes, les docteurs Juifs, avoient vu, dix-huit ans auparavant dans le temple, un enfant de douze ans, d'une ſageſſe beaucoup au-deſſus de ſon âge, & dont les interrogations & les réponſes les avoient

remplis d'admiration. Quoi de plus facile pour eux que de réunir tous ces événemens, & d'en conclure que celui qui réuniſſoit tout cela dans ſa perſonne pouvoit bien être le Meſſie?

Mais ſi, malgré tout cela, ils n'étoient pas encore convaincus de ſa qualité de Meſſie, ils devoient l'être au moins après ſa prédication, après ſa mort, après ſa réſurrection, parce qu'alors les preuves en étoient beaucoup plus fortes, & que toutes les prophéties qui le regardoient ſe trouvoient accomplies dans la plus grande exactitude.

Après la prédication de J. C.

En effet, qu'eſt-ce qui pouvoit raiſonnablement les détourner de regarder ce Jeſus de Nazareth comme le Meſſie promis depuis ſi long-tems à leurs peres? Etoit-ce parce qu'ils le voyoient dans un état de pauvreté? Mais ils devoient ſe ſouvenir que cela avoit été prédit par un prophete : Voilà votre roi qui vient à vous; c'eſt le juſte par excellence; c'eſt votre ſauveur, mais il eſt pauvre : *ipſe pauper.* Etoit-ce parce qu'ils l'avoient vu condamné par les juges comme un criminel? Mais cela avoit été annoncé par Iſaïe : il ſera mis au rang des ſcélérats : *Et cum ſceleratis reputatus eſt.* Etoit-ce parce qu'on l'avoit fait mourir? Mais Daniel l'avoit prévu. Et dans la célebre viſion où l'ange Gabriel lui apparut, il lui apprit que le Chriſt ſeroit mis à mort : *Et occidetur Chriſtus.*

Zach. 9. 9.

Iſaïæ 53. 9.

Dan. 9. 26.

Sans répéter ici ce que nous avons dit ailleurs de ſes pieds & de ſes mains qui devoient être per-

cés, de ſes vêtemens que les bourreaux devoient partager entr'eux, de ſa tunique qu'ils devoient tirer au ſort, ſelon la prédiction de David; combien d'autres prophéties n'avoient-ils pas vues accomplies dans ſa perſonne? Ils l'avoient vu faire ſon entrée dans Jéruſalem, monté ſur une ânesſe qui étoit ſuivie de ſon ânon. Le prophete Zacharie avoit annoncé cette entrée triomphante, & avoit expreſſément marqué la circonſtance de l'âZach. c. 9. neſſe & de l'ânon : *Aſcendens ſuper aſinam & ſuper pullum filium aſinæ.* Ils ſavoient que Jeſus-Chriſt avoit été vendu pour la ſomme de trente pieces d'argent. Le même prophete l'avoit exactement prédit : *Appenderunt mercedem meam triginta argenteos.* Eux-mêmes avoient employé cet argent qui fut jetté dans le temple par Judas, à acheter le champ d'un potier; tout cela eſt annoncé Zach. 11, 13. au même endroit : *Tulerunt triginta argenteos & dederunt eos in agrum figuli.* Ils virent que le ſépulchre de Jeſus-Chriſt, malgré toutes les meſures qu'ils avoient priſes, avoit été glorifié par ſa réſurrection. Iſaïe l'avoit déclaré : ſon ſépulchre ſera Iſaïæ 11, 2. 10. rempli de gloire : *Et erit ſepulchrum ejus glorioſum.* Ils virent que les Apôtres, cinquante jours après la pâque, furent remplis du Saint-Eſprit qui ſe repoſa ſur leurs têtes en forme de langues de feu & qui les fit parler des langues étrangeres qu'ils n'avoient jamais appriſes. C'étoit l'accompliſſement de la prophétie de Joël. En ce tems-là, dit

Dieu par ce prophete, je répandrai mon eſprit ſur mes ſerviteurs & ſur mes ſervantes. Vos fils & vos filles prophétiſeront. Je ferai des prodiges au ciel & ſur la terre; on verra paroître du feu & de la fumée ſur la montagne de Sion dans Jéruſalem : *In diebus illis ſuper ſervos meos & ſuper ancillas meas effundam ſpiritum meum, & dabo prodigia in cælo & in terrâ, ſanguinem, ignem & vaporem fumi.* Joelis 2, v. 29.

Toutes ces prédictions, & un grand nombre d'autres que nous omettons pour abréger, ne devoient-elles pas convaincre les Juifs de la venue du Meſſie dans la perſonne de Jeſus de Nazareth, & leur faire avouer qu'il n'en falloit pas attendre d'autre? Oui, mes freres, auſſi pluſieurs d'entr'eux, ſavoir, ceux qui s'appliquoient plus ſérieuſement à approfondir les Ecritures, reconnurent-ils Jeſus pour le véritable Meſſie. Dès les deux premiers diſcours de ſaint Pierre huit mille Juifs ſe convertirent; & dans la ſuite, ce ne furent plus ſeulement de ſimples Juifs, mais des prêtres Juifs, des docteurs Juifs, qui vinrent en grand nombre ſe ſoumettre à l'Evangile : *Multa turba ſacerdotum obediebat fidei.* Actuum 6, v. 7.

Mais pourquoi le gros de la nation, & la plus grande partie des princes de la Synagogue reſterent-ils dans l'incrédulité? Ce fut par différens vices contre leſquels ils ne voulurent pas ſe roidir, comme il n'auroit tenu qu'à eux de le faire. Ce

fut par orgueil, par envie, par reſpect humain; par politique; par orgueil, qui leur faiſoit attendre un Meſſie glorieux & triomphant, & ne pouvoir ſe ſoumettre à un Meſſie abject & humilié; par envie, qui leur avoit fait d'abord haïr un homme qui dévoiloit leur hypocriſie, & enſuite s'opiniâtrer à le pourſuivre juſqu'à la mort; par reſpect humain, qui leur faiſoit craindre la perte de leur dignité ſacerdotale, ou au moins la perte de leur réputation, s'ils reconnoiſſoient pour fils de Dieu celui qu'ils avoient fait mourir ſi cruellement; par politique, qui leur faiſoit appréhender que le peuple ne plaçât Jeſus-Chriſt ſur le trône, & que cela ne donnât lieu aux Romains de leur faire la guerre. Ils étoient donc entiérement inexcuſables, & rien ne pouvoit les diſculper du plus prodigieux de tous les entêtements.

2°. Les Juifs des premiers ſiecles de l'Egliſe furent inexcuſables.

Cependant il faut convenir que ſi les Juifs du tems de Jeſus-Chriſt étoient inexcuſables, ceux des premiers ſiecles de l'Egliſe l'étoient beaucoup plus encore. En effet ceux d'entr'eux qui ne s'étoient pas convertis à la prédication de Jeſus-Chriſt & à celle des Apôtres, auroient dû ouvrir les yeux au moins quand ils virent la deſtruction de Jéruſalem & du temple. Ils n'avoient qu'à conſulter les prophetes, & ils auroient vu dans leurs écrits ce grand événement prédit dans le détail le plus circonſtancié.

S'ils avoient voulu lire avec attention le chapitre

neuviéme de Daniel, ils y auroient vu que la ville & le ſanctuaire ſeroient détruits par un peuple qui viendroit avec ſon chef. Or, l'armée Romaine, avec Tite ſon général, exécuta cette prédiction; & ce qu'on doit encore remarquer, c'eſt que Daniel attribue la deſtruction du temple, non pas à Tite, mais au peuple Romain : *Sanctuarium diſſipabit populus.* Or, cela s'exécuta ponctuellement; car Tite vouloit conſerver le temple, comme nous l'apprend l'hiſtorien Joſephe, & ce furent des ſoldats Romains qui y mirent le feu.

Daniel avoit prédit qu'après le ſiege de Jéruſalem les victimes ceſſeroient & qu'on n'offriroit plus de ſacrifices : *Deficiet hoſtia & ſacrificium.* Les Juifs voyoient que les victimes avoient ceſſé d'être offertes, & qu'on n'en faiſoit plus de ſacrifice au Seigneur. Ils ſavoient qu'il leur étoit défendu d'en offrir ailleurs que dans le temple de Jéruſalem. Ce temple ne ſubſiſtant plus, ils devoient conclure qu'il n'y avoit plus pour eux de ſacrifice, & que par conſéquent il n'y avoit plus pour eux de religion, puiſque l'un eſt eſſentiellement relatif à l'autre, & que la ſuppreſſion totale du miniſtere emporte néceſſairement l'abolition du culte qui en eſt l'objet.

Les Juifs ſavoient que Daniel avoit prédit que dans ce tems-là on verroit l'abomination de la déſolation dans le temple : *Erit in templo abominatio deſolationis.* Ils voyoient arborés ſur les dé-

bris du temple les étendards de l'armée Romaine où étoient peintes les images des faux dieux, qu'ils regardoient avec raiſon comme des choſes abominables. Ils voyoient la déſolation de leur patrie portée à ſon comble. Onze cents mille hommes tués dans le ſiege; quatre-vingt mille hommes faits captifs par l'ennemi; le reſte chaſſé de ſon pays natal & contraint de fuir dans des régions étrangeres. Ils devoient même ſavoir que cette déſolation qu'ils avoient ſous les yeux ſeroit totale, & qu'elle n'auroit point de fin, puiſque le prophete le dit expreſſément : *Et uſque ad finem perſeverabit deſolatio.* Circonſtance bien différente de celle que les autres prophetes avoient annoncée au ſujet du premier temple détruit par Nabuchodonoſor. Ils avoient prédit que ce temple ſeroit rebâti, au lieu que Daniel annonce que celui-ci ne ſe rétablira jamais. Ainſi, quoique la deſtruction du premier temple n'annonçât que la ſuſpenſion du culte Judaïque, la deſtruction du ſecond annonçoit ſa deſtruction totale, & une ſuppreſſion ſans retour & ſans eſpérance.

De plus les Juifs voyoient que tout cela s'exécutoit dans le tems précis que Jeſus-Chriſt avoit marqué. Ce divin Sauveur avoit prédit que la déſolation annoncée par le prophete Daniel arriveroit avant la fin de la génération préſente. Trente-ſept ans après ſa mort le ſiége de Jéruſalem fut formé, & avant la quarantiéme année, tems

que

que l'on fixe ordinairement pour une génération, Jéruſalem n'étoit plus. Y a-t-il rien d'évident au monde ſi cela ne l'eſt pas?

D'ailleurs les Juifs devoient ſe ſouvenir de la prophétie de Malachie & d'Aggée. L'un & l'autre avoient prédit que le Meſſie viendroit dans le ſecond temple, dans le temple qu'ils avoient ſous les yeux au moment où ils faiſoient leurs prédictions, dans le temple conſtruit par Zorobabel. Or, ce ſecond temple étoit détruit. Le Meſſie étoit donc venu.

Enfin les docteurs Juifs devoient ſe rappeller ce qu'ils avoient vu bien des fois au chapitre ſeiziéme du prophete Jérémie. Dieu y promet qu'un jour il enverra pluſieurs pêcheurs, & qu'ils pêcheront les hommes: *Mittam eis piſcatores multos & piſcabuntur eos.* Or, ils avoient vu Jeſus-Chriſt s'attacher une foule de pêcheurs, en leur diſant: Venez après moi, & je vous ferai devenir (*a*) pêcheurs d'hommes. Ces pêcheurs s'étoient répandus dans les différentes parties du monde, & avoient pris des millions d'hommes, comme on prend les poiſſons dans un filet. Le même Jérémie avoit ajouté que dans le tems de cette pêche ſpirituelle, on verroit les Gentils venir des extrêmités de la terre, & quitter l'idolâtrie, en reconnoiſſant que

(*a*) Saint Ambroiſe & ſaint Jérôme attribuent ce paſſage de Jérémie à l'élection des Apôtres. *Vide* Calmet.

Ibid. leurs peres avoient été dans l'erreur : *Venient gentes ab extremis terræ & dicent, mendacium possederunt patres noſtri.* Or, les Juifs voyoient que dans toutes les parties du monde connu il ſe trouvoit des Gentils qui, abandonnant le culte des faux dieux, renonçoient au culte de leurs ancêtres. Quoi de plus facile pour eux que de rapprocher ces prophéties des faits dont ils étoient les témoins, & que de voir dans ceux-ci l'accompliſſement exact de celles-là ?

Auſſi quelques Juifs frappés de l'évidence de ces prophéties ont-ils avoué que le Meſſie pouvoit bien être venu ; mais qu'on ne ſavoit où il étoit. C'eſt ce que déclare le Juif Tryphon dans le Dialogue de ſaint Juſtin (*a*). On vit encore quelques Juifs dans le quatriéme ſiecle, qui, voyant l'accompliſſement de la prédiction du prophete Daniel dans les prodiges qui rendirent inutiles les efforts de l'empereur Julien dans la conſtruction du nouveau temple dont nous avons parlé, ouvrirent les yeux à la lumiere & ſe firent chrétiens. Si la très-grande partie des Juifs ne les imiterent pas, c'eſt qu'ils s'obſtinerent à fermer les yeux & à perſiſter dans un aveuglement que rien ne pouvoit juſtifier ; aveuglement qu'on peut regarder comme l'effet de la demande que firent leurs peres en fai-

(*a*) χριστὸς δὲ, εἰ καὶ γεγενῆται, καὶ ἐστὶ πού, ἀγνόεται ὅτι. *S. Juſtinus in dialogo adversùs Tryphonem.*

ſant mourir le Meſſie : Que ſon ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.* Matt. 27.

Après avoir montré que les Juifs du tems de Jeſus-Chriſt furent inexcuſables de ne le pas reconnoître, & que ceux des premiers ſiecles de l'Egliſe le furent encore plus ; il nous reſte maintenant à faire voir que ceux d'aujourd'hui le ſont beaucoup plus que les uns & les autres. C'eſt ce qu'il eſt très-facile de prouver. En effet, plus il y a de tems que la déſolation de la Judée & l'exil de leurs compatriotes ſubſiſte, plus ils devroient s'appercevoir que leur religion eſt détruite, que la Synagogue eſt finie, que le Meſſie eſt venu. 3°. Les Juifs d'aujourd'hui ſont encore plus inexcuſables.

Je rencontre un Juif ; je m'approche de lui, & je le ſalue. Vous êtes Juif, Monſieur ? — Oui, & je m'en fais gloire. — Pourroit-on vous demander, Monſieur, de quelle tribu vous êtes ? Vous avez douze tribus, ſans compter celle de Lévi . . . De laquelle des treize êtes-vous ? De celle de Ruben, de Siméon, d'Iſſachar ? De laquelle ? — *Pourquoi me demandez-vous cela ? Ne ſavez-vous pas que nos archives & nos généalogies ont été brûlées dans le ſiege de Jéruſalem, & que celles qui pouvoient ſe trouver ailleurs ont été tellement perdues dans les malheurs de la derniere guerre de Judée, qu'il nous eſt impoſſible de reconnoître nos origines* (a) ?

(a) On a trouvé des Juifs qui ont fait cette réponſe.

— Mais au moins la famille de *David*, ne pourroit-on pas la diſtinguer? Quoi! cette maiſon illuſtre qui pendant quatre cents ans a donné tant de ſouverains à votre nation, ſeroit-elle confondue dans la foule, & ceux qui en deſcendent n'auroient-ils pas eu le privilege de conſerver leur généalogie?

— *Je vous l'ai déja dit, & je vous le répete; nos archives ne ſubſiſtent plus. Moi, qui vous parle, je ſuis peut-être un des deſcendans de David; mais ni moi, ni aucun autre ne ſaurions en apporter des preuves, par la raiſon que je viens de vous dire.*

— C'eſt-là que je vous attendois. Hé, Monſieur, l'aveu que vous venez de faire ne devroit-il pas vous obliger de convenir que le Meſſie eſt venu, & que c'eſt en vain que vous en attendez un autre? Dites-moi, quand votre prétendu Meſſie viendra, comment prouvera-t-il qu'il eſt le Meſſie? Avant de ſe faire reconnoître pour tel, il doit commencer par conſtater ſon origine; il doit faire voir, non-ſeulement qu'il eſt de la tribu de Juda, dont Jacob aſſure dans ſa prophétie que le Meſſie doit naître; mais encore qu'il eſt de la famille de David, dont les autres prophetes enſeignent qu'il doit deſcendre. Or, puiſque vos archives ſont détruites, que vos généalogies ne ſubſiſ-

---

Un d'entr'eux nous l'a faite à nous-mêmes, & ils n'en peuvent pas faire d'autres.

tent plus, que vos regiſtres ſont brûlés depuis tant de ſiecles ; comment fera-t-il ſes preuves ? car ce ſont-là comme les lettres de créance dont l'exhibition eſt néceſſaire pour qu'on le croye envoyé de Dieu. Jeſus-Chriſt les a faites, ces preuves ; mais le Meſſie que vous attendez, comment les pourra-t-il faire ? Sans cette ſorte de preuves, le premier impoſteur pourra ſe donner pour le Meſſie, comme fit au ſecond ſiecle de l'Egliſe votre Barckoquebas (*a*), qui ſéduiſit tant de milliers de Juifs, dont ſix cents mille furent tués & le reſte fait eſclave.

Dites-moi, Monſieur, liſez-vous quelquefois vos livres prophétiques ? — *Comment ſi je les lis ? C'eſt ce qui fait mon occupation la plus ordinaire. Les jours de ſabath, ſur-tout, ſont continuellement employés à la lecture de nos livres ſaints.* — Hé bien, puiſque vous liſez ſi aſſidûment l'Ecriture, vous vous ſouvenez ſans doute de ce que Dieu y dit par l'organe de Moïſe : Si celui qui n'eſt pas de la tribu de *Lévi* s'ingere dans le miniſtere du tabernacle, qu'il ſoit puni de mort : *Externus qui ad miniſtrandum acceſſerit, morte* Num. c. 3 ℣. 10.

(*a*) Barckoquebas (nom qui ſignifie le fils de l'étoile) s'imagina que c'étoit lui qui étoit déſigné par l'étoile dont il eſt parlé dans la prophétie de Balaam : *Orietur ſtella ex Jacob.* Et ſur cela il ſe donna pour le Meſſie. *M. Fleuri, tom. 1, pag. 391 ; Talmud, l. 4, ch. 21.*

moriatur. — *Oui, c'eſt dans le livre des Nombres que cela ſe trouve.* — Préciſément.

Mais là-deſſus, je vous ferai la même queſtion que je vous ai faite ſur la tribu de Juda. Il faut néceſſairement, pour ſervir au tabernacle, être né de la tribu de *Lévi*, & pour faire les fonctions du ſacerdoce, être iſſu de la famille d'Aaron. Puis donc que vos généalogies ſont confondues, comment quelqu'un parmi vous pourroit-il faire la fonction de lévite ou celle de prêtre? Il ne le pourroit qu'en prouvant ſa généalogie, & cette preuve lui étant impoſſible, il ſeroit dans l'impuiſſance de gérer les fonctions du miniſtere lévitique ou ſacerdotal. Vous n'avez donc plus de miniſtere, & conſéquemment vous n'avez plus de religion, puiſque toute vraie religion doit avoir ſes miniſtres.

Un autre endroit de vos écritures confirme cette vérité. Nous liſons au premier livre d'Eſdras, qu'après la captivité de Babylone les enfans de Berzellaï, ſe prétendant prêtres, voulurent en faire les fonctions, mais que n'ayant pu prouver leur généalogie par écrit, ils furent exclus du ſacerdoce (*a*). Or, tous vos prêtres d'aujourd'hui en ſont-là; il leur eſt à tous autant & plus impoſſible qu'aux enfans de Berzellaï de prouver leur ori-

(*a*) *Filii Berzellaï quæſierunt ſcripturam genealogiæ ſuæ & non invenerunt, & ejecti ſunt de ſacerdotio.* Libro 1 Eſdræ, cap. 2.

gine. Ils ſont donc tous, de plein droit, exclus du miniſtere ſacerdotal. Vous n'avez donc plus parmi vous d'ordre hiérarchique, plus de lévites, plus de prêtres, plus de pontifes. Vous n'avez donc plus de vrai culte ; vous n'avez donc plus de vraie religion.

Les Juifs ne peuvent rien répondre à ce raiſonnement. Auſſi n'aiment-ils point qu'on leur demande de quelle tribu ils ſont. Ceux d'entr'eux qui ont un peu de capacité ſentent bien où cette queſtion les mene. On pourroit leur en faire pluſieurs autres auſſi embarraſſantes pour eux que celle-là.

Par exemple, je demanderois à un Juif : Dieu n'avoit-il pas promis aux Hébreux que pendant qu'ils lui ſeroient fideles, il les protégeroit, mais que s'ils abandonnoient ſon culte, il les affligeroit & les chaſſeroit de leur pays ? Le Juif ne pourroit pas en diſconvenir, puiſque cela eſt expreſſément marqué dans tout le chapitre vingt-ſixiéme du Lévitique ; il ſeroit même obligé d'avouer de plus que ces promeſſes & ces menaces ſe ſont effectuées dans toutes les époques de leur nation.

C'eſt ce qui s'eſt vu ſous les juges, depuis Joſué juſqu'à Samuel ; ſous les rois, depuis Saül juſqu'à Sédécias ; ſous les Machabées, depuis Mathias juſqu'à Hircan. Pendant qu'ils étoient fideles, Dieu les protégeoit d'une maniere toute miraculeuſe ; dès qu'ils ceſſoient de l'être, il les puniſſoit, & ces punitions étoient toujours pro-

portionnées à la grandeur de leur révolte ; quelquefois elles étoient de ſept ans, d'autres fois de dix ou de vingt, ſelon l'énormité de leurs crimes. Mais comme leurs crimes n'allerent jamais plus loin que du tems de l'impie Manaſſés, la peine que Dieu en tira par la captivité de Babylone fut la plus longue de toutes ; elle dura ſoixante-dix ans.

Sur cela voici comme je raiſonne avec un Juif. Il y a plus de dix-ſept cents ans que Dieu vous punit de la maniere la plus rigoureuſe ; il faut donc que vous ſoyez plus coupables que ne l'étoient vos peres, ceux mêmes qui vivoient du tems de Manaſſés. Or, quel peut être votre crime ? Ce n'eſt point l'idolâtrie que Dieu reprocha ſi ſouvent à vos ancêtres. Vous avez tous une louable horreur du culte des idoles. Ce n'eſt point non plus la déſobéiſſance à la loi que Dieu vous avoit impoſée de ne point vous mêler avec des nations différentes de la vôtre. Vous portez là-deſſus l'exactitude auſſi loin qu'elle peut aller. Quel peut donc être un crime plus grand que l'idolâtrie & toutes les autres abominations qui ſe commettoient du tems de Manaſſés, ſi ce n'eſt la mort que vous avez donnée au Meſſie ?

Voilà plus de dix-ſept ſiecles que vous êtes diſperſés dans tous les lieux du monde, & malgré cela vous ſubſiſtez toujours. N'eſt-ce point là un accompliſſement littéral de la prophétie de David,

qui dit au pſeaume cinquante-huitiéme : Seigneur, ne les détruiſez pas ; mais diſperſez-les par un effet de votre toute-puiſſance ? *Ne occidas eos . . . diſperge illos in virtute tuâ.* Pſal. 58, v. 11.

En effet, mes chers auditeurs, il n'y a pas au monde une ſeule nation qui ſoit en cela ſemblable à celle des Juifs ; elle eſt la ſeule de ſon eſpece. Les Juifs ſont le plus ancien peuple de l'univers. Leur origine remonte juſqu'à *Abraham* qui vivoit il y a plus de trois mille cinq cents ans. Malgré l'éloignement de cette premiere ſource, les ruiſſeaux qui en ſont ſortis continuent à couler dans tous les pays du monde connu ; pendant que des peuples bien plus célebres qu'eux, & qui ont fait dans le monde une figure bien plus brillante que la leur, ne ſubſiſtent plus depuis long-tems.

On ne voit plus le moindre veſtige de ces anciennes monarchies dont l'hiſtoire fait une ſi honorable mention. Par exemple, ces fameux Aſſyriens dont le vaſte empire s'étendoit dans preſque tout l'Orient, ont-ils laiſſé quelques traces de leur exiſtence. Il y a déja bien des ſiecles qu'ils furent ſubjugués par les Babyloniens. Dans la ſuite les Babyloniens furent aſſujettis par les Perſes. Quelques années après les Perſes furent vaincus par les Grecs, les Grecs par les Romains, & enfin les Romains eux-mêmes, ces fiers conquérans qui avoient donné la loi à tant de peuples, furent obligés de

la recevoir des Huns, des Goths, des Vandales; & où ſont aujourd'hui les Vandales, les Goths & les Huns ? Ils ſont confondus au milieu des nations qu'ils ont ſubjuguées, ſans qu'on puiſſe diſtinguer leurs familles de celles des autres.

Au lieu que les Juifs, quoique diſperſés depuis dix-ſept ſiecles, ſubſiſtent par-tout, & ne ſe confondent nulle part. On les trouve en Chine, en Turquie, en Perſe, en Eſpagne, en Angleterre, en France; & cependant ils ne ſont-là ni Chinois, ni Turcs, ni Perſans, ni Eſpagnols, ni Anglois, ni François; ils ſont Juifs & rien de plus. Dans tous ces lieux ils ſont mépriſés, haïs, abhorrés, & malgré cela, dans ces mêmes lieux ils ſont tolérés, autoriſés, protégés. Par-tout on a peine à les ſouffrir, & par-tout on les ſouffre; ils ne ſont ſujets d'aucun ſouverain, & ils ſont dans la dépendance & comme tributaires de tous les ſouverains. Ils n'ont ni roi, ni loi, ni temple, ni autel, ni prêtre, ni ſacrifice, & cependant ils gardent toujours, autant qu'ils le peuvent, l'extérieur de leur religion.

Des contraſtes ſi viſibles & ſi ſoutenus dans les mêmes hommes ne ſont-ils pas un prodige bien ſurprenant ? Oui, mes chers auditeurs; mais un autre prodige, plus ſurprenant encore, c'eſt que malgré un ſi évident accompliſſement de la menace que Dieu leur a faite de les punir rigou-

reuſement quand ils auroient renié le Meſſie, ils portent l'aveuglement juſqu'à continuer à le renier & à le blaſphémer.

Seigneur, permettez-moi de vous adreſſer ici la priere que l'Egliſe vous fait une fois l'année en faveur des Juifs : *Aufer velamen de cordibus eorum.* Faites tomber, ô mon Dieu, le fatal bandeau qui les aveugle, afin que, vous reconnoiſſant pour leur Dieu, ils deviennent par-là les enfans de la promeſſe, & qu'eux & nous, ayons le bonheur d'habiter cette terre délicieuſe dont la Paleſtine n'étoit que la figure, le Ciel, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE SEPTIEME,

Contre les Payens.

LES MIRACLES PROUVENT LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

Si opera non feciſſem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.

Si je n'avois point fait parmi eux des prodiges que nul autre n'a faits, ils ne ſeroient point coupables.

Joannis, c. 15, v. 24.

C'EST des Juifs, en préſence & en faveur deſquels Jeſus-Chriſt avoit opéré une foule de miracles, que ce divin Sauveur parle en cet endroit. Mais ce qu'il dit des œuvres miraculeuſes dont il s'étoit ſervi pour procurer leur converſion, on peut l'appliquer à celles que les Apôtres & leurs premiers ſucceſſeurs ont employées dans toutes les parties du monde à procurer la converſion des Gentils. Et c'eſt ſur-tout contr'eux que nous alléguons cette ſeconde preuve de la divinité du Chriſtianiſme. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit auſſi très-propre à convaincre les Juifs; mais elle l'eſt encore plus à convertir les payens, parce qu'elle tombe ſous les ſens.

Quand on leur montre des prodiges; par exem-

ple, quand ils voyent que des hommes parlent une langue qu'ils n'ont point appriſe; quand ils les voyent guérir des malades déſeſpérés; quand ils les voyent faire ſortir des morts de leurs tombeaux; cela les frappe davantage, & eſt plus propre à leur ouvrir les yeux. C'eſt ce que ſaint Paul ſemble nous apprendre dans ſa premiere épître aux Corinthiens, où il dit que le don des langues eſt propre à convertir les infideles : *Linguæ ſunt ſigna infidelibus.* Après avoir donc employé les prophéties contre les Juifs qui croyent dans le vrai Dieu, ſervons-nous des miracles contre les payens qui n'y croyent pas. 1 ad Cor. 14, 22.

Quoique les prophéties ſeules ſoient plus que ſuffiſantes pour établir la preuve de notre Religion; cependant il faut convenir que quand elles ſont jointes aux miracles, leur force eſt beaucoup plus grande; il ſe fait alors & des prophéties qui ont annoncé les miracles, & des miracles qui ont vérifié les prophéties, un enſemble qui porte la vérité du Chriſtianiſme juſqu'à la démonſtration la plus évidente. Nous avons montré la certitude des premieres; faiſons voir la vérité des ſeconds, après avoir imploré l'aſſiſtance du ciel par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

LES miracles étant des événements merveilleux qui ſurpaſſent le cours ordinaire des loix de la nature, ils ne peuvent être l'ouvrage que de Dieu

même qui en eſt l'auteur, ſur-tout quand ils ſe font par l'invocation du nom de Dieu, & pour atteſter la vérité d'une doctrine. Comme c'eſt Dieu ſeul qui a établi ces loix, lui ſeul peut en ſuſpendre ou en arrêter le cours. C'eſt lui qui a réglé que le feu détruiroit les matieres combuſtibles qu'on y jette, que l'eau ne ſoutiendroit pas les corps graves qui y tombent, qu'un homme mort ne reprendroit point une nouvelle vie. Quand donc on voit que le feu, contre ſa nature, reſpecte des hommes qu'on y a jettés; que l'eau, contre la ſienne, ſoutient des hommes qui marchent ſur ſa ſurface; qu'un homme mort reprend la vie qu'il avoit quittée, on ne peut attribuer des événements ſi contraires aux regles établies dans l'ordre phyſique qu'à celui qui les a faites, & qui ſeul eſt le maître d'y déroger quand il lui plaît.

Mais, ſur-tout, quand des événements ſi extraordinaires ſe font par l'invocation du nom de Dieu, & en confirmation d'une doctrine qu'on annonce comme étant la doctrine de Dieu même; oh! pour-lors il eſt de la derniere évidence qu'on doit regarder cette doctrine comme venant effectivement de lui. Pourquoi? Parce que dans de ſemblables circonſtances, Dieu ne pourroit, ni opérer lui-même, ni permettre qu'un autre opérât en ſon nom des œuvres de cette eſpece ſans autoriſer le menſonge. Les miracles qui s'operent en preuve d'une religion doivent donc évidemment être re-

gardés comme le langage de Dieu, & pour ainſi dire, comme le ſceau de la divinité. Ce terme de *ſceau* me fournit une comparaiſon qui ſervira de développement à ce que je viens de dire.

Quand un ſouverain veut publier un nouvel édit dans les pays de ſon obéiſſance, il en fait dreſſer un acte authentique, il le ſigne & le fait contreſigner par ſon ſecrétaire d'état. Mais comme il ſeroit à craindre que quelque fauſſaire ne contrefît l'une & l'autre ſignature, & qu'il ne répandît dans le public, comme émanée du trône, une prétendue déclaration qui n'en viendroit pas, il ajoute une ſeconde précaution à la premiere; c'eſt de faire appoſer au bas du diplôme le ſceau royal, à la vue duquel les chefs des cours ſouveraines, chargées de vérifier les actes de cette nature, le font publier dans la capitale & dans les provinces, comme étant revêtu de toute l'authenticité requiſe.

Voilà ce que fait le ſouverain de l'univers. Quand il ſe détermine à donner de nouvelles loix au genre humain, il les lui annonce par des hommes inſpirés à qui il révele ſes divins ſecrets. Mais de crainte que quelque impoſteur ne s'aviſe de donner ſes rêveries pour des révélations, ou que les révélations de l'homme inſpiré ne paſſent pour des impoſtures, il appoſe en quelque ſorte aux loix dont il les charge de faire la publication, le ſceau de la divinité; c'eſt-à-dire, qu'il fait des miracles en confirmation de la doctrine qu'ils annon-

cent de ſa part. C'eſt ce qu'il fit dans l'ancienne loi, par le miniſtere de Moïſe & des prophetes, & c'eſt ce qu'il a fait depuis, dans l'établiſſement de la loi nouvelle, par le miniſtere de ſon propre fils & par celui de ſes Apôtres.

Oui, mes chers auditeurs, notre ſainte Religion a été établie, ſoutenue, perpétuée par une foule de prodiges que Jeſus-Chriſt a opérés, & par lui-même, & par ceux qu'il a choiſis pour ſes premiers coopérateurs dans la rédemption du genre humain; prodiges dont le détail ſeroit immenſe; il ſuffira de vous en alléguer les principaux pour vous rappeller tous les autres.

1°. Miracles de J. C.

Aux noces de Cana, Jeſus-Chriſt change l'eau en vin; dans le déſert, avec cinq pains il nourrit cinq mille perſonnes; à Tibériade, il marche ſur les eaux, & y fait marcher un de ſes diſciples; ici, on lui préſente des paralytiques, & par un ſeul mot il les guérit; là, on lui conduit des aveugles, & en les touchant il les éclaire. Ailleurs, on lui amene des démoniaques, & ſur le champ il les délivre. En un mot, on ne lui demande aucune guériſon miraculeuſe, qu'il ne l'accorde avec une facilité qui dénote une puiſſance ſans bornes; il fait plus, il va juſqu'à opérer des prodiges qu'on n'oſeroit lui demander, parce qu'on les regarde comme impoſſibles.

En effet Jaïr, prince de la Synagogue, n'oſe lui demander de rendre à ſa fille une vie qu'elle vient

vient de perdre (*a*), & il la reſſuſcite. La veuve de Naïm ne penſe point à lui demander la réſurrection de ſon fils que l'on porte en terre, & il le fait ſortir vivant de ſon cercueil. Marthe & Marie ne le ſollicitent pas de reſſuſciter Lazare, mort depuis quatre jours, & il lui donne une ſeconde vie. Mais le miracle des miracles, & celui qu'on peut regarder comme le couronnement de tous les autres, c'eſt celui qu'il opere ſur lui-même, en ſortant trois jours après ſa mort, de ſon propre ſépulchre, & en ſe manifeſtant pluſieurs fois à ſes diſciples.

Voilà, mes chers auditeurs, une partie des prodiges par leſquels Jeſus-Chriſt a prouvé la vérité de ſa doctrine. En faut-il davantage pour forcer l'incrédulité la plus opiniâtre? Non, ſans doute; & je ne vois pas ce qu'on pourroit répondre à des preuves de cette eſpece. Dira-t-on que toutes ces merveilles étant rapportées par les diſciples de Jeſus-Chriſt, elles ne doivent pas être crues ſur un témoignage auſſi ſuſpect? Cette raiſon eſt des plus frivoles.

Pour obliger l'incrédule à en convenir, nous offrons de lui montrer deux choſes également con-

(*a*) Il eſt vrai que Jaïr demanda à Jeſus-Chriſt la guériſon de ſa fille qui étoit malade; mais quand on vint lui apprendre qu'elle étoit morte, il n'oſa plus rien lui demander: *Filia tua mortua eſt, noli vexare magiſtrum.*

cluantes; la premiere, que quand les miracles en queſtion ne ſeroient rapportés que par les diſciples du Sauveur, leur témoignage ſeul en prouveroit la certitude; la ſeconde, qu'il eſt abſolument faux que les diſciples ſoient les ſeuls qui les rapportent. Un moment de réflexion ſur les deux membres de cette réponſe, achevera d'éclairer quiconque ne s'obſtinera pas à fermer les yeux.

Le ſeul témoignage des Apôtres ſeroit ſuffiſant.

Je dis d'abord que quand les miracles qu'on lit dans l'Evangile ne ſeroient rapportés que par les diſciples de Jeſus-Chriſt, ils n'en ſeroient pas moins inconteſtables. Non; quand les Chrétiens ſeroient les ſeuls qui auroient parlé des événements prodigieux arrivés à l'établiſſement du Chriſtianiſme, on ne devroit pas pour cela les révoquer en doute. En effet de ce que Thucydide & Xénophon, qui ont écrit l'hiſtoire de la Grece, étoient Grecs; de ce que Salluſte & Suétone, qui ont écrit l'hiſtoire de la république de Rome, étoient Romains; de ce que Mézerai & Daniel, qui ont écrit l'hiſtoire de France, étoient François; s'enſuit-il qu'on ne doive pas croire ce que ces hiſtoriens nous rapportent? au contraire, c'eſt une raiſon de plus pour leur ajouter foi. La connoiſſance que ces écrivains ont eue du local, les a mis plus à portée de nous inſtruire que ne l'auroient été des étrangers dans qui leur éloignement auroit pu occaſionner bien des bévues. Sera-ce un Anglois qui s'intéreſſera à écrire l'hiſtoire de Hon-

grie, & un Eſpagnol à écrire celle du Danne-marck? Il eſt bien plus naturel que ce ſoit un patriote qui écrive l'hiſtoire de ſa patrie, & un Chrétien celle de ſa Religion.

Mais il y a plus : c'eſt qu'on ne peut raiſonnablement refuſer de croire les apôtres dans ce qu'ils nous diſent de l'établiſſement du Chriſtianiſme. Pourquoi? parce qu'on ne peut recuſer le témoignage de gens qui, dans ce qu'ils atteſtent, ne peuvent ni ſe tromper eux-mêmes, ni vouloir tromper les autres, ni en venir à bout, quand ils le voudroient faire. Or, tel eſt le témoignage des apôtres, à l'égard des faits miraculeux dont ils nous ont laiſſé des monuments dans leurs écrits.

Premiérement, il étoit impoſſible qu'ils ſe trompaſſent eux-mêmes en nous les rapportant ; car enfin quelle étoit la nature de ces faits? Etoit-ce des faits obſcurs dont ils ne connoiſſoient pas les circonſtances, des faits éloignés qu'ils ne ſavoient que pour les avoir entendu dire à d'autres, des faits uniques, arrivés une ſeule fois, ou du moins des faits extrêmement rares, & dont on ne pouvoit citer que très-peu d'exemples? Rien de tout cela. C'étoient des prodiges opérés publiquement, des prodiges qu'ils avoient vus de leurs yeux, des prodiges enfin pluſieurs fois réitérés & dont ils avoient ſouvent été eux-mêmes les coopérateurs. Comment pourra-t-on après cela nous dire qu'ils ſe ſont trompés, en croyant voir des miracles qu'ils n'ont pas vus?

Quoi, mes chers auditeurs, les apôtres ont cru voir Jeſus-Chriſt multiplier cinq pains pour nourrir cinq mille perſonnes ; ils ont cru être eux-mêmes les diſtributeurs de ce pain miraculeux ; ils ont cru remplir douze corbeilles de ce qui reſtoit après le repas ; & tout cela n'auroit été qu'un ſonge. Avouons-le, des détails circonſtanciés de la ſorte ne ſont point ſuſceptibles de tromperie. Or, ce que je dis du miracle de la multiplication des pains, doit ſe dire de tous les autres.

Oui, mes freres, il eſt impoſſible que les apôtres ayent cru voir Jeſus-Chriſt éclairer les aveugles & redreſſer les boiteux, faire entendre les ſourds & faire parler les muets, délivrer les démoniaques & reſſuſciter les morts, ſi tout cela ne s'étoit pas réellement opéré. Il eſt impoſſible qu'ils ayent cru voir un homme mort depuis quatre jours, ſortir vivant de ſon tombeau, qu'ils ayent cru le délier eux-mêmes du ſuaire dont il étoit enveloppé, qu'ils ayent cru le voir auſſi-tôt marcher au milieu d'eux, & peu de jours après ſouper en leur compagnie, ſi jamais il n'eſt arrivé rien de ſemblable.

Mais quand, par la plus grande impoſſibilité, on ſuppoſeroit qu'ils ſe fuſſent trompés en croyant voir Jeſus-Chriſt opérer des miracles qu'il n'opéroit pas, auroient-ils pu ſe tromper de même, en croyant avoir reçu de lui le pouvoir de faire des miracles ſemblables aux ſiens ? Et quand on

ſuppoſeroit encore, par la plus grande de toutes les abſurdités, qu'ils ſe ſeroient trompés là-deſſus; les premiers fideles à qui Dieu communiquoit un ſemblable pouvoir, ſe ſeroient-ils trompés comme eux, en croyant avoir reçu un don qui n'auroit ſubſiſté qu'en idée? Convenons donc, mes chers auditeurs, qu'il faut s'aveugler entiérement, pour ſoutenir que les apôtres ſe ſoient trompés eux-mêmes, en nous rapportant des miracles qu'ils croyoient véritables, & qui ne l'étoient pas.

Reſte donc à dire qu'ils étoient perſuadés que Jeſus-Chriſt n'avoit opéré aucun miracle, & qu'ils ont voulu nous tromper en nous l'aſſurant. Mais c'eſt-là le comble de l'extravagance. En effet, s'ils étoient perſuadés que Jeſus-Chriſt n'avoit opéré aucun miracle, & ſur-tout qu'il ne s'étoit pas reſſuſcité lui-même, comme il l'avoit promis; ils devoient le regarder comme un fourbe & par conſéquent ſe venger de ſes impoſtures, en les dévoilant au public. Mais non. On veut que douze hommes, qui connoiſſent la fauſſeté de ce que leur a dit un ſéducteur, continuent malgré cela de ſoutenir ſa doctrine & de lui attribuer de faux miracles, quoiqu'ils ſachent que par une telle conduite ils vont s'expoſer aux plus rigoureux tourments. En vérité, mes freres, ne faut-il pas renverſer toutes les idées de l'eſprit humain pour admettre une pareille ſuppoſition?

D'ailleurs, quand les apôtres euſſent été aſſez

ennemis d'eux-mêmes, pour s'expoſer ſans aucun motif raiſonnable à toute la rigueur du dernier ſupplice; il faudroit encore qu'ils euſſent été aſſez dépourvus de bon ſens pour eſſayer de perſuader aux Juifs, qu'eux-mêmes, les Juifs, avoient vu depuis peu de grands événements qui n'arriverent jamais. Il faudroit de plus que huit mille Juifs fuſſent devenus tout d'un coup auſſi inſenſés qu'eux, pour croire ſur leur parole des faits qui non-ſeulement n'avoient pas la moindre apparence, mais des faits qui étoient ſi notoirement faux que leur fauſſeté étoit auſſi claire que le ſoleil en plein midi.

Un peu de détail va nous convaincre de la fauſſeté de cette ſuppoſition. En effet, ſi Jeſus-Chriſt n'a point opéré les miracles que nous liſons dans l'Evangile, il s'enſuit que huit mille Juifs crurent qu'il avoit reſſuſcité trois morts, l'un dans la maiſon de *Jaïr*, prince de la Synagogue; le ſecond, dans la ville de *Naïm*, & le troiſiéme, à *Béthanie*, quoiqu'il n'y eût pas ni chez *Jaïr*, ni à *Naïm*, ni à *Béthanie*, un ſeul homme qui eût connoiſſance de trois événements ſi extraordinaires. Ils crurent que pendant les trois heures que Jeſus-Chriſt fut attaché à la croix, il y eut une éclipſe de ſoleil (*a*), & qu'au moment où il expira, des morts, ſortis de leurs tombeaux, ſe mon-

(*a*) Voyez la note à la fin de la Conférence.

trerent à pluſieurs perſonnes de Jéruſalem ; quoiqu'à Jéruſalem il n'y eût qui que ce ſoit qui ſe ſouvînt d'avoir vu dans ce tems-là ni la moindre éclipſe, ni la moindre apparition de morts. Ils crurent que les apôtres avoient parlé, tout à la fois, les langues des Juifs & des Elamites, des Parthes & des Medes, des Egyptiens & des Arabes, en préſence de ces différents peuples aſſemblés à Jéruſalem pour la fête de la Pentecôte ; quoique jamais aucun de ces étrangers n'eût rendu témoignage à une merveille ſi ſurprenante. En un mot, ils crurent un grand nombre de prodiges qu'on leur diſoit avoir été opérés ſous leurs yeux, quoiqu'aucun d'eux ne ſe rappellât d'avoir jamais rien vu qui y eût le moindre rapport. Je demande, mes freres, ſi une pareille hypotheſe n'eſt pas le comble de la déraiſon.

Pour vous le montrer encore plus évidemment, je ſuppoſe qu'un prédicateur eſt monté dans cette chaire, pour vous engager à quitter votre Religion & à en embraſſer une autre, qu'il vous aſſure venir de Dieu. Je ſuppoſe que pour vous prouver la divinité de la nouvelle doctrine, il vous diſe : Vous vous ſouvenez qu'il y a environ deux mois il ſe fit une éclipſe de ſoleil ; vous en avez tous été les témoins. Il n'y a perſonne ici qui ne puiſſe ſe le rappeller. Vous vous ſouvenez qu'à peu près dans le même tems un citoyen de cette ville qui étoit mort depuis quatre jours, ſortit vivant de ſon tom-

beau ; pluſieurs de ceux qui m'écoutent l'ont vu depuis ſa réſurrection, & ont mangé avec lui. Il eſt encore plein de vie, & il ſe promene tous les jours dans vos rues & dans vos places. C'eſt Dieu qui a fait ces miracles, & il les a faits, pour vous montrer que c'eſt lui qui m'envoye vous prêcher une nouvelle religion. Perſonne de ceux qui l'entendent, n'a vu ni la prétendue éclipſe qu'il annonce, ni le prétendu reſſuſcité qu'il cite, & par conſéquent on a droit de le regarder comme le plus extravagant de tous les impoſteurs. Cependant, au lieu de chaſſer, comme on le devroit, un prédicateur aſſez impudent pour avancer en public deux faits auſſi notoirement faux que le ſont ceux-là, on continue de l'écouter ; on embraſſe ſa doctrine ; huit mille citoyens, parmi leſquels il y a un grand nombre de prêtres & de docteurs, abandonnent la religion de leurs peres, & ſe déclarent pour la religion nouvelle.

Je demande s'il ne faudroit pas que le prédicateur qui parleroit de la ſorte, & que les auditeurs qui le croiroient, fuſſent tombés dans le dernier excès de la folie. Voilà néanmoins ce qu'il faut abſolument ſuppoſer dans les apôtres & dans les huit mille Juifs qui ſe convertirent ; dans les premiers, la folie de prendre tout un peuple à témoin de faits qui n'ont jamais exiſté ; & dans les ſeconds, la folie de croire des gens qui leur débitent de ſi évidentes impoſtures.

Avouons, mes chers auditeurs, qu'une crédulité pareille eût été un prodige encore plus grand que tous ceux qu'on nous dit avoir été crus de la ſorte. Ou plutôt avouons qu'il n'eſt point de prodige ſemblable à celui d'un homme qui ſe donne pour incrédule, & qui croit cependant une choſe ſi incroyable. En effet, ceux qu'on appelle ordinairement des incrédules devroient être regardés comme les plus crédules de tous leshommes ; puiſque dans la matiere préſente, ils croyent que tant de milliers de perſonnes ont pu croire ce que l'évidence leur ordonnoit de ne pas croire.

Il eſt donc sûr que quand les faits que nous liſons dans l'Evangile ne ſeroient annoncés que par les apôtres, on ne pourroit aucunement les révoquer en doute. Mais ils ſont rapportés par les ennemis mêmes de notre Religion. Seconde preuve qui en augmente la certitude.

Le témoignage de nos ennemis.

Ces ennemis ſont les Juifs, les Idolâtres, les Infideles. Or, les uns & les autres viennent ici joindre leur témoignage à celui des apôtres. Ouvrons les livres de Joſephe, ce Juif illuſtre à qui nous devons le récit des événements extraordinaires qui ſe ſont paſſés dans ſa nation ; quel témoignage n'y rend-il pas, non-ſeulement à la vertu de Jeſus-Chriſt, mais aux miracles ſurprenans qu'il a opérés ?

Juifs.

En ce tems-là, dit-il, en parlant du gouver-

nement de Ponce-Pilate (*a*), *en ce tems-là parut un home ſage, ſi néanmoins il faut l'appeller un homme ; car il étoit puiſſant en prodiges, & malgré le ſupplice de la croix auquel Pilate le condamna, ſes diſciples lui demeurerent unis, parce qu'il leur apparut vivant trois jours après ſa mort.* Ce célebre paſſage qu'Euſebe de Céſarée, que ſaint Hierome, que ſaint Iſidore de Damiette, que Sozomene & pluſieurs autres peres ont cité comme étant véritablement de Joſephe, montre combien il falloit que la réputation des miracles de Jeſus-Chriſt fût conſtante, pour avoir forcé ce prêtre Juif à en faire l'aveu.

Tout, ce ſemble, engageoit Joſephe à ſupprimer un éloge qui eſt une preuve ſi authentique des miracles ſur leſquels eſt appuyé le Chriſtianiſme. Mais vous permîtes, ô mon Dieu, que plus touché de ce qu'il devoit à la vérité de l'hiſtoire, que de ce qu'il auroit pu s'imaginer devoir à l'honneur de ſa nation, il nous ait laiſſé un aveu ſi formel des miracles de notre divin maître. Et comment ne l'auroit-il pas fait cet aveu, puiſque les Scribes & les Phariſiens du tems de Jeſus-Chriſt étoient obligés de le faire eux-mêmes. Cet homme, diſoient-ils entr'eux, fait

(*a*) Voyez la note à la fin de la Conférence.

beaucoup de miracles : *Hic homo multa ſigna facit.*

Mais les Juifs n'ont pas été les ſeuls que l'évidence ait forcés de reconnoître les miracles opérés par Jeſus-Chriſt. Des Idolâtres mêmes en ſont convenus. Idolâtres.

L'empereur Tibere inſtruit par Pilate des prodiges que Jeſus-Chriſt avoit faits dans la Judée, & ſur-tout de ceux qui s'opérerent à ſa mort, en fut ſi rempli d'eſtime pour ſa perſonne, qu'il fit propoſer au ſénat de l'admettre au nombre des dieux. C'eſt Tertullien qui rapporte ce fait dans ſon Apologétique, & qui ajoute que ſi le projet de Tibere ne s'exécuta pas, ce ne fut que par un conflict de juriſdictions, qui venoit de ce que le ſénat prétendoit que c'étoit à lui, & non pas à l'empereur, de connoître en premiere inſtance de ces ſortes d'apothéoſes. *Apologetici*, c. 5. Euſebe, Hiſt. Eccl. l. 2, c. 2.

Je demande là-deſſus : de quel front un auſſi célebre défenſeur du Chriſtianiſme que l'étoit Tertullien, auroit-il oſé citer un fait de cette nature, s'il n'avoit été bien sûr de ne pouvoir être démenti ? Sans cela il ſe ſeroit expoſé à détruire d'un trait de plume tout ce qu'il avoit dit de plus fort dans ſon Apologie en faveur de la Religion.

L'empereur Adrien avoit une vénération ſi profonde pour Jeſus-Chriſt, & admiroit tellement ſes miracles, qu'il vouloit lui dreſſer des autels,

& le faire honorer comme un dieu. C'eſt à ce deſſein qu'il fit conſtruire en ſon honneur des baſiliques qu'on appella de ſon nom les *Adriennes: Baſilicæ Adrianæ*, & qui ſubſiſtoient encore pluſieurs ſiecles après. Si l'apothéoſe de Jeſus-Chriſt, propoſée par cet empereur, n'eut pas lieu, c'eſt, comme le rapporte un auteur payen, que les oracles, conſultés là-deſſus, répondirent que ſi cette entrepriſe s'exécutoit, le culte des dieux de l'empire ſeroit bientôt détruit, & que toute la terre ne tarderoit pas à devenir chrétienne.

Lampridius in Adrianum, c. 41.

L'empereur Alexandre, inſtruit ſans doute par ſa mere Mamée, qui étoit fortement attachée au culte de Jeſus-Chriſt, & qui en faiſoit profeſſion publique, eſtimoit tant notre divin Sauveur, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer ſes prodiges & de louer ſa doctrine. Auſſi lui rendoit-il ſes hommages dans un oratoire domeſtique, où il avoit placé ſon portrait avec ceux de ſes dieux & de ſes demi-dieux; avec ceux de Jupiter, de Mars, d'Hercule, d'Orphée, &c. . . .

Idem Lampridius in Alex.

Mais pourquoi, Seigneur, ne vous ſervîtes-vous donc pas de ces princes, pour établir votre Religion, puiſqu'ils reconnoiſſoient & la ſainteté de la doctrine & l'éclat des miracles de celui qui en eſt l'auteur? C'eſt, mes freres, que des hommes qui, malgré les lumieres que Dieu leur donnoit, étoient aſſez foibles pour ne ſe pas oppoſer au culte des faux dieux, ne méritoient pas qu'il les em-

ployât à l'établiſſement d'une Religion qui n'en peut ſouffrir aucun.

D'ailleurs, Dieu ne vouloit pas qu'on pût attribuer à une puiſſance humaine un changement qui ne nous paroîtroit pas aujourd'hui venir du ciel, ſi les princes de la terre y avoient eu tant de part. Au reſte, ces empereurs, qui en firent trop peu pour plaire à Jeſus-Chriſt, en firent aſſez pour nous convaincre qu'ils le regardoient comme un homme qui, par ſes vertus & ſes prodiges, méritoit toute leur admiration.

Nous pourrions citer encore ici d'autres payens; & nommément Julien l'apoſtat (*a*). Ce prince dit aux Chrétiens, en parlant de Jeſus-Chriſt: Qu'a donc fait de grand votre Galiléen? Quoi, parce qu'il a éclairé quelques aveugles & fait marcher quelques boiteux, vous le regardez comme un Dieu. Voilà donc encore un empereur idolâtre qui reconnoît que Jeſus-Chriſt a fait des miracles. Mais je paſſe tout cela ſous ſilence, afin de vous dire un mot du célebre aveu que Jeſus-Chriſt a tiré d'un des plus grands ennemis de ſa Religion. Je parle de ce faux prophete qui entreprit d'établir à main armée une religion nouvelle, & dont les ſectateurs inonderent l'Orient vers le milieu du ſeptiéme ſiecle. A ces traits, il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe le trop fameux Mahomet.

(*a*) Voyez la note à la fin de la Conférence.

Infideles. Oui, mes chers auditeurs, Mahomet a été obligé de convenir que Jesus-Christ a opéré des prodiges, qui lui ont justement mérité le titre de prophete. Et ce n'est que par une manifeste contradiction, qu'après un aveu si formel, il ose se donner ensuite lui-même pour un plus grand prophete que Jesus-Christ, puisqu'il reconnoît n'avoir jamais fait aucun miracle. Mais c'est le propre de l'iniquité de se contredire elle-même: *Mentita est iniquitas sibi.* Psal. 26, v. 12.

C'est donc une vérité constante que, non-seulement les disciples du Sauveur, mais même plusieurs d'entre les Juifs, les Idolâtres, les Infideles conviennent des miracles qu'il a opérés; ce qui montre évidemment la vérité de la Religion Chrétienne.

Que ne m'est-il permis de m'étendre sur les prodiges des disciples, comme nous l'avons fait sur ceux du maître! Nous les verrions en produire d'innombrables, en conséquence du pouvoir qu'ils avoient reçu de lui. Il l'avoit promis, ce divin Sauveur, que ceux qui croiroient à sa doctrine feroient des miracles semblables aux siens, & qu'ils en feroient même de plus grands que le siens (*a*); c'est ce qu'on vit s'exécuter dans la personne de saint Pierre.

(*a*) *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.* Joan. 14, v. 12.

Après l'aſcenſion de Jeſus-Chriſt, & la deſcente du Saint-Eſprit ſur les apôtres, on étoit ſi convaincu dans Jéruſalem du pouvoir que Dieu avoit donné à ſaint Pierre de guérir toutes ſortes de maladies, que quand il paſſoit dans les rues, on étendoit les malades ſur ſa route, afin qu'au moins ils fuſſent couverts de ſon ombre. Et il ſuffiſoit en effet que l'ombre de l'apôtre paſsât ſur *quelqu'un* de ces infirmes, pour que *tous* fuſſent guéris de leurs infirmités (*a*). Or, nous ne voyons pas que l'ombre de Jeſus-Chriſt ait jamais guéri perſonne. Ce n'étoit pas que le diſciple eût plus de pouvoir que le maître; puiſqu'il ne jouiſſoit que de ce qu'il avoit reçu de lui; mais c'étoit l'accompliſſement de la promeſſe que le maître avoit faite à ſes diſciples de leur donner le pouvoir de faire des miracles plus grands que les ſiens: *Majora horum faciet.* Act. 5, v. 15.

Or, ce que nous diſons des miracles de ſaint Pierre, nous pouvons le dire de ceux de ſes collégues dans l'apoſtolat. Ils prêcherent par-tout, & par-tout Dieu confirma leur prédication par une foule de prodiges qui en aſſurerent l'effica-

(*a*) *Ut, veniente Petro, ſaltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, & liberarentur ab infirmitatibus ſuis.*

Saint Chryſoſtôme inſinue que c'eſt-là le ſens du texte, *quemquam* au ſingulier & *liberarentur* au pluriel.

cité (*a*); mais ce pouvoir d'opérer des prodiges que Jesus-Christ leur avoit communiqué, eux-mêmes le communiquerent par son ordre à leurs successeurs; ce qui se perpétua d'âge en âge, au point que pendant près de trois cents ans, les miracles étoient si communs parmi les Chrétiens, qu'on peut dire qu'ils naissoient en quelque sorte sous leurs pas. Il falloit bien que cela fût, puisque Tertullien ne craignoit pas de dire aux Idolâtres: Vous avez bien des démoniaques parmi vous; faites-en venir un. Je prendrai le premier Chrétien qui se trouvera; si par un signe de croix il ne force pas le démon à avouer qu'il n'est qu'un démon, dites que notre Religion est fausse, & faites mourir ce Chrétien sur le champ.

Apologétique, ch. 23 & 37.

Nous pourrions rapporter ici une multitude innombrable de miracles opérés dans les premiers siecles du Christianisme. Le seul saint Grégoire, évêque de Neocesarée, en fit un si grand nombre, qu'on lui donna le surnom de *Thaumaturge*, qui signifie faiseur de miracles. Ce saint évêque, au lit de la mort, demanda à ceux qui l'assistoient: Combien y a-t-il encore de payens dans cette ville? Dix-sept, lui répondit-on. Dieu soit loué, répliqua-t-il, elle ne comptoit que dix-sept Chrétiens quand j'en ai été fait évêque: *Deo*

(*a*) *Prædicaverunt ubique Domino cooperante & sermonem confirmante sequentibus signis.* Marci 16.

gratias,

gratias, inquit, totidem erant Chriſtiani, quando ſumpſi epiſcopatum. Or, par quel moyen convertit-il ainſi preſque toute ſa ville à la foi de Jeſus-Chriſt? par les miracles innombrables qu'il y opéra. On en peut voir le détail dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. l'abbé Fleuri. Je n'en citerai qu'un ſeul qui pourra vous faire juger de tous les autres.

Ce ſaint prélat dans un voyage, ne ſachant où ſe retirer pendant la nuit, entra dans un temple d'idoles au défaut de tout autre aſyle. A peine en eſt-il ſorti le matin, que le prêtre des faux dieux y entre pour y offrir ſes ſacrifices; mais ſes dieux ne paroiſſent point comme à l'ordinaire. Etonné d'un événement auquel il n'étoit pas accoutumé, il apprend que Grégoire a paſſé la nuit dans le temple. Il court après lui; dès qu'il l'apperçoit, il ſe plaint de ce qu'il a chaſſé ſes dieux. Grégoire prend un papier ſur lequel il écrit ces mots: *Gregorius Satanæ, intra;* Grégoire à Satan, entre. Tenez, lui dit-il, mettez ce papier ſur votre autel, & vos dieux reviendront. Le prêtre court au temple, il fait ce que lui a dit Grégoire, & auſſi-tôt les démons reparoiſſent; mais au lieu de continuer à leur offrir des ſacrifices, il fit cette réflexion; il faut que le Dieu des Chrétiens ſoit plus grand que les nôtres, puiſqu'un de ſes ſerviteurs les chaſſe & les fait rentrer à ſon gré. Rempli de cette idée, il court de rechef après l'évê-

que, lui raconte ce qui vient de ſe paſſer, demande à ſe faire inſtruire, & reçoit le ſaint baptême (*a*). A ce miracle, rapporté par M. Fleuri, nous pourrions en joindre pluſieurs autres; contentons-nous d'en ajouter un, cité par le même auteur.

Vénuſtien, gouverneur de Toſcane, en exécution des ordres de l'empereur Dioclétien, fait paroître à ſon tribunal l'évêque ſaint Sabin; il lui reproche ſon attachement au Chriſtianiſme, & lui ordonne d'y renoncer. Celui-ci ayant déclaré qu'il n'en fera rien, le gouverneur lui fait couper les deux mains. A quelque tems de-là Vénuſtien devient aveugle. Après avoir inutilement employé tous les ſecrets de la médecine pour le recouvrement de ſa vue, il écoute le conſeil qu'on lui donne de recourir à Sabin comme au ſeul homme qui puiſſe le guérir. Au défaut de toute autre reſſource, il a recours à celle-là; il envoye chercher Sabin. Le ſaint évêque vient, & met ſes deux

(*a*) Saint Grégoire de Niſſe, & d'après lui Rufin, dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, liv. 7, ch. 25, rapporte que dans le cours de l'inſtruction, le prêtre idolâtre choqué du myſtere de l'Incarnation, qu'il ne pouvoit comprendre, dit à Grégoire, ſi ce que vous dites eſt véritable, commandez à cette pierre (il y avoit-là une pierre d'un poids énorme) de ſe tranſporter dans tel lieu. Grégoire commanda à la pierre, & elle ſe tranſporta dans le lieu déſigné.

bras mutilés ſur les yeux de l'aveugle, qui à l'inſtant ceſſa de l'être, & recouvra tout enſemble la vue du corps & celle de l'ame. En effet, il demanda le ſaint baptême, & le reçut auſſi-bien que ſa femme, ſes enfans & tous ſes eſclaves. Dioclétien, furieuſement irrité d'apprendre que celui qu'il avoit chargé de détruire les Chrétiens, l'eſt devenu lui-même, envoye le tribun Lucius en qualité de vicaire du prétoire. Le nouveau vicaire inſtruit le procès du gouverneur, le condamne à perdre la tête ſur un échaffaud, & fait mourir toute ſa famille (*a*).

Mais, direz-vous, ces miracles, qui ſe faiſoient autrefois, ne ſe font plus aujourd'hui. D'où vient cela? de ce qu'ils ne ſont plus néceſſaires; & c'eſt la raiſon qu'apportoit ſaint Grégoire pape, à ceux qui lui faiſoient la même queſtion. Quand vous tranſplantez un jeune arbre, leur diſoit-il, vous l'arroſez, parce que ſans cela il périroit; mais quand il a une fois jetté en terre de profondes racines, que le tronc a conſidérablement groſſi, & que les branches ſont extrêmement étendues, vous regarderiez l'arroſement comme inutile. Il en eſt de même du Chriſtianiſme; c'eſt un arbre que Dieu a planté dans le champ de ce monde; il a fallu, pour ainſi dire, l'arroſer par les miracles

(*a*) Voyez le miracle de la légion fulminante à la fin de la Conférence.

pour lui faire prendre racine parmi les hommes; mais à préſent que ce grand arbre a étendu ſes branches dans toutes les parties de l'univers, les miracles ne ſont plus de la même néceſſité qu'ils étoient autrefois; & ce qui montre que c'eſt la vraie raiſon pourquoi nous ne voyons preſque plus de miracles parmi nous, c'eſt que Dieu en fit encore dans l'avant-dernier ſiecle, en faveur des nations Aſiatiques & Américaines, auxquelles dans ce tems-là on porta le flambeau de l'Evangile.

Concluons de tout ce que nous avons dit dans cette Conférence, que la Religion Chrétienne eſt la Religion du vrai Dieu. Un ſeul miracle fait en ſa faveur ſuffiroit pour le prouver; puiſque Dieu ne peut pas une ſeule fois atteſter le menſonge. Or, il s'eſt fait pour l'établiſſement du Chriſtianiſme, non-ſeulement un miracle, non-ſeulement quelques miracles, non-ſeulement pluſieurs miracles, mais des millions de miracles, ſoit par Jeſus-Chriſt, ſoit par ſes apôtres, ſoit par leurs premiers ſucceſſeurs, ſoit par les ſimples fideles. Le Chriſtianiſme eſt donc l'ouvrage de Dieu.

Se perſuaderoit-on que, malgré cela, il eſt parmi nous des hommes qui ne croyent point aux miracles? Jean-Jacques Rouſſeau, dans ſa troiſiéme lettre écrite de la montagne, pag. 201 & 202, dit au ſujet de la réſurrection d'un mort: *Je ne voudrois pas pour rien au monde être témoin d'un pareil ſpectacle; car, que ſais-je*

ce qu'il en pourroit arriver? Je craindrois bien qu'au lieu de me rendre crédule, il ne me rendît fou. Un écrivain moderne disoit dans Paris, il y a peu d'années, que quand cent témoins lui diroient au fauxbourg Saint-Antoine qu'ils ont vu ressusciter un mort au fauxbourg Saint-Honoré, il n'en croiroit rien. Je n'en suis point surpris. Cette obstination est l'accomplissement littéral de la prédiction de Jesus-Christ : ils ont Moïse, s'ils ne croyent pas à Moïse, quand un mort ressusciteroit, ils ne le croiroient pas : *Habent Moïsem, Si Moïsi non credunt, etiamsi mortuus resurrexerit, non credent.* Luca 16. v. 29.

Seigneur, un semblable aveuglement est un miracle en quelque sorte aussi étonnant que le sont ceux que vous avez opérés tant de fois en faveur du Christianisme : & on a peine à comprendre que des hommes raisonnables puissent refuser de se rendre à des preuves aussi évidentes que le sont celles que vous nous fournissez. Ayez compassion, ô mon Dieu, de ceux qui se livrent à une incrédulité si prodigieuse: Eclairez-les, touchez-les, convertissez-les, afin qu'après avoir cru fermement toutes les vérités que la Religion nous enseigne, & fidélement pratiqué toutes les vertus qu'elle nous commande, ils jouissent un jour, & que nous jouissions avec eux de la vie éternelle où nous conduise le Pere, le Fils & le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

NOTES.

Pour la page 214.

Sur l'éclipſe de ſoleil arrivée au tems de la paſſion.

CETTE éclipſe fut extraordinaire dans toutes les circonſtances dont elle fut accompagnée.

Extraordinaire dans le tems où elle arriva ; ce fut dans la pleine lune, ce qui eſt phyſiquement impoſſible. Une éclipſe de ſoleil eſt occaſionnée par l'interpoſition du diſque de la lune entre le ſoleil & la terre. Elle ne peut donc jamais arriver, au moins naturellement, pendant que le ſoleil & la lune ſont en oppoſition.

Extraordinaire dans ſa durée, qui fut de trois heures. Les aſtronomes nous apprennent que, vu la rapidité du mouvement de la lune, une éclipſe de ſoleil ne peut durer, au moins comme (*a*) totale, que cinq minutes. Celle-ci ayant duré bien plus long-tems, eſt encore en cela contre toutes les loix aſtronomiques.

(*a*) Il eſt vrai que les aſtronomes nous diſent qu'une éclipſe de ſoleil peut durer trois heures & huit minutes, mais elle n'eſt pas totale dans tout ce tems-là ; il faut déduire de ſa totalité tout le tems de l'immerſion & de l'émerſion, c'eſt-à-dire, le tems où le diſque de la lune commence à entrer dans le diſque du ſoleil par la partie occidentale de celui-ci juſqu'à ce qu'il l'ait entiérement couvert, & le tems où il commence à en ſortir par la partie orientale, juſqu'à ce qu'il l'ait totalement découvert. *Voyez le Traité de la Sphere, par M. Rivard, pag. 66, & les Obſervations philoſophiques, vol. in-12, chez* Berton, *par M. l'abbé Flexier de Reval.*

Extraordinaire par la maniere dont elle ſe fit. Dans les autres éclipſes, c'eſt par la partie occidentale du diſque du ſoleil que l'obſcurité commence, & elle finit par l'orientale. Ici ce fut tout le contraire. Saint Denis l'Aréopagite & ſon ami Apollophanes, (qui tous deux étoient encore payens, & dont le premier ceſſa de l'être dans la ſuite à la prédication de ſaint Paul) ſaint Denis & Apollophanes obſerverent l'éclipſe dont nous parlons, auprès de la ville d'Héliopolis en Egypte. Ils remarquerent que la lune avoit commencé par offuſquer la partie orientale du ſoleil, & qu'étant parvenue à la partie occidentale, elle revint à l'orientale. Ils remarquerent que pendant tout le tems que dura l'éclipſe, l'obſcurité étoit ſi grande qu'on voyoit les étoiles comme on les voit à minuit. Ils remarquerent qu'après l'éclipſe, la lune parut en oppoſition, comme elle étoit trois heures auparavant. Autant de prodiges que de circonſtances.

Notez que cette éclipſe fut apperçue dans toutes les parties de notre hémiſphere; c'eſt-à-dire, non-ſeulement en Judée, mais à Rome, en Egypte, en Chine. Phlégon & Tallus, auteurs payens, parlent de cette éclipſe. Le premier la place à la quatriéme année de la deux cent deuxiéme olympiade, & le ſecond à la dix-huitiéme année du regne de Tibere. Or, ces deux époques reviennent exactement à l'année de la mort de Jeſus-Chriſt. Tertullien & le martyr ſaint Lucien renvoyent le ſénat Romain à ſes archives pour en avoir la preuve. Il eſt rapporté dans l'Hiſtoire Chinoiſe de Greſlon, que ſous le regne de l'empereur Kam-Vu-Ti, il parut en Chine au mois d'avril une éclipſe totale de ſoleil qui étoit contre toutes les loix de la

nature. Quand les miſſionnaires, en prêchant l'Evangile, parlerent de cette éclipſe, les lettrés, qui ſont chez les Chinois ce que les docteurs ſont parmi nous, ſe rappellerent d'avoir lu dans l'Hiſtoire de la Chine, que leurs ancêtres avoient vu une éclipſe toute différente des éclipſes ordinaires. On calcula le tems où elle étoit arrivée, & il ſe trouva que c'étoit préciſément la même qui avoit paru au tems de la paſſion de Jeſus-Chriſt. Cela fit ouvrir les yeux à pluſieurs lettrés qui ſe firent Chrétiens.

Ainſi, en combinant enſemble tous les calculs de Phlégon, de Tallus, des Romains & des Chinois, il réſulte de toutes ces ſupputations, que l'éclipſe dont ils parlent tous, comme d'un phénomene extraordinaire, dont la cauſe leur étoit inconnue, revient exactement à celle dont il eſt mention dans l'Evangile.

Pour la page 218.

Sur le célebre paſſage de l'hiſtorien Joſephe.

Je ſais qu'il y a des théologiens qui regardent ce paſſage comme ſuppoſé; fondés 1°. ſur ce qu'il y a des manuſcrits où l'on ne le trouve pas; 2°. ſur ce que pluſieurs peres de l'égliſe ne l'ont pas cité, ce qu'ils n'auroient pas, diſent-ils, manqué de faire s'ils l'euſſent cru véritable; 3°. ſur ce que ce paſſage eſt trop clair en faveur de Jeſus-Chriſt; car Joſephe ajoute, après les paroles que nous avons citées: *Hic eſt Chriſtus.* Or, diſent-ils encore, un Chrétien n'en auroit pas dit davantage... Donc...

Mais il me ſemble que toutes ces raiſons ne prou-

vent rien. Examinons-les ſéparément. 1°. Quant aux manuſcrits, il n'eſt pas étonnant qu'il y en ait où il ne ſe trouve pas. Il eſt tout naturel qu'un grand nombre de Juifs ayent tiré des copies de l'hiſtoire de Joſephe; c'étoit l'hiſtoire de leur nation; ils étoient plus intéreſſés que perſonne à s'en procurer des exemplaires, & il n'eſt pas moins naturel qu'en le copiant, ils en ayent retranché ce qui leur eſt contraire. Nous ſerions même étonnés que ſur le grand nombre de Juifs qui ont dû tirer ces copies, il n'y en eût eu aucun qui eût ſuccombé à la tentation de faire ce retranchement, & il ſuffit qu'un ſeul ſe le ſoit permis dans les commencements, pour que pluſieurs autres qui auront copié celui-ci, l'ayent fait dans la ſuite de bonne foi, ne le trouvant point dans la copie qu'ils avoient en mains.

Ce que nous ne donnons ici que pour une probabilité, ſe confirme par le témoignage de *Baronius* & de *Witaſſe*. Le premier, à l'année trente-quatre de Jeſus-Chriſt, cite un manuſcrit de Joſephe où ce paſſage eſt effacé; & par qui a-t-il pu l'être, ſi ce n'eſt par quelque Juif? Le ſecond, cite un ouvrage imprimé du même auteur, que l'on conſerve dans la bibliotheque de Sorbonne, & dont la feuille où devroit être ce paſſage a été arrachée; comme on le prouve par le chiffre des pages, par la ſuite des chapitres, & par l'interruption du ſens qui montre évidemment qu'en cet endroit il manque une feuille. Or, qui a pu arracher cette feuille, ſi ce n'eſt une main juive? Ce que les Juifs des ſiecles poſtérieurs ont fait ſur ces deux exemplaires, les Juifs des premiers ſiecles de l'Egliſe n'au-

tine à dire que le paſſage n'eſt pas de lui, & que dans ſon hiſtoire il n'a rien dit de Jeſus-Chriſt; je dis alors que ce ſilence affecté ſur un événement auſſi célebre, ſur un événement qu'il ne pouvoit ignorer, ſur un événement qui étoit connu de tous les Juifs de ce tems-là, ne pouvoit venir que de ce que, s'il en parloit, il falloit néceſſairement parler de ſes miracles, & qu'il a mieux aimé n'en rien dire du tout que de fournir lui-même aux Chrétiens une preuve ſi convaincante de la divinité de Jeſus-Chriſt.

Ainſi, de quelque côté qu'on enviſage les livres de Joſephe, on doit regarder ſon témoignage comme favorable aux prodiges de Jeſus-Chriſt, ou par les expreſſions que nous avons citées, ou par un ſilence qui, dans des circonſtances pareilles, ſeroit auſſi éloquent que les expreſſions mêmes.

Pour la page 227.

Le miracle de la légion fulminante.

L'empereur Marc-Aurele, après avoir cruellement perſécuté les Chrétiens, & avoir fait couler le ſang de pluſieurs milliers de martyrs, fut témoin d'un miracle qui lui fit bien changer de ſentiment & de conduite. Dans la guerre contre les Marcomans, dont l'armée étoit compoſée de près d'un million d'hommes (l'empereur dans ſon édit les fait monter à neuf cent ſoixante-quatorze mille), ſon armée bien inférieure en nombre à celle des ennemis, près de périr de ſoif au fort de la mêlée, reçut tout d'un coup, à la priere des ſoldats Chrétiens d'une de ſes légions, nommée la

légion fulminante (*a*), une pluie miraculeuſe qui lui rendit ſes forces, pendant qu'une grêle, mêlée de feu, combattoit en ſa faveur contre ſes ennemis.

C'eſt cet empereur même qui en rend témoignage dans un édit publié à cette occaſion. Après avoir rapporté que c'eſt aux prieres des pieux ſoldats de ſon armée, qu'il eſt redevable de la victoire ſignalée qu'il a remportée contre les ennemis de l'empire, il défend d'accuſer déſormais les Chrétiens, comme Chrétiens, *ſous peine d'être brûlé vif.* Ce ſont les propres expreſſions de Marc-Aurele que l'on trouvera à la fin de la ſeconde apologie de ſaint Juſtin : εἰ εὑρεθείη τὶς ἐγκαλῶν τῷ χριστιανῷ, ὅτι χριστιανός ἐστι; βούλομαι τὸν προσάγοντα τοῦτον ζῶντα καίεσθαι (*b*).

M. Boſſuet, dans ſon Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, pag. 108, édition de 1741, fait mention & de ce miracle de la légion fulminante, & de l'édit de Marc-Aurele; & il ajoute que ſi malgré cela il y eut encore des perſécutions ſous cet empereur, c'eſt que ſes devins, auxquels il étoit fort

(*a*) Soit que ce nom de *fulminante* fût l'ancien nom de la légion, ſoit, comme penſent quelques auteurs, qu'il lui ait été donné depuis cet événement.

(*b*) Comme ſaint Juſtin eſt mort en 167, & que l'événement de la légion fulminante n'eſt arrivé qu'en 174; on croira peut-être qu'il y a ici un anacroniſme. Pour lever cette difficulté, il faut ſe ſouvenir que quoique le texte que nous venons de citer ſe liſe effectivement à la fin de la ſeconde apologie de ſaint Juſtin, il n'eſt pas de ce ſaint martyr. C'eſt M. l'abbé Chanet qui, dans ſon édition des œuvres de ce ſaint, a joint à l'édit d'Adrien celui de Marc-Aurele qui lui eſt analogue.

Voyez dom Remi Ceillier ſur les différentes éditions des ouvrages de ſaint Juſtin, tom. 2, pag. 70.

adonné, lui perſuaderent d'attribuer à ſes dieux le prodige dont nous venons de parler; prodige que lui-même avoit attribué aux prieres de ſes ſoldats Chrétiens; prodige que les payens n'avoient pas même penſé à demander à leurs dieux.

Tertullien rapporte le même fait dans ſon Apologétique, chap. 5.

CONFÉRENCE HUITIÉME,

Contre les Juifs & les Payens.

LES PROGRÈS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum.

Leurs paroles ſe ſont répandues dans toute la terre, & leur prédication s'eſt fait entendre à toutes les extrémités du monde.

Pſalmo 18, v. 5.

QUE vous êtes admirable, Seigneur, dans les opérations de votre grace! Vous avez renouvellé dans la production du monde ſpirituel & moral ce que vous fîtes autrefois dans la création du monde corporel & phyſique. Vous tirâtes celui-ci du néant de la nature, & vous avez tiré celui-là d'un autre néant qui n'avoit pas, ce ſemble, plus de proportion avec la fin que vous vous propo-

fiez, que le premier n'en avoit avec l'exiſtence de tous les êtres.

En effet, qui l'auroit cru, mes freres, ſi l'expérience ne nous l'avoit appris, que douze hommes de la lie du peuple, gens ſans lettres & ſans étude, ſans richeſſes & ſans crédit, & outre cela, gens timides, craintifs, puſillanimes, ſeroient les inſtruments que Dieu employeroit pour faire changer de face à l'univers ? Tels furent cependant les apôtres, avant que Jeſus-Chriſt les chargeât du glorieux miniſtere qu'il vouloit leur confier.

Ils étoient preſque tous du métier de pêcheurs. Un d'entr'eux étoit, à la vérité, commis dans un bureau. Matthieu fut tiré de la banque pour être appellé à l'apoſtolat. Mais on ſait que la banque n'eſt pas pour les choſes du ciel, une meilleure école que la barque. Ah ! Seigneur, ſi de pareils hommes viennent à bout de convertir l'univers, cette converſion ne ſera pas aſſurément leur ouvrage, & on ſera obligé de reconnoître que vous y aurez employé toute la force de votre bras.

C'eſt en effet, mes freres, afin qu'on le reconnût, que Dieu fit choix de tels hommes. Moins l'ouvrage qu'il leur confioit étoit proportionné à leur foibleſſe, plus devoit-on avouer que lui ſeul en étoit l'auteur. *Allez*, leur dit-il, *prêchez dans tout l'univers. Voilà que je ſuis avec vous juſqu'à la conſommation des ſiecles.* Ils partent, ils ſe répandent dans toutes les parties du monde

alors connu. Leur prédication ſe fait entendre en tous les lieux de la terre, & Dieu leur tient parole, en donnant à la leur un ſuccès des plus rapides.

C'eſt la rapidité de ce ſuccès de l'Evangile qui va faire le ſujet de ce Diſcours; ſuccès d'autant plus prodigieux que les moyens que Dieu a employés pour le produire, y paroiſſoient moins proportionnés, & que les obſtacles qui s'y rencontroient, ſembloient naturellement plus inſurmontables. Comme les Juifs & les Payens ont été les objets de la prédication des apôtres; c'eſt contre les uns & les autres que nous parlerons ici, en faiſant voir que la promptitude avec laquelle des milliers de Juifs & des millions de Payens ſe ſont convertis au Chriſtianiſme, malgré la répugnance qu'ils devoient tous y avoir, eſt une preuve évidente de la divinité de cette Religion. Votre attention s'il vous plaît... *Ave Maria.*

OUI, mes freres, le changement que le Chriſtianiſme opéra dans le monde eſt un de ces faits dont toutes les circonſtances ont quelque choſe de ſi merveilleux, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que, pour ſurmonter les obſtacles qui s'y oppoſoient, il ne falloit rien moins que la force d'un Dieu qui peut, quand il lui plaît, employer à l'accompliſſement de ſes deſſeins les choſes

choſes mêmes qui paroiſſent y avoir le plus d'oppoſition.

Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter un coup d'œil ſur l'état où étoit le monde quand les apôtres commencerent à y prêcher l'Evangile. Quel changement ne falloit-il pas opérer dans les hommes qui vivoient alors pour en faire des Chrétiens? Ils étoient tous ou Juifs, ou idolâtres. Or, les uns & les autres étoient ſi oppoſés au Chriſtianiſme, qu'il ſeroit aſſez difficile de dire leſquels l'étoient davantage. Les premiers, par affection pour une loi qu'ils avoient reçue de Dieu, ne pouvoient ſouffrir une religion qu'ils regardoient comme contraire à la leur. Les ſeconds, par un culte ſuperſtitieux pour des idoles auxquelles une poſſeſſion de pluſieurs ſiecles ſembloit donner droit ſur leurs hommages, ne pouvoient qu'abhorrer une religion qui abhorroit elle-même toute idolâtrie.

Voilà cependant ce qu'il falloit ſurmonter. Il falloit détruire les Synagogues des Juifs, & renverſer les temples des payens, pour élever ſur les ruines des unes & des autres des égliſes conſacrées à Jeſus-Chriſt. Il falloit engager les premiers à quitter les cérémonies extérieures d'une religion établie depuis quinze cents ans, pour embraſſer une religion qui paroiſſoit nouvelle, & dont on leur diſoit que la leur, quelqu'ancienne qu'elle fût, n'avoit été que la figure. Il falloit engager les ſe-

conds à brûler des ſimulacres, en l'honneur deſquels ils avoient, à l'exemple de leurs ancêtres, brûlé tant de fois un encens ſacrilége, & porter ces hommes qui n'étoient affectés que des objets ſenſibles, à adorer un Dieu qui ne tomboit pas ſous leurs ſens. A quelle oppoſition les apôtres ne devoient-ils donc pas s'attendre, ſoit de la part des Juifs, ſoit de la part des Idolâtres? Ils en éprouverent en effet de très-grandes du côté des uns & des autres. Voyons d'abord ce qui regarde les Juifs.

1°. Converſion des Juifs.

On ſait que cette orgueilleuſe nation, qui ſe croyoit ſupérieure à toutes les autres, regardoit les prodiges multipliés que Dieu avoit faits autrefois en ſa faveur, comme une preuve qu'il n'avoit des yeux que pour elle. On ſait que la lecture des livres ſaints, qui auroit dû les diſpoſer à recevoir un Meſſie qu'ils annoncent preſque à chaque page, ne ſervit au plus grand nombre d'entr'eux, par l'abus qu'ils en firent, qu'à les tromper groſſiérement, en leur faiſant naître l'idée d'un prince victorieux qui devoit, les armes à la main, illuſtrer leur nation par ſes conquêtes, & leur ſoumettre tous les peuples de l'univers. Or, de ces idées faſtueuſes devoit venir, & venoit en effet le ſouverain mépris qu'ils faiſoient d'un homme qui, ſe diſant ce Meſſie, n'avoit rien de la pompe & de l'éclat avec leſquels ils s'attendoient de le voir paroître; & de-là conſéquemment l'oppoſition comme

inſurmontable qu'ils avoient à recevoir ſa doctrine. Ce fut néanmoins cette oppoſition que les apôtres ſurmonterent dès les premiers tems de l'établiſſement du Chriſtianiſme, à l'égard d'un très-grand nombre de Juifs.

Je dis un très-grand nombre ; car ce ſeroit ſe tromper que de croire qu'il n'y eut que très-peu de Juifs qui embraſſerent le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que la plus grande partie de la nation reſta dans ſon entêtement ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne s'en convertît à milliers. Un peu de détail va nous en convaincre.

Dès le premier jour de la prédication de l'Evangile, trois mille Juifs ſe convertirent, & déteſterent publiquement le déicide dont ils venoient de ſe rendre coupables. Quelques jours après, à la vue d'un prodige opéré par ſaint Pierre, cinq mille autres demanderent & reçurent le ſaint baptême. Ce nombre augmenta notablement dans la ſuite ; & ce ne furent plus alors ſeulement de ſimples Juifs qui ſe firent Chrétiens, mais des prêtres Juifs, des docteurs Juifs, des principaux membres du grand *Sanedrin* des Juifs (*a*). C'eſt ce que nous liſons au livre des Actes : *Multa turba* *Actum 6, v. 7.*

(*a*) Nicodeme & Gamaliel étoient membres du ſanédrin des Juifs, & ſi Abibas, fils de Gamaliel n'en étoit pas encore, au moins il étoit des principaux Juifs. Le Martyrologe en fait mention au troiſiéme d'août.

ſacerdotum obediebat fidei. Une grande foule de prêtres obéiſſoit à l'Evangile. Or, ſur cela, deux réflexions.

La premiere, c'eſt que ce ne fut pas un prêtre, ce ne furent pas quelques prêtres, ce ne furent pas pluſieurs prêtres, mais une foule & une grande foule de prêtres qui embraſſerent le Chriſtianiſme. La ſeconde, c'eſt qu'une ſi grande multitude de miniſtres de la Synagogue qui la quittoient pour entrer dans l'égliſe Chrétienne, devoit naturellement y attirer, & y attira en effet un bien plus grand nombre de ſimples laïcs que l'exemple de leurs chefs porta à marcher ſur leurs traces; & il faut convenir que la démarche des premiers étoit bien propre à déterminer celle des ſeconds.

Pourquoi? parce que l'exemple d'un ſi grand nombre d'hommes, appliqués par état à l'étude des livres ſaints, devoit montrer à un bien plus grand nombre d'autres Juifs, qu'il falloit que pour ſe déterminer à une telle démarche, ils euſſent vu dans les prophetes des preuves évidentes de la vérité de la religion qu'ils embraſſoient.

Pourquoi encore? parce qu'en quittant le Judaïſme ils perdoient beaucoup; ils perdoient leur dignité ſacerdotale, puiſqu'après avoir été prêtres parmi les Juifs, ils ſe trouvoient réduits au rang de ſimples fideles parmi les Chrétiens; ils perdoient les revenus conſidérables attachés à leur mi-

niſtere; revenus qui conſiſtoient dans le droit aux prémices & aux décimes, aux offrandes & aux ſacrifices que les Iſraëlites préſentoient au temple de Jéruſalem, ce qui leur donnoit moyen de ſubſiſter d'une maniere très-honorable & conforme à leur dignité. Or, en ſe faiſant Chrétiens, ils ne devoient pas s'attendre à trouver dans la nouvelle religion rien qui les dédommageât de cette perte; malgré cela, ils eurent le courage de renoncer à toutes les prérogatives qu'ils trouvoient dans l'ancien culte, & de ſe déclarer pour le nouveau.

On les vit, ces ſavans qui avoient blanchi dans la lecture des livres prophétiques, devenir les diſciples de douze pêcheurs ſans ſcience & ſans étude. On les vit, ces principaux de leur nation, ſe mettre à la ſuite de quelques gens de la lie du peuple. On les vit, ces docteurs de la Synagogue, reconnoître avec joie que des hommes qui ayant été juſques-là ſouverainement ignorans, parloient diverſes langues qu'ils n'avoient jamais appriſes, devoient être regardés comme les vrais docteurs de l'univers.

C'eſt donc ici qu'il faut reconnoître un changement miraculeux. Oui, mes freres, pour peu qu'on ſoit de bonne foi, on eſt forcé de convenir que ſi la converſion ſubite de ce grand nombre de prêtres Juifs qui, malgré leurs préjugés contre Jeſus-Chriſt embraſſerent ſa doctrine, n'eſt pas un miracle, il n'y en eut jamais. Et c'eſt ce qu'on

peut répondre à ceux qui s'obſtinent à dire que s'il s'étoit fait des prodiges au commencement du Chriſtianiſme, tous les Juifs ſe ſeroient faits Chrétiens. Nón, doit-on leur repliquer, vous n'avez pas droit de conclure de ce que tous les Juifs ne ſe ſont pas faits Chrétiens, qu'ils n'avoient pas vu de miracles ; mais nous avons droit de dire qu'ils avoient vu des miracles, puiſque pluſieurs d'entr'eux ſe ſont faits Chrétiens.

En effet, il n'eſt pas impoſſible qu'on voye des miracles ſans ſe convertir, puiſque Pharaon, qui ne ſe convertit pas, en avoit vu un grand nombre. Au lieu qu'eu égard à l'extrême oppoſition que les Juifs avoient contre les Chrétiens, il eut été impoſſible qu'un ſeul Juif ſe fût converti, s'il n'avoit vu des miracles évidents qui lui montraſſent la néceſſité de ſa converſion. Or, il s'en trouva des milliers de tout âge, de tout ſexe, de tout état, qui ſe convertirent. Donc leur converſion doit être regardée, ou comme une ſuite des miracles qu'ils avoient vus, ou comme un miracle encore plus grand que tous ceux qu'ils auroient pu voir.

2°. Converſion des Payens.

Mais un autre changement bien plus ſurprenant encore que celui-là, du moins par rapport à la multitude innombrable de ceux qui en furent les objets, ce fut celui des Idolâtres. Car quelque grand que fût le nombre des Juifs convertis, ce n'étoit preſque rien en comparaiſon de celui des payens qui renoncerent au culte des idoles pour

embraſſer la loi de Jeſus-Chriſt; & c'eſt probablement-là ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire que peu de Juifs s'étoient faits Chrétiens, parce que, malgré leur grand nombre, ils étoient ſi peu de choſe, auprès des autres néophytes, qu'en ſe mêlant avec eux, ils ſe ſont, pour ainſi dire, perdus dans la foule, & ont été, en quelque ſorte, abſorbés dans cette multitude prodigieuſe, à peu près comme une goutte d'eau qui ſe perdroit dans l'océan.

Donnons quelques inſtants à la conſidération de ce nouveau phénomene, & voyons comment il s'eſt opéré. Quand les apôtres commencerent à prêcher l'Evangile, l'idolâtrie étoit depuis pluſieurs ſiecles, ſi généralement répandue dans le monde, qu'à l'exception des Juifs, elle infectoit tous les autres peuples; & elle étoit ſi accréditée que dans toutes les nations on la voyoit aſſiſe ſur le trône avec les monarques. Or, c'eſt cette idolâtrie, ſi ancienne, ſi générale, ſi puiſſante, que les apôtres avoient à combattre, & dont, ſur la parole de leur divin maître, ils ne craignoient pas de ſe promettre la victoire; il eſt vrai que l'entrepriſe étoit difficile, ou plutôt, elle étoit à un tel point d'impoſſibilité, qu'à juger des choſes humainement, il y auroit eu de la folie à en eſpérer l'exécution.

Car enfin, de quoi s'agiſſoit-il dans ce projet? De rien moins que d'arracher les hommes à un

culte auquel ils étoient livrés depuis pluſieurs ſiecles ; à un culte, qui, plaçant le vice ſur les autels, autoriſoit les hommes à être vicieux par principe de religion ; à un culte, qui étant celui des maîtres du monde, ne pouvoit manquer d'être ſoutenu par toutes les forces de la puiſſance ſouveraine ; à un culte, en un mot, d'autant plus difficile à détruire, qu'on ne comptoit employer contre lui aucuns des moyens qui devoient paroître les plus propres à en venir à bout. Point d'autre force à oppoſer à celle des princes, que la patience ; point d'autre ſageſſe à combattre celle des philoſophes, que la folie de la croix ; point d'autres promeſſes à faire pour la vie préſente à ceux qui abandonneroient l'ancien culte, que des perſécutions & des ſupplices.

Avouons-le, mes chers auditeurs, que ſi la ſeule entrepriſe d'un tel projet a quelque choſe de bien ſurprenant, le ſuccès en doit être évidemment regardé comme l'ouvrage de celui ſeul à qui toute puiſſance a été donnée au ciel & ſur la terre ; & c'eſt la réflexion que fait ſaint Jean Chryſoſtôme, en expoſant le deſſein que forma le chef des apôtres de fixer dans la capitale de l'empire Romain le centre de la Religion Chrétienne.

Figurez-vous, dit ce ſaint docteur, un homme dénué de tout, & qui, malgré ſa pauvreté, ſe rend à Rome, afin d'y exécuter un deſſein de cette nature. Approchez-vous de lui, & interrogez-le ſur

le ſujet de ſon voyage. Quoi, pauvre étranger, vous entrez dans Rome, à deſſein d'y détruire la religion de ſes habitans, & d'y en introduire une nouvelle! Y penſez-vous? Ne ſavez-vous pas que le culte des dieux qu'ils adorent, eſt auſſi ancien que leur ville? & que ce culte étant celui des empereurs mêmes, vous allez ſoulever contre vous toutes les puiſſances de l'empire? — Je le ſais, mais malgré cela je compte bien réuſſir dans mon projet. — Vous êtes donc apparemment un ſouverain qui, caché ſous ce pauvre extérieur, afin d'examiner les endroits foibles de la place, reviendrez bientôt à la tête d'une nombreuſe armée, pour aſſiéger le capitole. — Non. Je ſuis réellement auſſi pauvre que je vous le parois, & je n'ai pour tout bien que ces méchans habits dont vous me voyez revêtu. — Il faut donc que vous ſoyez un ſavant, qui verſé dès la jeuneſſe dans l'étude des lettres humaines, vous promettez de votre éloquence ce que vous ne ſauriez faire par le moyen des richeſſes. — Rien de tout cela. Je ne me ſuis jamais adonné à l'étude; j'ai paſſé preſque toute ma vie au métier de la pêche, & je n'ai point d'autre ſcience que celle que j'ai appriſe d'un homme de Galilée, qui paſſoit pour le fils d'un artiſan, mais qui m'a dit être le fils de Dieu, & dont je vais prêcher la Religion. — Mais cette Religion que vous allez prêcher, qu'enſeigne-t-elle, qu'ordonne-t-elle, que promet-elle? — Elle enſeigne que

ce Dieu fait homme eſt mort ſur une croix pour le ſalut du genre humain ; elle ordonne que ceux qui veulent avoir part à ce ſalut, ſe chargent de leur croix en renonçant à tous les vices ; elle promet une récompenſe éternelle pour l'autre vie ; mais pour la vie préſente, elle n'annonce que des perſécutions, & elle exige qu'on ſoit prêt à mourir plutôt que de renoncer à ſa doctrine. — Et vous comptez réuſſir dans ce projet... Allez, mon bon ami ; je vous ai pris d'abord pour un homme de bon ſens ; mais je vois bien que vous avez perdu la raiſon.

Voilà (c'eſt toujours la penſée de ſaint Chryſoſtôme) voilà toute la réponſe qu'eut faite un ſage du monde à la propoſition d'une entrepriſe qu'il eut regardée comme le comble de l'extravagance. Cependant cette entrepriſe qui devoit paroître ſi déraiſonnable, à ne la conſidérer que dans le projet, eſt aujourd'hui entiérement exécutée. Rome, autrefois le ſiege de l'idolâtrie, eſt devenue le centre de la Religion Chrétienne. La croix eſt arborée ſur le haut du capitole, & les ſucceſſeurs de Pierre, aſſis ſur le trône des Céſars, donnent de-là des loix ſpirituelles à tous ceux qui dans les quatre parties du monde font profeſſion du Chriſtianiſme.

Au reſte, ce n'eſt pas à Rome ſeule que le prince des apôtres borna ſes conquêtes ; elles s'étendirent, dès ſon vivant, bien au-delà des lieux où Rome avoit étendu les ſiennes ; & portées dans

la ſuite dans des pays qu'on avoit regardés juſques-là comme inacceſſibles, elles ſoumirent à l'empire de la foi des peuples qui juſqu'alors avoient à peine reconnu l'empire de la raiſon. C'eſt le témoignage de ſaint Pierre & de ſaint Paul qui montre la rapidité ſurprenante des progrès du Chriſtianiſme & à Rome & dans des climats qui en étoient fort éloignés. Le premier adreſſa une de ſes épîtres aux fideles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Aſie mineure, de la Bithynie. Et le ſecond, dans ſon épître aux Romains, écrite environ vingt-quatre ans après la mort de Jeſus-Chriſt, déclare que leur foi eſt annoncée dans toutes les parties du monde, & que lui-même a porté le flambeau de l'Evangile juſques dans la province de l'Illyrie.

Ad Rom. 1, 8.

Ibid. 15, v. 19.

Au témoignage de ces deux apôtres on peut joindre celui de Tertullien & celui de Pline le jeune. Tertullien, dans ſon Apologétique adreſſé à l'empereur & au Sénat, leur diſoit : nous autres Chrétiens, nous rempliſſons vos armées, vos tribunaux, vos places publiques; il n'y a que vos temples que nous vous laiſſons libres. Pline, bien avant Tertullien, & dans un tems fort approchant de celui des apôtres, diſoit dans ſa lettre à Trajan, que dans la province de Bithynie, dont il étoit gouverneur, tout étoit rempli de Chrétiens.

Voilà donc une étonnante rapidité dans les pro-

grès du Chriſtianiſme ; mais rapidité qui étonne encore plus, quand on conſidere le peu de proportion qu'il y avoit entre des ſuccès ſi prompts, & les moyens dont Dieu s'étoit ſervi pour les procurer. Que ſeroit-ce ſi on jettoit les yeux ſur la multitude des obſtacles qui devoient s'oppoſer à la propagation de l'Evangile, & qui ſembloient ſi propres, non-ſeulement à empêcher l'accroiſſement de notre Religion, mais à l'étouffer, pour ainſi dire dès ſon berceau ? Ah ! c'eſt ici que le bras de Dieu ſe montre avec plus d'éclat.

Quand les apôtres n'euſſent trouvé d'autre obſtacle à l'établiſſement de la Religion de Jeſus-Chriſt, que le long uſage d'une religion contraire, il n'en eût pas fallu davantage pour empêcher le ſuccès de leur entrepriſe. On ſait aſſez quel eſt l'empire qu'exerce ſur les peuples une coutume, ſurtout quand elle eſt extrêmement ancienne. Les ſouverains mêmes eſſayeroient inutilement de la détruire ; & ceux d'entr'eux qui ont porté le pouvoir ſuprême juſqu'au deſpotiſme, ont ſouvent échoué, quand ils ont voulu en venir à bout (*a*). Mais ſi, à cette coutume où étoient les peuples de ſuivre une fauſſe religion, on ajoute & la

(*a*) On a vu dans ce dernier ſiecle des Chinois aimer mieux perdre la tête, que de ſe déterminer à couper leur longue chevelure. *Voyez* M. Bullet dans ſon Etabliſſement du Chriſtianiſme, pag. 41.

puiſſance des monarques qui s'en déclarant les protecteurs, défendoient, ſous peine de mort, d'embraſſer le Chriſtianiſme, & le crédit des philoſophes qui par les raiſonnements les plus captieux attaquoient la vérité du Chriſtianiſme, & l'éloquence des orateurs qui par les diſcours les plus véhéments déclamoient contre le Chriſtianiſme, & enfin la fureur des prêtres idolâtres qui ſe ſervoient des plus noires calomnies pour communiquer aux autres leur haine invétérée contre le Chriſtianiſme; on conviendra que ſi cette ſainte Religion n'avoit pas été l'ouvrage du bras de Dieu, elle eut ſuccombé mille fois aux efforts de tant d'ennemis qui avoient conjuré ſa perte.

Dans l'empire Romain, pendant près de trois cents ans, dix empereurs porterent les plus ſanglants édits contre tous ceux qui profeſſeroient le Chriſtianiſme. Le cruel Néron, ce monſtre de l'humanité, reconnu pour tel par les payens mêmes, fut le premier perſécuteur de notre Religion. Après s'être donné le féroce plaiſir d'être le ſpectateur de l'embraſement de Rome, pour détourner l'odieux qu'une action ſi indigne devoit jetter ſur ſa perſonne, il accuſa les Chrétiens de cet embraſement qui étoit ſon propre ouvrage, & ſous un prétexte ſi viſiblement faux, quels tourments n'employa-t-il pas contr'eux?

O Rome qui venois de voir tes rues & tes places publiques funeſtement éclairées pendant la nuit,

par une grande partie de tes édifices en feu, tu les vis bientôt après éclairées plus funeſtement encore par un nombre prodigieux de flambeaux vivants c'eſt-à-dire de Chrétiens que le tyran faiſoit enduire de poix & de réſine, afin qu'en y mettant le feu on fît ſervir leurs corps de lumieres dans les ténébres!

Paſſons ſous ſilence les huit perſécutions ſuivantes, & contentons-nous de dire un mot de la dixiéme. Celle de Dioclétien fut une des plus furieuſes; il ſemble qu'il prenoit à tâche de ſurpaſſer en cruauté, s'il l'avoit pu, les plus cruels de ſes prédéceſſeurs. Mais ſi ſa perſécution ne pouvoit guère être plus cruelle que celle des autres, parce que les autres avoient déja porté les choſes à l'excès; elle fut une de celles qu'on exerça avec plus d'acharnement, par les précautions qu'il prit pour empêcher qu'aucun Chrétien n'échappât aux recherches qu'il en faiſoit faire. Il avoit juré leur deſtruction totale, & ſe propoſoit de n'en pas laiſſer un ſeul dans tout l'empire.

Mais ſi de cet empire des Romains, nous paſſions à celui des Perſes; quelle fureur n'y verrions-nous pas exercée contre les Chrétiens? Le ſeul roi Sapor en fit mourir une multitude innombrable, & la plûpart dans les plus rigoureux ſupplices.

Voilà donc ce qui s'eſt vu dans les trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme. Des perſécutions les plus terribles; & malgré des efforts ſi puiſſants,

ſi multipliés, ſi continuels; malgré les édits des empereurs, malgré les arrêts des magiſtrats, malgré les ſupplices des bourreaux, le Chriſtianiſme s'eſt établi, s'eſt ſoutenu, s'eſt augmenté au point de ſe répandre dans toutes les parties du monde. Il ſemble que des attaques auſſi longues & auſſi furieuſes que celles-là devoient étouffer notre Religion dès ſa naiſſance, ou du moins l'empêcher de croître & de s'étendre. Cependant tout cela ne ſervit qu'à lui donner de nouvelles forces, & qu'à lui procurer un accroiſſement qui la propagea de proche en proche dans tous les lieux de l'univers.

L'intention des perſécuteurs, en faiſant couler des ruiſſeaux de ſang, étoit d'éteindre l'ardeur des Chrétiens, & d'empêcher ceux qui ne l'étoient pas de le devenir; tout le contraire arrivoit. Ce ſang précieux, dont ils verſoient des torrents, étoit, ſelon l'expreſſion d'un pere de l'Egliſe, une ſemence féconde qui ſe multiplioit au centuple : *Semen eſt ſanguis Chriſtianorum.* En effet un Chrétien à qui l'on ôtoit la vie en produiſoit aſſez ſouvent cent autres également diſpoſés à la perdre. On les tourmentoit ces glorieux martyrs en préſence d'une multitude de payens qui repaiſſoient cruellement leurs yeux du ſpectacle de leurs douleurs; & il arrivoit quelquefois que des centaines de ſpectateurs, étonnés du courage que témoignoient ces héros Chrétiens, admiroient une Re- Tertullien.

ligion qui inſpire une ſi grande force, & demandoient le ſaint baptême. Quelquefois les bourreaux, plus las de les tourmenter qu'ils ne l'étoient de ſouffrir, renonçoient au paganiſme, & par-là s'expoſoient à ſouffrir bientôt eux-mêmes ce qu'ils avoient fait ſouffrir à tant d'autres. Quelquefois les proconſuls, les magiſtrats, les gouverneurs voyant l'inutilité de leurs efforts pour anéantir une Religion dont les partiſants mépriſoient les plus affreux ſupplices, reconnoiſſoient qu'une pareille fermeté ne pouvoit venir que de Dieu, & ſe déclaroient Chrétiens, quoiqu'ils ſuſſent que cette déclaration leur coûteroit la vie.

Ennuiés de répandre du ſang, quelques magiſtrats ſe contentoient-ils d'enfermer les Chrétiens dans de ſombres priſons : ceux-ci convertiſſoient leurs gardes & les autres priſonniers enfermés avec eux. Les condamnoit-on aux rudes travaux des mines : en deſcendant dans ces ſombres ſouterrains, ils élevoient au ciel par leurs diſcours ceux qui étoient, comme eux, condamnés à y travailler. Les envoyoit-on en exil dans le climat le plus éloigné : ils y portoient le flambeau de la foi & changeoient la barbarie de ſes habitans en une douceur que leur inſpiroit la nouvelle Religion qu'ils venoient d'embraſſer. En un mot, tous les moyens que les ennemis du Chriſtianiſme prenoient pour le détruire ſervoient aſſez ſouvent à lui donner de nouvelles forces & à l'étendre de plus en plus.

D'où

D'où cela venoit-il, mes freres, ſi ce n'eſt de la vertu toute-puiſſante de celui qui ſait, quand il le veut, employer tous les obſtacles qu'on lui oppoſe, à l'exécution de ſes deſſeins ? Tout s'oppoſoit à l'établiſſement & aux progrès de la Religion Chrétienne, & malgré cela, cette Religion s'établit & ſe répandit de jour en jour.

Ce grand événement fut l'accompliſſement littéral d'une prédiction d'Iſaïe. Ce ſaint prophete avoit annoncé que dans la ſuite des tems il y auroit une montagne élevée au-deſſus de toutes les autres montagnes, & que malgré ſon élévation, on verroit les peuples couler comme l'eau du fond de la vallée juſques ſur ſon ſommet. Voici l'explication que les ſaints peres (*a*) nous donnent de cette prophétie. Le prophete, en cet endroit, nous diſent-ils, annonce que dans les derniers tems : *In noviſſimis diebus*, c'eſt-à-dire, dans les tems où le Meſſie viendra, la Religion du Seigneur ſera ſemblable à une haute montagne : *erit mons domus Domini ;* qu'elle ſera élevée au-deſſus de toutes les fauſſes religions, comme une montagne au-deſſus des montagnes : *mons in vertice montium ;* & que malgré cette haute élévation, on verra les peuples couler, comme l'eau, (car dans le ſtyle de l'Ecriture, l'eau ſignifie les peuples, *aquæ po-*

Iſaïæ 2. 2. v. 2.

Apoc. 17. v. 15.

(*a*) *Voyez* Corneille de la Pierre, qui cite ſaint Cyrille, ſaint Athanaſe & Euſebe.

puli ſunt) on verra les peuples couler comme l'eau juſques ſur ſon ſommet : *& fluent ad eum omnes gentes.*

Que les peuples ſoient venus ſe jetter dans des religions qui favoriſoient les idées de leur eſprit & les deſirs de leur cœur, dans des religions où tout les engageoit d'entrer, & où ils ne trouvoient aucun obſtacle ; c'étoient des eaux qui ſuivoient leur pente naturelle, & qui ſe répandoient dans des lieux bas ; il n'y avoit rien-là de ſurprenant, mais que ces mêmes peuples entraſſent en foule dans une Religion qui propoſoit à leur eſprit des vérités extrêmement difficiles à croire ; une Religion qui obligeoit leurs cœurs à lui ſacrifier des paſſions qui leur étoient cheres ; une Religion qu'ils ne pouvoient embraſſer ſans courir un riſque évident de périr par une mort cruelle ; ah ! ce ſont-là des eaux qui du fond de la vallée s'élevent contre leur nature, ſur le ſommet de la montagne. C'eſt un ſpectacle auſſi ſurprenant que le ſeroit celui de voir un fleuve remonter vers ſa ſource : *Et fluent ad eum omnes gentes.*

Qu'on diſe, après cela, que le Chriſtianiſme n'eſt pas l'ouvrage de Dieu, & qu'on refuſe de ſe rendre au témoignage de tant de héros qui endurent la mort pour aſſurer ce qu'ils ont vu. Non, diſoit un bel eſprit du dernier ſiecle : *Je ne puis me refuſer au témoignage de gens qui ſe font égorger pour ſe faire croire.* Il avoit raiſon. Des témoins

M. Paſchal dans ſes Penſées ſur la Religion.

de cette eſpece ne ſont pas récuſables, & ce ſeroit le comble de l'injuſtice, que de refuſer de les croire, après qu'ils ont acheté ſi cher le droit d'être crus.

C'eſt une maxime reçue dans tous les tribunaux, qu'on doit s'en rapporter au témoignage de deux ou trois hommes qui aſſurent le même fait; & c'eſt ſur ce principe qu'on décide tous les jours du bien, de l'honneur, de la vie des citoyens. Mais quand au lieu de trois, il s'en trouve douze qui atteſtent le même fait, & qui l'atteſtent de la même maniere, avec les mêmes circonſtances, ſans ſe contredire en rien, quoiqu'on ait employé les tourments pour tirer de leur bouche un aveu contraire à leur premiere dépoſition, & ſur-tout quand ces douze hommes ont expiré dans les ſupplices, plutôt que de rien dire de contraire à ce qu'ils avoient dit d'abord; de quelle force doit être un pareil témoignage? Or, tel eſt celui des premiers héros de notre Religion. Ils ſont tous morts pour atteſter qu'ils avoient vu Jeſus-Chriſt reſſuſcité (*a*).

(*a*) Il eſt vrai que ſaint Jean l'Evangéliſte ne mourut pas dans les tourmens; mais il fut comme les autres apôtres, condamné à la mort, & il n'évita de périr dans la chaudiere d'huile bouillante que par un miracle, rapporté par Tertullien & par ſaint Hierôme. D'ailleurs ſaint Paul qui mourut pour la même cauſe, acheve de compléter le nombre des douze apôtres.

Les apôtres & des milliers de Chrétiens, témoins oculaires de leurs miracles, aimerent mieux mourir que de nier ce qu'ils avoient vu, & furent honorés dans tout l'univers comme de vrais ſages, qui ne choiſirent la mort que dans l'eſpérance aſſurée de changer la vie préſente avec une meilleure vie.

Je regrette de ne pouvoir ici vous mettre ſous les yeux les combats que des millions d'autres généreux athletes ont livrés pour la foi, & par le moyen deſquels ils ont remporté la palme du martyre. Dans l'impuiſſance où je ſuis de vous les rapporter tous, je me contenterai de vous en citer un ſeul. C'eſt celui de la légion Thébéenne que je préfere aux autres, parce que celui-là ſeul vaut pluſieurs milliers.

Une légion étoit compoſée chez les Romains, au moins de ſix mille hommes; ſelon quelques-uns (*a*) de ſix mille ſix cents; ſelon d'autres de ſix mille ſix cents ſoixante-ſix; quelques-uns même la font monter juſqu'à ſept mille (*b*). Quoi

(*a*) Vegece en compte ſix mille, & ſaint Eucher ſix mille ſix cents.

(*b*) Cette variété de ſentiments ſur le nombre de ſoldats que contenoit une légion, montre qu'il en étoit apparemment d'une légion de l'armée Romaine, comme d'un régiment en France. Il paſſe pour contenir quinze cents hommes, mais comme il n'eſt pas toujours complet, cela

qu'il en ſoit du nombre précis, une légion Romaine contenoit entre ſix & ſept mille guerriers. Celle qui portoit le nom de Thébéenne comptoit autant de Chrétiens que de ſoldats. L'empereur Maximien & toute l'armée offrit aux faux dieux des ſacrifices. On voulut, ſelon Scirius (*a*), engager nos Thébéens à faire comme les autres; mais encouragés par l'exemple & les diſcours de Maurice (*b*), un des principaux officiers de la légion, ils proteſterent qu'ils n'en feroient rien. Après bien des promeſſes & des menaces, pour les engager à changer de ſentiments, ils furent tous condamnés à mort. Près de ſept mille hommes bien armés, & qui avoient donné tant de fois des marques de bravoure, auroient pu ſe défendre, & s'ils ne pouvoient pas réſiſter ſeuls aux autres légions, ils pouvoient au moins vendre leur vie bien cher. Mais non; des ſoldats Chrétiens ne ſavent verſer que le ſang de l'ennemi ou le leur propre; ils ſe laiſſerent égorger comme des agneaux, & par cette glorieuſe défaite ils remporterent la plus ſignalée de toutes les victoires.

ſe réduit quelquefois à treize ou quatorze cents hommes effectifs.

(*a*) Saint Eucher, évêque de Lyon, dans ſa lettre à Silvien, ne parle point de ſacrifices, mais ſeulement d'ordres contraires aux loix du Chriſtianiſme.

(*b*) Voyez la note à la fin de la Conférence.

Or, là-dessus je demande à quel point devoient être persuadés de leur Religion tant de milliers d'hommes qui perdoient la vie pour la défendre? Ces Chrétiens eussent-ils été si fermes à soutenir le nouveau culte & à rejetter l'ancien, s'ils n'eussent vu des prodiges qui leur montroient évidemment & la vérité du premier & la fausseté du second? Non, mes freres, on ne peut disconvenir qu'un changement si subit, si général, si perpétuel, ne soit essentiellement lié avec les miracles de Jesus-Christ & des apôtres. Mais comme ce changement & ces miracles avoient été prédits par des prophetes, dont quelques-uns vivoient plus de quinze cents ans avant le Christianisme, il s'ensuit que tous les siecles, ceux qui ont précédé le Christianisme, ceux où s'est établi le Christianisme, ceux où a subsisté & subsiste encore le Christianisme, concourent également à former un corps de preuves qui démontre avec la derniere évidence l'incontestable certitude de notre sainte Religion.

Que répondront à cela nos incrédules? Allégueront-ils, pour justifier leur entêtement à la combattre, l'incompréhensibilité de ses mysteres, ou la rigueur de ses préceptes? On pourroit leur dire que cette incompréhensibilité même & cette prétendue rigueur sont peut-être un des articles qui prouve plus invinciblement que notre Religion vient de Dieu. Pourquoi? c'est que si elle venoit des hommes, on se seroit bien donné de

garde de propoſer à l'eſprit des myſteres ſi difficiles à croire, & au cœur des préceptes ſi difficiles à pratiquer. La penſée n'en fut pas même venue à un légiſlateur qui n'eût été qu'un pur homme, non plus que celle qui oblige à éviter, non-ſeulement les mauvaiſes actions qui paroiſſent au dehors, mais les mauvais deſirs qui naiſſent dans le cœur, & juſqu'aux mauvaiſes penſées qui ſe forment dans l'eſprit. C'eſt cependant là le principe où il faut remonter, la ſource qu'il faut tarir, la racine qu'il faut couper, ſi l'on veut remédier efficacement au mal. En effet les mauvaiſes actions extérieures viennent des mauvais deſirs que le cœur ne réprime pas, comme le dit notre Seigneur dans l'Evangile : *Ex corde exeunt furta, homicidia, adulteria*; & les mauvais deſirs du cœur viennent des mauvaiſes penſées auxquelles l'eſprit s'arrête volontairement. Mais il n'y avoit qu'un Dieu qui pût remonter juſques-là. *Matt.* 15. 19.

Divers légiſlateurs ont donné des loix à différentes villes. Numa Pompilius à Rome, Solon à Athenes, Licurgue à Lacédémone. Ils ont tous défendu le vol, l'homicide, l'adultere; mais pas un d'eux ne s'eſt aviſé de défendre les penſées & les deſirs qu'on pourroit avoir de commettre ces ſortes de crimes. Pourquoi? parce que ce n'étoient que de ſimples hommes, & qu'un homme n'a garde d'impoſer à un autre homme des loix qu'on peut violer d'autant plus impunément que l'infrac-

tion n'en peut jamais être prouvée. En effet, ſi un roi s'oublioit au point de publier dans ſes états un édit pour défendre à ſes ſujets de s'arrêter à de mauvaiſes penſées ou à de mauvais deſirs, quel ſeroit le coupable qu'on pourroit convaincre de déſobéiſſance à cette loi ? Il n'y avoit qu'un Dieu qui pût nous dire, *non concupiſces :* vous n'aurez point de mauvais deſirs, parce qu'il n'y a que lui ſeul qui, ſondant les eſprits & les cœurs, puiſſe connoître & punir le violement d'une loi de cette eſpece.

S'il falloit, ô mon Dieu, toute votre autorité pour faire un tel commandement à l'homme; il falloit toute votre puiſſance pour lui en rendre l'exécution poſſible. Auſſi l'avez-vous fait, Seigneur ; quelque ſaintes que ſoient vos loix, vous en avez montré la poſſibilité dans le grand nombre de ceux qui les ont miſes en pratique ; & ſi ces loix trouvent toujours des tranſgreſſeurs, parce que vous avez fait l'homme libre, & que vous ne le forcez pas à les obſerver malgré lui, il y a toujours dans la multitude innombrable de ceux qui les obſervent, une preuve qui nous montre évidemment que ces loix ne ſont pas au-deſſus des forces de l'homme, aidé du ſecours de votre grace.

En effet, mes freres, il n'en-eſt pas des loix de la Religion Chrétienne, comme de celles de la république imaginaire de Platon. Celles-ci ne ſubſiſterent jamais qu'en idées, au lieu que les pre-

mieres ſe ſont obſervées & s'obſervent encore par des millions de perſonnes de tout âge, de tout ſexe, de tout pays.

Reprenons. La Religion Chrétienne a été annoncée par des prophéties qui ne peuvent venir que de Dieu. Elle a été établie par des miracles qu'on ne peut attribuer qu'à Dieu. Elle a été ſoutenue par des progrès où il n'y a rien qui ne ſoit de Dieu. Et de plus, elle enſeigne une doctrine où tout, quant au dogme, & quant à la morale, eſt infiniment digne de Dieu. Qu'ils ſont donc coupables ces prétendus eſprits forts qui ne ſe rendent pas à des témoignages de cette nature!

Eclairez-les, Seigneur, & faites-leur comprendre qu'il n'y a que de la foibleſſe à ſe roidir contre le Tout-puiſſant. Ou ſi l'aveuglement volontaire de leur eſprit mérite que vous les abandonniez à l'endurciſſement de leur cœur; du moins ne permettez pas qu'ils réuſſiſſent à ſe faire des proſélytes, & fortifiez-nous dans la croyance d'une Religion qui ſeule peut nous conduire à vous, afin qu'après vous avoir connu dans ce monde, nous ayons le bonheur de vous glorifier dans le ciel pendant toute l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

NOTE

Pour la page 261.

Sur le martyre des Soldats de la légion Thébéenne (a).

CE fait que quelques prétendus beaux eſprits de nos jours tournent en ridicule, eſt rapporté par M. Fleuri, par M. Choiſi, par M. de Tillemont, par le pere Longueval, par dom Calmet, par dom Ruinot, &, qui plus eſt, par M. Baillet.

Les objections de nos incrédules là-deſſus font pitié. 1°. diſent-ils, les Thébéens étoient Egyptiens. Quelle apparence y a-t-il que ces étrangers ſe trouvaſſent dans l'armée Romaine? Comme ſi nous n'avions pas dans nos armées Françoiſes des régiments étrangers. Le régiment, dit de *Fitz-James*, eſt compoſé d'Irlandois; le régiment des Gardes-Suiſſes, & outre cela, la compagnie des Cent-Suiſſes, chargée ſpécialement de garder la perſonne du roi, ſont compoſés d'hommes étrangers à la France. Le régiment de la Garde-Corſe, chargé ſpécialement de garder la perſonne du ſouverain pontife, eſt étranger à l'état Eccléſiaſtique. Quelle répugnance y a-t-il donc que des Egyptiens ſe ſoient trouvés dans l'armée Romaine. D'ailleurs les Egyptiens n'étoient pas, à l'égard des Romains, auſſi étrangers qu'on le penſe. L'Egypte étant devenue, par droit de conquête, province de l'empire,

(a) Voyez une Apologie de ce fameux martyre ſous le titre: *d'Eclairciſſements ſur le martyre de la légion Thébéenne, avec de nouveaux faſtes des empereurs Dioclétien & Maximien*, vol. *in*-8°. Paris, *Berton*, où M. *de Rivaz*, qui en eſt l'auteur, diſcute à fond cette matiere.

l'empereur pouvoit lever des troupes en Egypte comme dans les autres lieux de ſes états (*a*).

Sur la fin du troiſiéme ſiecle, il y avoit deux empereurs, Dioclétien & Maximien, & deux céſars, Valere-Maxime & Conſtance-Chlore, pere de Conſtantin, qui fut dans la ſuite ſeul empereur. Dioclétien ordonna à la légion Thébéenne d'aller joindre l'armée de Maximien qui entra dans les Gaules en 286.

2°. diſent-ils encore, y a-t-il apparence que des empereurs auſſi publiquement idolâtres que l'étoient Dioclétien & Maximien, ſouffriſſent dans leurs troupes toute une légion de ſoldats publiquement ennemie des idoles. Pourquoi non? Tertullien ne déclare-t-il pas dans ſon Apologétique, que les Chrétiens rempliſſoient les tribunaux & les armées? Cependant les empereurs, du tems de Tertullien, étoient perſécuteurs comme ceux qui regnoient du tems de la légion Thébéenne. Long-tems avant Dioclétien, l'empereur Marc-Aurele, perſécuteur déclaré du Chriſtianiſme, n'avoit-il pas dans ſon armée contre les Marcomans, la légion fulminante aux prieres de laquelle il reconnut dans la ſuite être redevable de la victoire? Voyez la page 236.

3°. Autre contradiction que nos philoſophes penſent trouver dans le récit de cet événement; c'eſt celle qu'ils tirent de l'endroit où l'on prétend qu'étoit l'armée de Maximien. Ce lieu, diſent-ils, eſt ſi étroit, qu'à peine y peut-il tenir vingt hommes de front. Il eſt vrai que vers l'endroit où nos vertueux Thébéens ſouffrirent le martyre, il y a un défilé, formé d'un

(*a*) De plus, outre la ville de Thebes, ſituée dans la baſſe Egypte, il y en avoit une autre de même nom, dans la Béotie, comme remarque M. l'abbé du Frenoy, & nos ſoldats Thébéens pouvoient être de la ſeconde Thebes, auſſi-bien que de la premiere.

côté par le Rhône & de l'autre par une haute montagne ; mais après avoir passé ce long défilé, on voit s'ouvrir une plaine. C'est-là qu'étoit l'armée de Maximien, vers l'ancienne ville d'*Octodure*, aujourd'hui *Martignac*, située sur le Rhône, un peu au-dessus du lac de Geneve, environ à vingt lieues de Geneve même.

Saint Eucher, dans les actes du martyre des soldats Thébéens, dit que de tant de héros, il ne sait le nom que de trois, saint Maurice *primicier*, saint Exupere *enseigne*, & saint Candide *sénateur*. M. du Cange cite un texte de saint Hierôme, où ce saint docteur paroît admettre un *sénateur* ou magistrat parmi les principaux officiers d'armée. Quelques martyrologes font mention d'un quatriéme nommé *Victor*. C'étoit un soldat vétéran d'une autre légion. Passant sur le lieu où on exécutoit les martyrs, il témoigna l'horreur qu'il avoit d'une si grande cruauté. On lui demanda s'il n'étoit pas aussi Chrétien ; il confessa qu'il l'étoit, & qu'il vouloit toujours l'être. Là-dessus on le fit mourir comme les autres, quoiqu'il ne fût pas de la même légion.

Primicerius.

Pour ce qui est de saint Maurice, on le regarde assez communément comme le chef de toute la légion. Cependant les actes ne lui donnent que le titre de *primicier*, qui revient à peu près à ce que nous appellons en France lieutenant-colonel d'un régiment. Le corps d'une légion étant composé d'un peu plus de six mille hommes de pied, sans parler d'environ six cents cavaliers, étoit partagé en soixante compagnies de cent hommes chacune. Chaque centurie, que l'on nommoit *cohors*, avoit son centurion qui en étoit le chef. Or, le chef de la premiere centurie, qui conduisoit la légion dans l'absence du

tribun, ſe nommoit *primiciarius*. C'étoit-là l'emploi de ſaint Maurice ; & c'eſt apparemment ce qui a donné lieu de penſer qu'il avoit le commandement abſolu de toute la légion. Il n'eſt effectivement fait mention que de lui ſeul, ſoit que le tribun fût abſent, ſoit qu'il fût mort depuis peu de tems, & qu'il n'y en eût point encore de nommé, ſoit pour quelqu'autre raiſon que l'hiſtoire ne nous apprend pas; c'eſt toujours ſaint Maurice qui porte la parole & qui eſt regardé comme le principal de cette bienheureuſe troupe de héros Chrétiens, que l'on décima d'abord, pour intimider les autres, & qui, après une ſeconde décimation, auſſi inutile que la premiere, furent tous horriblement maſſacrés par les autres légions, auxquelles, pour les encourager, on avoit promis la dépouille de celle-ci. Nos pieux ſoldats mirent bas les armes, & ſe laiſſerent immoler.

Nous avons remarqué que s'ils ne pouvoient pas vaincre l'armée toute entiere, ils auroient pu au moins verſer bien du ſang avant de répandre tout le leur ; mais il n'étoit pas même impoſſible qu'ils vainquiſſent l'armée. Quand elle eût été de quarante mille hommes, en retranchant environ ſept mille hommes qui compoſoient la légion Thébéenne, c'étoit reſte à trente-trois mille hommes. Or, il n'eſt pas impoſſible que près de ſept mille hommes bien armés, & qui ſe trouvent dans la circonſtance de vaincre ou de mourir, ne faſſent, ou par courage ou par déſeſpoir, des efforts qui les rendent vainqueurs d'une armée de trente-trois mille hommes. L'hiſtoire nous en fournit plus d'un exemple.

On a vu à la bataille de *Marathon*, dix mille Athéniens, ſous la conduite de *Miltiades*, défaire une armée de trois cents mille Perſes. Au détroit

des Thermopyles, trois cents Lacédémoniens, ſous la conduite de *Léonidas*, arrêterent l'armée de *Xercès*, qu'on faiſoit monter à trois millions d'hommes. Mais ſans aller chercher plus loin des preuves de ce que nous diſons, on a vu dans la trop fameuſe bataille de Poitiers notre roi *Jean*, à la tête d'environ quarante mille François, être vaincu & fait priſonnier par *Edouard*, fils de Henri II, roi d'Angleterre, quoique l'armée de celui-ci fût réduite environ à ſept mille hommes. *Edouard* ſe voyant près d'être vaincu, avoit demandé grace au roi *Jean*, qui eut l'imprudence de ne vouloir entendre à aucune condition. Cette dureté jetta les Anglois dans un déſeſpoir qui les rendit victorieux; tant il eſt vrai que de braves gens, pouſſés à bout, deviennent des lions que la fureur rend capables des plus grands efforts. On a vu trois mille Suiſſes mettre notre roi Charles IX, encore enfant, au milieu d'eux, & le conſerver, malgré l'armée des Calviniſtes qui vouloient ſe ſaiſir de ſa perſonne. On pourroit citer bien d'autres événements ſemblables; mais ceux-ci ſuffiront pour montrer que ſi nos généreux Thébéens ne ſe défendirent pas, ce fut la Religion ſeule qui les empêcha de le faire.

On dit que les actes de ſaint Maurice & de ſes compagnons ont été mis en vers par Marbaudus, évêque de Rennes, qui vivoit ſur la fin de l'onziéme ſiecle. C'eſt Veſſius qui le rapporte dans ſon Hiſtoire, liv. 2, ch. 44. *Voyez M. de Tillemont, tom. 4, pag. 423, & ſuiv.*

Dans l'égliſe du prieuré de ſaint Maurice à Senlis, poſſédé par les chanoines réguliers de ſainte Geneviéve, on voit au-deſſus du maître-autel douze châſſes que l'on dit contenir des reliques de pluſieurs

de ces ſaints martyrs. Je ne rapporte ceci que ſur la foi d'une pieuſe tradition, dont je ne me fais pas le garant. C'eſt aux religieux de cette maiſon à ſavoir ce que leurs authentiques portent là-deſſus.

CONFÉRENCE NEUVIEME,

Contre les Payens.

FAUSSETÉ DES ORACLES ET DES PRESTIGES DU PAGANISME.

Potens ſit exhortari in doctrinâ ſanâ, & eos qui contradicunt arguere.

Que le miniſtre du Seigneur exhorte les fideles à ſoutenir la ſaine doctrine, & qu'il reprenne ceux qui la contrediſent.

Ad Titum, cap. 1, v. 9.

L'APÔTRE ſaint Paul ne ſe contente pas d'exhorter ſon diſciple à enſeigner la doctrine évangélique dans toute ſa pureté; mais il veut qu'il reprenne ceux qui la combattent, en faiſant voir la frivolité de leurs objections. Qu'oppoſent-ils ces ennemis du Chriſtianiſme aux preuves que nous avons apportées en ſa faveur; à la clarté des prophéties qui l'ont annoncée; à la multitude des miracles qui l'ont confirmée; à la rapidité des progrès qui l'ont augmentée? Ils oppoſent aux prophéties de l'Ecriture les anciens oracles des payens, aux

miracles de Jeſus-Chriſt, les preſtiges du démon; aux progrès du Chriſtianiſme, les progrès du Mahométiſme. Que répondrons-nous à tout cela?

Nous répondrons que des comparaiſons ſemblables ſont moins des comparaiſons que des contraſtes, & qu'il eſt étonnant que nos incrédules ayent pu s'oublier au point de mettre en parallele des objets ſi diſparates. En effet, il ne faut que le moindre coup d'œil ſur les trois articles en queſtion pour ſentir l'énorme différence qui ſe trouve entre les uns & les autres. C'eſt l'expoſé de cette différence, de ce contraſte, de cette oppoſition diamétrale qui devroit faire le ſujet de ce Diſcours. Mais comme tout cela demanderoit un détail qui nous meneroit beaucoup trop loin, nous nous contenterons d'examiner aujourd'hui ce qui regarde les oracles & les preſtiges, en remettant ce qui concerne les progrès du Mahométiſme à la Conférence ſuivante. Implorons, avant de commencer celle-ci, les lumieres de l'Eſprit-Saint par l'entremiſe de la très-ſainte Vierge, & lui diſons avec l'Ange : *Ave Maria.*

1°. Les oracles.

ON ne ſauroit faire un parallele plus abſurde & plus extravagant que celui que nos incrédules inſtituent entre les prophéties de la Religion Chrétienne & les oracles du paganiſme. Quelle différence entre ceux-ci & celles-là! Les prophéties ont de tout tems été eſtimées véritables par les Juifs

&

& par les Chrétiens. Les Juifs, fondés ſur la ſainteté des hommes inſpirés qui en étoient les auteurs, en attendoient l'événement avec aſſurance. Les Chrétiens, témoins de cet événement, ont encore plus de vénération pour ces ouvrages que n'en avoient les Juifs. Les uns & les autres les ont regardés & les regardent encore comme des productions de la divinité, dont les prophetes n'ont été que les organes ; au lieu que les payens mêmes, ceux d'entr'eux, au moins, qui ont été les plus ſages, ont ſouverainement mépriſé les oracles.

C'eſt ce que diſoit Origene dans ſon livre contre Celſe (*a*). Je pourrois montrer, lui dit-il, par le témoignage d'Ariſtote & d'Epicure, quel mépris les Grecs eux-mêmes font des oracles de la Grece. Or, d'où vient cette différence entre l'idée que nous avons des prophéties, & celle que les payens avoient de leurs oracles? Elle vient de l'événement qui a montré la vérité des premieres & la fauſſeté des ſeconds.

Et c'eſt ce que prouve encore une autre réflexion du même Origene là-deſſus. D'où vient, dit-il, que les prophéties ont été ſoigneuſement conſervées par les Juifs, & que les oracles ne l'ont pas été par les payens? C'eſt, répond-il, que les Juifs,

(*a*) *Poſſem oſtendere ex Ariſtotele & Epicuro, quòd ipſi Græci nihil pendant Græciæ oracula.* Origenes contra Celſum, libro ſeptimo.

convaincus de la vérité des prophéties, par l'accompliſſement actuel de la partie de ces prophéties qui devoit s'accomplir de leur tems, ne pouvoient douter de l'accompliſſement futur de la partie qui ne devoit ſe vérifier que dans la ſuite, & qu'ils avoient le plus grand intérêt à en conſerver les monuments. Au lieu que les prêtres des fauſſes divinités qui étoient, au moins aſſez ſouvent, les ſeuls auteurs des oracles, avoient trop d'intérêt à ne pas tenir regiſtres de leurs impoſtures, pour les laiſſer par écrit, ou s'ils en laiſſoient quelques-uns, les payens avoient trop fréquemment connu leur fauſſeté, pour être fort jaloux de leur conſervation.

En effet, les prophéties ont paſſé des Juifs aux Chrétiens, & ſe conſervent encore par les uns & les autres dans toutes les parties du monde, quoique quelques-unes d'entr'elles ayent une date qui remonte au-delà de trois mille ans; pendant que les oracles, qui ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi anciens, ne ſubſiſtoient plus dès le tems d'Origene; ou que ſi quelques-uns d'entr'eux, en très-petit nombre, ont échappé à l'oubli qui a enſeveli tous les autres, la providence ne l'a permis que pour nous fournir des preuves de la fauſſeté, de l'ambiguité, de la caſualité (ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte) de ces prétendues prédictions.

Car ce ſont-là, comme l'a fort bien remarqué

le prince de l'éloquence Romaine, les caracteres de ces oracles. La plûpart étoient évidemment faux. Quelques-uns, par cas fortuit, se trouvoient vrais. Tous étoient obscurs, ambigus, équivoques (*a*). Le même auteur ajoute que trois cents ans avant lui, Démosthene avoit dit très-judicieusement que le roi Philippe faisoit dire à Apollon tout ce qu'il vouloit (*b*).

Et rien n'étoit plus naturel. Quand un prince puissant, tel qu'étoit alors ce roi de Macédoine, faisoit tant que de consulter l'oracle, auquel probablement il n'avoit pas grande confiance, mais dont l'autorité pouvoit faire impression sur les peuples, il falloit bien que la réponse fût conforme à ses desirs. Les prêtres des faux dieux avoient un trop grand intérêt à le flatter, pour oser rien dire qui lui fût contraire. Il n'en étoit pas de même des prophetes; ils disoient la vérité toute pure aux souverains comme aux derniers de leurs sujets; aussi souffrirent-ils d'horribles persécutions pour n'avoir pas voulu se conformer à leurs volontés. Elie, poursuivi par Achab; Isaïe, scié en deux par l'or-

(*a*) *Oracula, plurima evidenter falsa, quædam casu vera, cuncta ambigua & obscura.* Cicero, l. 2, de Divinatione.

(*b*) Ὁ Ἀπόλλων φιλίππιος. *Demosthenes in Philippum, relatus à Tullio.*

dre de Manaſſés (*a*); Daniel, jetté dans la foſſe aux lions du conſentement de Darius; Zacharie, lapidé entre le veſtibule & l'autel; Jérémie, empriſonné à Jéruſalem, & enfin mis à mort en Egypte (*b*), en ſont des preuves. Or, d'où venoient des traitements ſi cruels? de ce que ces prophetes ne diſoient aux grands, comme aux autres, que ce que Dieu leur faiſoit dire; au lieu qu'on récompenſoit, qu'on favoriſoit, qu'on protégeoit les auteurs des oracles, parce qu'ils ſe prêtoient aiſément à tous les menſonges qu'on jugeoit à propos de leur ſuggérer.

Cependant leur poſition, à ces prêtres payens, n'étoit pas toujours ſi favorable. Quelquefois on les conſultoit ſur le ſuccès d'une entrepriſe importante, dont ils ignoroient l'événement; mais ſur laquelle ils n'oſoient rien dire de poſitif, dans la crainte que l'une ou l'autre alternative ne leur devînt extrêmement dangereuſe, & ne dévoilât leur impoſture. C'eſt alors qu'ils avoient recours aux expreſſions équivoques & aux termes énigmatiques. C'eſt alors qu'ils s'expliquoient, comme dit Cicé-

(*a*) Ce ſupplice d'Iſaïe n'eſt pas marqué dans l'Ecriture; mais c'eſt une tradition que l'on regarde comme conſtante.

(*b*) Il en eſt de même du ſupplice de Jérémie. L'Ecriture nous apprend que n'ayant pu détourner les Juifs d'aller en Egypte, il les y ſuivit, & la tradition nous apprend qu'ils l'y lapiderent.

ron, de telle maniere, que quelque choſe qui arrivât, on pût donner un ſens favorable à leur réponſe, & penſer qu'ils avoient deviné juſte : *Ita ut, utrum accidiſſet, verum oraculum fuiſſet.* Le trait ſuivant va nous en convaincre.

Créſus, roi de Lydie, a deſſein de livrer bataille à *Cyrus*, roi de Perſe ; mais il craint le mauvais ſuccès d'une action qui doit être déciſive entre lui & *Cyrus*. Avant de prendre ſon parti, il conſulte l'oracle. C'eſt ici que nos fourbes ſont extrêmement embarraſſés ; ils voyent que deux armées formidables vont être en préſence, & que de quelque côté que tourne la victoire, elle entraînera la ruine totale du parti oppoſé ; mais que dire en une pareille circonſtance ? S'ils promettent la victoire à Créſus, & que Cyrus ſoit vainqueur, ils ſont perdus ; ils le ſont encore, au cas qu'ils donnent une promeſſe contraire, & que l'événement n'y réponde pas. Que font-ils ? ils s'expriment de maniere à flatter les deux rois, & à n'en choquer aucun. Voici la réponſe de l'oracle : *Si Créſus donne la bataille, il ruinera un grand empire.* Créſus, interprétant l'oracle en ſa faveur, donna la bataille & fut vaincu. Par-là, il ruina en effet un grand empire ; mais ce fut le ſien. Après l'événement, les imbéciles du peuple payen ne manquerent pas, ſans doute, de s'écrier : *l'oracle l'avoit bien dit.* Mais les gens ſenſés ne manquerent pas auſſi de s'appercevoir que la réponſe étoit

conçue de telle sorte, que quelque chose qui dût arriver, l'oracle paroîtroit véritable : *Ita ut, utrum accidisset, verum oraculum fuisset* (*a*).

Mais, direz-vous, ces oracles annonçoient pourtant quelquefois la vérité. Oui, mes freres; mais quand ils disoient la vérité, c'étoit, comme remarque Cicéron, par un pur effet du hasard, *quædam casu vera.* Quand un homme parle beaucoup, & qu'il dit tout ce qui lui vient à l'esprit, il y auroit bien du malheur, si parmi tant de paroles il n'y en avoit, au moins, quelqu'une de véritable. De même, les oracles qui étoient consultés de toutes parts, sur une infinité d'objets différents, ne pouvoient guère manquer de rencontrer juste, au moins de fois à autres. Mais ce qui montre que c'étoit par cas fortuit qu'ils disoient de tems en tems la vérité, c'est que le plus souvent ils ne débitoient que des mensonges : *Plurima evidenter falsa.*

Outre que l'expérience journaliere pouvoit apprendre aux payens par l'événement la fausseté de leurs oracles; ce qui le leur montroit encore, c'est que souvent ces oracles étoient opposés les uns aux autres. Que l'on consultât sur le même objet

(*a*) On pourroit citer ici un trait tout semblable dans la réponse que fit l'oracle à Pyrrhus, ennemi des Romains : *Dico te Æacida Romanos vincere posse.* Amphibologie qu'on pouvoit prendre à double sens.

celui de *Delphes*, celui de *Dodone*, & celui de *Daphné*, on en recevoit trois réponſes différentes, & quelquefois des réponſes contradictoires. L'un diſoit l'*oui*, & l'autre le *non*. C'eſt ce qui ne ſe trouve point parmi les prophetes. Quoiqu'ils ayent vécu dans des tems & dans des lieux fort éloignés les uns des autres, & que par conſéquent ils n'ayent pu concerter enſemble leurs prédictions; il s'y trouve néanmoins un concert admirable. Ezéchiel n'y eſt point contraire à Jérémie, Daniel à Iſaïe, Joel à Sophonie. Tous s'accordent, tous ſe réuniſſent. D'où cela vient-il, ſi ce n'eſt de ce qu'ils ſont tous inſpirés par le même Dieu, qui eſt la vérité eſſentielle?

Autre différence encore, & différence énorme entre les prophéties & les oracles. C'eſt que les auteurs de ceux-ci n'annonçoient que des événements prochains, des événements qu'ils pouvoient entrevoir par conjecture, des événements ſur leſquels ils ſe donnoient bien garde de deſcendre dans des détails circonſtanciés, par la crainte qu'une ſeule circonſtance qui ſe trouveroit fauſſe, ne montrât la fauſſeté de leurs prédictions; au lieu que les prophetes annonçoient aſſez ſouvent des événements fort éloignés, & au ſujet deſquels ils deſcendoient dans des détails qu'il n'y avoit que l'eſprit de Dieu qui pût prévoir. Par exemple, Iſaïe prédit de Cyrus, en le nommant par ſon propre nom, deux cents ans avant ſa naiſſan-

ce, qu'il détruiroit Babylone, & la maniere dont il s'y prendroit pour la réduire; il ajoute que ce ſera ce prince qui donnera aux Iſraëlites captifs la permiſſion de retourner dans leur patrie. Jérémie prédit que Nabuchodonoſor détruira Jéruſalem, qu'il fera mourir Sédécias qui en eſt le roi, & que les Juifs, après avoir été ſoixante-dix ans à Babylone, reviendront dans la Judée. Daniel décrit la deſtruction des Babyloniens par les Perſes, celle des Perſes par les Grecs, celle des Grecs par les Romains, & deſcend dans le plus grand détail ſur tous ces grands événements (*a*).

Les oracles ont-ils jamais rien prédit de ſemblable? Non, mes freres, & on doit convenir que leurs prédictions ont preſque toujours été dictées par la fourberie des prêtres du paganiſme. Je dis preſque toujours, parce qu'il y en a eu quelques-uns qui n'ont pu avoir que les démons pour auteurs. Je ſais qu'un célebre académicien de nos jours a compoſé un ouvrage, dans lequel il s'efforce de prouver que dans les oracles il n'y a jamais rien eu de ſurnaturel, & qu'ils ont tous été le fruit de l'impoſture des prêtres payens. Mais je ſais auſſi, qu'après avoir lu la ſavante réfutation

(*a*) Voyez M. Rollin dans ſon Hiſtoire ancienne, où il vérifie expreſſément toutes les parties de la prédiction du prophete Daniel au ſujet & du ſiege & de la priſe de Babylone.

qu'on a faite de ſon livre, il a eu, ce qui eſt extrêmement rare dans un écrivain, la candeur de ſe rétracter publiquement (*a*).

De tout ce que nous venons de dire, il s'enſuit qu'il eſt sûr que tous les oracles n'ont pas été des effets de la fourberie des prêtres payens, & que pluſieurs d'entr'eux ont été le langage des démons. Rien n'eſt plus expreſſément marqué dans l'Ecriture, & ce qui nous le montre encore, c'eſt que Jeſus-Chriſt, les apôtres & les premiers Chrétiens ont ſucceſſivement fait taire les oracles en différens tems & en différens pays; ce qui ne ſeroit probablement pas arrivé, ſi les oracles n'avoient eu rien de ſurnaturel.

C'eſt une pieuſe tradition, fondée ſur l'autorité d'Origene, de ſaint Cyrille d'Alexandrie & de ſaint Hiérome, que quand Jeſus-Chriſt entra dans l'Egypte, porté entre les bras de ſa ſainte mere, les idoles Egyptiennes, dont pluſieurs prononçoient des oracles, furent ébranlées, & que quelques-unes d'entr'elles tomberent, comme l'idole de Da-

(*a*) M. de Fontenelle, ſecrétaire de l'Académie des Sciences, après avoir lu l'ouvrage que le pere *Baltus* Jéſuite, compoſa pour réfuter le ſien, eut la généroſité de dire : *J'ai eu le plus grand tort du monde de me mêler d'écrire ſur une matiere que je n'entendois pas.* De ſemblables aveux ſont bien rares; & il faut convenir que cette anecdote fait également honneur à l'eſprit du premier, & au cœur du ſecond.

gon tomba en préſence de l'arche. Ceci paroît aſſez conforme à ce que nous liſons dans Iſaïe, qui ſemble avoir prédit cet événement, lorſqu'il dit au chapitre premier : Voilà que le Seigneur montera dans l'Egypte, porté ſur une nuée légere, & les idoles de l'Egypte ſeront ébranlées à ſon aſpect (*a*). Cette tradition paroît d'autant plus certaine que ces trois peres vivoient dans des ſiecles fort proches de celui de Jeſus-Chriſt, & que les deux premiers vivoient dans l'Egypte même, où la mémoire de cet événement pouvoit s'être conſervée juſqu'à eux.

Actum 16, v. 16. Nous liſons au livre des Actes, que ſaint Paul étant dans une ville de Macédoine, y trouva une fille qui étoit poſſédée du malin eſprit, & par la bouche de laquelle ce démon prononçoit des eſpeces d'oracles & des divinations qui procuroient un grand profit à ſes maîtres ; que l'apôtre chaſſa le démon & lui impoſa ſilence ; ce qui irrita beaucoup les payens dont cette fille étoit eſclave, & attira à ſaint Paul une rude perſécution.

On trouve dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique trois faits qui montrent évidemment que les Chrétiens impoſoient ſilence aux oracles. Le premier eſt de Tertullien qui aſſure, dans ſon Apologétique, que

(*a*) *Ecce Dominus aſcendet in Egyptum, ſuper nubem levem, & commovebuntur ſimulachra Ægypti à facie ejus.* Iſaiæ 1, v. 19.

les fideles pouvoient par un ſigne de croix fermer la bouche aux démons, & les chaſſer du corps de ceux qui en étoient poſſédés. Le ſecond eſt celui de ſaint Grégoire Thaumaturge, qui, comme nous l'avons dit dans la Conférence précédente, chaſſoit les démons des temples où ils étoient adorés, & les empêchoit d'y venir rendre leurs oracles. Le troiſiéme fait demande un peu plus de détail. C'eſt celui qui regarde ſaint Babylas, martyriſé pour la foi, & dont les oſſements faiſoient taire l'oracle d'Apollon.

Julien l'apoſtat alla au temple de *Daphné*, où étoit un des plus fameux oracles du paganiſme; il le conſulta ſur un événement qu'il avoit grande envie d'apprendre; mais il fut fort ſurpris de voir qu'Apollon gardât le ſilence (*a*); ne ſachant à quoi l'attribuer, il recommença ſon ſacrifice & immola de nouvelles victimes. Enfin, Apollon parla; mais ce ne fut que pour dire qu'il ne pouvoit plus rendre ſes oracles, depuis qu'on avoit inhumé un Chrétien auprès de ſon temple. C'étoit ſaint *Babylas* qu'on avoit enterré à *Daphné*, aſſez proche du temple d'Apollon. Julien, en fureur, ordonne qu'on enleve au plutôt les oſſements de cet endroit. Et ce fut ce qui donna lieu à cette

(*a*) C'eſt le philoſophe Libanius qui rapporte ce ſilence de l'oracle, dans ſon livre intitulé: *Monodie pour Julien, tom.* 3.

célebre tranſlation des reliques du ſaint martyr, pendant laquelle les Chrétiens chantoient à haute voix, ſans crainte du tyran : Les idoles des nations ne ſont que de métal ; ils ont une bouche & ils ne parlent point : *Simulachra gentium argentum & aurum . . . Os habent & non loquentur.* Auſſi-tôt après la tranſlation des reliques, le feu du ciel tomba ſur le temple d'Apollon, & le réduiſit en cendres.

Voyez M. Fleury.

Un autre trait du même Julien prouve encore la même vérité. Vers les premiers tems de ſon apoſtaſie, cet empereur idolâtre deſcendit dans un ſouterrain conſacré à ſes dieux, pour y faire ſes opérations magiques & y conſulter l'oracle. Au milieu du ſacrifice le démon apparut. Julien, qui n'étoit pas encore accoutumé à ces apparitions, eut peur, & par un reſte de l'éducation chrétienne qu'il avoit reçue dans ſon enfance, il fit le ſigne de la croix, comme les Chrétiens ont coutume de faire, quand ils ſe trouvent dans quelques dangers ; auſſi-tôt le démon diſparut. Le prêtre payen reprit l'empereur de cette action, & lui déclara qu'il falloit s'en abſtenir, s'il vouloit avoir quelque réponſe de ſes dieux. Tout ceci prouve ce que nous avons dit plus haut, ſavoir, que les oracles ont ceſſé peu à peu, à l'établiſſement du Chriſtianiſme.

Mais, direz-vous, on conſultoit le démon ſur l'avenir ſans doute. Or, le démon connoît-il l'a-

venir? Il faut diſtinguer deux ſortes d'avenir; il y a un avenir extrêmement reculé que le démon ne connoît pas; mais il en eſt un autre aſſez prochain qu'il peut deviner, au moins par conjecture; & d'ailleurs, il y a des événements qui ſont à venir par rapport aux hommes, & qui ſont préſents par rapport aux démons.

C'eſt ce qu'enſeignoit ſaint Antoine à ſes diſciples. Le démon, diſoit-il, prédit à quelqu'un que le Nil ſe débordera dans trois ſemaines. Au bout de ce tems-là, le *Nil* ſe déborde. On croit qu'il a annoncé l'avenir, point du tout, il n'a fait que voir le préſent; il a vu à la ſource du *Nil* le débordement qui commençoit; calculant le tems néceſſaire aux eaux pour ſe rendre dans la baſſe Egypte, il a trouvé qu'il leur falloit trois ſemaines. Dans un inſtant il ſe tranſporte à l'embouchure du fleuve & annonce le débordement futur, qui n'eſt futur que pour les habitans du *Delta* (*a*), mais qui eſt actuel pour ceux qui ſont à la ſource.

Ce que dit là ſaint Antoine ſur le débordement du *Nil*, peut ſe dire ſur quelqu'autre évé-

(*a*) Le *Delta*, c'eſt l'embouchure du *Nil*, à laquelle on a donné ce nom, parce que les deux principales branches de ce fleuve en ſe déchargeant dans la mer Méditerranée forment avec cette mer la figure de cette lettre grecque Δ.

nement à peu près ſemblable ; par exemple, il ſe donne actuellement une bataille à deux cents lieues d'ici. Perſonne ici ne peut le jour même en avoir connoiſſance ; mais comme le démon peut voir ſi la bataille eſt gagnée ou perdue, il n'eſt pas impoſſible, quand Dieu le lui permet, qu'en un inſtant il ſe tranſporte ici, pour en apprendre la nouvelle à ceux qui l'ignorent. Et c'eſt ce qu'enſeigne Tertullien. Tous les eſprits, dit-il, (& il parle là des mauvais eſprits auſſi bien que des bons) tous les eſprits ont une promptitude étonnante à ſe tranſporter d'un endroit à l'autre : *Omnis ſpiritus ales ;* c'eſt, continue-t-il, cette vélocité que l'on prend pour divinité : *Velocitas divinitas creditur.*

In Apologetico.

Et c'eſt-là, plus que probablement, ce qui a trompé les payens pendant tout le tems que les oracles ont été en vogue. Mais pourquoi Dieu permettoit-il qu'ils ſe trompaſſent de la ſorte ? en punition de leur attachement à l'idolâtrie. Des gens qui s'obſtinoient à vouloir être au démon, méritoient bien qu'il permît à ce cruel maître de ſe jouer d'eux & de les ſéduire. Au reſte, il ne les abandonnoit pas tellement qu'il ne leur fournît des moyens d'appercevoir, s'ils ne s'étoient pas aveuglés eux-mêmes, que leurs oracles avoient pour auteurs les ennemis du genre humain. Ces moyens étoient la cruauté & l'obſcénité qui accompagnoient ordinairement les prédictions ; & c'eſt

encore là l'extrême différence qui ſe trouvoit entre les prophéties & les oracles.

La *cruauté*. Les Athéniens furent obligés par l'oracle pendant cinq cents ans, d'envoyer tous les ans dans l'iſle de *Crete* ſept hommes & ſept femmes, pour être dévorés par le *Minotaure*. L'oracle ordonnoit quelquefois que le plus brave des Romains ſe jettât dans un précipice pour obtenir la conſervation de tous les autres; & ces malheureux obéiſſoient aveuglément à des ordres ſi ſanguinaires. Le ſeul bon ſens ne devoit-il pas leur montrer que le vrai Dieu, qui eſt la bonté même, ne ſauroit être l'auteur de commandements de cette eſpece.

L'*obſcénité* étoit encore un caractere qui ſe trouvoit aſſez communément dans les oracles. Quelles horreurs ne commettoient pas dans ce genre & les prêtres & les prêtreſſes qui ſervoient d'organes au démon? Un dieu qui eſt la pureté par eſſence pourroit-il approuver des impuretés auſſi horribles que l'étoient celles qui accompagnoient ordinairement les prédictions? Pour s'en convaincre, il ne faudroit qu'un peu de détail ſur les lubricités aſſez ordinaires à ceux & à celles qui prononçoient les oracles du paganiſme. Mais reſpectons les oreilles chaſtes qui nous écoutent, & n'en diſons pas là-deſſus davantage.

Nous en avons aſſez dit pour montrer que c'eſt le comble de l'extravagance que d'oſer comparer

les oracles du paganiſme avec les prophéties des livres ſaints. Vérité conſtamment ſoutenue dans celles-ci; fauſſeté évidente dans ceux-là; concert admirable entre les prophéties qui s'expliquent mutuellement les unes les autres; contradiction viſible dans les oracles, dont l'un affirme ce que l'autre nie; ſainteté éminente dans les propheres; fourberie, impoſture, méchanceté de toute eſpece dans les prêtres payens. Incrédules de nos jours, ſi vous ſaviez rougir de quelque choſe, vous rougiriez ſans doute d'avoir oſé faire dans vos ouvrages un ſemblable parallele. Mais c'en eſt aſſez ſur les oracles; paſſons aux preſtiges de la gentilité.

2°. Les preſtiges.

Quelle preuve, diſent nos impies, pouvez-vous tirer des miracles que vous prétendez s'être faits en faveur de votre Religion, puiſqu'il s'en eſt fait chez les payens, dont vous avouez que la religion eſt fauſſe? Objection pitoyable, & qui ne mériteroit pas de réponſe. Mais de peur que nos incrédules ne triomphent de notre ſilence, voici ce que nous leur diſons.

Il n'eſt pas abſolument impoſſible qu'il ſe ſoit fait des miracles chez les payens. Pourquoi? c'eſt que Dieu étant leur maître, auſſi bien que le nôtre, il pourroit ſe faire qu'il eût quelquefois des raiſons pour en opérer parmi eux. Par exemple, ſi les faits rapportés par ſaint Auguſtin, de deux veſtales, dont l'une, pour prouver ſon innocence, puiſa de l'eau avec un crible qui ne ſe vuida

Dans la Cité de Dieu.

vuida pas, & dont l'autre, par le même motif, attira avec ſa ceinture un navire d'une maſſe énorme; ſi, dis-je, ces faits ſont véritables, (ſaint Auguſtin en doute, & nous en doutons avec lui) ils ne prouvent autre choſe, ſinon que ces deux filles étoient innocentes. Dieu étant la vérité eſſentielle, il n'y a point de répugnance qu'il opere un prodige pour atteſter la vérité parmi les payens, comme parmi nous; mais ce prodige ne prouveroit point la religion du paganiſme.

Ceux que l'on attribue au fameux *Apollonius de Thyane*, ne prouvent rien non plus. Ils ne ſont rapportés que par un écrivain qui vivoit plus d'un ſiecle après cet impoſteur, & qui, par conſéquent n'a pu être témoin des faits qu'il raconte; au lieu que les apôtres ont rapporté des miracles qu'ils avoient vus de leurs yeux. Et encore, quels miracles que ceux d'*Apollonius!* Parlant devant un grand peuple, il voit une troupe d'oiſeaux qui paſſent au-deſſus de l'aſſemblée; il dit qu'il entend leur langage, & qu'ils s'exhortent les uns les autres à aller manger du bled qui eſt tombé en tel endroit du grand chemin. On s'y rend, & on trouve que le fait eſt véritable. Ne pouvoit-il pas en venant à l'aſſemblée, avoir vu ce grain tombé à terre, & voyant enſuite ces oiſeaux voler de ce côté-là, conjecturer que de loin ils appercevoient ce grain, & qu'ils alloient pour s'en nourrir? C'é- Philoſtrate.

toit bien-là de quoi crier miracle. Mais n'inſiſtons pas ſur de ſemblables puérilités, & paſſons à quelque choſe de plus ſérieux.

S'il y a, dit l'incrédule, de vrais miracles, il y en a de faux. Comment pourrai-je diſcerner les vrais miracles d'avec ceux qui ne le ſont pas? Que ſais-je ſi ceux que vous alléguez en faveur du Chriſtianiſme ne ſont pas de la ſeconde eſpece plutôt que de la premiere? Les miracles ne prouvent donc point la divinité de votre Religion.

Pour répondre à cette difficulté de l'incrédule, il faut ſe rappeller ce que nous avons dit, en parlant des miracles; ſavoir, qu'ils ſont comme le ſceau de la divinité, & que Dieu s'en ſert pour conſtater ſa révélation, comme un ſouverain ſe ſert du ſceau royal pour authentiquer un édit qu'il fait publier parmi ſes ſujets. Que feroit un roi qui ſauroit que dans ſon royaume il y a des fauſſaires, qui contrefaiſant ſa ſignature & ſon cachet, répandent dans le public de faux édits? Il mettroit au ſceau royal quelque marque ſecrete, dont il conviendroit avec les chefs des cours ſouveraines, afin que ceux-ci puſſent diſcerner le vrai ſceau d'avec le ſceau contrefait, & ne pas prendre l'un pour l'autre.

Dieu en agit de même. Quand, pour des raiſons à lui connues, il permet que des impoſteurs contrefaſſent les vrais miracles, & operent des

prestiges ; il doit à sa sagesse, à sa justice, à sa bonté de ne pas induire les hommes dans une erreur qui seroit invincible. Aussi leur fournit-il le moyen d'éviter le piége qu'on leur tend. Il y a toujours dans les prestiges quelque caractere qui décele leur auteur, & qui montre qu'ils ne viennent pas de Dieu ; caractere de mensonge, caractere d'obscénité, caractere de foiblesse.

En effet, Dieu étant la vérité même, la pureté même, la toute-puissance même, tout ce qui tient du mensonge, de l'impureté ou de la foiblesse, ne sauroit être son ouvrage. Ainsi les œuvres prétendues miraculeuses, dans lesquelles on remarque quelqu'un des caracteres que nous venons de dire, sont évidemment l'ouvrage du démon ; & si les hommes s'y laissent tromper, c'est leur faute ; puisqu'à ces marques il ne tient qu'à eux de s'en appercevoir. Ceci demande un peu de détail. Entrons-y, & commençons par le premier caractere qui est celui du mensonge.

Mensonge. Tous ceux qui ont opéré de vrais miracles les ont opérés par l'invocation de Dieu, qui, maître de la nature, est le seul qui puisse en suspendre le cours. C'est ainsi que les prophetes, dans l'ancienne loi, c'est ainsi que les apôtres & leurs premiers successeurs, dans la loi nouvelle, ont opéré leurs prodiges. Ils invoquoient le nom de Dieu, auquel seul ils rendoient la gloire de ces œuvres surprenantes, en reconnoissant qu'ils n'étoient que

ſes organes. C'eſt ce que reconnurent ſaint Pierre & ſaint Jean, par rapport à la guériſon du boiteux auquel ils rendirent l'uſage de ſes jambes à la porte du temple. L'invocation de Dieu eſt donc eſſentielle à un vrai miracle. D'où il ſuit que quand un prétendu miracle eſt fait par l'invocation du démon, cette circonſtance ſeule montre évidemment qu'il ne peut pas être l'ouvrage d'un Dieu qui eſt la ſouveraine vérité, puiſque pour le produire, on a invoqué le pere du menſonge.

Actuum c. 3.

De plus, quand une œuvre prétendue miraculeuſe eſt directement contraire à un vrai miracle, il eſt encore évident qu'elle ne vient point de Dieu. Pourquoi ? c'eſt que Dieu n'eſt pas contraire à lui-même, & qu'étant certainement l'auteur d'un vrai miracle, il ne peut pas l'être d'une œuvre qui y eſt formellement oppoſée. Par ce principe, dès-là qu'un homme entreprend de faire un miracle pour me prouver que la Religion Chrétienne eſt fauſſe, il m'eſt évident que ſon prétendu miracle n'eſt qu'un pur preſtige, puiſque la Religion Chrétienne ayant été prouvée par une foule de vrais miracles, toute œuvre qui tend à la détruire ne peut être regardée que comme une œuvre de menſonge.

Et c'eſt ce qui montrera aux Chrétiens qui vivront à la fin du monde, la fauſſeté des œuvres ſurprenantes qu'opérera l'Ante-Chriſt. Dieu per-

mettra qu'il en faſſe de ſi extraordinaires, qu'elles ſéduiroient les élus mêmes, ſi les élus pouvoient être ſéduits. Son pouvoir ira, par la permiſſion de Dieu, juſqu'à faire deſcendre le feu du ciel. *Apoc.* 13. *v.* 13. Mais il ne tiendra qu'aux fideles de ſe précautionner contre la ſéduction, en ſe ſouvenant que Jeſus-Chriſt les en a prévenus, & les a avertis de ne s'y pas méprendre. Il ne tiendra qu'à eux de faire, au ſujet de l'Ante-Chriſt, le raiſonnement ſuivant. Cet homme enſeigne une doctrine directement contraire à celle de Jeſus-Chriſt. Or, la doctrine de Jeſus-Chriſt a été confirmée par de vrais miracles. Donc les œuvres de celui-ci ne ſont que de purs preſtiges.

C'eſt équivalemment de la même maniere que ſaint Auguſtin raiſonnoit autrefois contre les Donatiſtes. Vous ne faites point de miracles, leur diſoit-il, & quand vous en feriez, nous ne vous croirions pas: *Miracula non facitis: quæ ſi faceretis, vobis tamen non crederemus.* Pourquoi le ſaint docteur parloit-il ainſi? C'eſt que les Donatiſtes étoient oppoſés à l'égliſe, & que l'égliſe ayant été établie par de vrais miracles, tous ceux qu'ils auroient eſſayé de faire, auroient eu néceſſairement le caractere du menſonge.

Ce que ſaint Auguſtin diſoit aux hérétiques de ſon tems, on peut le dire à ceux de tous les ſiecles: Vous ne faites point de miracles, & quand vous en feriez, nous ne vous croirions pas. Pour

juſtifier dans mon eſprit la révolte où vous vivez contre les déciſions de l'égliſe, vous m'alléguez des miracles. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire. La doctrine de l'égliſe a été vérifiée par de vrais miracles; la vôtre y eſt contraire. Vos prétendus miracles ne ſont donc que des fourberies ou des preſtiges; vous me citez des guériſons que vous prétendez prodigieuſes; mais par rapport à ces guériſons, de trois choſes l'une; ou ceux qui en ont été les objets n'étoient point véritablement malades, ou ils n'ont point été véritablement guéris, ou ils ne l'ont été que par des remedes naturels; & en ces trois cas, vos prétendues guériſons miraculeuſes ne ſont que des fourberies. Si vous me prouvez qu'ils étoient vraiment malades, qu'ils ſont vraiment guéris, & qu'ils ne l'ont pas été par des remedes, dans ce cas ils ne l'ont été que par les démons, & vos guériſons ne ſont que des preſtiges.

En effet, il n'eſt pas impoſſible que les démons paroiſſent quelquefois opérer des guériſons, quand Dieu le leur permet; ils le peuvent faire, comme dit ſaint Auguſtin, en ceſſant de nuire; par exemple, ils aveugleront un homme en lui mettant des taies ſur les yeux; & enſuite ils paroîtront le guérir de ſon aveuglement en levant les obſtacles qu'ils avoient mis eux-mêmes. Ils donneront la fievre à un autre en lui agitant le ſang; & ils paroîtront le guérir en ne l'agitant plus. Mais

il eſt des guériſons qu'ils n'opéreront point. Ils ne donneront point la vue à un aveugle-né ; ils ne reſtitueront point l'uſage d'un membre tombé depuis long-tems en putréfaction ; ils ne reſſuſciteront point un mort. Ils peuvent bien ſoutenir un corps en l'air, & le tranſporter rapidement d'un lieu à un autre. Ce que Notre Seigneur voulut bien permettre au démon qui le tenta dans le déſert, en eſt une preuve. Mais quand il lui permet cette ſorte d'œuvres, il y a toujours quelque circonſtance qui fait voir qu'elles n'ont pour auteur que le pere du *menſonge*.

Un ſecond caractere, c'eſt l'*obſcénité*. Quand elle ſe trouve dans ces ſortes d'opérations, il n'en faut pas davantage pour montrer qu'elles ne viennent pas de Dieu. Quand je vois, par exemple, qu'à l'invocation d'un prétendu ſaint, il ſe fait, par ceux qui l'invoquent, des mouvements convulſifs, dont quelques-uns font baiſſer les yeux, non-ſeulement à la pudeur, mais à l'effronterie même ; cela ſeul m'autoriſe à conclure que les guériſons qu'on y reçoit, (ſuppoſé qu'on en reçoive quelqu'une) ne peuvent venir que du démon. Un Dieu, qui eſt la pureté même, ne ſauroit être l'auteur d'une œuvre qui eſt ſi contraire à cette vertu. Quand il n'y auroit donc pas dans les opérations de cette eſpece, d'autre défaut que celui de l'indécence & de l'immodeſtie, cela ſuffiroit, quelque prodigieuſes qu'elles paruſſent

d'ailleurs, pour me donner droit de les attribuer à l'eſprit impur, à qui Dieu permet quelquefois, en punition de la criminelle confiance qu'on a en lui, de ſe jouer de ceux qui la lui témoignent (*a*).

Qu'on me vante donc tant qu'on voudra des prodiges de cette nature, je n'aurai garde de m'y méprendre, & je déclarerai qu'ils ne ſont des prodiges qu'en ce qu'ils montrent un prodigieux artifice dans ceux qui en ſont les auteurs, une prodigieuſe opiniâtreté dans ceux qui en ſont les objets, & un prodigieux aveuglement dans ceux qui en ſont les dupes. L'aveuglement de ces derniers eſt en effet d'autant plus prodigieux qu'il ne tiendroit qu'à eux de découvrir le piége que le malin eſprit leur a tendu, puiſque la moindre circonſtance obſcene qui ſe rencontre en une guériſon décele évidemment l'eſprit impoſteur qui l'a produite. Mais paſſons au troiſiéme caractere des faux miracles; caractere de *foibleſſe*.

Foibleſſe. C'eſt ce que nous voyons en pluſieurs endroits de l'Ecriture. Dans l'Exode il eſt dit que Moïſe allant trouver Pharaon pour lui ordonner, de la part de Dieu, de laiſſer ſon peuple aller ſacrifier

(*a*) Voyez les mandements de M. de Soiſſons ſur les prétendus miracles, & les Lettres theologiques de Dom la Taſſe, Bénédictin, & depuis évêque de Béthléem, ſur le même objet.

dans le déſert, fit divers prodiges en ſa préſence. Il commença par changer ſa baguette en ſerpent. Les magiciens de Pharaon en firent de même, chacun de la leur ; mais la baguette de Moïſe dévora celle des magiciens. Premier trait de *foibleſſe*, qui devoit montrer à ce roi impie, que Moïſe agiſſoit par le ſecours de Dieu, & que ſes magiciens n'étoient ſecourus que par le démon. Moïſe changea les eaux de l'Egypte en ſang; les magiciens firent par leurs enchantements le même changement ſur de l'eau : *feceruntque ſimiliter malefici Egyptiorum incantationibus ſuis.* Il en fut à peu près de même de la production des grenouilles; mais quand Moïſe produiſit une multitude innombrable de moucherons, les magiciens eſſayerent inutilement de l'imiter, & ils furent obligés de reconnoître, malgré eux, que le doigt de Dieu étoit viſible dans ce quatriéme prodige. *Et dixerunt : digitus Dei eſt hîc.* Ils auroient dû le reconnoître de même dans les trois autres, puiſque dans le premier, la baguette de Moïſe dévora les leurs ; que dans le ſecond, ils ne purent pas rechanger en eaux les eaux que Moïſe avoit changées en ſang; que dans le troiſiéme, ils ne purent pas délivrer Pharaon des grenouilles que Moïſe avoit produites. Il n'y eut que lui ſeul qui put faire ceſſer ces deux fléaux. Or, tout cela montre qu'il ne tenoit qu'à Pharaon d'appercevoir dans les trois

Exodi 7, *v.* 11.

Exodi 8, *v.* 18.

premiers prodiges, mais ſur-tout dans le quatriéme & les ſuivants, les foibleſſes du démon. S'il ſe trompa, c'eſt qu'il le voulut bien, & qu'il s'aveugla lui-même de gaieté de cœur.

On trouve la même choſe au troiſiéme livre des Rois. Les propheres de *Baal* faiſoient ſans doute des prodiges pour retenir les peuples dans le culte de cette fauſſe divinité; mais Elie leur montra la *foibleſſe* du démon, dont ils étoient les miniſtres. Faites deſcendre, leur dit-il, ſi vous le pouvez, le feu du ciel ſur votre holocauſte. Ils eſſayerent, & ils ne purent jamais en venir à bout; au lieu qu'à la priere d'Elie le feu du ciel deſcendit viſiblement ſur ſon ſacrifice & conſuma totalement la victime. Auſſi le peuple reconnut-il à ce trait, que le Dieu que prêchoit Elie étoit le ſeul vrai Dieu : *Omnis populus ait, Dominus ipſe eſt Deus.* Si Achab ne le reconnut pas, ce fut ſa faute; une *foibleſſe* ſi viſible étoit bien propre à lui deſſiller les yeux.

3 *Regum*, 18, 37.

Le livre des Actes nous fournit un trait tout ſemblable. Saint Paul étant à *Paphos*, où le magicien Elymas ſéduiſoit par ſes preſtiges le proconſul & le peuple, montra la foibleſſe du magicien en le frappant d'aveuglement. Malheureux, lui dit-il, tu trompes les hommes par tes preſtiges; mais Dieu va te punir de tes forfaits; tu vas devenir aveugle; à l'inſtant Elymas le devient, & cher-

che quelqu'un qui lui donne la main pour le conduire (*a*). L'aveuglement d'Elymas ouvre les yeux au proconsul, qui voyant la *foiblesse* du démon, se convertit & se fit Chrétien. *Actuum v.* 13.

Tertullien rapporte un autre fait relatif à ce que nous venons de dire. Simon le magicien étant à Rome, promit qu'il s'éleveroit au ciel. L'empereur Néron & une foule de peuple s'étant rendus au jour & au lieu désignés pour le prodige, l'imposteur fut effectivement élevé en l'air par les démons; mais saint Pierre, qui étoit présent, ayant adressé sa priere à Dieu, *Simon* tomba de fort haut, se brisa les jambes, & mourut peu de jours après, de sa chûte; ce qui engagea *Néron* à condamner saint Pierre & saint Paul à mort. Assurément cet empereur pouvoit bien voir dans cet événement la *foiblesse* du démon, qui avoit bien pu élever ce fourbe, mais qui n'avoit pu l'empêcher de tomber. Ce fait est rapporté aussi par saint Maxime (*b*).

Finissons par un trait bien postérieur à ceux que

(*a*) *Et confestim cecidit in eum caligo... & circuiens quærebat qui ei manum daret.*

(*b*) *Cum Simon elatus volare cœpisset magicis artibus, tunc Petrus flexis genibus precatus est Dominum, & velut vinctum Simonem de sublimi aëre depositit, & in saxo elidens, ejus crura confregit.*

Sanctus Maximus, episcopus, hom. 5 de apostolis Petro & Paulo, post initium.

nous venons de citer. Il eſt rapporté par l'illuſtre M. *Languet*, alors évêque de Soiſſons, & depuis archevêque de Sens, dans un de ſes mandements ſur les miracles. Dans la province de *Breſſe*, un hérétique nommé *Gui de l'Acha*, au tombeau duquel on couroit comme à celui d'un ſaint, fut exhumé par ſentence de l'évêque qui avoit fait le procès à ſa mémoire, & mis ſur un bûcher pour être brûlé. Au moment où l'on y mit le feu, les démons éleverent le cadavre en l'air, de façon que les flammes ne pouvoient y atteindre. L'évêque, averti du preſtige, ſe rendit à la place publique, & y dit la meſſe de la ſainte Vierge; à l'élévation, on entendit dans les airs des voix qui diſoient diſtinctement: *O Gui de l'Acha, nous ne pouvons plus te défendre; celui qui eſt ici eſt plus fort que nous.* Auſſi-tôt le cadavre tomba dans les flammes, & fut réduit en cendres.

De tous ces faits & des raiſons que nous avons alléguées ſur cette matiere, il ſuit que quand Dieu, ſoit pour éprouver la foi des fideles, ſoit par quelqu'autre motif, permet que le démon opere des preſtiges, il permet toujours qu'il y ait dans ces œuvres quelque circonſtance, ou de *menſonge*, ou d'*obſcénité*, ou de *foibleſſe*, qui décele celui qui en eſt l'auteur; au lieu que les vrais miracles qui ſe ſont faits en preuve de la Religion, n'ont jamais eu rien de ſemblable. Donc la preuve des prophéties & des miracles ne peut être af-

foiblie par la comparaiſon des oracles & des preſtiges. C'eſt ce que nous venons de voir dans les deux parties de cette Conférence. Il s'agiroit maintenant d'examiner la comparaiſon des progrès du Chriſtianiſme avec ceux du Mahométiſme ; c'eſt ce que nous eſpérons de faire dans la Conférence ſuivante. En attendant, terminons celle-ci en priant celui qui eſt le ſeul auteur des prophéties & des vrais miracles, de nous conduire à la vie éternelle. Je vous la ſouhaite, mes freres, au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE DIXIÉME,

Contre les Mahométans.

DIFFÉRENCE ESSENTIELLE ENTRE LE CHRISTIANISME ET LE MAHOMÉTISME.

Profectus eſt ipſe & omnis exercitus... Omneſque reſiſtentes ſibi occidit in ore gladii.

Il partit à la tête de ſon armée, & mit à mort tous ceux qui lui réſiſtoient.

Judith, c. 1, v. 11 & 16.

C'EST d'Holophernes, général de Nabuchodonoſor, roi d'Aſſyrie, que l'Ecriture parle en cet endroit, où elle nous le repréſente comme un torrent qui ſe déborde, & qui entraîne tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Il prend les villes, il ſubjugue les provinces, il aſſujettit les nations, & fait de tous ceux qui oſent lui réſiſter, autant de victimes qu'il immole à ſa propre fureur, & à l'ambition du roi ſon maître. Ce que le conquérant Aſſyrien ne fit autrefois que par ſon général, quatorze cents ans après lui, un autre conquérant le fit en propre perſonne; & on peut dire de lui: *Profectus eſt ipſe, & omnis exercitus*, il marcha lui-même à la tête de ſon armée: *omneſque reſiſtentes ſibi occidit in ore gladii*, & il maſſacra

tous ceux qui ne voulurent pas ſe ſoumettre à ſes loix.

Une autre différence qui ſe trouve encore entre le premier conquérant & le ſecond; c'eſt que celui-là, né au pied du trône, n'avoit qu'un pas à faire pour s'y aſſeoir; au lieu que celui-ci, ſorti d'une race ignoble, eut beſoin, pour contenter ſon ambition, de ſe faire de ſes crimes autant de degrés pour y monter.

A ces traits vous reconnoiſſez, ſans doute, le trop fameux *Mahomet;* ou ſi quelque choſe vous empêche de le reconnoître, c'eſt que nous lui avons donné le titre de conquérant, & que vous penſez peut-être que celui de brigand lui conviendroit beaucoup mieux. Vous avez raiſon, mes chers auditeurs, & la ſuite de ce diſcours ne confirmera que trop la juſteſſe de votre réflexion.

Mais, comme il s'agit ici beaucoup moins de la perſonne de Mahomet que de ſa religion, c'eſt de la religion que ce faux prophete a établie, que nous avons à parler dans cette préſente Conférence, où nous avons deſſein de relever l'indigne parallele qu'on a oſé faire entre le Mahométiſme & le Chriſtianiſme. Le croiroit-on, mes freres, que de nos jours il ſe fût trouvé parmi les Chrétiens des gens aſſez impies pour imprimer un livre avec ce titre blaſphématoire: *De tribus impoſtoribus, Moïſe, Chriſto, Mahumete?* Je n'en donne pas la traduction, par un motif que les

perſonnes éclairées qui m'écoutent appercevront aiſément (*a*).

Seigneur, où en ſommes-nous? Faut-il que nous ſoyons réduits à prouver qu'on ne devroit pas comparer la lumiere avec les ténebres, la ſainteté avec le crime, la bienfaiſance avec la fureur? Que vos ennemis l'ayent fait autrefois en vous comparant avec un inſigne voleur pendant votre vie mortelle, je n'en ſuis pas ſurpris; c'étoit un effet de votre amour pour nous, d'avoir bien voulu vous aſſujettir à une comparaiſon ſi odieuſe, & d'avoir

---

(*a*) L'horreur que le titre impie *de tribus impoſtoribus* inſpire aux vrais fideles, a perſuadé à pluſieurs d'entr'eux que ce livre n'exiſta jamais; mais ſon exiſtence n'eſt malheureuſement que trop réelle. Un habile écrivain me l'a aſſuré de vive voix. On peut conſulter ſur cela M. Bergier, qui en rend témoignage dans ſon *Examen du Materialiſme*, tom. II, pag. 6, dans les notes.

De plus, on n'a qu'à lire *Emile*, tom. III, pag. 162, on y verra Rouſſeau, dans le parallele qu'il fait des trois religions, celle de Moïſe, celle de Jeſus-Chriſt, celle de Mahomet, regarder celle-ci comme la plus conſéquente des trois.

Enfin on n'a qu'à lire les Œuvres de Voltaire, tom III, pag. 261, où il dit: « Si le livre de Mahomet eſt mau» vais pour nous, il étoit fort bon pour ſes contemporains, » & ſa religion encore meilleure ». Le même auteur, *ibidem*, pag. 300, dit: « Il étoit bien difficile qu'une religion » ſi ſimple & *ſi ſage*, enſeignée par un homme toujours » victorieux, ne ſubjuguât pas une partie de la terre ».

même

même ſouffert que l'on donnât ſur vous une préférence plus odieuſe encore à un meurtrier public. Mais que des hommes, régénérés dans les eaux du baptême, ſe ſoient oubliés juſqu'au point de vous comparer à un monſtre coupable de mille meurtres; c'eſt ce qui étoit réſervé à un ſiecle tel que le nôtre. Et c'eſt pour réparer, autant que je le puis, la honte de ce ſiecle, que je vous offre toutes les paroles que je prononcerai dans ce Diſcours comme autant d'amendes honorables que je vous fais publiquement en ſatisfaction de cette indignité. Mais entrons en matiere après avoir imploré l'aſſiſtance de l'Eſprit-Saint, par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange : *Ave Maria.*

(*a*) Quand nous prouvons la divinité du Chriſ-

(*a*) Nous aurions dû prévenir dès le commencement de la Conférence une réflexion qui viendra naturellement à ceux qui la liront. Pourquoi, diront-ils, parler contre les Mahométans ? nous n'en avons pas en France. Il eſt vrai qu'il n'y en a pas dans toutes les provinces; mais il s'en trouve au moins dans les provinces méridionales, & ſur-tout dans les villes maritimes, comme *Toulon*, *Marſeille*, & les autres de ces quartiers-là qui font le commerce du *Levant*. D'ailleurs, dès que nous parlons contre tous les ennemis de notre Religion, les Mahométans entrent dans notre plan, comme les autres. Enfin ce ſont moins les Mahométans eux-mêmes que nous combattons, que nos impies qui établiſſent tous les

tianiſme par les progrès ſurprenans qu'il a eus; ce n'eſt pas ſeulement par les progrès que nous le prouvons ; mais c'eſt par les progrès, avec des moyens qui n'y avoient aucune proportion, & malgré les obſtacles qui s'y oppoſoient de toutes parts. En eſt-il de même du Mahométiſme ? Quelle énorme différence entre la maniere dont l'un & l'autre a été établi ? Mahomet a pris tous les moyens naturels pour réuſſir ; Jeſus-Chriſt a pris tous les moyens naturels pour ne réuſſir pas. Mahomet n'a trouvé preſqu'aucun obſtacle dans l'établiſſement de ſa religion ; Jeſus-Chriſt, dans l'établiſſement de la ſienne, en a trouvé qui euſſent été inſurmontables à tout autre qu'à un homme-Dieu.

D'où il ſuit que quand le Mahométiſme auroit eu des progrès auſſi rapides & auſſi étendus que le Chriſtianiſme (ce qui n'eſt pas (*a*)), il y auroit

---

jours le parallele des progrès du Chriſtianiſme avec le Mahométiſme. Conviendroit-il qu'un curé ne fût pas en état d'en montrer la différence ?

(*a*) *Outre que le Mahométiſme n'a point pénétré dans l'Amérique, outre que dans le Mogol, le Tibal, &c. il n'y a guère que les princes & les ſeigneurs qui ſoient Mahométans, outre que dans notre Europe il n'y en a qu'une très-petite partie qui ſoit Mahométane ; dans la Turquie même, le grand ſeigneur a plus de Chrétiens que de Mahométans parmi ſes ſujets.* Tiré d'un ouvrage intitulé ; *Principes de religion*, imprimé à Paris en 1758, pag. 142.

toujours entre l'un & l'autre une extrême différence qui devroit faire regarder le premier comme un événement tout humain, & le ſecond, comme un événement qu'on ne peut attribuer qu'à la force du Tout-puiſſant.

En effet, quels furent les moyens qu'employa Jeſus-Chriſt pour établir ſa religion ? Vous le ſavez, mes freres ; il choiſit douze pêcheurs, gens deſtitués des biens de la fortune, gens ſans politeſſe & ſans éducation, gens ſans étude & ſans ſcience, gens ſans armes, ſans ſoutien, ſans crédit. Voilà ceux qu'il établit pour faire changer de face à l'Univers. De pareils hommes étoient-ils bien propres par eux-mêmes à procurer un changement de cette eſpece ? Non, ſans doute, & l'on doit convenir que de ſemblables inſtruments n'avoient qu'une oppoſition formelle au ſuccès de l'entrepriſe qu'on les chargea d'exécuter.

Mais ſi l'on joint à cette étonnante diſproportion des moyens, la multitude & la variété des obſtacles qui devoient s'oppoſer à l'exécution de leur projet ; on conviendra que s'ils réuſſirent, ce ne put être que par une force toute divine. Obſtacles du côté de la doctrine qu'ils enſeignent ; elle impoſe à l'eſprit & au cœur un joug qui oblige le premier à croire des myſteres incompréhenſibles, & le ſecond, à vaincre toutes les paſſions qui lui ſont les plus cheres. Obſtacles du côté de la

force & du déſintéreſſement qu'elle exige ; elle veut qu'on ſoit prêt à mourir plutôt que de rejetter un ſeul article de la loi, & ne promet pour récompenſe en ce monde que des perſécutions & des ſupplices. Obſtacles du côté des empereurs qui proſcrivent les Chrétiens, des bourreaux qui les tourmentent, des philoſophes qui les attaquent, des faux prêtres qui les calomnient, des concitoyens qui les inſultent & qui les outragent. Obſtacles enfin qui, pour être domeſtiques, n'en ſont ſouvent que plus difficiles à vaincre, du côté d'un pere qui intimide par ſes menaces & par ſes fureurs, d'une mere qui retient par ſes careſſes & par ſes larmes, de parens & d'alliés, d'amis & de voiſins qui ſe réuniſſent pour engager à ne pas abandonner l'ancien culte. Malgré cela, dans tous les lieux du monde, des millions d'idolâtres renoncent au culte des faux dieux, & embraſſent le Chriſtianiſme. Voilà un progrès qui eſt évidemment au-deſſus des forces humaines.

Y a-t-il rien de ſemblable dans la religion de Mahomet ? Une religion qui ne propoſe à l'eſprit rien de bien difficile à croire ; une religion qui flatte le cœur en lâchant la bride à la paſſion vers laquelle il a plus de penchant ; une religion ſoutenue par la force des armes, & dans laquelle on trouve pour la vie préſente les plus grands avantages, pendant qu'on s'expoſe aux plus grands

malheurs en ne la recevant pas; une religion de cette eſpece devoit-elle être bien difficile à établir? Ah, mes freres, pour peu qu'on connoiſſe le cœur de l'homme, on conviendra qu'une religion qui le flatte en tant de manieres, devoit naturellement avoir les plus rapides progrès.

Un Janiſſaire vient à moi, le ſabre à la main; il me prend à la gorge... *Crois ma religion, ou je te tue.* Quel apôtre! quel prédicateur! Ceux que Jeſus-Chriſt a envoyés dans le monde, pour prêcher ſa religion, n'ont verſé pour l'établir d'autre ſang que le leur propre. Combien de torrents de celui des peuples ſubjugués Mahomet n'a-t-il pas répandus, pour établir la ſienne? Mais ceci ſe développera davantage par un court expoſé de la naiſſance, de la vie & des progrès de Mahomet.

Origine du Mahométiſme.

Figurez-vous, mes freres, un homme de la lie du peuple qui, cherchant à ſoulager ſa miſere, entre en qualité de facteur chez un riche négociant, dont, peu de tems après, il épouſe la veuve; un homme qui employe les richeſſes de ſa nouvelle épouſe à ſe faire des amis, auxquels il perſuade, auſſi-bien qu'à elle, que les ſymptômes du mal caduc dont il eſt atteint, ſont des effets de la fréquente apparition de l'archange Gabriel; un homme qui profitant & de la crédulité de cette femme & de celle de ſes amis, ſe donne pour un prophete à un peuple ignorant;

un homme qui chaſſé de *la Mecque* (*a*) par des citoyens ſenſés qui ne veulent pas de ſes rêveries, ſe retire à *Médine*, où, en promettant l'impunité, il s'aſſocie une troupe de brigands, avec laquelle il ſe rend maître de la ville d'où on l'a exclus; un homme enfin qui ſe voyant bientôt à la tête d'une armée nombreuſe, ſubjugue l'Arabie & y fait recevoir ſa nouvelle religion, en paſſant au fil de l'épée tous ceux qui s'y oppoſent; & vous aurez un tableau raccourci du faux prophete qui vers le commencement du ſeptiéme ſiecle étendit ſa domination à quatre cents lieues de ſa capitale.

Médine.

Si vous joignez à cela les conquêtes de ſes deux premiers ſucceſſeurs, *Aboubéquer* & *Omar*, dont l'un acheva de conquérir l'Arabie, & dont l'autre s'étendit en Syrie, en Perſe & en Egypte; vous aurez la ſuite des progrès du Mahométiſme, & vous pourrez juger de la différence qui ſe trouve entre cette religion de ſang & la religion douce, pacifique, bienfaiſante que Jeſus-Chriſt a établie par tout l'univers.

Vous verrez que celle-ci eſt, comme nous l'avons obſervé d'après le prophete Iſaïe, ſemblable à des eaux qui, du fond de la vallée, s'éleveroient contre leur nature ſur le ſommet d'une montagne;

(*a*) Mahomet fut chaſſé de *la Mecque*, l'an de Jeſus-Chriſt 622. C'eſt la fameuſe époque que les Muſulmans appellent l'an de l'*Hégire*.

au lieu que celle-là reſſemble à un torrent qui, deſcendant avec impétuoſité, renverſe tout, entraîne tout, & répand, par-tout où il paſſe, la derniere déſolation. Or, comme il faudroit un miracle pour faire remonter un fleuve vers ſa ſource, il en faudroit un pour empêcher qu'un torrent qui ſe déborde, ne détruiſe tout ce qu'il rencontre ſur ſon paſſage. Le progrès du Chriſtianiſme eſt un prodige; il eut fallu un prodige pour empêcher celui du Mahométiſme.

Mais il eſt tems d'expoſer en détail les preuves qui montrent la fauſſeté de la religion de Mahomet. Le défaut de miſſion de la part de ſon auteur, les contradictions évidentes qu'il a miſes dans ſon *Alcoran*, les fables ridicules qu'il y raconte, les ignorances groſſieres qui s'y trouvent, enfin les crimes énormes dont le prétendu prophete s'eſt rendu coupable; une ſeule de ces preuves ſeroit plus que ſuffiſante pour dévoiler les fourberies de l'impoſteur. Quelle idée devra-t-on en avoir, quand on les réunira toutes? Voyons d'abord ce qui regarde ſa miſſion.

Défaut de miſſion.

Mahomet ſe donne pour l'envoyé de Dieu; mais comment prouve-t-il que c'eſt Dieu qui l'a envoyé? quand Dieu envoye un homme annoncer ſes volontés aux autres hommes, il lui donne des moyens de leur faire connoître qu'il vient de ſa part. Semblable à un ſouverain qui n'envoye point d'ambaſſadeur dans une cour étrangere, ſans lui

donner des lettres de créance ; Dieu n'envoye point de prophete en ce monde, ſans lui donner des preuves de ſa miſſion. Il envoye Moïſe au peuple d'Iſraël, & il lui donne le pouvoir d'opérer des prodiges, à la vue deſquels ce peuple ne pourra douter raiſonnablement qu'il eſt envoyé de Dieu. Quinze cents ans après Moïſe, Dieu envoye aux hommes ſon propre fils, & il lui donne (en tant qu'homme) le pouvoir d'opérer des miracles ſans nombre, pour prouver qu'il vient de la part de Dieu ſon pere.

Data eſt mihi omnis poteſtas. Matt. 28, v. 18.

Tout cela eſt avoué par Mahomet. Il reconnoît que Moïſe a été un grand prophete, & qu'il a prouvé ſa miſſion par des miracles. Il reconnoît que Jeſus-Chriſt a été un plus grand prophete que Moïſe, & qu'il a fait des miracles plus grands que ceux du légiſlateur d'Iſraël. Mais ſur ce principe, quand il vient nous dire que lui, Mahomet, eſt un plus grand prophete que Moïſe & que Jeſus-Chriſt, nous ſommes en droit de lui demander des miracles plus grands que ne l'ont été ceux de Jeſus-Chriſt & de Moïſe. Nous nous contentons qu'il nous en montre qui leur ſoient égaux.

Mahomet n'eſſayera pas d'en alléguer ; il avoue même expreſſément aux Chapitres troiſiéme, quatorziéme & dix-ſeptiéme de ſon *Alcoran*, qu'il n'eſt pas venu pour faire des miracles, mais pour ſoumettre les peuples par la force des armes ; &

il prétend que ſes conquêtes ſont des miracles qui doivent tenir lieu de tous les autres. Sur cela, je demande à Mahomet ſi les conquêtes de Nabuchodonoſor ſur les pays limitrophes de l'Aſſyrie, ou celles que fit Alexandre ſur le royaume de la Perſe & ſur les nations des Indes, prouvoient quelque choſe en faveur de leur religion. L'un & l'autre étoient idolâtres, & Mahomet ne conviendra pas que le culte des idoles ait été autoriſé par les victoires de ces deux conquérans. C'étoient deux fléaux dont Dieu ſe ſervoit pour punir les péchés des peuples; il en eſt de même des victoires de Mahomet. On n'a jamais été perſuadé dans le monde que du ſang répandu, des hommes tués, des villes priſes & des provinces détruites par un guerrier à la tête d'une armée nombreuſe, ayent dû être regardés comme des miracles. Il n'y a rien dans tout cela que de très-naturel. Mahomet, de ſon aveu, n'a donc point prouvé ſa miſſion par des miracles, à moins que vous ne preniez pour des événements miraculeux, quelques faits qu'on lui attribue. Car quoiqu'il ait d'abord avoué dans ſon *Alcoran* qu'il n'eſt point venu pour faire des miracles; dans la ſuite, ſentant la difficulté qu'on lui faiſoit ſur ce qu'il ne prouvoit point ſa miſſion par des prodiges, il a plus d'une fois eſſayé de faire paſſer pour tels certains faits, dont voici les principaux.

Dans les accès du mal épileptique auquel il

étoit ſujet, il perſuada à ſa femme, & tâcha de perſuader aux autres que c'étoit l'ange Gabriel qui lui apparoiſſoit, & que la préſence de cet eſprit céleſte lui occaſionnoit les ſyncopes qu'il tâchoit de faire paſſer pour des extaſes. Il avoit, dit-on, un pigeon familier, dreſſé à venir lui béqueter l'oreille. Ce pigeon étoit, ſelon lui, la figure du Saint-Eſprit qui venoit lui dicter les nouvelles loix que Dieu lui ordonnoit d'enſeigner aux hommes (*a*).

Autres miracles de Mahomet, & c'eſt lui-même qui nous les rapporte au chapitre ſoixante-quatriéme de l'*Alcoran*. Pendant la nuit il s'entretenoit avec ſon chameau, duquel il apprit des choſes fort extraordinaires. Une nuit, pendant ſa priere, il fit deſcendre la moitié de la lune dans ſa manche; mais enſuite, touché de compaſſion pour le genre humain qui alloit être privé de la moitié de cette planete, il voulut bien, par condeſcendance, la remettre en ſa place.

Voici encore deux prodiges, mais d'une eſpece bien différente des premiers, & qui ſont d'autant plus ſérieux, qu'ils coûterent la vie à ceux qui en furent les objets. 1°. Le ſecrétaire de Mahomet s'appercevant de ſes impoſtures, commença à les

(*a*) Sur ce qui regarde ce pigeon familier, voyez M. Fleury à l'année 622, & le Dictionnaire de Moréri, au mot *Mahomet*.

publier; celui-ci l'égorgea la nuit dans ſa propre maiſon, & y mit le feu aux quatre coins. Il fit paſſer cet embraſement pour un miracle, diſant que c'étoit le feu du ciel qui avoit puni cet homme, pour avoir voulu changer quelque choſe à l'Alcoran. 2°. Il fit cacher un de ſes compagnons dans un puits ſec; il étoit convenu avec lui, que quand il paſſeroit, lui Mahomet, ſon compagnon crieroit du fond du puits que Mahomet étoit le vrai prophete. On admira cela comme un miracle. Mais celui-ci, craignant que l'impoſture ne fût découverte, fit auſſi-tôt combler le puits, dans la crainte, diſoit-il, qu'un lieu ſi ſaint ne fût profané, & fit ainſi périr l'inſtrument de ſa fourberie.

Ce que nous venons de dire eſt plus que ſuffiſant pour faire voir que dans Mahomet il n'y a jamais eu d'autres prodiges que celui de la hardieſſe & de l'effronterie avec laquelle il ſe donna pour un homme inſpiré de Dieu; mais paſſons à ſes contradictions.

Contradictions.

Les vrais prophetes ne ſe contrediſent point; animés par l'eſprit de Dieu qui les fait parler, ils ne nient point dans un tems ce qu'ils ont affirmé dans l'autre. Au lieu que Mahomet, dans ſon *Alcoran*, avance les contradictions les plus viſibles; il dit dans un endroit que Jeſus-Chriſt étoit le vrai Meſſie, le verbe de Dieu, la ſageſſe incréée; & ailleurs, il n'en fait qu'un pur hom-

me ; il dit que Jeſus-Chriſt a fait de vrais miracles, & qu'il s'eſt reſſuſcité lui-même ; en quoi il ſe condamne équivalemment, puiſqu'il avoue qu'il n'a fait aucun prodige. Il dit que les évangéliſtes ont été des hommes d'une ſainteté éminente, & d'une ſincérité parfaite ; il n'eſt donc, lui, qu'un impoſteur, puiſqu'il les contredit, & qu'il eſt venu détruire la religion qu'ils ont enſeignée dans leurs écrits. Il dit que dans la priere il faut ſe tourner vers le temple de Jéruſalem ; & dans la ſuite il déclare que c'eſt vers le temple de la Mecque. Il dit qu'on ne doit forcer perſonne à embraſſer la vraie religion ; & enſuite il ordonne qu'on mette à mort, & met à mort lui-même ceux qui s'oppoſent à la religion qu'il veut établir.

Cette derniere contradiction venoit en lui des différentes circonſtances où il ſe trouva dans différents tems. Rempli dans les commencements d'une douceur apparente, parce qu'alors il n'étoit pas en état d'uſer de violence, & que cette voie eût pu lui devenir très-dangereuſe, il changea de langage & de conduite, dès qu'il ſe vit à la tête d'une nombreuſe armée.

Ignorances groſſieres.

Pour ce qui eſt des groſſieres ignorances de Mahomet, elles ne doivent pas nous ſurprendre. Un homme qui ne ſavoit ni lire, ni écrire, ne pouvoit guère manquer de faire, en compoſant un livre, des bévues conſidérables. Mais, direz-vous, comment Mahomet compoſa-t-il l'*Alcoran*, s'il

ne ſavoit ni lire, ni écrire ? Le voici : c'eſt qu'il le dicta par parties en différents tems. Ses ſecrétaires l'écrivirent, ſous ſa dictée, ſur des feuilles volantes ; & ce ne fut qu'un de ſes ſucceſſeurs qui le rédigea dans la ſuite en un code, tel que nous l'avons aujourd'hui.

On doit pourtant convenir qu'il y a de bonnes choſes dans l'Alcoran ; mais ce qui s'y trouve de bon a été pris dans l'ancien Teſtament & dans le nouveau. Ce qu'il y dit de l'unité de Dieu & de l'obligation de n'adorer que lui ſeul, eſt pris des prophetes. Ce qu'il y dit du jugement dernier, de la réſurrection générale, du paradis (*a*) & de l'enfer, eſt pris de l'évangile. Cependant, comme il s'agiſſoit de compoſer un livre, & que ſi l'*Alcoran* n'avoit contenu que ce que nous venons de dire, Mahomet n'auroit pu paſſer que pour un compilateur des prophetes & des évangéliſtes ; il falloit bien qu'il y mît quelque choſe de ſon fonds. Il le fit ; mais qu'y mit-il ? Vous en jugerez par les chapitres de l'*Alcoran ;* chapitre de la vache, chapitre de la fourmi, chapitre de l'araignée. On y voit encore les chapitres du tonnerre, de la nuit, de la table, du fer, du butin

(*a*) Je dis le paradis quant à la ſubſtance ; car nous verrons dans la ſuite ce que Mahomet y a ajouté du ſien, & quelle eſpece de paradis il y promet à ceux de ſa ſecte.

& autres matieres auſſi intéreſſantes que celles-là; & voilà ce qui nous montre quelle étoit la capacité de cet homme qui ſe donnoit pour le légiſlateur de ſa nation.

Outre la ſtupidité qu'il y montre ſur ce qui regarde l'Etre ſuprême en donnant un corps à Dieu, il y fait voir une ſi groſſiere ignorance de la chronologie & de l'hiſtoire, que, par un anacroniſme, dont à peine un enfant de douze ans ſeroit capable, il confond *Marie*, ſœur de Moïſe, avec *Marie*, mere de Jeſus, dont il ne fait qu'une ſeule femme, quoiqu'il y ait eu quinze cents ans d'intervalle entre l'une & l'autre.

Alcoran, chap. 19.

Mais comment Mahomet, avec une ſi profonde ignorance, a-t-il pu gagner à ſa religion un ſi grand nombre de perſonnes ? La raiſon en eſt bien ſimple; c'eſt que les Arabes qui furent les premiers objets de ſes conquêtes, étoient auſſi ignorants que lui. En effet, l'Arabie pétrée, par où Mahomet commença à s'établir, étoit habitée par des peuples groſſiers, gens ſans culture, ſans lettres, ſans étude, & qui n'étoient pas en état de s'appercevoir des bévues palpables de leur légiſlateur. Ils accepterent ſans examen tout ce qu'il vouloit bien leur dire. Ainſi l'ignorance commença la ſéduction, & quand leur nombre fut augmenté à un certain point, la force des armes fit le reſte. Les Mahométans de ce tems-là n'argumentoient qu'à coup de ſabre; & comme

Violence

les arguments de cette eſpece ſont ordinairement les plus efficaces, il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'ils ſe fiſſent un ſi grand nombre de partiſans. Les Mahométans d'aujourd'hui gardent encore la même méthode; ils ne raiſonnent point, ils tuent, & c'eſt ce qui rend la converſion de ces gens-là plus difficile. Comment diſputer avec des hommes qui ne réſolvent le nœud d'une difficulté quelconque, que comme Alexandre défit le nœud Gordien?

Revenons à Mahomet & à ſon Alcoran. Cet ouvrage de l'impoſteur Oriental contient, comme nous l'avons déja dit, quelques bonnes choſes, qui contribuerent d'abord à augmenter le nombre de ſes ſectateurs. Mais outre que ces vérités qu'on y trouve ont été puiſées dans les prophetes & dans les évangéliſtes, il les a mêlées de tant d'erreurs & de rapſodies, qu'elles y ſont horriblement défigurées. Examinons-les en détail, & les réduiſons à leur juſte valeur.

Quelques-uns de nos Déiſtes attribuent à Mahomet d'avoir, par ſa doctrine ſur l'unité de Dieu, détruit le culte des idoles parmi les Orientaux; mais ce n'eſt point à lui qu'on en doit faire honneur; c'eſt à Jeſus-Chriſt. La doctrine de ce divin Sauveur avoit tellement décrié l'idolâtrie, qu'il n'y avoit plus guère que les habitants des villages qui en fiſſent profeſſion; ce qui leur donna le nom de *Pagani*. Ce n'eſt donc point à l'Alco-

ran, mais à l'Evangile, qu'on eſt redevable de la chûte du paganiſme.

Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner qui étoient ceux que Mahomet avoit attirés à ſa religion; c'étoient ou des Juifs, ou des Chrétiens, ou des Arabes. Or, les Juifs & les Chrétiens avoient horreur de l'idolâtrie. Quant aux Arabes, pluſieurs en étoient déja détrompés, ou ſi quelques-uns y tenoient encore, comme ils étoient en très-petit nombre, ils ſe rangerent bientôt du côté de la multitude, & il n'y a rien-là de bien ſurprenant.

Ruſe de Mahomet.

Mahomet, avec toute ſon ignorance, ne laiſſoit pas d'avoir de la fineſſe dans l'eſprit, & de la ruſe à découvrir les moyens les plus propres à l'exécution de ſes projets. Il vouloit, comme nous l'avons dit, s'attirer les Juifs, les Chrétiens & les Arabes; mais, ſur-tout, les Juifs & les Chrétiens qui faiſoient le plus grand nombre, perſuadé que ceux d'entre les Arabes, qui n'étoient ni Chrétiens, ni Juifs, ſe déclareroient bientôt pour lui, dès qu'ils le verroient ſuivi des uns & des autres. Il s'agiſſoit de les gagner tous; & voici les moyens qu'il prit pour y réuſſir.

Pour gagner les Juifs, il falloit enſeigner la néceſſité de n'adorer qu'un ſeul Dieu, déclamer contre le culte des idoles, donner de grandes louanges à Moïſe, & preſcrire la circonciſion. Voilà ce que fit Mahomet, & par-là il vit un grand nombre de Juifs ſe jetter dans ſon parti.

Mai

Mais en gagnant les Juifs, il ne vouloit pas écarter les Chrétiens. Que faire pour ſe les concilier? Donner de grandes louanges à Jeſus-Chriſt, eſtimer la doctrine des évangéliſtes, recommander le fréquent uſage de la priere, preſcrire des jeûnes, & ſur-tout celui du carême. Mahomet fit tout cela, & par-là il ſéduiſit un grand nombre de Chrétiens, qui voyant recommander des pratiques auxquelles ils étoient accoutumés depuis long-tems, donnerent dans le piege, preſque ſans s'en appercevoir.

Il ne s'agiſſoit plus que de gagner la partie des Arabes qui tenoit encore à l'idolâtrie; Mahomet les détourna du culte des idoles, auxquelles ils n'étoient pas extrêmement attachés, & conſerva la croyance au deſtin, en enſeignant comme eux le fataliſme; & de plus il garda les cérémonies idolâtres qui étoient en uſage avant lui dans le temple de la Mecque.

Ainſi le Mahométiſme eſt une eſpece de mêlange de Judaïſme, de Chriſtianiſme & de Paganiſme; ou plutôt, les Mahométans ne ſont ni Juifs, ni Chrétiens, ni payens. Ils ne ſont pas Juifs, puiſqu'ils n'attendent pas un autre Meſſie que Mahomet. Ils ne ſont pas Chrétiens, puiſqu'ils ne reconnoiſſent pas Jeſus-Chriſt pour leur libérateur. Ils ne ſont point payens, puiſqu'ils n'adorent pas les idoles : leur religion eſt donc un mêlange de tout cela, & n'eſt cependant rien de

tout cela; c'eſt un vrai chaos plutôt qu'une religion.

Mahomet a conſervé le fréquent uſage de la priere; il veut qu'on prie Dieu cinq fois par jour. Cela eſt fort louable; mais combien n'a-t-il pas mêlé de rêveries à ce pieux exercice? Par exemple, quoi de plus ridicule que ce qu'il dit dans l'*Alcoran*, que les hommes, en priant Dieu, doivent élever les mains juſqu'aux oreilles, & les femmes ſeulement juſqu'à la mâchoire? Quoi de plus puérile que la méthode qu'ont les *Imans* & les *Derviches* (*a*), lorſque le vendredi dans la moſquée, en un certain endroit de leurs prieres, ils ſe mettent à pirouetter ſur le talon? Et ils le font avec une rapidité étonnante, à laquelle on les accoutume dès la jeuneſſe. Une ſemblable pratique n'eſt-elle pas plutôt un jeu d'enfant qu'une cérémonie de religion?

Puérilités.

Mahomet a recommandé dans ſon *Alcoran* l'abſtinence du vin. La pratique eſt bonne en elle-même; mais examinons-la par rapport aux circonſtances où il ſe trouvoit quand il établit cette loi. D'abord, parmi les Chrétiens pluſieurs s'abſtenoient de vin par un eſprit de pénitence. Ainſi ils ne faiſoient, en devenant Mahométans, que ce qu'ils avoient fait dans le Chriſtianiſme. De

(*a*) Les *Imans* & les *Derviches* ſont les prêtres & les religieux de la ſecte Mahométane.

plus, c'eſt dans l'Arabie pétrée que Mahomet a porté cette loi. Or, dans ce pays-là il ne croît point de vin. Quand on veut en faire uſage, il faut le faire venir de fort loin, & il coûte très-cher. Auſſi la très-grande partie des Arabes n'en buvoit preſque jamais. Ce n'étoit donc pas pour eux un grand ſacrifice : en outre, le pays y étant extrêmement chaud, l'uſage du vin y eſt dangereux pour la ſanté, & la privation en peut être regardée plutôt comme un régime que comme une pratique de pénitence. Enfin cette loi étoit un effet de la politique de Mahomet. L'yvreſſe qui eſt funeſte à tout le monde, l'eſt beaucoup plus à un peuple naturellement ſéditieux & toujours en armes. Il étoit de l'adreſſe du légiſlateur de couper pied à une paſſion qui auroit infailliblement occaſionné des émeutes, dont il auroit pu lui-même devenir la victime. Ainſi, cette abſtinence ſi vantée ſe réduit, comme on le voit, à fort peu de choſe.

Au reſte, Mahomet dédommage ſes ſectateurs de la prétendue ſévérité de cette abſtinence, auſſi-bien que de celle qu'il ordonne dans le jeûne du *Ramadan*, par la multitude des femmes qu'il leur accorde. Il leur permet d'en avoir autant qu'ils en pourront nourrir : lui-même leur en donnoit l'exemple. On lui en comptoit au moins quinze ; & comment ne leur eût-il pas accordé cette multitude de femmes dans ce monde, puiſqu'il leur en

Carême des Turcs.

promettoit un plus grand nombre encore dans le paradis.

Cet impoſteur, qui parle de la ſorte dans ſon *Alcoran*, ne ſe ſouvenoit plus, ſans doute, que dans un autre endroit du même ouvrage il a dit que Jeſus-Chriſt étoit la ſageſſe de Dieu; car ſi Jeſus-Chriſt eſt la ſageſſe de Dieu, tout ce qu'il enſeigne eſt la vérité même. Or, il nous enſeigne que dans le ciel les élus reſſembleront aux anges qui ne ſavent ce que c'eſt que noces & que mariage : *Neque nubent neque nubentur.* Mais paſſons à Mahomet cette contradiction; & à l'occaſion du paradis, dont il s'agit ici, ſuivons-le dans le voyage qu'il fit au ciel. Nous avons promis de parler de ſes fables; celle-ci en eſt une des plus ſingulieres, & pourra ſeule nous tenir lieu de toutes les autres.

Matt. 22, *v.* 30.

Fables.

Il prit donc envie à Mahomet de faire un voyage en paradis; cela ne doit pas nous ſurprendre. Il pouvoit avoir entendu lire dans les épîtres de ſaint Paul ce qui y eſt rapporté du raviſſement de cet apôtre au troiſiéme ciel. Comme il l'eſtimoit beaucoup, il n'eſt pas étonnant qu'il deſirât de marcher ſur ſes traces. Quoi qu'il en ſoit du motif, le jour du départ étant arrivé, l'ange Gabriel lui amene une monture; rien de plus juſte, la route étoit trop longue pour qu'il entreprît de la faire à pied. Voilà donc Mahomet ſur ce courſier céleſte, que nous pourrions comparer

au Pégaſe de la Mythologie. Il part & traverſe pluſieurs cieux, après leſquels il arrive à un ciel qui avoit trois millions ſix cents cinquante mille lieues de haut. Ce fut-là qu'il trouva un ange qui l'inſtruiſit, mais un ange d'une ſi énorme grandeur qu'il y avoit entre ſes deux yeux un eſpace de trois cents cinquante mille lieues (*a*).

Pendant que l'ange inſtruit le prophete, arrêtons-nous un moment à prendre la dimenſion de cet ange, & celle du lieu où il habite. En gardant la proportion qui doit ſe trouver entre la diſtance des yeux & la hauteur de la figure, celle de l'ange devoit avoir, au moins, vingt-cinq millions de lieues de haut. Comment une figure de vingt-

(*a*) Nous ſommes, dit-on, dans le ſiecle du calcul. Hé bien, calculons donc, & pour faciliter la ſupputation, eſtimons la diſtance des yeux à un pouce, cela fera dans un homme de ſix pieds la ſoixante-douziéme partie de ſa hauteur. Or, trois cents cinquante mille multipliés par ſoixante-douze donnent vingt-ſept millions deux cents mille lieues. Quelques-uns réduiſent la diſtance des yeux à dix ou onze lignes, & alors cela nous donneroit un peu plus de vingt-ſept millions. Mais comme les hommes ordinaires n'ont pas ſix pieds de haut, & pour n'avoir point de diſpute, réduiſons-nous à vingt-cinq millions. C'eſt juſques-là, tout au moins, que doit aller la hauteur de l'ange que vit Mahomet, & le ciel où étoit cet ange n'avoit pas quatre millions de lieues de haut; un ange de ſi belle taille devoit être mal à ſon aiſe dans un appartement ſi bas d'étage.

cinq millions de lieues de haut pouvoit-elle être contenue dans un ciel qui n'avoit pas quatre millions de lieues de hauteur ? Mahomet, en rapportant ce phénomene, ne comptoit pas apparemment que l'on dût calculer avec tant d'exactitude. Il ne faut pas y regarder de ſi près avec lui. Peut-être auſſi que c'eſt-là un des myſteres de la religion Mahométane. En ce cas, ne cherchons pas à l'approfondir, & continuons notre marche.

Le voyageur, après avoir encore traverſé bien d'autres cieux, arriva enfin au trône du Tout-puiſſant. Ce fut-là qu'il toucha la main de Dieu, qui lui parut ſi froide que peu s'en fallut qu'elle ne glaçât la ſienne. Malgré ce froid exceſſif, il eut le courage de dreſſer ſa ſupplique, & de demander une grace à Dieu. *Seigneur*, lui dit-il, *accordez-moi la faveur de bien manger, de bien boire & de bien dormir.* Dieu lui accorde l'effet de ſes demandes, & Mahomet s'en revient. C'étoit bien la peine de faire une ſi longue route.

Avouons, mes freres, qu'il faut que ce fourbe ait bien compté ſur la ſtupidité de ſes lecteurs, pour les croire capables d'ajouter foi à des rêveries auſſi mal imaginées que celles-là. Voilà cependant le livre que les Mahométans regardent avec la plus grande vénération. Voilà le livre que quelques-uns de nos Déiſtes n'ont pas eu honte de comparer à l'Evangile. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur de

pareilles fables. Avant de finir, disons un mot des crimes de Mahomet.

Je ne parle point ici de l'ambition de regner, qui lui fit mettre son pays à feu & à sang pour la satisfaire. Ce que nous avons dit jusqu'à présent en est une preuve suffisante; mais je parle de ses mauvaises mœurs dans un autre genre. Elles étoient si publiquement reconnues pour telles, que des Arabes même le lui ont reproché. L'adultere & l'inceste étoient des crimes dont Mahomet ne craignoit point de se souiller; lui-même en est convenu. Crimes de Mahomet.

Voilà cet homme que les Musulmans comparent à Moïse & Jesus-Christ, ou plutôt qu'ils élevent beaucoup au-dessus de l'un & de l'autre. Mahomet, qui a commis des cruautés inouies, comparé avec Moïse qui fut le plus doux des hommes de son tems; quel parallele! & ce qui est encore plus inconcevable, Mahomet, préféré à Jesus-Christ, Mahomet, coupable de crimes énormes, préféré à Jesus-Christ qui défioit ses plus mortels ennemis de le convaincre du moindre péché; Mahomet, qui a fait mourir tant de milliers de personnes, préféré à Jesus-Christ qui a rendu la vie aux morts!

Mais c'en est assez de ce que nous avons dit; c'en est même trop, & je ferois excuse à mes auditeurs d'avoir tant insisté là-dessus, si je n'étois justifié par le desir de faire voir combien est pi-

toyable l'aveuglement de ceux qui croyent un fourbe auſſi inſigne que Mahomet, & combien eſt plus pitoyable encore l'audace de quelques-uns de nos écrivains modernes, qui, ſans être Mahométans, & quoique Chrétiens par leur baptême, comparent Jeſus-Chriſt avec Mahomet, l'Evangile avec l'*Alcoran*.

Diſſipez, Seigneur, l'aveuglement volontaire des uns & des autres. Montrez aux premiers la fauſſeté de leur religion. Montrez aux ſeconds la vérité de la nôtre, & faites que ceux-ci, honteux du parallele extravagant qu'ils ont oſé faire entre le Chriſtianiſme & le Mahométiſme, reconnoiſſent enfin que Jeſus-Chriſt eſt non-ſeulement un grand prophete, mais le vrai fils de Dieu, qui ſeul peut nous conduire à la vie éternelle. Je vous la ſouhaite, mes freres, au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE ONZIEME,

Contre les Hérétiques (*a*).

LES NOTES DE LA VRAIE EGLISE DE JESUS-CHRIST.

Si Eccleſiam non audierit, ſit tibi ſicut Ethnicus & Publicanus.

S'il n'écoute pas l'Egliſe, regardez-le comme un Payen & comme un Publicain.

Lucæ, cap. 18, *v.* 17.

PLUS le terme où tend un voyageur eſt heureux, plus eſt grande la ſatisfaction qu'il a d'être sûr de marcher dans le chemin qui y conduit.

(*a*) Les Hérétiques contre leſquels nous parlons ici ſont ſur-tout les Proteſtans, qui ne ſont malheureuſement que trop communs dans pluſieurs provinces de notre France. La Normandie & le Poitou, la Saintonge & l'Angoumois, la Provence & le Languedoc, en contiennent des milliers, ſans parler des frontieres, dont quelques-unes ſont limitrophes des Suiſſes, des Allemands, des Hollandois, & auxquels le voiſinage de ces hétérodoxes peut être très-dangereux. Il eſt donc utile, & même d'une eſpece de néceſſité qu'un paſteur, dont le troupeau eſt ſi prochainement expoſé à être dévoré par les loups, puiſſe, ou changer quelques-uns de ces loups

Telle eſt la nôtre, mes chers auditeurs; créés pour le ciel, où l'on ne peut arriver que par la religion du vrai Dieu, nous ſommes sûrs que celle de Jeſus-Chriſt que nous profeſſons a tous les caracteres de la véritable Religion. Les prophéties qui l'ont annoncée, les miracles qui l'ont accompagnée, les progrès qui l'ont confirmée ſont autant de preuves dont l'enſemble forme une conviction à laquelle on ne peut ſe refuſer ſans fermer les yeux à la lumiere.

Mais quelqu'un de vous n'auroit-il pas des inquiétudes au ſujet des différentes ſociétés qui, quoique profeſſant toutes la Religion de Jeſus-Chriſt, ſont oppoſées entr'elles? Vous n'en devez point avoir, mes freres; pourquoi? parce que comme la Religion de Jeſus-Chriſt a des preuves qui la font évidemment connoître pour la religion du vrai Dieu; l'Egliſe Catholique a des notes qui la font évidemment connoître pour la vraie égliſe de Jeſus-Chriſt.

Et j'oſe dire qu'il falloit néceſſairement que cela fût. En effet, dès que dans le Chriſtianiſme il y

---

en agneaux, ou du moins les empêcher de lui enlever ſes brebis.

Cette métaphore des Hérétiques comparés aux loups eſt de ſaint Auguſtin qui dit quelque part : *Hæretici lupi ſunt; conclamandi ſunt, immò & conculcandi.*

a des ſectes qui ſe diſent l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, quoiqu'elles en ſoient abſolument différentes, Dieu devoit à ſa juſtice & à ſa bonté de nous donner des ſignes certains auxquels nous puſſions reconnoître quelle eſt la vraie Egliſe, & la diſcerner de toutes celles qui prennent ce nom ſans en avoir la réalité. Auſſi n'a-t-il pas manqué de le faire. Comme il a donné à la Religion Chrétienne des caracteres auxquels il eſt très-facile de la diſtinguer de toutes les autres religions ; il a donné à ſon Egliſe des notes par le moyen deſquelles nous pouvons la diſcerner de toutes les ſectes qui ſont ſorties de ſon ſein, & il n'y a que ceux qui veulent bien s'y tromper qui s'y trompent.

Soyez à jamais béni, Seigneur, de nous avoir fourni des moyens ſi faciles pour découvrir la voie par laquelle vous voulez nous conduire à vous. Nous avons vu les caracteres qui déſignent votre Religion. Nous allons voir les notes qui diſcernent votre Egliſe.

Oui, mes freres, ce ſont les notes de la véritable Egliſe qui vont nous occuper dans cette préſente Conférence ; après cependant que nous aurons fait ſur les différentes héréſies qui ſe trouvent dans le Chriſtianiſme, quelques réflexions préliminaires que nous avons crues d'une abſolue néceſſité, & ſans leſquelles les perſonnes peu inſtruites, auxquelles nous nous devons encore plus qu'aux autres, auroient peine à comprendre quel-

ques articles de ce Discours. Mais par ce moyen nous espérons qu'il sera très-intelligible & à la portée de tout le monde. Avant de parler de l'Eglise, qui est l'épouse de Jesus-Christ, saluons humblement celle qu'il a, de toute éternité, choisie pour sa mere, & lui disons avec l'Ange: *Ave Maria.*

AVANT d'entrer dans le détail des notes qui distinguent la vraie Eglise de toutes les sociétés qui se disent Chrétiennes, & qui sont infectées d'hérésies, il est bon de dire un mot des hérésies mêmes, & de montrer qu'on ne doit ni être surpris de voir des hérésies dans le Christianisme, ni se laisser ébranler par-là sur les vérités de cette sainte Religion.

Non, mes freres, les hérésies, les schismes, les divisions qui se sont formés parmi les Chrétiens, ne doivent nous donner aucune inquiétude sur la divinité du Christianisme. Cette Religion est toujours la même, malgré les hérésies qui y naissent. Ce sont celles-ci qui changent, & qui, après avoir été Chrétiennes, cessent de l'être par leur adhésion à l'erreur; car les Hérétiques, selon la pensée d'un pere de l'Eglise, ne sont Chrétiens que de nom: *Non sunt hæretici vero nomine Christiani.* Ils le sont, à la vérité, par le baptême. Mais comme il ne suffit pas d'être baptisé pour être véritablement Chrétien, qu'il faut de

Saint Patien.

plus faire profeſſion de croire toutes les vérités enſeignées par Jeſus-Chriſt, & que les Hérétiques n'en croyent que ce qui leur plaît, ils ne ſont pas véritablement Chrétiens. Comme on ne peut entrer dans le ciel, ſi l'on n'eſt Chrétien par le baptême; on ne peut y entrer non plus, ſi l'on n'eſt catholique par la croyance; & ce ſont ces deux titres dont le martyr ſaint Pacien ſe faiſoit gloire; il appelloit, l'un ſon nom, & l'autre ſon ſurnom : *Chriſtianus mihi nomen, catholicus cognomen.*

Quand nous voyons quelqu'un qui a été longtems un membre de l'Egliſe, quelquefois même un de ſes membres les plus illuſtres, & qui s'en ſépare par ſon adhéſion à de faux dogmes, nous en gémiſſons; mais nous n'en ſommes pas troublés. Pourquoi? c'eſt que, comme diſoit Tertullien, nous éprouvons les perſonnes par la foi, mais non pas la foi par les perſonnes : *Probamus perſonas ex fide, non fidem ex perſonis.* J'apprends, nous dit ce pere, qu'un diacre, un prêtre, un évêque, un martyr même, ſi l'on veut, (c'eſt-à-dire, un homme qui a ſouffert pour la foi, & qui n'eſt pas mort dans les tourments) eſt tombé dans l'héréſie, je m'en afflige, mais je ne m'en trouble pas, parce que ce diacre, ce prêtre, cet évêque, ce martyr ne ſont pas le fondement de ma foi; c'eſt Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas parce que ces perſonnes reçoivent la foi, que

je la reçois, mais j'approuve ces perſonnes parce qu'elles reçoivent la foi : *Non probamus fidem ex perſonis, ſed perſonas ex fide.*

Ce texte de Tertullien doit nous faire admirer l'attention qu'a eue la providence de nous fournir dans les paroles de ce pere un remede au poiſon que lui-même répandit dans la ſuite. Ce grand homme, après avoir été un des plus célebres défenſeurs de la religion, eut la foibleſſe de donner dans l'héréſie des Montaniſtes. Une chûte ſi déplorable doit bien nous affliger & nous faire trembler pour nous-mêmes, mais elle ne doit pas ébranler notre foi. Nous pouvons dire de lui, après qu'il eſt devenu hérétique, ce qu'il diſoit de ceux qui avoient eu le malheur de le devenir : Nous éprouvons les perſonnes par la foi, & non pas la foi par les perſonnes. En effet, ce n'eſt point parce que Tertullien a défendu la Religion, que je m'y attache; c'eſt parce que cette Religion, que Tertullien défendoit, eſt l'ouvrage du vrai Dieu. Si ce ſavant homme, qui m'a montré la route pour arriver au ciel, s'en écarte; je continue à ſuivre le chemin qu'il m'a tracé, & je le laiſſe dans ſon égarement.

Les héréſies ne doivent donc point, encore une fois, nous ébranler dans notre croyance. Elles ne nuiſent aucunement à la vérité de notre Religion; au contraire, elles la confirment, & en montrent de plus en plus la divinité; pourquoi ? c'eſt que

ſi notre Religion n'étoit pas l'ouvrage de Dieu, tant d'héréſies, qui ſont nées dans ſon ſein, auroient dû la détruire de fond en comble. Il n'y avoit qu'un bras tout-puiſſant qui pût la ſoutenir malgré les terribles ſecouſſes qu'elle a eu à eſſuyer de la part des Hérétiques. Les guerres inteſtines que lui ont faites ces enfans rebelles, étoient plus propres à la renverſer, que toutes les guerres étrangeres que lui ont ſuſcitées ſes ennemis.

Mais n'eſt-il pas à craindre qu'on ne prenne une des ſociétés hérétiques pour la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt ? Non, mes freres, pour peu qu'on veuille faire uſage des moyens que Dieu nous a fournis pour les diſtinguer. Que faire donc, & quel parti prendre entre des partis ſi contraires ? Il faut, Chrétiens, imiter la conduite d'un voyageur qui rencontre pluſieurs chemins ; il examine quel eſt celui qui eſt le plus battu, & laiſſe les ſentiers qui s'écartent à droite & à gauche, comme des routes qui ne pourroient que l'égarer. Mais ſi d'eſpace en eſpace ce voyageur trouve ſur ſon chemin des ſignaux qui le lui indiquent, comme cela ſe voit en quelques provinces ; oh pour lors, il marche avec une ſécurité parfaite, & pourſuit ſa route ſans la moindre inquiétude.

Telle eſt en effet la conduite que nous devons tenir, pour nous décider entre les différentes ſociétés qui ſe diſent Chrétiennes. C'eſt la plus nom-

breuſe que nous devons ſuivre ; car il n'en eſt pas de la foi comme des mœurs. En fait de mœurs, il faut ſuivre le petit nombre ; mais en fait de foi, c'eſt à la multitude qu'il faut s'attacher. Voilà une premiere regle ; il en eſt encore une ſeconde ; c'eſt que la vraie Egliſe a des caracteres qui lui ſont propres. Ce ſont comme des ſignaux publics qui nous montrent le chemin pour aller à Dieu. Ces ſignaux ſont les notes qui diſtinguent l'Egliſe Catholique de toutes les ſociétés qui ſe diſent Chrétiennes & qui ne le ſont pas.

En effet, quoiqu'une ſociété faſſe extérieurement profeſſion du Chriſtianiſme, elle n'eſt pas véritablement Chrétienne, ſi elle ne croit la doctrine enſeignée par Jeſus-Chriſt, ſi elle ne reçoit les ſacremens inſtitués par Jeſus-Chriſt, ſi elle n'obéit aux paſteurs établis par Jeſus-Chriſt. Or, toute ſociété différente de l'Egliſe Romaine rejette ou la doctrine, ou les ſacrements, ou les paſteurs établis par Jeſus-Chriſt ; par conſéquent, elle n'eſt pas véritablement Chrétienne. Elle en porte le nom ; elle n'en a point la réalité : *Hæretici non ſunt vero nomine Chriſtiani.*

Saint Pacien.

Or, comment montrerons-nous que toutes les ſociétés, différentes de l'Egliſe Romaine, manquent, au moins, d'une des conditions que nous venons de dire ? C'eſt en faiſant voir que les quatre notes, eſſentielles à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, conviennent à l'Egliſe Romaine, & ne convien-

Notes de la vraie Egliſe.

nent

nent qu'à elle ſeule. Ces notes ſont l'unité, la ſainteté, l'univerſalité & l'apoſtolicité. Sur cela nous avons trois choſes à prouver : 1°. que ces quatre notes ſont eſſentielles à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt; 2°. que ces quatre notes conviennent évidemment à l'Egliſe Romaine ; 3°. que ces quatre notes ne conviennent à aucune des autres égliſes.

Etabliſſons d'abord la premiere vérité : ſavoir, que ces quatre notes ſont eſſentielles à la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt. Rien n'eſt ſi facile à prouver. En effet, l'Egliſe de Jeſus-Chriſt doit eſſentiellement être *Une*. Pourquoi ? parce que la vérité eſt une, & que Jeſus-Chriſt, qui eſt la vérité eſſentielle ne peut pas approuver également deux ſociétés, dont l'une regarde comme vrai ce que l'autre regarde comme faux. L'Egliſe de Jeſus-Chriſt doit être *Sainte*. Pourquoi ? parce qu'elle eſt deſtinée à nous procurer la ſainteté ; ſoit la ſainteté commencée dans ce monde, ſoit la ſainteté conſommée dans le ciel. Or, elle ne pourroit nous procurer l'une & l'autre, ſi elle n'étoit ſainte elle-même ; il faut donc néceſſairement qu'elle ſoit ſainte. L'Egliſe de Jeſus-Chriſt doit être *Univerſelle*. Pourquoi ? parce qu'elle eſt établie pour toutes les nations de l'univers. Bien différente de la Synagogue, qui n'étoit faite que pour les enfans d'Abraham, l'Egliſe de Jeſus-Chriſt eſt faite pour tous les enfans d'Adam. L'Egliſe de

Jeſus-Chriſt doit être *Apoſtolique*. Pourquoi ? parce que c'eſt des apôtres que Jeſus-Chriſt s'eſt ſervi, comme d'autant de coopérateurs, pour établir ſa Religion ; par conſéquent, une religion qui ne vient pas des apôtres n'eſt sûrement pas la Religion de Jeſus-Chriſt.

Mais, outre ces raiſons fondamentales qui prouvent que la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt doit avoir ces quatre notes ; c'eſt que les Proteſtants (contre leſquels nous parlons ſpécialement ici) conviennent de ce principe avec nous. Ils enſeignent expreſſément, dans leur Catéchiſme de *Charenton*, que la vraie Egliſe doit être une, ſainte, univerſelle & apoſtolique. Et quand ils n'en conviendroient pas, il ſeroit fort aiſé de leur faire voir qu'ils en doivent convenir. En voici la raiſon ; ils font profeſſion de recevoir, auſſi-bien que nous, les quatre premiers conciles généraux, & cela, diſent-ils, parce qu'ils ont été tenus dans des ſiecles où l'Egliſe Romaine étoit encore la vraie Egliſe. Or, un des articles du ſecond concile général, tenu à Conſtantinople, eſt celui-ci : *Credo unam, ſanctam, catholicam & apoſtolicam Eccleſiam.* Voilà donc un principe qui nous eſt commun avec eux, un principe d'où ils partent auſſi-bien que nous. Il eſt donc évident que, de leur aveu, la vraie Egliſe doit avoir les quatre notes que nous venons de dire.

Il ne s'agit plus maintenant que de prouver

deux choſes ; ſavoir, que ces quatre notes conviennent à l'Egliſe Romaine, & qu'elles ne conviennent point à la ſociété des Proteſtants. Mais avant de deſcendre dans le détail des preuves, il y a encore deux obſervations à faire.

La premiere, c'eſt que par l'Egliſe Romaine nous n'entendons pas ici préciſément cette Egliſe particuliere de Rome, qui eſt gouvernée par le pape, comme chaque diocèſe eſt gouverné par ſon évêque. Mais nous entendons toutes les Egliſes Catholiques du monde Chrétien qui ſont unies de communion avec l'Egliſe de Rome, & qui la regardant comme le centre de l'unité, peuvent être appellées l'Egliſe Romaine, en ce qu'elles ſont partie de l'Egliſe univerſelle, qui reconnoît l'Egliſe particuliere de Rome comme l'Egliſe principale, & comme celle qui eſt le chef de toutes les autres.

La ſeconde obſervation, c'eſt qu'on peut appliquer à tous les Hérétiques en général, ce que nous dirons des Proteſtants en particulier. Nous ne préférons ceux-ci aux autres que parce que ce ſont ceux avec leſquels nous avons plus de rapport dans notre Europe ; mêlés avec les Catholiques dans pluſieurs royaumes, & ſur-tout dans notre France, ils ſont plus dangereux pour nous, & il importe extrêmement de précautionner les fideles contre leur ſéduction. Mais ce que nous dirons de ces Hérétiques, il ne tiendra qu'au lecteur d'en

faire l'application à tous les autres, soit ceux qui les ont précédés, soit ceux qui les ont *suivis*.

Venons maintenant au détail des quatre notes qui sont, comme nous l'avons dit, l'unité, la sainteté, l'universalité (*a*) & l'apostolicité. Faisons voir, 1°. qu'elles conviennent à l'Eglise Romaine; 2°. qu'elles ne conviennent pas à la société des Protestants. Mais comme il nous reste trop peu de tems pour les expliquer ici toutes quatre, contentons-nous de parler aujourd'hui de la premiere, & remettons les trois autres à la Conférence suivante.

Unité de l'Eglise Romaine.

L'Eglise Romaine est une dans sa doctrine, une dans ses sacrements, une dans ses pasteurs. Elle est une dans sa doctrine, par l'unité des lieux. Ce qu'on croit ici comme de foi, est cru de même dans toutes les paroisses de ce diocèse, dans tous les diocèses de cette province, dans toutes les provinces de ce royaume, dans tous les royaumes de l'Europe. Il est cru comme de foi dans toutes les Eglises de la Chine & du Tonquin, du Brésil & du Canada, de la Turquie & de l'Arménie, de

(*a*) Je dis toujours *universalité*, au lieu de *catholicité*, de peur que nos adversaires ne nous accusent de mettre en principe ce qui est en question. Mais l'unique différence entre ces deux mots, c'est que l'un est françois, & l'autre est grec, car tous deux signifient la même chose.

la Perſe & de l'Egypte; car il y a des Catholiques dans tous ces différents pays. Voilà pour l'unité des lieux.

On peut dire la même choſe de l'unité des tems. Ce qu'on y enſeigne aujourd'hui comme de foi, on l'enſeignoit hier; ce qu'on enſeigne cette année, on l'enſeignoit l'année précédente; ce qu'on enſeigne dans le dix-huitiéme ſiecle, on l'enſeignoit dans le dix-ſeptiéme, dans le ſeiziéme, dans le quinziéme, & ainſi de ſiecle en ſiecle, en remontant juſqu'à celui des apôtres, de qui les fideles d'aujourd'hui ont reçu leur doctrine par une chaîne de tradition ſucceſſive qui ne s'eſt point interrompue depuis leur tems juſqu'à nos jours. On a toujours cru & toujours enſeigné de la même maniere.

L'Egliſe Romaine eſt une dans la réception des ſacrements. Unité pour le nombre, unité pour la matiere & la forme eſſentielle, unité pour la maniere au moins générale de les adminiſtrer. Unité pour le nombre; on y compte ſept ſacrements, ni plus ni moins, comme s'exprime le concile de Florence : *Septem ſunt ſacramenta, nec plura, nec pauciora.* Demandez à tous les Catholiques de Rome & de Naples, de Vienne & de Madrid, de Paris & de Londres, de Québec & de Pékin, de Conſtantinople & d'Iſpahan, en un mot, à ceux qui dans toutes les parties de l'univers ſe font gloire d'être Catholiques, combien

il y a de ſacrements ; ils vous répondront tous : *Il y en a ſept.* Ils vous diront de même avec la plus grande uniformité que l'eau eſt la matiere du baptême, le pain & le vin celle de l'euchariſtie, le ſaint chrême, béni par l'évêque, celle de la confirmation, &c. Ce que nous diſons de la matiere, on peut le dire de la forme eſſentielle ; elle eſt la même dans toutes les parties du monde.

L'Egliſe Romaine eſt une, par la ſoumiſſion aux mêmes paſteurs. Il n'y a dans cette Egliſe qu'un ſeul paſtorat, qu'un ſeul régime, qu'un ſeul gouvernement, qui eſt un gouvernement monarchique, tempéré d'ariſtocratie ; le pape en eſt le chef, & ſous lui les évêques en ſont les chefs ſubalternes ; quand je dis *ſous lui*, je ne prétends pas inſinuer que les évêques ne ſont que les vicaires du pape ; non, ce ſeroit une erreur. Les évêques ont de droit divin l'autorité ſur leurs diocèſes ; & c'eſt, comme dit ſaint Paul, le Saint-Eſprit lui-même qui les a établis pour gouverner l'Egliſe de Dieu. Ainſi, par rapport au paſtorat, tout ſe réduit à l'*unité ;* un ſeul paſteur, un ſeul chef de l'égliſe, un ſeul vicaire de Jeſus-Chriſt, un ſeul ſucceſſeur de ſaint Pierre, l'évêque de Rome.

Mais, dira-t-on, comment ſe peut-il faire qu'il n'y ait qu'un ſeul paſteur, pendant qu'on en voit une ſi grande multitude. Il y a dans la ville de N... neuf, dix, douze paroiſſes qui ont chacune un paſteur qui la gouverne ; voilà donc

dans une ſeule ville neuf, dix, douze paſteurs, au lieu d'un. Non. Tous ces paſteurs ou curés ſe réduiſent à l'unité, parce qu'ils reconnoiſſent tous l'évêque de N... pour leur ſupérieur légitime. Or, ce que je dis des curés, par rapport à leur évêque, je le dis des évêques, par rapport à leur métropolitain. Il y a dans la province de N... ſix, neuf, douze évêques; mais ils ſe réduiſent tous à l'*unité*, parce qu'ils reconnoiſſent l'archevêque de N... pour ſupérieur. De même, il y a dix-huit archevêques en France; mais tous ces archevêques ſe réduiſent à l'*unité*, parce qu'ils reconnoiſſent le ſouverain pontife pour leur ſupérieur. Il en eſt de même de tous les primats & de tous les patriarches du monde catholique; ils ſe réuniſſent tous au centre de l'*unité*, dans la perſonne de l'évêque de Rome, de qui ils reçoivent le *pallium* pour les fonctions archiépiſcopales, à qui ils s'adreſſent pour décider du dogme en dernier reſſort, par qui ſeul ſe font l'érection des nouveaux évêchés & la ſuppreſſion des anciens, l'inſtallation des nouveaux évêques, & la dépoſition de ceux d'entr'eux qui délinqueroient dans leur miniſtere (*a*).

(*a*) C'eſt ce qui s'eſt paſſé dans tous les tems; c'eſt à Rome qu'on s'adreſſa quand on voulut dépoſer ſaint Athanaſe & ſaint Jean-Chryſoſtôme, & ce fut le pape qui maintint l'un & l'autre dans ſon ſiege. Ce fut

Il eſt donc évident que l'Egliſe Romaine a la plus parfaite *unité :* l'*unité* dans la croyance de la même doctrine ; l'*unité* dans la réception des mêmes ſacrements ; l'*unité* dans l'obéiſſance aux mêmes paſteurs. Voyons maintenant ſi nous trouverons cette triple *unité* dans la ſociété des Proteſtants. Ah ! mes freres, quelle différence ! ils n'ont aucune de ces trois *unités.* Entrons dans le détail, & commençons par l'unité de la doctrine.

Les Proteſtans n'ont pas l'unité.

Non, les Proteſtants n'ont pas l'unité de la doctrine, & ils ne peuvent pas l'avoir ; ils ne l'ont point, puiſque parmi eux, les uns approuvent ce que les autres condamnent. Ceux-ci regardent comme un dogme de foi, ce que ceux-là regardent comme une héréſie. En effet, les Proteſtants (*a*) n'ont point entr'eux l'*unité* de la doctrine ; puiſque d'un côté les Luthériens regardent l'article de la préſence de Jeſus-Chriſt comme une vérité de foi, & que d'une autre part, les Calviniſtes regardent cet article comme une idolâtrie. Les Calviniſtes à leur tour tiennent la juſ-

---

Rome qui chaſſa Photius du ſien, & qui y rétablit le patriarche ſaint Ignace.

(*a*) Par les Proteſtants, nous entendons, comme tout le monde ſait, les Luthériens & les Calviniſtes qui ſe donnerent à eux-mêmes le nom général de Proteſtants en ne faiſant qu'une cauſe commune pour les deux branches de la réforme. *Voyez M. Boſſuet, dans ſon Hiſt. des Var.*

tice imputative pour un point inconteſtable de la religion, & les Luthériens la tiennent pour une extravagance.

D'ailleurs, ce ne ſont pas ſeulement les Luthériens qui ſont oppoſés aux Calviniſtes ſur la doctrine, & les Calviniſtes aux Luthériens, mais les Luthériens entr'eux, & les Calviniſtes entr'eux ont une oppoſition formelle ſur un grand nombre d'articles importans de la religion. Par exemple, de la ſecte des Luthériens ſont ſorties celle des Anabaptiſtes & celle des Sociniens; des Anabaptiſtes qui prétendent que le baptême des petits enfans eſt invalide, & qui conſéquemment donnent un ſecond baptême à ceux qui deviennent membres de leur ſociété; des Sociniens qui attaquent la divinité de Jeſus-Chriſt, & qui ne le reconnoiſſent pas pour conſubſtantiel à Dieu ſon pere. De la ſecte des Calviniſtes ſont nées celle des Gomariſtes & celle des Arminiens; des Gomariſtes qui, Calviniſtes rigides, ſoutiennent ſur la prédeſtination, la grace & la réprobation poſitive le ſyſtême de Calvin dans toute ſon étendue; des Arminiens qui, Calviniſtes mitigés, ont horreur des conſéquences effrayantes qui ſuivent de ces principes de leur maître, & voudroient, à cet égard, ſe rapprocher de l'Egliſe Romaine.

Il y a même entre les uns & les autres une infinité de divers ſentiments ſur un grand nombre de points importans de leur réforme. Dès la

naiſſance de cette prétendue réforme, ils changerent de croyance, ſelon les circonſtances différentes où ils ſe trouverent. Combien de profeſſions de foi n'ont-ils pas publiées, parmi leſquelles il n'y en avoit pas deux qui ſe reſſemblaſſent parfaitement. La confeſſion d'Ausbourg, qui fut celle à laquelle on s'en tint d'abord, fut réformée par une ſeconde, qui le fut bientôt elle-même par une troiſiéme, ſans que celle-ci pût encore contenter tout le monde. Les nouvelles formules de foi réformerent toutes celles qui les avoient précédées. On y ajouta, on en retrancha, on les modifia. D'où venoient tant de viciſſitudes dans des objets qui en devoient être ſi peu ſuſceptibles? De ce qu'ayant une fois abandonné le centre de l'*unité*, ils ne ſavoient plus à quoi s'en tenir, & qu'ils étoient, comme dit ſaint Paul, flottants à tout vent de doctrine: *Fluctuantes omni vento doctrinæ.*

C'eſt ce que l'illuſtre M. Boſſuet, évêque de Meaux, leur a fait voir dans ſon ouvrage des Variations. Il leur a invinciblement montré que depuis le commencement de leur prétendue réforme, juſqu'au tems où il écrivoit, ils n'avoient été conſtants que dans leur inconſtance; & depuis ce tems-là, combien n'ont-ils pas encore varié? En Angleterre, par exemple, combien n'y a-t-il pas de différentes religions? On en compteroit plus de cinquante: les Epiſcopaux, les Presbyté-

riens ou Puritains, les Conformiſtes, les Non-conformiſtes, les Trembleurs; que ſais-je? La croyance d'un Anglois ne reſſemble aſſez ſouvent en rien à celle d'un autre Anglois (*a*); chacun d'eux croit ce que bon lui ſemble, & la continuelle agitation des flots qui environnent ces inſulaires, ne repréſente pas mal celle où ſe trouvent la plûpart d'entr'eux ſur les objets de la religion.

(*a*) C'eſt ce qu'avoua dans une voiture publique un homme de cette nation à un Catholique qui s'y trouvoit avec lui. Celui-ci ſachant que le premier étoit Anglois, lui demanda de quelle religion il étoit. Il parcourut les différentes ſectes qui dominent en Angleterre, les Epiſcopaux, les Preſbytériens, &c. & le pria de lui dire laquelle de toutes étoit la ſienne. Je ne ſuis rien de tout cela, lui dit l'Anglois. Je me ſuis fait une religion à part pour moi, pour ma femme & pour mes enfans; avec cela nous vivons le plus tranquillement du monde, ſans nous embarraſſer de tout le reſte. Apparemment, lui repliqua le Catholique, vous eſpérez que Dieu vous fera auſſi un paradis à part, pour vous, pour votre femme & pour vos enfans; car n'ayant pas été unis avec les autres dans ce monde, vous ne comptez pas ſans doute être unis avec eux dans le ciel.

Nous-mêmes avons trouvé à peu près la même choſe dans une ſemblable voiture, en la perſonne du gendre d'un miniſtre Anglois. Dans une longue converſation que nous eûmes enſemble, il me parut n'avoir point de religion fixe, & finit par nous dire que tout cela étoit aſſez indifférent, & que pourvu qu'on reconnoiſſe l'exiſtence d'un Dieu, on pouvoit très-bien faire ſon ſalut.

Quelques-uns même deviennent indifférents ſur la religion, au point de regarder toutes les religions comme bonnes, & de donner dans un tolérantiſme qui met tout ce qui la concerne au rang des choſes purement arbitraires. Voilà où conduit le malheur qu'on a eu de quitter une fois le centre de l'*unité*. Quand on a fait ce premier pas, le reſte ne coûte preſque plus, & l'on tombe d'abîme en abîme, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à l'indifférence pour toutes les religions.

Cette variété de ſentiments de ceux qui ont quitté l'Egliſe eſt admirablement repréſentée par ſaint Auguſtin, qui diſoit, en parlant des Donatiſtes & des autres Hérétiques de ſon ſiecle, en combien de ſectes ſe ſont partagés ceux qui ſe ſont ſéparés de l'*unité* de l'Egliſe : *In quot fruſta diviſi ſunt qui ſe ab unitate diviſerunt?* Longtems avant lui Tertullien avoit dit à peu près la même choſe, en parlant des Marcionites & des Valentiniens : Ils ne ſont point unis enſemble par la même croyance, diſoit-il, & nous n'avons pas lieu d'en être ſurpris ; les Marcionites & les Valentiniens ont autant de droit d'abandonner la doctrine de Marcion & de Valentin, que Marcion & Valentin ont eu droit d'abandonner la doctrine de l'Egliſe.

Nous pouvons dire aujourd'hui la même choſe au ſujet des Luthériens & des Calviniſtes. Il s'en faut bien que leur croyance s'accorde toujours avec

celle de leurs maîtres. Un Luthérien a autant de droit de ſe ſéparer de Luther, & un Calviniſte, de Calvin, que Luther & Calvin en ont eu de ſe ſéparer de l'Egliſe. Auſſi pluſieurs Proteſtants ne ſe font-ils pas aujourd'hui une affaire de penſer très-différemment de l'un & de l'autre (*a*).

Tout ce que nous venons de dire montre évidemment que les Proteſtants n'ont pas l'*unité* de la croyance; mais nous avons avancé de plus qu'ils ne peuvent pas même l'avoir; c'eſt ce qu'il faut prouver maintenant. Nous l'avons cette *unité*, nous autres Catholiques, parce que nous avons un centre commun auquel nous nous réuniſſons; mais les Proteſtants n'en ont pas. Quel ſeroit leur point central, leur point de réunion? Seroit-ce l'Ecriture? mais l'Ecriture eſt une regle morte que chacun tire de ſon côté, & qu'il fait plier com-

(*a*) Il y a peu d'années qu'un Proteſtant répondit à quelqu'un qui lui objectoit une abſurdité qu'a enſeignée Luther: *Si Luther a dit cela, il a eu tort...* Fort bien... Mais ſi Luther a eu tort en cela, ne devez-vous pas craindre qu'il n'ait eu tort en bien d'autres choſes; qu'il n'ait eu tort en ſe révoltant contre l'Egliſe ſa mere; qu'il n'ait eu tort en arrachant de ſon ſein des provinces & des royaumes; qu'il n'ait eu tort en vomiſſant des imprécations contre l'oint du Seigneur, le vicaire de Jeſus-Chriſt, le ſucceſſeur de ſaint Pierre, & par conſéquent que vous n'ayez eu tort vous-même en le ſuivant dans ſa révolte?

me il lui plaît. Il n'y a point d'hérétique qui n'allegue l'Ecriture en faveur de ſon ſyſtême. Que répondront les Proteſtants à un Socinien qui pour prouver que Jeſus-Chriſt n'eſt pas égal à Dieu ſon pere, citera le texte de l'Ecriture : *Pater major me eſt?* Que répondront-ils à un Anabaptiſte qui, pour montrer qu'on ne doit point baptiſer les petits enfans, citera ce paſſage de l'Evangile : *Ite, docete omnes gentes, baptiſantes eos...* ? Ils auront beau dire à l'un & à l'autre que ce n'eſt pas là le ſens de l'Ecriture; l'un & l'autre leur répondra que ces paſſages ſont clairs, & qu'ils prouvent évidemment la vérité de leur doctrine. Les Proteſtants diront-ils que l'eſprit particulier leur dicte que ces textes doivent ſe prendre de la maniere qu'ils l'expliquent? L'Anabaptiſte & le Socinien répondront que l'eſprit particulier leur dicte le contraire. Lequel des deux croira-t-on préférablement à l'autre? Ils n'auront point de regle fixe, & la diſpute ne finira point.

Mais c'eſt ici le lieu d'expliquer plus en détail la contradiction évidente qui ſe trouve dans cet eſprit particulier, auquel les Proteſtants réduiſent, en derniere analyſe, l'adhéſion qu'ils donnent à leurs articles de foi.

Vous me dites que vous vous en tenez à la parole de Dieu, contenue dans l'Ecriture; mais qui vous a dit que ce livre, que vous tenez en main, contient la vraie parole de Dieu? Moi, Catho-

lique, je n'en doute pas qu'il ne la contienne; parce que je reçois ce livre de la main de l'Eglise qui m'en assure, & que j'apprends de saint Augustin à ne pas croire même à l'Evangile, si je n'y suis porté par l'autorité de l'Eglise : *Non crederem Evangelio, nisi me Ecclesiæ Catholicæ commoveret auctoritas.* Mais vous, Protestant, qui n'avez pas cette ressource, quelle assurance avez-vous que ce livre est dicté par l'Esprit-Saint? C'est, dites-vous, l'esprit particulier qui me montre, par le goût spirituel que je trouve dans ce livre, que c'est la vraie nourriture de mon ame, comme je distingue le pain qui est la nourriture de mon corps, par le goût sensible que je trouve en le mangeant.

Cela est à merveille; mais puisqu'il y a tel livre que le Calviniste regarde comme la vraie parole de Dieu, pendant que le Luthérien regarde le même livre comme ne la contenant pas, & que tous deux me disent que c'est l'esprit particulier qui leur enseigne, à l'un que cela est, & à l'autre, que cela n'est pas; il faut nécessairement qu'il y en ait un des deux qui se trompe, puisque deux propositions contradictoires ne peuvent pas être toutes deux vraies.

Prenons, par exemple, l'épître de l'apôtre saint Jacques (*a*). Je présente cette épître à un Luthé-

(*a*) Il est bon d'observer ici en passant l'orgueilleuse

rien, & je lui demande : Eſt-ce là un livre canonique ? Non, me répond-il. Mais, qui eſt-ce qui vous l'apprend qu'il ne l'eſt pas ? C'eſt, ajoute-t-il, l'eſprit particulier. Je préſente enſuite la même épître à un Calviniſte ; je lui fais la même queſtion, & il me fait une réponſe toute contraire à celle du Luthérien. Il reconnoît cette épître pour un livre de l'Ecriture, & qui contient la vraie parole de Dieu. Je lui demande : qui eſt-ce qui vous l'apprend que c'eſt-là un livre canonique ? C'eſt, répond-il, l'eſprit particulier. Quoi, Meſſieurs, le même eſprit particulier vous dit à vous, Calviniſte, que ce livre eſt canonique, & à vous, Luthérien, qu'il ne l'eſt pas. Votre eſprit particulier eſt donc évidemment l'eſprit de menſonge.

Le fait ſuivant, dont nous ſommes sûrs (*a*),

---

opiniâtreté du premier chef de la prétendue réforme. Luther ayant enſeigné que les bonnes œuvres ſont inutiles au ſalut, on lui montra dans l'épître de ſaint Jacques que les bonnes œuvres y ſont extrêmement recommandées. En conſéquence il effaça cette épître du nombre des livres canoniques. Quand on lui reprocha l'audace qu'il avoit eue de faire de ſa propre autorité ce retranchement à l'Ecriture ; il ne répondit autre choſe, ſinon qu'il le vouloit, & que ſa volonté devoit tenir lieu de toute raiſon. *Ego Martinus Luther, ſic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.* Quelle arrogance !

(*a*) Ce fait s'eſt paſſé à Caën en Normandie en 1768

va confirmer cette vérité. Une famille Calviniſte s'occupant, un jour de dimanche, à faire une lecture de piété; une voiſine, auſſi Calviniſte, entra dans la maiſon, & s'aſſit avec les autres pour écouter ce qu'on liſoit. Après qu'on eut lu quelques pages, elle s'écria : *Mon Dieu, que cela eſt beau ! on voit bien que c'eſt l'Eſprit-Saint qui parle.* L'Eſprit-Saint, lui dit-on ? vous n'y penſez pas. *Comment*, repliqua-t-elle, *eſt-ce que ce n'eſt pas l'Ecriture Sainte que vous liſez ?* Hé non, lui répondit-on, c'eſt une hiſtoire. . . *Ah, je me ſuis trompée, j'ai cru que c'étoit la Sainte Ecriture.* Le gros de l'aſſemblée ne pouſſa pas les réflexions plus loin ; mais une des Calviniſtes, qui étoit préſente, en fit une qui paroît bien naturelle. Voilà, ſe dit-elle, une perſonne qui a pris une ſimple hiſtoire pour l'Ecriture. L'eſprit particulier ne lui a donc pas fait diſcerner ce qui eſt Ecriture Sainte, de ce qui ne l'eſt pas. Nos miniſtres nous trompent donc quand ils nous diſent que cet eſprit particulier ne manque jamais de nous faire faire ce diſcernement. Mais ſi nos miniſtres

---

ou 1769. La perſonne, après avoir été catéchiſée par M. Jouvin, alors licencié en théologie, & aujourd'hui docteur & profeſſeur dans l'univerſité de Caën, fit ſon abjuration entre les mains du célebre M. *Vicaire*, curé de la paroiſſe de ſaint Pierre, dans l'égliſe des religieuſes de Notre-Dame de Charité.

nous trompent en cela, ils pourroient bien nous tromper dans tout le reſte. Notre religion pourroit donc bien n'être pas la véritable; il faut que je me faſſe inſtruire; elle le fit. On lui montra la fauſſeté du Calviniſme, & elle fit, au bout de quelque tems, ſon abjuration publique.

Il eſt donc inconteſtable que l'eſprit particulier ne fait pas toujours diſcerner les livres ſaints d'avec ceux qui ne le ſont pas. Mais je vais encore plus loin, & je veux bien, contre l'évidence même, accorder pour un moment à nos adverſaires qu'ils ſont toujours aſſurés que tel livre eſt un livre ſaint. Je leur demande, qui eſt-ce qui vous dirigera dans la lecture de ce livre? Car enfin, les livres ſaints ont des endroits obſcurs & difficiles à comprendre. C'eſt ſaint Pierre qui nous l'enſeigne, en nous parlant des épîtres de ſaint Paul; & ce que ce prince des apôtres nous enſeigne, notre expérience nous le confirme tous les jours, & doit le confirmer dans l'eſprit des Proteſtants mêmes. L'Anabaptiſte, par exemple, n'explique point ce paſſage: *Docete omnes gentes*, de la même maniere que le fait le Luthérien. Cependant tous deux s'autoriſent de l'eſprit particulier. Mais laiſſons-là, ſi l'on veut, l'Anabaptiſte; & reprenons le parallele que nous avons inſtitué d'abord entre le Luthérien & le Calviniſte.

Je demande au Luthérien, comment entendez-

vous ce paſſage de Jeſus-Chriſt dans l'Evangile: *Hoc eſt corpus meum*, ceci eſt mon corps? Je l'entends, me dit-il, dans le ſens réel; & cela ſignifie que le corps de Notre-Seigneur eſt réellement préſent dans l'Euchariſtie. (Car il n'eſt pas inutile de remarquer ici que les Luthériens reconnoiſſent, comme nous, la préſence réelle de Jeſus-Chriſt au ſaint ſacrement.) Je demande enſuite au Calviniſte, comment entendez-vous ce paſſage de Jeſus-Chriſt; *Hoc eſt corpus meum*, ceci eſt mon corps? Je l'entends, me dit-il, dans le ſens figuré; & cela ne ſignifie autre choſe ſinon que le corps de Jeſus-Chriſt n'eſt qu'en figure dans l'Euchariſtie, mais qu'il n'y eſt pas réellement préſent. Mais vous, Luthérien, qui eſt-ce qui vous dit que le corps de Jeſus-Chriſt eſt réellement préſent dans l'Euchariſtie? C'eſt l'eſprit particulier. Et vous, Calviniſte, qui eſt-ce qui vous dit que ce paſſage ſignifie que le corps de Jeſus-Chriſt n'eſt pas réellement préſent dans l'Euchariſtie? C'eſt l'eſprit particulier. Voilà donc encore un eſprit particulier qui vous trompe; puiſque ſur le même objet, il vous dit à vous, Luthérien, *cela eſt*; & à vous, Calviniſte, *cela n'eſt pas*. Si ce n'eſt pas là une démonſtration, je ne ſais plus où en trouver. Il eſt donc clair non-ſeulement que les Proteſtants n'ont pas, mais qu'ils ne peuvent pas même avoir l'*unité* de la doctrine.

Voyons maintenant s'ils ſeront plus heureux dans l'*unité* des ſacrements. Cet article ne nous arrêtera pas beaucoup ; puiſque pour le décider, il ne faut que la moindre teinture de la doctrine que les Luthériens & les Calviniſtes enſeignent là-deſſus. Les premiers admettent deux ſacrements, le baptême & l'euchariſtie; les ſeconds n'admettent que le baptême. Nous pourrions montrer à ceux-là qu'en retranchant cinq ſacrements, & à ceux-ci qu'en en retranchant ſix, ils ſont contraires aux peres de l'Egliſe, qui en ont toujours reconnu ſept; mais cela nous meneroit trop loin; & il ne s'agit ici que de leur faire voir qu'en cela, comme en tout le reſte, ils n'ont pas entr'eux cette *unité* dont nous parlons ; puiſqu'ils ſe contrediſent les uns les autres ſi évidemment.

Finiſſons par ce qui regarde l'unité du paſtorat. Ici, il faut convenir que les Proteſtants conſervent l'*unité* juſqu'à un certain point; puiſque les Luthériens & les Calviniſtes ſont parfaitement d'accord entr'eux dans leur révolte contre le ſouverain pontife, & dans l'horreur qu'ils ont tous de ce premier chef de l'Egliſe de Dieu. Oh ſur cela ils ſe réuniſſent de maniere qu'il ſeroit aſſez difficile de dire leſquels des uns & des autres ont témoigné plus de fureur dans les efforts qu'ils ont faits pour renverſer le trône pontifical. L'unique différence que j'y trouve, c'eſt que Luther & les ſiens ont commencé la ſecouſſe qu'ils lui ont don-

née, & que Calvin, avec ſes ſectateurs, l'a ſecondé de ſon mieux. Ni ceux-ci, ni ceux-là ne veulent de l'évêque de Rome, & n'ont rien négligé pour lui arracher la thiare. Mais en cela même, quelle variété entr'eux dans le ſupplément qu'ils apportent au gouvernement du pape!

Parmi les Luthériens, les uns ont des évêques; les autres n'ont que des prêtres. Les Calviniſtes, au contraire, ne veulent ni des prêtres, ni des évêques; & parmi les uns & les autres, il y a preſque autant de manieres de gouverner les égliſes qu'il y a d'égliſes différentes; ce qui montre qu'il n'y a chez eux aucun principe d'*unité*, par rapport au régime, au gouvernement, au paſtorat.

Reprenons tout ce que nous venons de dire. Les Proteſtants n'ont aucune *unité*; ni l'*unité* dans la croyance de la doctrine, ni l'*unité* dans la réception des ſacrements, ni l'*unité* dans la ſoumiſſion aux vrais paſteurs. Cependant cette triple *unité* eſt eſſentielle à la vraie Egliſe. Donc la ſociété des Proteſtants n'eſt pas la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt. Au contraire, l'Egliſe Romaine a cette triple *unité*, comme nous l'avons montré plus haut. Elle a donc, & elle a ſeule la premiere note qui convient à la véritable Egliſe.

Soyez à jamais béni, Seigneur, de nous avoir placés dans cette unique bergerie qui ne recon-

noît qu'un unique paſteur : *Unum ovile & unus paſtor.* Ne permettez pas que nous en ſortions jamais, & faites aux brebis errantes qui en ſont ſorties, la grace d'y rentrer au plutôt ; afin que n'ayant tous qu'un paſteur en ce monde, nous n'ayons tous un jour qu'un ſeul chef dans le ciel, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE DOUZIÉME,

Contre les Hérétiques.

LES TROIS DERNIERES NOTES DE LA VRAIE EGLISE DE JESUS-CHRIST.

Si Eccleſiam non audierit, ſit tibi ſicut Ethnicus.
S'il n'écoute pas l'Egliſe, regardez-le comme un Payen.
Lucæ, c. 18, *v.* 17.

QU'EST-CE que Jeſus-Chriſt nous fait entendre ici dans le parallele qu'il établit entre ceux qui n'écoutent pas l'Egliſe & les Payens ? C'eſt que comme ceux-ci n'entreront jamais dans le ciel, s'ils n'embraſſent la religion du vrai Dieu ; ceux-là n'y entreront jamais non plus, s'ils ne rentrent dans le ſein de l'Egliſe, dont ils ont le malheur d'être ſéparés. Il ne tient qu'à eux de voir le tort qu'ont eu leurs peres de s'arracher de ſon ſein,

& le tort qu'ils ont eux-mêmes de ne s'y pas réunir. En effet la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt a des notes auxquelles il eſt impoſſible de la méconnoître; & ces notes, qui ſe trouvent dans l'Egliſe Romaine, ne ſe trouvent point dans la ſociété des Proteſtants. Nous l'avons fait voir dans la derniere Conférence, par rapport à l'*unité*. L'Egliſe Romaine eſt *une*, & la prétendue réforme ne l'eſt pas. Ne revenons point ſur cet article qui eſt ſuffiſamment prouvé.

Paſſons aux trois autres qui ne le ſont pas encore; faiſons voir que l'Egliſe Romaine eſt *ſainte*, qu'elle eſt *univerſelle*, qu'elle eſt *apoſtolique*, & que l'égliſe des Proteſtants n'eſt rien de tout cela. Voilà ce qui va nous occuper aujourd'hui. Commençons par implorer l'aſſiſtance du ciel. L'Egliſe félicite la très-ſainte Vierge du bonheur qu'elle a eu de détruire toutes les héréſies dans le monde (*a*). Félicitons-l'en à ſon exemple, & lui diſons avec l'ange : *Ave Maria.*

N'ATTENDEZ pas de nous, mes freres, quand nous diſons que l'Egliſe Romaine eſt ſainte, que nous entreprenions de prouver que tous les membres qui la compoſent ayent acquis la ſainteté;

(*a*) *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreſes ſola interemiſti in univerſo mundo.* Ex off. parvo B. M. V. in Breviario Romano.

l'expérience, hélas! ne nous montreroit que trop le contraire. Auſſi n'avons-nous garde de ſoutenir une fauſſeté ſi palpable; nous ſoutenons même que l'Egliſe eſt eſſentiellement compoſée de juſtes & de pécheurs.

Toutes les métaphores ſous leſquelles Jeſus-Chriſt nous repréſente ſon Egliſe dans l'Evangile en ſont des preuves. Il nous la repréſente tantôt ſous la figure d'une bergerie où il y a des brebis ſaines & malades, & tantôt ſous celle d'une aire, où il ſe trouve de la paille mêlée avec le froment; ici ſous la figure d'un champ où l'yvraie croît avec le bon grain; là ſous celle d'un filet qui contient de bons & de mauvais poiſſons. Ce n'eſt que dans l'Egliſe du ciel qu'il ne ſe trouvera plus de ſemblables mêlanges; mais dans celle de la terre, on doit s'attendre à voir les bons mêlés avec les méchans.

C'eſt donc en pure perte qu'un écrivain aſſez moderne vient s'écrier d'un ton d'enthouſiaſte : « *O admirable étendue de l'Egliſe ! elle contient tous les juſtes de la terre & tous les élus du ciel* ». Cette propoſition qui ſemble faite pour étendre l'Egliſe, n'a pour but que de la reſtreindre & de lui donner des bornes beaucoup plus étroites que ne le ſont celles que Jeſus-Chriſt lui a données. Auſſi l'Egliſe a-t-elle condamné cette doctrine qui, en effaçant les pécheurs du nombre des membres de cette Egliſe,

la rend par-là eſſentiellement inviſible, & renverſe conſéquemment tous les deſſeins de Jeſus-Chriſt. Nous n'avons donc garde, encore une fois, de prétendre que l'Egliſe Romaine ſoit tellement ſainte, qu'il n'y ait aucun de ſes enfants qui ne ſoit ſaint. En quel ſens lui donnons-nous donc ce glorieux titre ? Le voici.

L'Egliſe Romaine eſt *ſainte*, dans ſon auteur, qui eſt Jeſus-Chriſt ; dans ſes auteurs ſubalternes, qui ſont les apôtres ; dans ſes martyrs, dans ſes autres principaux membres, dans ſa doctrine, dans ſes ſacrements : reprenons.

Jeſus-Chriſt, l'auteur principal, ou plutôt l'unique auteur de la véritable Egliſe, eſt le ſaint des ſaints par excellence, la ſainteté eſſentielle, le vrai principe de toute ſainteté ; les apôtres qui ont été ſous Jeſus-Chriſt les auteurs ſubalternes & les premiers fondateurs de l'Egliſe étoient des ſaints du premier ordre ; les martyrs ſans nombre qui dans tous les ſiecles, & ſur-tout dans les trois premiers, ont ſigné la religion de leur ſang, étoient des ſaints, & de grands ſaints. La vraie ſainteté conſiſte dans la charité qui peut être plus ou moins grande. Or, il n'y a point, comme nous l'apprend Jeſus-Chriſt même, de charité plus grande, plus ſublime, plus héroïque que celle qui porte à donner ſa vie pour celui qu'on aime (*a*) ; tels

1°. Sainteté.

(*a*) *Majorem dilectionem nemo habet, quàm ut*

ont été ceux dont nous parlons. Ils ont tous donné leur vie pour Jeſus-Chriſt, & preſque tous l'ont donnée dans les plus horribles ſupplices. Si quelquefois ils obtenoient la couronne par une prompte mort, le plus ſouvent il la leur falloit acheter par une mort d'autant plus cruelle qu'elle étoit plus lente. Il ſemble qu'on chercha moins à les faire mourir, qu'à prolonger leur vie, afin de multiplier leurs tourments. Or, ces généreux athletes étoient tous membres de l'Egliſe Romaine. Leur ſang qui atteſtoit la vérité de la religion, n'atteſtoit pas moins la ſainteté de l'Egliſe Catholique, dont ils ſe faiſoient gloire d'être les enfans.

Tels furent les Clément & les Anaclet, les Juſtin & les Irénée, les Ignace & les Polycarpe; tels furent des millions d'autres. Un d'entr'eux, ſaint Hyppolite, qui avoit vécu dans le ſchiſme des Novatiens, déclara, en allant au ſupplice, qu'il mouroit enfant de l'Egliſe Romaine. *Ce n'eſt point à Novat qu'il faut s'attacher*, s'écria-t-il, *c'eſt à l'Egliſe de Rome.*

Les martyrs ne ſont pas les ſeuls qui ſe ſoient ſanctifiés dans l'Egliſe Romaine. Outre ces héros Chrétiens, combien de millions d'autres, deſquels on peut dire que le martyre leur a manqué

---

animam ſuam ponat quis pro amicis ſuis. Joannis 15, v. 13.

plutôt qu'ils n'ont manqué au martyre, & qui ſe ſont dédommagés du martyre de ſang qu'ils n'ont pas eu occaſion de ſouffrir, par le long & peut-être plus pénible martyre d'une vie laborieuſe & pénitente? Tels furent les Athanaſe & les Baſile, les Grégoire & les Jérôme, les Ambroiſe & les Auguſtin. Or, ces grands hommes, que les Proteſtants mêmes ſont obligés de révérer, à raiſon de leur éminente ſainteté, furent membres de l'Egliſe Romaine.

Que ne dirions-nous pas de tant d'autres qui, dans différents pays & dans différentes conditions, furent des modeles de la ſainteté la plus parfaite? On en compteroit des millions, ou plutôt on ne les compteroit pas, tant leur multitude eſt prodigieuſe. Combien de rois & de reines ſur le trône, combien de religieux & de religieuſes dans le cloître, combien de vertueux époux & de ſaintes épouſes dans le mariage? Mais toutes ces perſonnes ſe firent gloire d'être membres de l'Egliſe Catholique; ils croyoient ce que nous croyons, & pratiquoient ce que nous pratiquons. Comme nous, ils invoquoient les ſaints, ils recevoient les ſacrements, ils ſe glorifioient d'être enfants de cette Egliſe Romaine que nous nous glorifions d'avoir pour mere. Elle eſt donc *ſainte*, cette Egliſe Romaine, dans ſes principaux membres.

Elle eſt encore *ſainte* dans ſa doctrine. Rien dans cette doctrine qui ne ſoit digne de Dieu;

qui ne conduiſe à Dieu, qui ne ſoit propre à nous détourner de tout ce qui peut nous éloigner de Dieu. Quoi de plus capable de nous porter à la ſainteté, que la doctrine de cette Egliſe ſur l'utilité des bonnes œuvres, ſur l'invocation des ſaints, ſur le célibat des prêtres? Les Proteſtants eux-mêmes ſont obligés de convenir que tout cela s'enſeignoit autrefois par les peres des cinq ou ſix premiers ſiecles.

Enfin l'Egliſe Romaine eſt *ſainte* dans ſes ſacrements. Il n'en eſt pas un qui ne ſoit propre à nous procurer cette ſainteté que Dieu demande de nous. Examinons-les l'un après l'autre, & nous en conviendrons. Le *baptême* eſt le premier moyen que Dieu a inſtitué pour nous rendre ſaints. Il efface en nous le péché originel; il nous fait Chrétiens & enfants de Dieu; il nous rend la juſtice primitive, perdue par le péché de notre premier pere, & par la grace qu'il nous donne, il nous fait faire le premier pas vers la ſainteté. La *confirmation* nous fait croître & nous fortifie dans la vie nouvelle que nous avons reçue au baptême. Par le baptême, Dieu nous a adoptés pour ſes enfants; par la confirmation, il nous choiſit pour ſes ſoldats, & nous fournit des armes propres à nous défendre contre les attaques des ennemis de notre ſalut. L'*euchariſtie* nous fournit la nourriture, dont nous avons beſoin, pour conſerver la vie de la grace, & nous fait croître de jour en

jour dans la ſainteté. La *pénitence* nous fournit des remedes contre les maladies ſpirituelles que nous avons contractées, & nous ſert de préſervatif contre les maladies futures, qui pourroient ou diminuer en nous, ou détruire entiérement la ſainteté. L'*extrême-onction* nous fortifie dans le dernier combat, où l'ennemi redouble ſes efforts pour nous empêcher de perſévérer dans la ſainteté. L'*ordre* donne aux miniſtres du Seigneur & la ſainteté perſonnelle dont ils ont beſoin, pour remplir dignement leurs fonctions, & le pouvoir de conférer la ſainteté aux fideles qui ſont confiés à leurs ſoins. Le *mariage* donne aux époux qui le contractent, & la grace d'acquérir la ſainteté conjugale, & le moyen de conduire leurs enfants à la ſainteté, en les élevant dans la crainte de Dieu.

Quoi de plus ſaint que tant de moyens que l'Egliſe Romaine a reçus de ſon divin époux, & qu'elle employe à ſanctifier, s'ils le veulent, tous ceux qui la compoſent; à ſanctifier les chefs & les membres de ce corps myſtique, à ſanctifier les peres & les enfans de cette nombreuſe famille, à ſanctifier les paſteurs & les brebis de ce précieux troupeau?

L'Egliſe Romaine eſt donc *ſainte* en toutes les manieres dont elle peut l'être. *Sainte* dans ſon chef principal, qui eſt le ſaint des ſaints par excellence; *ſainte* dans ſes chefs ſubalternes qui fu-

rent des ſaints du premier ordre ; *ſainte* dans ſes principaux membres, dont pluſieurs répandirent leur ſang pour la défendre, & dont les autres l'illuſtrerent par les plus éminentes vertus ; *ſainte* dans ſa doctrine, qui ne contient rien qui ne ſoit propre à porter les hommes à la ſainteté ; *ſainte* enfin dans ſes ſacrements, qui ſont d'excellents moyens de ſanctification. Après cet expoſé de la ſainteté de l'Égliſe Romaine, paſſons à la ſociété des Proteſtants ; & voyons ſi nous y trouverons la même choſe.

La ſociété des Proteſtants n'eſt pas ſainte.

Ah, mes freres, quelle différence, ou plutôt, quel contraſte entre la premiere & la ſeconde ! Paſſer de l'Egliſe Romaine à la prétendue réforme, c'eſt paſſer du blanc au noir, de la lumiere aux ténébres, de la ſainteté au péché. Le détail ſuivant nous en convaincra ; mais avant d'y entrer, il eſt bon de prévenir une objection que les Proteſtants ne manqueront pas de nous faire.

En parlant, diront-ils, du chef principal & des chefs ſubalternes de votre Egliſe, dont le premier a été la ſainteté même, & les autres, de très-grands ſaints, vous parlez pour nous auſſi-bien que pour vous, puiſque, comme vous, nous reconnoiſſons Jeſus-Chriſt pour le premier chef, & les apôtres, comme ayant été ſous lui, les premiers fondateurs de notre Egliſe. A cela nous n'avons qu'un mot à répondre ; c'eſt, Meſſieurs, que Jeſus-Chriſt & les apôtres que vous avouez avoir

été, l'un le chef principal, & les autres, les chefs ſubalternes de l'Egliſe Romaine, ne le ſont point du tout de votre prétendue réforme. En effet, cette Egliſe Romaine, établie par Jeſus-Chriſt & par les apôtres, n'a ſubſiſté, ſelon vous, que juſqu'au cinquiéme ou ſixiéme ſiecle. Or, la vôtre n'eſt venue que dans le ſeiziéme; voilà donc au moins dix ſiecles d'intervalle entre l'une & l'autre. Quel rapport y a-t-il entre deux religions, dont l'une n'a paru que mille ans après la deſtruction de la premiere?

Vos auteurs, vos vrais auteurs ſont *Luther* & *Calvin*. Voilà vos maîtres, voilà vos chefs, voilà ceux à qui vous êtes redevables & du nom que vous portez, & de la réforme que vous profeſſez, & de l'horreur que vous avez d'une Egliſe qui vous a chaſſés de ſon ſein, ou plutôt, qui vous a vus avec douleur vous en arracher malgré elle, & qui ſans ceſſe vous tend les bras pour vous engager à y rentrer. Non, ce n'eſt que juſqu'à Luther & Calvin qu'il faut remonter pour trouver les premiers chefs des Proteſtants. Or, ces chefs étoient-ils des *ſaints*? Ah, mes freres, quelle queſtion! c'eſt bien dans de tels hommes qu'il faut chercher la ſainteté. Mais pour que nos adverſaires ne nous accuſent pas de nous livrer aux préjugés du *papiſme*, & de calomnier ceux qui ne penſent pas comme nous; remontons à l'époque de la ſéparation des Proteſtants d'avec l'Egliſe

Romaine, & n'avançons ſur cela que ce qui eſt de notoriété publique.

Vers le commencement du ſeiziéme ſiecle, en 1517 ou environ, le pape Léon X ayant publié des indulgences, pour exciter les fideles à ſe réunir contre le Turc (*a*), dont les armées formidables menaçoient toute la chrétienté, chargea les religieux Dominicains de prêcher ces indulgences en Allemagne. Luther, irrité qu'on eût préféré pour cet emploi l'ordre de ſaint Dominique à celui de ſaint Auguſtin, dont il étoit membre, éleva publiquement ſa voix, & prêcha fortement contre l'abus des indulgences. Si Luther s'en étoit tenu-là, c'eut toujours été un mal, mais un mal beaucoup moindre, & auquel on auroit pu donner quelqu'apparence de bien. En effet, en ce tems-là certaines gens abuſoient des indulgences, qui n'en étoient pas moins ſaintes en elles-mêmes. On abuſe tous les jours de l'écriture & des ſacrements, ſans que ces abus prennent rien ſur la ſainteté des ſacrements & de l'écriture; mais de quoi n'eſt pas capable une baſſe jalouſie, quand elle s'eſt une fois emparée du cœur de l'homme? A peine cette paſſion eut-elle engagé Luther à

(*a*) Quelques-uns ajoutent, & à contribuer à la conſtruction de la magnifique égliſe de ſaint Pierre du Vatican, commencée par ſon prédéceſſeur Jules II. Les deux motifs ont pu être réunis enſemble.

faire

faire ce premier pas, qu'il tomba d'abîme en abîme, jusqu'à ce qu'il se fût jetté, presque sans s'en appercevoir, au fond d'un précipice, dans lequel, dix ans auparavant, il n'eût jamais cru devoir se trouver.

En effet, de l'abus des indulgences Luther passa aux indulgences mêmes. D'abord, il n'avoit attaqué que le mauvais usage qu'on en faisoit; bientôt il en attaqua la substance. On lui représenta que les indulgences étoient utiles aux ames du purgatoire; il attaqua l'existence du purgatoire. On lui dit que les indulgences étoient autorisées par le souverain pontife; il attaqua le pouvoir du souverain pontife. On lui remontra que les indulgences avoient été pratiquées par les saints peres, comme le montroit la tradition; il attaqua les saints peres & la tradition dont ils sont les témoins. On lui fit voir que les conciles & toute l'église justifioient la pratique des indulgences; il attaqua toute l'église & la plûpart de ses conciles (*a*).

Cependant on doit convenir qu'il n'en vint pas là tout d'un coup. Quelques remords lui firent entrevoir le précipice où ses égarements alloient le conduire, & il faut avouer que sa phrénésie parut avoir dans ses commencements quelques lu-

(*a*) Je dis *la plûpart des conciles*, parce que Luther parut, & ses sectateurs paroissent encore respecter les quatre premiers conciles généraux.

cides intervalles. Ce fut ſans doute dans un de ces heureux moments d'une ſalutaire inquiétude, qu'il écrivit au pape, à peu près dans ces termes (*a*) : « Saint pere, ſi je me ſuis trompé, » me voilà tout prêt à rétracter mes ſentiments. » Je ſoumets ma doctrine aux lumieres de votre » ſainteté. Tout ce qu'elle condamnera, je le » condamne par avance; tout ce qu'elle approu- » vera, je l'approuve, & le ſaint ſiege n'aura » point d'enfant plus ſoumis que Luther ». Tout cela eſt fort beau; mais de deux choſes l'une, ou ces proteſtations ne furent qu'hypocriſie, ou ſi elles furent ſinceres dans ce moment là, du moins ne furent-elles pas de longue durée. La ſuite va le faire voir.

Léon X, voyant que Luther promettoit de ſe rétracter, mais ne ſe rétractoit point, condamna, par une bulle, quarante-trois des propoſitions qu'il avoit avancées. Voilà l'époque du déchaînement de l'héréſiarque; il fait brûler publiquement à Wittemberg la bulle que le pape avoit portée contre lui à Rome. « Il m'a excommunié, » dit-il, je l'excommunie à mon tour. Ce n'eſt » point contre le Turc, continue-t-il, qu'il faut » prendre les armes, c'eſt contre le pape. Il me » cite devant lui pour rendre compte de ma doc- » trine. Hé bien, j'irai à Rome lui en rendre

(*a*) La lettre eſt datée du Dim. de la Trin. 1518.

» compte ; mais ce ſera à la tête de vingt-cinq » mille hommes qui lui apprendront à reſpecter » un docteur tel que Luther ». Ce qui le fait parler de la ſorte, c'eſt que Frédéric, électeur de Saxe, venoit de le prendre ſous ſa protection.

Depuis ce tems-là, ce furieux ne mit plus de bornes à ſes emportements. Tous les jours nouvelles indignités contre le ſouverain pontife ; tous les jours nouveaux blaſphêmes contre le ſaint ſiége. Dès le commencement il avoit appellé de la bulle au futur concile ; & c'eſt, après Pélage & Michel de Céſene, le premier qui ſe ſoit porté appellant d'une bulle *dogmatique* au concile général ; mais dans le tems dont nous parlons, & encore plus dans la ſuite, il ſe moqua du concile auſſi bien que du pape, & montra le mépris ſouverain qu'il faiſoit de l'un & de l'autre. Ayons la patience de l'entendre encore quelques inſtans ; & ne ſoyez point ſurpris, mes freres, ſi j'employe ici les expreſſions baſſes & triviales qu'a employées Luther ; cela peut ſervir à faire connoître le perſonnage.

« Si j'étois maître de l'empire, dit-il dans un de ſes écrits, (où ira-t-il avec un ſi beau début ?) » ſi j'étois maître de l'empire, je ne ferois qu'un » paquet du pape & des cardinaux. Je les jet- » terois tous dans le petit foſſé de la mer de Toſ- » cane. Ce bain les guériroit de tous leurs maux. » J'en prends Jeſus-Chriſt à témoin. . . » Que

fait le ſaint nom de Jeſus-Chriſt dans une phraſe auſſi puérile, auſſi bouffonne & auſſi impie que celle-là ?

Ailleurs il dit en termes exprès : « Je voudrois » pouvoir attaquer la préſence de Jeſus-Chriſt » au ſaint ſacrement, ne fût-ce que pour faire » dépit au pape & aux cardinaux. Mais comme » les paroles de Jeſus-Chriſt ſur cet article ſont » trop claires pour y contredire, je me ſuis aviſé » d'attaquer la tranſubſtantiation, afin de ne pas » parler comme eux ». Excuſez-moi, mes chers auditeurs, ſi je releve tant d'inepties & d'impiétés. Je ne le fais que pour crayonner le portrait de ce chef de la prétendue réforme. Soutenez votre patience encore quelques moments, pour entendre le dernier trait par lequel je vais finir ſon tableau. *Je hais le pape plus que le diable*, dit-il dans un de ſes ouvrages. Luther avoit, comme remarque M. Boſſuet, fort fréquemment à la bouche & ſous ſa plume ce mot de diable (*a*). On n'a pas lieu d'en être ſurpris ; il avoit eu cet eſprit impur pour maître & pour docteur, & c'eſt lui-même qui nous apprend cette anecdote (*b*). Un tel diſ-

(*a*) Luther prononce le mot de *diable* quinze fois en quatre lignes dans ſon ouvrage contre les conciles ; & on le compte cent quarante-ſix fois dans un petit écrit qu'il compoſa contre le duc de Brunſwich.

(*b*) L'anecdote du diable, maître de Luther, ſe lit

ciple ne pouvoit guère manquer de faire de rapides progrès ſous un tel maître ; auſſi en fit-il de bien prompts.

Dans un de ſes livres il avoue qu'il ne pouvoit ſe paſſer de femme. Ce fut ce qui l'engagea, après avoir dit la meſſe pendant vingt ans, à quitter ſon cloître, à ſe dépouiller de ſon habit, à enlever de ſon couvent une religieuſe profeſſe, nommée Catherine Borée, à ſe marier publiquement avec elle (*a*) en 1524, & à en avoir dans la ſuite pluſieurs enfans. Voilà Luther, ou plutôt, ce n'en eſt-là qu'une partie; car ce tableau ne le repréſente que de profil. Pour le voir de face, il faudroit lire un endroit des Variations où M. Boſſuet le peint en grand & au naturel ; encore ce prélat avoue-t-il que pour ne pas choquer la vue des ſages lecteurs, il a été obligé de ne pas appeſantir ſon pinceau, & d'affoiblir notablement les nuances. Nous n'en avons donc fait ici qu'une légere ébauche; mais elle eſt plus que ſuffiſante pour nous autoriſer à demander ſi l'on peut ap-

---

dans ſes ouvrages imprimés de ſon vivant, & dans une ſeconde édition imprimée après ſa mort. Je comprends bien que depuis, la honte a pu inſpirer à quelques Luthériens de retrancher un aveu ſi humiliant ; mais les premiers monuments ſubſiſtent, & il s'en trouve encore des exemplaires.

(*a*) Voyez la note à la fin de la Conférence, ſur les ſuites du mariage de Luther.

peller ſaint un homme de ce caractere, & ſi la réforme qui a un tel auteur eſt une religion ſainte. Mais comme Calvin (*a*) fut le principal chef de la réforme en France, il mérite bien qu'on en diſe un mot dans ce lieu.

Figurez-vous, mes freres, un homme qui, d'abord chanoine, & enſuite curé dans le diocèſe de Noyon, contraint de quitter ſa patrie pour des raiſons que nous dirons ailleurs, erra dans divers lieux, & y prit le goût des nouveautés qui commençoient à ſe répandre (*b*); un homme qui, voulant ſe faire un nom & devenir chef de ſecte, attaqua la préſence de Jeſus-Chriſt au ſaint ſacrement, & débita pluſieurs autres erreurs contraires à la doctrine de l'Egliſe Romaine; un homme qui, après avoir ſoulevé les citoyens de Ge-

(*a*) Jean Chauvin fut, pour un crime énorme, condamné au feu, & n'obtint que par l'interceſſion de ſon évêque le changement de cette peine en celle du fouet, de la fleur de lys & du banniſſement. Une ville où Calvin voulut dans la ſuite introduire ſes erreurs, fit venir de Noyon les extraits du greffe où cette ſentence eſt portée. Un membre de cette maiſon de ville aſſure avoir eu l'acte en main & l'avoir lu. *Voyez l'Hiſtoire du P. Gautruche au ſeiziéme ſiecle.*

(*b*) A Genève Calvin eſſaya d'attaquer la divinité de Jeſus-Chriſt; mais voyant qu'on ne l'écoutoit pas volontiers là-deſſus, il changea de ſentiment, & fit dans la ſuite brûler *Michel Servet* qui ſoutenoit ce faux dogme.

nève contre l'Egliſe leur mere, & contre le duc de Savoie leur ſouverain (*a*), ſe fit à lui-même une eſpece de ſouveraineté dans cette ville, dont il devint comme le pape, & d'où il écrivit les plus groſſieres invectives contre ceux qui ne goûtoient pas ſes faux dogmes; & vous aurez un portrait aſſez reſſemblant à celui de *Jean Chauvin*; car c'eſt ſon vrai nom, qui, mis en latin : *Joannes Calvinus*, a fait *Jean Calvin*, ſous lequel il eſt connu.

Pour avoir une idée juſte de cet apôtre des réformés de France, il ne faudroit que rapporter en bref quelques-unes des expreſſions qu'il employoit dans ſes écrits contre ſes adverſaires; mais ces expreſſions ſont ſi baſſes & ſi rampantes, que ma langue ſe refuſe au récit que j'en voudrois faire, & les oreilles des fideles qui m'écoutent, accoutumées à n'entendre ces ſortes de paroles ſortir que de la bouche des gens de la lie du peuple dans les halles & les carrefours, auroient peine à les ſoutenir dans un diſcours chrétien. Faiſons-

(*a*) Quand je donne ici au duc de Savoie le titre de ſouverain de Genève, c'eſt ſans m'aviſer de décider un différent qui a duré ſi long-tems entre ce duc & l'évêque de cette ville, qui a, ou prétend avoir des droits ſur cette principauté. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que l'évêque porte le titre de prince de Genève; mais ce n'eſt ſans doute que comme en arriere-fief, & avec dépendance du duc de Savoie, comme prince ſuzerain.

leur grace, & renvoyons ceux qui voudroient en être inſtruits dans un plus grand détail, aux *Variations* de M. Boſſuet (*a*).

Hierôme *Bolzec*, qui avoit été diſciple de Calvin, & qui dans la ſuite abjura le Calviniſme pour rentrer dans le ſein de l'Egliſe, aſſure, en prenant Dieu à témoin ſur ſon ſalut, que Calvin mourut, rongé des vers, en blaſphémant le nom de Dieu, & en maudiſſant le moment où il avoit commencé à apprendre à lire. Voilà Calvin, ou plutôt, en voilà une foible eſquiſſe; car pour le peindre au naturel, il faudroit y ajouter bien des coups de pinceau. Ceux-ci ſuffiront pour nous en donner au moins un léger crayon, & pour avoir quelqu'idée de celui à qui notre France eſt malheureuſement redevable des guerres civiles qui, l'ayant déſolée pendant trois demi-ſiecles, y ont fait couler le ſang de deux millions d'hommes.

En ébauchant ici le portrait de ces deux chefs

(*a*) Ce que la langue ne peut pas dire décemment dans la chaire, il faut que la plume eſſaye de le mettre ici en abrégé. Voici les expreſſions de Calvin contre un de ſes adverſaires. *M'entends-tu, chien? m'entends-tu, groſſe béte?* Et ailleurs: *Le pape & ſes papiſtes ne ſont que des ânes. Comme un âne, à quelque ſauce qu'on le mette, à bouillir ou à rôtir, ne ſera jamais qu'un âne; ainſi le pape & les ſiens ne ſeront jamais autre choſe.* Voyez les Variations de M. Boſſuet.

de la prétendue réforme, notre deſſein n'eſt pas d'inſulter aux Proteſtants. A Dieu ne plaiſe; ils ſont nos freres, & nous devons les aimer du fond de notre cœur. Nous ſommes même sûrs qu'il y en a pluſieurs parmi eux qui auroient horreur de ſemblables excès, & qui ne s'attachent à ces deux héréſiarques que parce qu'ils ne les connoiſſent pas. C'eſt donc pour eſſayer de leur ouvrir les yeux ſur l'illégitimité de leur ſecte que nous parlons de la ſorte. En effet, que doit-on penſer des ruiſſeaux qui ont eu des ſources ſi impures? Que penſer d'une réforme qui a eu de tels auteurs? Mais c'eſt aſſez parler des auteurs de la réforme. Laiſſons-les pour ce qu'ils ſont en eux-mêmes, & paſſant à la doctrine qu'ils ont enſeignée, voyons ſi cette doctrine eſt *ſainte*.

Ah, mes freres, que ne pouvons-nous entrer ici dans un détail circonſtancié des horreurs que contient la doctrine des Proteſtants & de leurs maîtres? Vous y verriez l'oppoſition la plus directe à la ſainteté. Je me contente, pour abréger, de vous en citer quelques traits, que je prends comme au haſard; car il y en a un ſi grand nombre, qu'on ne peut avoir d'embarras que ſur le choix. Quoi, par exemple, de plus contraire à la ſainteté, que de faire Dieu auteur de tous les péchés qui ſe commettent? C'eſt cependant ce que fait Luther dans ſon livre du Serf arbitre; & c'eſt ce que fait Calvin, au livre premier de

ſes Inſtitutions, chapitre dix-huit. Quoi de plus contraire à la ſainteté, que de ne vouloir pas que Jeſus-Chriſt ſoit mort pour tous les hommes? Si cela eſt, dira un pécheur, que ſais-je s'il eſt mort pour moi? & dans ce cas, je n'ai plus qu'à me livrer au déſeſpoir. Quoi de plus contraire à la ſainteté, que de ſoutenir qu'on ne réſiſte jamais à la grace? Si cela eſt, dira encore un libertin qu'on voudroit convertir, je ſuis sûr que je n'ai pas la grace; puiſque je ne me convertis pas. Or, ſi je n'ai point la grace, il ne me reſte, en attendant qu'elle vienne, qu'à demeurer dans le crime, & en commettre de nouveaux. Quoi de plus contraire à la ſainteté, que de vouloir qu'un juſte n'ait pas le pouvoir d'accomplir les commandements, lors même qu'il fait des efforts pour y obéir? Si cela eſt, dira le juſte dont nous parlons, c'eſt en vain que je travaille à mon ſalut; il m'eſt impoſſible d'y réuſſir. Voilà, mes freres, un abrégé de la doctrine de Luther & de Calvin. Or, là-deſſus je demande ſi une telle doctrine eſt bien propre à convertir les pécheurs & à fortifier les juſtes. Elle eſt propre au contraire à décourager les uns & les autres & à les éloigner de la ſainteté. Leur doctrine n'eſt donc pas ſainte, & c'eſt ce que j'avois à prouver; mais je vais encore plus loin, & vous aurez peine à le croire, mes chers auditeurs, c'eſt néanmoins un fait inconteſtable.

Luther a porté l'inſolence juſqu'à dire qu'on

peut commettre des péchés tant qu'on voudra, ſans que tous ces péchés empêchent qu'on ſe ſauve, pourvu qu'on ait la foi en Jeſus-Chriſt. Péchez tant que vous voudrez, dit-il, pourvu que vous ayez la foi en Jeſus-Chriſt, il n'en faut pas davantage; rien ne pourra alors nous ſéparer de lui, quand nous commettrions mille fornications & mille homicides par jour (*a*). Vous ſeriez-vous attendu, mes freres, à une ſemblable doctrine de la part d'un Chrétien? Mais n'en diſons pas là-deſſus davantage, & laiſſons le reſte à vos réflexions. L'article de la doctrine étant ſuffiſamment éclairci, paſſons à celui des ſacrements.

Les ſacrements ſont des ſources fécondes, deſquelles Dieu fait couler dans nos cœurs & la grace & la ſainteté. Le baptême eſt la premiere de ces ſources pures, & les Proteſtants l'ont commune avec nous. Ils ont un vrai baptême; auſſi leurs enfans, qui meurent après l'avoir reçu, mais avant que d'avoir atteint l'âge de raiſon, vont-ils au ciel, auſſi-bien que ceux des Catholiques; mais

---

(*a*) *Eſto peccator, & pecca fortiter; ſed fortiùs fide in Chriſto. Ab hoc nos non avellet peccatum, etſi millies in die fornicemur, millies occidamus.* Luther, tom. I, pag. 345.

C'eſt-là le principe de la foi juſtificative. Ailleurs Luther veut que le pécheur ſoit auſſi sûr de ſon ſalut que Jeſus-Chriſt l'étoit du ſien. Quel blaſphême!

ce ſacrement ne ſuffit pas à l'égard des adultes. En effet, il en eſt de la vie ſpirituelle que nous recevons dans le baptême, à peu près comme de la vie naturelle. Après avoir reçu celle-ci, il faut la conſerver par la nourriture que l'on mange, & quand on eſt malade, il faut rétablir ſa ſanté par les remedes que l'on prend. Or, les Calviniſtes n'ont ni l'une, ni l'autre; ils n'ont point l'euchariſtie, qui eſt la nourriture de nos ames; ils n'ont point la pénitence, qui eſt le remede aux maladies que nous cauſe le péché.

Semblable à une marâtre qui, contente d'avoir donné la vie à ſon enfant, le laiſſe périr faute de nourriture & de remede, la ſecte des Calviniſtes, après avoir donné la vie ſpirituelle aux ſiens par le baptême, les laiſſe périr, faute de l'euchariſtie & de la pénitence. Et ce que nous diſons de ces deux ſacrements, peut ſe dire des quatre autres, qu'ils ne reconnoiſſent pas non plus.

Les Luthériens, il eſt vrai, ont comme nous la ſainte euchariſtie; mais quelle différence dans la conduite qu'ils tiennent à cet égard? Ils croyent que Jeſus-Chriſt y eſt préſent, & ils refuſent de l'y adorer. C'eſt-là une inconſéquence des plus palpables, inconſéquence que les Calviniſtes qui ne croyent pas la préſence réelle, leur ont reprochée bien des fois. Si vous croyez, diſent-ils aux Luthériens, ſi vous croyez avec les papiſtes que Jeſus-Chriſt eſt préſent dans l'euchariſtie, vous

devez donc l'y adorer comme eux, puiſque Jeſus-Chriſt mérite nos adorations par-tout où il eſt. Les Luthériens n'ont rien de raiſonnable à répondre à ce reproche.

Concluons. L'Egliſe Romaine eſt *ſainte* dans ſon auteur principal, dans ſes auteurs ſubalternes, dans ſes principaux membres, dans ſa doctrine, dans ſes ſacrements. La ſociété des Proteſtants ne l'eſt en aucune de ces manieres. L'Egliſe Romaine a donc la ſeconde note eſſentielle à la vraie Egliſe; & la ſociété des Proteſtants ne l'a point. Paſſons à la troiſiéme, qui eſt ſon univerſalité.

2°. L'univerſalité.

L'univerſalité, ou la catholicité, car c'eſt exactement la même choſe, eſt, comme nous l'avons montré dans la Conférence précédente, une note eſſentielle de la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt; puiſque ce divin Sauveur a établi ſon Egliſe pour toutes les nations de l'univers. Or, cette note convient à l'Egliſe Romaine. Oui, mes freres, cette Egliſe a l'univerſalité des tems & l'univerſalité des lieux. L'univerſalité des tems; elle ſubſiſte depuis plus de dix-ſept ſiecles, & elle ſubſiſte toujours la même. L'Egliſe Romaine d'aujourd'hui n'eſt point différente de l'Egliſe Romaine du ſiecle précédent, ni de celle des autres ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis l'établiſſement de la religion. C'eſt dans ſon ſein qu'ont vécu les apôtres & leurs premiers ſucceſſeurs dans l'apoſtolat, les martyrs

& ceux qui ont ſouffert l'exil ou le banniſſement pour la foi, les pontifes & leurs coopérateurs dans le miniſtere, les ſaints & les ſaintes de tous les états ; mais comme nous avons déja touché cet article, n'y revenons pas, & voyons ce qui regarde l'univerſalité des lieux.

L'Egliſe Romaine a cette ſeconde *univerſalité;* elle eſt répandue dans tous les lieux du monde. En effet, ce n'eſt pas ſeulement à Rome & en Italie, à Paris & dans notre France, à Vienne & dans l'Allemagne ; ce n'eſt pas ſeulement dans la Pologne, la Sicile, la Sardaigne, la Savoie, l'Eſpagne, le Portugal, & les autres parties de l'Europe qu'elle eſt connue & pratiquée ; elle l'eſt chez les Mahométans, c'eſt-à-dire à Conſtantinople & dans tous les états du grand ſeigneur, à Iſpaham, & dans tout le royaume de la Perſe, au Kaire & dans toute l'Egypte, à Maroc & dans toutes les côtes de Barbarie ; elle l'eſt chez les Idolâtres. Dans une ſeule province de la Chine il y a quatre-vingt-dix mille Catholiques. On en compte quatre cents mille dans le royaume du Tonquin (*a*). Il y en a chez les Sauvages du Méxique & du Canada, dans le Bréſil & dans le Pérou. Il y en a chez les Negres de la côte oc-

(*a*) Je tiens ce fait de Monſeigneur de Ceram, évêque dans le Tonquin, actuellement réſident à Paris pour les affaires de l'Egliſe des Indes.

cidentale de l'Afrique ; & pour revenir aux pays proteſtants de notre Europe, il y en a à Berlin & dans toute la Pruſſe, à Coppenhague & dans tout le Dannemarck, à Stockolm & dans toute la Suede, à Londres & dans toute l'Angleterre, à Amſterdam & dans toute la Hollande ; il s'en trouve enfin dans les pays ſchiſmatiques, à Pétersbourg & dans toute la Moſcovie, dans la Natolie, la Dalmatie, l'Arménie, l'Abyſſinie.

Dans tous ces lieux & dans un grand nombre d'autres, il y a des Catholiques ; on y dit la meſſe ; on y adminiſtre les ſacrements ; on y croit la doctrine de l'Egliſe Romaine ; on y eſt ſoumis au ſouverain pontife ; en un mot, on y fait profeſſion de tenir au centre commun des fideles qui eſt le ſiége apoſtolique ; & ſi dans quelques-uns de ces endroits le ſervice divin ne ſe fait pas auſſi publiquement qu'à Rome & à Paris, il s'y fait cependant d'une maniere publique, au moins pour ceux qui ſont les membres de l'Egliſe, & les Catholiques y ont des endroits cachés où ils ſe réuniſſent de tems en tems pour y célébrer les ſaints myſteres.

C'eſt cette univerſalité, cette catholicité qui retenoient ſaint Auguſtin dans le ſein de cette Egliſe : *In Eccleſiâ Catholicâ me retinet ipſum nomen Eccleſiæ Catholicæ.* En effet, ce nom d'Egliſe Catholique a toujours convenu & convient encore ſi parfaitement à l'Egliſe Romaine,

que les Hérétiques mêmes n'ont pu empêcher qu'on le lui donnât dans tous les pays du monde, & juſqu'au milieu d'eux. Quand en Angleterre ou en Hollande, en Pruſſe ou en Moſcovie, un étranger demande où eſt l'égliſe des Catholiques; car il y en a dans ces différens pays (ne fût-ce que la chapelle des ambaſſadeurs), aucun des hérétiques ou des ſchiſmatiques de ces lieux-là ne s'aviſe de montrer ou leur prêche ou leur égliſe. Ils ſavent bien que ce n'eſt pas là ce qu'on demande; ils indiquent le lieu ou public, ou caché, dans lequel les Catholiques Romains s'aſſemblent, pour les cérémonies de leur religion.

Et c'eſt ce que ſaint Auguſtin faiſoit remarquer aux Hérétiques de ſon tems. Quand il vient, diſoit-il aux Donatiſtes, à Carthage, ou dans quelqu'autre ville où vous avez des égliſes, un étranger qui demande où eſt l'égliſe des Catholiques; lequel d'entre vous penſe à lui montrer ſon égliſe? *Quis ex vobis oſtendat baſilicam ſuam!* Oh non, reprend ſaint Auguſtin, vous ſavez très-bien que quand on cherche les Catholiques, ce n'eſt pas vous qu'on cherche.

Il en eſt de même des Proteſtants de nos jours; ils ſont obligés de ſe conformer à l'uſage de tous les hommes, qui donnent ce nom de Catholiques aux membres de l'Egliſe Romaine, excluſivement à ceux de toute autre ſociété.

Pour faire tomber ce nom de Catholiques, ils ont

ont eſſayé de nous en donner un autre, en nous appellant les *papiſtes*. Mais premiérement, ils ſe trompent beaucoup, s'ils croyent par-là nous inſulter; car loin de trouver mauvais qu'on nous appelle *papiſtes*, nous nous en réjouiſſons & nous faiſons gloire de l'être. Un *papiſte* eſt celui qui reconnoît le pape pour le vicaire de Jeſus-Chriſt, pour le ſucceſſeur de ſaint Pierre, pour le chef de toute l'Egliſe de Dieu. Or, tous les Catholiques en ſont-là; pas un d'entr'eux qui ne ſe glorifie d'être entiérement ſoumis au pape; ſecondement, il n'y a que les Proteſtants qui nous donnent ce nom, qu'ils s'imaginent être odieux, quoiqu'il ne le ſoit pas. Tous les autres hommes nous déſignent ſous le nom de Catholiques. Troiſiémement, eux-mêmes, quand ils nomment les papiſtes, entendent les membres de l'Egliſe Romaine, répandus dans toutes les parties du monde. Or, dire cela, & dire les Catholiques, c'eſt exactement la même choſe; & cela eſt ſi vrai que quand un Proteſtant parle des papiſtes à quelqu'un qui n'entendant pas bien ce terme, lui demande: n'eſt-ce pas les Catholiques que vous voulez dire? il répond, oui, c'eſt la même choſe; & il fait voir par-là que, malgré tous les efforts de la ſecte proteſtante, un papiſte & un Catholique ſont tellement identifiés, qu'on les prend alternativement l'un pour l'autre.

De tout ce que nous venons de dire il ſuit que;

malgré tout ce qu'a pu faire la prétendue réforme, l'Egliſe Romaine eſt, depuis dix-ſept cents ans, en poſſeſſion du glorieux titre d'Egliſe Catholique. C'eſt ſous ce nom qu'elle ſe déſigne elle-même; c'eſt ſous ce nom qu'ils ſont obligés de la déſigner, quand ils veulent être entendus de ceux à qui ils parlent; c'eſt ſous ce nom que les idolâtres mêmes & les infideles la déſignent, dans le commerce qu'ils ont avec les Chrétiens. Elle a donc évidemment la troiſiéme note de la vraie Egliſe, l'*univerſalité*. Maintenant, voyons ſi nous trouverons cette univerſalité dans la ſecte des Proteſtants.

Les Proteſtants n'ont pas l'univerſalité.

Ces ſectaires n'ont ni l'univerſalité des lieux, ni l'univerſalité des tems. Par rapport à celle des lieux; à l'exception du nord de l'Europe, en quel pays connoît-on les Luthériens? Ils ſont preſqu'entiérement inconnus en orient, & ceux qui les y connoiſſent les regardent comme des hérétiques ſéparés de l'Egliſe Romaine. Ceci va ſe prouver évidemment par un fait qui eſt de la plus grande certitude.

Dans le tems des controverſes qui donnerent lieu à l'ouvrage de la perpétuité de la foi, les miniſtres Proteſtants ſoutinrent à l'auteur de ce traité, qu'ils étoient en communion avec les égliſes orientales; celui-ci ſoutenoit le contraire. Louis XIV, inſtruit de la diſpute, entreprit de la terminer définitivement; il écrivit à M. le mar-

quis de Nointel, ſon ambaſſadeur à la *Porte*, & lui ordonna de demander de ſa part au patriarche de Conſtantinople ce qu'il penſoit des Luthériens & des Calviniſtes. Le patriarche, qui ſe nommoit Jérémie, donna un certificat, où il ſignoit & en ſon propre nom & au nom de tous ſes métropolitains, qui ſignoient eux-mêmes au nom de tous leurs ſuffragans; certificat où il atteſtoit que les Luthériens & les Calviniſtes étoient preſqu'inconnus parmi le peuple des Egliſes du *levant*; & qu'eux évêques, qui les connoiſſoient, les regardoient comme des hérétiques. Il ajoute qu'il condamne la doctrine des Calviniſtes ſur la préſence réelle, & celle des Luthériens ſur la tranſubſtantiation; qu'il condamne de même la doctrine des uns & des autres ſur le purgatoire, ſur les indulgences, ſur les ſacrements, ſur l'utilité des bonnes œuvres, ſur l'invocation des ſaints (*a*), &c.

Les Proteſtants n'ont donc pas l'univerſalité des lieux; ils n'ont pas non plus l'univerſalité des tems; leur héréſie eſt nouvelle, puiſqu'elle ne remonte qu'au ſeiziéme ſiecle; & quand ils nous

(*a*) Ce certificat en original eſt dépoſé à la bibliotheque du roi, où tout le monde peut ſe convaincre de ſon authenticité.

Cette réponſe du patriarche de Conſtantinople donna lieu à un jeu de mots. On dit alors que l'on venoit de *dés-orienter* les Proteſtants.

diſent que les Albigeois, les Vaudois, les Vicleſiſtes, les Huſſites ont eu la même doctrine qu'eux; on leur répond, premiérement, que cela eſt faux pour pluſieurs articles; puiſque ces hérétiques reconnoiſſoient la meſſe & les ſacrements que les Proteſtants ne reconnoiſſent pas; ſecondement que, quant aux articles qui leur ſont communs avec eux, comme la ſéparation du ſaint ſiége, l'exiſtence du purgatoire & le reſte, ces ſectaires ont été condamnés ſur tout cela, comme hérétiques, par les conciles de leurs tems. Ainſi quand les Luthériens & les Calviniſtes ſe glorifient de la conformité de leur doctrine avec celle des Albigeois, &c. ils n'ajoutent pas une nouvelle autorité à la leur; ils ne font qu'augmenter le nombre de leurs complices.

D'ailleurs, quand ils réuſſiroient à montrer une entiere conformité de leur doctrine avec celle de ces hérétiques, qu'y gagneroient-ils? Cela ne ſerviroit qu'à faire remonter leur époque à un ſiecle ou deux, tout au plus; par conſéquent, il reſteroit encore au moins huit cents ans d'interruption entre la prétendue chûte de l'Egliſe & leur prétendue réforme. Il ſeroit donc toujours vrai de dire qu'il y auroit eu, pour le moins, huit ſiecles où leur doctrine auroit été inconnue, & conſéquemment, ils ſeroient fort éloignés d'avoir cette *univerſalité*, cette catholicité ſi néceſſaire à la vraie Egliſe.

Le célebre Vincent de *Lérins*, dans ſon ouvrage intitulé : *Commonitorium*, nous apprend que la doctrine vraiment catholique eſt celle qui a été enſeignée par tous les docteurs, dans tous les pays du monde chrétien, & dans tous les ſiecles depuis l'établiſſement de la religion : *Quod ubique, quod ſemper, quod ab omnibus creditum eſt, illud vero nomine Catholicum dicitur.* Or, il s'en faut bien que les Proteſtants en ſoient-là, leur doctrine a été combattue par nos peres dans la foi, & par leurs premiers diſciples ; elle a été inconnue dans un grand nombre de ſiecles ; elle l'eſt encore actuellement dans la plûpart des Egliſes Chrétiennes. La ſociété des Proteſtants n'a donc aucune eſpece d'univerſalité. Donc l'Egliſe Romaine a la troiſiéme note de la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt, & elle l'a à l'excluſion de toute autre ſociété. Montrons maintenant que la quatriéme note de l'Egliſe, ſon *apoſtolicité*, convient à l'Egliſe Romaine, & ne convient qu'à elle ſeule.

3°. Apoſtolicité.

Une preuve évidente que l'Egliſe Romaine eſt *apoſtolique*, c'eſt l'aveu que nos ennemis ſont obligés de faire, qu'elle a été la vraie Egliſe pendant les cinq premiers ſiecles ; car ſi elle l'étoit alors, d'où pouvoit-elle l'être, ſi ce n'eſt des apôtres ? Ils reconnoiſſent encore l'union que toutes les Egliſes du monde avoient en ce tems-là avec l'Egliſe de Rome qu'on regardoit alors, & qu'on

regarde encore aujourd'hui comme le premier ſiege apoſtolique de l'univers.

L'Egliſe Romaine eſt apoſtolique, à raiſon de la doctrine; il ne faut, pour en convenir, que comparer la doctrine de cette Egliſe avec celle des cinq premiers ſiecles; & c'eſt encore ici que nos adverſaires viennent à notre ſecours; puiſqu'ils avouent que les articles, pour leſquels ils ſe ſont ſéparés de Rome, nous ſont communs avec les plus anciens peres de l'Egliſe.

Cette Egliſe Romaine eſt apoſtolique à raiſon de la ſucceſſion des paſteurs; & on peut faire là-deſſus aujourd'hui, & même à bien plus forte raiſon, l'argument que faiſoit ſaint Auguſtin dans le cinquiéme ſiecle, & que ſaint Irenée avoit déja fait dès le deuxiéme. Depuis Innocent I, qui gouverne aujourd'hui l'Egliſe de Dieu, diſoit le docteur de la grace, on peut remonter juſqu'à ſaint Pierre, & trouver une ſucceſſion non interrompue de ſouverains pontifes qui ſe ſont remplacés immédiatement les uns les autres. Enſuite commençant la chaîne des papes, dont ſaint Pierre eſt comme le premier anneau, qui tient par chacun de ſes ſucceſſeurs avec Innocent qui eſt le dernier, il dit, à ſaint Pierre ſuccéda ſaint Lin, à ſaint Lin ſaint Clet, à ſaint Clet ſaint Clément, ſaint Anaclet, ſaint Evariſte, ſaint Alexandre, ſaint Sixte, ſaint Teleſphore, ſaint Hygin, & il continue la liſte juſqu'à Innocent premier. Or,

cette énumération des évêques de Rome, que faiſoit ſaint Auguſtin, nous pouvons la faire aujourd'hui d'une maniere d'autant plus avantageuſe, qu'Innocent premier n'étoit que le quarante-deuxiéme pape, au lieu que Pie VI, qui regne actuellement, eſt le deux cent cinquante-deuxiéme (*a*). Nous pouvons donc par une marche, quoique rétrograde à celle de ſaint Auguſtin, parvenir au but où il eſt parvenu; c'eſt-à-dire, à montrer la ſucceſſion continuelle des ſouverains pontifes. Il deſcendit de ſaint Pierre juſqu'à Innocent premier. Nous pouvons remonter de Pie VI juſqu'à ſaint Pierre, en diſant: Pie VI a ſuccédé à Clément XIV, Clément XIV à Clément XIII, Clément XIII à Benoît XIV, Clément XII, Benoît XIII, Innocent XIII, Clément XI, Innocent XII, Alexandre VIII, Innocent XI, Clément X, Clément IX, & ainſi en remontant toujours juſqu'à ſaint Pierre, nous trouverons l'*apoſtolicité* du ſiege de Rome.

Et qu'on ne diſe pas que cet arrangement étant

(*a*) Selon le calcul de M. l'abbé l'Englet du Freſnoy qui, dans ſes Tables Chronologiques, tom. 2, pag. 300, compte Clément XIII pour le deux cent cinquante-deuxiéme; d'autres mettent Clément XIII pour le deux cent cinquante-quatriéme pape. Cette différence de chronologie peut venir de ce que ceux-ci comptent quelques papes qui n'ont regné que peu de jours, & que M. du Freſnoy ne les compte pas.

trop compliqué pour le peuple, il ne lui eſt pas aiſé de faire une telle progreſſion ; car cela ne lui eſt pas plus difficile que de remonter de Louis XVI à Clovis. Il peut dire : Louis XVI a ſuccédé à Louis XV, Louis XV à Louis XIV, Louis XIII, Henri IV, Henri III, Charles IX, François II, Henri II, François premier, & ainſi en remontant toujours juſqu'à Clovis. Il peut de même remonter de Pie VI juſqu'à ſaint Pierre, & ſe convaincre évidemment que le ſouverain pontife actuel eſt le ſucceſſeur légitime du prince des apôtres.

Or, ce que nous diſons de ce premier ſiege, on peut le dire à proportion de quelques autres, par exemple, à Jéruſalem, on peut remonter juſqu'à ſaint Jacques, qui en fut le premier évêque; à Alexandrie, juſqu'à ſaint Marc, qui y fut envoyé par ſaint Pierre. Il en eſt de même des autres égliſes patriarchales qui ont conſervé la ſucceſſion de leurs paſteurs, depuis le premier qui les gouverna, juſqu'à celui qui les gouverne actuellement. La France peut remonter juſqu'à ſaint Denis (*a*), envoyé par le ſaint ſiege; la baſſe Allemagne, juſqu'à ſaint Boniface que Rome chargea de défri-

(*a*) Que ce ſoit ſaint Denis l'Aréopagite, comme on l'a cru pendant long-tems, ou un autre ſaint Denis bien poſtérieur, comme on le croit aujourd'hui; celui-ci fut envoyé en France par le ſaint ſiége.

cher ces terres, juſqu'alors incultes. L'Angleterre, (je dis l'Angleterre catholique) juſqu'au moine Auguſtin (*a*), qui en fut le premier évêque envoyé par ſaint Grégoire. On peut dire la même choſe de pluſieurs autres égliſes; à Limoges, ſaint Martial; à Marſeille, ſaint Trophime; à Toulouſe, ſaint Exupere; à Tours, ſaint Gatien; à Bayeux, ſaint Vigor. Tous ces grands hommes ont reçu leur pouvoir du ſiege apoſtolique, & participent ainſi à ſon *apoſtolicité*.

Pour ce qui eſt des égliſes qui ne pourroient pas remonter ſi haut, parce que les guerres & les autres révolutions en ont fait périr les regiſtres; il ſuffit qu'elles ſoient unies de communion avec le ſiege de Rome, pour qu'elles puiſſent ſe dire véritablement apoſtoliques. Or, telles ſont toutes les Egliſes Catholiques de l'univers. Elles tiennent toutes à Rome qu'elles regardent comme le cen-

(*a*) Ce fut le pape ſaint Grégoire qui envoya en Angleterre le moine Auguſtin qui depuis y fut évêque. Mais dès le tems de Lucius III un roi de Kant envoya à ce pape demander quelqu'un qui l'inſtruiſit dans la foi. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que dès le cinquiéme ſiecle ſaint Germain d'Auxerre & ſaint Loup de Troyes y allerent pour appaiſer les troubles que l'héréſie de Pélage y avoit excités. Par conſéquent il y avoit, dès ce tems-là des Chrétiens dans cette iſle; les premiers, inſtruits par les envoyés du pape Lucius; les ſeconds, par ceux du pape ſaint Grégoire.

tre commun auquel elles aboutiſſent, & dont elles reçoivent l'influence en tout ce qui regarde la religion. L'*apoſtolicité* convient donc à l'Egliſe Romaine. Examinons ſi elle convient de même à la ſociété des Proteſtants.

Les Proteſtants n'ont pas l'apoſtolicité.

Non, la prétendue réforme n'a point la quatriéme note eſſentielle à la vraie Egliſe; elle n'eſt point *apoſtolique*. Pour prouver qu'elle l'eſt, il faudroit que les Proteſtants nous montraſſent qu'ils ont l'antiquité de la croyance, l'antiquité de l'origine, l'antiquité des paſteurs. Or, ils n'ont aucune des trois. Pour ce qui eſt de la premiere, ils avouent eux-mêmes qu'une partie de leur croyance eſt contraire à celle des premiers ſiecles, & pour l'autre partie, dont ils ſoutiennent l'antiquité, on leur montre qu'elle a été condamnée par les anciens. Ils n'ont pas non plus l'antiquité d'origine, puiſqu'on aſſigne le tems & le lieu où ils ſont nés, auſſi bien que les auteurs qui leur ont donné naiſſance. En 1517, Luther commença à dogmatiſer dans Wittemberg; en 1530, Calvin commença à le faire à Genève: voilà l'époque de la réforme. Avant ce tems-là, l'on croyoit le purgatoire en Allemagne; avant ce tems-là, l'on diſoit & l'on entendoit la meſſe à Genève.

On pourroit dire à nos prétendus réformés ce que Tertullien diſoit aux Hérétiques de ſon tems: *Evolvite originem eccleſiarum veſtrarum;* montrez-nous l'origine de vos égliſes; vous êtes d'hier,

heſterni eſtis. Où étoient, leur diſoit-il, les Valentiniens & les Marcionites avant Valentin & Marcion ? On peut dire de même aux Proteſtants : où étoient les Luthériens & les Calviniſtes avant Luther & Calvin ? Il n'étoit pas mention d'eux dans le monde ; ils ſont donc nouveaux venus dans l'Egliſe ; ils n'ont donc pas l'antiquité d'origine ; ils n'ont pas l'*apoſtolicité.*

L'argument que l'on prête à un payſan Catholique, vis-à-vis d'un autre payſan qui ne l'étoit pas, revient bien à la matiere préſente. Diſputant tous deux ſur la réforme, le premier demanda au ſecond, en lui montrant ſon égliſe qui pouvoit avoir quatre ou cinq cents ans de fondation : qui eſt-ce qui a bâti cette égliſe ? Ce ſont nos ancêtres, répondit le Proteſtant. Vous avez raiſon, repliqua le Catholique, de dire que ce ſont *nos* ancêtres ; car ce ſont les vôtres auſſi bien que les nôtres, qui ont conſtruit cet édifice ; ils y ont contribué de leurs biens, ils ont élevé ces murailles ; nos peres, à vous & à moi, ſont venus pendant près de trois cents ans dans cette égliſe pour y entendre la meſſe & y recevoir l'euchariſtie, pour y écouter la divine parole & y invoquer les ſaints. Depuis environ deux cents ans, les vôtres ont ceſſé de s'y rendre ; d'où cela eſt-il venu ? Cet argument, tout ruſtique qu'il paroît, eſt d'une grande force, & revient à celui de Tertullien. C'eſt à peu près comme ſi ce bon villageois eut dit à ſon an-

tagoniſte & aux autres réformés de ſon village : *Heſterni eſtis*, vous êtes d'hier ; & cette égliſe que nous avons ſous les yeux eſt un monument qui dépoſe en notre faveur, en prouvant tout enſemble & l'antiquité de notre religion & la nouveauté de la vôtre.

Je me rappelle à ce ſujet un trait qui prouve encore la même choſe, & que je tiens d'une nouvelle Catholique, à qui Dieu a fait la grace de l'éclairer de ſa lumiere au milieu des ténebres. Elle ſortit d'Angleterre, où elle étoit née, pour venir en France faire ſon abjuration. Elle me dit qu'étant encore extrêmement jeune, à l'âge d'environ ſept à huit ans, étant allée au prêche avec ſon pere, elle y vit des eſpeces d'armoires, mais bien différentes des armoires ordinaires ; une au milieu étoit fermée par-devant, à hauteur d'appui, & avoit au haut une claire voie ; les deux autres, à droite & à gauche, étoient tout ouvertes, & avoient chacune une eſpece de prie-dieu. Elle demanda à ſon pere à quoi cela ſervoit ; cela ne ſert plus de rien, lui dit-il ; ce ſont des reſtes de l'ancienne égliſe. Quand elle vint en France, & qu'ayant vu nos confeſſionnaux, elle eut appris l'uſage qu'on en faiſoit, elle comprit ce que ſon pere avoit voulu dire par ces reſtes de l'ancienne égliſe. Ces confeſſionnaux laiſſés dans un prêche ne ſont-ils pas encore pour ceux qui s'y rendent, des monuments qui prouvent l'anti-

quité de l'Égliſe Catholique & la nouveauté de la réforme (*a*)? Cela ne devroit-il pas leur montrer qu'ils ſont d'hier, & que rien n'eſt ſi facile que de remonter à l'époque de leur ſéparation d'avec nous? Cela ne devroit-il pas leur faire voir que les auteurs de leur réforme ſont venus trop long-tems après les apôtres pour qu'ils puiſſent jouir de l'*apoſtolicité?*

En effet, d'où ſont venus Luther & Calvin? Qui leur a donné la miſſion pour prêcher une doctrine toute contraire à celle qu'on avoit prêchée juſques-là? Car enfin ſaint Paul nous apprend qu'on ne doit point prêcher, à moins qu'on ne ſoit envoyé: *Quomodo prædicabunt niſi mittantur?* Jeſus-Chriſt lui-même n'eſt venu que parce qu'il a été envoyé par ſon pere: *Non à me ipſo veni, ſed pater meus miſit me.* Les apôtres ne ſont venus que parce qu'ils ont été envoyés de Jeſus-Chriſt: *Sicut miſit me pater, & ego mitto vos.* Leurs premiers ſucceſſeurs ne ſont venus que parce qu'ils ont été envoyés par les apôtres. Ces premiers ſucceſſeurs ont envoyé ceux qui leur ont ſuccédé, & ainſi de ſiecle en ſiecle juſqu'à nos jours. Voilà quelle eſt la marche & la ſucceſſion.

Ad Rom. 10, *v.* 15.

Joannis 8 *v.* 42.

Ibidem 20 *v.* 21.

(*a*) La perſonne qui m'a raconté ce fait, & qui a ſacrifié des biens conſidérables dans ſa patrie, étoit, il y a quatre années, penſionnaire au couvent des religieuſes de Carentan en baſſe Normandie.

des pasteurs. Or, qui est-ce qui a envoyé Luther & Calvin ? de qui ont-ils reçu leur mission (*a*)?

Il y a deux sortes de missions, mission ordinaire & mission extraordinaire ; laquelle des deux ont-ils reçue ? Est-ce la mission ordinaire ? mais la mission ordinaire ne peut se donner que par la vraie Eglise. Or, je demande, de quelle église ont-ils reçu la leur ? Est-ce de l'Eglise Romaine ? cela ne se peut pas, puisqu'ils soutiennent que dans le seizième siecle, où a commencé la réforme, il y avoit mille ans que l'Eglise Romaine n'étoit plus la vraie Eglise de Jesus-Christ. S'ils disent que l'Eglise Romaine étoit la vraie Eglise, & que c'est d'elle qu'ils ont reçu la mission, l'Eglise Romaine leur a-t-elle donné la mission pour contredire l'Eglise Romaine, pour la détruire, pour la renverser, comme ils ont essayé de le faire ? Cela ne se peut pas ; ils n'ont donc pas la mission ordinaire ?

Auroient-ils la mission extraordinaire ? c'est ce qu'il faut examiner. La mission extraordinaire doit se prouver par des miracles ; où sont ceux qu'ont faits Luther & Calvin ? Ni l'un, ni l'autre n'étoit homme à prodiges, à moins qu'il ne s'agisse des prodiges de fureur & d'emportement ; car dans ce genre là ils en ont tous deux produit en grand

(*a*) Voyez la note à la fin de la Conférence, sur le défaut de mission dans les ministres.

nombre ; mais de vrais miracles, où ſont ceux qu'ils ont faits? Je ne crois pas que leurs plus zélés partiſans s'aviſent de leur en attribuer.

Je me trompe ; Calvin a fait un miracle : le voici. A Genève, il paya un pauvre étranger pour contrefaire d'abord le malade, & enſuite le mort. Comme on le portoit en terre, Calvin qui ſe trouva là, comme par haſard, fut prié de le reſſuſciter ; il approche du cercueil, & ordonne au prétendu mort d'en ſortir ; mais le mort fictif étoit devenu réellement mort (*a*). C'étoit-là ſans doute un vrai miracle ; mais miracle qui n'étoit guère propre à prouver la bonté de la cauſe en faveur de laquelle on l'avoit entrepris. Les miniſtres Proteſtants n'ont donc, ni la miſſion ordinaire, ni la

(*a*) C'eſt Hiérôme Bolzec, alors diſciple de Calvin, & depuis devenu Catholique, qui nous apprend cette anecdote. Il ajoute que ce fut la veuve du miraculé qui dévoila tout le myſtere. *Voyez* le P. Gautruche, *Hiſtoire des Hérétiques*.

Eraſme diſoit là-deſſus que les auteurs de la réforme n'avoient pas même eu le pouvoir de guérir un cheval boiteux.

Le fameux Duillier, proteſtant, promit de reſſuſciter un mort. La reine Anne d'Angleterre lui donna des témoins devant leſquels il devoit opérer ; mais malgré toutes les contorſions de l'Anglican, le mort ne reſſuſcita point, & il fallut reporter le cadavre dans ſon ſépulcre. Ce fait ſe paſſa à Londres en 1707 ; & c'eſt M. de Voltaire qui le rapporte.

miſſion extraordinaire; ils ne ſont donc pas légitimement envoyés; ils ne viennent donc pas des apôtres; ils n'ont donc pas l'*apoſtolicité*, quatriéme note eſſentielle à la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt.

Réſumons ce que nous avons dit dans les deux dernieres Conférences. L'Egliſe Romaine a les quatre notes qui, de l'aveu des Proteſtants, doivent convenir à la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt; elle eſt *une*, elle eſt *ſainte*, elle eſt *univerſelle*, elle eſt *apoſtolique*. La ſociété des Proteſtants n'eſt rien de tout cela; donc ceux qui prennent celle-ci pour la vraie Egliſe ne ſe trompent que parce qu'ils veulent ſe tromper; auſſi les plus éclairés d'entr'eux ont-ils là-deſſus de tems en tems de terribles inquiétudes.

C'eſt ce que témoigna le fameux *Molinès*, miniſtre, auquel les Proteſtants avoient donné le nom de *Fléchier*, à raiſon de ſon éloquence; devenu Catholique, il demanda à un curé (*a*) de l'Egliſe Romaine, ſi parmi les mourants qu'il aſſiſtoit en

(*a*) Ce fait de la converſion du miniſtre *Fléchier*, qui dans le tems fut de notoriété publique, & qui ſe paſſa en 1752, m'a, depuis peu de mois, été confirmé par M. le chevalier de Ponthaul, lieutenant-colonel de dragons, qui a très-particuliérement connu ce miniſtre, & qui me dit que le Curé, dont j'ai parlé plus haut, ſe nommoit M. Ricart, curé de la paroiſſe de Notre-Dame dans la ville de Montpellier.

ce dernier paſſage, il en trouvoit beaucoup qui euſſent dans ce moment-là des inquiétudes ſur leur religion. Non, répondit celui-ci ; ils regrettent bien de n'avoir pas vécu conformément à leur religion ; mais pour ce qui eſt de la religion même, ils n'en ont pas le moindre doute. Hé bien, répliqua l'ancien miniſtre, je n'ai pas trouvé cela dans la réforme ; bien des moribonds me diſoient : mais, M. le miniſtre, ſommes-nous dans la bonne religion ? Oui, leur diſois-je, n'ayez point de troubles là-deſſus. Hélas, ajoutoit-il, je leur donnois, ou du moins je tâchois de leur donner, ſur un article ſi important, une aſſurance que je n'avois pas moi-même. Pluſieurs des Proteſtants en ſont-là, & les miniſtres, comme les autres, ſouvent même plus que les autres, parce qu'ils ſont plus inſtruits.

Et c'eſt une remarque qu'il eſt bon de faire là-deſſus. On voit aſſez ſouvent des Proteſtants à l'heure de la mort, qui regrettent d'avoir vécu dans la prétendue réforme, & qui demandent un curé Catholique pour faire abjuration entre ſes mains. A-t-on jamais vu un homme qui a vécu Catholique, ſe repentir à l'heure de la mort de l'avoir été, & demander un miniſtre pour embraſſer la réforme ? Non. D'où vient cette différence ? Ah ! c'eſt que dans le premier, le flambeau de la mort donne des lumieres qui diſſipent les ténebres où il a vécu ; au lieu que dans le ſecond,

ce même flambeau ne fait qu'ajouter de nouvelles lumieres à celles que lui fourniſſoit déja ſa religion.

Que ne puis-je ici faire entendre ma voix à tous les Proteſtants ! Je leur dirois avec le zele que m'inſpire le deſir de leur ſalut : Ah, mes freres, (car nous vous regardons comme tels, quoique vous vous ſoyez ſéparés de nous) mes chers freres, n'attendez pas à l'heure de la mort à ouvrir les yeux ; voyez les notes que vous avouez convenir à la vraie Egliſe. Elles ſe trouvent toutes dans l'Egliſe Romaine, & pas une ne ſe rencontre dans la réforme. Rentrez donc au plutôt dans le ſein d'une mere, qui vous tend les bras & qui ſouhaite ardemment votre retour. Quels ſont les motifs que vous alléguez pour perſiſter dans une religion que tout vous montre être évidemment fauſſe ? Ils en alleguent pluſieurs. Examinons-les, & nous en verrons le foible.

Je ſuis trop vieux, diſent quelques-uns, pour changer de religion. Mes peres y ont vécu & y ſont morts. J'y ai vécu comme eux, comme eux je veux y mourir (*a*). Raiſons frivoles. En effet,

(*a*) Une très-ancienne dame Calviniſte qui avoit trois de ſes petits-fils Catholiques, un prêtre & deux religieux, tous trois fort en état de lui montrer la fauſſeté de ſa religion, ne répondoit autre choſe à tout ce qu'ils lui diſoient pour la convertir, ſinon : Mes enfans, je

plus on eſt vieux, plus on approche du tombeau; par conſéquent, on doit plus ſe preſſer d'aſſurer ſon ſalut. Que diriez-vous à un Turc ou à un Juif que vous exhorteriez à ſe faire Chrétien, & qui vous diroit qu'il eſt trop vieux pour changer de religion? Je vous dirai la même choſe: il ne faut pas changer de religion quand on eſt dans la bonne; mais quand on nous montre que nous n'y ſommes pas, & que celle où nous vivons eſt fauſſe, on ne ſauroit la quitter trop tôt.

Vos peres ſont morts dans cette religion, dites-vous: mais le Juif & le Turc pourroient vous dire la même choſe, & cependant vous avouez qu'ils auroient tort. Vous ne ſauriez vous déterminer à damner tous vos parents qui ſont morts Luthériens & Calviniſtes. Je ne vous engage à damner perſonne, mais je vous exhorte à vous ſauver vous-mêmes. Il peut ſe faire abſolument que vos parents, à l'heure de la mort, ayent eu un vrai deſir de rentrer dans le ſein de l'Egliſe, & que ne pouvant plus en donner des preuves au dehors, ils ayent obtenu de Dieu qu'il leur fît miſéricorde. Il eſt vrai que s'ils ſont morts Proteſtants, comme ils ont vécu, il n'y a point de ſalut pour eux; mais ce n'eſt pas là pour

ſuis trop vieille pour changer, laiſſez-moi mourir comme j'ai vécu.

vous une raiſon d'abandonner le vôtre, & de vouloir périr comme eux.

Dites-moi : ſi, dans un voyage, votre pere avoit eu le malheur de tomber dans un précipice, & d'y périr, ſeroit-ce une raiſon pour vous de ſuivre la même route, & de vous obſtiner à vouloir périr comme lui? Puiſque vous ne pouvez pas le retirer du malheur où il eſt tombé, tâchez du moins de profiter de ſon exemple, afin d'éviter le même ſort. Que diriez-vous d'un Idolâtre à qui l'on montreroit la néceſſité du baptême, & qui ne voudroit pas le recevoir, parce que ſon pere ne l'a pas reçu. Vous le plaindriez de ſon obſtination. Hélas, mon cher frere, vous ne pouvez pas plus vous ſauver ſans rentrer dans l'égliſe, qu'un Payen ſans recevoir le baptême. Rentrez donc au plutôt dans cette Egliſe Romaine, hors de laquelle il n'y a point de ſalut.

O Egliſe Romaine! ô Rome, centre de toutes les égliſes, diſoit autrefois ſaint Jean-Chryſoſtôme, je te révere, non pas pour la magnificence de tes édifices, non pas pour les ſuperbes colonnes & les anciens obéliſques qui te décorent, mais pour les colonnes de la foi, les corps de Pierre & de Paul dont tu es la dépoſitaire : *Non propter columnas marmoreas, ſed propter fidei columnas, corpora Petri & Pauli.*

O Egliſe Romaine, c'eſt à toi que je m'atta-

che, disoit saint Jérôme, en écrivant au pape saint Damase : on me demande ici, ajoutoit-il, par rapport au schisme d'Antioche, si je suis pour Mélece, pour Vital, ou pour Paulin. Je n'ai point d'autre réponse à donner, sinon : je ne connois point Mélece ; je ne sais qui est Vital ; j'ignore entiérement Paulin ; mais celui des trois qui s'attache à l'Eglise Romaine, c'est pour celui-là que je me déclare : *Melecium nescio ; Vitalem ignoro ; Paulinum non novi ; sed si quis adhæret cathedræ tuæ meus est.* Saint pere, ajoute-t-il encore, votre église est la véritable arche ; quiconque ne s'y trouvera pas périra par le déluge : *Tua sedes est arca Noe, quicumque non fuerit in illâ peribit in diluvio.*

O Eglise Romaine, disoit un des plus savants prélats de notre France, l'illustre Bossuet, évêque de Meaux, dans le discours qu'il fit à l'ouverture de l'assemblée de 1682, ô Eglise Romaine ! que ma langue s'attache à mon palais, si je dis jamais rien qui soit contraire au respect qui vous est dû. Pensons, parlons, agissons comme ces grands hommes, attachons-nous à l'Eglise Romaine, qui seule, avec toutes les Eglises Catholiques de l'univers, est la vraie Eglise de Jesus-Christ. Si dans le tems nous avons cette Eglise pour mere, & que nous obéissions à ses ordres, nous aurons Dieu pour pere pendant toute l'éternité bienheureuse, où nous conduise le Pere, le Fils & le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

NOTES.

Pour la page 373.

Sur les ſuites du mariage de Luther.

CE mariage public de Luther ne tarda pas d'être imité par les principaux miniſtres de la prétendue réforme. Depuis ce tems-là, on ne vit plus en Allemagne que des prêtres dégoûtés du célibat, & des moines ennuyés du cloître, qui, ſe dépouillant de leur habit, abandonnoient, les uns le ſanctuaire, & les autres le couvent, pour prendre des femmes. Ce qui fit dire aſſez plaiſamment à Eraſme : *On a tort d'appeller la réforme une tragédie; on devroit plutôt l'appeller une comédie, puiſque tout y finit, comme à la comédie, par le mariage.* Pour moi je penſe qu'on pourroit concilier les deux ſentimens, & accorder enſemble ceux qui l'appellent une comédie, & ceux qui lui donnent le nom de tragédie, en diſant que la réforme a été une ſcène tragi-comique, où les acteurs, après avoir donné au public le ridicule ſpectacle de moines défroqués & de prêtres traveſtis qui ont pris des femmes, a cauſé d'abord à l'Allemagne, & enſuite à la France, la douleur d'y voir couler des fleuves de ſang.

Pour la page 398.

Sur le défaut de miſſion dans les miniſtres.

Ce défaut de miſſion a ſouvent embarraſſé les miniſtres de la prétendue réforme. Un d'entr'eux,

(c'étoit dans les Cantons Suiſſes) la propoſa à deux autres miniſtres. Si les papiſtes, leur diſoit-il, nous demandoient qui nous a envoyés, que leur répondrions-nous? Pour moi je vous avoue que je ne ſaurois que leur dire; auriez-vous, Meſſieurs, une réponſe à cette difficulté? Les deux autres convinrent qu'il n'y en avoit pas de bonne à donner. Mais ſi cela eſt, reprit le premier, nous nous damnons nous-mêmes, & nous damnons les autres. Les deux miniſtres garderent le ſilence, & montrerent par-là qu'ils penſoient comme lui. Meſſieurs, leur dit-il, il eſt tems de mettre ordre à notre ſalut; paſſons en France, & rentrons dans l'Egliſe Romaine. Les deux autres y conſentirent, & tous trois convinrent d'un jour & d'un lieu où ils ſe trouveroient, pour partir enſemble. Le jour venu, le premier ſe trouva au lieu nommé; mais les deux autres n'y vinrent point. L'embarras de traîner avec ſoi une femme & des enfans les retint, malgré leur conſcience, dans un miniſtere qu'ils ſavoient bien être illégitime. L'autre partit, vint en France & y fit ſon abjuration. C'eſt lui-même qui a raconté les motifs & les circonſtances de ſa converſion. Je les tiens d'un homme extrêmement reſpectable qui m'ajouta une réflexion de ce miniſtre converti, qui eſt, que ſi en France on faiſoit un ſort honnête aux miniſtres réformés, on verroit bientôt tomber une réforme qui n'eſt ſoutenue que par eux, & dans laquelle ils ne reſtent que par la crainte de ne pas trouver ailleurs de quoi vivre. Ce ſeroit-là une attention bien digne du gouvernement.

CONFÉRENCE TREIZIEME,

Contre les Schiſmatiques.

LA VISIBILITÉ ET LA PERPÉTUITÉ DE L'EGLISE.

Tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Vous êtes Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, & les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle.

Matt. cap. 16, v. 18.

QUAND Jeſus-Chriſt, après avoir demandé aux apôtres quelle idée les hommes avoient de lui, eut ajouté : mais vous, qui dites-vous que je ſuis : *Vos autem, quem me eſſe dicitis ?* ſaint Pierre, prenant la parole, lui répondit : Seigneur, vous êtes le Chriſt, le fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde ; alors Jeſus-Chriſt lui repliqua : vous êtes heureux, Simon, fils de Jean ; car ce n'eſt ni la chair ni le ſang qui vous ont révélé ce que vous venez de dire ; mais c'eſt mon pere qui eſt dans le ciel. Ce divin Sauveur ne s'en tint pas là ; voulant le récompenſer de la confeſſion publique qu'il venoit de faire, il lui dit :

Vous êtes Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, & les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle : *Tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.*

Voilà, mes chers auditeurs, le fondement de la ſupériorité de ſaint Pierre ſur les autres apôtres, & ſur tous les fideles. Le nouveau nom de Pierre qu'il lui donne, montre qu'il ſera le fondement de ſon Egliſe. Il eſt vrai que Jeſus-Chriſt ſeul eſt la pierre principale à laquelle aucune autre ne peut être comparée : *Lapis angularis qui fecit utraque unum.* Mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe & qu'on ne doive dire, qu'après Jeſus-Chriſt, l'unique auteur de l'Egliſe, ſaint Pierre en eſt ſous lui, par lui, après lui, la premiere pierre entre les pures créatures. *Ad Eph. 2. v. 14 & 21.*

Les ennemis de la primauté de ſaint Pierre nous diſent ici que la pierre dont parle Jeſus-Chriſt dans cet endroit, ne ſe rapporte point à la perſonne de ſaint Pierre, mais à celle de Jeſus-Chriſt même. Il ne faut que la moindre attention au ſens grammatical pour voir que le ſecond mot, *cette pierre*, eſt relatif au premier, vous êtes *Pierre*. Jeſus-Chriſt parle-là à celui qu'il nomme *fils de Jean*, à celui qui vient de lui parler, à celui qui l'a reconnu pour le fils de Dieu. Or, tout cela ſe rapporte à la perſonne de ſaint Pierre. C'eſt ainſi que les ſaints Peres ont toujours entendu ce texte de

l'Evangile, & ce n'eſt que de nos jours qu'on leur a donné une explication ſi contraire au vrai ſens.

Qu'ils viennent après cela nous dire que ces paroles de l'Evangile, *ſuper hanc petram*, doivent s'expliquer par celles-ci de ſaint Paul: *Petra autem erat Chriſtus*; nous leur répondrons que c'eſt unir deux textes qui n'ont jamais eu le moindre rapport. Saint Paul parle en cet endroit de la pierre dont Moïſe fit ſortir l'eau qui étancha la ſoif des Hébreux: *Bibebant de conſequenti eos petrâ*; puis il ajoute: *Petra autem erat Chriſtus*; comme s'il eût dit que la pierre de laquelle ſortit l'eau que burent les Iſraëlites, figuroit Jeſus-Chriſt, du côté duquel ſortit l'eau de la grace qui devoit vivifier tous les Chrétiens. Voilà l'unique ſens de ſaint Paul, & c'eſt évidemment ſe tromper que de lui en donner un autre.

1 ad Cor. 10, v. 4.

Saint Pierre eſt donc le chef & l'unique chef de l'Egliſe de Dieu. Auſſi ſaint Matthieu, en rapportant le nom des apôtres, dit-il expreſſément que ſaint Pierre eſt le premier de tous: *Nomina duodecim apoſtolorum ſunt hæc. Primus, Simon qui dicitur Petrus.* Voilà bien la primauté de ſaint Pierre clairement établie; primauté qui convient à tous ceux qui lui ont ſuccédé dans le ſoin de gouverner les fideles.

Matt. 10, v. 2.

En effet Jeſus-Chriſt en établiſſant une Egliſe qui ſubſiſteroit juſqu'à la fin des ſiecles, devoit

lui donner un chef qui subsistât autant qu'elle. Or, saint Pierre ne devoit pas toujours vivre. Il est donc sûr que ce n'étoit pas précisément à la personne de saint Pierre, mais à sa personne relativement à la charge de pasteur, qu'il accordoit les avantages nécessaires pour conduire le troupeau qu'il devoit lui confier. Chacun de ses successeurs est donc comme lui, le chef de l'Eglise, & ceux d'entre les Chrétiens qui s'en séparent (conservassent-ils tous les articles de la foi), deviennent un corps acéphale qui n'est plus dans l'ordre du gouvernement établi par le fils de Dieu.

Tel est l'état des Schismatiques; ne donnassent-ils dans aucune erreur contre la foi, dès-là qu'ils ne se soumettent point au chef de l'Eglise, ils ne sont plus du nombre des vrais fideles, & il n'y a pas plus de salut à espérer pour eux que pour les Hérétiques. Nous avons montré contre ceux-ci quelles sont les notes de l'Eglise; il s'agit maintenant de faire voir contre ceux-là quelles en sont les propriétés. Ces propriétés peuvent se réduire à trois principales; la visibilité, la perpétuité, l'infaillibilité. Voilà ce qui devroit nous occuper dans cette Conférence; mais comme il ne nous resteroit pas un tems suffisant pour entrer dans le détail de ces trois articles, contentons-nous d'examiner aujourd'hui les deux premiers; & remettons le troisiéme à la Conférence suivante. Avant de commencer celle-ci, mettons-nous sous

la protection de la reine du ciel, & lui disons avec l'ange : *Ave Maria.*

QUELQUES-UNS confondent les propriétés de l'Eglise avec les notes. Il y a néanmoins de la différence entre les unes & les autres ; celles-ci servent à faire connoître la vraie Eglise de Jesus-Christ, au lieu que les premieres supposent l'Eglise déja connue, & sont des qualités qui coulent, en quelque sorte, de son essence. Or, la premiere de ces qualités, c'est d'être visible. Oui, mes chers auditeurs, la visibilité est essentielle à l'Eglise de Jesus-Christ.

1°. La visibilité.

En effet, Jesus-Christ a établi son Eglise, non pas pour les anges du ciel ; ceux-ci sont partie de l'Eglise triomphante ; mais l'Eglise militante, de laquelle, seule il s'agit ici, a été instituée pour les fideles de la terre ; ils sont les membres qui composent ce corps moral, dont Jesus-Christ est proprement l'unique chef qui le conduit invisiblement du haut des cieux, & dont le pape est le chef subalterne qui, en qualité de vicaire de ce chef unique, conduit visiblement son Eglise dans le monde.

Toutes les métaphores que Jesus-Christ emploie pour nous représenter son Eglise concourent à nous montrer que la visibilité lui est essentielle. La premiere est celle d'une bergerie. Or, une bergerie est essentiellement visible ; elle contient &

le pasteur qui conduit le troupeau, & le troupeau qui se laisse conduire par le pasteur. Il faut que le premier fasse entendre sa voix aux brebis pour les mener dans les paturages qui leur conviennent. Il faut que les brebis voyent le pasteur pour le suivre dans la route qu'il leur trace, ou si elles marchent devant lui, qu'elles entendent au moins sa voix qui les détourne des sentiers qui les égareroient. Or, tout cela nous montre la visibilité de l'Eglise; la visibilité du chef à l'égard des membres, & des membres à l'égard du chef, du pape à l'égard des fideles, & des fideles à l'égard du pape. Sans cela, celui-ci ne pourroit s'acquitter de la fonction de pasteur; ceux-là ne pourroient remplir le devoir de brebis. Il faut donc que l'Eglise, en qualité de bergerie soit essentiellement visible.

Considérons-la maintenant sous un autre rapport, sous lequel l'Ecriture nous la représente. C'est l'emblême d'une armée rangée en bataille, & qui est terrible à ses ennemis : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Or, cette seconde métaphore ne nous montre pas moins sa visibilité que la premiere. Une armée renferme essentiellement & le général dont la voix imprime le mouvement à toutes les parties de ce grand corps, & des officiers subalternes qui, recevant les ordres de lui, les communiquent à ceux qui sont sous leur dépendance, & enfin des soldats qui exécutent les ordres qu'ils

Cantic. 3. 4. 10.

regarderoit comme un extravagant, & on ne daigneroit pas lui répondre; ou ſi l'on lui faiſoit quelque réponſe, on ne lui en feroit point d'autre, ſinon : *Ouvrez les yeux & voyez.* Il en eſt de même de celui qui s'oublieroit au point de demander où eſt l'Egliſe. Hé, lui diroit-on, elle eſt ſi viſible qu'il ne faut que des yeux pour l'appercevoir.

La nature même de cette Egliſe nous montre évidemment ſa viſibilité; car elle doit être viſible & à ceux du dedans & à ceux du dehors; à ceux du dedans, c'eſt-à-dire, aux fideles qui en ſont les membres; à ceux du dehors, aux Idolâtres & aux Infideles qui n'y ſont jamais entrés, aux Hérétiques & aux Schiſmatiques qui ont eu le malheur d'en ſortir. Elle doit être viſible aux fideles, ſoit qu'ils ayent la qualité de paſteurs, ſoit qu'ils ſoient du nombre des brebis. Ceux-ci, c'eſt-à-dire, les fideles, peuvent avoir entr'eux des diſputes ſur les choſes qu'il faut croire, & ſur celles qu'il faut pratiquer. Or, ſur les unes & les autres, ils doivent s'adreſſer à l'Egliſe, ſelon l'ordre que Jeſus-Chriſt leur en donne : *Dic Eccleſiæ.* Mais comment pourront-ils s'adreſſer à l'Egliſe, s'ils ne la voyent pas? Voilà ce qui regarde les ſimples Chrétiens. Maintenant, par rapport à ceux d'entr'eux qui ſont honorés de la qualité de paſteurs, & qui compoſent l'égliſe enſeignante, il faut qu'il y ait une viſibilité réciproque entre cette

égliſe

égliſe enſeignante, d'une part, & l'égliſe écoutante, de l'autre. S'il faut que les fideles voyent les paſteurs pour les conſulter, il faut que les paſteurs voyent les fideles pour les inſtruire. L'Egliſe doit donc être viſible à ceux du dedans; elle doit l'être de même à ceux du dehors. En effet, l'Égliſe de Jeſus-Chriſt ayant été établie pour le ſalut de tous les hommes en général, il faut que les Idolâtres & les Infideles, qui n'en ont jamais été les membres, demandent à y être admis; il faut que les Hérétiques & les Schiſmatiques, qui en ſont ſortis, demandent à y rentrer; ſans cela ils ne ſe ſauveront point. Or, comment les uns & les autres pourront-ils s'acquitter de cette obligation, s'ils ne voyent pas l'Egliſe? Elle doit donc par ſa nature, cette Egliſe ſainte, être viſible & à ceux qui y ſont, & à ceux qui n'y ſont pas.

De tout ce que nous venons de dire, il ſuit que toute ſociété chrétienne qui n'a pas toujours été viſible, n'a pas toujours été la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt. Or, la ſociété des Proteſtants n'a pas toujours été viſible. Elle n'a donc pas toujours été la vraie Egliſe; mais ſi elle ne l'a pas toujours été, comment ſe peut-il faire qu'elle le ſoit maintenant? Il n'eſt pas concevable combien les miniſtres de la prétendue réforme ont varié dans les réponſes qu'ils ont données ſur cet article. Tantôt, avec *Claude*, ils ont dit que la viſibilité n'étoit pas eſſentielle à la vraie Egliſe, &

tantôt, avec *Jurieu*, ils ont prétendu que leur ſociété a toujours été viſible ; mais rien n'eſt plus aiſé que de réfuter ces deux ſyſtêmes.

Réfutation du miniſtre *Claude.*

On pourroit d'abord les réfuter l'un par l'autre, puiſqu'ils ſe détruiſent mutuellement; car enfin, ou c'eſt le miniſtre *Claude* qui a tort de dire qu'à la vérité leur réforme n'a pas toujours été viſible, mais qu'il n'eſt pas eſſentiel que la vraie Egliſe le ſoit, ou c'eſt le miniſtre *Jurieu* qui a tort de dire qu'il eſt eſſentiel à la vraie Egliſe d'être viſible, mais que la réforme l'a toujours été. Ces deux opinions ſe contrediſant l'une l'autre, il n'eſt pas poſſible qu'elles ſoient toutes deux vraies ; mais examinons-les ſéparément, & commençons par le ſyſtême du miniſtre *Claude.*

Dans la célebre Conférence qu'eut M. Boſſuet avec ce miniſtre en préſence de Mademoiſelle de Duras & de pluſieurs autres Calviniſtes, la diſpute tomba ſur la viſibilité de l'Egliſe. L'apologiſte de la Religion Romaine ſoutenoit que cette viſibilité lui étoit eſſentielle ; ſon antagoniſte au contraire ſoutenoit qu'elle ne l'étoit pas; celui-ci, pour embarraſſer M. Boſſuet, lui demanda ſi l'Egliſe étoit viſible dans le tems de la mort & paſſion de Jeſus-Chriſt. Le prélat fit à cette difficulté une réponſe qui réduiſit le miniſtre à ne rien repliquer de ſolide ; & Mademoiſelle de Duras vit ſi bien ſon embarras qu'elle abjura la réforme.

Or, le fond de cette réponſe, le voici : 1°. on

ne doit pas exiger que l'Egliſe de ce tems-là fût auſſi viſible qu'elle l'eſt maintenant. Pourquoi ? parce que l'Egliſe étoit alors, pour ainſi dire, dans ſon berceau ; elle a eu, comme les autres établiſſements, ſon origine & ſes progrès. Elle ne pouvoit pas, au moment de ſa naiſſance, être auſſi viſible qu'elle le fut dans ſes accroiſſements ; 2°. quoiqu'elle ne fût pas alors auſſi viſible qu'elle l'eſt aujourd'hui, elle l'étoit ſuffiſamment pour être apperçue de ceux qui ne s'obſtinoient pas à fermer les yeux. Elle étoit viſible dans la perſonne de Jeſus-Chriſt qui en étoit le chef, dans la perſonne de la très-ſainte Vierge, & dans celles des apôtres qui en étoient les principaux membres, dans celles de pluſieurs diſciples qui ne ſe cacherent que pour quelques jours, & qui peu de tems après ſe réunirent au nombre de plus de cinq cents. Elle étoit viſible dans la défection de la ſynagogue qui ayant renié & mis à mort le Chriſt promis à ſes peres, ceſſoit par-là d'être le peuple de Dieu, comme Daniel l'avoit prédit. Elle étoit viſible par les miracles évidents que Jeſus-Chriſt avoit opérés pendant ſa vie, & par ceux qui s'opéroient à ſa mort, où toute la nature en confuſion le reconnoiſſoit pour ſon auteur. Enfin elle étoit ſi viſible, que pluſieurs Juifs, témoins de tant de prodiges, s'en retournoient en ſe frappant la poitrine ; & qu'un payen même s'écria que cet illuſtre crucifié étoit réellement le fils de Dieu : *Verè filius*

Dan. 9. *v.* 26.

Matt. 27. *v.* 54.

Dei erat iſte. Ce que firent ceux-ci, il ne tint qu'aux autres de le faire, & s'ils ne le firent pas, c'eſt qu'ils s'aveuglerent volontairement eux-mêmes. Mais en voilà ſuffiſamment ſur le ſyſtême du miniſtre *Claude*, paſſons à celui de *Jurieu*.

Réfutation du miniſtre *Jurieu*.

Ce ſecond miniſtre voyant l'impuiſſance où avoit été le premier de ſoutenir ſa cauſe en attaquant la viſibilité de l'Egliſe, avoua que la vraie Egliſe devoit être eſſentiellement viſible; mais il ſe retourna, & prétendit que la réforme l'avoit toujours été. Quoi, Jurieu, la réforme a toujours été viſible? Elle a donc été viſible avant que d'exiſter. Y penſez-vous? N'eſt-ce pas inſulter à l'eſprit humain que de le croire capable d'ajouter foi à un ſemblable paradoxe? Ah! vous montrez bien par une telle réponſe, que quand on a une fois abandonné le centre de la vérité, on eſt contraint pour ſe ſoutenir, de dévorer une infinité de contradictions.

En effet, n'eſt-ce pas ſe contredire que de vouloir qu'une réforme, qui n'a pas deux cent cinquante ans d'exiſtence, ait été viſible depuis dix-ſept ſiecles? Elle l'a été, dit Jurieu, ſinon en elle-même, au moins en un certain nombre d'élus, qui étoient cachés parmi les membres de l'Egliſe Romaine, & qui croyoient intérieurement ce que l'on croit aujourd'hui publiquement parmi les réformés. Mais ſi la réforme n'a ſubſiſté pendant ce tems-là que parmi des élus cachés, elle étoit ca-

chée elle-même ; être caché & être visible, ne sont-ce pas deux choses opposées l'une à l'autre ? Si ces élus cachés ne croyoient vos dogmes qu'intérieurement, quelle preuve avez-vous qu'ils les croyoient ? des sentiments purement intérieurs sont-ils de nature à se manifester ? S'ils ont produit leurs sentiments au dehors, nommez-nous ceux qui l'ont fait ; assignez-nous le jour, l'année, le siecle où ils ont commencé à le faire ; apprenez-nous quel est le royaume, quelle est la province, quelle est la ville où ils ont laissé des monumens d'une doctrine semblable à la vôtre. Vous ne sauriez en venir à bout. Les pensées & les sentiments ne se prouvent que par les faits, & vous n'en alléguez aucun ; ce qui montre que vous ne parlez de la sorte que par la nécessité d'étayer votre système.

Et ne dites pas (car c'est à quoi Jurieu a eu recours dans la suite), ne dites pas que la réforme a été visible parmi les Albigeois, les Vaudois, les Vicléfistes, les Hussites. Nous vous avons déja montré que tous ces gens-là n'étoient ni Luthériens, ni Calvinistes, puisqu'ils admettoient bien des articles de foi que vous rejettez, & que dans ceux où vous avez suivi leur doctrine, ils avoient été condamnés par les Catholiques de leur tems, comme vous l'avez été par ceux du vôtre. Et dans la supposition même d'une entiere conformité de votre doctrine avec la leur, il s'ensui-

vroit ſeulement qu'ils étoient hérétiques auſſi-bien que vous, & que vous l'êtes auſſi-bien qu'eux. De plus, nous avons déja remarqué que par votre union avec les diſciples de Viclef, de Jean Hus, de Pierre Valdo, vous ne gagneriez qu'un ou deux ſiecles, & qu'il en reſteroit encore treize ou quatorze pendant leſquels votre réforme auroit été totalement inviſible. Mais ne répétons pas ce que nous avons dit, & concluons que la viſibilité, ſi eſſentielle à la vraie Egliſe, convient à l'Egliſe Romaine & qu'elle ne convient point, ou du moins qu'elle n'a pas toujours convenu à la prétendue réforme.

2°. La perpétuité.

Il eſt tems d'examiner ce qui regarde la ſeconde propriété de l'Egliſe, ſa perpétuité.

Bien différente de l'ancienne loi qui, donnée par le miniſtere de Moïſe, ne devoit durer que juſqu'à un certain tems, la loi nouvelle, établie par le fils de Dieu, eſt faite pour durer toujours. Oui, mes freres, la ſynagogue devoit finir, & la mort du Meſſie devoit être l'époque de ſa deſtruction. Daniel le dit expreſſément : Le Chriſt ſera mis à mort, & le peuple qui le reniera ceſſera d'être ſon peuple. Il n'en doit pas être de même de l'Egliſe ; elle ſubſiſtera juſqu'à la fin des ſiecles. Les propheres l'avoient annoncée long-tems avant qu'elle parut. Je ferai dans la ſuite une alliance éternelle avec vous, dit Dieu par Iſaïe: *Feriam vobiſcum pactum ſempiternum.* Il dit la

Dan. c. 9.

Iſaïæ 55, v. 3.

même choſe dans Jérémie : Un tems viendra que je ferai une nouvelle alliance avec les enfans d'Iſraël, non pas une alliance ſemblable à celle que je fis avec leurs peres, mais une alliance perpétuelle.

Ce tems qui devoit venir eſt venu depuis pluſieurs ſiecles. Il y en a plus de dix-ſept que l'Egliſe eſt établie ; elle ſubſiſte depuis ce tems-là & ſubſiſtera juſqu'à la fin du monde ; & ce n'eſt pas un ſimple prophete qui nous l'aſſure, c'eſt le roi des prophetes ; c'eſt le propre fils de Dieu : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle*, dit-il en parlant de ſon Egliſe. *Je ſuis avec vous juſqu'à la conſommation du ſiecle*, dit-il à ſes apôtres. Voilà, mes freres, le fondement de la perpétuité de l'Egliſe Chrétienne.

Perpétuité qui nous montre évidemment que cette Egliſe eſt l'ouvrage de Dieu. Si elle eût été l'ouvrage des hommes, on l'eût vue anéantie dès ſes commencements, & comme étouffée dans ſon berceau. Tant de guerres que lui ont ſuſcitées les empereurs par leurs édits, les philoſophes par leurs raiſonnements, les orateurs par leurs déclamations, les faux prêtres par leurs calomnies, étoient bien propres, ſans doute, à opérer ſa deſtruction, & malgré tout cela elle ſubſiſte depuis plus de dix-ſept cents ans. Or, ce que nous diſons de ces guerres qu'elle a eues à ſoutenir de la part des Idolâtres qui ſont des étrangers à ſon égard, on

peut le dire de celles que lui ont ſuſcitées ſes propres enfans, les Hérétiques & les Schiſmatiques. Ces guerres inteſtines que l'Egliſe a ſoutenues de la part de ſes enfants rébelles, l'auroient renverſée de fond en comble, ſi elle n'eût été ſoutenue par le divin auteur auquel elle doit ſon établiſſement.

Dès le tems de ſaint Auguſtin il y avoit déja eu plus de cent héréſies différentes, & parmi ces héréſies, combien n'y en eut-il pas qui verſerent des fleuves de ſang dans les divers pays où elles ſe répandirent? Les Ariens, par exemple, & les Circoncellions, combien de Catholiques n'immolerent-ils pas à leur fureur? Les premiers, ſoutenus par l'autorité ſouveraine des Conſtance, des Valens, des Hunéric & de pluſieurs autres, firent peut-être autant de martyrs qu'en avoient fait les Idolâtres; & tout le monde ſait que ceux-ci en avoient fait des millions. Les ſeconds, ſans être autoriſés comme les Ariens par la puiſſance légiſlative, étoient d'autant plus à craindre que courant par-tout comme des *Bacchantes*, ils maſſacroient tout ce qu'il ſe trouvoit d'enfants de l'Egliſe ſur leur paſſage.

Or, ce que nous diſons des Ariens & des Circoncellions peut ſe dire à proportion des Macédoniens, des Monothélites, des Iconoclaſtes. Ceux-ci, protégés par les empereurs Léon l'Iſaurien, Léon l'Arménien, Conſtantin Copronyme

& tant d'autres, ſacrifierent à leur haine contre les ſaintes images une multitude innombrable de ceux qui s'en déclaroient les défenſeurs: Et pour paſſer ſous ſilence les Hérétiques de pluſieurs autres ſiecles, combien dans le ſeiziéme, les Luthériens en Allemagne & les Calviniſtes en France, ne firent-ils pas de guerres ſanglantes qui coûterent la vie à un nombre prodigieux de ceux qui ne voulurent pas imiter leur rébellion ? Combien vers le même tems le ſchiſme de Henri VIII en Angleterre n'immola-t-il pas de fideles & ſur-tout de prêtres & de religieux qui refuſerent de ſouſcrire au faux dogme de la ſuprématie ? Voilà quelque choſe des troubles que les héréſies & les ſchiſmes ont cauſés dans l'Egliſe de de Dieu.

Quoi de plus propre à la renverſer ſi elle n'eût été bâtie ſur la pierre ferme ? Mais ces héréſies & ces ſchiſmes ſont venus ſe briſer contre l'immobilité de cette pierre. Où ſont aujourd'hui, par exemple, les Gnoſtiques, les Eucratites, les Carpocratiens ? Ils ne ſubſiſtent plus que dans nos livres. Semblables à nos flots écumants qui viennent battre avec impétuoſité les flancs immobiles d'un rocher ſitué au milieu de la mer, ils ſe ſont diſſipés d'eux-mêmes en ſe détruiſant les uns les autres ; au lieu que l'Egliſe, comme ce rocher, ferme au milieu des eaux, reſte inébran-

lable malgré le mouvement des vagues qui l'environnent.

Ces différentes ſectes reſſemblent encore à des vents furieux, qui donnent à un grand arbre d'horribles ſecouſſes qui ne ſont que l'enraciner de plus en plus. Oui, mes chers auditeurs, les héréſies opérent dans l'Egliſe les mêmes effets que de grands vents produiſent dans un arbre fort & vigoureux. Plus ces vents l'agitent, plus l'arbre croît & ſe fortifie. Leurs efforts réitérés lui cauſent un ébranlement ſucceſſif qui paſſant des branches dans le tronc, & du tronc dans les racines, forcent celles-ci de s'ouvrir en mille endroits; ces ouvertures multipliées offrent un paſſage plus libre au ſuc de la terre qui y entre avec plus d'abondance, & l'arbre reçoit une nouvelle vigueur de ce qui ſembloit devoir cauſer ſa deſtruction.

Les héréſies, comme des vents impétueux, agitent le grand arbre de l'Egliſe, & ébranlent ſes principaux membres qui en ſont comme les branches; elles ſemblent devoir en arracher le tronc, mais elles ne ſervent qu'à lui faire pouſſer de plus profondes racines. C'eſt ce que nous apprend ſaint Paul. Il faut, nous dit-il, qu'il y ait des héréſies, afin que les vrais fideles ſoient éprouvés: *Oportet hæreſes eſſe, ut & qui fideles ſunt probati fiant.* Cela ſert à les éprouver, non-ſeulement dans leur foi qui ſe fortifie d'autant plus

1 ad Cor. 11, v. 19.

qu'on fait de plus violents efforts pour la détruire, mais même dans toutes les autres vertus dont ils trouvent par-là l'occaſion de pratiquer des actes héroïques.

Combien de martyrs qui, devenus les glorieuſes victimes des héréſies & des ſchiſmes, ont illuſtré l'Egliſe en ſignant de leur ſang ou les dogmes conteſtés, ou le centre de l'unité qu'on attaquoit? Combien d'évêques qui ont d'autant plus redoublé de vigilance à garder leur troupeau, que les loups, revêtus de la peau de brebis, faiſoient de plus violens efforts pour le leur enlever? Combien de ſimples fideles qui ſe ſont de plus en plus affermis dans leur croyance à proportion que les Hérétiques entreprenoient de la leur faire perdre? C'eſt ainſi que l'Egliſe a trouvé de nouvelles forces dans les différentes attaques qu'on lui a livrées. C'eſt ainſi que ce grand arbre s'eſt nourri, s'eſt accru, s'eſt enraciné par les tempêtes qui ſembloient devoir l'arracher du ſol qui le porte.

Il eſt vrai que la violence de l'orage en a fait tomber quelques feuilles; il eſt même vrai que la tempête a quelquefois été ſi furieuſe qu'elle a rompu de groſſes branches; mais ces feuilles & ces branches, tombées à terre, ſe ſont deſſéchées, & on les a jettées au feu, pendant que l'arbre a pouſſé des branches nouvelles, & s'eſt revêtu de nouvelles feuilles qui en ont fait l'ornement, & lui ont rendu ſa premiere verdeur. Oui, nations

autrefois Catholiques ; & qui avez malheureuſement ceſſé de l'être, vous fûtes long-tems des branches de ce grand arbre ; mais en vous ſéparant, vous êtes tombées, vous vous êtes deſſéchées, & vous n'avez plus d'autre partage à attendre que celui d'une branche ſeche que l'on jette au feu.

Pour vous, petites branches, qui ne tenez plus à l'arbre que par une partie de votre écorce, & qui vous êtes privées du ſuc que le tronc vous communiquoit, vous tomberez comme les autres; vous vous deſſécherez comme elles, & vous n'aurez point un ſort différent de celles qui ſont tombées avant vous.

Non, mes freres, les héréſies de nos jours n'auront point d'autre ſort que celui qu'ont eu celles des ſiecles paſſés. Les différentes ſectes qui ont troublé l'Egliſe ont fait du bruit pendant quelque tems; mais leur ſouvenir a péri avec le bruit qu'elles ont fait : *Periit memoria eorum cum ſonitu.* Il en ſera de même de celles d'aujourd'hui. Si Dieu, par un juſte jugement ſur l'opiniâtreté de ceux qui les profeſſent, permet qu'elles ſubſiſtent encore quelque tems, ce tems finira, comme a fini celui des autres qui les ont précédées.

Pſal. 9, v. 8.

En effet, quelqu'étendu que ſoit aujourd'hui le Luthéraniſme en Allemagne, le Calviniſme en France, l'un & l'autre en Angleterre & en Hol-

lande, ils ne le ſont pas plus que ne l'étoit autrefois l'Arianiſme, ſoit dans l'Orient, ſous les empereurs de Conſtantinople, ſoit en Afrique, ſous les rois Goths, ſoit en Eſpagne, ſous les princes Viſigoths. Or, l'Arianiſme ne ſubſiſte plus (*a*). Tant d'autres héréſies qui ont fait du ravage pendant pluſieurs ſiecles, ſe ſont évanouies, & on n'en trouve plus de veſtiges. Ainſi l'expérience du paſſé nous donne lieu de nous promettre qu'il en ſera de même des héréſies préſentes. Il eſt vrai que quand elles ne ſeront plus, l'enfer en ſuſcitera d'autres, puiſque ſaint Paul nous apprend qu'il eſt néceſſaire qu'il y en ait : *Oportet hæreſes eſſe.* Mais Dieu ſoutiendra toujours ſon Egliſe, & toutes les héréſies paſſées, préſentes, futures, ne détruiront point ſa perpétuité.

Semblable à l'Océan qui, à proportion qu'il perd du terrein dans un climat, en reprend à peu près autant dans un autre; l'Egliſe à proportion qu'elle perd de ſes anciens enfans dans un pays, en voit naître ailleurs de nouveaux qui la conſolent de la perte des premiers; & on peut lui dire ce qu'un prophete diſoit autrefois à la ſynagogue : *Pro patribus tuis nati ſunt tibi filii.* *Pſal.* 44. *v.* 17.

(*a*) L'*Arianiſme ne ſubſiſte plus.* Il eſt vrai que les Sociniens de Pologne ſont des eſpeces d'Ariens; mais comme cet Arianiſme moderne eſt une branche du Luthéraniſme, on peut le confondre avec lui.

en mer, ne feroit jamais naufrage. L'événement juſtifia la prédiction. Ce navire, après avoir vogué pendant pluſieurs années ſur une mer extrêmement orageuſe (a), après y avoir eſſuyé des tempêtes les plus terribles, après y avoir évité des écueils où bien d'autres s'étoient briſés, s'ouvrit de lui-même, au retour d'un voyage, après le déchargement, comme pour témoigner que ſon ſervice étoit fini, & que la promeſſe de l'homme apoſtolique avoit eu ſon entier effet.

On peut regarder ce navire Indien comme une figure de l'Egliſe. On étoit ſi aſſuré, ſur la parole du ſaint, que ce vaiſſeau ne périroit jamais en mer, que tout le monde vouloit y mettre ſes marchandiſes; on doit être infiniment plus certain, ſur la parole de Jeſus-Chriſt, que le vaiſſeau de l'Egliſe ne périra pas. Mais comme la promeſſe de l'homme de Dieu n'avoit pour objet que le vaiſſeau même, & que ceux qui en ſortoient pour ſe mettre dans la chaloupe ou dans l'eſquif, n'étoient aſſurés de rien; de même la promeſſe du fils de Dieu n'a pour objet que la véritable Egliſe; & ceux qui ſortent de ce vaiſ-

(a) La mer des Indes eſt extrêmement orageuſe. Les *Typhons*, que nous appellons ici des ouragans, y ſont ſi fréquents & ſi furieux, qu'ils y font périr un grand nombre de vaiſſeaux. Sur quatre qui partent de Bengale pour le Japon, à peine en revient-il deux.

ſeau,

ſeau, pour entrer dans les petites barques du ſchiſme, ou de l'héréſie, non-ſeulement ne ſont pas aſſurés de ne pas périt, mais peuvent être aſſurés de leur perte. N'en ſortons donc point, mes freres, ſi nous voulons éviter la nôtre.

O Égliſe Romaine, qui êtes, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, la colonne & le ſoutien de la vérité; ô Egliſe Romaine, qui êtes, ſelon l'expreſſion de ſaint Irénée, la mere & la maîtreſſe de toutes les Egliſes, je m'attacherai à vous. Avec la grace de mon Dieu, je vivrai & je mourrai dans votre ſein, afin qu'après avoir été membre de l'Egliſe militante en ce monde, je puiſſe eſpérer d'être un jour membre de l'Egliſe triomphante dans le ciel. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE QUATORZIÉME,

Contre les Hérétiques & les Schiſmatiques.

INFAILLIBILITÉ DE L'EGLISE.

Super hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Sur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, & les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle.

Matthæi, c. 16, v. 18.

DE ce que Jeſus-Chriſt a promis d'empêcher que les portes de l'enfer ne prévalent contre l'Egliſe, il ſuit, non-ſeulement que cette Egliſe doit être perpétuelle, parce que, ſans cela, les puiſſances infernales ne manqueroient pas de la détruire; mais il ſuit encore qu'elle doit être infaillible, parce que, ſans cela, ces mêmes puiſſances, en la laiſſant ſubſiſter, la rendroient auſſi inutile que ſi elle n'exiſtoit pas.

En effet, ſi ces ennemis de notre ſalut, ne pouvant pas renverſer l'Egliſe, comme ils ont tant de fois eſſayé de le faire, avoient pu du moins la ſéduire, en lui ſuggérant une fauſſe doctrine; ils en ſeroient venus également à leur but. Le ſecond moyen leur eût été auſſi avantageux que le premier; on peut même dire qu'il le ſe-

rait encore plus, & qu'une Eglise qui ne seroit pas infaillible nuiroit beaucoup plus aux hommes qu'elle ne leur profiteroit. Il vaudroit mieux pour un disciple n'avoir point de maître, que d'en avoir un qui lui enseigneroit l'erreur. Il vaudroit mieux pour un voyageur n'avoir point de guide, que d'en avoir un qui l'égareroit. Aussi l'Eglise est-elle incapable ou de nous tromper dans la foi, ou de nous égarer dans la morale. Elle nous enseigne infailliblement tout ce qui est nécessaire au salut; c'est-à-dire, ce que nous devons croire, & ce que nous devons pratiquer.

Nous lisons au chapitre dix-huitiéme du Deutéronome que Dieu ordonnoit aux Juifs, quand ils auroient quelques difficultés sur la loi, d'aller dans le lieu qu'il auroit choisi (qui fut dans la suite Jérusalem) pour y consulter les prêtres, & sur-tout le souverain pontife de ce tems-là, afin qu'ils leur indiquassent la vérité qu'ils devoient suivre : *Venies ad sacerdotes, & ad judicem qui fuerit illo tempore, quæresque ab eis, qui indicabunt tibi judicii veritatem.* De même nous voyons dans l'Evangile que Jesus-Christ ordonne aux Chrétiens qui auront entr'eux quelque dispute sur la foi de s'adresser à l'Eglise: *Dic Ecclesiæ.* *Matt. 18, v. 17.*

Mais il y a cette différence entre l'une & l'autre: que l'infaillibilité de la Synagogue ne devoit durer que jusqu'au tems du Messie, & que comme alors elle abandonneroit Dieu, Dieu l'abandon-

neroit à ſon tour; au lieu que l'Egliſe doit durer toujours, & que Jeſus-Chriſt a promis d'être avec elle juſqu'à la conſommation du ſiecle. Nous n'avons donc aucun lieu de craindre de nous tromper en ſuivant l'Egliſe. Elle eſt, comme dit ſaint Paul, la colonne & le ſoutien de la vérité : *columna & firmamentum veritatis.* Appuyons-nous ſur cette colonne, & comme elle, nous deviendrons inébranlables. Nous ſerons infaillibles dans notre ſoumiſſion, comme elle eſt infaillible dans ſon enſeignement. C'eſt cette infaillibilité, troiſiéme propriété de l'Egliſe Romaine, qui va faire le ſujet de cette préſente Conférence, après que nous aurons, ſelon l'uſage, imploré l'aſſiſtance du Saint-Eſprit par l'entremiſe de la très-ſainte Vierge, en lui diſant avec l'Ange; *Ave Maria.*

1 *ad Tim.* 3, v. 15.

SAINT Jérôme diſoit autrefois en parlant des Hérétiques, qu'il ne falloit pour diſſiper toutes leurs erreurs, que la ſeule autorité de l'Egliſe: *Unico poſſum Eccleſiæ radio ſiccare omnes rivulos errorum.* Nous pouvons dire la même choſe: pour diſſiper toutes les ténebres que le ſchiſme & l'héréſie tâchent de répandre ſur la doctrine lumineuſe de la Religion Chrétienne, nous n'avons beſoin que de l'infaillible autorité de l'Egliſe.

Nous n'avons pas toujours aſſez de pénétration pour découvrir la fauſſeté des ſophiſmes dont ſe

ſervent les partiſans des différentes ſectes. La plûpart d'entr'eux, ſubtils dans la dialectique, emploient, pour ſoutenir leurs faux dogmes, des raiſonnements à perte de vue, auxquels il n'y a ſouvent que les plus habiles qui ſoient en état de répondre. Mais ſans être profond théologien, on peut leur faire à tous une réponſe qui, pour être indirecte, n'en eſt pas moins ſolide. La voici.

Pour étayer votre ſyſtême, vous m'alléguez l'autorité de l'Ecriture, & vous me citez pluſieurs paſſages des ſaints Peres. Moi, ſimple artiſan, moi, pauvre domeſtique, moi, homme du peuple, je ne ſuis point en état de diſcuter ni les ſaintes Ecritures, ni les ſaints Peres; mais ce que je ne puis pas faire, l'Egliſe le fait pour moi; elle entend mieux que vous & moi les livres de l'Ecriture Sainte & ceux des Peres; & il faut bien que votre doctrine ne ſoit contenue ni dans les uns ni dans les autres, puiſque l'Egliſe la condamne; je m'en tiens-là, & je la condamne avec elle : *Unico poſſum Eccleſiæ radio ſiccare omnes rivulos errorum.*

Voilà, mes freres, un moyen facile & à la portée de tout le monde, pour abréger les controverſes. C'eſt de ne point entrer dans le fond des queſtions; mais de les terminer par l'autorité de celle que Dieu nous ordonne d'écouter comme notre mere : *Dic Eccleſiæ.* Voilà ma regle, & c'eſt de Dieu même que je la tiens. Mais eſt-

il bien sûr que l'Eglise soit infaillible ; c'est là une question qu'il faut d'autant plus éclaircir que de celle-là dépendent une infinité d'autres. Faisons-le donc aussi exactement que le demande l'importance de la matiere. Or, pour le faire avec méthode, & il ne faut que répondre à trois questions qu'on peut proposer là-dessus.

Jesus-Christ a-t-il pu donner l'infaillibilité à son Eglise ? Jesus-Christ a-t-il dû donner l'infaillibilité à son Eglise ? Jesus-Christ a-t-il effectivement donné l'infaillibilité à son Eglise ? A ces trois questions, trois réponses, toutes trois affirmatives. Oui, mes freres, Jesus-Christ l'a pu, Jesus-Christ l'a dû, Jesus-Christ l'a fait. Nous n'insisterons pas long-tems sur la premiere ; elle est trop évidente pour avoir besoin d'une ample discussion.

Jesus-Christ l'a pu.

En effet, il n'est personne parmi les Chrétiens, qui puisse raisonnablement douter si Jesus-Christ a eu le pouvoir de donner l'infaillibité à son Eglise. Jesus-Christ qui, en qualité de Dieu est la toute-puissance même ; Jesus-Christ à qui, en qualité d'homme, a été donnée toute puissance au ciel & sur la terre, avoit certainement le pouvoir d'éclairer son Eglise, au point de ne pas permettre qu'elle tombât jamais dans l'erreur. Je ne crois pas qu'il y ait, parmi les Hérétiques ou les Schismatiques, aucun homme qui puisse révoquer en doute une vérité si palpable. Aussi n'en

eſt-il point, au moins que je ſache, qui nous la conteſte. Paſſons donc à la ſeconde queſtion, qui demande un peu plus de détail.

Jeſus-Chriſt a-t-il dû donner l'infaillibilité à ſon Egliſe? Oui, mes freres, & cela conſéquemment au deſſein qu'il s'eſt propoſé dans la rédemption du genre humain. Jeſus-Chriſt l'a dû.

Dieu n'étoit pas obligé d'accorder aux hommes le bienfait de la rédemption. Cette grace étant purement gratuite, il n'avoit aucune obligation de nous la faire, & nous n'y avions aucun droit. Mais en ſuppoſant une fois l'exécution de ce myſtere, & la vue que Dieu avoit, en l'exécutant, de procurer le ſalut des hommes; il falloit néceſſairement que Jeſus-Chriſt établît ſon Egliſe, & conſéquemment, il falloit qu'il lui donnât ce qui lui étoit néceſſaire pour ne nous point tromper dans les deux objets qui ſont eſſentiels au ſalut. En effet, deux choſes principales y ſont eſſentielles; croire toutes les vérités que Dieu nous enſeigne, & pratiquer tous les préceptes qu'il nous impoſe. Or, pour l'un & l'autre, c'eſt à l'Egliſe qu'il faut nous adreſſer, au cas qu'il s'éleve là-deſſus quelque diſpute entre nous: *Dic Eccleſiæ.* Jeſus-Chriſt donc a dû donner à ſon Egliſe le privilege de nous apprendre infailliblement tout ce que nous devons croire, & tout ce que nous devons obſerver.

Ce divin maître, étant infiniment ſage, a dû

faire, en établiſſant ſon Egliſe, ce qu'eut fait un légiſlateur prudent en établiſſant un état quelconque. Figurez-vous, mes freres, le fondateur d'un nouvel état; il commence d'abord, par donner à ſes ſujets une forme de gouvernement, ſoit monarchique, ſoit républicain, ſoit tenant de l'un & de l'autre; mais quelque forme qu'il donne au pouvoir ſouverain, il faut néceſſairement qu'il établiſſe dans l'état un tribunal, auquel les citoyens puiſſent recourir dans les conteſtations qui s'éleveront entr'eux. Sans cela ſes ſujets tomberoient infailliblement dans une anarchie où il n'y auroit que déſordre & que confuſion. Quand même il auroit pourvu à la concorde qui doit regner entre les membres du corps moral qu'il veut former, par les loix les plus ſages, s'il n'ajoute à cette précaution celle d'établir des magiſtrats qui, après avoir approfondi la lettre & l'eſprit des loix, puiſſent prononcer, juridiquement & ſans appel, quel eſt celui des contendants que la loi favoriſe, & quel eſt celui qu'elle condamne; chacun d'eux prétendra que la loi eſt pour lui, & les diſputes ne finiront point.

D'après cet expoſé, voyons comment Jeſus-Chriſt a établi ſon Egliſe. Tout le monde ſait qu'il lui a donné la forme d'un gouvernement monarchique tempéré d'ariſtocratie; c'eſt-à-dire, que le ſouverain pontife en eſt le chef, & que les évêques en ſont les principaux membres. C'eſt-là

ce qui conſtitue le corps de l'Egliſe enſeignante; c'eſt-là le tribunal auquel il veut que nous recourions, quand il nous dit dans l'Evangile : *Dic Eccleſiæ.* Or, ſi Jeſus-Chriſt n'avoit pas donné à ce tribunal le droit de décider en dernier reſſort des queſtions qui peuvent s'élever, & qui s'élevent fréquemment parmi les Chrétiens, touchant la foi & la morale, il n'auroit pas ſuffiſamment pourvu à la paix de ſon Egliſe ; il l'auroit laiſſée en proie aux conteſtations & aux diſputes, qui n'auroient jamais pu être terminées définitivement.

Quoique ce divin Sauveur ait donné à l'Egliſe, dans la collection des livres canoniques, un code de loix très-ſages, il falloit quelque choſe de plus. Pourquoi? c'eſt que des loix écrites, quelque ſages qu'elles puiſſent être, ne ſont, après tout, qu'une regle morte qui ne s'expliquant point par elle-même, peut être priſe en différens ſens, comme cela arrive tous les jours; il falloit donc que Jeſus-Chriſt, outre cette regle morte, donnât à l'Egliſe une regle vivante; c'eſt-à-dire, des juges qui prononçaſſent ſur le ſens des loix, pour en fixer l'intelligence, au cas que deux partis oppoſés n'en vouluſſent pas convenir. Or, cette regle vivante, ces magiſtrats ſpirituels qui doivent faire dans l'ordre hiérarchique ce que font les magiſtrats ſéculiers dans l'ordre civil, ſont le pape & les évêques, dont les déciſions doivent fixer

la croyance intérieure des fideles, ſur tout ce qui regarde la foi & la morale; mais ils ne pourroient fixer la croyance intérieure, s'ils étoient ſujets à ſe tromper; pourquoi? c'eſt que s'ils étoient ſujets à ſe tromper, on auroit toujours lieu de craindre qu'ils ne ſe trompaſſent, & leur déciſion ne ſerviroit de rien.

Il falloit donc que Jeſus-Chriſt leur donnât cette infaillibilité qui les mît & qui nous mît comme eux à l'abri de toute erreur; eux, à l'abri de toute erreur dans leur enſeignement; nous, à l'abri de toute erreur dans notre ſoumiſſion. Si Jeſus-Chriſt en eût agi autrement, il ne ſe fut pas comporté en légiſlateur ſage. Il a donc dû, conſéquemment au deſſein qu'il avoit de ſauver les hommes, accorder l'infaillibilité à ſon Egliſe, & c'eſt ma ſeconde propoſition. J'en ai avancé une troiſiéme qui demande beaucoup plus de développement, & qui conſiſte à dire que Jeſus-Chriſt a effectivement donné l'infaillibilité à ſon Egliſe.

Jeſus-Chriſt l'a fait.

D'abord, il eſt sûr que la preuve de la ſeconde propoſition établit eſſentiellement celle de la troiſiéme, & qu'on pourroit s'en tenir là; car enfin ſi Jeſus-Chriſt a dû donner l'infaillibilité à ſon Egliſe, il ſuit évidemment qu'il l'a fait, puiſqu'on ne ſauroit dire ſans blaſphême qu'il ait manqué de faire ce qu'il devoit. Cependant, comme cet article, malgré ſon évidence, nous eſt tous les jours conteſté par les novateurs, entrons dans

le détail des preuves qui en établiſſent la certitude.

Quand nous n'aurions, pour démontrer cette vérité, d'autres preuves que les paroles de mon texte, il n'en faudroit pas davantage. En effet, qu'entend Notre Seigneur lorſqu'il nous dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre ſon Egliſe? Ne promet-il là préciſément que de la protéger contre les puiſſances infernales qui s'efforceroient de la détruire? Il lui fait à la vérité cette promeſſe, & c'eſt-là le fondement de ſa perpétuité. Mais il lui promet de plus de la défendre contre les embuches que lui tendroit l'eſprit de menſonge, en tâchant de la ſéduire. Et c'eſt-là le fondement de ſon infaillibilité. S'il n'avoit promis que le premier, ſans promettre le ſecond, il n'auroit pas réuſſi dans ſon deſſein, qui étoit de faire de ſon Egliſe une ferme colonne & un appui inébranlable de la vérité : *Columna & firmamentum veritatis.*

Mais nous en avons une preuve encore plus détaillée dans l'endroit de l'Evangile où Jeſus-Chriſt, prêt de monter au ciel, ordonne à ſes apôtres de ſe repandre dans tout l'univers & d'y enſeigner toutes les nations. Après leur avoir donné cet ordre, il ajoute : Voilà que je ſuis avec vous tous les jours juſqu'à la conſommation du ſiecle : *Ecce ego vobiſcum ſum, uſque ad conſummationem ſæculi.* C'eſt-là ſans doute une promeſſe bien

Matt. 28, *v.* 20.

formelle que fait Notre Seigneur d'assister son Eglise jusqu'à la fin du monde ; mais ce texte demande une plus ample explication : la voici.

Ce divin Sauveur, après avoir commandé à ses apôtres, de prêcher l'Evangile à toutes les nations, est censé prévenir une difficulté qu'ils auroient pu lui faire. Seigneur, auroient-ils pu dire, vous nous ordonnez d'aller enseigner votre doctrine à tous les peuples ; nous l'avons fait au peuple de la Palestine, pendant que vous avez été avec nous. Soutenus par votre divine présence, nous nous sommes acquittés de notre ministere ; mais quand vous nous aurez quittés pour monter au ciel, que deviendrons-nous ? Ne craignez point, leur répond Jesus-Christ, voilà que je suis avec vous : *Ecce ego vobiscum sum.* Et non-seulement j'y suis dans le moment présent, mais j'y serai tous les jours ; *omnibus diebus.* J'y serai, non-seulement pendant un tems, mais j'y serai toujours. Or, comme vous ne devez pas toujours vivre, & que vous aurez des successeurs qui s'acquitteront après vous, jusqu'à la fin du monde, des fonctions dont je vous ai chargés, je serai avec eux, aussi-bien qu'avec vous, jusqu'à la consommation du siecle : *usque ad consummationem sæculi.*

De ce texte il suit évidemment que l'Eglise a reçu de Jesus-Christ le don de l'infaillibilité. Pourquoi ? c'est que si elle pouvoit se tromper

dans ſes déciſions, Jeſus-Chriſt, qui eſt la vérité même, ne ſeroit pas avec elle tous les jours; puiſqu'il la laiſſeroit quelquefois donner dans le menſonge. Il ſuit encore que l'Egliſe du dix-huitiéme ſiecle eſt auſſi infaillible que celle du premier. Pourquoi ? c'eſt que ſi elle ne l'étoit plus aujourd'hui comme l'étoit autrefois, Jeſus-Chriſt ne ſeroit pas avec elle juſqu'à la conſommation du ſiecle, comme il le lui a promis.

Et remarquez l'expreſſion ſinguliere qu'emploie Jeſus-Chriſt en faiſant cette admirable promeſſe; on ſeroit tenté de croire que ce divin Sauveur auroit dû dire à ſes apôtres : Je ſerai avec vous. Non, il leur dit : Je ſuis avec vous : *Vobiſcum ſum.* Pourquoi s'exprime-t-il ainſi ? c'eſt que là il parle en Dieu. A l'égard de Dieu, il n'y a ni paſſé, ni avenir; tout eſt préſent; il leur montre donc toute la ſuite des ſiecles comme un inſtant qu'il a ſous les yeux, en ſe ſervant du terme démonſtratif : *Voilà*, terme qui marque une choſe actuellement préſente. Voilà que je ſuis avec vous juſqu'à la conſommation du ſiecle : *Ecce ego vobiſcum ſum uſque ad conſummationem ſæculi.*

Jeſus-Chriſt eſt donc tous les jours avec ſon Egliſe; & il ſera avec elle juſqu'à la fin du monde. Il étoit avec ſaint Pierre & avec tous les membres du collége apoſtolique; il eſt avec le ſouverain pontife qui regne aujourd'hui, & avec tous les

évêques qui lui ſont unis de communion ; il ſera avec tous ſes ſucceſſeurs & avec le corps épiſcopal dont ils ſeront les chefs. Les derniers ne pourront pas plus ſe tromper que les premiers dans les déciſions qui regarderont la foi & la morale : ſans cela, Jeſus-Chriſt n'exécuteroit pas ſa promeſſe. Donc l'Egliſe a toujours été, eſt actuellement, & ſera toujours infaillible dans ſes jugements.

Saint Pierre en étoit bien convaincu de cette infaillibilité, lorſque dans le premier concile tenu à Jéruſalem, il dit, après avoir conſulté les autres apôtres, il a ſemblé bon au Saint-Eſprit & à nous : *Viſum eſt Spiritui Sancto & nobis.* C'eſt en effet, le Saint-Eſprit qui préſide aux conciles généraux, où les évêques, réunis avec le ſouverain pontife, leur chef, prononcent un jugement définitif ſur les matieres de religion qui ſont portées à leur tribunal. Et on peut dire à juſte titre à tous ceux qui s'obſtinent à rejetter leurs déciſions, ce que ſaint Etienne diſoit aux Juifs : vous réſiſtez toujours au Saint-Eſprit : *Vos ſemper Spiritui Sancto reſiſtitis.*

Act. 15, *v.* 28.

Act. 7, *v.* 51.

Que les Proteſtants, ou quelques autres Hérétiques que ce puiſſe être, ne viennent donc pas nous dire que le pape & les évêques ne ſont que des hommes, & que des hommes ſont toujours ſujets à l'erreur. Nous leur répondrons que le pape & les évêques ſont des hommes, mais des hommes ſpécialement aſſiſtés de l'eſprit de Dieu, des hommes à qui Jeſus-Chriſt a promis de ne les point

laiſſer tomber dans l'erreur, & par conſéquent des hommes dont la doctrine eſt irréfragable, & dont le jugement en matiere de religion eſt infaillible.

Malgré cela, les Hérétiques, condamnés par les conciles généraux, & ſur-tout les Proteſtants condamnés par le concile de Trente, ont continué de ſoutenir leurs faux dogmes : l'un d'entre ceux-ci, c'eſt le miniſtre *Jurieu*, prétend juſtifier la révolte de ſes peres & la ſienne contre cette ſainte aſſemblée, par le raiſonnement ſuivant. « Chaque évêque en particulier, dit-il, eſt très-faillible; & » les papiſtes en conviennent. Or, ſi chaque évêque, pris à part, eſt faillible, comment la collection des évêques réunis ceſſera-t-elle de » l'être » ? On pourroit ſe contenter de lui répondre que, quoiqu'un ſeul ſoldat ne puiſſe pas prendre une ville d'aſſaut, il ne s'enſuit pas qu'une armée de vingt mille hommes ne puiſſe pas le faire (*a*); mais voici là-deſſus une autre réponſe que nous donnons d'autant plus volontiers, qu'elle eſt du célebre Monſieur *Boſſuet*, contre *Jurieu* lui-même.

Nous liſons dans l'ancien Teſtament, lui diſoit-il, que Dieu commandoit quelquefois à ſon peuple d'attaquer ſes ennemis, & qu'il lui promettoit la victoire. En conſéquence de cette promeſſe, l'ar-

(*a*) C'eſt l'axiôme ſi connu dans la logique : *A ſenſu diſtributivo ad collectivum non valet conſecutio.*

mée d'Iſraël étoit invincible. On ne pouvoit douter qu'elle ne gagnât la bataille; mais quoique le corps de l'armée fût invincible, chaque membre en particulier ne l'étoit pas. Il pouvoit arriver, & il arrivoit même quelquefois que, non-ſeulement des ſoldats, mais quelques-uns des principaux chefs, fuſſent bleſſés ou tués par les ennemis. Il en eſt de même de l'Egliſe; elle eſt, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, une armée rangée en bataille; elle a à combattre contre les puiſſances infernales. Dans ſes combats, elle eſt invincible, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt infaillible dans ſes déciſions. Dieu lui en a fait la promeſſe. Mais cette promeſſe ne regarde que le corps de l'Egliſe en général, & non pas chaque membre en particulier. Que quelques évêques tombent dans l'erreur, comme cela eſt arrivé plus d'une fois, cette chûte ne préjudicie point à l'infaillibilité du corps épiſcopal.

Les Proteſtants eſſayent encore de juſtifier leur révolte contre le concile de Trente, en accuſant les évêques de ce concile d'avoir été juges & parties dans la même cauſe; mais s'il ne faut que prendre un juge à partie pour invalider ſa ſentence, quel ſera le citoyen qu'on pourra condamner? Je ſuppoſe qu'un particulier s'aviſe de diſputer à un tribunal le pouvoir qu'il a reçu du ſouverain, de juger les cauſes en dernier reſſort. Cette prétention empêchera-t-elle que ce tribunal ne le condamne? Ce particulier aura-t-il bonne grace de ſoutenir

ſoutenir que cette cour ſouveraine étant ſa partie, elle n'a pas droit d'être ſon juge?

Telle eſt la poſition des Proteſtants, vis-à-vis de l'Egliſe. Jeſus-Chriſt a donné à cette Egliſe le pouvoir de décider ſans appel, des matieres de foi. Parce qu'il plaît aux Proteſtants de lui diſputer ce pouvoir, s'enſuit-il qu'elle n'ait pas droit d'en faire uſage? Non, ſans doute; & ce droit impreſcriptible, elle le conſervera toujours, malgré la chimérique prétention de ſes ennemis qui le lui conteſtent. Ils ont donc tort de prétendre que les évêques ſoient leurs juges & leurs parties. Qui ſont les parties contre leſquelles les Proteſtants diſputent? ce ſont les ſimples fideles. Mais les évêques ſont ceux que Jeſus-Chriſt a établis pour juges entre les uns & les autres : *Dic Eccleſiæ.*

Si cette raiſon, que les évêques ſont les parties des Hérétiques qu'ils condamnent, étoit valable, il n'y auroit pas, dans l'Egliſe, une ſeule héréſie qui eût été légitimement condamnée, puiſque tous les Hérétiques pourroient regarder les évêques comme leurs parties. Les Ariens, par exemple, furent condamnés au premier concile général tenu à Nicée; & les Proteſtants conviennent avec nous que cette condamnation fut très-juſte. Mais les Ariens auroient pu dire contre les trois cens dix-huit peres de Nicée, qu'ils étoient leurs juges & leurs parties, comme les Proteſtants le diſent aujourd'hui contre les évêques aſſemblés à Trente:

Si ceux-là eurent droit de condamner les premiers, pourquoi ceux-ci n'auroient-ils pas eu droit de condamner les seconds ? La cause des uns & des autres est exactement la même.

Et ce qui montre encore plus invinciblement la frivolité de ce prétexte, c'est la conduite que les Protestants ont tenue dans leur fameux synode
En 1618. de *Dordrecht*, à l'égard de ceux qu'ils ont regardés comme hérétiques. Les Arminiens, Calvinistes mitigés, enseignerent une doctrine que les Gomaristes, Calvinistes rigides, regarderent comme opposée aux principes de la réforme. Ceux-ci s'assemblerent en synode contre les premiers, & les condamnerent comme hérétiques. Les Arminiens eurent beau dire que leurs parties étoient leurs juges, on n'eut aucun égard à leurs clameurs, & on les condamna irrémissiblement (*a*). N'est-ce pas-là faire eux-mêmes ce qu'ils ont reproché à l'Eglise d'avoir fait ? Vous l'avez permis, ô mon

(*a*) Arminius & Gomar étoient tous deux professeurs de Théologie en Hollande. Le premier soutenoit sur la prédestination & la grace une doctrine qui se rapprochoit un peu de celle de l'Eglise Romaine. Le second, ne pouvant souffrir qu'on donnât atteinte aux principes rigoureux de la réforme, attaqua son collegue, & le fit condamner au synode de Dordrecht. On traita avec rigueur les partisans d'Arminius. Pour l'avoir défendu, il en coûta la liberté au savant Grotius, & la vie au fameux Barneveldt, grand pensionnaire de Hollande.

Dieu, pour montrer à nos freres ſéparés, dans leur propre conduite, l'injuſtice de leur prétention. Daignez vous en ſervir, Seigneur, pour leur faire ouvrir les yeux ſur le tort qu'ils ont eu d'abandonner votre Egliſe.

« Mais, dira peut-être ici quelqu'un, ſi l'Egliſe » eſt infaillible, cette infaillibilité n'eſt-elle point » réſervée au tems où elle eſt aſſemblée en concile? » Quand elle eſt diſperſée, & que les évêques ſont » chacun dans leur ſiége, a-t-elle encore la même » prérogative »? C'eſt-là, mes freres, une queſtion qu'on n'agitoit point autrefois. Sans diſtinguer ces deux états de l'Egliſe, en concile ou hors de concile, de l'Egliſe aſſemblée ou diſperſée, on convenoit qu'elle étoit infaillible dans toutes les circonſtances; & ce n'eſt guère que vers les commencements du ſiecle où nous vivons, qu'on s'eſt aviſé de mettre en problême ce qu'on avoit juſque-là regardé comme inconteſtable. Examinons donc, puiſqu'il le faut, une queſtion qui n'en devroit pas faire une, & voyons ſi les fondements que nous trouvons dans l'évangile, par rapport à l'infaillibilité de l'Egliſe, doivent ſe reſtreindre au tems où elle eſt aſſemblée en concile œcuménique.

L'Egliſe diſperſée eſt infaillible.

Je l'ouvre, ce ſaint évangile, & j'y vois que Notre Seigneur, prêt de monter au ciel, promet d'être toujours avec ſes apôtres, c'eſt-à-dire, & avec eux dans leurs propres perſonnes, & avec eux dans celles de leurs ſucceſſeurs: *Ecce ego vobis-*

cum ſum ; mais j'y vois de plus qu'il promet d'être avec eux tous les jours : *Omnibus diebus.* Or, ſi ce divin Sauveur n'étoit avec ſon Egliſe que quand elle eſt réunie dans un concile œcuménique, il ne ſeroit pas avec elle *tous les jours*, puiſque les conciles œcuméniques ne ſont pas *tous les jours* aſſemblés. Le premier concile général s'eſt tenu à Nicée en 325 ; Jeſus-Chriſt n'avoit-il pas été avec ſon Egliſe avant cette époque ? Le dernier concile général s'eſt tenu à Trente, pendant dix-huit ans, & s'eſt terminé en 1563. Jeſus-Chriſt n'a-t-il plus été avec ſon Egliſe depuis ce tems-là ? Il n'eſt point de vrai catholique qui ait jamais eu là deſſus le moindre doute. L'infaillibilité de l'Egliſe n'eſt donc point reſtreinte à la circonſtance d'un concile général : c'eſt pour tous les jours, c'eſt juſqu'à la conſommation du ſiecle, que ce divin Sauveur a promis d'aſſiſter ſon Egliſe & d'être avec elle : *Omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.*

Sans cela, le Fils de Dieu n'eût pas ſuffiſamment pourvu aux beſoins de cette Egliſe. En effet, il y a des tems où il eſt impoſſible d'aſſembler des conciles généraux : dans les tems de guerre, par exemple, un roi ne ſouffriroit pas que les évêques de ſon royaume ſe trouvaſſent dans une ville de la domination d'un autre roi ſon ennemi : or ces guerres peuvent durer pluſieurs années. Il ne ſeroit pas même impoſſible qu'elles duraſſent un demi-

ſiecle. L'Egliſe ſera donc, pendant tout ce tems-là, deſtituée de l'aſſiſtance de Jeſus-Chriſt? Que penſer d'un principe d'où ſuit une ſi fauſſe conſéquence? Non, mes freres, la promeſſe que ce divin maître a faite à ſon Egliſe, n'eſt point reſtreinte au tems des conciles généraux.

Il eſt vrai qu'il y a des circonſtances où ces conciles généraux ſont extrêmement utiles, ſoit pour condamner plus ſolemnellement des articles conteſtés, ſoit pour prendre de concert les moyens les plus propres à réprimer l'erreur, ſoit pour d'autres raiſons que l'Egliſe elle-même juge convenables; mais qu'ils ſoient abſolument néceſſaires pour condamner de nouvelles héréſies; mais que, ſans cela, leur condamnation ſoit illégale; mais que juſqu'à ce tems-là, les Hérétiques puiſſent ſuſpendre leur ſoumiſſion, & qu'on n'ait pas droit de les y contraindre: c'eſt ce que ſaint Auguſtin juge entiérement faux. Il eſt donc ſûr que l'Egliſe, ſoit lorſqu'elle eſt aſſemblée en concile, ſoit lorſqu'elle eſt diſperſée dans les différens diocèſes, eſt toujours eſſentiellement infaillible.

On peut même dire que, s'il y avoit du plus ou du moins dans l'infaillibilité, l'Egliſe diſperſée ſeroit plus infaillible que l'Egliſe aſſemblée: pourquoi? C'eſt que l'Egliſe aſſemblée n'eſt que la repréſentation de l'Egliſe diſperſée, comme on le voit dans le concile de Trente, où l'on trouve cette clauſe: *Hæc ſynodus repræſentans Eccleſiam*

universalem. Or, si l'Eglise représentante est infaillible, il semble qu'à plus forte raison l'Eglise représentée doit l'être.

De tout cela, il suit que l'Eglise dispersée est aussi infaillible que l'Eglise assemblée; & il suit encore, par une ultérieure conséquence, que d'appeller de la premiere à la seconde, c'est un appel illusoire. En effet, un acte d'appel pour être légitime, doit être interjetté d'un tribunal inférieur à un tribunal supérieur. On appelle d'un bailliage à un présidial, & d'un présidial à un parlement; mais on n'appelle pas d'un parlement au même parlement. On ne doit donc pas appeller de l'Eglise dispersée à l'Eglise assemblée : ce seroit appeller de l'Eglise à l'Eglise; ce seroit introduire une jurisdiction de la seconde sur la premiere, ce qui ne se peut pas, puisque l'une & l'autre sont la même Eglise & ont une même autorité.

Aussi, n'est-ce point par respect pour l'autorité du concile, que les Hérétiques en appellent à son tribunal? La conduite qu'ils ont tenue là-dessus dans tous les tems, en fait la preuve. Par exemple, les Protestants, condamnés par le souverain pontife & par les évêques, en appellerent au futur concile, à l'exemple de Luther; le concile s'est tenu; il les a condamnés. S'y sont-ils soumis? non: & on ne s'y attendoit pas. Il est évident que leur appel n'avoit d'autre but que d'autoriser leur rébellion.

Quand Luther appella de la bulle de Léon X au

concile général, on auroit pu lui dire, auſſi-bien qu'à tous ceux qui l'ont imité dans la ſuite, ce que ſaint Auguſtin diſoit aux Pélagiens, qui avoient appellé des decrets du pape Zozime au futur concile. Ils en appellent au concile, diſoit ce ſaint docteur, comme s'il étoit toujours beſoin de concile pour condamner les héréſies; mais les Pélagiens n'ayant pas pu pervertir le monde, ont voulu du moins le mettre en mouvement : *Cum orbem pervertere non potuerint, vertere ſaltem voluerunt.* Quelle néceſſité y a-t-il, continue ſaint Auguſtin, d'obliger tous les évêques, dont la préſence eſt ſi néceſſaire à leurs diocèſes, d'abandonner leur troupeau, pour condamner une héréſie qui eſt auſſi palpable que l'eſt celle des Pélagiens? Rome a parlé, diſoit-il encore, la cauſe eſt finie. Plaiſe à Dieu que l'erreur finiſſe de même : *Roma locuta eſt. Cauſa finita eſt. Utinam finiatur error.*

Ces paroles du docteur de la grace, ſont devenues ſi célebres dans l'Egliſe, qu'on les y regarde comme une eſpece d'axiôme qui, de la plume de ce grand ſaint, a paſſé dans celles de tous les écrivains qui ont traité ces matieres; ils diſent tous, d'après lui : *Roma locuta eſt. Cauſa finita eſt.* On pourroit s'en tenir là vis-à-vis des Hérétiques, & ſur-tous vis-à-vis de ceux qui, comme les Proteſtants, s'autoriſent du nom de ſaint Auguſtin; car c'eſt l'ordinaire des Hétérodoxes qui ſont venus après ce ſaint docteur, de s'autoriſer du crédit

qu'il a dans l'Egliſe. A les entendre, il n'y a qu'eux ſeuls qui puiſſent ſe flatter du glorieux titre de vrais diſciples de ſaint Auguſtin. Hé, Meſſieurs, pourroit-on leur dire, ſi vous êtes les diſciples de ſaint Auguſtin, écoutez les leçons de votre maître. En voici une qui pourroit vous tenir lieu de toutes les autres. Je ne croirois pas à l'évangile, diſoit ce ſaint évêque, ſi l'autorité de l'Egliſe ne m'y engageoit : *Non crederem evangelio niſi me Eccleſiæ Catholicæ commoveret auctoritas.*

Mais non : ces prétendus diſciples de ſaint Auguſtin ne ſe déclarent pour lui que quand ils s'imaginent le trouver favorable à leur ſyſtême ; & dès qu'ils voyent évidemment qu'il leur eſt contraire, ils l'abandonnent, ils le traitent de petit génie, d'homme ſuperſtitieux, qui a donné aveuglément dans une crédulité populaire. C'eſt ce que les Proteſtants ont dit, ſur-tout à l'égard de ce que ſaint Auguſtin a écrit ſur le purgatoire. Or, ce que nous diſons de ſa doctrine ſur le purgatoire, nous pourrions le dire de celle qu'il a tenue ſur la mort de Jeſus-Chriſt pour tous les hommes, ſur la poſſibilité d'accomplir les commandemens de Dieu, ſur la réſiſtance qu'on peut apporter à la grace intérieure, & ſur un grand nombre d'autres articles au ſujet deſquels les Proteſtants ſont directement oppoſés à ſaint Auguſtin.

Sur ces matieres & ſur bien d'autres, les novateurs alleguent des textes du ſaint évêque, à qui ils

ſont dire tout ce que bon leur ſemble; ils ajoutent à ſes paroles, & en retranchent ce qui leur plaît; ils détachent de leur place les paſſages qui, joints à ce qui précede & ce qui ſuit, ſignifieroient toute autre choſe que ce qu'ils leur font ſignifier. Par ce moyen, ils font illuſion aux ſimples fideles, qui pénétrés de reſpect comme ils doivent l'être, pour l'autorité du ſaint docteur, ſont tentés de lui attribuer des ſentimens qu'il n'eut jamais. Et voici le raiſonnement qu'on fait là-deſſus pour les ſéduire. On paroît ſuppoſer l'infaillibilité de l'Egliſe, & on dit : *Il eſt ſûr que l'Egliſe a approuvé la doctrine de ſaint Auguſtin : or notre doctrine eſt la même que celle de ſaint Auguſtin ; donc l'Egliſe a approuvé notre doctrine.*

Comment un ſimple fidele répondra-t-il à ce paralogiſme? il n'a point les ouvrages de ſaint Auguſtin ; quand il les auroit, il ne trouveroit pas le tems de les lire, & quand il en trouveroit le tems, ordinairement il ne ſeroit pas aſſez habile pour les entendre. Que faire donc pour éviter le piége qu'on lui tend? Rien n'eſt ſi facile : ſans confrontation des paſſages, ſans diſpute ſur les différens ſens qu'on doit leur donner, il n'a qu'à ſe ſervir des armes de ſon ennemi pour le combattre, en lui diſant: *Il eſt ſûr que l'Egliſe a approuvé la doctrine de ſaint Auguſtin : or, la même Egliſe a condamné votre doctrine ; donc votre doctrine n'eſt pas la doctrine de ſaint Auguſtin.* Ce moyen,

court, facile & à la portée de tout le monde, revient à ce que disoit autrefois saint Jérôme, que pour dessécher les ruisseaux de toutes les erreurs, il ne faut que le seul rayon de l'infaillibilité de l'Eglise : *Unico possum radio Ecclesiæ siccare omnes rivulos errorum.*

On trouve des écrivains modernes qui, contraints d'avouer l'infaillibilité de l'Eglise (car comment ne pas convenir de ce qui est si formellement exprimé dans l'évangile?) la restreignent à l'entiere unanimité des évêques, & prétendent que, quand parmi ces prélats il y en a quelques-uns qui ne pensent pas comme les autres, sur la matiere contestée, ce petit nombre suffit pour empêcher que la décision de la majeure partie du corps épiscopal ne soit censée faire un jugement irréformable de l'église.

Mais si cette prétention étoit valable, il s'ensuivroit qu'il n'y auroit presque point d'hérésie qui eût été légitimement condamnée par l'église. En effet, il n'est presque point d'hérésie qui n'ait eu des évêques pour partisans. Dans le concile de *Nicée*, il y avoit cinq ou six évêques Ariens. Vers le tems du synode de *Diospolis*, on comptoit dix-huit évêques Pélagiens; à la fameuse conférence de *Carthage*, il se trouvoit plus de deux cens évêques Donatistes. Cela n'a pas empêché qu'on ait regardé tous ces Hérétiques comme légitimement condamnés; & saint Augustin disoit à ces derniers qui s'autorisoient de ce grand nombre d'évêques qu'ils avoient pour

eux : *Quid ſunt hæc contra tot millia epiſcoporum (a)?*

L'unanimité parfaite du corps épiſcopal n'eſt donc pas abſolument eſſentielle, pour former un jugement de l'égliſe. L'unanimité morale eſt ſuffiſante ; & il en eſt de même de tous les autres tribunaux. Si, dans un parlement, on exigeoit l'unanimité phyſique des ſuffrages, il n'y auroit preſque point de procès terminé : parce qu'il eſt extrêmement rare que tous les juges ſoient exactement de même avis ſur la même cauſe. Ainſi, quand un parti condamné par l'Egliſe compteroit quelques évêques parmi ſes défenſeurs, cela ne prendroit rien ſur la légitimité de la condamnation. Le privilége de l'infaillibilité eſt attaché au corps épiſcopal. Or, ce corps eſt cenſé ſe trouver où ſe trouvent le chef & la majeure partie des membres.

On peut même ajouter à ce que nous venons de dire, que quand bien même la majeure partie du corps de l'égliſe enſeignante n'auroit pas conſenti formellement à un decret dogmatique, il ſuffi-

(a) Il eſt bon d'obſerver que du tems de ſaint Auguſtin il y avoit un bien plus grand nombre d'évêques qu'il n'y en a aujourd'hui. Sur la côte de l'Afrique, par exemple, il y en avoit dans de très-petites villes. Tagaſte, Hyppône, Calame, qui étoient aſſez peu de choſe, & pluſieurs autres villes bien moindres encore, avoient chacune le leur.

roit que ce decret, émané du chef & approuvé par une partie conſidérable des évêques, ne fût point contredit par les autres prélats du monde chrétien: la raiſon en eſt que, comme dit un grand pape, l'Egliſe ne peut, ni enſeigner expreſſément l'erreur par ſes paroles, ni l'approuver par ſon ſilence; & c'eſt même une maxime de droit, que de ne point s'oppoſer à une choſe qu'on connoît, c'eſt être cenſé y conſentir : *Qui tacet conſentire videtur.*

La vérité de maxime ſur la matiere préſente, a été reconnue par un auteur dont le témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'il n'a pas toujours agi en conſéquence. Cet écrivain, dont les écarts dans la foi ont fait beaucoup de bruit, diſoit pluſieurs années avant ſa défection, en parlant de la diſpute qui s'étoit élevée entre quelques ſémi-Pélagiens de nos Gaules (*a*) & les zélés défenſeurs de la doctrine de ſaint Auguſtin, dans l'Afrique : « Le » reſte de l'Egliſe ſe contenta de voir entrer en » lice les Africains & les Gaulois. . . . . Ce con- » ſentement tacite, quand il n'y auroit rien de » plus, fait une déciſion qu'il n'eſt pas permis de » ne pas ſuivre (*b*) ». Nous prenons acte là-deſſus,

(*a*) Les principaux de ces ſémi-Pélagiens étoient les prêtres de Marſeille.

(*b*) C'eſt dans un ouvrage intitulé : *Tradition de l'Egliſe Romaine*, au chapitre trentiéme, que cet auteur parle ainſi.

& nous disons volontiers avec lui, que quand une décision a été portée par la plupart des évêques du lieu où la dispute a commencé, n'y eût-il, de la part des autres évêques du monde, d'autre accession au decret qu'un consentement tacite, cela seul est suffisant pour former *une décision qu'il n'est pas permis de ne pas suivre ;* mais à plus forte raison, quand au consentement des évêques du lieu se joint une acceptation formelle de ceux des pays étrangers, on ne peut, sans attaquer ouvertement l'infaillibilité du corps épiscopal, refuser de s'y soumettre.

Je dis l'infaillibilité du corps épiscopal, parce que c'est à cet ordre respectable, exclusivement à tout autre, que ce privilége est attaché. Qu'on ne vienne donc pas opposer au sentiment de la majeure partie des évêques, sur un objet de dogme, celui d'un grand nombre de prêtres & de religieux qui pourroient penser différemment. Quelque respect que l'on doive à ceux-ci, quand ils sont unis aux prélats, on ne leur en doit plus, dès qu'ils leur sont contraires. Pourquoi ? c'est que ce ne sont ni les prêtres ni les religieux, mais les évêques seuls qui doivent être nos maîtres dans la foi : ce sont eux, & eux seuls que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu : *Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* Act. 20 ; v. 28.

C'est ce qui montre la fausseté du subterfuge de quelques Hétérodoxes qui, quand on leur a repro-

ché par le passé qu'ils avoient très-peu d'évêques pour eux, & qu'on leur reproche à présent qu'ils n'en ont plus aucun, répondent que s'ils n'ont pas d'évêques, ils ont un grand nombre de pieux ecclésiastiques du second ordre, & de savans cénobites, dont les lumieres & les vertus peuvent leur servir de guide dans la route qu'ils ont prise.

A cela, je dis, des lumieres & des vertus tant qu'il vous plaira; mais si les unes & les autres ne sont point accompagnées de soumission à l'Eglise, elles ne pourront conduire qu'à l'égarement (*a*). Or, on n'a point de soumission à l'Eglise, quand on contredit le corps des évêques. Ce sont-là nos seuls guides dans la voie du salut, nos seuls pasteurs dans les objets de la religion; & si le Clergé du second ordre fait la fonction de pasteurs à l'égard des fideles, ce n'est qu'avec subordination aux principaux chefs du troupeau. Il n'est à leur égard que dans le rang des simples brebis.

Non, mes freres, ce n'est point aux prêtres que le Saint-Esprit a donné la charge de nous conduire dans la foi; c'est aux évêques: *Spiritus Sanctus posuit episcopos.* Il est vrai que ceux-ci consultent assez souvent les premiers dans leurs décisions, & qu'ils trouvent en plusieurs d'entr'eux

(*a*) Saint Augustin disoit, en parlant des austérités & autres actes de vertu que pratiquoient les Hérétiques, que c'étoient: *Magni passus extra viam.*

des lumieres que la prudence ne leur permet pas de négliger ; auſſi ne manquent-ils guère d'y avoir recours dans l'occaſion, Mais ces conſultations volontaires des paſteurs en chef, ne donnent point aux paſteurs ſubalternes la qualité de juges en matiere de dogme.

Il en eſt à peu près, du tribunal auguſte établi par Jeſus-Chriſt dans ſon Egliſe, comme de ceux des cours ſouveraines établies par les rois dans leurs états. Dans ces tribunaux ſéculiers, les magiſtrats qui les compoſent ont aſſez ſouvent recours aux lumieres des habiles juriſconſultes qui, après avoir pâli ſur les loix, en ont approfondi la lettre & l'eſprit ; ils les interrogent & prennent leurs avis, ſur-tout dans les matieres importantes & difficiles ; mais, outre qu'ils ne ſont pas obligés de le faire, quand ils le font, ils ſont toujours libres de ſuivre leur avis, ou de ne le ſuivre pas ; & lors même qu'ils le ſuivent, ce n'eſt point l'autorité du juriſconſulte, mais celle du magiſtrat qui fait loi. L'avocat ne devient point juge : c'eſt celui-ci ſeul à qui le ſouverain a confié ſon autorité ; lui ſeul en peut faire uſage.

Ici, l'application n'eſt pas difficile à faire. Les évêques, qui ſont les ſeuls juges dans les matieres qui regardent la foi & la morale, conſultent les prêtres quand ils le veulent, & ils le veulent aſſez communément, parce qu'ils ſont ſûrs de trouver dans pluſieurs d'entr'eux des lumieres qui peuvent

leur être fort utiles pour se décider dans les questions les plus embarrassantes du dogme ou de la morale. Mais, outre qu'ils n'ont aucune obligation de recourir à eux, ils sont absolument les maîtres de se conformer aux avis qu'ils en reçoivent, ou de les rejetter; &, lors même qu'ils s'y conforment, ce sont toujours eux seuls qui portent l'arrêt définitif, parce que ce n'est qu'à eux seuls que Jesus-Christ a confié le privilége d'être infaillibles dans leurs jugemens; ce n'est qu'à eux qu'il a dit dans la personne des apôtres : Allez, enseignez toutes les nations ; voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siecle.

On doit conclure de ce que nous venons de dire des prêtres, à l'égard des décisions de foi, que tout cela doit s'entendre, à bien plus forte raison, des simples laïcs, quelque vertueux & quelque savans qu'ils puissent être. Non, mes freres, quoi qu'en disent quelques écrivains modernes (*a*), les laïcs, même les plus pieux & les plus éclairés, n'entrent pour rien dans l'enseignement de la doctrine : puisqu'ils sont enfans de l'Eglise, & que les évêques en sont les peres, ils doivent obéir à leurs ordres :

(*a*) Il y a plusieurs écrits nouveaux dans lesquels on s'est efforcé de prouver que le sentiment des simples fideles doit influer dans les décisions de foi. Celui qui a pour titre : *Témoignage de la vérité ;* un autre : *La vérité rendue sensible.*

puisqu'ils

puiſqu'ils ne ſont que brebis dans le troupeau de Jeſus-Chriſt, & que les évêques en ſont les paſteurs, ils doivent ſe laiſſer conduire à leur voix : puiſqu'ils ne ſont que diſciples dans l'école de Jeſus-Chriſt, & que les évêques en ſont les maîtres, ils doivent ſe rendre dociles à écouter leurs leçons ; leçons qui ne leur enſeigneront jamais l'erreur, parce que ces maîtres qu'ils ont reçus de Jeſus-Chriſt, ont eux-mêmes reçu de ce divin Sauveur le droit de montrer infailliblement aux fideles tout ce qui doit procurer leur ſalut.

Trois choſes ſont abſolument eſſentielles au ſalut. Il faut croire fermement toutes les vérités que Dieu a trouvé bon de révéler aux hommes. Il faut faire exactement tout ce que Dieu nous a commandé de pratiquer. Il faut, & adorer Dieu de la maniere qu'il veut qu'on l'adore, & le prier de la maniere qu'il veut qu'on le prie. Or, c'eſt l'Egliſe qui nous preſcrit tout ce qui regarde ces trois objets. Il faut croire ; infaillibilité dans le dogme. Il faut faire ; infaillibilité dans la morale. Il faut adorer & prier ; infaillibilité dans le culte. En croyant ce qu'elle nous enſeigne ſur tout cela, nous ne devons pas craindre de nous tromper ; au lieu qu'en ſuivant tout autre guide, il y a toujours lieu d'appréhender qu'il ne nous égare.

En effet, mes très-chers freres, qu'avons-nous à craindre en croyant de point en point tout ce que l'Egliſe nous enſeigne, & en pratiquant avec

exactitude tout ce qu'elle nous ordonne ? Si, par impoſſible, elle pouvoit nous tromper, nous pourrions, au jour du jugement, nous diſculper de nos erreurs, en diſant à Jeſus-Chriſt, au ſujet de ſon Egliſe, ce que diſoit un pieux docteur, au ſujet de la Religion : Seigneur, ſi je me ſuis trompé, c'eſt vous qui m'avez ſéduit : *Domine, ſi error eſt, à te deceptus ſum.* Vous m'avez ordonné d'écouter votre Egliſe : je l'ai fait. J'ai cru ponctuellement ce qu'elle m'a enſeigné. J'ai pratiqué fidélement ce qu'elle m'a recommandé : j'ai adoré, j'ai prié de la maniere qu'elle a jugé à propos de me le preſcrire. Voudriez-vous, ô mon Dieu, me condamner pour avoir exécuté vos ordres ? Ah ! Seigneur, vous êtes trop juſte & trop bon pour que je puiſſe appréhender de vous rien de ſemblable.

Richard de S. Victor.

Mais il n'en ſera pas de même de ceux qui auront été ou indociles aux inſtructions de l'Egliſe, ou réfractaires à ſes commandements. Que répondront-ils au ſouverain Juge, quand il leur reprochera leur déſobéiſſance ? Allégueront-ils l'autorité de ceux qui les auront écartés de la voie du ſalut ? lui diront-ils : Seigneur, des hommes que nous regardions comme remplis de lumieres & de vertus, nous ont preſcrit la route où nous avons marché ? Ce Juge ſuprême ne manqueroit pas de leur répondre : Etoient-ce là les maîtres que je vous avois dit d'écouter ? étoient-ce là les guides que je vous

avois dit de ſuivre ? Ces hommes de menſonge vous montroient un chemin : vos vrais paſteurs vous en preſcrivoient un autre : auxquels des premiers ou des ſeconds, deviez-vous donner la préférence ?

Ah ! mes chers auditeurs, nous nous y trouverons tous un jour devant le redoutable tribunal de ce ſouverain Juge, auquel il faudra que nous rendions compte, & de notre croyance & de nos mœurs. Que voudrions-nous avoir fait, ſi, dans le moment où je vous parle, il nous citoit à paroître devant lui, & qu'il nous interrogeât ſur notre obéiſſance à l'Egliſe ? O vous, s'il en étoit ici quelqu'un, qui réſiſtez depuis ſi long-tems aux déciſions de cette Egliſe ſainte, & qui vous faites gloire de votre réſiſtance, ouvrez les yeux ſur le danger évident que vous courez de vous perdre : il y va de votre bonheur ou de votre malheur éternel. Ah ! mes chers freres, je vous en conjure par le ſang précieux que Jeſus-Chriſt a verſé pour vous, & par le deſir que vous devez avoir de votre ſalut, rentrez dans l'obéiſſance que l'on doit à une Egliſe hors de laquelle on ne peut eſpérer de l'obtenir.

Pour vous, Chrétiens fideles, qui vous faites gloire de votre docilité à écouter les leçons de cette Egliſe, votre mere, béniſſez Dieu de ce qu'il vous a donné en elle une colonne de vérité, ſur laquelle vous n'avez qu'à vous appuyer pour être inébranlables dans la foi, & n'avoir rien à craindre

de la ſéduction ; membres vivans de ce corps auguſte dont Jeſus-Chriſt eſt le chef, perſuadez-vous bien que pendant que vous continuerez d'être unis par une foi vive, & par une charité parfaite à l'Egliſe militante en ce monde, vous aurez droit d'eſpérer d'être un jour partie de l'Egliſe triomphante dans le ciel où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

CONFÉRENCE QUINZIÉME,

Contre les Matérialiſtes (*a*).

SPIRITUALITÉ, LIBERTÉ, IMMORTALITÉ DE NOTRE AME.

Dixerunt cogitantes apud ſe non rectè... poſt hoc erimus quaſi non fuerimus.

Ils ont dit en eux-mêmes, par une groſſiere erreur, après cette vie, nous ſerons comme ſi nous n'avions jamais été.

Sapientiæ, c. 2, v. 1 & 2.

CES paroles de l'Eſprit-Saint nous montrent que, dès le tems de Salomon, il y avoit des im-

(*a*) Quelques-uns prétendront peut-être que le matérialiſme étant le comble de l'extravagance, c'eſt lui faire trop d'honneur que de le réfuter ſérieuſement. J'en avois

pies qui, pour jouir plus paiſiblement des faux biens de la vie préſente, eſſayoient de ſe perſuader qu'après la mort, il n'y avoit plus rien pour eux à craindre ou à eſpérer, & que leur ame devant à ce moment périr auſſi bien que le corps, ils pouvoient ſe procurer la poſſeſſion de tout ce qui concourt aux voluptés ſenſuelles. C'eſt ce que diſoient expreſſément ceux dont parle le prophete Iſaïe: *Comedamus & bibamus; cras enim moriemur.* Buvons & mangeons, puiſque nous mourrons demain. Cette affreuſe doctrine fut ſuivie dans la ſuite par les diſciples d'Epicure qui, d'après leur maître, mettoient le bonheur de l'homme dans la jouiſſance des plaiſirs ſenſibles & regardoient leur ame comme une ſubſtance matérielle. *Iſaïe*, 22; v. 13.

Qu'on ait penſé de la ſorte dans des ſiecles de ténebres, je n'en ſuis preſque point ſurpris. Mais que dans un ſiecle qu'on affecte d'appeller le ſiecle des lumieres, des hommes qui ſe regardent comme des génies ſupérieurs, donnent dans une

---

d'abord jugé de même, & j'étois déterminé à n'en parler pas. Mais des perſonnes reſpectables par leurs places & par leurs talents m'ont repréſenté que puiſqu'on a deſſein de parler contre tous les ennemis de la religion, on ne doit pas omettre ceux qui en ſont les plus déclarés. Une autre raiſon m'y a porté encore, c'eſt que les matérialiſtes qu'on n'omettroit que parce qu'on les mépriſe, imagineroient qu'on ne le fait que parce qu'on les craint, & qu'on n'a pas de bonnes raiſons à leur donner.

ſi groſſiere extravagance; voilà ce qu'on jugeroit impoſſible, ſi les productions littéraires de ces prétendus eſprits-forts n'en conſtatoient la poſſibilité. Ils ne s'apperçoivent pas que plus il y a de ſubtilité dans leurs raiſonnements, plus ils prouvent contre leur ſyſtême, & que l'eſprit qui brille à chaque page de leurs écrits, montre qu'il y a chez eux quelque choſe de plus que de la matiere.

Hélas! faut-il que nous ſoyons réduits à montrer à des hommes que ce qu'on appelle leur ame, leur eſprit, leur entendement, n'eſt pas ſemblable à un ours, à un chêne, ou à un bloc de marbre? C'eſt cependant ce qui ſuivroit du ſyſtême des Matérialiſtes. Car, ſi notre ame n'eſt qu'une matiere plus ſubtile que notre corps, & qui n'en eſt différente que par une plus parfaite organiſation, il s'enſuit que cette ame eſt eſſentiellement de la même nature que les bêtes, les arbres, les pierres.

Mais n'anticipons pas ce que nous avons à dire dans la ſuite de ce Diſcours, & établiſſons par rapport à notre ame trois vérités qui ſont la baſe de toutes les religions; ſavoir, ſa ſpiritualité, ſa liberté, ſon immortalité. Notre ame eſt ſpirituelle & entiérement diſtinguée de la matiere; notre ame eſt libre & maitreſſe de choiſir le bien ou le mal; notre ame eſt immortelle, & ſubſiſtera après la vie préſente dans une autre vie qui

ne finira jamais. La preuve de ces trois propoſitions va faire le ſujet de cette Conférence. *Ave Maria.*

1°. Sa ſpiritualité.

Etablissons d'abord pour vérité fondamentale que l'homme eſt compoſé d'un corps & d'une ame; & ce n'eſt point ici poſer pour principe ce qui eſt en queſtion; puiſque les Matérialiſtes conviennent que notre corps n'eſt pas notre ame, & que notre ame n'eſt pas notre corps. Toute la difficulté entr'eux & nous conſiſte à ſavoir ſi notre ame eſt d'une nature entiérement diſtinguée de celle du corps. Pour réſoudre cette prétendue difficulté qui n'en eſt une que dans l'idée de nos adverſaires, il ne faut que montrer la différence eſſentielle qui ſe trouve entre l'une & l'autre.

Notre corps eſt une ſubſtance matérielle que l'on voit, que l'on touche, & qui a des parties très-diſtinguées; notre ame au contraire eſt une ſubſtance ſimple qui, par ſa ſimplicité même, eſt incapable d'avoir des parties, & qu'on ne peut ni voir, ni toucher. Mais ſi cette ame ne peut tomber ſous les ſens extérieurs; il eſt un ſens intime qui nous en démontre l'exiſtence. En effet, il n'eſt point d'homme qui ne ſente intimement qu'il y a dans lui une ſubſtance qui penſe, qui doute, qui juge, qui raiſonne. Or, le corps ne peut ni penſer, ni douter, ni juger, ni raiſonner; c'eſt donc l'ame qui opere tout cela; mais

dès que l'ame penſe, doute, juge, raiſonne, il eſt impoſſible qu'elle ſoit matérielle. Pourquoi? parce que toutes ces opérations ſont directement oppoſées à la matiere (*a*).

En effet, examinons la matiere ſous les différents points de vue ſous leſquels on peut la conſidérer; nous verrons que de quelque côté qu'on la prenne, elle ne peut s'allier avec la penſée (*b*). Conſidérons-la d'abord dans ſa nature. Quelle eſt la nature de la matiere? C'eſt d'être une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur; ce ſont-là les trois dimenſions qui en ſont inſéparables; dimenſions qui montrent qu'elle eſt eſſentiellement compoſée de parties unies les unes aux autres, mais diviſibles les unes des autres. Or, cette idée eſt incompoſſible avec l'idée de la penſée, qui, néceſſairement ſimple, exclut la multiplicité & la diviſibilité des parties. La matiere dans ſa nature eſt donc incapable de réfléchir, &

(*a*) Comme cette premiere partie qui regarde la ſpiritualité de l'ame eſt eſſentiellement abſtraite, & que malgré le deſir qu'on a eu de la mettre à la portée de tout le monde, il pourroit ſe faire que quelques endroits ne fuſſent pas intelligibles pour le peuple, on pourroit dans un prône n'en parler que ſuccinctement, & paſſer à la ſeconde partie qui regarde la liberté.

(*b*) Il me ſemble, dit l'auteur d'Emile, que la philoſophie, en voulant montrer que la matiere penſe, a démontré que les philoſophes ne penſent pas.

puiſqu'il y a dans nous une ſubſtance qui réfléchit, il faut abſolument qu'il y ait dans nous une ſubſtance diſtinguée de la matiere. Cette ſubſtance, qui eſt notre ame, ne pouvant être matérielle, elle doit conſéquemment être ſpirituelle; & voilà ce qui montre la ſpiritualité de notre ame par ſon oppoſition à la matiere conſidérée en elle-même.

Maintenant conſidérons la matiere dans ſes différentes modifications. Ces modifications peuvent ſe réduire à deux principales, le mouvement & la figure. Or, ni le mouvement, ni la figure ne peuvent donner à la matiere la capacité de penſer; car enfin le mouvement & la figure de la matiere ne ſont autre choſe que la matiere mue & figurée. Or, ſi la matiere en elle-même n'eſt point capable de penſer, comment la matiere mue & figurée pourra-t-elle l'être? Entrons dans le détail.

En quoi conſiſte le mouvement de la matiere? Dans la correſpondance ſucceſſive d'un corps aux différentes parties de l'eſpace. Or, je demande, quel rapport y a-t-il entre cette correſpondance ſucceſſive & la penſée? Quoi? une pierre qui, étant en repos ne penſoit pas, deviendra penſante, parce qu'une puiſſance étrangere l'aura tranſportée d'un lieu à un autre. Elle ne pouvoit réfléchir ſur elle-même, pendant qu'elle répondoit aux mêmes parties de l'eſpace, & elle réfléchira,

elle jugera, elle raiſonnera, dès qu'elle commencera à répondre à des parties différentes. Voilà les abſurdités où l'on tombe, quand on ſe livre éperdûment à l'eſprit de ſyſtême.

Mais, dira peut-être ici le Matérialiſte, ce n'eſt point dans le mouvement local que conſiſte la faculté de penſer; c'eſt dans le mouvement intérieur des parties, qui, lors même que le tout eſt en repos, changent de place les unes à l'égard des autres; à peu près comme une roue qui tournant ſur ſon axe, eſt toujours dans le même lieu par rapport à ſon tout, & eſt dans le mouvement par rapport à ſes parties qui ſe trouvent ſucceſſivement en haut ou en bas, à droite ou à gauche.

Hé bien, que conclurez-vous de tout cela? Nous vous ferons, ſur le prétendu mouvement intérieur, la même queſtion que nous vous avons faite au ſujet du mouvement local. Nous vous demanderons ſi la partie d'une pierre qui étant au centre ne penſoit pas, deviendra penſante, parce qu'elle aura été tranſportée à la circonférence; ſi la partie qui étant à droite, ne pouvoit réfléchir, réfléchira dès qu'elle ſera placée du côté gauche, & ſi la partie qui étant à gauche étoit incapable de craindre ou d'eſpérer, d'aimer ou de haïr, craindra, eſpérera, aimera, haïra, dès qu'on l'aura miſe au côté droit.

Nous vous demanderons de plus ſi la pierre

peut ſe donner à elle-même le mouvement, ſoit local, ſoit intérieur. Vous conviendrez ſans doute que, pour ce qui eſt du mouvement local, une pierre qui eſt en repos, y reſtera toujours, juſqu'à ce qu'un agent extérieur lui donne une détermination qui la tranſporte d'un lieu à un autre: cette pierre eſt par elle-même indifférente à être ici ou là. Pour ce qui regarde le mouvement intérieur, vous devez convenir que les parties de cette pierre ſont indifférentes à être au milieu ou dans les côtés, en haut ou en bas, à droite ou à gauche, & qu'elles reſteront toutes comme elles ſe trouvent, à moins qu'un autre corps environnant ne leur faſſe changer de ſituation, que le feu, par exemple, ne calcine la pierre; mais la pierre elle-même ne ſe donnera jamais aucun de ces mouvements.

On ne peut pas dire la même choſe de l'ame. Le ſens intime nous perſuade à tous que notre ame ſe donne le mouvement à elle-même, qu'elle ſe modifie elle-même, qu'elle réfléchit ſur elle-même. Elle penſe, elle doute, elle juge, elle raiſonne par ſon entendement; elle aime, elle haït, elle deſire, elle craint, elle eſpere par ſa volonté, & tous ces mouvements ſont des mouvements ſpontanés, des mouvements qu'elle ſe donne par ſon propre choix, des mouvements qu'elle a parce qu'elle veut, comme elle veut, quand elle veut. Or, tout cela ne ſauroit con-

venir à la matiere dont les mouvements ſont produits par une cauſe entiérement diſtinguée d'elle. La matiere n'eſt donc pas ſuſceptible de penſée, en la conſidérant par rapport au mouvement. Voyons ſi, en la conſidérant par rapport à ſa figure, nous la trouverons capable de penſée & de réflexion.

La figure de la matiere n'eſt autre choſe qu'une différente diſpoſition que les parties qui la compoſent ont entr'elles. Un corps eſt rond; l'autre eſt quarré; celui-ci eſt triangulaire; celui-là eſt octogone. Or, quel rapport y a-t-il entre ces figures & la penſée? A-t-on jamais dit qu'une penſée eſt quarrée ou ronde, qu'elle eſt longue ou large; qu'elle a tant de pieds, tant de pouces, tant de lignes? Peut-on concevoir la moitié d'une penſée, le tiers d'une penſée, le quart d'une penſée, comme on conçoit la moitié, le tiers, le quart d'un corps quelconque? Un enfant de douze ans à qui on feroit de pareilles queſtions, ſe contenteroit d'en rire, & ne daigneroit pas y répondre. C'eſt-là toute la réponſe qu'on devroit faire aux prétendues difficultés de nos Matérialiſtes; elles n'en mériteroient point d'autres. Et que ces Meſſieurs n'aillent pas nous dire que, quand ils attribuent au corps la capacité de penſer, ils ne parlent pas d'un corps quelconque, mais ſeulement d'un corps organiſé. Car je leur demande, en quoi conſiſte l'organiſation?

Elle consiste en ce que le corps organisé a des parties de telle & telle figure, & qui ont tel ou tel degré de mouvement. Or, nous avons montré que la figure & le mouvement ne peuvent pas rendre un corps susceptible de pensée. Donc l'organisation, quelque subtile qu'on la suppose, ne le peut pas non plus.

Cependant ils insistent & reviennent à la charge. Nous ne concevons pas, disent-ils, toutes les propriétés de la matiere; elle en a une infinité qui sont au-dessus de nos connoissances. Que savons-nous si parmi ces propriétés que nous ignorons, la pensée n'en est pas une?

Nous ne concevons pas, il est vrai, toutes les propriétés de la matiere. Elle est susceptible d'un nombre prodigieux de combinaisons que nous ne pouvons pas toutes avoir dans l'esprit; mais nous concevons une propriété de la matiere qui est l'étendue. Or, l'étendue dit une composition de parties; composition inalliable avec la pensée qui, étant un être simple, exclut des parties qui seroient contraires à sa simplicité. Dès-lors donc que nous connoissons une propriété de la matiere absolument incompossible avec la pensée, quoique nous ne concevions pas toutes les propriétés de la matiere, nous pouvons & devons conclure que la pensée n'en est certainement pas une. Mais pour répondre à votre raisonnement par un raisonnement tout semblable;

Je demande, que penſeriez-vous de celui-ci? Nous ne concevons pas toutes les propriétés des nombres. Ils ſont ſuſceptibles d'une infinité de combinaiſons qui ſurpaſſent la foible capacité de l'eſprit humain. Que ſavons-nous ſi, parmi les propriétés numériques, il n'y en a pas une de laquelle il réſulteroit que *deux & deux* fiſſent *cinq*? Votre réponſe à un argûment ſi déraiſonnable ſera la nôtre à celui que vous nous faites. Quoique nous ne connoiſſions pas toutes les propriétés des nombres, nous ſavons cependant que ces deux idées, d'un côté, *deux & deux*, & de l'autre, *cinq*, ſont entiérement inalliables. De même, quoique nous ne connoiſſions pas toutes les propriétés de la matiere, nous ſavons d'une part que la matiere a une propriété qui eſt l'*étendue*; de l'autre, nous ſavons que la penſée a une propriété qui eſt la *non-étendue*. Or, l'étendue & la non-étendue ne peuvent pas ſe trouver dans le même ſujet. Nous ſommes donc en droit de conclure que la penſée ne peut pas s'allier avec la matiere, parce que ſans cela, une choſe pourroit être & n'être pas tout enſemble; ce qui répugne dans les termes.

Quelques-uns des Matérialiſtes nous accuſent ici de donner des bornes à la toute-puiſſance de Dieu. Qui êtes-vous, nous diſent-ils, pour preſcrire à l'Etre ſuprême des limites au-delà deſquelles ſon pouvoir ne puiſſe pas s'étendre? Quoi-

que vous ne compreniez pas que la matiere puiſſe penſer, s'enſuit-il que Dieu ne puiſſe pas le faire? O qu'il eſt beau de voir des hommes dont les écrits, au moins de pluſieurs d'entr'eux, fourmillent aſſez ſouvent de doutes ſur l'exiſtence de Dieu, avoir recours à ſa toute-puiſſance pour étayer leur ſyſtême!

Non, Meſſieurs, nous ne nions pas la toute-puiſſance de Dieu; mais nous diſons que ſon pouvoir ne s'étend pas à faire des choſes qui renferment contradiction. Quoique Dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas faire qu'une même choſe exiſte & qu'elle n'exiſte pas. Il ne peut pas faire qu'une montagne n'ait point de vallée; il ne peut pas faire qu'un triangle ne ſoit pas une figure enfermée dans trois lignes; il ne peut pas faire que *deux & deux* ne ſoient pas *quatre*, parce que toutes ces choſes renferment contradiction; il en eſt de même d'une matiere penſante; elle ſeroit penſante & ne le ſeroit pas; elle ſeroit ſimple & ne le ſeroit pas; elle ſeroit compoſée & ne le ſeroit pas. Voilà les abſurdités que les Matérialiſtes ſont obligés de dévorer, pour ſoutenir leurs prétentions. Qu'ils ont bonne grace après cela de nous alléguer l'incompréhenſibilité de nos myſteres; eux qui, pour ne pas admettre des myſteres incompréhenſibles, tombent dans des extravagances mille fois plus incompréhenſibles encore?

David reprochoit aux impies de ſon tems, qu'ils s'étoient rendus ſemblables à de vils animaux : *Comparatus eſt jumentis inſipientibus.* Ceux de nos jours s'abaiſſent encore au-deſſous ; puiſqu'ils ſe comparent à la pierre, au bois & au métal. Dans leur ſyſtême, il n'y a pas plus de penſée dans un homme que dans une ſtatue. Ces génies du premier ordre employent toutes les forces de leur eſprit à prouver que tout eſt matiere. Gémiſſons, mes chers auditeurs, ſur leur aveuglement, mais ne lui inſultons pas ; il eſt plus digne de compaſſion que de haine, & eſt très-propre à nous humilier, en nous faiſant comprendre de quoi l'homme eſt capable, quand il a une fois abandonné les vrais principes. Ne raiſonnons pas davantage ſur un article qui ne demanderoit, ce ſemble, aucun raiſonnement, & paſſons de la ſpiritualité de notre ame à ſa liberté ; l'une eſt une ſuite de l'autre.

2°. Sa liberté.

Oui, Chrétiens, par la raiſon que notre ame eſt ſpirituelle, elle eſt libre. Dès qu'elle jouit de la faculté de penſer, de juger, de raiſonner, elle jouit conſéquemment de la faculté de choiſir un objet par préférence à un autre ; elle eſt maîtreſſe de vouloir ou de ne vouloir pas ; elle peut ſe porter à faire une choſe, ou à en faire une toute oppoſée. C'eſt-là un principe dont chaque homme eſt intimement convaincu ; pas un ſeul parmi tous les mortels qui ne ſente au-dedans de lui-même

que

quequand il ſe promene, par exemple, il eſt entiérement libre de ne ſe promener pas; il ſent que quand il fait une mauvaiſe action, il ne tient qu'à lui de ne la pas faire; il ſent que quand il en fait une bonne, il ne tient qu'à lui de l'omettre; & delà viennent le bien & le mal moral, l'honnête & le déshonnête, la vertu & le vice, la louange & le blâme, la récompenſe & le châtiment, l'ordre & le déſordre dans la ſociété civile; ôtez la liberté, tout cela ne ſubſiſte plus; ce ne ſont que des idées chimériques, que des noms arbitraires, inventés par le caprice & adoptés par la prévention.

O aimable liberté, qui êtes une des plus belles prérogatives de l'homme! O don précieux qui nous rendez ſemblables aux céleſtes intelligences, & à celui même qui eſt leur créateur & le nôtre! comment ſe trouve-t-il des hommes à qui vous êtes à charge, & qui s'aviliſſent au point de ſoutenir qu'ils ne ſont pas libres? Ah, vous ne le faites, hommes inſenſés, que par une monſtrueuſe ingratitude que votre cœur dément, lors même que votre bouche s'en rend coupable, & ce n'eſt que par un criminel abus de votre liberté que vous niez cette liberté même que vous devriez regarder comme un de vos plus beaux appanages.

En effet, il n'eſt point d'homme, pour peu qu'il veuille faire uſage de ſa raiſon, qui ne ſoit

obligé de convenir, qu'il eſt libre de faire le bien ou le mal, de pratiquer la vertu, ou de ſe livrer au vice, de réprimer ſes paſſions, ou de les ſatisfaire ; & les payens mêmes en ont été ſi convaincus, qu'ils ont regardé la liberté comme un premier principe d'où ſuivent, comme autant de conſéquences, tous les rapports de la ſociété civile.

Oui, dit là-deſſus le prince de l'éloquence Romaine, la liberté que nous avons de pratiquer la vertu ou le vice, eſt une vérité inconteſtable ; vérité que croyent le laboureur dans les champs, le berger ſur les montagnes, l'artiſan dans ſon attelier, l'homme dans tous les lieux du monde. S'il eſt donc quelques hommes, dit un autre ſage de l'antiquité, qui portent l'inconſéquence juſqu'à nier une vérité ſi certaine, il ne faudroit point raiſonner avec eux, il faudroit les frapper juſqu'à ce qu'ils conviennent qu'on eſt libre de ne les frapper pas.

Ce ſyſtême qui conteſte à l'homme le pouvoir de ſe déterminer librement dans ſes actions, tend à renverſer toutes les idées du genre humain, & à confondre les notions univerſellement reçues ; car enfin, ſi nous ne ſommes pas maîtres de faire ce qu'il nous plaît, ſi nous agiſſons malgré nous, ſi nous ne faiſons que ſuivre dans nos actions une fatalité irréſiſtible qui nous entraîne au bien ou au mal, ſelon la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition de nos organes, il n'y a plus de diffé-

tence entre le vice & la vertu; les termes d'honnête & de déshonnête ne ſont plus que des mots qui ne ſignifient rien. On ne peut plus raiſonnablement louer ou blâmer qui que ce ſoit. On ne peut plus, ſans injuſtice, récompenſer ou punir perſonne: en un mot, tout doit être indifférent. Tuer ſon pere ou fouler aux pieds un inſecte, ſeront exactement la même choſe.

En effet blâme-t-on une pierre qui, en tombant du haut d'une muraille, a écraſé un homme qui paſſoit dans la rue? blâme-t-on un tigre qui, preſſé de la faim, a dévoré un homme qui s'eſt trouvé auprès de ſa caverne? blâme-t-on un phrénétique qui a briſé ſes chaînes, & qui s'en eſt ſervi pour aſſommer celui qui le gardoit? Non; ces accidents ſont des malheurs; mais ce ne ſont pas des crimes. On gémit de ces événements, mais on ne les impute pas aux êtres qui les ont produits. Pourquoi? c'eſt que ces êtres ne ſont pas libres. Dans le monſtrueux ſyſtême qui ôte à l'homme ſa liberté, il en doit être de même de toutes les actions que l'homme fait; elles ne ſont pas plus libres que celle de la pierre, du tigre, du phrénétique. Dans ce ſyſtême, un homme eſt voleur ou aſſaſſin, à peu près, comme un autre homme eſt ſourd ou aveugle; on peut s'affliger de tout cela; mais on ne peut s'en repentir; il ne dépend pas plus du premier de ne

pas voler, de ne pas aſſaſſiner, qu'il ne dépend du ſecond de voir & d'entendre.

Mais ſi les uns ſont auſſi peu libres que les autres, d'où viennent dans le voleur & dans l'aſſaſſin, les remords qui l'agitent & qui le tourmentent, après la mauvaiſe action qu'il a faite, pendant que l'aveugle & le ſourd n'en ſont pas ſuſceptibles? C'eſt que ceux-là ſentent, malgré eux, qu'ils n'ont fait que ce qu'ils pouvoient s'empêcher de faire; au lieu que ceux-ci ſentent qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de changer de diſpoſitions. Auſſi punit-on les premiers, quoiqu'on ne ſoit pas en droit de punir les ſeconds. Cependant, s'ils ne ſont pas plus libres les uns que les autres, on devroit les traiter tous également.

O vous, qui, dépoſitaires de l'autorité ſouveraine, envoyez à l'échaffaud des hommes que vous condamnez pour de prétendus crimes, vous avez grand tort de les punir avec tant de rigueur. Vous ne ſavez donc pas qu'en volant & en aſſaſſinant, ils n'ont fait que ſe prêter à une fatale néceſſité, à laquelle il étoit impoſſible qu'ils réſiſtaſſent. Si vous ne le ſaviez pas, prêtez l'oreille aux leçons de nos Matérialiſtes, ils vous l'apprendront, ils vous diront de plus que ſi vous-mêmes, qui les jugez, aviez été dans leur place, vous auriez agi tout comme eux; &

ils ajouteront enfin : ces hommes ſont malheureux, mais ils ne ſont pas coupables. Les actions que vous leur reprochez ne ſont que la ſuite d'une organiſation vicieuſe ; étoient-ils maîtres de ſe donner d'autres organes ?

Voilà, mes freres, les horribles conſéquences qui ſuivent de la non-liberté de l'homme. Si nous ne ſommes pas libres dans nos actions, toutes les punitions ſont injuſtes, & les récompenſes le ſont auſſi. Dans nous il ne peut y avoir ni mérite ni démérite, ni bien ni mal, ni vertu ni vice ; & c'eſt pour étouffer les remords intérieurs qui les tourmentent, que quelques-uns des vicieux s'efforcent d'éteindre en eux-mêmes la lumiere qui leur montre le pouvoir qu'ils ont de faire le mal, ou de s'en abſtenir ; mais ils ont beau faire, ils ne viendront jamais à bout de détruire le ſentiment intime qui le leur perſuade.

Qu'un homme leur faſſe, à ces ennemis de la liberté, quelque injuſtice, ils le blâment, ils le déſapprouvent, ils le condamnent, & s'ils le peuvent, ils le puniſſent. Pourquoi ? parce qu'ils ſont convaincus que cet homme eſt libre de ne la leur faire pas. Mais qui peut leur donner cette conviction, ſi ce n'eſt celle qu'ils éprouvent en eux-mêmes de la liberté qu'ils ont de s'abſtenir, s'ils le vouloient, de l'injuſtice qu'ils font aux autres ? S'ils étoient intimement convaincus qu'ils ne ſont pas libres, ils jugeroient des autres par

eux-mêmes, & n'attribueroient le tort qu'on peut leur faire qu'à un fataliſme inévitable ; mais non, le jugement qu'ils portent de la liberté de ceux avec leſquels ils ſont en relation, décele évidemment celui qu'ils portent malgré eux de la leur propre. Ils ſont donc libres, quoi qu'ils en diſent, ces hommes qui nous étourdiſſent par les raiſonnements qu'ils font pour nous prouver qu'ils ne le ſont pas. Oui, mes chers auditeurs, ils ſont libres, & nous le ſommes tous. Cette liberté eſt un préſent que nous a fait l'auteur de la nature, pour nous donner lieu de mériter la récompenſe qu'il nous deſtine.

Funeſte préſent, diſent ici les incrédules, ne vaudroit-il pas mieux ne l'avoir pas reçu, que d'en faire un ſi mauvais uſage ? Hommes ingrats, juſques à quand accuſerez-vous l'Etre ſuprême d'avoir été trop libéral à votre égard ? vos foibles yeux s'obſtineront-ils toujours à ſe fermer volontairement aux divins rayons dont il vous éclaire ? il vous a doués d'une raiſon qui en vous élevant au-deſſus des êtres corporels, a fait de vous une image vivante de ſa divine ſubſtance. Or, qui dit la raiſon, dit eſſentiellement la liberté ; préſent honorable à celui qui vous le fait, parce que par-là il vous met en état de lui rendre un hommage d'autant plus digne de lui, que vous le lui rendez par votre propre choix ; préſent avantageux à vous qui le recevez, parce qu'il

vous met en état d'acquérir les tréſors immenſes qu'il vous promet. Voudriez-vous, ſimples automates, ne lui rendre qu'un honneur forcé, qui vous rendroit vous-mêmes incapables de recevoir de ſa part aucune récompenſe? Ah! connoiſſez mieux la nobleſſe de votre deſtination; jouiſſez d'une liberté néceſſaire pour y parvenir, & loin d'attribuer à Dieu l'abus que vous en pourriez faire, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de ce que vous n'en faites pas l'uſage qu'il veut que vous en faſſiez.

Pour vous détourner de l'un & vous porter à l'autre, il vous menace de punitions & vous offre des récompenſes proportionnées à la durée de votre ame; c'eſt-à-dire, des punitions & des récompenſes qui ne finiront jamais; car ſi votre ame eſt libre, elle eſt immortelle, & c'eſt cette immortalité de la plus noble partie de nous-mêmes qui va nous occuper maintenant.

3°. Son immortalité.

On peut ſur ce troiſiéme article, auſſi-bien que ſur le ſecond, alléguer l'autorité des anciens ſages du paganiſme, & le ſentiment général de tous les peuples de l'univers. En effet, ſelon la remarque du célébre M. *de Fénelon*, archevêque de Cambrai, l'immortalité de l'ame n'eſt pas ſeulement un dogme de la Religion Chrétienne, mais un dogme de la philoſophie, un dogme de la raiſon. Long-tems avant M. *de Fénelon*, Tertullien avoit dit: *L'attente d'une autre vie eſt*

le dogme du genre humain & la foi de la nature. Oui, la nature ſeule a ſuffi à toutes les nations du monde & aux philoſophes, qui pendant pluſieurs ſiecles en ont été les oracles, pour leur montrer que notre ame, après la ſéparation de ſon corps, paſſera dans une autre vie, pour y recevoir la récompenſe ou la punition du bien ou du mal qu'elle aura fait dans la vie préſente.

Les hommes, dans tous les tems, ont eu des ſentiments oppoſés ſur un grand nombre d'objets. Sur le ſyſtême du monde, par exemple, il n'y a peut-être pas deux philoſophes, qui ayent penſé de la même maniere. Sur le flux & le reflux de l'Océan, il y a eu une prodigieuſe variété d'opinions. Sur mille autres objets ſemblables, il s'eſt trouvé preſqu'autant d'idées que de perſonnes ; mais il n'en a pas été de même ſur l'immortalité de l'ame, & ſur le dogme d'une autre vie. Cet article a réuni des hommes qui penſoient différemment ſur tout le reſte, & les peuples des climats les plus éloignés ſont convenus de l'exiſtence d'une vie future.

Oui, mes chers auditeurs, on a vu les mages de la Perſe & les prêtres de l'Egypte, les philoſophes de la Grece & les druides de nos Gaules, les bracmanes des Indes & les bonzes du Japon ſe réunir dans le ſentiment que l'ame de l'homme eſt immortelle. Ils ont tous penſé qu'après la vie préſente, il y aura une autre vie, à

laquelle celle-ci ne ſert que de paſſage. De-là eſt venu, dans les Indes & dans pluſieurs autres pays Aſiatiques, une coutume qui, toute bizarre & toute cruelle qu'elle eſt, prouve la vérité dont nous parlons. La voici.

Chez ces peuples, quand il meurt un roi, on fait mourir un grand nombre de ſes eſclaves, pour aller ſervir leur maître dans l'autre monde, comme ils l'ont ſervi pendant qu'il étoit ſur la terre. Il ne conviendroit pas, diſent-ils, qu'un puiſſant monarque ſortît du monde ſans avoir une ſuite proportionnée au rang qu'il a tenu parmi nous. Cette coutume nous fait gémir ſur la groſſiere ignorance de ces peuples; mais c'eſt une ignorance, au travers de laquelle on apperçoit des traces de l'immortalité de l'ame dont ils ſont intimement convaincus.

De-là, parmi les anciens Grecs, ces champs éliſées & ces ſupplices du tartare; les premiers, pour les bons qui devoient être récompenſés dans la vie future, des vertus qu'ils avoient pratiquées dans la vie préſente; & les ſeconds, pour les méchans, qui devoient y être punis des crimes dont ils s'étoient rendus coupables; & ce qu'il eſt bon d'obſerver, c'eſt que parmi ces payens, on admettoit, non-ſeulement une vie future, mais une vie qui devoit durer toujours. C'eſt ce que montrent le tonneau ſans fond, que les *Danaïdes* ne pouvoient jamais remplir; les eaux fu-

gitives qui, arroſant les levres de *Tantale*, ne pouvoient jamais le déſaltérer; le rocher que *Syſiphe* par d'inutiles efforts eſſayoit de porter au haut de la montagne, & qui retomboit toujours dès qu'il étoit au milieu; la roue d'*Ixion*, dont le mouvement ne pouvoit être interrompu.

Cet accord de la mythologie payenne avec le dogme de notre ſainte Religion montre que, non-ſeulement l'immortalité de l'ame, mais même l'éternité des peines, auſſi-bien que celle des récompenſes, a été crue juſqu'au milieu des plus épaiſſes ténebres du paganiſme.

Et ce qu'il y a de plus remarquable encore dans tout cela, c'eſt que parmi ces anciens dont nous venons de parler, ce ne ſont pas ſeulement les peuples, & ceux que l'on nomme communément les ames vulgaires, qui ont penſé de la ſorte, mais ce qu'il y a eu parmi eux de plus diſtingué, les philoſophes les plus profonds, les poëtes les plus célebres, les hommes les plus ſages. Entrons là-deſſus dans quelque détail.

Pythagore, un des premiers qui ayent enſeigné publiquement la philoſophie, & qui fut l'auteur du ſyſtême extravagant de la métempſycoſe, ne donna dans cette erreur, que par l'idée où il étoit que l'ame ne périt point avec le corps, & qu'après en avoir été ſéparée, elle jouit d'une perpétuelle permanence. *Socrate*, condamné par les Athéniens à mourir de poiſon, & tenant en

main le verre de cigüe qui devoit lui donner la mort, disoit que la meilleure partie de lui-même subsisteroit après qu'il auroit expiré. Le prince des philosophes, *Aristote*, à qui l'on venoit d'apprendre la mort de son ami Eudoxe, répondit à ceux qui lui apprenoient cette nouvelle, que son ami n'étoit pas mort, comme on le pensoit, & que son ame étoit rentrée dans sa véritable patrie. *Platon*, disciple du premier & maître du second, dans son ouvrage qui a pour titre *Tymée*, porte les preuves de l'immortalité de l'ame jusqu'à la derniere évidence.

Des philosophes passons aux poëtes. Ceux-ci furent comme les théologiens de la gentilité; toute la mythologie, dont ils étoient les peres, est, ainsi que nous l'avons déja remarqué, un monument qui constate leur maniere de penser là-dessus, qui étoit exactement la même que celle des philosophes. L'Iliade d'Homere, l'Enéide de Virgile, les Métamorphoses d'Ovide renferment des preuves de l'idée que ces trois poëtes avoient de l'immortalité de l'ame. Il n'y a pas jusqu'à *Lucrece* qui n'ait reconnu cette vérité.

Or, sur tout cela je demande : d'où pouvoit venir parmi les payens, & parmi ceux d'entr'eux qu'on regardoit comme les oracles des autres hommes, une idée si générale, si constante, si soutenue, sur l'existence d'une autre vie après la mort, si ce n'est de ce que cette idée est innée

avec nous, & que Dieu l'a comme imprimée au fond de nos cœurs ?

Sans inſiſter davantage ſur l'autorité de ces payens, examinons la queſtion en elle-même, par la différence qui ſe trouve entre l'ame & le corps. Ce qui fait que le corps eſt ſujet à périr, c'eſt qu'il a des parties qui ſe déſuniſſent, & qui, par cette déſunion, ne ſont plus en état d'avoir entr'elles les rapports qu'elles avoient auparavant; mais il n'en eſt pas de même de l'ame; ſimple par ſa nature, elle ne renferme aucunes parties qui puiſſent ſe ſéparer les unes des autres, & par conſéquent elle ne peut pas périr.

D'ailleurs, on ne peut diſconvenir qu'il ne ſoit plus noble de penſer, de juger, de raiſonner, que de ne le faire pas. L'eſprit penſe, juge, raiſonne; ce qu'une matiere quelconque ne ſauroit faire; l'eſprit eſt donc plus noble que la matiere. Ce principe une fois ſuppoſé, je dis que nous avons droit d'attribuer à l'eſprit, à bien plus forte raiſon, ce que nous trouvons dans la matiere même. Or, la matiere ne s'anéantit pas; une fois créée, elle ne peut rentrer dans le néant que par la volonté de celui qui l'en a fait ſortir. Les parties de la matiere peuvent bien ſe ſéparer les unes des autres; mais elles ſubſiſtent toujours. Il y a dans le monde autant de parties de matiere aujourd'hui, qu'il y en avoit il y a ſix mille ans. Le chymiſte qui décompoſe un

corps par la violence du feu, donne, par cette décompoſition, une ſituation différente à ſes parties; il les éloigne les unes des autres, il les ſubtiliſe, il ne les détruit pas; mais ſi la matiere eſt indeſtructible de ſa nature, comment l'eſprit qui eſt une ſubſtance beaucoup plus parfaite, ſeroit-il privé du même avantage?

Non, mes chers auditeurs, il ne l'eſt pas. Dès qu'il eſt une fois ſorti du néant, il ne peut y rentrer que par l'ordre exprès du créateur, & cet ordre ne ſe donnera jamais.

Si je ne parlois ici que pour les vrais fideles j'alléguerois, en preuve de ce que j'avance, la promeſſe que Dieu même en a faite. Nous liſons dans l'ancien Teſtament, que Dieu a créé l'homme pour durer toujours : *Deus creavit hominem inexterminabilem.* Sap. 2, v. 23. Nous liſons dans le nouveau que les méchans ſouffriront un ſupplice qui ne finira jamais, & que les bons jouiront d'une vie éternelle : *Ibunt hi in ſupplicium æternum; juſti autem in vitam æternam.* Matt. 25, v. 46. Mais comme les adverſaires que nous combattons ici, n'admettroient pas une preuve de cette eſpece, c'eſt à la raiſon ſeule que nous aurons recours pour le prouver.

La raiſon nous montre qu'il y a un Dieu. Les Matérialiſtes, au moins pour la plûpart (*a*),

(*a*) Je dis *pour la plûpart*; car il en eſt parmi eux,

conviennent avec nous de ce principe. Or, s'il y a un Dieu, notre ame eſt immortelle. Dieu eſt vrai, Dieu eſt ſage, Dieu eſt juſte. Ce ſont-là trois attributs qui ſont eſſentiels à la divinité, & ce ſont ces trois attributs qui établiſſent l'immortalité de notre ame.

Dieu eſt *vrai*, mais ſi Dieu eſt vrai, tout en lui doit être marqué au coin de la vérité; les paroles qu'il prononce doivent être conformes à la vérité; les œuvres qu'il opere doivent être fondées ſur la vérité; les deſirs qu'il nous donne doivent avoir pour objet la vérité. Or, Dieu nous donne à tous un deſir de ne jamais ceſſer d'être; deſir violent, deſir immenſe, deſir éternel. Deſir *violent*, il eſt incorporé avec nous, & comme inſéparable de notre nature. Nous perdrions plutôt notre exiſtence que le deſir d'exiſter toujours. Deſir *immenſe*, rien ne le contente. Duſſions-nous jouir de tous les biens imaginables, ils ne ſeroient pas propres à nous ſatisfaire, ſi nous penſions qu'il fallût les quitter un jour. Deſir *éternel*, il embraſſe tous les tems, ſans en excepter la moindre partie; il va même au-delà de tous

---

tel que l'auteur du Syſtême de la Nature, qui nient formellement l'exiſtence d'un Dieu, & qui n'en reconnoiſſent point d'autre que la matiere même. *Voyez M. Bergier dans les deux volumes qu'il a publiés pour la réfutation de cet ouvrage.*

les tems. Eussions-nous existé cent mille ans, & cent autres mille ans, répétés cent mille fois, si après tout ce tems-là il falloit cesser d'être, nous compterions pour rien notre existence passée, & nous soupirerions après une existence plus longue encore.

Maintenant je demande : ce desir qui nous est commun avec les hommes de tous les tems, de tous les lieux, de tous les états, comme chacun l'éprouve au fond de son cœur ; ce desir qui est inséparable de nous-mêmes, d'où nous vient-il ? Ce n'est pas nous qui nous le sommes donné ; nous l'avons reçu de Dieu. Si nous l'avons reçu de Dieu, & que Dieu soit essentiellement *vrai*, ce desir doit avoir un objet véritable. En effet, tout desir est un mouvement, & tout mouvement dit essentiellement un terme ; par conséquent, si Dieu nous donne un mouvement vers l'immortalité, il faut nécessairement que l'immortalité subsiste ; autrement Dieu nous imprimeroit un mouvement inutile, un mouvement qui n'ayant aucun objet fixe, feroit contraire à la vérité. Donc dès-là qu'il y a un Dieu *vrai*, nous devons convenir de l'immortalité de notre ame.

Dieu est *sage*. Et la sagesse consiste à gouverner par sa providence un monde que sa toute-puissance a tiré du néant. Mais si l'homme n'est pas immortel, où est la sagesse & la providence

de Dieu dans le gouvernement du monde moral? On ne l'y voit pas, & même tout y paroît dans le déſordre & dans la confuſion. Par exemple, l'inégalité des biens eſt un défaut dont on ſembleroit avoir droit d'accuſer la providence, s'il n'y avoit pas, après la vie préſente, une autre vie où tout ſera remis dans l'ordre. Dieu a créé des biens ſuffiſants pour l'entretien de tous les hommes qui ſont ſur la terre; mais il en a donné aux uns beaucoup plus qu'il ne leur en faut, & aux autres beaucoup moins qu'il ne ſembleroit néceſſaire.

Ceci paroîtroit un mal, au premier coup d'œil. Mais ce n'en eſt point un, quand on l'examine de près. Dieu en a agi de la ſorte pour maintenir la ſubordination entre les membres de la ſociété. Elle doit néceſſairement renfermer dans ſon ſein des grands & des petits, des riches & des pauvres, des maîtres & des ſerviteurs. Les premiers ont beſoin du ſervice & du travail des ſeconds; les ſeconds ont beſoin de la récompenſe & de la protection des premiers. Ceux mêmes d'entre les pauvres qui ſont hors d'état de rendre actuellement aucun ſervice aux riches, doivent être l'objet de leur reconnoiſſance pour les ſervices paſſés; & ceux qui ne leur en ont jamais rendu, doivent être l'objet de leur compaſſion pour leur miſere préſente. Dieu, qui eſt le pere des pauvres auſſi-bien que des riches, commande

à

à ceux-ci de leur tenir lieu de providence ici bas.

Juſques-là, tout eſt dans l'ordre. Je vois un Dieu, qui, en paroiſſant abandonner les pauvres, prend ſoin de leur ſubſiſtance, au moins par l'entremiſe des riches. Mais cet ordre de Dieu, combien s'en faut-il qu'il ſoit exécuté comme il devroit l'être? Combien de malheureux languiſſent dans la plus affreuſe indigence, pendant que des riches s'endurciſſent à leur égard au point de ne tenir aucun compte de leurs miſeres?

Ici recommencent mes doutes ſur la providence; & s'il n'y avoit pas d'autre vie, je me croirois en droit de demander : y a-t-il un Dieu qui préſide au gouvernement de l'univers? Mais dès-là que je ſais qu'après la vie préſente il en eſt une autre, où Dieu punira rigoureuſement ceux d'entre les riches qui auront été inſenſibles à la miſere des pauvres, & où il récompenſera, d'une maniere éclatante, ceux d'entre les pauvres qui auront ſouffert en patience le délaiſſement & la dureté des riches; alors tout ſe développe, tout s'éclaircit, tout rentre dans l'ordre, & je ne puis m'empêcher de m'écrier : O mon Dieu, que votre ſageſſe eſt admirable, de ſavoir tirer le bien du mal même & de faire réſulter des ſouffrances qu'on endure patiemment dans cette vie, une félicité ſans fin qu'on poſſédera dans la vie future!

Dieu eſt *juſte*. Or, cette juſtice de Dieu éta-

blit encore invinciblement l'immortalité de l'ame. En effet, il eſt eſſentiel à un Dieu juſte d'aimer la vertu & de la récompenſer; il eſt eſſentiel à un Dieu juſte de haïr le vice & de le punir. Mais ce n'eſt pas toujours dans ce monde que Dieu récompenſe la vertu & punit le vice, & s'il n'y a point d'autre vie, on peut dire que la juſtice de Dieu ſe trouve en défaut à cet égard-là.

Combien d'impies toujours heureux? combien de perſonnes commettent en ſecret des crimes qui ne viennent jamais à la connoiſſance des hommes, & dont, par conſéquent, on ne ſauroit les punir? Combien d'autres commettent en public des forfaits, dont leur naiſſance, leurs richeſſes, leur crédit leur aſſurent l'impunité? Combien d'hypocrites cachent, ſous les dehors de la vertu, les crimes dont ils noirciſſent leur ame au-dedans? Cependant ces riches coupables paſſent leurs jours dans la jouiſſance de toutes les ſatisfactions des ſens. Rien ne ſe refuſe à leurs deſirs. Tout concourt à leur faire une félicité auſſi durable que leur vie. Ces hypocrites jouiſſent de la réputation la plus brillante. On rend à leur vertu fictice un hommage qui n'eſt dû qu'à la véritable. Et comme le voile qui les couvre ne ſe rompt point dans ce monde, le public décerne à leur perſonne pendant la vie, & même à leur mémoire après la mort, une eſtime, un reſpect,

une vénération dont ils furent toujours indignes. Voilà ce qui regarde les vices cachés qui ne ſont point punis dans ce monde. Paſſons aux vertus ſecretes qui n'y ſont point récompenſées.

Combien d'innocents perſécutés par leurs ennemis & condamnés comme coupables ſur la fauſſe dépoſition de deux ſcélérats, ont péri, chargés de l'exécration publique & de l'opprobre le plus ignominieux? Combien de perſonnes vertueuſes devenues les victimes de la rapacité d'un homme puiſſant, ont ſuccombé ſous le poids de ſon crédit, & ont été contraints de finir leurs triſtes jours dans la plus affreuſe indigence? Combien d'ames choiſies que l'humilité dérobe aux yeux des hommes, & qui, les unes, dans de ſombres réduits au milieu du monde, les autres dans l'obſcurité du cloître, ou à l'ombre du ſanctuaire, ont pratiqué pendant plus d'un demi-ſiecle, des vertus héroïques dont elles n'ont jamais eu d'autres témoins qu'elles-mêmes (a)?

Voilà, Chrétiens, une foible eſquiſſe du contraſte qui ſe voit aſſez ſouvent dans le monde en-

(a) *Quand je n'aurois d'autres preuves de l'immortalité de l'ame que le triomphe du méchant & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Je me dirois : tout ne finit pas avec la vie, tout rentre dans l'ordre après la mort.* J. J. Rouſſeau dans ſon Emile.

tre la vertu oubliée, mépriſée, perſécutée, & le vice eſtimé, loué, récompenſé. S'il n'y avoit pas d'autre vie, je vous avoue que ce coup d'œil ſeroit une tentation bien terrible pour les ames les plus ferventes; tentation à laquelle le ſaint roi David fut près de ſuccomber. C'eſt lui-même qui nous l'apprend dans un de ſes pſeaumes : *Peccatores in ſæculo obtinuerunt divitias... Et dixi, ergò ſine causâ juſtificavi cor meum?* En voyant les pécheurs regorger de richeſſes dans le monde... j'ai dit : Eſt-ce donc en vain que j'ai gardé la juſtice? Ah, continue-t-il, cette épreuve eſt délicate, & j'y ſuccomberois, ſi entrant dans le ſanctuaire de la divinité, je ne conſidérois ce qu'un Dieu juſte leur réſerve dans l'autre vie: *Labor eſt ante me, donec intrem in ſanctuarium Dei & intelligam in noviſſimis eorum.*

Pſal. 72, v. 12.

C'eſt-là, mes chers auditeurs, ce que nous devons faire, à l'exemple du ſaint prophete. Entrons comme lui dans le ſanctuaire de la divine juſtice. Examinons ce qu'elle réſerve aux juſtes & aux pécheurs dans la vie future; & pour-lors, toutes nos difficultés s'évanouiront. Nous trouverons dans l'immortalité de notre ame la ſolution de tous les problêmes qu'on peut propoſer ſur cette matiere. Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu permet-il que la vertu ſoit affligée dans ce monde, & que le vice y ſoit récompenſé? C'eſt, mes freres, parce qu'il eſt juſte, qu'il en agit de

la ſorte. Ceci demande un peu de développement.

Il n'eſt point d'homme, ou du moins, il en eſt fort peu qui ſoient aſſez criminels pour ne pas de tems à autre, entremêler ſes crimes de quelque acte de vertu. Mais ſous un Dieu juſte, la vertu, quelqu'imparfaite qu'elle ſoit, mérite une récompenſe; il leur en accorde une paſſagere dans ce monde, pour payer, en quelque ſorte, le peu de bien qu'ils y ont fait; pendant qu'il leur réſerve un châtiment éternel dans l'autre, pour les punir des grands maux qu'ils ont commis dans celui-ci. C'eſt ce que nous apprend le docteur de la grace en parlant des Romains (*a*).

De même il eſt peu d'hommes qui ſoient aſſez vertueux pour ne commettre jamais la moindre faute. Or, ſous un Dieu juſte, la moindre faute doit être punie; il eſt vrai qu'il y a dans la vie future un lieu deſtiné à la punition des moindres péchés; mais ſa miſéricorde ſe mêlant quelquefois avec ſa juſtice, il les punit légérement dans

(*a*) Dieu, dit ſaint Auguſtin, donna aux Romains l'empire de l'univers, pour récompenſer les vertus morales qu'ils pratiquoient; mais, ajoute-t-il, pendant qu'on les loue dans le monde où ils ne ſont plus, pour les vertus imparfaites dans leſquelles ils ſe ſont ſignalés, on les tourmente dans l'autre monde où ils ſont, pour les crimes honteux dont ils ſe ſont rendus coupables. *Laudantur ubi non ſunt, cruciantur ubi ſunt.*

ce monde, afin de leur épargner les peines rigoureuſes de l'autre vie. Maintenant, il leur impoſe une peine légere, proportionnée à la légéreté de leurs fautes, & leur réſerve dans le ciel une félicité infinie, pour les récompenſer de la ſolidité de leur vertu. C'eſt ainſi que l'immortalité de notre ame montre l'équité de la conduite que Dieu tient & dans ce monde & dans l'autre à l'égard des juſtes & des pécheurs.

Mais pourquoi Dieu n'afflige-t-il pas les juſtes pendant tout le tems qu'ils ont à vivre ſur la terre, puiſqu'il a toute l'éternité pour les récompenſer dans le ciel? Pourquoi n'y comble-t-il pas toujours de bien les pécheurs, puiſqu'il les punira dans l'enfer pendant toute l'éternité? C'eſt, mes freres, que la tentation ſeroit trop forte, & pour les juſtes qui ſouffriroient des peines continuelles, & pour tous ceux qui en ſeroient les témoins. Si malgré le mélange de bien & de mal qu'éprouvent les juſtes, on murmure contre la juſtice de Dieu; que ſeroit-ce, s'il ſuffiſoit d'être juſte, pour vivre toujours dans l'affliction? D'ailleurs, ſi Dieu gardoit une conduite uniforme, ou pour le bien ou pour le mal, à l'égard des juſtes & des pécheurs, on diſcerneroit aiſément dès ce monde, les uns des autres; & c'eſt ce que Dieu ne veut pas. Tout doit être dans l'incertitude juſqu'au grand jour des révélations, où il rendra pour toujours à chacun ſelon ſes œuvres.

Quelquefois dans ce monde même il punit le vice & récompenſe la vertu, pour donner aux hommes une idée de ſa juſtice, & pour ne leur pas fournir occaſion de murmurer contre la providence. Quelquefois, & même le plus ſouvent, il ne fait ni l'un ni l'autre, pour montrer aux hommes que la vie préſente n'eſt deſtinée qu'à les conduire à une vie future, où ſa juſtice à punir le mal & ſa magnificence à récompenſer le bien, brilleront dans tout leur éclat.

Soyez à jamais béni, Seigneur, de nous avoir donné une deſtination ſi noble. Ah, ce n'eſt pas dans ce monde que notre ame attend de vous ſa récompenſe. Créée à votre image & ſemblable aux eſprits céleſtes, elle eſt faite auſſi-bien qu'eux pour jouir éternellement de votre aimable préſence dans le ciel. Répandez de plus en plus, ô mon Dieu, ces ſublimes idées dans notre eſprit, gravez ces nobles ſentiments dans nos cœurs; & faites que loin de nous dégrader, en nous mettant au nombre des êtres ſans raiſon, nous nous ſouvenions toujours que vous nous deſtinez à partager avec vous l'immortalité bienheureuſe où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

NOTE

Sur les auteurs Matérialiſtes.

POUR qu'on ne nous ſoupçonne pas dans cette Conférence de nous faire des monſtres pour avoir le plaiſir de les combattre, il eſt bon de citer ici quelques auteurs qui ont donné dans ce ſyſtême. Je ne parle point d'Epicure & de Lucrece; ces anciens écrivains ſont trop paſſés de mode pour faire beaucoup d'impreſſion ſur nos François. Je ne parle que des auteurs modernes.

Locke, Léibnits, Hobbes & la Métrie ont été légitimement ſoupçonnés de matérialiſme. *Locke* ſoutenoit que nous ne ſerons peut-être jamais aſſurés ſi Dieu ne peut pas faire que la matiere penſe. *Léibnits* diſoit un jour en prenant une taſſe de caffé: Je ne voudrois pas aſſurer qu'il n'y ait dans cette taſſe des monades qui pourront dans la ſuite devenir des ames humaines. *Hobbes* prétendoit que toutes les parties de la matiere ſont capables de penſer, qu'elles penſent même actuellement, & que les différents degrés d'intelligence dépendent de la différente organiſation des corps auxquels les ames ſont unies. *La Métrie*, médecin de Saint-Malo, ſoutenoit que l'ame conſiſte dans des parties de matieres délicates. Il prétendoit étayer ſon ſyſtême par l'influence qu'a ſur l'ame l'âge des enfans & des vieillards, auſſi-bien que par celle qu'ont les infirmités ſur l'ame des malades; il eſſayoit encore de le prouver par l'expérience des polypes.

M. de la Métrie mourut à Berlin avec un vif regret d'avoir donné dans les extravagances du Matérialiſme. Je tiens ce fait de celui qui y reçut ſes derniers ſoupirs. Voyez la Spiritualité de l'ame, du P. H. Hayer, récollet, tom. I, Diſc. prélim. pag. xv.

Deux autres auteurs plus récents que ceux que nous venons de citer, ſont *Helvétius*, & l'auteur du Syſtême de la Nature, fauſſement attribué à M. de Mirabeau. Le premier, dans ſon livre *de l'Eſprit*, qu'il auroit dû nommer plutôt le livre *du Corps*, que le livre de l'*Eſprit*, enſeigne le Matérialiſme tout pur. Le ſecond, en compoſant ſon Syſtême de la Nature, a donné dans les extravagances du plus groſſier Matérialiſme.

M. de Voltaire dit dans ſes Lettres Philoſophiques, à l'article *Locke : J'ai un corps & je penſe ; je n'en ſais pas davantage.*

M. le Marquis d'Argens ſoutient le Matérialiſme dans ſa *Philoſophie du bon ſens*, tom. 2, pag. 257 & 259.

CONFÉRENCE SEIZIÉME,

Contre les Anti-Prêtres (*a*).

DEVOIRS DES CHRÉTIENS A L'ÉGARD DES PRÊTRES.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi, & dispensatores mysteriorum Dei.

Qu'on nous regarde comme les ministres de Jesus-Christ, & comme les dispensateurs des mysteres de Dieu.

1 *ad Cor. c.* 2, *v.* 4.

LE rapport est trop étroit entre notre sainte religion & ceux qui ont l'honneur d'en être les ministres, pour qu'après avoir établi la certitude de

(*a*) *Anti-prêtres.* Ce mot composé n'a peut-être pas encore obtenu ses lettres de naturalisation dans le royaume; mais j'espere qu'on voudra bien lui faire grace, en faveur de la commodité qu'il nous procure d'expliquer plus briévement ce que nous ne pourrions dire que par une longue circonlocution. J'entends par anti-prêtres ces hommes pour qui il n'y a rien de sacré, & qui parlent sans cesse contre le pape, les cardinaux, les évêques, &c. C'est au pasteur à instruire les fideles là-dessus. Pourvu qu'il évite les personnalités qui ne sont jamais permises dans notre ministere, il s'acquittera d'une partie de son devoir, en montrant aux Chrétiens qu'une partie du leur consiste à respecter les ministres d'une religion qui est l'ouvrage de Dieu.

celle-là, nous nous diſpenſions de faire voir la dignité de ceux-ci. Jamais il n'y a eu de religion, ni vraie, ni fauſſe, qui n'ait eu des hommes ſpécialement conſacrés au culte qui en eſt l'objet. Ce ne ſont pas ſeulement les Juifs qui ont eu autrefois, & les Chrétiens qui ont aujourd'hui des prêtres. La religion payenne en eut & en a encore; la religion mahométane en a de même; tant il eſt vrai que les hommes de tous les tems & de tous les pays ont toujours été portés à unir enſemble la religion & le ſacerdoce; & c'eſt ce que ſuppoſe évidemment l'apôtre ſaint Paul dans ſon épître aux Hébreux, où de la tranſlation du ſacerdoce lévitique, il conclut la tranſlation de la loi de Moïſe: *Tranſlato ſacerdotio, neceſſe eſt ut & tranſlatio legis fiat.* Ad Hebr. c. 7, v. 12.

Ce principe une fois ſuppoſé, je dis que ſi la Religion Chrétienne eſt l'ouvrage de Dieu, comme on n'en peut douter, le ſacerdoce, eſſentiel à cette Religion, n'eſt pas moins ſon ouvrage que la Religion même; & que par conſéquent, ceux qui en ſont revêtus doivent être regardés comme les miniſtres de Jeſus-Chriſt, & comme les diſpenſateurs des divins myſteres: *Ut miniſtros Chriſti, & diſpenſatores myſteriorum Dei.* Cependant, combien y en a-t-il aujourd'hui parmi nous qui mépriſent ſouverainement les prêtres? Il ſuffit d'être honoré de cet auguſte caractere, pour devenir l'objet de leur haine, & la raiſon n'en eſt pas diffi-

cile à trouver. L'aviliſſement du ſacerdoce dans leur eſprit ne vient que de l'affoibliſſement de leur Religion. Dès-là qu'ils attaquent cette Religion ſainte, il eſt naturel qu'ils attaquent par contre-coup, ceux qui ſont chargés de la défendre; & la plupart d'entr'eux ne ſont *Anti-Prêtres* (*a*), que parce qu'ils ſont *anti-Chrétiens*. Ils eſperent qu'en jettant du ridicule & de l'odieux ſur les miniſtres d'un culte qu'ils abhorrent, ils le feront retomber ſur le culte même; & c'eſt-là ce qui ne leur réuſſit malheureuſement que trop. Il n'eſt pas rare de rencontrer, même parmi ceux qui ont encore dans le cœur un fond de religion, des hommes qui, devenus les échos de ceux dont nous parlons ici, répetent d'après eux des invectives contre les miniſtres d'une Religion qu'ils ne haïſſent pas.

Si nous ne pouvons inſpirer d'autres ſentimens aux premiers, eſſayons, au moins, de prévenir les ſeconds contre la contagion du mauvais exemple qu'ils en reçoivent. Mais, pour y réuſſir, il faut commencer par expliquer en quoi conſiſte le ſacerdoce. Faiſons-le donc, & montrons quelle eſt l'idée

(*a*) Les anti-prêtres ſont moins une eſpece particuliere d'ennemis de la religion, qu'une dénomination qui convient à tous ſes ennemis en général, Athées, Déiſtes, Tolérants, Matérialiſtes; tous ces gens-là, quelqu'oppoſés qu'ils ſoient entr'eux par la contrariété de leurs principes, ſe réuniſſent dès qu'il s'agit d'invectiver contre les miniſtres d'une religion qu'ils ne peuvent ſouffrir.

que les Chrétiens doivent avoir des miniſtres de la loi nouvelle : mais ne nous en tenons pas-là ; tirons de cette idée des conſéquences pour régler la conduite qu'ils doivent tenir à leur égard. C'eſt ce que nous avons deſſein de faire dans cette Conférence ; où après avoir expoſé les prérogatives de la prêtriſe, nous montrerons ce que les fideles doivent à ceux que Dieu a honorés de ce caractere. En deux mots : quels ſont les principaux rapports des prêtres envers les Chrétiens ? vous le verrez dans la premiere partie ; quels ſont les différens devoirs des Chrétiens envers les prêtres ? vous le verrez dans la ſeconde.

Vierge ſainte, auguſte reine des uns & des autres, obtenez aux premiers la grace d'eſtimer de plus en plus les rapports qu'ils ont avec les ſeconds. Obtenez aux ſeconds la grace de remplir exactement leurs obligations envers les premiers. C'eſt ce que nous vous demandons inſtamment, en vous diſant avec l'Ange : *Ave Maria.*

AVANT de vous parler de vos devoirs envers les prêtres, il convient de vous donner une idée des rapports que les prêtres ont avec vous, mes freres ; car l'un eſt appuyé ſur l'autre. C'eſt pour y réuſſir que je conſidere ici les prêtres ſous trois points de vue, comme prédicateurs, comme confeſſeurs, comme conſécrateurs. Comme prédicateurs, dans la chaire, ils vous enſeignent les volontés de Dieu ; 1°. Rapport des prêtres avec les fideles.

comme confeſſeurs, dans le tribunal, ils vous réconcilient avec Dieu; comme conſécrateurs au ſaint autel, ils vous nourriſſent du corps & du ſang d'un Dieu. Ainſi, toutes les fonctions de ce ſaint miniſtere ſont relatives à votre ſalut. En effet, ce n'eſt pas pour nous-mêmes que Dieu nous a élevés au ſacerdoce; c'eſt pour vous, mes chers auditeurs, & c'eſt ce que diſoit ſaint Auguſtin aux fideles d'Hyppône: Si c'eſt pour nous que nous ſommes Chrétiens, c'eſt pour vous que nous ſommes prêtres: *Nobis ſumus Chriſtiani, vobis ſacerdotes.*

Examinons ce triple rapport des prêtres avec les fideles, & commençons par les conſidérer en qualité de prédicateurs.

1°. Prédicateurs.

De tout tems, Dieu a commandé à ſes miniſtres d'enſeigner ſes volontés aux hommes. Prêchez, diſoit-il à un d'entr'eux dans l'ancienne loi; ne ceſſez d'inſtruire mon peuple de ſes devoirs; que votre voix ſoit comme une trompette qui leur annonce les ordres que je leur donne: *Clama, ne ceſſes. Quaſi tuba exalta vocem tuam.* C'étoit à Iſaïe qu'il parloit de la ſorte; mais il commanda la même choſe à pluſieurs autres prophetes: *Olim Deus loquens patribus in prophetis.* Après avoir inſtruit les hommes par d'autres hommes, pendant pluſieurs ſiecles, il voulut bien enfin les inſtruire par ſon propre fils: *Locutus eſt nobis per filium.* Il l'envoya donc du ciel en terre, ce fils, en tout égal à lui-même, & le chargea d'enſeigner l'évan-

Iſaïæ 58, *v.* 1.

Ad Hæbr. 1, *v.* 1.

Ibid. v. 2.

Lucæ 4, *v.* 18.

gile aux pauvres: *Evangeliſare pauperibus miſit me.*

Mais ce fils de Dieu ne devoit s'acquitter de cette fonction que pendant trois ans ; après leſquels il devoit retourner vers ſon pere. Que fit-il pour ſuppléer à ce qu'il ne pouvoit plus exécuter par lui-même ? Il chargea les apôtres de tenir ſa place à cet égard. Comme mon pere m'a envoyé, leur dit-il, je vous envoie : *Sicut miſit me pater, & ego mitto vos.* Allez, leur ajouta-t-il, prêchez l'évangile à toute créature ; ils obéirent à ſes ordres ; ils ſe répandirent dans tout l'univers, & s'y acquitterent de cette importante fonction ; mais comme ils ne devoient pas toujours vivre, ils chargerent leurs ſucceſſeurs de continuer, après leur mort, ce qu'ils auroient fait pendant leur vie. Ceux-ci en chargerent de même ceux qui vinrent après eux ; & ce miniſtere de la divine parole ſe perpétuant d'âge en âge, eſt parvenu juſqu'à nous, qui ſommes envoyés de la part de Dieu, pour continuer la bonne œuvre, commencée par Jeſus-Chriſt & par ſes apôtres. C'eſt donc aux prédicateurs d'aujourd'hui, comme à ceux des premiers ſiecles que Jeſus-Chriſt dit : Comme mon pere m'a envoyé, je vous envoie : *Sicut miſit me pater, & ego mitto vos.* Joannis 20, v. 21.

Ainſi, les prédicateurs ſont les envoyés de Dieu, les miniſtres de Dieu, les ambaſſadeurs de Dieu. Ce titre d'ambaſſadeur de Dieu, c'eſt l'apôtre ſaint Paul qui ſe le donne à lui-même, & qui le donne à ceux qu'il a établis ſes collegues dans le miniſ-

tere de la parole. Nous faisons envers vous, dit-il aux pécheurs de son tems, la fonction d'ambassadeurs de Jesus-Christ : c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : *Pro Christo legatione fungimur tanquam Deo exhortante per nos.* C'est donc-là, mes freres, le premier rapport que les prêtres ont avec vous. Ils font à votre égard la fonction d'ambassadeurs de Dieu.

2 ad Cor. 5, v. 20.

Quand un souverain est en guerre avec une autre puissance, & qu'il veut faire avec elle un traité de paix, il envoye un ambassadeur en la cour étrangere pour y négocier ce traité. Voilà ce que Dieu fait à votre égard. Vous êtes ses ennemis ; il veut faire la paix avec vous ; il vous envoie des ambassadeurs qu'il charge de négocier cette affaire importante. Or, ces ambassadeurs sont les prêtres, dont la premiere qualité est celle de prédicateurs. Passons à la seconde, & les considérons comme confesseurs.

2°. Confesseurs.

Oui, mes freres, c'est dans le tribunal de la pénitence que les prêtres exercent à votre égard le pouvoir admirable de vous réconcilier avec votre Dieu. C'est saint Paul qui nous l'apprend, ou plutôt c'est Jesus-Christ même qui nous l'apprend, & saint Paul nous le confirme & nous l'explique, en nous enseignant que Dieu a donné aux prêtres le ministere de la réconciliation : *Dedit nobis Deus ministerium reconciliationis.* Ministere auguste que Dieu n'accorda, ni aux plus célebres d'entre les patriarches,

2 ad Cor. 5, v. 18.

patriarches, ni aux plus éclairés d'entre les prophetes, ni aux plus ſublimes d'entre les anges. Non, dit ſaint Jean-Chryſoſtôme, ce n'eſt point aux anges que Dieu a dit : Tout ce que vous délierez ſur la terre ſera délié dans le ciel. Ce n'eſt qu'aux prêtres de la nouvelle loi que s'adreſſent ces admirables paroles de Jeſus-Chriſt : *Quæcumque ſolveritis ſuper terram, erunt ſoluta & in cælo.* Matt. 18, v. 18.

En effet, quoi de plus admirable, que de rendre la ſanté ſpirituelle à ceux que la maladie du péché a réduits à l'état le plus triſte & le plus fâcheux ? Que penſeriez-vous, mes chers auditeurs, d'un médecin qui guériroit ſes malades ſans autre remede que ces trois mots : *Je vous guéris ?* Vous le regarderiez, avec raiſon, comme un thaumaturge ; & un pouvoir auſſi admirable que celui-là vous paroîtroit un miracle toujours ſubſiſtant. Ah ! mes chers freres, ce n'eſt là qu'une foible image du pouvoir que le prêtre exerce envers vous tous les jours dans le tribunal. Un pénitent qui vient ſe jetter aux pieds du prêtre, eſt un malade ſpirituel, dont les plaies ſont quelquefois très-profondes. S'il les découvre, ces plaies avec ſincérité, & qu'il ne mette aucun obſtacle volontaire à ſa guériſon, le médecin le guérit de toutes ſes bleſſures, ſans y appliquer d'autres remedes que ces trois mots : *Je vous abſous.*

Mais je me trompe, en diſant que ces pénitens ſont des malades. Je devois dire plutôt que ceux

d'entr'eux qui ſont coupables de péchés griefs, ſont des morts, & des morts dont quelques-uns le ſont, non pas depuis quatre jours comme Lazare, mais depuis quatre années, quelquefois même depuis bien plus long-tems encore. Ce ſont ces morts que le prêtre, par l'abſolution, fait ſortir vivans de leur tombeau.

L'euſſions-nous cru, mes freres, que la bonté de notre Dieu pour les pécheurs dût aller juſques-là ? L'euſſions-nous cru, qu'elle le portât à revêtir de foibles hommes du pouvoir de rendre à d'autres hommes des biens auſſi précieux que le ſont la ſanté & la vie de l'ame, qu'ils avoient perdue par le péché ? C'eſt ici que nous devons nous livrer tout entiers aux plus vifs ſentimens de la reconnoiſſance & de l'admiration.

Nous liſons dans l'évangile que le peuple, témoin de la guériſon ſubite d'un paralytique auquel Notre Seigneur rendit la ſanté par ſa parole, s'écria : Que Dieu ſoit à jamais béni, d'avoir donné un ſi grand pouvoir aux hommes : *Glorificaverunt Deum qui dedit poteſtatem talem hominibus.* Ah ! mes freres, ſi ce bon peuple avoit tant de raiſon de faire éclater ſa joie, en voyant un homme ſubitement guéri par une parole, de quelle allégreſſe ne devons-nous pas être remplis, à la vue d'une ſi grande multitude d'ames malades & mortes par le péché, qui recouvrent la ſanté & la vie par trois mots que le prêtre prononce ? Ecrions-nous donc

[9] *Matt.* 9. 8.

dans le tranſport de notre reconnoiſſance : O que Dieu ſoit à jamais béni d'avoir donné un ſi grand pouvoir aux hommes : *Benedictus Deus qui dedit poteſtatem talem hominibus.*

Après ce que nous venons de dire du pouvoir que Dieu a donné aux prêtres en votre faveur, mes freres, il ſemble que ſa libéralité envers eux & envers vous ne pouvoit aller plus loin : cependant, elle ne s'en tient pas là. Cette libéralité va juſqu'à donner aux prêtres le pouvoir de porter vos vœux au pied de ſon trône, avec ceux de l'auguſte victime dont ils ſont les conſécrateurs, & de nourrir vos ames du corps & du ſang de cet agneau ſans tache.

Oui, Chrétiens, tous les jours au ſaint autel, les prêtres immolent pour vous le fils de Dieu à ſon pere ; & après l'avoir offert en ſacrifice, ils vous diſtribuent à la ſainte table ce pain céleſte qui donne la vie de la grace à ceux qui le mangent avec de ſaintes diſpoſitions. C'eſt donc ſpécialement ici que, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, ils font la fonction de miniſtres de Jeſus-Chriſt & de diſpenſateurs de ſes divins myſteres : *Miniſtros Chriſti & diſpenſatores myſteriorum Dei.* 3°. Conſécrateurs.

Les prêtres, à l'autel, ſont les lieutenants de Jeſus-Chriſt ; ils y repréſentent ſa perſonne ; ils y parlent en ſon nom. Auſſi, n'y diſent-ils pas en conſacrant, ceci eſt le corps de Jeſus-Chriſt ; mais ceci eſt mon corps. Pour montrer qu'ils y tiennent

la place de Jeſus-Chriſt même, ils lui prêtent leur langue; mais c'eſt lui qui eſt tout enſemble, & le prêtre qui offre & la victime offerte : *Idem ſacerdos & victima.* Quel admirable pouvoir, que celui de repréſenter la perſonne d'un Dieu ! pouvoir qu'il n'a accordé ni au ſaint précurſeur, ni aux céleſtes intelligences, ni même à ſa ſainte mere.

Non, Jean-Baptiſte, qui eut une fois le bonheur de toucher Jeſus-Chriſt en le baptiſant dans le Jourdain, n'eut jamais l'avantage de le produire au ſaint autel. Les eſprits céleſtes qui environnent le prêtre au moment du ſacrifice, y adorent Jeſus-Chriſt avec crainte & tremblement; mais ils ne ſont que les témoins de l'oblation de cette auguſte victime; ils n'en ſont pas les ſacrificateurs. C'eſt au prêtre ſeul que ce privilége eſt réſervé.

Marie elle-même, cette incomparable Vierge, en toute autre choſe ſi privilégiée de Dieu, n'eut jamais l'avantage de produire Jeſus-Chriſt dans cet ineffable ſacrement. En effet, Marie, en diſant à l'ange : *Qu'il me ſoit fait ſelon votre parole*, donna bien occaſion au Saint-Eſprit de produire le fils de Dieu dans ſon chaſte ſein; mais elle ne le produiſit jamais dans l'Euchariſtie; au lieu que les prêtres renouvellent tous les jours, en offrant le ſaint ſacrifice, cet ineffable myſtere, qui ne s'opéra qu'une fois dans le ſein de Marie. Et c'eſt là ce qui a donné lieu à quelques ſaints peres de

dire que la dignité ſacerdotale eſt une extenſion de la divine maternité, & à ſaint Auguſtin de s'écrier : O admirable dignité des prêtres entre les mains deſquels, comme dans le ſein de Marie, le fils de Dieu s'incarne de nouveau : *O veneranda ſacerdotum dignitas, in quorum manibus, velut in utero virginis, Dei filius incarnatur.* Ce grand ſaint a donc eu bien raiſon de dire que la dignité ſacerdotale eſt l'objet de la vénération des anges : *Dignitas quam plurimùm veneratur angelica celſitudo.*

Pourquoi n'eſt-elle pas toujours celui de la vénération des Chrétiens ? C'eſt qu'ils ne réfléchiſſent pas aſſez ſur les glorieuſes prérogatives dont Dieu a honoré les prêtres. S'ils conſidéroient attentivement ce que Dieu a fait pour eux, en leur donnant la qualité de prédicateurs, de confeſſeurs, de conſécrateurs, ils comprendroient la vérité de ce que dit ſaint Paul : Qu'on doit les regarder comme les miniſtres de Jeſus-Chriſt & comme les diſpenſateurs des divins myſteres : *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti & diſpenſatores myſteriorum Dei.*

Mais comme nous n'avons expoſé les prérogatives des prêtres que pour apprendre aux fideles ce qu'ils leur doivent, il s'agit maintenant de montrer à ceux-ci quels ſont leurs principaux devoirs à l'égard de ceux-là. C'eſt ce qui va faire le ſujet de la ſeconde partie.

2°. Devoirs des fideles à l'égard des prêtres.

Si je ne parlois ici qu'à vous, Meſſieurs, que Dieu a honorés du ſacerdoce, après vous avoir apporté ce paſſage de ſaint Paul : *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti, & diſpenſatores myſteriorum Dei*, j'ajouterois avec le même apôtre : *Hîc jam quæritur inter diſpenſatores ut fidelis quis inveniatur.* Mais ce n'eſt point à vous que je parle ; c'eſt aux ſimples fideles, à qui je n'ai expoſé les prérogatives du ſacerdoce, que pour les engager de rendre aux prêtres ce qu'ils leur doivent ; leur premier devoir à l'égard de ces miniſtres du Seigneur, c'eſt de les reſpecter.

1°. Reſpecter les prêtres.

Nous devons reſpecter les prêtres ; & c'eſt un prêtre qui nous le dit. Hé, mes très-chers freres, qui eſt-ce qui vous le dira, ſi les prêtres ne vous le diſent point ? Une des obligations de notre état eſt de vous engager à remplir les obligations du vôtre. Or, votre premiere obligation à l'égard des miniſtres du Seigneur, c'eſt de leur rendre le reſpect que le Seigneur même exige que vous leur rendiez. Nous ne ſommes en cela, comme dans tout le reſte, que les organes dont Dieu ſe ſert pour vous notifier ſes ordres. C'eſt lui-même qui vous commande par notre bouche de reſpecter ceux qui vous tiennent ici ſa place ; &, malgré l'intérêt que vous pouvez croire que nous y avons, vous ne devez pas trouver étrange que nous vous donnions là-deſſus les avis dont vous avez beſoin.

On auroit pu faire à ſaint Paul le même re-

proche que vous nous faites. On auroit pu lui dire qu'étant un des miniſtres de la Religion, il ne convenoit pas qu'il exigeât pour eux un reſpect dont il étoit l'objet auſſi-bien que les autres. Cela ne l'empêcha pas de dire : Que les hommes nous regardent comme les miniſtres de Jeſus-Chriſt : *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti.* Ne conſidérant point ce qu'il pouvoit y avoir en cela de perſonnel, il diſoit aux Chrétiens de ſon tems ce que chacun de nous peut dire à ceux du nôtre : Pour ce qui eſt de ma perſonne, il m'eſt fort égal que vous me jugiez, que vous me mépriſiez, que vous me condamniez : *Mihi autem pro minimo eſt ut à vobis judicer.* Mais, indépendamment de la perſonne, vous devez reſpecter l'auguſte caractere dont nous ſommes revêtus, & nous regarder comme les diſpenſateurs des myſteres de Dieu : *Ut diſpenſatores myſteriorum Dei.* 1 ad Cor. 4, v. 3.

Saint Auguſtin enſeignoit à peu près la même choſe aux citoyens de la ville d'Hyppône. Mes freres, leur diſoit-il, pendant que la néceſſité de vous inſtruire nous place ici, dans cette chaire, au-deſſus de vos têtes, nous mettons en eſprit notre perſonne ſous vos pieds. Mais cela ne l'empêchoit pas d'exiger pour lui-même & pour ceux qui, comme lui, étoient conſacrés au culte du Seigneur, le reſpect qui étoit dû à ſon miniſtere.

En effet, mes chers auditeurs, c'eſt Dieu même qui ordonne, & dans l'ancien teſtament &

dans le nouveau, qu'on reſpecte ſes miniſtres. En ſon nom, le ſaint roi David défend de toucher aux oints du Seigneur, & de déprimer les miniſtres de ſa parole : *Nolite tangere Chriſtos meos, & in prophetis (a) meis nolite malignari.* Dans l'évangile, Jeſus-Chriſt déclare à ſes apôtres, & en leurs perſonnes à ceux qui doivent leur ſuccéder, que ceux qui les écoutent l'écoutent lui-même, & que ceux qui les mépriſent le mépriſent : *Qui vos audit, me audit ; & qui vos ſpernit, me ſpernit.*

Pſal. 104, ℣. 15.

Lucæ 10, ℣. 19.

Ce reſpect que Dieu a voulu que l'on portât aux miniſtres de la vraie Religion, a paſſé, comme par une eſpece d'inſtinct naturel ou de tradition populaire, à ceux mêmes qui n'étoient que les miniſtres des religions fauſſes ; & c'eſt ce qu'on a vu dans tous les ſiecles & dans tous les pays. Autrefois les Egyptiens honoroient leurs prêtres, les Perſes leurs mages, nos Gaulois leurs druides. Encore aujourd'hui les Indiens honorent leurs brachmanes ; les Japonnois leurs bonzes ; les Turcs leurs derviches ; les Génevois leurs prédicans. Par quelle fatalité arrive-t-il donc, ô mon Dieu, que des

(a) *Prophetis.* Le nom de prophete ne ſignifie pas toujours dans l'Ecriture un homme qui prédit l'avenir, il ſignifie ſouvent celui qui par état eſt employé à chanter les louanges de Dieu, ou à annoncer ſa parole. Il y en a vingt exemples dans les livres ſaints.

Catholiques n'honorent pas vos prêtres ? C'eſt, mes freres, parce qu'ils ſont les miniſtres de la vraie Religion.

Mais, dira-t-on, être les miniſtres de la vraie Religion eſt un motif de plus pour les reſpecter. Oui, mes chers auditeurs : mais c'eſt cependant par ce motif même qu'on les reſpecte moins ; & la raiſon n'en eſt pas difficile à comprendre. Le démon n'eſt pas intéreſſé à ſuggérer aux Idolâtres, aux Mahométans, aux Hérétiques de mépriſer leurs prêtres, leurs derviches, leurs prédicans. Pourquoi ? c'eſt qu'on ne fait pas la guerre à ſes amis, & que ces hommes étant les amis du démon, les miniſtres du démon, les apôtres du démon, il y va de ſon intérêt que ces hommes, non-ſeulement ne ſoient pas mépriſés, mais qu'ils ſoient eſtimés, reſpectés, honorés par ceux qui ſont les partiſans des fauſſes religions dont les premiers ſont les défenſeurs. Ils travaillent pour le démon, en maintenant les hommes dans une religion qui les damne ; & le démon travaille pour eux, en inſpirant aux hommes un grand reſpect pour leurs perſonnes : au contraire, les prêtres de l'Egliſe Catholique étant les ennemis déclarés du démon, faiſant tous leurs efforts pour lui arracher les ames, & pour l'empêcher de les ſéduire, il n'eſt pas étonnant qu'il leur rende guerre pour guerre, & qu'il tâche d'inſpirer aux Chrétiens pour eux un mépris qu'il

eſpere faire par-là retomber ſur la Religion même; & il n'y réuſſit malheureuſement que trop.

Combien ne trouve-t-on pas dans les compagnies d'un certain monde, de ces hommes pour leſquels il n'y a rien de ſacré, qui ne reſpectent ni les papes, ni les cardinaux, ni les évêques, & à plus forte raiſon, ni les prêtres, ni les religieux, ni les religieuſes. Il ſuffit que ces perſonnes ſoient ſpécialement conſacrées à Dieu, pour devenir les objets de leurs fades plaiſanteries, de leurs noires médiſances, & ſouvent de leurs calomnies les plus atroces. Tel homme qui, par lui-même, ne leur déplairoit pas, s'il n'étoit ni prêtre, ni moine, deviendra la victime de leur haine, parce qu'il eſt l'un ou l'autre.

Les vertus mêmes de ces hommes dévoués au culte de la Religion ſont tournées en ridicule, ou attribuées à une piété fauſſe ou hypocrite. On donne à leurs bonnes œuvres le nom de *cagotiſme* ou de *bigoterie*. Pour peu qu'on ſoit obligé de converſer quelque tems avec certaines gens, on fait bientôt une triſte expérience de tout ce que nous venons de dire.

S'il échappe aux gens d'Egliſe quelques fautes, car pour être conſacrés à Dieu, ils ne ceſſent pas d'être hommes; au lieu de tenir ces fautes ſecrettes, comme la charité le demanderoit à l'égard des moindres citoyens, on ſe fait un criminel plaiſir

de les publier & de les répandre, quelquefois même de les accroître & de les augmenter. Bien différents de l'empereur Conſtantin, qui diſoit que s'il eût vu un prêtre commettre une faute grieve, il auroit voulu le couvrir de ſa pourpre impériale, pour empêcher que cette faute ne fût connue; nos Anti-Prêtres voudroient la faire connoître à tout l'univers.

Si la ſolidité de la vertu des miniſtres de la Religion ne prête point le flanc à la médiſance; ces hommes dont nous parlons, auront recours à la calomnie. Au défaut de crimes véritables, ils en forgeront d'imaginaires; & tout moyen leur ſera bon, pourvu qu'ils viennent à bout de les déprimer & de les noircir. Quoi de plus commun dans ces feuilles périodiques où l'on prend à tâche de ridiculiſer les défenſeurs de la bonne cauſe, que d'y lire contre ceux mêmes qui ſont honorés de la dignité épiſcopale, des faits calomnieux, dont la fauſſeté eſt évidente à ceux du lieu dont on parle, mais que les étrangers regardent comme une vérité inconteſtable? Sur cent mille perſonnes qui liront ces anecdotes ſcandaleuſes, il y en aura deux mille qui ſauront bien à quoi s'en tenir, & qui ne les prendront que pour ce qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, pour des calomnies; mais il y en aura quatre-vingt-dix-huit mille qui les prendront pour des vérités certaines; & c'eſt-là ce que les calomniateurs ſe propoſent, de détruire ou d'altérer l'eſ-

time qu'on fait des miniſtres de la Religion.

Combien d'autres écrits où il y a toujours quelques traits contre les prêtres, & aſſez ſouvent contre les premiers miniſtres de cette Religion ſainte ? traits qui percent les ames peu vigilantes, & qui leur font des bleſſures d'autant plus profondes, qu'on a grand ſoin de cacher la main qui les lance. Si l'on ſavoit que ces ouvrages ſont le fruit des funeſtes veilles des V... & des R... ce ſeroit pour un grand nombre de perſonnes un motif de plus d'être en garde contre la ſéduction ; mais un livre anonyme fait d'autant plus de mal, qu'on ne ſait à qui s'en prendre de celui qu'il a pu faire.

Or, d'où vient en eux un acharnement ſi marqué contre les miniſtres du chriſtianiſme ? Il vient de la haine qu'ils ont contre le chriſtianiſme même. Tout ce qui tient à cette divine religion, excite leur mauvaiſe humeur, & échauffe leur bile. Ce qui produit aſſez ſouvent de fort mauvais effets dans ceux mêmes dont la croyance n'eſt point encore altérée. Et que ceux-ci ne diſent pas qu'en ſe faiſant les échos des ſarcaſmes que les premiers lancent contre les prêtres, ils n'en veulent point au caractere, mais à la perſonne : car, l'un eſt inſéparable de l'autre. Si l'on inſultoit un magiſtrat, en diſant qu'on n'en veut point à la magiſtrature, cela empêcheroit-il que l'on ne fût puni ?

Mais ce n'eſt pas toujours d'une maniere ſi évidente, que nos Anti-Prêtres attaquent le ſacer-

doce dans leurs ouvrages. Un piége ſi groſſiérement tendu ſeroit apperçu du premier coup-d'œil; & cela ſeul ſuffiroit à pluſieurs pour l'éviter. C'eſt ſous des emblêmes délicats, ſous des figures empruntées, ſous l'air ingénu d'une perſonne ſimple qui propoſe ſes doutes. Voilà ce qui ſéduit: c'eſt-là l'inſidieux ſtratagême qu'on emploie, avec tout l'art imaginable, dans ces livres ſi multipliés de nos jours, & auxquels on a donné le titre de lettres (*a*), afin que la naïveté du ſtyle épiſtolaire les faſſe lire avec plus d'empreſſement.

Sous les noms fictices d'*Ibrahim* & de *Méhémet*, ou de quelques autres ſemblables, on introduit un commerce réciproque entre deux Mahométans ou deux *incas* (*b*), qui ſe communiquent mutuellement leurs doutes ſur leur religion: on y tourne en ridicule les maximes & les pratiques du *grand-muphti* & des *imans*, des *faquirs* &

(*a*) *Lettres.* Le premier ouvrage qui ait paru dans ce goût-là ſont les Lettres *Perſannes*, compoſées par M. le préſident de *Monteſquieu*, ouvrage extrêmement ſéduiſant, dont la rapidité du ſuccès engagea pluſieurs auteurs à en compoſer *ad inſtar*, ſous les titres de Lettres *Turques*, Lettres *Juives*, Lettres *Cabaliſtiques*, Lettres *Péruviennes*. Nous devons ici à la mémoire de M. de *Monteſquieu* de dire qu'il mourut en bon Chrétien, & témoigna en mourant un grand regret d'avoir compoſé un ouvrage ſi dangereux.

(*b*) *Incas.* C'eſt le nom des anciens rois du Pérou.

des *derviches* (*a*). Ce n'eſt point à ces gens-là qu'on en veut : mais ſous le nom du *grand-muphti* & des *imans*, on déſigne le pape & les évêques ; ſous celui des *faquirs* & des *derviches*, on repréſente les prêtres & les religieux. Le blâme que l'on donne aux premiers tombe évidemment ſur les ſeconds (*b*), l'application n'en eſt pas fort embarraſſante ; & ces Meſſieurs ont bien intention qu'on la faſſe. Ils nous regarderoient comme des imbécilles, ſi nous prenions à la lettre ce qu'ils nous diſent ſur tout cela. Auſſi eſt-il peu de perſonnes qui en ſoient les dupes : on voit évidemment où ils tendent.

En effet, eſt-ce pour les citoyens de Conſtantinople que ces Meſſieurs écrivent à Paris ? Eſt-ce pour inſtruire les Arabes qu'ils compoſent leurs livres en françois ? Le voile oriental dont ils couvrent leurs perſonnages eſt trop tranſparent, pour qu'à travers on ne découvre pas le mauvais chrétien qui en veut à la Religion de ſes peres, & à ceux qui en ſont les miniſtres.

Ces Anti-Prêtres ne marchent pas toujours par des chemins couverts. Il n'eſt pas rare de les voir dans leurs ouvrages, attaquer les prêtres de front.

(*a*) Le *grand-muphti* eſt le principal chef de la religion Mahométane ; les imans en ſont après lui les principaux miniſtres. Les *faquirs* & les *derviches* ſont les prêtres & les religieux des Muſulmans.

(*b*) Voyez la note à la fin de la Conférence, ſur les *Lettres Juives*, *Perſannes*, *&c.*

Craignant, ce ſemble, que leurs tours délicats & leurs fines allégories n'échappent au commun des lecteurs, ils accablent aſſez ſouvent les prêtres d'injures les plus groſſieres. Les termes d'enthouſiaſtes & de fanatiques, de génies crédules & ſuperſtitieux, d'hommes avares & intéreſſés ne leur coûtent rien; au riſque de montrer par-là le fiel où ils ont trempé leur plume, ces prôneurs de la bienfaiſance & de l'humanité ſe dépouillent, lorſqu'il s'agit des prêtres, de tous les ſentimens que l'honnêteté ſeule devroit leur inſpirer à l'égard de ceux mêmes d'entre les citoyens qui compoſent l'ordre infime de la ſociété.

Quoi de plus ordinaire, par exemple, que de voir leurs ouvrages farcis d'invectives contre le célibat dont le clergé Catholique ſe fait gloire. *Gens inutiles à l'état, & qui couvrent la terre d'un poids qui lui eſt à charge* (*a*); ainſi nous appellent-ils. Mais ce n'eſt pas le bien de l'état qui les aigrit de la ſorte contre ceux qui choiſiſſent ce genre de vie. Ce qui nous le montre évidemment, c'eſt qu'ils n'attaquent point deux autres eſpeces de célibats qui devroient leur paroître, pour le moins, auſſi nuiſibles au bien de l'état que le premier.

En effet, il y a trois ſortes de célibats; le célibat de Religion, le célibat de philoſophie & le

(*a*) Voyez la note à la fin de la Conférence, ſur le *Célibat des Prêtres.*

célibat de libertinage. Or ils ne disent rien de ces deux derniers. Pourquoi l'autre est-il le seul contre lequel ils lancent toutes leurs invectives ? Car on ne voit point que dans les ouvrages des beaux esprits de nos jours, on se récrie contre les deux dernieres especes de célibataires. Cependant, combien ne s'en trouve-t-il pas de l'une & de l'autre aujourd'hui dans le royaume ?

Combien de gens ne refusent de s'unir à une épouse légitime, qu'afin d'en avoir plusieurs qui ne le soient pas ? Voilà le célibat contre lequel on auroit d'autant plus droit d'invectiver, qu'il *est nuisible* à l'état, & par les citoyens légitimes dont *il* le prive, & par les gens sans aveu dont il le charge. Les frais immenses qu'exigent les établissements destinés à fournir la nourriture & l'entretien de ces infortunées productions du crime diminueroient de beaucoup, si tant de milliers de célibataires vouloient bien cesser de l'être, & s'arrêter à un choix qui fixât leur inconstance.

On convient qu'il n'en est pas tout-à-fait de même du célibat de philosophie, & qu'il peut être l'objet du choix judicieux qu'on peut faire d'un état que les loix civiles ne condamnent plus. Mais outre qu'il a le même inconvénient qu'on s'imagine trouver dans le nôtre ; il a de plus celui de laisser l'homme exposé à toute la violence de ses penchans, sans lui fournir les graces intérieures qui soutiennent ceux qui s'y déterminent par un motif

motif de piété. Néanmoins on laiſſe ces célibataires tranquilles, & l'on n'en veut qu'à ceux qui le ſont par le deſir de plaire à Dieu.

De-là, les plaintes ameres qu'on fait ſur le grand nombre de prêtres qui ſont aujourd'hui dans l'égliſe. Il eſt vrai que, ſi tous les Chrétiens reſſembloient à ceux contre leſquels nous parlons ici, il y auroit beaucoup plus de prêtres qu'il n'en faut. Des gens qui n'écoutent point la divine parole, ou qui ne l'écoutent que par maniere d'acquit; des gens qui n'aſſiſtent point au ſaint ſacrifice, ou qui n'y aſſiſtent que par bienſéance; des gens qui n'approchent point des ſacrements, ou qui n'en approchent que quand ils craignent de jetter ſur leurs perſonnes un vernis d'irréligion contraire à leurs intérêts temporels; des gens de cette eſpece trouvent toujours qu'il y a trop de prêtres. Mais, eſt-ce ſur leurs ſentimens que nous devons régler les nôtres?

Zélés prélats (*a*), qui voyez la mort enlever un grand nombre de prêtres, & qui ne pouvez les remplacer par de nouveaux miniſtres, dites-nous,

(*a*) Un reſpectable prélat diſoit, il y a quelques années : Depuis ſix ans que je ſuis évêque, j'ai vu mourir deux cents cinquante-trois prêtres dans mon diocèſe, & je n'en ai pas ordonné cent. Ainſi voilà pour le clergé de ce pays-là une diminution de trois cinquiémes pendant ſix ans.

le nombre des prêtres eſt-il trop grand ? Habitans de nos campagnes, qui êtes ſouvent obligés d'aller chercher la meſſe en des endroits fort éloignés de votre demeure, parce qu'il n'y a pas aſſez de prêtres pour vous procurer l'avantage de l'entendre dans vos paroiſſes ; & vous, citoyens de nos villes, qui venez pluſieurs fois au tribunal ſans pouvoir en approcher, parce que le nombre des confeſſeurs ne répond pas à la multitude de ceux qui ont beſoin de leur ſecours ; dites-nous, le nombre des prêtres eſt-il trop grand ? Ah ! mes freres, qu'il s'en faut bien que ce nombre ſoit exceſſif, comme les ennemis de la Religion le prétendent : au contraire, ſi les choſes continuent ſur le pied où elles ſont maintenant, il eſt à craindre que ce nombre ne diminue au point de les voir réduits à ne pouvoir plus ſuffire au miniſtere de la divine parole.

Dieu menaçoit autrefois ſon peuple de lui envoyer la famine, non pas la famine de pain, mais la famine de la parole de Dieu : *Mittam vobis famem, non famem panis, ſed audiendi verbum Domini.* Craignons cette menace, mes freres ; & au lieu de crier, comme on fait, ſur le grand nombre des prêtres, appréhendons que Dieu ne puniſſe l'ingratitude des Chrétiens, en permettant que le nombre des prêtres diminue d'une maniere très-funeſte au ſalut des peuples.

Amc. c. 8, v. 11.

Eſtimons donc, honorons & reſpectons les prê-

tres. C'eſt ce qu'ont fait, dans tous les tems, les Chrétiens vraiment fideles, & ceux mêmes d'entr'eux qui ont été revêtus de la dignité ſouveraine. Les Conſtantin & les Théodoſe, les Charlemagne & les ſaint Louis, les Henri & les Edouard, ne crurent point avilir la majeſté du trône, en reſpectant les miniſtres du Seigneur. Au contraire, ils crurent que leurs ſujets ne les reſpecteroient jamais davantage eux-mêmes, que quand ils les verroient rendre à ces hommes conſacrés à Dieu le reſpect qui leur eſt dû, & ils ne ſe tromperent pas ! Rendez donc, mes freres, en vue de Dieu, l'honneur que Dieu même exige que vous rendiez à ceux qui vous tiennent ſa place. C'eſt-là votre premier devoir à leur égard. Il en eſt un ſecond : c'eſt d'obéir aux miniſtres de la Religion, dans les choſes qui regardent leur miniſtere.

2°. Obéir aux prêtres.

Dieu l'avoit autrefois ordonné à ſon peuple : Dans les choſes embarraſſantes, leur dit-il au livre des Nombres, vous conſulterez les prêtres de la tribu de *Lévi*, & vous ferez ce qu'ils vous diront. Celui qui, par orgueil, refuſera d'obéir au commandement du prêtre, ſera mis à mort : *Qui ſuperbierit, nolens obedire ſacerdotis imperio, morietur homo ille.* Ce n'eſt plus dans la loi nouvelle la mort du corps, mais la mort de l'ame que l'on encourt, en déſobéiſſant à ceux qui ſont chargés du ſaint miniſtere.

Num. 17, *v.* 9 & 12.

Tous les Chrétiens doivent donc obéir au ſou-

verain pontife dans les choſes qui concernent le ſalut. Vicaire de Jeſus-Chriſt, ſucceſſeur de ſaint Pierre, chef unique de tous les fideles, il a droit de leur commander. C'eſt à lui que Jeſus-Chriſt a dit dans la perſonne du prince des apôtres : Paiſſez mes agneaux, paiſſez mes brebis : *Paſce agnos meos, paſce oves meas.* Premier paſteur de la bergerie du fils de Dieu, il a droit de conduire ce précieux troupeau dans les pâturages qui lui conviennent ; & il ne le pourroit faire, ſi les brebis n'étoient pas obligées de lui obéir. Nous devons donc obéir au pape dans les choſes relatives au ſalut.

Joan. 21, *v.* 16 & 17.

Je dis dans les choſes relatives au ſalut, pour montrer que nous n'avons pas deſſein de confondre ici les deux puiſſances. Non, mes chers auditeurs ; la puiſſance eccléſiaſtique & la puiſſance ſéculiere ne doivent pas être confondues. Toutes deux venant immédiatement de Dieu, toutes deux ſouveraines, chacune dans ſon diſtrict, toutes deux indépendantes l'une de l'autre, elles ont des objets bien différents ; & ce ſeroit troubler l'ordre établi de Dieu même, que de ne les pas diſtinguer. La premiere a pour objet le ſalut des ames, & les moyens qu'on doit prendre pour le procurer ; la ſeconde a pour but la ſocieté civile & la tranquillité de l'état. La premiere ne dépend point de la ſeconde, dans les choſes purement ſpirituelles ; la ſeconde ne dépend point de la premiere dans ce

qui concerne le gouvernement. La puiſſance eccléſiaſtique ordonne qu'on rende à la puiſſance ſéculiere le reſpect, l'hommage & l'obéiſſance qui lui ſont dûs. La puiſſance ſéculiere maintient la puiſſance eccléſiaſtique dans l'exercice de ſes fonctions. Toutes deux ſe prêtent des forces mutuelles, & ſe ſoutiennent réciproquement l'une l'autre. C'eſt en cela que conſiſte l'accord qui doit regner entre le clergé & l'état. C'eſt ce que nous enſeigne Jeſus-Chriſt dans l'évangile, en nous apprenant que nous devons rendre à Dieu ce qui eſt à Dieu, & à Céſar ce qui eſt à Céſar : *Reddite ergo quæ ſunt Cæſaris, Cæſari, & quæ ſunt Dei Deo* (*a*). *Matt.* 22. *v.* 22.

Non, mes freres, nous ne devons pas, ſous prétexte de l'obéiſſance due au pape & aux évêques, refuſer aux rois la ſoumiſſion qu'on leur doit; ni, ſous prétexte d'obéir aux rois, refuſer aux chefs de l'égliſe les prérogatives qu'ils ont reçues de Dieu même. Les ſouverains n'ont aucun pouvoir ſur l'enſeignement de la doctrine, & ſur l'adminiſtration des ſacrements; les papes n'en ont aucun, ni direct, ni indirect, ſur le temporel des rois. Aucune puiſſance ſur la terre ne peut diſpenſer leurs ſujets de la fidélité qu'ils leur doivent. Le regne de Jeſus-Chriſt n'eſt pas de ce monde;

(*a*) Voyez M. de Marca dans ſa Concordance du ſacerdoce & de l'empire.

& ſi ce divin Sauveur a donné le pouvoir des clefs au prince des apôtres, c'eſt pour ouvrir le royaume des cieux, & non pas pour gouverner les royaumes de la terre.

Les rois qui connoiſſent notre ſainte Religion, ſont intimement convaincus qu'ils n'ont point de ſujets plus fideles que les vrais Chrétiens & les vrais Catholiques. Non, leur Religion ne leur apprendra jamais à ſe ſouſtraire à une autorité établie de Dieu. Inſtruits de la maxime de ſaint Paul, que de réſiſter aux puiſſances, c'eſt réſiſter à Dieu même, ils n'ont garde de refuſer à des princes chrétiens une obéiſſance que les premiers fideles ſe croyoient obligés de rendre à des ſouverains idolâtres.

Cette obéiſſance des Chrétiens, du tems de ſaint Paul, étoit le partage de ceux qui vivoient au ſiecle de Tertullien. Ce défenſeur du chriſtianiſme, adreſſant ſon apologie aux empereurs payens, leur diſoit : Vous avez eſſuyé des révoltes de la part de *Niger* & d'*Albin*; mais, dans ces tems de troubles, vous n'avez vu parmi les Chrétiens, ni des Albins, ni des Nigers, ni même des Albiniens, ni des Nigériens. C'eſt comme s'il leur eut dit en d'autres termes : Dans les révoltes publiques, vous n'avez trouvé parmi nous, non-ſeulement perſonne qui en ayent été les auteurs, mais même perſonne qui en ayent voulu être les partiſans.

Les vrais Chrétiens d'aujourd'hui penſent là-deſſus, comme faiſoient leurs peres. Et nous ap-

prenons, d'une relation de la Chine, que le ſouverain de ce vaſte empire, qui, par des raiſons de politique, laiſſe ſubſiſter les anciens édits qui défendent l'exercice du chriſtianiſme (*a*), a donné, depuis peu, des ordres ſecrets pour ne pas inquiéter les Chrétiens ſur leur Religion, fondé ſur ce motif que ce ſont les plus fideles de ſes ſujets. C'eſt ce que doivent être, & ce que ſont en effet ceux d'entre les Chrétiens qui ſuivent les maximes de leur Religion. Elle leur apprend à rendre à leurs ſouverains, quels qu'ils ſoient, l'obéiſſance qui leur eſt due dans le gouvernement de l'état; mais elle leur apprend auſſi à rendre aux miniſtres du Seigneur la fidélité qu'ils leur doivent dans le gouvernement de l'égliſe; & ceux qui ne ſont pas exacts à pratiquer le ſecond de ces articles, le ſeront encore moins à pratiquer le premier.

Non, mes chers auditeurs, des hommes qui ne veulent point de ſubordination dans l'ordre hiérarchique, n'en voudront point dans l'ordre civil. Le trône & l'autel ſe tiennent de trop près, pour qu'on puiſſe renverſer celui-ci ſans ébranler celui-là. C'eſt ce qu'une triſte expérience a fait voir dans tous les tems. Notre France en a été malheureuſement témoin dans le dernier ſiecle; & que s'en eſt-il fallu qu'elle n'en ſoit entiérement devenue

(*a*) Je tiens cette anecdote d'un miſſionnaire revenu depuis deux ans de Maçao.

la victime ? Ceux qui firent tant d'efforts pour renverſer la thiare, quelles horribles ſecouſſes ne donnerent-ils pas à la couronne ?

Rendez donc, mes freres, aux paſteurs de l'égliſe, & ſur-tout à celui qui eſt le paſteur des paſteurs, le reſpect, la ſoumiſſion, l'obéiſſance qui lui ſont dus. Je dis, *ſur-tout*, parce que vous devez à proportion les mêmes égards aux évêques qui préſident à chaque diocèſe en particulier. Etablis par l'Eſprit-Saint pour gouverner l'égliſe de Dieu, ils ſont chargés de vous conduire à lui; mais ils ne peuvent s'acquitter efficacement de cette obligation, ſi vous ne vous acquittez de la vôtre. Leur devoir eſt de vous montrer le chemin du ciel; le vôtre eſt de ſuivre les avis qu'ils vous donnent pour y marcher.

Rendez encore aux paſteurs ſubalternes une ſoumiſſion proportionnée aux rapports plus immédiats qu'ils ont avec vous. Chargés de deſcendre, pour procurer votre ſalut, dans des détails où les prélats ne peuvent entrer, ils ont avec vous des liaiſons plus prochaines & plus étroites; ils ſont des anges viſibles dont Dieu ſe ſert pour vous conduire au ciel. Ecoutez avec ſoumiſſion les avis qu'ils vous donnent dans la chaire de vérité; profitez des regles ſages qu'ils vous preſcrivent dans le tribunal de la pénitence, & ſouvenez-vous que ſi leur principale obligation conſiſte à ne rien négliger de ce qui dépend d'eux

pour vous ſanctifier, la vôtre conſiſte à ne pas rendre inutiles les ſoins qu'ils ſe donnent pour y réuſſir.

Voilà donc en quoi conſiſte votre ſecond devoir envers les miniſtres de la religion, de leur obéir avec docilité dans tout ce qui regarde leur miniſtere. Il en eſt un troiſiéme dont il convient de vous dire un mot avant de terminer cette Conférence; c'eſt l'obligation que vous avez de prier pour les prêtres.

3°. Prier pour les prêtres.

Ah, dira peut-être ici quelqu'un, *prier pour les prêtres; n'eſt-ce pas plutôt à eux de prier pour nous?* Il eſt vrai, mes freres, qu'un de nos principaux devoirs eſt de préſenter vos vœux au trône du Tout-puiſſant, & de lui adreſſer des prieres continuelles pour l'engager à répandre ſur vous les graces dont vous avez beſoin. C'eſt nous qui, proſternés entre le veſtibule & l'autel, devons dire ſans ceſſe à Dieu en votre faveur : *Parce, Domine, parce populo tuo.* Auſſi ne manquons-nous pas de le faire; mais, en convenant de l'obligation qu'ont les prêtres de prier pour les fideles, nous ne devons pas diſſimuler aux fideles l'obligation réciproque qu'ils ont de prier pour les prêtres; & c'eſt Jeſus-Chriſt même qui la leur impoſe dans l'Evangile.

Joel. 2, *v.* 17.

Priez, leur dit-il, priez le maître de la moiſſon d'envoyer dans ſon champ des ouvriers qui tra-

Matt. 9, v. 38. vaillent à la recueillir : *Rogate ergo Dominum meſſis ut mittat operarios in meſſem ſuam.* Cette moiſſon n'eſt autre choſe que la multitude des hommes qui ſont actuellement ſur la terre ; moiſſon abondante : *Meſſis quidem multa* ; par conſéquent, moiſſon qui demande un grand nombre d'ouvriers, & malheureuſement il y en a très-peu : *Operarii autem pauci.*

Vous devez donc prier le pere de famille qu'il envoye dans ce vaſte champ non-ſeulement des hommes, car il en eſt aſſez, mais des ouvriers, *operarios* ; c'eſt-à-dire, des hommes infatigables, qui ſe déterminent à porter tout le poids de la chaleur & du jour pour travailler à cette récolte ſpirituelle, & pour porter ce froment myſtérieux dans les greniers du pere céleſte. Parmi les hommes, les uns ſont pécheurs & ont beſoin qu'on les preſſe de ſortir de l'iniquité ; les autres ſont juſtes & ont beſoin qu'on les exhorte à perſévérer dans la juſtice. Or, quels ſoins, quel travail, quelle fatigue n'exige pas une ſi importante occupation ?

Priez donc encore une fois, mes freres, priez Dieu qu'il envoye dans ſon Egliſe & dans toutes les parties de l'univers de bons & de fideles ouvriers en aſſez grand nombre pour faire cette heureuſe récolte : *Rogate Dominum meſſis ut mittat operarios in meſſem ſuam.* C'eſt pour obéir à cet ordre du fils de Dieu que l'Egliſe aux ap-

proches des tems où elle ſe diſpoſe à faire choix par l'ordination de ceux qu'elle deſtine à ces emplois importans, redouble ſes prieres & ſes jeûnes, en vous commandant d'y joindre les vôtres, pour lui obtenir à elle-même la grace de faire un choix judicieux de ceux qui ſont les plus propres à ces ſaintes fonctions, & pour obtenir à ces nouveaux miniſtres la grace de s'en acquitter dignement.

Il y va de votre intérêt ſpirituel, mes freres, de joindre vos prieres à celles de l'Egliſe en une pareille circonſtance. En effet, combien n'eſt-il pas intéreſſant pour vous d'avoir de dignes miniſtres qui vous montrent le chemin du ciel, & qui, en y marchant les premiers, vous engagent à y marcher à leur ſuite?

Cette vie eſt, comme nous l'apprend le ſaint homme Job, une guerre continuelle. De quel intérêt n'eſt-il pas pour les ſoldats de cette ſainte milice d'avoir à leur tête de généreux chefs qui, en combattant eux-mêmes avec courage, les engagent à combattre juſqu'à ce qu'ils ayent terraſſé l'ennemi du ſalut? Le monde eſt une mer orageuſe, & malheureuſement féconde en naufrages; de quel intérêt n'eſt-il pas pour ceux qui voguent ſur cette mer, d'avoir d'habiles pilotes qui, ſans ſe laiſſer effrayer par la tempête, tiennent le gouvernail juſqu'à ce qu'ils ſoient entrés dans le port de l'éternité? L'Egliſe eſt un état où, pour main-

tenir la tranquillité publique, il faut qu'il y ait des juges qui décident des différents qui peuvent s'élever parmi les citoyens. De quel intérêt n'eſt-il pas pour ceux qui ſont les membres de cet état ſpirituel, d'avoir des magiſtrats intégres qui terminent les diſputes qui ſurviennent au ſujet de la Religion?

Or, mes freres, les miniſtres du Seigneur ſont tout cela à votre égard. Ils ſont vos chefs dans les combats que vous livre l'ennemi du ſalut. Ils ſont vos pilotes dans la navigation qui doit vous conduire au port du ſalut. Ils ſont vos juges dans les queſtions qui regardent l'affaire du ſalut. Vous devez donc prier Dieu qu'il leur donne la force, la lumiere, la prudence dont ils ont beſoin pour s'acquitter de ces fonctions importantes.

Reſpectez donc les miniſtres de la religion; obéiſſez aux miniſtres de la religion; priez pour les miniſtres de la religion. C'eſt l'auteur même de cette religion ſainte qui vous impoſe ces différents devoirs à leur égard. En rempliſſant ces devoirs avec exactitude, vous obéirez à Dieu même; vous vous affermirez de plus en plus dans cette religion qui eſt ſon ouvrage; & en y perſévérant juſqu'à la mort, vous parviendrez à l'heureux ſéjour qui en eſt le terme; c'eſt-à-dire, que vous jouirez de Dieu pendant toute l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

NOTES.

Pour la page 526.

Sur les Lettres Juives, Perſannes, &c.

ON y fait tenir à des concubines du Sultan, au milieu de leur ſerrail, ſur l'amour de Dieu, un langage auſſi ſpirituel que le pourroit faire, dans ſon cloître, une Carmélite ou une Calvairienne, afin de faire tomber injuſtement ſur celles-ci le juſte mépris que nous avons pour celles-là.

On ſuppoſe que la queſtion de ſavoir ſi on donneroit aux ſultanes pour gardiens des eunuques noirs ou des eunuques blancs, fit grand bruit à la *Porte* (la porte eſt la cour du grand ſeigneur), & qu'il y eut un grand nombre de partiſans pour & contre. Il ne faut pas ſe mettre l'eſprit à la torture pour deviner ce que cela veut dire. Les ſultanes de Conſtantinople ſont les princeſſes des deux cours de Verſailles & de Madrid. Les eunuques noirs ſont les Jéſuites, qui étoient alors confeſſeurs des premieres; les eunuques blancs ſont les Dominicains, qui étoient & qui ſont encore, au moins pour l'ordinaire, les confeſſeurs des ſecondes.

On dit dans les Lettres Turques, ou l'Eſpion Turc (c'eſt la même choſe), qu'il y a trois jours de l'année où les Chrétiens ſont fous, mais que le lendemain de ces trois jours les prêtres leur mettent ſur la tête une certaine pouſſiere qui a la vertu de les rendre ſages pendant quarante jours; mais qu'après ces quarante jours, pluſieurs redeviennent fous comme auparavant. Dériſion de la cérémonie

des cendres. Ce n'eſt pas la ſeule qui y ſoit tournée en ridicule.

Pour la page 527.

Sur le célibat des Prêtres.

L'auteur de la défenſe de *l'Eſprit des Loix* blâme le célibat des prêtres, & le regarde comme la ruine d'un royaume par la diminution notable qu'il met dans la population. Je pourrois répondre à cela que les avantages que la religion retire de l'heureux état de célibataires, qu'embraſſent ceux qui en ſont les miniſtres, ſont trop conſidérables pour qu'ils puiſſent être contrebalancés par les déſavantages prétendus qui en reviennent à l'état; mais comme les avantages de la religion ne paroiſſent pas intéreſſer beaucoup l'auteur dont il s'agit ici, entrons dans ſes vues, & n'enviſageons le célibat des miniſtres du Seigneur que par rapport au bien de l'état.

Je dis que les célibataires ſont bien plus utiles à l'état qu'on ne penſe. Pour le montrer, ſuppoſons qu'il n'y ait point de célibataires dans le royaume, qu'en arrivera-t-il? Vous allez le voir dans une ſeconde ſuppoſition que voici. Un gentilhomme de 30000 livres de rente a ſix enfans; l'ainé en emporte les deux tiers; il reſte 10000 livres de rente à partager entre les cinq autres; c'eſt à chacun 2000 livres de revenu. Que tous les cinq ſe marient; que leurs épouſes leur apportent 1000 livres de revenu, cela fera 3000 livres de rente; ils ont chacun ſix enfans; l'ainé en emporte les deux tiers; il reſte 1000 livres de rente à partager entre les cinq autres. Ainſi les petits-fils d'un hom-

me riche de 30000 livres de rente ſeront réduits à 200 livres, & ſi tous ceux-ci ſe marient, leurs enfans ſe trouveront exactement dans la mendicité.

Au lieu qu'en laiſſant les choſes comme elles ſont, parmi les ſix enfans du gentilhomme à qui nous donnons 30000 livres de rente, il pourra y en avoir trois & peut-être davantage qui embraſſeront le célibat. Un des fils entrera dans le clergé; l'autre ſe fera religieux; deux filles pourront entrer dans un cloître, & ces trois ou quatre enfans célibataires, laiſſant à leurs cohéritiers la part qui leur ſeroit revenue de la ſucceſſion, les enrichiſſent & les mettent en état de ſoutenir leur famille.

Auſſi les inſulaires, nos voiſins, chez qui le célibat n'eſt plus en uſage, ont-ils avoué plus d'une fois que les François & autres nations catholiques ont à cet égard une reſſource qui leur manque. Et pour ce qui regarde la population, la France eſt-elle moins peuplée que l'Angleterre & la Hollande? Nos armées, quand il en eſt beſoin, ne ſont-elles pas, pour le moins, auſſi nombreuſes que les leurs? Il eſt vrai que l'Eſpagne eſt moins peuplée à proportion. Mais tout le monde ſait que la diminution du peuple Eſpagnol a trois autres cauſes bien différentes du célibat.

On ne blâme point le célibat de philoſophie; on ne dit rien du célibat de libertinage; il n'y a que le célibat de religion contre lequel on ſe récrie; il eſt aiſé de voir de quel principe vient la différence. Tout ce qui touche à la religion met nos incrédules de mauvaiſe humeur. Ce célibat n'eſt pour eux qu'enthouſiaſme, fanatiſme, ſuperſtition.

CONFÉRENCE DIX-SEPTIEME,

Contre les Incrédules en général.

Qui eſt incredulus non videbit vitam.

Celui qui eſt incrédule n'entrera jamais dans le ciel.

Joannis, cap. 3, v. 36.

NON, mes chers auditeurs, jamais les Incrédules, pendant qu'ils continueront de l'être, n'entreront dans le ciel. Le premier pas qu'il faut faire pour y arriver, c'eſt de croire toutes les vérités que Dieu enſeigne. Or, les Incrédules, ou n'en croyent aucune, comme les Athées, les Déiſtes, &c. ou n'en croyent qu'une partie, comme les Hérétiques. Ainſi les uns & les autres ſont abſolument hors de la voie du ſalut. C'eſt pour tâcher de les y mettre, que nous avons, dans les Conférences précédentes, réfuté chaque eſpece d'Incrédules en particulier. Nous parlerons dans celle-ci des Incrédules en général.

L'incrédulité eſt le vice dominant de notre ſiecle, où l'on s'efforce d'attaquer notre religion. C'eſt à nous, miniſtres de cette religion ſainte, de faire tous nos efforts pour la défendre. Plus nous voyons que les Incrédules gagnent de terrein parmi nous, plus devons-nous tâcher d'interrompre

terrompre leur marche, & d'arrêter leurs progrès. Un excellent moyen pour y réuſſir ſeroit de découvrir les ſources de l'incrédulité, d'en faire appréhender les ſuites, & d'en indiquer les remedes. C'eſt ce que nous avons deſſein de faire en peu de mots dans cette Conférence, où nous allons montrer quelles ſont les ſources qui produiſent l'incrédulité, quelles ſont les ſuites qu'entraîne après ſoi l'incrédulité, quels ſont les remedes qu'on peut apporter à l'incrédulité. Vierge ſainte, dont la foi fut toujours ſi ferme, obtenez aux incrédules de ceſſer de l'être, & aux vrais fideles de ne le jamais devenir. C'eſt ce que nous vous demandons en vous diſant avec l'ange: *Ave Maria.*

C'EST un aphoriſme de médecine qu'il faut, autant qu'on le peut, connoître les principes d'une maladie avant d'en entreprendre la guériſon. On peut à cet égard raiſonner des maladies de l'ame comme de celles du corps. Avant d'en indiquer les remedes, il eſt bon d'en découvrir la ſource. Voyons donc quelle eſt la ſource, ou plutôt quelles ſont les ſources de l'incrédulité; car cette maladie épidémique en a pluſieurs. Si, en les découvrant, nous ne pouvons pas venir à bout de les tarir, cette découverte ſervira, du moins de préſervatif à ceux qui ſeroient tentés d'y pui- Les ſources.

ſer, en leur faiſant voir combien eſt dangereux le poiſon qui en découle.

1°. Corruption du cœur.

La principale ſource de l'incrédulité, c'eſt la corruption du cœur. Oui, mes freres, c'eſt preſque toujours la dépravation d'un cœur corrompu, qui cauſe l'aveuglement de l'eſprit; & enſuite l'eſprit aveuglé contribue, à ſon tour, à augmenter la corruption du cœur. Sur cent Incrédules, il y en a peut-être quatre-vingt-dix-huit qui ne le ſont que parce que leurs cœurs ſont devenus les victimes d'une paſſion violente à laquelle ils ſe ſont éperdument livrés. Et d'où le ſavons-nous? de ceux d'entr'eux qui ont le bonheur de ſe convertir. Ils reconnoiſſent alors, au moins pour la plûpart, que l'époque de leur défaut de foi a été exactement la même que celle du déréglement de leurs mœurs.

Prévenu dans les premieres années par les principes d'une éducation chrétienne, on croit toutes les vérités de la religion, & l'on continue de les croire, pendant que l'innocence des mœurs fait qu'on n'a pas intérêt de les révoquer en doute. On croit même ne devoir jamais quitter une religion dont les objets ſont ſi conſolans pour le cœur de l'homme; mais quand une fois on a perdu cette précieuſe innocence, ou du moins, quand on a long-tems croupi dans l'habitude du mal, on commence par deſirer que ce mal, dont

on eſt coupable, ne ſoit pas puni, comme on ſent qu'il mérite de l'être. A force de deſirer cette impunité, l'on eſpere qu'on y parviendra. L'eſprit prend le parti du cœur, & s'efforce de trouver des motifs pour douter s'il y a une autre vie. Quoique l'Incrédule ne puiſſe jamais réuſſir à s'en convaincre, il fait ce qu'il peut pour s'étourdir là-deſſus. Voilà, preſque toujours, quelle eſt la marche de l'impie dans les funeſtes progrès qu'il fait vers l'irréligion.

Nous en voyons un célebre exemple dans l'Ecriture. Loth, inſtruit par deux anges de la punition de Sodome que le feu du ciel alloit réduire en cendres, pria ces eſprits céleſtes, qui l'exhortoient à en ſortir au plutôt, de lui permettre d'avertir ſes deux gendres futurs de ſe ſauver avec lui. Les anges y conſentent. Loth va les trouver, & leur fait part de ce qu'il vient d'apprendre au ſujet de la vengeance divine qui va éclater ſur ſes concitoyens. Sauvons-nous, leur dit-il, ſi nous voulons éviter de périr avec les autres. Dieu veut bien nous faire grace, & ne pas nous envelopper dans la punition commune. Profitons de ſa miſéricorde & échappons par une prompte fuite aux traits dont ſa juſtice menace de nous frapper; venez, ſuivez-moi.

Ces jeunes hommes l'écoutent de ſang froid, & loin de ſuivre un avis d'une ſi grande importance, ils s'amuſent à plaiſanter ſur ce que Loth

leur annonce, ils le tournent en ridicule; ils l'accusent de terreur panique, & regardent tout ce qu'il leur dit comme un jeu : *Visus est eis quasi ludens loqui.* Malgré les instances réitérées du patriarche qui, voyant ses conseils inutiles, abandonna ces opiniâtres à leur mauvais sort, ils restèrent tranquilles dans leur maison. Leur fausse sécurité leur coûta cher; ils furent bientôt enveloppés dans la vengeance générale, & devinrent, comme les autres, les victimes d'un feu qui les consuma. Pourquoi ces jeunes hommes furent-ils incrédules à tout ce qu'on put leur dire pour les engager à chercher leur salut dans la fuite? parce que leurs cœurs étoient corrompus par l'impureté.

Gen. 19, v. 14.

Voilà ce qui ne se voit malheureusement que trop parmi tant de jeunes gens de nos jours. On a beau les engager à sortir de leur état; on a beau leur rappeller les principes d'une religion qu'ils croyoient autrefois de tout leur cœur, une froide raillerie, un prétendu bon mot, un geste moqueur, sont toute la réponse qu'ils font à ce qu'on peut leur dire de plus pressant. Ils ridiculisent les salutaires conseils que leur donnent un pere vertueux, un ami charitable, un pasteur zélé, & regardent tout cela comme des amusements & des fables : *Visus est eis quasi ludens loqui.* D'où cela vient-il communément? de ce qu'ils sont impudiques; c'est la dépravation

de leur cœur qui empêche leur esprit de se laisser convaincre.

Nous trouvons encore dans les livres saints une autre preuve bien convaincante du rapport étroit qu'ont ensemble les deux vices de l'impureté & de l'irréligion. C'est celle que nous fournit un puissant monarque qui, après avoir été long-tems le plus sage de tous les hommes, donna sur la fin de ses jours dans des extravagances dont nous ne pourrions pas croire qu'il eût jamais été capable, si les monuments de l'histoire sainte ne nous obligeoient d'en convenir.

Salomon, dans les beaux jours de son innocence fut un modele de sagesse, & de toutes les vertus qui font les grands hommes. Il fut chéri de Dieu au point d'en recevoir des faveurs les plus signalées. Extases, raviſſements, révélations; tout cela fut son partage, jusques-là qu'il fut un des organes dont Dieu se servit pour annoncer aux hommes l'ineffable mystere de l'incarnation du Verbe, & de la rédemption du genre humain. Il en fut reconnoissant jusqu'à bâtir à Dieu un temple dont la magnificence fut regardée, à juste titre, comme une des merveilles du monde. Dans sa vieilleſſe il se laissa aller à l'amour des femmes: *Cum jam esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres.* Dès-lors ce ne fut plus ce sage Salomon dont la prudence faisoit l'admiration de ses sujets, & même des 3 Reg. 14. 4.

étrangers qui venoient à ſa cour, pour en être les témoins ; ce fut un prince idolâtre, qui donna dans l'incrédulité ; ou s'il ne fut pas intérieurement incrédule, il ſe comporta du moins comme s'il l'étoit devenu, puiſqu'il pouſſa la complaiſance pour ſes femmes juſqu'à bâtir des temples à leurs faux dieux, & juſqu'à leur offrir comme elles un encens ſacrilége.

Combien ne voit-on point parmi nous de jeunes gens dont la vertu, dans leurs premieres années, donnoit les plus belles eſpérances pour l'avenir, & qui s'étant jettés, au ſortir de l'adoleſcence, dans l'abyme de l'impureté, ſe ſont enſuite précipités de ce premier abyme dans celui de l'irréligion ? Comme Salomon, ils n'ont ceſſé d'être fideles, que parce qu'ils ont ceſſé d'être chaſtes ; s'ils ne fuſſent pas devenus impudiques, ils ne fuſſent jamais devenus incrédules.

Or, ce que nous diſons des Incrédules en général, on peut le dire des Hérétiques en particulier. Combien y en a-t-il que l'impureté a précipités dans l'héréſie ? Combien y en a-t-il, au moins qui y ont été retenus par ce motif ? Luther ne fut pas toujours livré aux furieux accès d'un emportement fanatique. Il eut, du moins dans les premieres années de ſa révolte, de lucides intervalles, pendant leſquels il gémiſſoit ſur ſon état. Mais quand il ſe fut une fois laiſſé prendre à l'amour des femmes, oh, pour

lors, il franchit toutes les barrieres, il courut d'abyme en abyme, & ſe précipita dans les excès que perſonne n'ignore.

Il en fut à peu près de même de Théodore de Beze. Saint François de Sales l'alla trouver juſqu'au milieu de Genève, & eut avec lui une conférence ſur ſa ſéparation de l'Egliſe Romaine. Il lui apporta des raiſons ſi fortes pour lui montrer le tort qu'il avoit eu d'en ſortir, & l'obligation où il étoit d'y rentrer, que Théodore fut obligé de convenir qu'il n'avoit rien à répondre. Pourquoi donc n'y rentra-t-il pas? Ah! c'eſt qu'il avoit chez lui un objet qui lui tenoit plus au cœur que ſa religion.

C'eſt ce qu'on vit encore dans les commencements de la prétendue réforme. Qui eſt-ce qui attira à Luther & à Calvin, qui en furent les chefs, tant de prêtres & de moines de l'Allemagne & de notre France? La liberté que cette réforme leur offroit de ſatisfaire leurs paſſions en prenant des femmes. Ils n'euſſent jamais donné dans le crime de l'héréſie, s'ils n'avoient donné auparavant dans le vice de l'impureté. C'eſt donc aſſez ordinairement cette brutale paſſion de l'amour impur qui fait perdre la foi, ou qui empêche qu'on ne la recouvre après l'avoir perdue. Je dis aſſez ordinairement, parce que cette regle n'eſt pas ſi générale qu'elle ne ſouffre quelques exceptions.

2°. Orgueil de l'esprit.

Quoique la plûpart des Incrédules soient livrés au vice que nous venons de dire ; il peut y en avoir qui ne le soient pas (*a*). Dans ceux-ci, c'est le libertinage de l'esprit, & un fond d'orgueil qui les égare. Ils ne peuvent pas, ou plutôt ; ils ne veulent pas se résoudre à faire le sacrifice de leurs lumieres à celles d'un Dieu qui leur parle, ou de l'Église qui les instruit. Ils ne pensent pas que leurs lumieres n'étant que ténebres sur une infinité d'objets renfermés dans l'ordre de la nature, ils devroient les regarder au moins comme fort douteuses dans ce qui concerne les objets de la religion.

C'est donc en eux un orgueil semblable à celui de Lucifer. Lucifer & les autres esprits infer-

(*a*) On ne reprochoit pas à l'hérésiarque Nestorius d'être livré à l'amour impur. On disoit même de lui, qu'il ne lui manquoit que d'être catholique pour être un saint. Il avoit bien des vertus morales ; il étoit sobre, chaste, modeste, tempérant ; il ne lui manquoit que la foi. Mais dès-lors tout lui manquoit, puisque sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.

On ne reproche pas non plus, du moins que je sache, au Diogene de nos jours, d'être sujet à ce vice. C'est dans lui, comme dans celui qu'il fait gloire d'imiter, le desir de briller qui lui fait tenir un langage paradoxal. Et l'affectation avec laquelle ce second Diogene mépriſe le faste de notre siecle, donneroit lieu de lui dire ce que Platon disoit au premier : *Fastum calcas, sed alio fastu.*

naux ne ſont pas livrés à l'impureté ; deſtitués d'un corps, ils n'en ſont pas ſuſceptibles ; c'eſt l'orgueil qui les domine. Il en eſt de même des Incrédules de la ſeconde eſpece dont nous parlons ici. Dans les premiers, c'eſt un vice du cœur ; dans les ſeconds, c'eſt un vice de l'eſprit. C'eſt un amour déſordonné de leur propre excellence auquel ils ſacrifient tout ; un attachement à leurs propres idées dont ils ſe font des idoles ; une ſotte vanité qui les empêche de convenir qu'ils ont eu tort. Et les Incrédules de cette eſpece ſont peut-être encore plus difficiles à convertir que ceux de la premiere. Ils ne cherchent dans la diſpute qu'à l'emporter ſur leurs antagoniſtes, & n'écoutent les raiſonnements qu'on peut leur faire qu'avec un deſſein formé de ne s'y rendre pas.

Une troiſiéme ſource de l'incrédulité (& celle-ci eſt ſans contredit la plus commune), c'eſt la lecture des mauvais livres. Ah ! que cette ſource eſt de nos jours malheureuſement féconde ! La lecture en elle-même a de grands avantages ; mais qu'elle eſt nuiſible, quand le choix des livres n'eſt pas judicieux ! On n'a peut-être jamais tant lu qu'on le fait aujourd'hui, & ſi l'on ne liſoit que ce qu'on doit lire, on auroit très-grande raiſon de donner à notre ſiecle le beau nom de ſiecle des lumieres. Mais hélas ! que les livres à la lecture deſquels on s'adonne par préférence, ont

3°. Mauvaiſes lectures.

beaucoup contribué à en faire un ſiecle de ténebres !

Combien d'ouvrages dont nos Incrédules inondent la France, & où leur plume a tracé le plan du renverſement de la religion ? Outre ces productions nationales qui croiſſent malheureuſement ſur notre propre fond, combien n'y en a-t-il point qui doivent leur naiſſance à un ſol étranger, & qui tranſplantées dans le nôtre, y pouſſent de profondes racines ? A peine l'Angleterre a-t-elle enfanté quelque nouvel ouvrage dans ce goût-là, qu'il trouve dans notre France des traducteurs qui le font paſſer dans la langue du pays avec une préface (*a*) auſſi mauvaiſe, & quelquefois plus mauvaiſe encore que l'ouvrage

(*a*) On nous ſoupçonnera peut-être ici d'en vouloir à M. le Tourneur, qui a fait paſſer dans notre langue *les Nuits d'Young*, avec une longue préface. Je déclare que non-ſeulement ce n'a pas été là mon deſſein ; mais que ſi tous les livres des inſulaires nos voiſins, traduits en françois, étoient de la nature de celui-ci, on ne pourroit que ſavoir gré à la main patriotique qui s'occupe à enrichir ſon pays de ces productions étrangeres. Il ſe trouve à la vérité dans cet ouvrage des traits qui ſe ſentent du terroir qui lui a donné naiſſance ; mais le ſage traducteur en a élagué un bon nombre, & s'il a été contraint d'en laiſſer quelques-uns, il a eu la précaution dans ſa belle préface, & dans les ſavantes notes qu'il a ajoutées au texte, d'en montrer le poiſon & d'en fournir le préſervatif.

même. Ce ſont-là les écrits que l'on cherche avec plus d'empreſſement, qu'on lit avec plus d'attention, & qui ſe répandent avec une rapidité qui doit bien faire craindre pour la foi dans le royaume.

Tout le monde ſait que la librairie eſt devenue en France une des branches de commerce des plus importantes. Mais hélas ! ce ne ſont pas communément les bons livres qui ſont l'objet du prompt débit que font les libraires. Paroît-il un livre en faveur de la religion ? il trouve à peine des acheteurs ; mais dès qu'il en paroît un qui la combat, l'édition eſt bientôt épuiſée, il faut parler d'en faire une nouvelle.

Que les Incrédules répandent parmi nous un déluge d'ouvrages de cette eſpece ; j'en ſuis affligé, ſans en être ſurpris. Ils agiſſent en cela conſéquemment à leurs principes. Mais ce qui m'afflige & me ſurprend, c'eſt de voir l'avidité avec laquelle on reçoit ces ſortes d'ouvrages. L'empreſſement de ces auteurs à les compoſer ne marqueroit que le deſir qu'ils ont de ſe faire des proſélytes ; mais la rapidité du débit, & l'eſpece de fureur qu'on témoigne à les acheter, décele dans la nation même un funeſte penchant vers l'incrédulité ; penchant qui donne lieu d'appréhender qu'un royaume qui, depuis douze cents ans, eſt le royaume très-chrétien, ne devienne bientôt un royaume très-infidele. Nous préſerve

le ciel d'un ſemblable malheur ; mais quoi qu'il en ſoit de l'événement, il eſt sûr que le dix-huitiéme ſiecle ſera pour nos neveux une époque fameuſe. Ils apprendront avec étonnement que dans ce ſiecle fatal on aura vu en France un déluge de livres contre la Religion.

Indépendamment de cet affligeant coup d'œil ſur l'avenir, quel triſte ſpectacle pour nous à préſent que cette inondation de libelles impies ! Ils rempliſſent la capitale ; ils circulent dans les provinces ; ils paſſent dans les plus petites villes, & quelquefois même ils ſe répandent juſques dans le fond de nos campagnes, où des ames vénales les tranſportent. Il eſt vrai que nos ſouverains (*a*) ont porté là-deſſus des ordonnances qu'ils oppoſent comme une digue pour arrêter le cours du mal ; mais le torrent eſt ſi violent qu'il paſſe par-deſſus la digue, ou qu'il la renverſe. Quelles terribles ſuites n'aura pas pour la Religion, ſi *Dieu* ne nous protege, un acharnement ſi marqué ?

Les ſuites. Oui, mes freres, les ſuites de l'incrédulité ſont terribles, & pour les particuliers qui s'y livrent, & pour le corps d'un état où elle prend le deſſus.

Dans les particuliers, elle produit l'augmen-

(*a*) Ordonnances de Louis XV, & depuis peu de Louis XVI, qui défendent ſous les plus grieves peines l'impreſſion & le débit de ces ſortes d'ouvrages.

cation des crimes. Les crimes, comme nous l'avons dit, conduiſent d'abord à l'incrédulité; mais l'incrédulité, à ſon tour, contribue à la multiplication de ces mêmes crimes qui lui ont donné naiſſance. C'eſt une eſpece d'enchaînement circulaire de cauſes & d'effets qui, comme des anneaux, tiennent les uns aux autres, & ſe prêtent mutuellement des forces. Quand, après avoir fait les premiers pas dans le mal, on continue d'y marcher long-tems, il arrive aſſez ordinairement que la foi s'ébranle, qu'elle chancele, qu'elle tombe; & alors plus de frein qui retienne. Semblable à un courſier fougueux qui n'a plus de cavalier, ou qui s'en eſt rendu maître, un pécheur franchit toutes les barrieres; il ſe jette d'abyme en abyme, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit précipité dans le déſeſpoir, & de-là dans la réprobation.

Cela n'arrive pas toujours, il eſt vrai, & quand cela arrive, c'eſt par la faute de celui qui s'obſtine à ſe perdre ainſi; puiſque Dieu ne l'abandonne jamais totalement. Mais pour le délivrer de ce péril, il faut de ces coups de grace que Dieu ne fait pas toujours, & qu'il n'eſt jamais obligé de faire. Pendant qu'un pécheur conſerve la foi, quelques crimes qu'il ait commis, il y a toujours lieu d'eſpérer ſon retour. L'idée réfléchie des grandes vérités de ſa religion qu'il ſe rappelle de tems en tems, peuvent ſervir à le

tirer du danger; mais quand la foi eſt perdue, avec elle il perd tout. Il n'y a plus pour lui de reſſource que dans un miracle de la divine miſéricorde. Quand on coupe quelques-unes des branches d'un arbre, cela n'empêche pas que l'arbre ne croiſſe & ne produiſe des fruits; cela ne ſert même quelquefois qu'à lui en faire produire davantage. Mais ſi vous le coupez par la racine, oh! pour-lors il périt totalement, & il faudroit un prodige pour le faire ſurvivre à cette amputation. Il en eſt de même de l'ame, dont la foi eſt comme la racine, & les autres vertus comme les branches. Si l'ame perd quelques-unes des vertus, la foi qui lui reſte encore peut leur donner une nouvelle vigueur & les faire croître de rechef. Mais quand cette ame eſt privée de la foi, toutes les vertus qui portoient ſur cette racine, d'où elles tiroient leur vie, ne peuvent que ſe deſſécher & périr, ſans qu'il leur *reſte la* moindre reſſource. Qu'on eſt donc à plaindre quand on a perdu la foi! & conſéquemment, qu'on doit être attentif à conſerver une vertu dont la perte a de ſi funeſtes ſuites!

Mais ſi les ſuites de l'incrédulité ſont ſi funeſtes pour chaque perſonne en particulier, combien le ſont-elles davantage pour un état? Ah! mes freres, quand le gros d'une nation a le malheur de ſe livrer au penchant qui la porte de ce côté-là, on a tout lieu de craindre que cela n'y

attire la vengeance céleſte, & n'y occaſionne une de ces révolutions dont les ſiecles paſſés nous fourniſſent tant d'exemples ; révolutions fatales, pendant leſquelles on a vu, par une ſubſtitution de grace, le flambeau de la foi paſſer ſucceſſivement d'un climat à l'autre.

Oui, mes freres, on a vu dans différents ſiecles, par une juſte punition de Dieu ſur les peuples, ce divin flambeau s'éteindre pour les Juifs & éclairer les Gentils, s'éteindre pour les Grecs & éclairer les Latins, s'éteindre pour les nations du nord & éclairer les habitans du nouveau monde. Appréhendons, mes chers auditeurs, qu'il ne s'éteigne pour la France, en éclairant le Camboge & la Cochinchine. Un royaume voiſin qui a été long-tems auſſi catholique que le nôtre, & qui a malheureuſement ceſſé de l'être, en fournit un exemple trop récent, pour que nous ne craignions pas un malheur ſemblable.

Angleterre, qui portâtes pendant ſi long-tems l'auguſte titre de l'*Iſle des Saints*, & dont les peuples marcherent pendant tant de ſiecles à la lueur du flambeau de la foi, que ta chûte dans les ténebres de l'héréſie doit nous inſpirer une juſte frayeur ! En effet, mes freres, le funeſte penchant que tant de perſonnes ont parmi nous, à ſuivre la liberté que ſe donnent ces inſulaires de penſer & de dire, d'écrire & de publier tout ce qu'ils veulent ſur la religion, ne ſemble-t-il

pas nous menacer d'un danger prochain de les ſuivre dans leur égarement, & de perdre comme eux le précieux tréſor de la foi?

Seigneur, ne le permettez pas. Nous vous en conjurons par les entrailles de votre miſéricorde, & par la puiſſante interceſſion de votre ſainte mere. Eclairez les Indes de vos divines lumieres, mais que ce ne ſoit pas au préjudice de notre France; & pour nous conſerver fermes & inébranlables dans la croyance de toutes les vérités que votre Egliſe nous enſeigne, apprenez-nous quels ſont les remedes qu'on peut apporter à l'incrédulité.

Remedes. Un excellent remede, auquel les Incrédules devroient avoir recours, ce ſeroit de réfléchir ſérieuſement ſur le danger de leur incrédulité. La plûpart des Incrédules ne réfléchiſſent preſque point. C'eſt plutôt une eſpece d'étourdiſſement volontaire auquel ils ſe livrent, qu'un raiſonnement ſuivi qui les détermine à embraſſer ce ſyſtême. Leur état eſt moins une véritable incrédulité qu'un effort pour y parvenir. Ils n'ont point de conviction véritable ſur la non-exiſtence d'une vie future. Ils ne peuvent avoir là-deſſus tout au plus qu'un ſimple doute. Or, combien cet état eſt-il cruel? Peut-être, diſent-ils, n'y a-t-il rien à craindre, ou à eſpérer après la mort; mais peut-être auſſi y a-t-il un paradis & un enfer: effrayante alternative. Ah! qu'il faut être, je ne dis

pas

pas déraiſonnable, mais abſolument ennemi de ſoi-même, pour regler ſur un *peut-être* une affaire de cette importance!

On n'en agit pas de même dans ce qui regarde la vie civile. On prend le parti le plus sûr, & l'on ne veut point courir des riſques, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'objets de la derniere conſéquence. Que penſerions-nous d'un homme à qui, dans un voyage, on diroit: le chemin que vous prenez eſt rempli de précipices dont les bords ſont très-gliſſants; la plûpart de ceux qui y ont paſſé ſe ſont perdus, & vous vous expoſez vous-même, en le prenant, au danger évident de vous perdre; ſi malgré cela, il continuoit à marcher dans la même route, il faudroit, pour tenir une telle conduite, qu'il eût entiérement perdu l'eſprit. En effet, ſi dans cette circonſtance il raiſonnoit de la ſorte: peut-être y a-t-il du danger, mais peut-être auſſi n'y en a-t-il pas. Il eſt vrai qu'il y a cent mille à parier contre un que je vais périr; mais n'importe, j'en courrai les riſques, &, dût-il m'en coûter la vie, je ne me détournerai pas de mon chemin. Ah, dites-vous, un homme qui raiſonneroit de la ſorte mériteroit qu'on l'enchaînât & qu'on le mît avec les fous. Voilà cependant, Incrédule, la conduite que vous tenez, & le raiſonnement que vous êtes cenſé faire dans votre ſyſtême.

Peut-être y a-t-il une éternité malheureuſe,

& ſi cela eſt, je ſuis perdu ſans reſſource; mais auſſi peut-être n'y en a-t-il point. Il eſt vrai que j'ai mille raiſons pour croire l'affirmative, & que je n'en ai pas une ſeule qui ſoit ſolide pour l'opinion contraire. Il eſt même vrai que je n'ai ſur celle-ci, tout au plus, qu'un doute; encore ce doute eſt-il ſi léger, que c'eſt plutôt un deſir de douter qu'un doute véritable; malgré cela, j'en courrai les riſques; & duſſé-je être malheureux éternellement, je perſiſterai dans mon opinion. Comment un être penſant peut-il raiſonner de la ſorte?

Hé, mes chers freres, quand il n'y auroit là-deſſus qu'un ſimple *peut-être*, vous devriez frémir. Peut-être que je brûlerai dans des feux éternels; mais peut-être auſſi que cela ne ſera pas. N'eſt-il pas évident que, pour agir en homme raiſonnable, vous devriez prendre le parti le plus ſûr? n'eſt-il pas démontré qu'en vous *déclarant* pour la foi, vous ne courez aucun riſque, au lieu que vous en courez infiniment en vous déclarant contr'elle?

Mais ce n'eſt point d'un *peut-être* qu'il s'agit ici. C'eſt d'une certitude & d'une démonſtration; non pas d'une démonſtration géométrique; les objets de la foi n'en ſont pas ſuſceptibles; mais d'une démonſtration morale qui en ſuppoſant une providence, comme les Déiſtes conviennent qu'il faut en admettre une, équi-

vaut à une démonſtration métaphyſique. Or, pour ſaiſir une démonſtration, il faut au moins y réfléchir; &, comme nous l'avons déja dit, le mal & le grand mal de la plûpart des Incrédules, c'eſt qu'ils ne réfléchiſſent pas. Ils ſe laiſſent prévenir par les préjugés; & une fois prévenus, ils rejettent tout ce qui pourroit les en guérir. Un excellent remede à cette maladie de leur ame ſeroit qu'ils ſe déterminaſſent à conſidérer ſérieuſement les preuves qui établiſſent la certitude de la Religion Chrétienne. Il faudroit qu'ils écoutaſſent attentivement les diſcours, & qu'ils luſſent aſſidûment les livres qui traitent de ces ſortes de matieres. Mais non, on écoute les uns & on lit les autres avec une réſolution priſe de les combattre & d'y réſiſter; ou plutôt, on ne les écoute point, on ne les lit point.

Ce qu'on lit avec une eſpece d'acharnement, ce ſont les ouvrages où la religion eſt attaquée; & on les lit dans un ſecret deſir d'y trouver des raiſonnements qui la détruiſent. Eſt-il étonnant qu'avec de pareilles diſpoſitions, on prenne pour des raiſonnements, les paralogiſmes qui s'y rencontrent, & qu'on s'imagine avoir trouvé ce qu'on y cherchoit? Non, mes freres, & c'eſt-là l'effet que doit produire la lecture de ces ſortes d'ouvrages. Un bon remede, ou pour guérir de l'incrédulité ceux qui ſont attaqués de ce mal, ou pour en préſerver ceux qui n'en ont pas encore

reçu les atteintes, ſeroit de s'abſtenir de ces dangereuſes lectures.

Quand nous vous détournons de lire ces livres impies, ce n'eſt pas, mes chers freres, que nous ayons lieu d'appréhender la confrontation. La Religion Chrétienne a des preuves de divinité ſi éclatantes qu'elle eſt toujours sûre de vaincre dans l'examen qu'on en pourroit faire; mais c'eſt que tout le monde n'en eſt pas capable, de cet examen. Bien des gens ſe laiſſent éblouir par le faux brillant d'une ſaillie ou d'un ſophiſme. On commence par ſe préoccuper, & enſuite l'entêtement met hors d'état de comprendre les bonnes réponſes qu'on y apporte. Une fois ébloui par le vain éclat de l'objection, l'on n'écoute rien de ce qui pourroit la réſoudre; & voilà comment on ſe perd.

Comme l'objection eſt ſenſible, & que la réponſe ne peut pas toujours l'être; que la premiere flatte les paſſions, & que la ſeconde les contredit; on ne ſaiſit que la difficulté, ſans ſaiſir de même la ſolution qu'on y donne, & la raiſon en eſt que le cœur ayant pris parti pour ce qui le favoriſe, entraîne l'eſprit & l'empêche de s'appliquer à ce qui pourroit le détromper. D'ailleurs, comme aſſez ſouvent, il ne faut que très-peu de connoiſſance pour ſentir l'objection de l'Incrédule, & qu'il en faudroit quelquefois beaucoup pour appercevoir la ſolidité de la ré-

ponſe, on eſt bien plus frappé de celle-là que de celle-ci; & voilà comment, par défaut de lumiere & par imprudence, on donne dans le piége; imprudence qui eſt toujours coupable, & qu'on éviteroit ſi l'on vouloit un peu raiſonner. En effet, pour faire une diſcuſſion exacte des loix civiles, il faut être juriſconſulte; pour en faire une des principes de la géométrie, il faut être géometre; & ſans être théologien, on ſe mêle de diſcuter les points les plus épineux de la théologie. N'eſt-ce pas là renverſer l'ordre, & ſortir de la ſphere où il faut que chacun ſe renferme? C'eſt ce qu'on éviteroit aiſément ſi l'on s'abſtenoit, comme on le doit, de la lecture des livres dont nous parlons.

Que ceux qui, par état, ſont obligés de défendre la religion, liſent les ouvrages où l'on en attaque les preuves; c'eſt pour eux une triſte néceſſité qui leur eſt impoſée par leur emploi. L'obligation de précautionner les fideles contre les prétendues difficultés des Incrédules les contraint, malgré eux, de lire les écrits où ceux-ci les propoſent. Mais les ſimples Chrétiens, quel prétexte peuvent-ils alléguer pour ſe livrer à ces ſortes de lectures? c'eſt communément une orgueilleuſe curioſité qui leur perſuade qu'ils peuvent tout lire ſans péril; c'eſt une envie ſecrette de briller dans une compagnie & d'y parler de ce qui fait aſſez ſouvent le ſujet des converſations. C'eſt encore

plus un desir de trouver des raisons pour fronder les vérités importunes d'une religion qui est l'ennemie de tous les vices.

Ne faut-il pas, dira peut-être ici quelqu'un, connoître le mauvais comme le bon? Hé, mes chers auditeurs, c'est-là précisément le piége que l'ennemi du salut tendit, dès l'enfance du monde, à nos premiers parents. Mangez de ce fruit, leur dit-il, & vous saurez le bien & le mal : *Eritis sicut Dii, scientes bonum & malum.* Piége funeste où donnerent malheureusement les peres du genre humain, & où donnent aujourd'hui un grand nombre de leurs enfans. Ceux-là, en mangeant du fruit défendu, ne connurent que trop un mal dont l'ignorance leur étoit si avantageuse. Et ceux-ci, en lisant des livres que la loi de Dieu leur interdit, ne connoissent que trop un mal qui les jette dans le comble de tous les maux, puisqu'il leur fait ou perdre la foi, ou, pour le moins, courir un risque évident de la perdre.

Gen. 3, v. 5.

Oui, mes freres, la loi de Dieu vous interdit la lecture de ces sortes d'ouvrages; & non-seulement la loi positive, mais même la loi naturelle. En effet, la loi naturelle défend de s'exposer au péril de commettre le mal. Or, quel péril ne court pas un Chrétien, quelquefois peu instruit, à lire des objections qu'on propose avec tout ce qu'elles ont de plus séduisant, sans avoir toutes les lumieres dont il auroit besoin pour en

découvrir le foible? Il ſe met par-là dans un danger évident de prendre le faux pour le vrai; & c'eſt par ce moyen que pluſieurs ont eu le malheur de perdre la foi.

On peut dire des mauvais livres, par rapport à la foi, ce que ſaint Paul diſoit des mauvais diſcours, par rapport aux bonnes mœurs: *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.* Rien, diſoit-il, n'eſt plus propre à corrompre les bonnes mœurs que les mauvais diſcours; rien n'eſt auſſi plus propre à faire perdre la foi que les livres dans leſquels on l'attaque. Ah, ſi cela eſt, comme on n'en peut douter, quel terrible compte ne rendront pas au jugement de Dieu les auteurs qui les compoſent, les ouvriers qui les impriment, les marchands qui les débitent, les gens oiſifs qui les liſent, & ſur-tout les ſéducteurs qui en conſeillent la lecture? Il ne tient pas à eux que la foi qui ſubſiſte depuis douze cents ans dans le royaume, ne périſſe de fond en comble. 1 ad Cor. 15, v. 33.

Ah, mes chers auditeurs, fuyez cet écueil, ſi vous ne voulez pas que votre foi faſſe un triſte naufrage. Les débris de celui qu'ont fait en ce genre un grand nombre de Chrétiens, doivent, en vous apprenant combien de perſonnes s'y ſont briſées, vous porter à en éviter les approches. Dès qu'un livre eſt contraire à la religion, interdiſez-vous-en la lecture; c'eſt le plus ſûr moyen de conſerver votre foi. Quand même cette

lecture n'y donneroit aucune atteinte ; elle pourroit, au moins, vous occasionner des doutes, parmi lesquels vous auriez toujours lieu de craindre qu'il n'y en eût quelqu'un de volontaire ; & pourquoi s'exposer, de gaieté de cœur, à de si cruelles inquiétudes ?

Ce n'est point assez de s'interdire la lecture de ces sortes d'ouvrages. Ceux qui en ont ne peuvent rien faire de mieux que de les brûler. Ah, que n'ai-je en mes mains les deux derniers mauvais livres ; dans l'une, le dernier contre la foi, & dans l'autre, le dernier contre les mœurs ! Que j'aurois une grande satisfaction d'en purger le monde en les jettant au feu ! mais hélas, nos souhaits là-dessus sont inutiles. Nous ne viendrons jamais à bout de l'en délivrer entiérement. Pour un que l'on détruiroit, il s'en reproduiroit cent autres. Gémissons de cette malheureuse fécondité ; & dans l'impuissance où nous sommes de parvenir à une suppression totale, essayons d'en détruire autant qu'il nous sera possible. Si par-là nous ne réussissons pas à déraciner le mal, nous réussirons du moins à en diminuer la cause ; & c'est ce qui fut mis en pratique dès l'établissement du Christianisme.

Après que saint Paul eut converti à la foi plusieurs citoyens d'Athenes, il leur parla sur le danger de lire les livres contraires à cette foi qu'ils venoient d'embrasser. Ces néophytes, do-

ciles à la voix de leur maître, apporterent à ſes pieds un grand nombre de mauvais livres, à la lecture deſquels la curioſité les avoit portés. L'apôtre les fit brûler en préſence de tous les fideles : *Qui fuerant curioſa ſectati contulerunt libros, & combuſſerunt eos coram omnibus.* On évalua la ſomme à laquelle ils pouvoient monter; il ſe trouva qu'il y en avoit pour cinquante mille drachmes. Quelque choſe qui pût leur en coûter, ces fervens Chrétiens ne balancerent pas à faire un ſacrifice qui pouvoit ſervir à conſerver le dépôt de la foi qu'ils avoient reçue, & qu'ils regardoient avec raiſon comme le plus précieux de tous les tréſors. Act. 19, 19.

Votre foi, mes freres, ne doit pas vous être moins précieuſe que ne leur fut la leur. Faites donc pour la conſerver ce qu'ils firent pour ne la pas perdre, & jettez au feu, à leur exemple, les livres qui la combattent. Cet uſage nous vient, comme vous le voyez, de tradition apoſtolique, & s'eſt ſoutenu long-tems dans l'Egliſe de Dieu. L'hiſtoire en cite pluſieurs traits; je me contente de vous en citer un. Le célebre cardinal *Ximenès* fit brûler publiquement en Eſpagne cinq mille volumes de livres contre la foi. Ah, mes chers auditeurs, ſi l'on brûloit aujourd'hui dans ce royaume tous les livres qui la combattent, combien de millions n'en brûleroit-on pas?

Au reſte, cette pratique s'eſt maintenue de ſie-

cle en ſiecle, juſqu'à celui où nous vivons. Trois zélés (*a*) miſſionnaires, morts en odeur de ſainteté, & qu'on peut appeller les apôtres, le premier, de la Normandie, le ſecond, de la Bretagne, & le troiſiéme, du Poitou, le firent pluſieurs fois dans leurs miſſions. Et dans ce ſiecle même, nous en avons vu une où l'on fit à peu près la même choſe, il n'y a guère plus de quarante-cinq ans. L'uſage ordinaire de ces miſſions étoit que le jour où s'en faiſoit la clôture, on portât en proceſſion le très-ſaint ſacrement dans un lieu deſtiné à cette *cérémonie*. Quand on y étoit arrivé, le célébrant, après avoir placé le ſoleil dans un riche repoſoir préparé à cet effet, alloit, accompagné de ſes deux aſſiſtans, chacun un flambeau à la main, mettre le feu à un bûcher dreſſé dans la place publique, où tout le peuple fidele voyoit avec joie, pendant qu'on chantoit le *Te Deum*, réduire en cendres les mauvais livres qu'on y avoit mis.

Que les choſes ont changé là-deſſus parmi nous, dans moins d'un demi-ſiecle! Ce qu'on appelloit alors zele de la gloire de Dieu, attachement à la religion, deſir du ſalut des ames, s'appelleroit de nos jours, *enthouſiaſme*, *fanatiſme* & *ſuperſtition*. Appellez cela, Meſſieurs,

(*a*) Le pere Eudes, en Normandie, le pere Maunoir, en Bretagne, M. de Montfort, en Poitou.

comme il vous plaira, vous ne me perſuaderez point qu'une pratique, qui fut celle d'un apôtre, ſoit celle d'un enthouſiaſte & d'un fanatique.

Mais, quoi qu'il en ſoit de la maniere, ſur laquelle nous ne diſputerons point, ſans brûler les livres impies en public avec autant de ſolemnité qu'autrefois, on peut, & l'on doit le faire en particulier, quand l'occaſion s'en préſente, & c'eſt de quoi ſe fit à Paris, il y a très-peu d'années. Un célebre prédicateur ayant prêché dans cette capitale, contre les mauvais livres, reçut le lendemain, de la part d'un inconnu, une caiſſe de livres impies, avec ce billet: *Voilà, Monſieur, le fruit de votre ſermon d'hier. Je remets ces livres entre vos mains. Faites-en l'uſage qu'il vous plaira.* Ce trait s'eſt renouvellé pluſieurs fois. On en pourroit citer un grand nombre d'exemples (*a*).

Finiſſons par un dernier remede contre l'incrédulité; la priere. Vous comprenez bien, mes

(*a*) Nous connoiſſons un autre prédicateur à qui la même choſe eſt arrivée. Après un ſermon où il avoit parlé contre les mauvais livres, il reçut d'un militaire, ancien lieutenant-colonel de dragons, quarante volumes. Dans une autre occaſion, il reçut d'une Dame quarante-deux volumes; d'un autre, ſept ou huit volumes; d'un autre, encore dix ou douze, ſans parler de pluſieurs qui brûlerent eux-mêmes leurs mauvais livres.

chers auditeurs, que quand nous parlons de la priere vis-à-vis des Incrédules, nous ne parlons pas de ceux d'entr'eux qui attaquent l'exiſtence du ſouverain Etre. Comment invoqueroient-ils un Dieu dans lequel ils ne croyent pas? *Quomodo invocabunt in quem non crediderunt?* Mais comme ces Athées ne ſont pas le grand nombre des Incrédules, & que la plûpart de ceux de nos jours ont le principe de l'exiſtence de Dieu de commun avec nous; c'eſt toujours pour eux une reſſource, & ils peuvent lui adreſſer leur priere.

Ad Rom. 10, v. 14.

Qu'ils regardent donc ce ſouverain Etre comme étant la vérité ſuprême & la bonté par eſſence, & qu'ils le conjurent, par cette bonté infinie, de leur faire connoître la vérité qu'ils ignorent. S'ils lui adreſſent cette priere avec la ſincérité d'un cœur qui cherche le vrai, Dieu viendra à leur ſecours, & diſſipera les ténebres qui les offuſquent. O vérité ſuprême, doivent-ils *lui dire*, en ſe dépouillant de leurs préjugés, ſi je ſuis dans l'égarement, faites-*le*-moi connoître, & ne permettez pas qu'un cœur qui vous cherche ait le malheur de ne vous pas trouver. Ils le trouveront infailliblement, s'ils le cherchent comme il faut. Pluſieurs Incrédules l'ont trouvé par ce moyen. Il ne tient qu'à ceux dont nous parlons d'en faire de même. Ce Dieu infiniment bon qui eſt riche en miſéricorde envers tous ceux qui l'invoquent, ne les abandonnera pas dans leurs téne-

bres, s'ils le conjurent de les diſſiper. Il leur commande de revenir à lui; pourroit-il leur fermer toutes les voies du retour? Non; il leur fournit ce moyen de la priere pour ſortir de leur égarement. Qu'ils s'en ſervent, & ils rentreront bientôt dans le chemin de la vérité.

Pour vous, mes freres, qui croyez fermement tout ce que la religion vous enſeigne, ayez auſſi recours à cet excellent moyen de la priere. Priez pour les Incrédules; car ſi dans nos Conférences nous vous avons ſouvent parlé contr'eux, ce n'eſt pas pour vous en inſpirer du mépris, & moins encore pour vous en donner de l'averſion. Nous ne l'avons fait que pour vous détourner de les ſuivre dans l'égarement où ils marchent. Mais plus leur égarement eſt coupable, plus leurs perſonnes doivent être l'objet de votre compaſſion, de vos gémiſſements & de vos prieres.

Les prieres de ſaint Etienne convertirent Saul, & d'un perſécuteur en firent un apôtre. Celles de ſainte Monique convertirent Auguſtin, & d'un hérétique en firent un défenſeur de la foi. Celles de ſainte Clotilde convertirent un Clovis, & d'un idolâtre en firent le premier roi chrétien. Les vôtres convertiront peut-être ceux de vos compatriotes & de vos proches qui ont le malheur de vivre dans l'incrédulité.

Ne vous en tenez pas là, priez pour le royaume où Dieu vous a fait naître; membres de l'état,

vous devez vous intéreſſer à ce qui regarde ſon avantage, & ſur-tout ſon avantage ſpirituel. Demandez à Dieu qu'il ne permette pas que la foi nous quitte, & qu'il conſerve ce précieux tréſor dans notre France.

Enfin, priez pour vous-mêmes. Que celui qui eſt debout prenne garde de tomber, nous dit ſaint Paul : *Qui ſtat videat ne cadat.* Vous poſſédez la foi ; béniſſez-en le Seigneur ; mais ne vous enorgueilliſſez pas, & craignez de la perdre : *Tu fide ſtas, noli altum ſapere, ſed time.* Priez Jeſus-Chriſt de conſerver en vous cette *précieuſe* foi. Dites-lui, d'après cet homme dont il eſt parlé dans l'Evangile : Je crois, Seigneur, mais cette foi que je poſſede maintenant, ne permettez pas que je la perde, & préſervez-moi de tomber dans l'incrédulité : *Credo, Domine, ſed adjuva incredulitatem meam.* Plus cette foi ſera vive, plus elle augmentera votre eſpérance & votre amour. Et ces trois vertus, qui ſont l'eſſentiel de la religion, en vous procurant une ſainte vie & une heureuſe mort, vous procureront conſéquemment une bienheureuſe éternité. Je vous la ſouhaite, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

1 *ad Cor.* 12.

Ad Rom. 11, v. 20.

Marci 9, 24.

NOTE

Sur les mauvais livres.

Nous ne prétendons pas faire ici l'énumération de tous les livres contre la foi qui ſont actuellement répandus dans le royaume. Une liſte qui contiendroit les ſeuls titres des ouvrages de cette eſpece formeroit une longue & ennuyeuſe nomenclature qui ne feroit que groſſir inutilement celui-ci. Nous n'avons deſſein de parler que de quelques-uns des principaux, qui ſerviront à faire juger des autres.

Le premier qui me vient à l'eſprit, c'eſt le Dictionnaire de Bayle. Cet ouvrage anti-chrétien, que tant de Chrétiens de nos jours s'obſtinent à regarder comme un chef-d'œuvre, n'en eſt un qu'en genre de menſonges & de contradictions, d'impiétés & d'obſcénités. Ce qui en fait le caractere dominant, c'eſt un pyrrhoniſme univerſel qui lui fait apporter des raiſons pour & contre ſur les vérités les plus inconteſtables. Après avoir prouvé quelques-uns de nos myſteres, il allegue, pour les combattre, des objections, auxquelles il fait ſemblant de ne pouvoir répondre, afin de faire douter de tout ce qu'il a pu dire de plus fort en leur faveur.

Ce qui montre combien cet ouvrage eſt dangereux, c'eſt que les Proteſtants mêmes regardent ſon auteur comme un homme ſans religion. Les Etats-Généraux d'Hollande, auxquels il adreſſa

ſon livre, en arrêterent l'impreſſion, & voulurent obliger Bayle à ſe rétracter ſur ce qu'il y dit du ſaint roi David, & ſur pluſieurs autres impiétés. Voici le portrait que M. Saurin, miniſtre Proteſtant, fait de Bayle, dans ſon Sermon de l'accord de la religion avec la politique. *C'étoit*, dit-il, *un de ces hommes contradictoires que la plus grande pénétration ne ſauroit concilier avec lui-même.* Enſuite, après une longue antithèſe, où il fait contraſter les bonnes & les mauvaiſes qualités de cet écrivain, il finit par dire : *Puiſſe cet homme qui fut doué de ſi grands talents, avoir été abſous devant Dieu, du mauvais uſage qu'on lui en vit faire. Puiſſe ce Jeſus, qu'il attaqua tant de fois, avoir expié tous ſes crimes.*

Mais pour juger encore mieux de la foi que mérite l'auteur de ce Dictionnaire, il ne faut que lire ce qu'il dit à la page dix-huitiéme du tome premier, édition quatriéme, à Amſterdam, 1730, au mot *Abel.* « J'ai renfermé dans ces remarques un » aſſez grand nombre de divers ſentiments ſur ce » qui regarde Abel. C'eſt avoir raſſemblé *bien* des » menſonges & bien des fautes. Or, comme c'eſt » le but & le deſſein de ce Dictionnaire, le lecteur » ne doit point donner ſon jugement ſur ce ra- » mas, ſans ſe ſouvenir de ce but. Et cela ſoit » dit une fois pour toutes ».

Qu'on vienne après cela nous vanter le Dictionnaire de Bayle, comme un répertoire de réflexions les plus ſolides. Un grand partiſan de cet ouvrage à qui on fit lire ce texte de Bayle dans Bayle lui-même, fut tout étonné de ce qu'il liſoit, & ne repondit autre choſe, ſinon que c'étoit quelqu'ennemi de cet

écrivain

écrivain qui avoit inſéré ce texte dans une édition poſthume, afin de déprécier tout l'ouvrage par un aveu auſſi formel que celui-là. Mais par malheur pour lui, on lui montra la premiere édition, faite par l'auteur même, & dans laquelle on lit exactement la même choſe. Que répondront à cela les prôneurs de ce fameux Dictionnaire?

On doit convenir que ce lexicographe eſt de tous les ouvrages contre la religion, celui qui a fait plus de mal, & qui en fait plus encore tous les jours en France, ſi on en excepte pourtant l'analyſe qu'on en a faite depuis quelques années.

Oui, l'analyſe de Bayle eſt un livre encore plus dangereux que Bayle lui-même. Il y a dans Bayle des impiétés & des obſcénités ſans nombre. Mais, comme elles ſont noyées dans un fatras de choſes inutiles que tout le monde n'a pas le tems de lire, cette ennuyeuſe prolixité peut en détourner, & en détourne en effet pluſieurs perſonnes. Au lieu que l'abbréviateur ayant tiré ce qu'on peut appeller la quinteſſence du poiſon que renferment les grands volumes du premier, il en a fait une eſpece de malheureux élixir, dont le venin eſt d'autant plus ſubtil qu'il n'eſt point mêlé, comme dans l'auteur même, avec un grand nombre de parties hétérogenes qui peuvent en affoiblir l'activité.

Ce que cette analyſe a encore de funeſtement commode pour bien des gens, c'eſt la petiteſſe du volume. Cet abrégé étant bien moins cher que l'original, un plus grand nombre de perſonnes peuvent ſe le procurer, & il ſe répand bien plus aiſément. Comme il eſt portatif, on en peut faire une eſpece de *veni mecum*; ce qui contribue encore beaucoup au progrès de l'impiété. Une jeune Da-

me, par exemple, n'oseroit avoir, sur sa toilette, quatre grands *in-folio*; cela n'iroit pas avec un miroir & des pompons; mais on met aisément sur soi un petit *in-12*. On le porte dans sa terre; à peine y est-on rendu qu'on s'enfonce dans un bosquet, avec une compagne, & qu'on y boit à longs traits une liqueur qui porte le poison jusqu'au fond des entrailles.

Voilà le funeste avantage que le faiseur d'analyse a procuré à son auteur, en lui donnant la facilité de faire des progrès bien plus rapides qu'il n'en eût fait par lui-même. Malgré cela, il ne laisse pas de se dire chrétien. Ah! quel chrétien qu'un homme qui fait servir les talents qu'il a reçus de Dieu, à sapper, s'il le pouvoit, les fondements du Christianisme & des bonnes mœurs! Aussi les deux puissances se sont-elles réunies pour condamner ce pernicieux ouvrage qui a été flétri publiquement, & par le clergé de France, & par un arrêt du parlement de Paris.

Un autre ouvrage, encore fort dangereux, c'est celui qui a pour titre : *Des mœurs*. On auroit dû plutôt l'intituler : *Contre les mœurs*, puisqu'il en est le renversement. En effet, parmi quelques beaux préceptes que la religion donne beaucoup mieux qu'il ne peut faire, & parmi quelques maximes purement philosophiques, on y a semé des horreurs en tout genre. Les trois parties qui le composent en fourmillent. Ces trois parties ont pour objet l'amour de Dieu, l'amour de soi-même, l'amour du prochain. Rien de plus beau en apparence que ce début; mais comment remplit-il ce plan? Sur l'amour de Dieu, il a l'insolence de dire que l'homme aime Dieu comme il aime sa maîtresse; sur l'a-

mour de ſoi-même, il dit que tout ce qui flatte l'amour-propre & qui nous procure du plaiſir, eſt par-là même très-permis; ſur l'amour du prochain, il permet l'adultere & préfere le concubinage à un mariage légitime. Il ſoutient qu'un fils n'eſt pas toujours obligé d'aimer ſon pere, & que quand il n'en reçoit que des rigueurs, il peut très-licitement ne le regarder que comme un ennemi reſpectable.

Les Lettres Philoſophiques, & les Penſées Philoſophiques. Ces deux ouvrages ſont dans le même goût que le livre des mœurs, avec cette différence que dans ces *lettres* & ces *penſées*, il y a encore, ce ſemble, une fureur plus marquée contre le Chriſtianiſme que dans le premier ouvrage. On y porte l'effronterie juſqu'au cyniſme le plus évident.

Les Lettres Perſannes & les Lettres Turques ſont une rapſodie de contes faits à plaiſir pour détruire la foi, & pour ridiculiſer nos myſteres. Outre cela, ces lettres ſont contre les bonnes mœurs. Quelques vérités, dont perſonne ne doute, & qui y ſont mêlées avec un fatras de fables obſcenes, ſervent à faire gliſſer plus facilement le poiſon qui donne la mort à la pudeur & à la décence. On peut dire des Lettres Juives, des Lettres Cabaliſtiques, des Lettres Chinoiſes & des Lettres Péruviennes ce que nous diſons des Lettres Turques & des Lettres Perſannes. C'eſt le même plan, exécuté de la même maniere.

L'Eſprit des Loix. Ce livre auquel M. de Monteſquieu auroit dû donner pour titre *l'abus des Loix*, parmi pluſieurs bonnes choſes, en contient de très-mauvaiſes. En ſuppoſant une diverſité de paſſions dans les divers climats, ce qui eſt vrai juſqu'à un certain point, il fait une longue diſſer-

tation ſur l'air & les fibres, ſur l'action du cœur & le jeu des nerfs, pour fixer ſur cette anatomie les vertus & les vices des différents peuples. Il donne tout au phyſique dont il fait la regle des paſſions, ſans dire un mot, ni de la liberté du cœur de l'homme, ni des ſecours que Dieu fournit à toutes les créatures raiſonnables pour obſerver ſa loi dans tous les pays du monde. *Approchez*, dit-il, *des climats du midi, vous croyez vous éloigner de la morale même.* Il va plus loin encore; il prétend trouver *dans les organes corporels la cauſe de l'immutabilité de la religion dans les pays de l'orient.* Comme s'il n'y avoit pas des hommes ſobres dans le nord, des perſonnes chaſtes dans l'Afrique, & des gens vertueux dans quelques climats que ce puiſſe être. Il dit encore qu'*un état qui ſe trouve bien de la religion qu'il profeſſe, feroit très-mal, à parler politiquement, d'en admettre une nouvelle.* C'eſt-là juſtifier en peu de mots toutes les perſécutions paſſées, préſentes & poſſibles. Car les Payens ſe trouvoient bien ſans doute de leur religion, puiſqu'ils la profeſſoient. Les Hérétiques *ſe trouvent* bien de la leur, puiſqu'ils y reſtent. Les premiers ont donc eu raiſon de perſécuter les apôtres & les autres prédicateurs qui leur ont annoncé la Religion Chrétienne. Les ſeconds ont donc raiſon de perſécuter, quand ils le peuvent, ceux qui tâchent de les ramener au ſein de l'Egliſe. Mais, dira-t-il, je ne parle que politiquement. Cela eſt très-faux, même politiquement, puiſque la vraie religion ne peut jamais être oppoſée à aucun bon gouvernement. Parler ainſi, c'eſt ſuivre les principes de *Machiavel*, qui rapportoit toute la religion à la politique. M. le préſident de Monteſquieu té-

moigna à la mort un grand regret d'avoir compoſé ſon Eſprit des Loix.

Eſſai ſur l'homme, en vers par l'Anglois *Pope*. Outre que ce poëme ſemble légitimer tous les ſentiments de la nature, comme on le voit dans ces deux vers :

Cédons, conformons-nous aux loix de la nature;
La route qu'elle trace eſt toujours la plus sûre.

il ſemble encore égaler les animaux aux hommes, & l'inſtinct à la raiſon. Son grand ſyſtême eſt l'optimiſme; il paroît favoriſer les délires de Spinoſa.

L'Optimiſme, ou *Candide*, eſt un roman de la façon de M. de Voltaire. Il s'y trouve des impiétés, des obſcénités, & des contradictions ſans nombre. Il a fait un petit ouvrage ſur le Tolérantiſme, qui eſt l'Anti-Chriſtianiſme tout pur. Son Epître à Uranie, eſt un blaſphême digne de ſa plume.

Tout le monde ſait ce qu'on doit penſer de ſon ouvrage ſur la Pucelle, de ſa traduction du livre des Cantiques, & d'un grand nombre d'autres ſemblables. Sa Henriade même, qui eſt un des moins mauvais de ſes ouvrages, & où l'on ne peut nier qu'il n'y ait des beautés poétiques, n'eſt pas exempte d'erreurs. Par un aſſortiment bizarre, il y mêle la fable avec la Religion. Il y fait dire à ſaint Louis qui mene Henri IV aux enfers, une héréſie contre l'éternité des peines. En parlant de Dieu, il dit :

Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe.
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Le même ſaint Louis conduit Henri IV au temple du deſtin. C'eſt en décrivant ce temple que le poëte dit :

On voit la liberté, cette eſclave ſi fiere,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux priſonniere.

Dans pluſieurs endroits de ce poëme, M. de Voltaire fait le plus affreux portrait de la Cour de Rome & de l'Egliſe en général.

La nouvelle Héloïſe. Cet ouvrage de Jean-Jacques Rouſſeau, eſt un roman en ſix volumes. Il eſt très-dangereux contre la foi & contre les mœurs. L'auteur y dépeint M. *de Volmar*, ſon héros, comme un homme doué de toutes les vertus, & les pratiquant en un degré éminent, quoiqu'il ſe fît gloire d'être athée. Il dépeint *Julie*, ſon héroïne, comme une femme de la plus haute perfection, quoiqu'elle ne voulût pas que ſes enfans appriſſent leur catéchiſme, & qu'elle ſe fît un plaiſir de leur laiſſer ignorer les principes de la religion. Pour ce qui eſt des mœurs, *on en jugera* par ce que l'auteur dit dans ſa Préface : *Si une fille chaſte lit ſeulement une page de mon livre, elle eſt perdue.* Perſonne n'ignore ce que cet écrivain enſeigne contre la Religion Chrétienne en pluſieurs de ſes ouvrages, & ſur-tout dans ſon *Emile*, où il ne veut point qu'on parle de Dieu à cet Emile avant l'âge de vingt ans. Il fait tenir à ſon vicaire Savoyard les maximes les plus ridicules & les plus abſurdes au ſujet des pratiques du Chriſtianiſme.

Bélisaire, par M. de Marmontel. Parmi d'excellentes choſes que cet ouvrage contient ſur la mo-

rale & ſur la politique, il y en a de très-mauvaiſes ſur la Religion. Il paroît que ſon ſyſtême eſt le tolérantiſme univerſel. Au chapitre ſixiéme l'auteur repréſente *Antonine*, épouſe de *Béliſaire*, qui à la vue de ſon mari à qui on a crevé les yeux, entre en fureur, & proteſte que ſi elle avoit en ſa diſpoſition ceux qui lui ont fait cet outrage, elle leur arracheroit le cœur. Elle meurt dans ce deſir effréné de vengeance, & un moment après, *Béliſaire* conſole ſa fille, déſolée de la mort de ſa mere, ſur ce que ſa mere jouit de Dieu dans le ciel. Mais où le venin du tolérantiſme eſt plus manifeſte, c'eſt au chapitre quinziéme, où *Béliſaire* dit qu'il deſire de ſortir de ce monde, afin d'être avec *Titus*, *Trajan*, *Antonin*. Or, ces trois princes étoient idolâtres. Que penſer de la religion d'un auteur qui met des Idolâtres dans le ciel ?

Nous ne parlons ici ni du livre de l'*Eſprit* par *Helvétius*, ni du *Syſtême de la Nature*, par *Mirabeau* (*a*), ni du *Chriſtianiſme dévoilé*, par *Boulanger*, ni d'un grand nombre d'autres. Nous l'avons déja dit ; nous n'entreprenons pas de faire l'énumération exacte de tous les livres contre la religion. Nous n'en avons pas cité la centiéme partie, tant le nombre en eſt grand. Ce que nous avons dit des principaux qui nous ſont venus à l'eſprit, ſuffira pour faire juger des autres. Il ſervira auſſi à nous juſtifier vis-à-vis de ceux qui nous ſoupçonneroient peut-être de faire le mal plus grand qu'il n'eſt.

(*a*) Quelques-uns penſent qu'on a fauſſement attribué ce livre à M. de Mirabeau.

Des gens de bien qui croyent fermement toutes les vérités de leur religion, qui ne liſent que des livres propres à les y affermir de plus en plus, qui ne converſent qu'avec des perſonnes convaincues comme eux des maximes de la foi, ont peine à ſe perſuader qu'il y ait tant d'impies qui la révoquent en doute & qui tâchent de la combattre. Le ſentiment de ces vertueux Chrétiens ne me ſurprend pas. Il eſt tout naturel qu'ils jugent des autres par eux-mêmes. Comme ils ne trouvent dans leur eſprit & dans leur cœur qu'une adhéſion parfaite aux myſteres & aux préceptes du Chriſtianiſme, il n'eſt pas étonnant qu'ils aiment à ſe perſuader que tout le monde penſe comme eux. La charité *leur met* ſur les yeux un bandeau qui leur cache les défauts de ceux de leurs concitoyens avec leſquels ils n'ont que des rapports fort indirects.

Nous ne pouvons que les féliciter de cet heureux aveuglement. Mais le deſir que nous aurions de les y laiſſer ne doit pas empêcher que nous ne tâchions de guérir un aveuglement tout contraire, & dans ceux qui ont perdu la foi, & dans ceux qui ſont en danger de la perdre. Or, un des moyens qui contribue davantage à la faire perdre à un grand nombre de François, c'eſt la rapidité avec laquelle les mauvais livres ſe répandent dans le royaume, & c'eſt ſur quoi doivent veiller les Magiſtrats qui ſont chargés de la manutention de la poliçe. Si par leur négligence, ils avoient laiſſé répandre dans le public des écrits contre la perſonne du ſouverain, ou contre le gouvernement, & qu'on en eût des preuves, la moindre peine qui pourroit leur arriver ſeroit la perte de leur charge; que n'ont-ils pas à craindre de la divine juſtice,

ſi, par leur faute, il ſe gliſſe dans un royaume chrétien des ouvrages qui attaquent Dieu & ſa religion?

Je dis *par leur faute*, car il peut bien ſe faire que, malgré les ſoins qu'ils ſe donnent à cet égard, l'avidité du gain rende quelques libraires & quelques colporteurs ingénieux à tromper leur vigilance. Les colporteurs, ſur-tout, ſont comme le véhicule qui fait couler le poiſon du libertinage & de l'incrédulité juſqu'aux extrémités du royaume. Pluſieurs d'entr'eux, vagabonds par état, n'ont d'autre Dieu que l'argent. Pourvu qu'ils faſſent du profit, tout moyen leur eſt égal; ils vendent de bons livres, parce que, comme ils diſent, il faut de l'aſſortiment; mais comme les mauvais ſont ceux qui ont plus de débit, ce ſont ceux dont ils ſe chargent plus volontiers. Ils ont deux catalogues de leurs livres; un des bons livres, & un autre des mauvais, qu'ils nomment les livres du fond de la male. Quand ils rencontrent un bon curé, un vertueux prêtre, une Dame qui leur paroît véritablement chrétienne, ils leur préſentent le premier catalogue; mais quand ils trouvent de jeunes libertins qui n'ont que du mépris pour les livres contenus dans celui-là, ils leur montrent le ſecond. Voilà le ſtratagême qu'ils emploient pour éviter les pourſuites qu'on pourroit faire contr'eux.

De tels hommes ſont des peſtes publiques; ils ſont plus dangereux à l'état & à la religion que les incendiaires & les empoiſonneurs. Le feu qu'allument les premiers, le venin que répandent les ſeconds, ne font périr que les corps; & les livres que débitent ces coureurs, tendent à perdre les ames. Soit que les procureurs fiſcaux des petits lieux où ils ſe tranſ-

portent ne ſoient pas toujours aſſez inſtruits du pouvoir que le roi leur donne à cet égard, ſoit que perſonne ne leur dénonce le délit de ces marchands de contrebande; ceux-ci vendent impunément tout ce qu'ils veulent, malgré l'édit du 16 avril 1757, où Louis XV menace des peines les plus rigoureuſes, & même de peine de mort, tous libraires, imprimeurs & colporteurs qui ſeront trouvés coupables de contraventions aux loix publiées dans le royaume ſur cet objet.

En eſſayant d'arracher des mains du public les mauvais livres, il faut tâcher de leur en ſubſtituer de bons. Graces à Dieu, on n'a pas d'embarras là-deſſus aujourd'hui. Le nombre des bons livres ſur la religion eſt ſi grand qu'on ne pourroit être embarraſſé que dans le choix. Ce choix dépend du plus ou du moins de facultés & de loiſir que peuvent avoir ceux qui voudroient ſe les procurer.

Tous ne ſont ni aſſez riches pour acheter de gros & nombreux volumes, ni aſſez maîtres de leur tems pour ſe livrer à cette lecture. Le plus grand nombre des gens du monde ſe contente de *quelques* abrégés qui leur ſuffiſent pour ſe mettre au fait de l'eſſentiel de la religion. Les premiers pourroient orner leur bibliotheque des quatre volumes d'Abadie, des cinq volumes de M. de la Chambre, des trois *in*-4°. de M. de Houtteville, des dix volumes *in*-12 de M. le François, des vingt volumes *in*-12 de M. l'abbé Gauchat. Les autres pourroient ſe contenter du Déiſme réfuté par lui-même, volume *in*-12, de M. l'abbé Bergier; des Penſées théologiques, volume *in*-12, de dom Jamain, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur; du Catéchiſme philoſophique, *ou* Recueil d'obſervations

propres à défendre la religion chrétienne contre ſes ennemis ; ouvrage utile à ceux qui cherchent à ſe garantir de la contagion de l'incrédulité moderne, & ſur-tout aux Eccléſiaſtiques chargés de conſerver le précieux dépôt de la foi ; par M. l'abbé Fléxier de Réval, *Paris*, Berton ; des Réponſes critiques à pluſieurs difficultés propoſées par les nouveaux incrédules, tirées des livres ſaints, par M. Bullet, de l'Académie de Beſançon, trois volumes *in*-12. chez le même.

Il y a pluſieurs autres excellents ouvrages dans ce genre-là, dont nous ne parlons point, parce qu'il eſt impoſſible de les nommer tous ; mais il en eſt un qui vient de paroître, & qui a juſtement mérité l'eſtime dont il jouit dans le public. C'eſt un ouvrage en cinq volumes *in*-12, qui a pour titre *les Egaremens de la raiſon*, ou *le Comte de Valmont*. L'auteur a pris ſoin d'y répandre un intérêt qui le fait lire avec autant de plaiſir que d'utilité.

RÉCAPITULATION

DE TOUT CE QUE NOUS AVONS DIT SUR LES PREUVES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Capitulum autem ſuper ea quæ dicuntur.
Tout ce que nous venons de dire ſe réduit à ceci.
S. Paulus ad Hebr. c. 8.

L'APÔTRE ſaint Paul, après avoir fait une longue énumération des auguſtes propriétés du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, en fait un abrégé, un précis, &, comme il s'exprime lui-même, une eſpece de récapitulation: *Capitulum ſuper ea quæ dicuntur.*

Suivons la même méthode, & après avoir fait un aſſez long expoſé des preuves de la Religion Chrétienne, faiſons-en un précis. Mettons l'enſemble de ces preuves ſous un ſeul point de vue. Leur réunion fera peut-être ſur les eſprits une impreſſion plus vive que celle que chacune auroit pu faire ſéparément. Les caracteres trop grands ſont difficiles à raſſembler. Quand ils ſont raccourcis, & qu'on les rapproche les uns des autres, on les ſaiſit plus aiſément, & ils frappent davantage.

C'eſt-là notre deſſein dans ce dernier Diſ-

cours, de vous faire une récapitulation de tous les Diſcours que vous avez entendus ſur l'importante matiere de la Religion Chrétienne : *Capitulum ſuper ea quæ dicuntur*, & démontrer combien ſont déraiſonnables ceux qui refuſant de s'y ſoumettre s'obſtinent dans l'irréligion. Avant de commencer, adreſſons-nous à la très-ſainte Vierge, & lui diſons avec l'Ange : *Ave Maria.*

NOUS l'avons dit dans le Diſcours Préliminaire, que l'étude des preuves de la religion peut être extrêmement utile à trois ſortes de perſonnes, aux incrédules, aux chancelans & aux vrais fideles; aux incrédules qui ne croyent rien; aux chancelans qui ne croyent qu'à demi; aux vrais fideles qui croyent de tout leur cœur. Si les uns & les autres veulent réfléchir ſérieuſement ſur ce que nous avons dit, j'eſpere qu'ils en retireront une grande utilité pour leur ſalut. Les premiers y verront l'abſurdité de leurs ſyſtêmes; les ſeconds y trouveront de quoi diſſiper leurs doutes; les troiſiémes s'y fortifieront de plus en plus dans leur croyance. Tout ce que nous avons dit ſur cet important objet peut ſe réduire aux cinq propoſitions ſuivantes; 1°. il y a un Dieu; 2°. s'il y a un Dieu, il y a une religion; 3°. s'il y a une religion, il n'y en a qu'une; 4°. s'il n'y a qu'une religion, c'eſt la Religion Chrétienne; 5°. ſi la Religion Chrétienne eſt la vraie Religion, l'Egliſe

Catholique eſt de toutes les ſociétés qui ſe diſent chrétiennes, la ſeule qui ſoit la vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt.

Il y a un Dieu.

Reprenons. Il y a un Dieu. C'eſt-là une vérité qu'on devroit plutôt ſuppoſer comme un premier principe, que d'eſſayer d'en établir la preuve. Mais s'il en eſt qui ont beſoin de preuve à cet égard, un coup d'œil ſur ce vaſte univers doit ſuffire pour leur en montrer la certitude. Un tableau ne s'eſt point fait ſans un peintre; une maiſon ne s'eſt point conſtruite ſans un architecte; un ouvrage de littérature ne s'eſt point compoſé ſans un écrivain; & ce grand monde ſe ſeroit fait tout ſeul? Non, mes freres, les cieux annoncent la gloire de Dieu, & le firmament eſt l'ouvrage de ſes mains.

Le langage que toutes les créatures nous tiennent n'eſt point un langage inconnu. Il eſt entendu de tous les peuples; & il n'en eſt aucun qui ne reconnoiſſe l'exiſtence d'un ſouverain Etre. Or, ce conſentement univerſel de toutes les nations ne peut être un effet du préjugé. Le préjugé favoriſe les paſſions, & l'exiſtence de Dieu les combat. Cette notion générale nous vient donc de Dieu qui l'a imprimée dans tous les cœurs.

En effet, chacun de nous n'a qu'à rentrer en ſoi-même pour y trouver un ſentiment intime de la divinité. L'idée de Dieu, l'eſpérance en Dieu,

la crainte de Dieu ſont comme innées avec nous. Ce cri qui nous échappe ſans réflexion dans les dangers inopinés : *Mon Dieu*, montre, ainſi que l'obſerve Tertullien, que notre ame eſt comme naturellement chrétienne : *Magnus Deus, hæc omnium vox eſt. O teſtimonium animæ naturaliter chriſtianæ.*

Auſſi ſaint Auguſtin enſeigne-t-il que perſonne ne nie qu'il y a un Dieu, ſi ce n'eſt celui qui a intérêt qu'il n'y en eût point : *Nemo negat Deum niſi cujus intereſt Deum non eſſe.* Vit-on jamais un homme qui eſt juſte, ſobre, chaſte, un homme qui eſt bon fils, bon époux, bon pere, bon ami, bon citoyen, nier l'exiſtence de Dieu ? Non ; cela ne s'eſt jamais vu, & ne ſe verra jamais. On ne voit cette exiſtence attaquée que par ceux qui ſont corrompus dans leurs mœurs. Ce qui montre que c'eſt leur cœur qui deſire qu'il n'y ait point de Dieu, mais que leur eſprit ne ſauroit jamais ſe convaincre de ſa non-exiſtence. Il y a donc un Dieu.

Mais, s'il y a un Dieu, il faut néceſſairement qu'il y ait une religion. Pourquoi ? c'eſt que Dieu étant infiniment ſage, il n'a pu nous créer que pour une fin digne de lui. Or, il n'y a point de fin digne de Dieu que Dieu. Il n'a donc pu nous créer que pour lui-même ; c'eſt-à-dire, pour le connoître, l'aimer & le ſervir. Mais connoître Dieu, aimer Dieu, ſervir Dieu, c'eſt-là l'eſſen-

Il y a une religion.

tiel de la religion. Donc, dès qu'il y a un Dieu, il faut néceſſairement qu'il y ait une religion.

Que ſeroit-ce qu'un Dieu qui après avoir jetté comme au haſard des millions de créatures raiſonnables ſur la terre, les abandonneroit à leur malheureux ſort, & ſeroit indifférent à tout ce qui les regarde? Un Dieu de cette eſpece ſeroit une chimere, & non pas un Dieu. Son indifférence envers ſa créature ne pourroit venir que de trois cauſes, ou de ce qu'il ne verroit pas ce qu'elles font, ou de ce qu'il ne voudroit ni récompenſer le bien, ni punir le mal qu'elles pourroient faire, ou de ce que le voyant & le voulant, *il ne* pourroit pas en venir à bout. Dans le premier cas, ce ſeroit un Dieu aveugle; dans le ſecond, ce ſeroit un Dieu injuſte; dans le troiſiéme, ce ſeroit un Dieu impuiſſant. Or, un Dieu aveugle, un Dieu injuſte, un Dieu impuiſſant ne ſeroit point un Dieu. Donc, encore une fois, l'*exiſtence* d'un Dieu ſuppoſe eſſentiellement l'exiſtence d'une religion.

Cela eſt ſi certain que le commun des Déiſtes convient avec nous de la néceſſité d'en admettre une. Mais la différence qui ſe trouve entr'eux & nous, c'eſt que nous admettons une religion révélée, & qu'ils ne veulent qu'une religion purement naturelle & fondée ſur les ſeules lumieres de la raiſon. La raiſon, diſent-ils, eſt un flambeau que Dieu nous a donné pour nous conduire

Sans

Sans doute, mes freres, & nous devons profiter de la lueur que ce flambeau nous préſente; mais ſi outre la foible lueur de ce flambeau, Dieu veut bien nous éclairer par des lumieres plus vives que nous offre une religion révélée, ne devons-nous pas l'en bénir, & ne ſeroit-ce pas ſe rendre coupable que de s'obſtiner à y fermer les yeux?

Il y a une religion révélée.

Or, c'eſt cette religion révélée qu'il faut examiner ici. Là-deſſus, trois propoſitions. La premiere : *Il peut y avoir une religion révélée.* La ſeconde, *il doit y avoir une religion révélée.* La troiſiéme, *il y a une religion révélée.* Je dis qu'*il peut y avoir une religion révélée*; elle ne répugne, ni du côté de Dieu, ni du côté de l'homme. Nous l'avons fait voir. Je dis enſuite, *il doit y avoir une religion révélée*, ſinon d'une néceſſité abſolue, au moins d'une néceſſité de convenance. Notre raiſon eſt bornée; il convenoit que la révélation vînt étendre ſes lumieres. Notre raiſon eſt foible; il convenoit que la révélation vînt fortifier ſes motifs. Notre raiſon eſt incertaine; il convenoit que la révélation vînt fixer ſes incertitudes. L'abus que les hommes ont fait de la raiſon pendant près de quatre mille ans montre bien ſon inſuffiſance pour nous conduire à Dieu. Auſſi ceux d'entre les payens qui ont paſſé pour les plus raiſonnables ont-ils deſiré que la divinité ſe montrât aux hommes d'une

maniere plus diſtincte qu'elle ne le faiſoit par la ſeule raiſon. Ce qu'ils ont deſiré, Dieu l'a fait; il a éclairé le genre humain par des lumieres plus vives, & c'eſt ma troiſiéme propoſition: *il y a une religion révélée.*

Tout le monde convient que quand Dieu parle aux hommes, ceux-ci doivent croire les vérités qu'il leur enſeigne, & obéir aux commandemens qu'il leur fait. Or, Dieu a parlé ſur le mont *Sinaï.* Sa parole eſt autoriſée par les miracles opérés dans l'Egypte, ſur les bords de la mer rouge, dans le déſert, & ſur la montagne, du haut de laquelle il s'eſt fait entendre. Le récit que Moïſe nous en a fait eſt de la plus grande authenticité; nous en avons apporté les preuves. Ce légiſlateur ſe ſeroit fait mépriſer par ſon peuple, ou plutôt, il l'auroit ſoulevé contre lui, s'il lui avoit cité, comme paſſés ſous ſes yeux, des événements dont il n'eût jamais été le témoin.

Cette révélation ébauchée, pour ainſi dire, ſur la montagne de *Sinaï*, a été perfectionnée ſur la montagne de *Sion.* Les prodiges opérés par Jeſus-Chriſt & par les apôtres, ont conſtaté cette publication de la loi nouvelle, comme ceux qu'avoit opérés Moïſe conſtaterent autrefois la publication de l'ancienne loi. Le récit qu'en font les évangéliſtes eſt auſſi authentique que celui du Pentateuque. Dieu a donc parlé aux hommes, d'abord par le miniſtere de Moïſe, & enſuite par

ſon propre fils. Qui vous empêche, Incrédules de vous ſoumettre au témoignage de l'un & de l'autre ?

Les myſteres, dites-vous; on veut que je croye ce que je ne puis comprendre. Voilà ce qui me révolte. Hé, mon cher frere, combien y a-t-il de choſes, dans l'ordre même de la nature, que vous croyez & que vous ne comprenez pas ? Vous ne ſauriez nous expliquer l'eſſence d'un grain de ſable, & vous voulez approfondir celle de la divinité. N'eſt-ce pas là le comble de la déraiſon ? L'autorité d'un Dieu qui parle n'eſt-elle pas ſuffiſante pour ſoumettre les lumieres de votre eſprit ? Cette voie d'autorité étoit la plus convenable à tous égards. Convenable à Dieu, parce qu'en le croyant ſur ſa parole, on fait hommage à ſa ſouveraine vérité; convenable aux hommes, parce qu'elle les exempte d'une diſcuſſion très-difficile pour tout le monde, & abſolument impoſſible aux trois quarts & demi du genre humain.

Au reſte, ces myſteres, qui ſurpaſſent la raiſon, ne la contrediſent pas. Dieu ne ſauroit être contraire à lui-même. La raiſon vient de lui, auſſi-bien que la foi; par conſéquent, la premiere ne ſauroit être oppoſée à la ſeconde. Auſſi l'apôtre veut-il que notre obéiſſance à la foi ſoit appuyée ſur la raiſon : *Rationabile obſequium veſtrum.* Elle eſt appuyée directement ſur l'autorité

d'un Dieu qui parle, ſans doute ; mais c'eſt la raiſon qui nous montre que Dieu a parlé. Conſéquemment, c'eſt la raiſon qui nous conduit à la foi ; c'eſt le raiſonnement qui nous mene à la religion.

Il n'y a qu'une religion.

Qu'on ne diſe pas que puiſqu'il y a tant de religions, on peut les prendre indifféremment, & ſe ſauver dans chacune d'elles ; c'eſt le ſyſtême des tolérans. Rien n'eſt plus contraire à la vraie religion que cette indifférence. En effet, admettre toutes les religions, c'eſt n'en admettre aucune. Pourquoi ? parce que s'il n'y a qu'un Dieu, *il ne* peut y avoir qu'une ſeule Religion. La vérité étant une, il eſt impoſſible qu'elle ſe trouve dans deux religions qui ſe combattent. Si la Religion Chrétienne eſt la véritable, toutes les autres ſont fauſſes. Auſſi cette religion ſainte eſt-elle eſſentiellement intolérante. Et cette intolérance fait ſa gloire en montrant qu'elle eſt l'ouvrage *du vrai* Dieu.

Jeſus-Chriſt a été intolérant ; les apôtres ont été intolérans ; les ſaints peres ont été intolérans ; les conciles ont été intolérans. S'ils ne l'avoient pas été, ce ſeroit une preuve de la fauſſeté du chriſtianiſme ; cela montreroit qu'il n'y a rien de fixe dans cette religion ; car il n'eſt pas poſſible que Jeſus-Chriſt ſoit le vrai Meſſie, comme le diſent les Chrétiens, & qu'il ne le ſoit pas, comme ſoutiennent les Juifs ; il n'eſt pas poſſible qu'il

ſoit le fils de Dieu, comme le diſent les Chrétiens, & qu'il ne ſoit qu'un pur homme, comme le ſoutiennent les Mahométans; il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait qu'un ſeul Dieu, comme le diſent les Chrétiens, & qu'il y en ait pluſieurs, comme le ſoutiennent les Idolâtres. Ce que nous diſons de la Religion Chrétienne en général, on doit le dire de l'Egliſe Catholique en particulier. Si la vérité ſe trouve dans la doctrine catholique; il faut néceſſairement que la fauſſeté ſoit le partage de celle des Hérétiques, puiſqu'elle lui eſt contradictoire.

Concluons de tout ceci qu'il n'y a qu'une ſeule religion. Mais quelle eſt-elle cette religion, à laquelle il faut s'attacher, à l'excluſion de toute autre? Ah, mes freres, c'eſt la Religion Chrétienne. Les auguſtes caracteres qui la diſtinguent de toutes les autres, montrent évidemment qu'elle eſt l'ouvrage du vrai Dieu. Les prophéties qui l'ont annoncée, les miracles qui l'ont confirmée, les progrès qui l'ont accompagnée, ne peuvent venir que de Dieu ſeul.

La Religion Chrétienne eſt la véritable.

Une religion dont l'auteur a été prédit par des hommes inſpirés dont les uns vivoient pluſieurs ſiecles, & quelques-uns plus de quinze cents ans avant ſa naiſſance, eſt évidemment l'ouvrage de Dieu. Or, telle eſt la Religion Chrétienne. Son auteur a été annoncé pluſieurs ſiecles avant que de naître, par des prophéties qui deſcendent dans

le plus grand détail de ce qui regarde ſon origine & ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort, ſes ignominies & ſes triomphes. Deux prophetes, ſurtout, David & Iſaïe, expliquent les circonſtances de ſa paſſion d'une maniere ſi préciſe que ſi l'on ne ſavoit pas qu'ils parloient de la ſorte pluſieurs ſiecles avant l'événement, on les prendroit plutôt pour des évangéliſtes & des contemporains de Jeſus-Chriſt, que pour des hommes inſpirés qui prédiſent l'avenir.

Une religion dont l'auteur a confirmé ſa doctrine par des miracles innombrables, eſt évidemment l'ouvrage de Dieu. C'eſt encore là un des caracteres de la Religion Chrétienne. Jeſus-Chriſt a prouvé la divinité de ſa miſſion par des prodiges en tout genre. A Cana, il a changé l'eau en vin. Dans le déſert, avec cinq pains il a nourri cinq mille hommes. A Tibériade, il a marché ſur les eaux, & y a fait marcher un de ſes diſciples. Il a rendu la vue aux aveugles, l'ouie aux ſourds, la parole aux muets. Il a guéri des lépreux, délivré des démoniaques, reſſuſcité des morts. Enfin, par un miracle qui a été le couronnement de tous les autres, il s'eſt reſſuſcité lui-même, après avoir été trois jours dans le tombeau. Il donna à ſes apôtres le pouvoir de faire des miracles ſemblables aux ſiens. Ce même pouvoir fut communiqué à leurs ſucceſſeurs; & pendant près de trois cents ans, ces œuvres

prodigieuſes accompagnerent la prédication de l'Evangile. Nous avons examiné le récit qui nous en eſt fait ; & nous l'avons trouvé de la plus grande certitude. Tout cela n'eſt-il pas marqué au coin des œuvres de Dieu.

Une religion qui a fait en fort peu de tems les progrès les plus rapides, par des moyens qui n'avoient aucune proportion avec ces progrès, & malgré les obſtacles inſurmontables qui ſembloient devoir s'y oppoſer, eſt évidemment l'ouvrage de Dieu. C'eſt ce qui s'eſt vu dans l'établiſſement de la Religion Chrétienne. Douze hommes de la lie du peuple, gens pauvres, groſſiers, ignorans, gens ſans ſcience, ſans richeſſes, ſans crédit, ſans protection, ſe partagent l'univers, pour y établir le Chriſtianiſme. On s'oppoſe de toutes parts à leur deſſein. Les empereurs s'y oppoſent par leurs édits ; les magiſtrats par leurs arrêts ; les orateurs par leurs harangues ; les faux prêtres par leurs calomnies. On les attaque, on les arrête, on les empriſonne, on les met à mort ; on pourſuit de même ceux qui embraſſent leur doctrine ; on en fait mourir des millions.

Malgré cela leur doctrine ſe répand de proche en proche, & ſe propage à un point qu'au bout de vingt-cinq ans elle eſt connue, reçue, ſoutenue par des hommes de tous les pays. A ces traits peut-on méconnoître l'œuvre de Dieu ? Non, mes freres ; & il faut avouer que de ſembla-

bles caracteres ne peuvent convenir qu'à une œuvre toute divine. Il faut dire ici d'après un pieux docteur, Seigneur, ſi je me trompe en profeſſant le Chriſtianiſme, c'eſt vous qui m'avez trompé ; *Domine, ſi error eſt, à te decepti ſumus.*

Mais outre ces preuves poſitives de nôtre religion, il en eſt une autre qui, pour être négative, n'en eſt pas moins convaincante : la voici. Il faut néceſſairement qu'il y ait dans le monde une religion véritable ; nous l'avons montré. Or, il n'y en a que quatre : le Chriſtianiſme, le Paganiſme, le Mahométiſme & le Judaïſme. *Si* donc les trois autres ſont eſſentiellement fauſſes, il s'enſuit que la premiere eſt la ſeule véritable. Examinons les trois dernieres ſéparément.

Le Paganiſme n'eſt pas la vraie religion. Les Incrédules que nous combattons ici, conviennent qu'il n'y a rien de ſi extravagant que d'adorer du bois & du métal. Diviniſer des êtres de cette eſpece, c'eſt dégrader la divinité, c'eſt déshonorer le genre humain, c'eſt renoncer au ſens commun.

Le Mahométiſme eſt-il la vraie religion ? on y admet, il eſt vrai, l'exiſtence d'un Dieu, mais quel Dieu que celui qu'adorent les Mahométans ; un Dieu aveugle qui ſe conduit par une fatalité inévitable (car le fataliſme eſt le dogme le plus communément reçu chez les Turcs) ; un Dieu qui ne promet à ceux qui le ſervent que des ré-

compenſes groſſieres, & indignes de l'humanité; un Dieu qui a autoriſé les invaſions d'un ſcélérat qui ſe faiſoit gloire de ſes crimes; un Dieu enfin qui a approuvé une doctrine qui eſt un tiſſu de contradictions & d'extravagances. Voilà le Dieu qu'on adore dans la religion Mahométane.

D'ailleurs, une religion de ſang & de carnage, qu'on n'a fait recevoir qu'en paſſant au fil de l'épée ceux qui ne la recevoient pas, peut-elle être la religion du vrai Dieu?

Le Judaïſme, il eſt vrai, fut autrefois, la vraie religion. Mais Dieu ne l'avoit établi que pour un tems, & avoit prédit l'époque de ſa deſtruction. Cette époque devoit être la mort du Meſſie. *Le Chriſt ſera mis à mort*, dit Dieu lui-même par l'organe de Daniel, *& le peuple qui le reniera ceſſera d'être ſon peuple.* Je le pourſuivrai ce peuple, & je le regarderai comme mon ennemi. Sans être détruit, il ſera diſſipé parmi les nations. Il y ſera ſans roi, ſans loi, ſans prêtres, ſans autel, ſans ſacrifice. Or, il ne faut que jetter un coup d'œil ſur l'état où ſont actuellement les Juifs pour voir l'accompliſſement littéral de cette prédiction. Le Judaïſme n'eſt donc plus la religion du vrai Dieu.

Reprenons maintenant le raiſonnement que nous faiſions tout à l'heure. Il faut néceſſairement qu'il y ait dans le monde une religion véritable. Or, des quatre religions qui ſont dans

le monde ; ſavoir, le Chriſtianiſme, le Paganiſme, le Mahométiſme & le Judaïſme, les trois dernieres ſont évidemment fauſſes. Il faut donc conſéquemment que la religion de Jeſus-Chriſt ſoit la ſeule à laquelle convienne l'auguſte titre de véritable religion.

Et qu'on ne diſe pas qu'il reſte encore la religion naturelle, appuyée ſur la raiſon ſeule ; car nous avons montré fort au long l'inſuffiſance de la raiſon pour nous conduire à Dieu. Nous avons montré de plus que quand un Dieu parle, on doit ſe ſoumettre à ſa parole, & *enfin*, nous avons montré que Dieu a parlé, d'abord par Moïſe, enſuite par Jeſus-Chriſt. C'eſt donc à la religion de Jeſus-Chriſt qu'il faut s'attacher, ſi l'on veut obéir à Dieu & ſe ſauver.

L'Egliſe Romaine eſt la ſeule qui ſoit la vraie Egliſe.

Mais, dira-t-on, cette religion de Jeſus-Chriſt, à laquelle ſeule vous voulez que je m'attache, eſt diviſée en autant de parties qu'il y a de différentes ſociétés qui la compoſent. Ceux que vous appellez des hérétiques ſe diſent de vrais Chrétiens. Cependant, ou ils ne le ſont pas, ou vous ne l'êtes pas vous-mêmes, puiſque vous vous contrediſez les uns les autres. Auxquels d'eux ou de vous faudra-t-il que je me réuniſſe ? Embarraſſé d'abord dans le choix d'une religion, je me détermine à la Religion Chrétienne. Mais en m'y déterminant, je me retrouve dans le même embarras. Car à laquelle de tant de ſociétés dif-

férentes donnerai-je la préférence? Ne riſquerai-je pas de prendre la fauſſe pour la véritable?

Mes freres, cette difficulté n'en ſera point une pour quiconque examinera ſérieuſement les prérogatives qui diſtinguent la vraie égliſe de toutes celles qui ne le ſont pas. Comme la vraie religion a des caracteres de divinité qui ſervent à la diſtinguer de toutes les autres; la véritable Egliſe a des notes qui la diſcernent de toutes les ſociétés qui ſe diſent chrétiennes, & qui n'en ont que le nom, ſans en avoir la réalité, comme le dit ſaint Patien : *Hæretici non ſunt vero nomine chriſtiani.*

Notes de la vraie Egliſe.

La vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt doit être une, ſainte, univerſelle & apoſtolique. Nous en avons montré les raiſons, & nos adverſaires, au moins les Proteſtants, en conviennent. Or, il n'y a que l'Egliſe Romaine à qui ces quatre notes puiſſent appartenir. Elle eſt une dans ſa doctrine, dans ſes ſacrements, dans ſes paſteurs; elle eſt ſainte dans ſon chef, qui eſt Jeſus-Chriſt, dans ſes fondements qui ſont les apôtres, dans ſes témoins qui ſont les martyrs, dans pluſieurs de ſes membres, qui ſont les ſaints de tous les ſiecles, de tous les pays, de toutes les conditions. Elle eſt univerſelle; elle a l'univerſalité des tems, puiſqu'elle a toujours ſubſiſté depuis Jeſus-Chriſt; elle a l'univerſalité des lieux, puiſqu'elle eſt répandue dans tous les pays du monde. Enfin, elle eſt

apoſtolique; & de Pie VI, qui la gouverne aujourd'hui, on peut remonter, par une ſucceſſion non interrompue, juſqu'à ſaint Pierre que Jeſus-Chriſt en a établi ſous lui le premier chef.

Or, les ſociétés hérétiques, & en particulier celle des Proteſtants, n'ont aucune de ces notes; nous l'avons montré dans le plus grand détail. Donc, entre l'Egliſe Romaine & celle des Proteſtants, il ne peut y avoir le moindre embarras à ſe décider, pour ſavoir laquelle des deux eſt la véritable Egliſe.

Ce que nous diſons des héréſies peut ſe dire également des ſchiſmes. On pourroit admettre toutes les vérités enſeignées par l'Egliſe, & cependant être chaſſé de ſon ſein; parce que pour en être exclus, il ſuffit qu'on ſe ſépare du centre commun de l'unité. Les Schiſmatiques ſont un corps acéphale; ils n'ont aucun chef *légitime*; par conſéquent ils ne peuvent être membres d'une Egliſe à qui Jeſus-Chriſt en a donné un. *Vous êtes Pierre*, dit ce divin Sauveur au chef de ſes apôtres, *& ſur cette pierre j'établirai mon égliſe.* Voilà le fondement de l'unité hiérarchique.

Propriétés de la vraie Egliſe.

Et c'eſt auſſi le fondement de la perpétuité, de la viſibilité, de l'infaillibilité de l'égliſe. L'égliſe eſt perpétuelle; elle a ſubſiſté depuis Jeſus-Chriſt, & ſubſiſtera juſqu'à la fin du monde; elle eſt viſible; une bergerie, compoſée de paſteurs

& de brebis, doit néceſſairement l'être; les paſteurs doivent voir les brebis pour les conduire; les brebis doivent voir les paſteurs pour les ſuivre. Elle eſt infaillible; elle ne peut ſe tromper en nous enſeignant; nous ne pouvons nous tromper en l'écoutant; ſi cela n'étoit pas, les portes de l'enfer prévaudroient contr'elle; & Jeſus-Chriſt nous aſſure que cela n'arrivera jamais; que ſes paſteurs ſoient réunis en conciles, ou qu'ils ſoient aſſis chacun dans leur ſiege, elle jouit toujours du privilege de l'infaillibilité. En effet, Jeſus-Chriſt a promis d'être avec elle tous les jours: *Omnibus diebus.* Or, elle n'eſt pas & ne peut pas être tous les jours aſſemblée en concile. La promeſſe eſt donc indépendante de cette circonſtance. Comme pour ſe ſauver, il faut croire les vérités que Dieu enſeigne, obſerver les préceptes qu'il impoſe, & le ſervir de la maniere qu'il l'exige; il faut conſéquemment que l'égliſe ſoit infaillible dans le dogme, dans la morale, & dans le culte. Sans cela, elle ne ſuffiroit pas pour nous conduire efficacement à Dieu. Auſſi l'eſt-elle en ces trois manieres.

Voilà, Chrétiens, ce que nous avions à dire contre les ennemis de la religion, Athées, Déiſtes, Tolérants, Payens, Mahométants, Juifs, Hérétiques, Schiſmatiques. Mais cette religion ſainte a encore d'autres ennemis, d'autant plus dangereux qu'ils eſſayent de la ſapper par ſes fon- Matérialiſtes.

dements ; ce ſont les Matérialiſtes. En effet, ſi notre ame n'eſt que matiere, il n'y a plus ni égliſe, ni religion ; il n'y a plus ni culte à pratiquer, ni ſalut à eſpérer, ni enfer à craindre, ni paradis à attendre ; en un mot, la religion n'eſt qu'un fantôme, & l'égliſe qu'une chimere. Faut-il que nous ſoyons réduits à prouver à des hommes raiſonnables que leur ame eſt différente d'un bloc de marbre ? Il en eſt cependant aujourd'hui qui donnent dans cette extravagance. Plus d'un ouvrage répandu dans le public en eſt la preuve, & nommément le livre de l'Eſprit & celui du Syſtême de la Nature.

Audacieux écrivains, comment oſez-vous embraſſer une opinion ſi monſtrueuſe, & ſur-tout, comment oſez-vous la publier ? Comment pouvez-vous employer toutes les forces de votre eſprit à prouver que tout eſt matiere ? Ne voyez-vous pas qu'en parlant de la ſorte, vous *militez* contre vous-mêmes, & que les ingénieuſes raiſons que vous alléguez montrent qu'il y a dans vous quelque choſe de plus que des organes corporels & des ſenſations phyſiques ? Oui, mes freres, notre ame jouit inconteſtablement des trois prérogatives que les Matérialiſtes lui diſputent.

Elle eſt *ſpirituelle ;* c'eſt-à-dire, une ſubſtance ſimple & incapable de diviſion. On ne dira jamais la moitié d'une ame, le tiers d'une pen-

ſée, le quart d'un raiſonnement, comme on dit la moitié, le tiers, le quart d'un corps quelconque. Le corps eſt ſuſceptible de diverſes figures. Celui-ci eſt quarré, celui-là eſt rond; l'un eſt triangulaire, l'autre eſt octogone. A-t-on jamais attribué aucune de ces modifications à la penſée ou à l'ame?

Non-ſeulement l'ame eſt ſpirituelle, mais elle eſt *libre;* en effet, ſans liberté, plus de bien, ni de mal moral, plus de vice ni de vertu, plus de récompenſe ni de punition. S'il n'y a point de liberté dans l'homme, les magiſtrats ont grand tort d'envoyer un homme à l'échafaud; il eſt malheureux, il n'eſt point coupable; ils peuvent le plaindre; ils ne doivent pas le punir. Punit-on une pierre qui en tombant a écraſé un homme? Punit-on un phrénétique qui dans ſon accès en a aſſommé un autre?

Si l'ame eſt libre, elle eſt *immortelle* de ſa nature; elle n'eſt point, comme le corps, compoſée de parties qui puiſſent ſe ſéparer les unes des autres. Subſtance ſimple, elle eſt inacceſſible à la corruption; tirée du néant par la force du bras de Dieu, elle ne peut y rentrer que par l'ordre de Dieu même, & ce Dieu a promis qu'elle n'y rentreroit jamais : *Creavit hominem inexterminabilem.* Sap. 2, v. 23.

De plus, s'il y a un Dieu, il doit être juſte; mais s'il eſt juſte, notre ame eſt immor-

telle. Pourquoi ? parce qu'un Dieu juſte doit punir le vice & récompenſer la vertu. Or, il y a dans ce monde des vices qui ne ſont jamais punis, auſſi-bien que des vertus qui ne ſont jamais récompenſées. Il faut donc néceſſairement qu'il y ait un autre monde où ils doivent l'être. Nous ne faiſons, comme vous le voyez, mes freres, qu'indiquer généralement nos preuves ; nous les avons détaillées ailleurs. Ne nous répétons pas, & terminons ici ce qui regarde les Matérialiſtes.

Anti-prêtres. La Religion Chrétienne a-t-elle encore d'autres ennemis ? Oui, mes freres, & ce ſont ceux auxquels nous avons donné le nom d'*Anti-Prêtres* ; ou plutôt, ce nom eſt moins celui de quelques ennemis particuliers de la religion, qu'un nom qui peut convenir à tous ceux dont nous avons parlé dans le cours de nos Conférences. En effet, tous ceux qui attaquent cette religion doivent naturellement être les ennemis de ceux qui la défendent. Dès-là qu'ils ſont anti-chrétiens, ils doivent conſéquemment être anti-prêtres.

On ne doit donc pas être ſurpris de ce que dans un ſiecle où la religion eſt ſi violemment attaquée, on attaque par contre-coup ceux qui en ſont les miniſtres ; ou plutôt, on ne porte des coups contre ceux-ci qu'afin qu'ils retombent à plomb ſur celle-là. C'eſt ce qu'on ſe propoſe dans ces ouvrages publics, où ſous les titres orientaux de *grand-muphti*,

grand-muphti, de *faquirs*, d'*imans*, de *derviches*, on ridiculiſe le pape, on calomnie les évêques, on mépriſe les prêtres, on inſulte aux religieux; tout ce qui tient à un culte qu'on abhorre devient un objet d'horreur; & l'on inventera plutôt des faits qui n'eurent jamais d'exiſtence, que de manquer à jetter ſur la conduite des miniſtres de la religion le vernis le plus odieux.

Ah, mes freres, ce qui nous afflige en tout cela, ce n'eſt point le mépris qu'ils font de nos perſonnes. Nous leur dirions volontiers là-deſſus ce que diſoit ſaint Paul, que nous nous mettons aſſez peu en peine du jugement qu'ils portent de nous: *Mihi autem pro minimo eſt ut à vobis judicer.* Mais c'eſt qu'en mépriſant ceux qui, à certains égards, leur tiennent la place de Dieu, leur mépris eſt cenſé ſe tourner contre Dieu même. Les ſouverains regardent comme faites à leurs perſonnes les inſultes que l'on fait aux ambaſſadeurs qui les repréſentent. Dieu n'eſt pas moins jaloux de ſes droits que les rois ne le ſont des leurs. Et comme ſaint Paul nous apprend que les miniſtres de la religion ſont les ambaſſadeurs de Jeſus-Chriſt, on ne peut douter qu'il ne regarde comme faits à ſa perſonne les traitements qu'on peut leur faire.

Nous avons parlé juſqu'ici contre les Incrédules. Terminons cette importante matiere en diſant un mot des ſources de l'incrédulité, des ſui- Incrédules en général.

tes qu'elle entraîne après ſoi, & des remedes qu'on peut employer, ou pour guérir ceux qui ſont attaqués de ce mal, ou pour en préſerver ceux qui n'en ont encore reçu aucune atteinte, mais qui ſeroient en danger d'en recevoir.

Une des principales ſources de l'incrédulité, c'eſt la dépravation du cœur. Ce ſont preſque toujours les noires vapeurs qui s'élevent de ce fond corrompu qui forment le nuage qui obſcurcit les lumieres de l'eſprit. Celui-ci ſeroit preſque toujours libre de ſes préjugés, ſi celui-là n'étoit pas l'eſclave de ſes paſſions. Je dis preſque toujours; car il peut y avoir quelques incrédules qui ne *le* ſont que par orgueil. L'attachement opiniâtre à leurs propres idées retient ceux-ci, & la honte de ſe dédire de ce qu'ils avoient avancé d'abord, les empêche de reconnoître la vérité qu'ils entrevoyent. Une autre ſource encore bien commune de cette maladie épidémique, c'eſt la lecture des mauvais livres. La démangeaiſon de tout lire fait qu'on dévore ce qui paroît de nouveau dans ce genre, & comme on n'a pas toujours aſſez de lumieres pour appercevoir le faux des raiſonnements captieux qu'on rencontre dans ces ſortes d'ouvrages, on donne dans le piege & l'on y eſt pris.

Les ſuites aſſez ordinaires de l'incrédulité ſont d'augmenter le nombre des crimes qui y ont donné lieu. On commence par devenir coupable; le deſir de l'impunité fait qu'on tâche de ſe perſuader

qu'on y parviendra. On doute de l'exiſtence d'une autre vie, ou du moins on s'efforce d'en douter; quand dans un chemin auſſi gliſſant on a fait une fois ce premier faux pas, on tombe juſqu'au fond du précipice, & l'on donne dans des excès dont on ne ſe fut jamais cru capable.

Un excellent remede pour les Incrédules ſeroit de faire de ſérieuſes réflexions ſur leur incrédulité. La plûpart des Incrédules ne réfléchiſſent pas. La Religion Chrétienne eſt ſi belle & ſi évidemment divine que, s'ils vouloient en approfondir les preuves, ils en appercevroient la vérité; s'ils conſidéroient qu'on ne court aucun riſque en ſuivant cette religion, & qu'on en court infiniment en s'y refuſant, ils l'embraſſeroient bientôt. S'ils prioient cet Etre ſuprême, dont la plûpart d'entr'eux reconnoiſſent l'exiſtence, de venir à leur aide, il les ſecourroit, & diſſiperoit leurs ténebres. Ce Dieu de miſéricorde ſe laiſſe trouver à ceux qui le cherchent dans la ſincérité de leurs cœurs.

Les vrais fideles doivent prier auſſi; ils doivent prier pour les Incrédules, afin que Dieu les tire de leur aveuglement; ils doivent prier pour le royaume, afin que l'irréligion n'y prenne pas le deſſus; ils doivent prier pour eux-mêmes, afin que Dieu fortifie leur foi, & qu'il ne permette pas qu'ils perdent ce précieux tréſor qu'ils ont le bonheur de poſſéder.

Concluons de tout ce que nous venons de dire en abrégé dans cette derniere Conférence, & de tout ce que nous avons dit plus en détail dans le corps de l'ouvrage, que les Athées, les Déiſtes & les Tolérants; les Payens, les Mahométants & les Juifs; les Hérétiques, les Schiſmatiques & les Matérialiſtes; enfin les Anti-Prêtres ſont les ennemis de la religion de Jeſus-Chriſt. Les uns attaquent les vérités qu'elle enſeigne; les autres déſobéiſſent aux préceptes qu'elle impoſe; tous la combattent & font leurs efforts pour la détruire. C'eſt à nous, miniſtres de cette religion ſainte, à faire les nôtres pour la défendre: plus l'impiété gagne de terrein parmi nous, plus nous devons tâcher d'en arrêter les progrès. C'eſt-là ce que nous nous ſommes propoſés dans le cours de nos Conférences; puiſſent-elles être utiles & aux ennemis de la religion en les engageant à ceſſer de l'être, & aux vrais fideles, en les portant à continuer de croire toutes les vérités qu'elle enſeigne, & d'obſerver tous les préceptes qu'elle impoſe, afin que les uns & les autres parviennent au ſéjour de la gloire où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Ainſi ſoit-il.

PRIERE

A JESUS-CHRIST.

DIVIN Jeſus, adorable Sauveur, qui nous apprenez dans vos écritures que vous êtes le premier & le dernier; c'eſt-à-dire, le commencement & la fin de toutes choſes : *Ego primus & noviſſimus : principium & finis;* c'eſt par vous que nous avons commencé ce petit ouvrage; c'eſt par vous que nous le finiſſons. Nous vous l'offrons derechef, comme nous l'avons fait en le commençant, & nous le mettons à vos pieds pour vous ſupplier de vouloir bien l'honorer d'un de vos regards, & d'y répandre vos bénédictions. S'il contient quelque choſe de bon, c'eſt vous, ô mon Dieu, qui l'y avez mis. Je vous en rends des milliers d'actions de graces. Mais les défauts qui s'y trouvent ſont mon propre ouvrage. Pardonnez-les-moi, Seigneur, en faveur du deſir que j'ai eu d'y procurer votre plus grande gloire. *Apoc. 22; v. 13.*

Si j'y attaque vos ennemis, ce n'eſt pas que je les haïſſe, ou ſi je les hais, ce n'eſt que de la haine que David avoit contre les pécheurs : *Odio perfecto oderam illos.* Or, il haïſſoit leurs péchés, & aimoit leurs perſonnes. Je hais les

erreurs de ceux qui combattent votre religion, & c'eſt par ce motif que je tâche ici de les réfuter; mais je ne les hais pas eux-mêmes. Comment pourrois-je haïr des ames pour chacune deſquelles vous avez répandu juſqu'à la derniere goutte de votre ſang?

C'eſt par ce ſang précieux que je vous conjure, aimable rédempteur du genre humain, de leur ouvrir les yeux ſur le danger qu'ils courent de ſe perdre, en ſe réuniſſant, comme ils font, contre le Seigneur & contre ſon Chriſt : *Convenerunt in unum adversùs Dominum & adversùs Chriſtum ejus.* Ils vous reconnoîtront un jour, divin Meſſie, ſoit volontairement dans ce monde, en rétractant leurs faux dogmes, ſoit malgré eux dans l'autre, où le Pere éternel accomplira la promeſſe qu'il vous a faite, de vous ſoumettre un jour vos ennemis, & de les faire devenir l'eſcabeau de vos pieds : *Donec ponam inimicos tuos ſcabellum pedum tuorum.*

On verra sûrement s'exécuter cette promeſſe à l'égard de ceux qui ſont morts ennemis du Chriſtianiſme. Au grand jour de vos vengeances, ils vous verront, Seigneur, au milieu de votre gloire, & ils reconnoîtront dans votre perſonne celui que leur langue & leur plume a tâché de bleſſer des traits les plus perçants : *Videbunt in quem transfixerunt.* Mais ceux dont nous parlons ici ſont encore du nombre des vi-

vants, & ſont, par conſéquent, capables de rentrer en grace avec vous. C'eſt pour eſſayer de leur procurer cette faveur que j'ai compoſé ce petit ouvrage.

Béniſſez-le, Seigneur, & faites que ceux d'entre les Incrédules auxquels il parviendra, ſoit par la lecture, ſoit par la prédication, y trouvent des motifs qui les engagent à ſe convertir. Vengez-vous, ô mon Dieu, des traits de malignité qu'ils ont lancés contre vous, en lançant ſur eux les traits de votre infinie miſéricorde. Dieu tout-puiſſant, éclairez-les des rayons de votre divine lumiere, & que ces rayons ſoient comme autant de flêches aigues qui, perçant le cœur de vos ennemis, les déterminent à vous reconnoître pour leur roi : *Sagittæ potentis acutæ in corda inimicorum regis.*

Que ſi, malheureuſement pour eux, l'aveuglement de leur eſprit vous oblige de les abandonner à la perverſité de leur cœur, du moins, Seigneur, ne permettez pas qu'ils réuſſiſſent à ſe faire des proſélytes ; & préſervez les vrais fideles du danger de leur ſéduction.

Conſervez la foi dans un royaume qui vous appartient depuis tant de ſiecles. Nous l'eſpérons, ô mon Dieu, de vos anciennes bontés ſur la France, & de la protection ſpéciale de votre ſainte mere. Pluſieurs de nos monarques ont mis ſolemnellement leur état & leurs ſujets entre ſes

mains pour vous être offerts. Souvenez-vous de cette offrande, & du crédit de l'auguſte vierge ſous la protection de laquelle elle vous a été faite. Par ſa puiſſante entremiſe un grand nombre d'héréſies ont été détruites en différents lieux du monde chrétien (*a*). C'eſt par ſon crédit que nous eſpérons obtenir que vous arrêterez les progrès de l'incrédulité dans la France.

Vous répandez tous les jours de nouvelles lumieres ſur pluſieurs habitants de la Chine & du Tonquin. Continuez à leur en faire part; mais ne nous en privez pas. Vous êtes riche en *miſéricorde* envers tous ceux qui vous invoquent. Nous vous invoquons de tout notre cœur, en vous diſant, avec deux de vos anciens diſciples : *Mane nobiſcum, Domine, quoniam adveſperaſcit.*

Hélas ! les ténebres qui commencent à ſe répandre ſur la ſurface du royaume, & qui *nous* mettent déja dans une eſpece de crépuſcule, ſemblent nous menacer d'une nuit prochaine. O divin ſoleil, reſtez au milieu de nous : *Mane nobiſcum, Domine.* Que ſi vous avez deſſein de verſer vos bénignes influences ſur un autre hémiſphere, nous ne les lui envions pas; mais nous vous conjurons que ce ne ſoit point en

(*a*) *Gaude, Maria virgo. Cunctas hæreſes ſola interemiſti in univerſo mundo.* L'Egliſe dans le petit office de la ſainte Vierge.

abandonnant celui-ci. Aimable Jeſus, auteur & conſommateur de notre foi, faites que nous ne perdions jamais ce précieux tréſor, & que nous le conſervions juſqu'au dernier ſoupir. Ainſi ſoit-il.

FIN.

TABLE
DES CONFÉRENCES
Contenues dans ce Volume.

OFFRANDE de l'Ouvrage au Verbe incarné, *pag.* v

AVERTISSEMENT aux Lecteurs, vij

DISCOURS PRÉLIMINAIRE : *Utilité des Conférences ſur la Religion*, 1

CONFÉRENCE Ire, contre les Athées : *L'exiſtence de Dieu*, 25

CONFÉRENCE II, contre les Déiſtes : *Inſuffiſance de la religion naturelle*, 53

CONFÉRENCE III, contre les Déiſtes : *Exiſtence d'une religion révélée*, 85

CONFÉRENCE IV, contre les Partiſans de la Tolérance religieuſe : *Il n'y a qu'une ſeule religion*, 113

CONFÉRENCE V, contre les Juifs : *L'accompliſſement des prophéties, dans la perſonne de Jeſus-Chriſt*, 143

CONFÉRENCE VI, contre les Juifs : *Les Juifs ont toujours été, & ſont encore inexcuſables*, 174

CONFÉRENCE VII, contre les Payens : *Les miracles prouvent la divinité du Chriſtianiſme*, 204

CONFÉRENCE VIII, contre les Juifs & les Payens: *Les progrès de la religion chrétienne*, 238

CONFÉRENCE IX, contre les Payens : *Fauſſeté des oracles & des preſtiges du paganiſme*, 271

CONFÉRENCE X, contre les Mahométans : *Différence eſſentielle entre le Chriſtianiſme & le Mahométiſme*, 302

CONFÉRENCE XI, contre les Hérétiques : *Unité de l'Egliſe Romaine*, 329

CONFÉRENCE XII, contre les Hérétiques : *Sainteté, catholicité, apoſtolicité de l'Egliſe*, 358

CONFÉRENCE XIII, contre les Schiſmatiques : *La viſibilité & la perpétuité de l'Egliſe*, 408

CONFÉRENCE XIV, contre les Hérétiques & les Schiſmatiques : *Continuation du même ſujet, infaillibilité de l'Egliſe*, 434

CONFÉRENCE XV, contre les Matérialiſtes : *Spiritualité, liberté, immortalité de notre ame*, 468

CONFÉRENCE XVI, contre les Anti-Prêtres : *Devoir des Chrétiens à l'égard des prêtres*, 506

CONFÉRENCE XVII, contre les Incrédules en général, 544

RÉCAPITULATION de tout ce que nous avons dit ſur les preuves de la religion chrétienne dans ces Conférences, 588

PRIERE à Jeſus-Chriſt, 613

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Conférences* ou *Diſcours ſur la Religion*, par M. Beurier, prêtre de la congrégation des Eudiſtes. Cet ouvrage m'a paru rendre d'une maniere ſenſible les principales preuves ſur leſquelles ſont appuyées les vérités fondamentales de notre ſainte Religion ; on ne peut qu'applaudir au zele de l'auteur, qui ne s'eſt propoſé que d'être utile aux fideles, & même à ceux qui ſont chargés de les prémunir contre les dangers de la ſéduction. A Paris, ce 30 Juillet 1778.

Signé, RIBALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur BEURIER Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition intitulé : *Conférences ſur la Religion* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du preſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité tant du Privi-

lége que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enr regiſtrée, la durée du préſent privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant decéde avant l'expiration deſdites dix années: le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés &

feaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le onziéme jour de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-huit, & de notre Regne, le cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1416. folio 74, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 23 Janvier 1779.

Signé, A. M. LOTTIN l'ainé, *Syndic.*

De l'imprimerie de CHARDON, rue Galande.

ERRATA.

Page 33, *ligne* 5, néant, *liſez* néant
Page 135, *ligne* 28, Dieu ne donne, *effacez* ne
Page 295, *ligne* 28, cela ſuffioit, *liſez* ſuffiroit

LIVRES nouveaux qui ſe trouvent chez le même Libraire.

ECCLAIRCISSEMENS ſur le martyre de la Légion Thébéenne, & ſur l'époque de la perſécution des Gaules, ſous Dioclétien & Maximien, dont la quatriéme partie contient de nouveaux faſtes de ces deux Empereurs, &c. par M. Derivas, *in*-8. broc. 5 l.

Examen impartial de pluſieurs obſervations ſur la Littérature; par M. Duparc Lenoir, *in*-8. broc. 4 l. 10 ſ.

Le Guide du Malade, ouvrage de médecine, philoſophique & moral; par M. de Marque, Docteur en Médecine, *in*-12. broc. 2 l.

Diſcours ſur l'Incrédulité; par M. l'Abbé ***, Chanoine d'Avallon, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Eſprit (l') des Apologiſtes de la Religion chrétienne, en faveur des Eccléſiaſtiques qui ne peuvent ſe procurer un grand nombre de traités ſur cette matiere; par un Prêtre du Dioceſe de Reims, 3 vol. *in*-12. 6 l.

Hiſtoire de la vertueuſe Portugaiſe, *ou* le modele des Femmes chrétiennes; par M. l'Abbé Maydieu, Chanoine de l'égliſe de Troyes, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire véritable des tems fabuleux, ouvrage qui, en dévoilant le vrai que des hiſtoires fabuleuſes ont travesti ou altéré, ſert à éclaircir les antiquités des peuples, &c. par M. l'Abbé Guerin Durocher, 3 vol. *in*-8. br. 15 l.

Leçons phyſico-géographiques, à l'uſage des jeunes gens curieux de joindre aux connoiſſances géographiques ordinaires, celles des points des plus intéreſſans de la Phyſique du globe terreſtre, *in*-8. br. 4 l.

Mélanges & Fragmens poétiques; par M. de Marvielles, Chevalier de l'ordre de S. Louis, petit *in*-12. br. 1 l. 4 ſ.

Instructions sur les égaremens de l'esprit & du cœur humain, sur les vices capitaux & leurs remedes; par M. l'Abbé ***, auteur des Pensées sur la Religion, *in*-12 2 l. 5 s.

Introductio ad Sacram Scripturam, petit *in*-12. 1 l. 10 s.

Lectures chrétiennes sur différens sujets de piété, pour tous les jours du mois en faveur des ames pieuses, par M. l'Abbé ***, auteur de l'Imitation de la sainte Vierge, & de l'Esprit consolateur, *ou* Réflexions sur quelques paroles de l'Esprit-Saint, très-propres à consoler les ames affligées, *in*-12. 2 l. 10 s.

Observations philosophiques sur les systêmes de Newton, de Copernic, de la pluralité des mondes, précédées d'une dissertation théologique sur les tremblemens de terre & les orages; par M. l'Abbé Flexier Deréval, auteur du Catéchisme philosophique, *ou* Recueil d'observations propres à défendre la Religion chrétienne contre ses ennemis, *in*-12. br. 2 l.

Manuel ecclésiastique de discipline & de droit, *ou* Sommaire des Mémoires du Clergé, redigé par ordre alphabétique, contenant tout ce qui concerne la discipline & le régime actuel de l'Eglise de France, &c. nécessaire aux Curés, Desservans, Prieurs, &c. *in*-8. 5 l.

Philémon, *ou* Entretiens sur divers sujets intéressans de politique & de morale; *ou* l'Anti-Bélisaire, *in*-12. br. 2 l.

Principes généraux de Jurisprudence sur les droits de Chasse & de Pêche, suivant le droit commun de la France, à l'usage des Seigneurs & de leurs Officiers; par M. ***, Avocat au Parlement, à Dun en Argonne, petit *in*-12. 1 l. 10 s.

Vie de M. Gresset, de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, Ecuyer, Chevalier de l'ordre du Roi, & Historiographe de l'Ordre royal & militaire de Saint Lazare, petit *in*-12. br. 1 l. 4 s.

Vie du Cardinal de Richelieu, premier Ministre de Louis XIII, *in*-12. br. 2 l.

Tractatus theologico-dogmaticus de Homine lapso & reparato, auctore Nicolao-Francisco le Clerc de Beauberon, 2 vol. *in*-8. br. 8 l.

Réponses critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux Incrédules, tirées des Livres Saints, par M. Bullet, Prêtre, de l'Académie de Besançon, 3 vol. *in*-12. 9 l.